



HAL
open science

La théorie de l'intégration conceptuelle appliquée à la métaphore et la métaphore filée

Philippe Gréa

► **To cite this version:**

Philippe Gréa. La théorie de l'intégration conceptuelle appliquée à la métaphore et la métaphore filée. Linguistique. Université de Nanterre - Paris X, 2001. Français. NNT: . tel-00813135

HAL Id: tel-00813135

<https://theses.hal.science/tel-00813135>

Submitted on 15 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE PARIS X NANTERRE
UFR : LLPHI
ECOLE DOCTORALE : Connaissance et Culture

THESE

Pour l'obtention du

DOCTORAT NOUVEAU REGIME

Discipline : Sciences du langage

Présentée et soutenue publiquement

par

M. Philippe Gréa

Le 30 novembre 2001

**La théorie de l'intégration
conceptuelle appliquée à la métaphore
et la métaphore filée**

Directeur :

Bernard Laks, *professeur à l'université de Paris X Nanterre*

Jury :

Pierre Cadiot, *professeur à l'université de Paris 8 Vincennes à Saint Denis*

Georges Kleiber, *professeur à l'université de Strasbourg*

Bernard Laks, *professeur à l'université de Paris X Nanterre*

Danielle Leeman, *professeur à l'université de Paris X Nanterre*

Yves-Marie Visetti, *chargé de recherche au CNRS*

Remerciements

Je tiens à remercier Nathalie Gasiglia, Laurent Roussari, Ali Tifrit, Marianne Desmets, Florence Villoing, Atanas Tchobanov, Frédéric Gobert, Emmanuel Rubiot, Dessislava Savova. La plupart ont bien voulu relire une partie du présent travail et m'ont fait bénéficier de leurs remarques. Certains d'entre eux ont eu un impact décisif dans l'évolution de ma recherche.

Je remercie aussi les membres du groupe d'Aubeterre - Montrouge, avec qui j'ai eu le plaisir de discuter de mon sujet. De telles discussions m'ont été extrêmement profitables : François Nemo, Bernard Victorri, Yves-Marie Visetti, Franck Lebas, Dominique Legallois.

Mes remerciements vont aussi à François Rastier, avec qui j'ai eu plusieurs échanges qui m'ont permis d'avancer rapidement dans ma compréhension des phénomènes traités ici.

Je remercie également George Kleiber et Danielle Leeman qui ont bien voulu faire partie de mon jury.

Ce travail doit beaucoup à Pierre Cadiot qui a considérablement influé sur mon évolution scientifique. Ses travaux et les discussions qu'il m'a accordées ont beaucoup contribué à ma formation au métier de chercheur. Je l'en remercie.

C'est sous la direction de Bernard Laks que j'ai franchi les étapes importantes du cursus universitaire. J'ai donc pu constater par moi-même sa détermination à soutenir les étudiants dont il a la responsabilité, soutien dont il m'a fait bénéficier sans cesse durant ces sept années. Je l'en remercie.

Table des matières

<i>REMERCIEMENTS</i>	2
<i>TABLE DES MATIERES</i>	3
<i>CHAPITRE 1 : INTRODUCTION</i>	7
1.1 LA METAPHORE : UNE DOUBLE INSTABILITE	7
1.2 UN EXEMPLE : LE VERBE <i>ORCHESTRER</i> ET SES EMPLOIS	9
1.3 PLAN DU TRAVAIL	14
<i>PREMIERE PARTIE : LES THEORIES DE LA METAPHORE</i>	25
<i>CHAPITRE 2 : LES APPROCHES DISTINCTIVES</i>	27
2.1 UN PROBLEME EPISTEMOLOGIQUE	27
2.2 LA RHETORIQUE DE FONTANIER	29
2.2.1 UNE OPPOSITION CENTRALE : FIGURE <i>VERSUS</i> CATACHRESE	29
2.2.2 LES CATACHRESE "DANS LA VIE QUOTIDIENNE"	30
2.2.3 CATACHRESE ET POLYSEMIE	31
2.2.4 CATACHRESE ET EXTENSION	32
2.2.5 LA METAPHORE : TENSION ET DOUBLE SENS	35
2.2.6 LES LIMITES DES CRITERES EXTENSION / TENSION	36
2.2.7 LES CONSEQUENCES SUR LE CORPUS METAPHORIQUE	39
2.3 LA GRAMMAIRE COGNITIVE ET LA NOTION DE SCHEMATICITE	40
2.3.1 UN EXEMPLE : LE CAS DES VERBES DE MOUVEMENT	40
2.3.2 SCHEMATICITE ET PARAMETRISATION	42
2.3.3 LA METAPHORE : UN RAPPORT DE SCHEMATICITE PARTIELLE	44
2.3.4 QUELQUES PRECISIONS SUR LA SCHEMATICITE EN GRAMMAIRE COGNITIVE	48
2.4 LA COMMUTATION PARAPHRASTIQUE	50
2.4.1 POLYSEMIE ET PARAPHRASE	50
2.4.2 UN CRITERE DE CLASSIFICATION	51
2.5 CONCLUSION	56
<i>CHAPITRE 3 : LES APPROCHES NON DISTINCTIVES</i>	61
3.1 LA THEORIE DE LA METAPHORE CONCEPTUELLE ET LA NOTION DE PROJECTION	61
3.1.1 CONCEPT METAPHORIQUE ET PROJECTION	61
3.1.2 LA METAPHORE D'ORIENTATION	63
3.1.3 LES METAPHORES ONTOLOGIQUES	65
3.1.4 LES METAPHORES STRUCTURALES	66
3.1.5 LA SYSTEMATICITE METAPHORIQUE	70
3.2 LES DEUX POLES DE L'ANALYSE COGNITIVE	72
3.2.1 APPROCHE DISTINCTIVE ET NON DISTINCTIVE	72
3.2.2 SCHEMA ET SUBSTRAT EXPERIENTIEL	74
3.3 METAPHORE ET PRAGMATIQUE	76
3.3.1 INTRODUCTION	76

3.3.2	UNE GRADUATION DES EMPLOIS : <i>LITTERAL ET MOINS QUE LITTERAL</i>	77
3.3.3	LA PERTINENCE	84
3.3.3.1	L'inférence	84
3.3.3.2	Pertinence et optimalité	91

CHAPITRE 4 : LES APPROCHES TEXTUELLES **93**

4.1	LA SEMANTIQUE INTERPRETATIVE	93
4.1.1	QUELQUES ELEMENTS DE THEORIE COMPONENTIELLE	93
4.1.2	LA DEFINITION DES CLASSES SEMANTIQUES	96
4.1.3	ISOTOPIE ET THEMATIQUE	98
4.1.3.1	L'isotopie générique	98
4.1.3.2	L'isotopie spécifique	102
4.1.4	LA LECTURE	102
4.1.5	L'IMPRESSION REFERENTIELLE	103
4.2	LA SEMANTIQUE INDEXICALE	104
4.2.1	CONTRE LA PREPONDERANCE D'UNE LOGIQUE D'APPARTENANCE	104
4.2.2	LES PROPRIETES EXTRINSEQUES	107
4.2.3	LOGIQUE DE CONFORMITE ET METAPHORE	109
4.2.4	SECONDE PERIODE : MOTIF, PROFIL, THEME	110
4.2.4.1	Les motifs	111
4.2.4.2	Sémantique indexicale et sémantique interprétative : la question du motif	114
4.2.4.3	Le profilage	116
4.2.4.4	La thématique	117
4.2.5	LES EMPLOIS : UN CONTINUUM DETERMINE PAR L'INTERACTION DES STRATES DE LA SIGNIFICATION	118
4.3	L'INTEGRATION CONCEPTUELLE	119
4.3.1	INTRODUCTION - QUELQUES EXEMPLES	119
4.3.1.1	Creuser sa propre tombe	121
4.3.1.2	Ce chirurgien est un boucher	125
4.3.2	LES PRINCIPES DE L'INTEGRATION	128
4.3.2.1	Espaces et projections	128
4.3.2.2	La composition	133
4.3.2.3	L'achèvement	136
4.3.2.4	L'élaboration	137
4.3.2.5	Les spécificités formelles de la métaphore	137
4.3.3	LES PRINCIPES D'OPTIMALITE : L'INTEGRATION CONCEPTUELLE COMME MECANISME REGULATEUR	142
4.3.4	POSITIONNEMENT THEORIQUE DE L'INTEGRATION CONCEPTUELLE	147
4.3.4.1	Intégration conceptuelle et sémantique cognitive	147
4.3.4.2	Intégration conceptuelle et pragmatique	148

SECONDE PARTIE : DELIMITATION DE L'OBJET **151**

CHAPITRE 5 : VERS UNE AUTRE PARTITION DES EMPLOIS **153**

5.1	UNE LOGIQUE D'INTEGRATION : LA THEMATISATION	153
5.1.1	INTRODUCTION	153
5.1.2	LES LIMITES DE LA THEORIE DE LA METAPHORE CONCEPTUELLE	154
5.1.3	L'INTEGRATION CONCEPTUELLE : UN AUTRE TYPE DE COHERENCE	158
5.1.4	LES PRINCIPES D'OPTIMALITE A L'ŒUVRE	164
5.1.5	LA THEMATISATION : UNE PREMIERE EBAUCHE	166
5.2	UNE LOGIQUE DE CONFORMITE : LE MOTIF SEMANTIQUE	170
5.2.1	ESPACE GENERIQUE ET ESPACE D'ENTREE : PREMIER RETOUR A LA BOUCHERIE	170

5.2.2	LA QUESTION DE L'ESPACE GENERIQUE	173
5.2.3	LA QUESTION DES ESPACES D'ENTREE	178
5.2.3.1	Le cas du verbe <i>blinder</i> et de son participe passé employé comme adjectif	179
5.2.3.2	Les formes sémantiques du blindage	181
5.2.3.3	Le contre argument de Kleiber	189
5.2.4	CONCLUSION	193
5.3	SEMANTIQUE ET COGNITIVISME	194
5.3.1	LE PARCOURS INTERPRETATIF : SECOND RETOUR A LA BOUCHERIE	194
5.3.2	ESPACE MENTAL ET ISOTOPIE SEMIQUE	197
5.3.3	DYNAMIQUE DE PROPAGATION ET PROJECTION CONCEPTUELLE	200
5.3.4	ESPACE INTEGRANT ET LECTURE	204

CHAPITRE 6 : THEMATISATION ET METAPHORE FILEE **207**

6.1	DEUX DYNAMIQUES DE CONSTRUCTION DU SENS	207
6.1.1	PREMIERE OPTION : <i>ON-LINE VERSUS ENTRENCHED</i>	209
6.1.2	SECONDE OPTION : <i>CONFORMITE VERSUS INTEGRATION</i>	212
6.2	LE PROBLEME DE L'INDETERMINATION	219
6.2.1	L'EXPERIENCE DE FRASER	219
6.2.2	L'INDETERMINATION, OU LA SPECIFICITE FORMELLE DES ENONCES ABSURDES	221
6.2.2.1	Les asémantismes	221
6.2.2.2	Les énoncés absurdes	223
6.2.2.3	L'absurdité : une métaphore avec des espaces initiaux lacunaires	226
6.3	DES DIFFERENTS MOYENS DE CONTRUIRE LES ESPACES INITIAUX	228
6.3.1	LA METAPHORE FILEE	228
6.3.1.1	Thématisation et indétermination	228
6.3.1.2	La thématisation : quelle formalisation ?	231
6.3.1.3	Thématisation et métaphore filée	237
6.3.1.4	Toute métaphore est une métaphore filée	243
6.3.2	LA MISE A L'ECHELLE	245
6.4	PREMIER CLASSEMENT GENERAL DES EMPLOIS	249

TROISIEME PARTIE : PROPRIETES - FORMALISATION - APPLICATION **255**

CHAPITRE 7 : QUELQUES PROPRIETES REMARQUABLES DE LA METAPHORE FILEE

257

7.1	THEMATISATION, ARGUMENTATION ET POLYPHONIE	257
7.2	LE DEGRE D'OPTIMALITE D'UNE METAPHORE FILEE	262
7.3	LES STRATEGIES D'ELABORATION THEMATIQUE	267
7.3.1	INTRODUCTION : LES RYTHMES SEMANTIQUES	267
7.3.2	STRATEGIE DE DECOMPACTAGE	269
7.3.2.1	Définition	269
7.3.2.2	L'effet zeugmatique	275
7.3.3	STRATEGIE IRENIQUE (OU SYMETRIQUE)	277
7.3.4	STRATEGIE ASYMETRIQUE	280
7.3.4.1	Thématisation de la source	281
7.3.4.2	Thématisation de la cible	282
7.4	SECOND CLASSEMENT GENERAL DES EMPLOIS	283
7.5	UN FORMALISME NOTATIONNEL	285

CHAPITRE 8 : LA METAPHORE FILEE DANS LE PARLER ORDINAIRE **289**

8.1	TENIR LES MURS : UNE ACTIVITE PROBLEMATIQUE	289
------------	--	------------

8.1.1	TENIR LES MURS : UNE METAPHORE CONVENTIONNELLE	290
8.1.2	TENIR LES MURS : UN ENONCE ABSURDE	297
8.1.3	TENIR LES MURS : UN EMPLOI FIGURE	298
8.1.4	CONCLUSION	301
8.2	STRATEGIE HETEROGENE ET POLYPHONIE COOPERATIVE	302
8.2.1	LES INSULTES RITUELLES	302
8.2.2	HÉTÉROGÉNÉITÉ DES STRATÉGIES	305
8.2.3	LA POLYPHONIE COOPERATIVE	315
<hr/> CHAPITRE 9 : UN CAS EXTREME, LA POESIE SURREALISTE		319
9.1	LE PRINCIPE D'ARBITRAIRE MAXIMAL	319
9.2	LA METAPHORE FILEE SURREALISTE	321
9.2.1	LES SPECIFICITES FORMELLES DE L'ECRITURE AUTOMATIQUE	321
9.2.2	L'USAGE SURREALISTE DU LANGAGE	323
9.2.3	DEGRE D'OPTIMALITE ET IMPRESSION REFERENTIELLE	326
9.3	L'UN DANS L'AUTRE : LA MULTI-DIRECTIONNALITE DE L'INTEGRATION	330
9.3.1	TOUT EST DANS TOUT : L'ANALOGIE UNIVERSELLE	330
9.3.2	REGLES DU JEU	330
9.3.3	UN AUTRE TYPE DE CIRCULATION	336
<hr/> CHAPITRE 10 : CONCLUSION		341
10.1	BILAN GENERAL	341
10.2	OUVERTURES	345
10.2.1	UNE MODELISATION POSSIBLE	345
10.2.2	UNE ETUDE PSYCHOLINGUISTIQUE	347
<hr/> TABLE DES EXEMPLES		351
<hr/> INDEX DES FIGURES ET DES TABLEAUX		358
<hr/> BIBLIOGRAPHIE		359

Chapitre 1 : Introduction

1.1 La métaphore : une double instabilité

La métaphore est probablement l'une des rares figures qui donne lieu à un renouvellement permanent des discours qui la prennent pour objet. Ces discours augmentent dans des proportions considérables si l'on tient compte de l'aspect pluridisciplinaire de la métaphore : rhétorique et sémantique, certes, mais aussi philosophie, psychologie, psychanalyse et physique sont plus ou moins amenés à investir le champ métaphorique. Elle devient ainsi l'occasion, au plus fort de l'intérêt général, d'une publication abondante où les articles et les colloques se succèdent les uns aux autres sans que le sujet ne manifeste aucun signe d'épuisement.

Il faut rechercher la cause de cette vitalité dans l'une des propriétés majeures de la métaphore : la diversité des définitions qui s'attachent à ce terme, hétérogénéité qui en détermine une autre, à savoir la multiplicité des phénomènes que l'on peut être amené à qualifier de métaphoriques. La notion de métaphore se caractérise donc par une double instabilité, définitoire et phénoménale, lui conférant de la sorte ce pouvoir quelque peu hypnotique propre aux entités théoriques qui n'ont pas de délimitations claires.

Cette double instabilité, constitutive du concept métaphore, a pour conséquence d'entraîner toute une communauté de chercheurs dans des quiproquos durables, parce que rarement explicités, et de provoquer de nombreux malentendus. Toute discussion sur la métaphore, en effet, est bien souvent biaisée dès le départ : les définitions comme les phénomènes traités divergent considérablement sans que ces divergences soient prises en considération.

Nous verrons en détail la nature de ces divergences dans notre première partie mais nous pouvons d'ores et déjà en donner quelques exemples. Abordons d'abord l'instabilité d'ordre phénoménale : si un énoncé comme *vin lucide* est considéré comme une métaphore par Kleiber (Kleiber 1999c, p. 86), elle est perçue comme une hypallage ou une métonymie par

Rastier (communication personnelle). Cette difficulté à trouver un consensus sur les données trouve son origine dans la divergence des objectifs et des définitions proposées par les auteurs : si la métaphore correspond à une connexion métaphorique (métaphore *in praesentia*) pour Rastier (Rastier 1996) elle est à comprendre comme une catégorisation induite chez Kleiber (Kleiber 1994) ; si elle détermine un calcul de nature référentielle doublée d'une commutation paraphrastique impossible chez Victorri et Fuchs (Victorri & Fuchs 1996), elle est le produit d'un double sens dans la rhétorique de Fontanier (Fontanier 1977).

Ces définitions, loin de pointer sur des données identiques, couvrent des régions phénoménales qui ne se recouvrent pas, ou alors de façon partielle. La mauvaise question consisterait alors à se demander laquelle de ces définitions est la bonne : toutes dépendent d'un certain nombre d'objectifs théoriques, de dispositifs conceptuels particuliers, et n'ont de pertinence qu'à l'intérieur de ces dispositifs. Néanmoins, leur explicitation fait parfois défaut et entraîne des confusions importantes. Un travail sur la métaphore ne peut donc faire l'économie d'une étude comparative des approches qui traitent cet objet.

De nos jours, la métaphore est une figure imposée pour toutes les théories sémantiques¹. De ce point de vue, le moratoire proposé par Rastier² est un échec. Un tel intérêt pour ce trope ne peut s'expliquer uniquement par la fascination qu'exerce un objet théorique aussi nébuleux que la métaphore, et certains caressent l'espoir qu'il existe une « zone relativement homogène et stable de données, donc la possibilité d'une délimitation plus ou moins nette. » (Kleiber 1999a, p. 4). Cette zone stable, manifestement, n'est pas une donnée brute et demande nécessairement à être construite.

Les approches qui traitent de la métaphore peuvent être d'une très grande diversité. Si certaines d'entre elles s'orientent vers une conception du « tout-métaphorique », d'autres au contraire entreprennent de distinguer soigneusement la métaphore des autres emplois ; si certaines conceptions placent la métaphore au centre de leur dispositif théorique, d'autres se contentent de l'exclure hors de la langue et la placent aux marges de la description. Néanmoins, toutes utilisent le terme « métaphore » et en cela, font intervenir un certain artefact linguistique fondé sur une définition, elle-même déterminée par des objectifs particuliers.

¹ A notre connaissance, seules les sémantiques d'origine culiolienne se permettent l'originalité de ne pas étudier la question. Un tel cadre théorique, en effet, présente la caractéristique, étonnante à l'heure actuelle, de n'avoir positivement rien à dire sur la métaphore, en tant qu'il s'agit selon lui d'un faux problème.

² « Les publications et colloques se multiplient tant que j'avais naguère proposé un moratoire sur ce trope, sans aucun succès bien entendu. A présent, certains sémanticiens californiens se disent métaphoristes, comme s'il s'agissait d'un parti théorique voire d'une profession. » (Rastier 2001b, p. 112 note)

Travailler sur la métaphore, c'est donc comprendre dans un premier temps la nature de ces objectifs, analyser et le cas échéant mettre en relief la définition adoptée, déterminer la région phénoménale que pointe cette définition, déterminer sa position par rapport à d'autres emplois qui seraient d'une autre nature, ou au contraire vérifier la nature globalisante de la définition. En un mot, entamer une étude de la métaphore, c'est faire œuvre d'épistémologue.

1.2 Un exemple : le verbe *orchestrer* et ses emplois

Afin de démontrer l'intérêt d'une réflexion épistémologique sur la métaphore, et pour illustrer les difficultés considérables qu'elle met en jeu, nous commencerons par analyser un exemple pris parmi la classe des verbes. Dans cette partie de la signification que la métaphore met en relief, la référence à de nouvelles données est une nécessité. Le cas du verbe *orchestrer*, va nous permettre de donner un premier aperçu des problèmes posés. Les prochains chapitres permettront d'affiner ces observations préliminaires.

Considérons donc les deux exemples suivants :

(1) *Le compositeur doit orchestrer Pelléas et Mélisande.*

(2) *Le PC doit orchestrer la manifestation.*

Il n'existe aucun consensus sur les moyens de traiter la variation sémantique du verbe *orchestrer* dans ces deux phrases. Deux hypothèses générales semblent toutefois émerger concernant la manière dont on doit procéder.

Une première hypothèse consiste à dériver le second emploi du premier, en posant l'existence d'un sens propre originel, primitif ou psychologiquement premier pour *orchestrer*. La nature de ce sens propre dépend des approches. On en retiendra deux. L'approche lexicographique et l'approche prototypique.

1.) Pour les modèles lexicographiques, on parle d'un sens propre (exemple (1)³) que l'on oppose à un sens figuré (exemple (2)), sens figuré dont on dit classiquement qu'il est l'extension du sens propre. Dans ce dernier cas, les dictionnaires utilisent l'abréviation *fig.*

³ Le lecteur peut se reporter à la table des exemples qui figure en fin de travail. Chaque exemple numéroté renvoie à la page.

pour marquer ce type d'emploi⁴. Toute la difficulté revient à préciser la nature exacte du sens figuré, à se demander en quoi consiste le passage de l'un à l'autre, en d'autres termes comment fonctionne cette extension d'un sens propre vers le sens figuré, sachant qu'une telle opposition implique nécessairement l'existence de deux « systèmes d'organisation sémantique réguliers d'où procèdent ces deux modes d'expressions » (Tamba-Mecz 1981, p. 29).

2.) L'approche prototypique postule l'existence d'une représentation psychologique première. Cette représentation peut prendre la forme d'une liste de traits, d'un schéma, d'une image, ou d'une combinaison de ces représentations : c'est le prototype, l'instance typique d'une catégorie. Nous avons affaire à un procès typique d'*orchestrer* dans l'exemple (1), tandis que le procès mis en jeu dans l'exemple (2) lui ressemble par certains aspects mais diffère par d'autres. La possibilité d'*orchestrer une manifestation*, mais aussi *un complot* et bien d'autres choses encore, est la conséquence de cette ressemblance partielle. Cette hypothèse doit donc préciser le type de mécanisme qui détermine la ressemblance (définition d'une théorie de la ressemblance de famille, du concept de gradience, *etc.*). Elle doit aussi décrire le statut théorique du prototype et sa représentation (trait sémantiques, schéma ou image).

Une seconde solution postule un signifié unique commun à tous les emplois existants. Ce signifié, dont on trouve la formulation linguistique la plus ancienne dans le *signifié de puissance* avancé par Guillaume, peut prendre des formes différentes selon les auteurs mais la plupart du temps, il est suffisamment abstrait et générique pour permettre la récupération de tous ses emplois, qu'ils soient figurés et / ou métaphoriques, concrets et / ou abstraits, *etc.* Ce courant, celui d'une certaine sémantique lexicale, est parfois désigné par le terme de *sémantique constructiviste* (Kleiber 1999b, pp. 18 et suivantes). Dans un tel cadre théorique, on ne perçoit aucune différence réelle entre les deux verbes *orchestrer*, puisque l'on met en avant la nature *polysémique* d'*orchestrer*. Ceci s'oppose à l'option précédente dans laquelle c'est un emploi particulier (généralement concret, dénominatif, et / ou psychologique) qui se trouve être premier par rapport aux autres.

Sans entrer pour le moment dans les détails de ces deux solutions, retenons que les divergences qui se manifestent ici nous indiquent au moins une chose : la transition entre l'exemple (1) et (2) est une transition problématique. Que l'on soit dans une approche de

⁴ A titre d'exemple, nous citons le Petit Larousse Illustré (1990) : « Orchestrer : 1. Procéder à l'orchestration de.

l'extension ou bien dans celle d'un signifié générique, ce passage d'un emploi « concret » à un emploi plus « abstrait » n'a aucune solution évidente et fait l'objet d'une polémique.

Considérons maintenant l'exemple suivant :

- (3) *Dehors, des thèmes populaires finement écrits pour des instruments variés, depuis la corne du raccommodeur de porcelaine, ou la trompette du rempailleur de chaises, jusqu'à la flûte du chevrier qui paraissait dans un beau jour être un pâtre de Sicile, orchestraient légèrement l'air matinal, en une 'Ouverture pour un jour de fête' ⁵.*

Si les deux premières occurrences d'*orchestrer* ont la caractéristique de figurer dans tous les dictionnaires, l'exemple (3), en revanche, n'est généralement pas mentionné parmi les emplois classiques de ce verbe⁶, et s'il est cité à titre d'exemple, il sera nécessairement qualifié de métaphorique (abréviation *mét.*, que l'on retrouve par exemple dans le TLF⁷). Cette distinction qu'établissent les dictionnaires entre un emploi figuré (noté *fig.*) et un emploi métaphorique (noté *mét.*), on la retrouve sous une autre forme chez la plupart des sémanticiens. Car pour caractériser la spécificité de l'exemple (3), ils font eux aussi appel à un certain nombre d'expressions, dont on retrouve une liste exhaustive chez (Kleiber 1994, p. 177) et qui est depuis reprise par de nombreux auteurs et que nous suivrons à notre tour : on dira alors que (3) déclenche chez le lecteur le sentiment d'une « incompatibilité », d'une « rupture », d'un « scandale sémantique », d'une « impertinence » ou encore d'une « déviance ». Sans nous prononcer maintenant sur le contenu et les implications de telles expressions, remarquons toutefois que leur caractéristique commune consiste à marquer le franchissement d'un seuil particulier qui nous fait basculer dans un univers de la signification qui semble beaucoup plus ardu, celui de la métaphore, univers manifestement différent des emplois dits figurés.

Mais s'agit-il vraiment d'un autre univers de signification ? L'occurrence d'*orchestrer* dans ce passage de Proust a beau être qualifiée de *métaphorique*, encore faut-il se demander en quoi elle est différente de l'emploi *figuré* que l'on repère dans l'exemple (2). En d'autres

2. Fig. Organiser de manière à donner le maximum d'ampleur et de retentissement. »

⁵ (Proust, *La prisonnière*)

⁶ Cf. note 4.

⁷ Comme le montre Cadiot, la classification des emplois peut aller plus loin encore : « L'existence de "sens" différents pour un même mot, mais de sens perçus comme reliés d'une manière ou d'une autre, ne se plie pas aisément aux cadres de la description dictionnaire, qui rend compte comme elle peut de ces relations (*absolument / figuré / spécialisé / abusivement / par allusion / par analogie / par antiphrase...*)... » (Cadiot 1997, p. 3)

termes, si l'on considère avoir affaire à une rupture, une déviance, *etc.* dans l'exemple (3), doit-on pour autant considérer que ce n'est pas le cas dans l'exemple (2) ? Et si c'est le cas, de quels critères doit-on tenir compte pour savoir si une occurrence d'*orchestrer* est employée de façon figurée ou bien de façon métaphorique ? Plus encore, existe-t-il vraiment une différence entre emploi figuré et emploi métaphorique ?

Si la transition entre l'exemple (1) et (2) est une transition problématique, il nous faut donc admettre que la transition de (2) à (3) l'est tout autant. Elle devient même un problème crucial pour les théories sémantiques, puisqu'elles doivent rendre compte de ce franchissement avec l'appareil conceptuel qui leur est propre, et du coup, vérifier leur véritable efficacité : « La métaphore constitue, on le sait, un banc d'essai classique pour toute nouvelle théorie sémantique. » (Kleiber 1994, p. 177).

Si nous décidons toutefois, dans un premier temps, de conserver la terminologie lexicographique, nous avons maintenant à notre disposition une disposition tri-partite des emplois correspondant aux trois exemples précédents : un sens premier, littéral, d'*orchestrer* (premier exemple) ; un sens figuré dont on dira qu'il est le produit d'une extension du sens littéral (second exemple) ; un sens métaphorique qui se distingue du précédent par le sentiment d'une déviance (troisième exemple) et qui met en jeu un véritable transfert du sens, transfert que l'on ne reconnaît pas ou peu dans le cas des emplois figurés.

Nous franchissons un quatrième seuil, auquel la lexicographie n'a pas accès puisque son analyse ne dépasse généralement pas le niveau de la phrase, lorsque nous sommes confrontés à des métaphores qui s'inscrivent dans une dimension proprement textuelle. C'est le cas dans l'exemple suivant :

(4) *C'est pourquoi, tenant compte de ce fait historique, de l'échec et de la faillite des blancs dans tout l'Orient, je dois employer une autre technique et un autre engin pour enregistrer cet autre cycle de mes souvenirs, ceux de mes jongleries chinoises, que je voudrais orchestrer non plus à la machine, dont les engrenages qui grasseyent (et la ridicule petite sonnette au bout de la ligne !) rendent si bien la crise de conscience grinçante avant-coureuse de la panne des Occidentaux, mais au piano à écrire⁸...*

Cet extrait, en effet, est porteur de difficultés qui ne sont pas présentes dans (2) et qui n'apparaissent pas non plus, ou alors de façon très partielle, dans le texte de Proust.

⁸ (Cendrars, *Bourlinguer*)

Premièrement, le verbe *orchestrer*, se substitue de façon évidente au verbe *taper* (dans l'expression *taper à la machine*). Il s'agit donc de quelque chose de relativement différent de ce qui se passe dans l'exemple (3), où une telle substitution n'est pas aussi évidente : dans l'exemple de Proust, le verbe *orchestrer* semble conserver son sens général et il y a bien, comme le précise la définition lexicographique (cf. note 4), répartition des différentes parties d'une composition musicale entre des instruments, même si ces instruments sont en fait les cris des marchands et que la composition musicale renvoie à un « air matinal ».

Dans l'exemple (4), le sentiment de déviance semble prendre une tournure bien réelle dans le fait que deux idées se trouvent mises en présence simultanément (il s'agit donc d'un double sens à part entière) et devient le signe indubitable de l'existence d'un fait métaphorique en tant que tel. Y a-t-il alors un sens à affirmer qu'*orchestrer* est ici le produit d'une extension ? De façon analogue, comment rendre compte de l'effet sémantique provoqué par (4), si nous en restons au contenu sémantique d'*orchestrer*, même si nous lui définissons un signifié d'une très grande puissance d'application ?

Deuxièmement, le choix du verbe *orchestrer* semble provoquer une contamination qui étend son pouvoir à tout le reste du texte. Car une fois passé le sentiment de déviance, on observe alors la mise en place d'un remarquable ajustement, dont l'explicitation ne peut être que fastidieuse puisqu'il se construit dans et par la métaphore. Ainsi, cette machine à écrire de facture occidentale, dont les bruits cacophoniques s'opposent à la musicalité des souvenirs de l'auteur, se transforme en un *piano à écrire*, seul instrument apte à *orchestrer* lesdits souvenirs.

Il serait difficile de donner un sens à la locution *piano à écrire* sans le contexte qui précède, en particulier, sans la présence d'*orchestrer* à la place de *taper*. La mise en correspondance de ces deux énoncés installe donc une cohérence qui reste à déterminer, où une première métaphore (sur *orchestrer*) provoque l'apparition d'une autre ou de plusieurs autres (sur *piano à écrire*), autrement dit, où les métaphores s'organisent en système, en réseau. Pour le dire en termes simples, où la métaphore est filée.

Une troisième propriété remarquable de ce passage tient dans le fait que la préférence pour le verbe *orchestrer* provoque, par un calcul qu'il nous faudra décrire, un rapprochement entre la technique littéraire (ou le style) et le moyen d'écrire (*machine* ou *piano à écrire*), faisant de l'écriture un tout cohérent où le style, propriété très abstraite et habituellement perçue comme dégagées des contingences matérielles, est au contraire surdéterminée par le type de frappe

employé⁹. C'est donc une véritable esthétique que propose Cendrars, qui se fonde sur l'opposition entre deux cultures (Occident *versus* Orient), esthétique dont la nature *musicale* n'apparaît vraiment qu'à la fin d'un calcul particulier, ou pour le dire autrement, qui ne peut être comprise par le lecteur que s'il mène jusqu'à son terme le calcul interprétatif que ce système de métaphores implique. Cette esthétique de Cendrars apparaît alors comme un résultat, une propriété qui surgit grâce à un réseau métaphorique à dimension textuelle : nous parlerons alors de propriétés émergentes.

A cet état préliminaire de notre travail, ce sont donc trois caractéristiques qui nous permettent d'établir l'existence d'un quatrième niveau d'analyse que l'exemple (4) illustre bien : substitution d'un mot par un autre (en d'autres termes, l'existence d'un double sens), organisation en système (une métaphore en légitime une autre par un procédé qui reste à éclaircir), émergence de propriétés nouvelles (ici encore, selon un principe dont nous ne savons encore rien).

1.3 Plan du travail

Nous sommes donc amenés à partitionner l'espace des emplois sémantiques en quatre régions spécifiques : emploi littéral (exemple (1)), figuré (exemple (2)), métaphorique (exemple (3)), et ce que nous appellerons provisoirement un emploi métaphorique à dimension textuelle (exemple (4)).

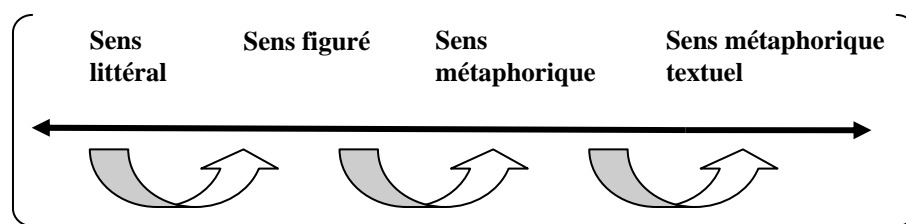


Figure 1-1 : partition des différents emplois d'*orchestrer*

⁹ Dans le même ordre d'idée on pourrait imaginer une métaphore qui rende l'idée de ce que serait un roman *orchestré* sur ordinateur : le style de l'ouvrage serait alors contaminé par les propriétés formelles et logiques de la machine, sa capacité de calcul et son manque d'imagination, sans parler de sa propension au bogue, équivalent contemporain de « la crise de conscience grinçante avant-coureuse de la panne des Occidentaux ».

A ce niveau introductif de notre analyse, il faut toutefois souligner que cette partition n'a pas été justifiée par de véritables tests. Nous n'avons pas défini de critères précis pour déterminer l'appartenance de telle occurrence à telle sorte d'emploi.

En fait, cette partition des emplois est temporaire¹⁰. Son rôle n'est pas explicatif mais heuristique : elle nous permet de voir les choses sous un certain angle et nous amène à séparer de façon maximale des phénomènes que d'autres approches considéreront comme déterminés par des principes et des mécanismes identiques.

L'intérêt de cette partition réside en particulier dans la nature de la transition d'un emploi à un autre. Chacune de ces transitions soulève un problème spécifique :

1.) Passer d'un sens littéral à un sens figuré pose le problème de l'extension (quelle extension, sur quelle base, selon quel processus ?)

2.) Passer du sens figuré au sens métaphorique pose le problème de la déviance (quelle déviance, comment la mesurer ?)

3.) Passer du sens métaphorique au sens métaphorique élaboré à l'intérieur d'un texte pose le problème de l'interprétation (comment les métaphores s'organisent-elles en système, quelle est la nature du calcul qui provoque l'émergence de propriétés nouvelles ?).

Une théorie sémantique quelle qu'elle soit peut alors être caractérisée par la nature du découpage qu'elle met elle-même en place : la sémantique cognitive ou lexicale, la rhétorique ou la pragmatique et d'une manière générale, toute approche théorique se trouve dans la nécessité de segmenter à un endroit ou un autre et est ainsi amenée à caractériser la ou les régions des emplois qu'elle cherche à décrire. Pour cela, une théorie sémantique doit se doter de *critères* plus ou moins formels capable de distinguer les emplois entre eux, ne serait-ce que pour exclure de ses analyses certaines données.

Ce sont ces critères qui intéresseront la **première partie** de notre travail. Notre tâche sera de mettre à jour les découpages théoriques qui déterminent la répartition des différents emplois sémantiques et de clarifier la nature des critères employés. Nous verrons de la sorte comment un cadre théorique donné fait le choix de trancher dans l'espace des emplois à tel endroit plutôt que tel autre, et par quels critères se fait ce découpage. En retour, nous verrons quelles conséquences tel découpage peut avoir sur les représentations sémantiques mises en jeu et sur la définition de la métaphore. En d'autres termes, nous avons l'intention de clarifier les rapports qu'entretiennent des notions comme *polysémie*, *métaphore*, d'explorer les notions

¹⁰ Nous serons amenés, dans la suite de ce travail, à proposer une autre partition des emplois, légitimée cette fois par une analyse détaillée des données et de leurs propriétés (cf. chapitre 5 et chapitre 6 et en particulier, Tableau 6-1 et Tableau 7-2).

de *déviance*, d'*extension*, de *littéralité* et de *figuralité*. Loin d'être facilement isolables, ces concepts sont liés les uns aux autres dans un enchevêtrement de relations complexes, nécessitant de la sorte un travail d'ordre épistémologique permettant d'en tirer une base de travail convenable. Cette première partie se compose de trois chapitres qui présentent trois approches différentes de la métaphore.

Dans un **premier chapitre** (*Les approches distinctives*) nous explorons une première option théorique qui se caractérise essentiellement par sa volonté de distinguer l'emploi métaphorique des autres emplois. Cette discrimination se traduit par les conséquences suivantes :

a.) Toutes les approches abordées dans ce chapitre recherchent des critères plus ou moins formels, plus ou moins répétables pour différencier l'emploi métaphorique des autres. Ces critères dépendent évidemment de la nature des emplois auxquels l'emploi métaphorique est censé s'opposer. Chez Fontanier (Fontanier 1977), c'est l'opposition catachrèse *versus* métaphore qui est pertinente, déterminant ainsi un double critère permettant de définir l'emploi métaphorique proprement dit. Un critère négatif, d'abord, qui consiste à montrer que la métaphore n'est pas une catachrèse ; et un critère positif, qui indique que l'emploi métaphorique se fonde sur l'existence d'un double sens. Chez Langacker (Langacker 1987a), on repère l'importance de l'opposition littéral *versus* figuré. Cette opposition, que l'on trouve aussi chez Fontanier, est alors reformulée par le critère de (bonne) paramétrisation mais conserve néanmoins des liens particulièrement forts avec la rhétorique. Dans les travaux de Victorri & Fuchs (Victorri & Fuchs 1996), en revanche, la métaphore s'oppose à la polysémie, cette dernière devenant le centre de la description. C'est alors le critère de commutation paraphrastique qui entre en jeu, et qui va chercher son origine dans la distinction saussurienne langue *versus* parole.

b.) Que l'on ait affaire à la rhétorique de Fontanier, à la sémantique cognitive de Langacker, ou bien à la sémantique lexicale de Victorri et Fuchs, chacune de ces approches découpe l'espace des emplois mis en place ci-dessus (Figure 1-1). Il s'agit alors de découvrir le lieu des coupures et les impacts que cela peut avoir sur une conception de la métaphore. Nous constatons ainsi que pour Fontanier, la métaphore est un phénomène beaucoup plus restreint que ce que l'on a l'habitude de traiter aujourd'hui. Chez Langacker, la métaphore se caractérise par une violation du principe de transparence schématique, violation qui a pour conséquence de rejeter la métaphore dans les marges de l'analyse. Pour Victorri & Fuchs, la

métaphore est exclue de la langue proprement dite pour être replacée dans la parole. Son traitement implique alors la constitution d'une théorie de la scène verbale.

Un **second chapitre** (*Les approches non distinctives*) nous permettra d'aborder une seconde option théorique, qui postule une hypothèse exactement inverse à la précédente. C'est d'abord la conception du « tout métaphorique », principalement représentée par les travaux de Lakoff & Johnson (Lakoff & Johnson 1986). La question est alors moins de montrer selon quel critère la métaphore se distingue des autres emplois, que de faire de la notion de métaphore un concept englobant et de le rehausser au statut de mécanisme cognitif à part entière, en l'attachant de façon indissociable à la notion clé de projection (*mapping*). C'est aussi la conception pragmatique de Sperber & Wilson (Sperber & Wilson 1989), pour qui la métaphore est emploi standard de la langue, un phénomène qui n'entretient aucune différence avec les autres types d'emploi.

L'analyse de l'approche non distinctive nous permettra aussi de formuler un certain nombre de remarques incidentes :

a.) Ce chapitre sera l'occasion pour nous de souligner une divergence qui nous paraît fondamentale dans l'approche cognitive : ayant abordé les conceptions de Langacker, qui se fondent sur la notion de schéma, nous montrerons qu'elle ne doit pas être confondue avec le point de vue de Lakoff et Johnson, qui privilégie la notion de projection. Une telle divergence a des conséquences cruciales, en particulier, dans le fait que Langacker reste dans une optique discriminatoire, en séparant emploi littéral et emploi figuré, tandis que Lakoff et Johnson diluent cette opposition dans la notion globale de concept métaphorique.

b.) Nous verrons toutefois qu'il existe un rapport étonnement fort entre la métaphore de Lakoff et Johnson et ce que Fontanier, un siècle auparavant, et Dumarsais encore avant lui, appellent catachrèse. Ceci nous amènera à la conclusion que la théorie de la métaphore conceptuelle (TMC) est moins une théorie de la métaphore qu'une théorie de la catachrèse. En conséquence de quoi, l'hypothèse du « tout métaphorique » en viendra à perdre l'originalité qu'on lui reconnaît habituellement, puisqu'elle peut désormais être reformulée comme une hypothèse du « tout-catachrétique », hypothèse connue depuis Cicéron.

c.) Ce chapitre sera aussi pour nous l'occasion d'aborder un courant de pensée qui prend de nos jours une importance de plus en plus grande, à savoir la pragmatique. La théorie de la pertinence, en particulier, se trouve être en quelque sorte la converse de la théorie de la métaphore conceptuelle tout en étant une approche non distinctive par excellence. Dans ce cadre, en effet, la métaphore n'est pas distinguée des autres emplois figurés. Mais au lieu

d'élever la métaphore à la dignité d'un principe cognitif à part entière, comme c'est le cas dans la théorie de la métaphore conceptuelle, Sperber & Wilson considèrent l'emploi métaphorique comme déterminé par un principe d'une toute autre nature, à savoir une optimisation des processus d'inférences. Dès lors la métaphore n'est rien d'autre qu'un emploi parmi d'autres, et non plus un principe constitutif de la cognition humaine.

Notre **troisième chapitre** (*Les approches textuelles*) abordera une troisième option théorique, caractérisée par l'importance qu'elle donne à la dimension textuelle de la métaphore. En d'autres termes, il regroupe les approches qui tiennent compte de la quatrième région d'emploi décrite plus haut. Ce dernier chapitre n'est donc pas tout à fait de la même nature que les deux précédents : les théories qu'il aborde ne se prononcent pas nécessairement sur la question des critères de distinction. Elles tournent au contraire leur attention vers la complexité des phénomènes mis en jeu, complexité qui trouve en partie son origine dans le statut théorique particulier de la notion de texte.

a.) Ainsi, on constate que la *sémantique interprétative* de Rastier (Rastier 1996) propose une reformulation complète du problème de la métaphore, mais aussi de la polysémie, et plus généralement, des notions de sens et de signification. En conséquence, le jeu des oppositions soulevé dans le premier chapitre disparaît au profit d'une stratification des niveaux d'analyses (micro-, méso-, et macrosémantique). Cette triple stratification se retrouve dans les travaux de Cadiot & Visetti (Cadiot & Visetti à paraître), sous une autre forme (motif, profil, thème). Dans un tel cadre, que ces auteurs désignent comme étant la *sémantique indexicale*, nous verrons apparaître la notion fondamentale de *dynamique*, dynamique complexe qui émerge de l'interaction des trois strates de la signification. Pour finir, nous aborderons l'*intégration conceptuelle* telle qu'elle est présentée dans Fauconnier & Turner (Fauconnier & Turner 1998). Ce cadre sera pour nous l'occasion d'aborder la face interprétative et psychologique du problème de la métaphore.

b.) Si ces trois approches ne font pas nécessairement du texte le centre de leur dispositif conceptuel (à l'exception de la *sémantique interprétative*), elles ont toutes en commun d'intégrer de façon plus ou moins forte cette dimension dans leurs descriptions. En les confrontant les unes aux autres, ce sont elles qui nous permettront de délimiter très précisément, à l'intérieur d'une seconde partie, l'objet de notre étude.

Si la première partie de ce travail permet donc la description d'un champ théorique contemporain centré sur la notion de métaphore ainsi que de l'approche de la rhétorique

classique telle qu'elle est formulée par Fontanier, la **seconde partie** sera pour nous l'occasion de délimiter puis de définir notre objet d'étude. Or, comme nous l'aurons montré dans notre première partie, une étude de la métaphore ne peut éviter d'explicitier ses critères, ses définitions, et par extension, doit nécessairement donner à voir sa partition des emplois, que cette partition soit de nature distinctive ou non. Pour délimiter cet objet, nous nous inspirerons des travaux de la sémantique indexicale et de ses développements les plus récents, ainsi que des hypothèses avancées par l'intégration conceptuelle. Notre objectif sera de confirmer l'existence de deux dynamiques de construction du sens : une première qui se fonde sur une logique de conformité, une seconde qui fait intervenir une logique d'intégration. Dès lors, nous situerons le phénomène métaphorique dans la seconde dynamique, et nous lui donnerons une définition à laquelle nous nous tiendrons tout au long de notre analyse.

La seconde partie débutera par un **premier chapitre** (*Vers une autre partition des emplois*) qui reviendra sur une comparaison des conceptions textuelles de la métaphore : intégration conceptuelle, sémantique indexicale et sémantique interprétative.

a.) Nous étudierons dans un premier temps les différences qui existent entre la théorie de la métaphore conceptuelle présentée par Lakoff & Johnson et l'intégration conceptuelle telle que Fauconnier & Turner la mettent au point. Pour cela, nous nous fonderons sur un exemple tiré d'un roman de Doderer et sur son analyse détaillée. Un tel exemple présente l'avantage d'être transversal aux deux approches et de faire ressortir de façon exemplaire les avantages de l'intégration conceptuelle. Cet exemple nous permettra aussi de souligner la pertinence et la valeur de l'intégration conceptuelle. Au-delà de l'intérêt indéniable que présente la notion d'espace intégrant, en tant qu'il construit une scène complexe mais compacte et cohérente, nous verrons que les principes d'optimalité et d'une manière plus générale, une conception non algorithmique de l'intégration, sont d'une très grande efficacité.

b.) Notre approche divergera toutefois d'une conception standard de l'intégration conceptuelle lorsque nous confronterons les hypothèses de l'intégration conceptuelle avec celles de la sémantique indexicale. Il s'avère en effet qu'un grand nombre d'emplois, de nature plus polysémique ou catachrétique que métaphorique, s'accommodent assez mal, de notre point de vue, avec l'intégration d'espaces distincts. Cet instant de notre travail sera donc critique et se structurera en plusieurs étapes. La première consistera à souligner la nature référentialiste des principes mis en jeu dans la théorie de l'intégration. La seconde étape démontrera, exemples à l'appui, que cet aspect référentialiste, justement, peut amener dans certains cas à des difficultés considérables pour traiter des effets de sens pourtant relativement

usuels. La dernière étape de notre argumentation consistera à montrer qu'au-delà des divergences, les moyens d'une complémentarité restent négociables. Au-delà des hypothèses mises en jeu, cette première confrontation sera le moyen pour nous de préciser une dichotomie fondamentale, entre logique de conformité et logique d'intégration.

c.) Une nouvelle confrontation, entre la théorie de l'intégration conceptuelle et la sémantique interprétative, nous permettra d'aborder la question des représentations sémantiques et de l'impression référentielle. Nous préciserons l'origine de l'aspect référentialiste propre à l'intégration conceptuelle en la comparant à l'approche non référentialiste de la sémantique interprétative. Nous aborderons ainsi la question des traits figuratifs tels qu'ils sont employés dans l'intégration, en opposition à une théorie véritablement sémique de la construction du sens.

Une fois cette mise au point accomplie, nous serons dès lors capable, dans un **second chapitre** (*Thématisation et métaphore filée*), de postuler une partition des emplois, une définition de la métaphore et un certain nombre de principes, en d'autres termes, de délimiter et de définir notre objet d'étude de façon rigoureuse en évitant les confusions et les malentendus décrits au cours de notre première partie.

a.) Notre hypothèse première consistera à distinguer entre deux dynamiques de constitution du sens. La première se fonde sur une dynamique de transposition d'un motif sémantique. Elle fait intervenir une logique de conformité, logique dont les principes ont été définis par la sémantique indexicale. La seconde se rapproche de ce que Cadiot & Nemo appellent une logique d'appartenance, mais que nous requalifions toutefois dans les termes d'une logique d'intégration, logique que nous reprenons à la théorie de l'intégration conceptuelle.

Cette hypothèse nous donne alors les moyens de distinguer entre les emplois figurés (qui font intervenir une logique de conformité) et les emplois métaphoriques (qui se fondent au contraire sur une logique d'intégration). En tant que tel, notre approche est une approche distinctive.

b.) Une fois cette hypothèse de travail mise en place, nous ferons appel à un second concept qui, s'il est observé et décrit par tous les auteurs, n'en reste pas moins traité de manière peu satisfaisante. Il s'agit de la nature indéterminée des interprétations produites par la métaphore, indétermination à laquelle nous donnerons une réalité expérimentale grâce aux travaux de Fraser (Fraser 1993). Contrairement à la plupart des travaux qui portent sur la métaphore, nous placerons l'indétermination métaphorique au premier plan de notre

raisonnement. Ceci nous amènera à traiter des énoncés absurdes, en tant qu'ils manifestent le plus clairement cette indétermination, bien qu'elle subsiste, mais de manière affaiblie, dans les métaphores plus conventionnelles.

c.) Nous constaterons alors que le seul moyen de lever cette indétermination constitutive de la métaphore consiste en une activité de nature linguistique, activité que nous appellerons thématization. Loin d'être une innovation, nous trouvons cette activité de thématization déclinée selon des objectifs théoriques spécifiques dans au moins trois approches distinctes : la grammaire de texte avec la notion de thématization, la grammaire cognitive avec la notion de *construal relationship* et la sémantique interprétative avec la notion de thématique. Pour notre part, nous conserverons l'approche proposée par Rastier, qui permet de formaliser la thématization de la façon la plus convaincante. Nous n'abandonnerons toutefois pas les deux autres possibilités, si elles s'avèrent mieux adaptées.

L'activité de thématization nous amènera naturellement à concentrer notre attention sur un phénomène beaucoup moins étudié que la métaphore, à savoir la métaphore filée. Notre raisonnement sera le suivant : si la métaphore présente initialement un grand degré d'indétermination et que seule la thématization permet de lever cette indétermination, alors la conclusion est la suivante : toute métaphore est d'abord une métaphore filée. Le reste de notre chapitre consistera à illustrer une telle conclusion.

d.) Ce chapitre mettra un point final à la question que porte l'intitulé de la partie (« délimitation de l'objet ») : nous synthétiserons l'ensemble de notre raisonnement dans un tableau des emplois, délimitant de la sorte notre propre objet d'étude, la métaphore filée, et les principes qui la déterminent, à savoir une logique d'intégration et une thématization forte.

La **troisième** et dernière **partie** de notre travail aura un double objectif. Préciser les principes formels des concepts définis dans la seconde partie, et analyser un certain nombre d'exemples à la lumière de ces concepts. Cette troisième partie sera donc pour nous l'occasion de faire interagir un appareillage conceptuel mis au point dans la seconde partie avec des données particulières. De cette interaction, nous tirons à la fois une précision des mécanismes mis en jeu, précisions qui nous permettront d'aboutir à la notion de stratégie d'élaboration thématique, mais aussi une caractérisation de la métaphore filée dans des domaines considérés comme rétifs à toute analyse : le parler ordinaire et la poésie surréaliste.

C'est dans un **premier chapitre** (*Quelques propriétés remarquables de la métaphore filée*) que nous définirons, sur le modèle de rythmes sémantiques proposés par Rastier, un certain nombre de stratégies d'élaboration thématique.

a.) La première, que nous nommerons *décompactage*, nous permettra d'intégrer dans notre raisonnement des cas particuliers de la métaphore, à savoir les syllepses de métaphores, et de tourner notre attention vers une figure non métaphorique, le zeugme. La stratégie de décompactage nous permettra aussi de revenir sur notre hypothèse première, à savoir la distinction entre deux logiques de construction du sens. Le décompactage, en effet, place cette hypothèse sous un nouveau jour et met en relief sa valeur, en tant qu'il met justement en jeu dans un même énoncé un conflit irréductible entre une logique de conformité et une logique d'intégration. La stratégie *irénique*, ou encore *symétrique*, nous permettra de décrire l'articulation inverse à la précédente, puisqu'elle consiste à harmoniser une logique de conformité et une logique d'intégration. Nous constaterons que ce cas de figure est celui que les approches classiques qualifient habituellement de métaphore filée. Pour notre part, en accord avec notre définition de la métaphore et de la métaphore filée, nous considérerons les métaphores filées symétriques comme des cas particuliers de la métaphore filée. Les stratégies asymétriques constitueront les deux dernières articulations possibles pour la métaphore filée.

b.) Nous tournerons ensuite notre attention vers les propriétés polyphoniques de la métaphore filée, et par la même occasion, nous mettrons en relief l'aspect « convivial » du réseau d'intégration conceptuel. Ce dernier apparaîtra comme une structure simultanément manipulable par plusieurs personnes et se comportera différemment selon que les personnes sont dans un rapport coopératif ou non. Le réseau d'intégration sera alors perçu sous la forme d'un système de contraintes souples, modifiable, déformable, et dont la phase de stabilisation peut toujours être remise en cause.

Le **second chapitre** (*La métaphore filée dans le parler ordinaire*) consistera à appliquer notre appareil conceptuel aux données du parler ordinaire. Nous nous préoccupons moins de l'aspect sociolinguistique qu'une telle étude devrait pourtant nécessiter, que des propriétés sémantiques mises en jeu.

a.) Délaissant provisoirement le cas de la métaphore filée, nous nous intéresserons à une expression dont nous trouvons l'origine dans les banlieues françaises : *tenir les murs*. Un tel exemple nous permettra de revenir sur notre classement général des emplois : la métaphore *tenir les murs* peut aussi bien être prise comme une métaphore conventionnelle, un énoncé absurde, ou un emploi figuré. Or la partie précédente nous aura permis de conférer à chacun

de ces emplois un mécanisme précis. Dès lors, l'expression *tenir les murs* nous permettra de vérifier la validité de notre classement en faisant ressortir les différences interprétatives qui surgissent selon son emploi.

Cet exemple sera donc l'occasion de revenir sur nos deux logiques de constitution du sens et sur la nature des espaces initiaux : espaces mis à l'échelle, préformatés dans le cas de la métaphore conventionnelle ; espaces lacunaires, non construits dans le cas de l'énoncé absurde, ces deux cas faisant intervenir une logique d'intégration. Nous remarquerons au contraire l'absence d'espaces initiaux dans le cas de l'énoncé figuré en tant qu'il fait intervenir une logique d'une toute autre nature, la logique de conformité.

b.) Nous reviendrons sur la métaphore filée avec un nouvel exemple, qui présente la caractéristique d'être un dialogue. Il nous amènera à préciser plusieurs points de détail concernant les stratégies d'élaboration mise en place dans le chapitre précédent. Nous constaterons qu'une métaphore peut ainsi jouer sur une succession de stratégies différentes, en d'autres termes, qu'un texte peut être stratégiquement hétérogène.

Ceci nous amènera à souligner l'importance cruciale de la prise en compte de la chronologie dans le déroulement de la métaphore filée. La succession chronologique des stratégies détermine des effets de sens très particuliers, des impressions référentielles qui ne peuvent être additionnées entre elles, mais qui se présentent au contraire sous la forme d'une succession « d'images mentales ».

Nous verrons ainsi comment un réseau d'intégration peut se déformer, se modifier dans le temps, grâce aux prises de paroles des interlocuteurs. Cet exemple fonctionnant sur les principes d'une intégration coopérative, nous illustrerons à nouveau le caractère convivial de la métaphore filée. Par la même occasion, nous reviendrons sur l'insulte rituelle telle qu'elle a été définie par Labov (Labov 1993) : nous donnerons un substrat linguistique aux propriétés sociologiques qu'il a mises en relief.

Un **troisième** et dernier **chapitre** (*Un cas extrême, la poésie surréaliste*) se penchera sur un cas particulièrement complexe et difficile, à savoir la métaphore filée dans la poésie surréaliste. Une étude de la métaphore filée, en effet, ne pouvait pas éviter d'aborder ce courant poétique qui en fait un usage tout à fait singulier.

a.) Nous confronterons tout d'abord nos propres hypothèses avec celles de Riffaterre (Riffaterre 1979), auteur inévitable lorsque l'on approche la métaphore filée surréaliste. Nous constaterons que ses définitions restent insuffisantes, et surtout, que ses hypothèses, qui s'inscrivent dans un cadre référentiel, entrent en contradiction avec les nôtres. Nous serons

ainsi amenés à préciser le principe d'arbitraire maximal qui détermine l'écriture automatique, principe central de ce qu'il est convenu d'appeler la première période du surréalisme, et de décrire ses conséquences sur la métaphore filée.

Revenant alors sur les stratégies d'élaboration thématique mise en place dans le premier chapitre de cette dernière partie, nous constaterons que la métaphore filée surréaliste ne correspond à aucune d'entre elles. Se présentant sous les aspects d'une intégration symétrique, la métaphore filée conserve pourtant un degré d'indétermination considérable et un degré d'optimalité relativement faible. En d'autres termes, la métaphore filée surréaliste oscille entre l'énoncé absurde (tel que nous le définissons en seconde partie), et la métaphore filée standard symétrique (telle que la définissons au début de cette troisième partie). Cette oscillation se manifeste de façon singulière en s'inscrivant dans la chronologie du filament de la métaphore. Dès lors, la métaphore filée surréaliste présente un système de contraintes tout à fait étonnant qui devient un véritable piège pour la pensée. Un tel système de contraintes (i.e. un tel réseau d'intégration) peut induire localement une impression référentielle stable et tout aussi localement, faire surgir des indéterminations considérables, diminuant de la sorte le degré d'optimalité de l'ensemble du réseau.

C'est sans doute dans cette propriété remarquable qu'il faudra voir la spécificité formelle de la métaphore filée surréaliste.

b.) Nous délaierons alors la première période du surréalisme pour aborder la seconde, qui met au centre de ses préoccupations la notion d'analogie universelle et reformule ainsi le principe d'arbitraire maximal de façon moins radicale. Nous tournerons notre attention vers un jeu surréaliste moins connu que le cadavre exquis, mais qui n'en présente pas moins des caractéristiques extrêmement intéressantes par rapport à la métaphore filée.

Ce jeu, intitulé *L'Un dans l'autre*, est comme la synthèse de tout ce qui a été dit au cours de ce travail. Il met en lumière chaque élément de notre appareil conceptuel. Mais cet éclairage se fait d'une manière très singulière : ce jeu, en effet, a pour conséquence d'inverser tous les processus que nous avons définis, il circule dans le réseau d'intégration dans un parcours à « contre-courant », et par la même occasion, en éclaire chaque étape sous un jour nouveau qui vient compléter nos analyses antérieures.

C'est sur cette étonnante inversion surréaliste du problème de la métaphore filée que ce travail s'achèvera.

Première partie :
Les théories de la métaphore

Chapitre 2 : Les approches distinctives

2.1 Un problème épistémologique

Sur la base des quatre exemples de l'introduction, un constat s'impose, qui paraît relativement évident mais qui nécessite de notre part une réflexion de fond. Certains énoncés semblent plus métaphoriques que d'autres, et dans les cas les plus clairs, il est possible d'en donner un classement qui respecte l'intuition des locuteurs. Pour le verbe *orchestrer*, la plupart des locuteurs proposent la répartition suivante : l'exemple (1) dont l'emploi est généralement reconnu comme parfaitement littéral, l'exemple (2) que les dictionnaires marquent comme figuré, l'exemple (3), métaphore dont les sémanticiens tâchent de mesurer la déviance par rapport à l'exemple précédent et pour finir, l'exemple (4) où on remarque l'importance de la dimension textuelle.

Ayant ainsi découpé les emplois du verbe *orchestrer* en quatre régions distinctes, nous allons maintenant voir comment certaines théories sémantiques gèrent la transition entre ces différents emplois.

Ces transitions, comme nous l'avons souligné dans l'introduction, semblent trouver leur source dans une perception plus ou moins forte de la déviance (passage du figuré au métaphorique, en particulier). Généralement le classement paraît relativement simple à faire. Ainsi, un locuteur n'aura aucune difficulté à considérer l'exemple suivant comme métaphorique :

(5) *Les oreilles sont les ailes du plaisir.*

Il sera beaucoup plus prudent s'il doit juger la valeur métaphorique de celui-ci :

(6) *Les ailes d'un bâtiment.*

Notre intuition de locuteur nous amène à penser que ce dernier exemple semble moins « original », et en même temps, moins problématique. Généralement, on cherche à expliquer ce jugement d'originalité par l'idée que le second est une métaphore conventionnelle¹¹, tandis que le premier est une métaphore vive¹².

Cette distinction classique, si elle nous donne l'illusion d'y voir plus clair, n'apporte en fait aucune explication sur les principes qui sont en cause dans ces deux énoncés : qu'une métaphore soit dite conventionnelle ou vive ne nous dit rien sur les moyens pratiques de mesurer son degré de conventionnalité ou de vivacité. Si l'on considère que ces deux énoncés sont l'expression de deux mécanismes distincts, encore faut-il le prouver¹³.

Mais inversement, rien n'empêche à première vue de considérer qu'il n'existe aucune différence entre ces deux énoncés. Il se peut parfaitement qu'ils soient les deux facettes d'un processus unique et plus général.

Lorsqu'on analyse les théories existantes et surtout, les données qu'elles explorent, on se rend compte que la réponse à cette question (la distinction entre les emplois métaphoriques ou figurés, entre les métaphores vives ou conventionnelles) n'est pas toujours d'une grande simplicité. C'est un jeu complexe de convergences et de divergences, où certaines approches marquent une séparation plus ou moins nette entre métaphore conventionnelle et métaphore vive, et où d'autres fusionnent les deux, mais dont les analyses, bien souvent, n'en restent qu'aux premières en jugeant implicitement que les secondes sont de même nature.

Une autre difficulté tient dans le fait que trop souvent, certaines analyses qualifient de vives des métaphores qui ne le sont pas vraiment, ou que nous aurions du mal à juger comme telles. Ceci amène une autre difficulté : existe-t-il une mesure de la vivacité ou de la conventionnalité d'une métaphore, mesure qui serait suffisamment opératoire pour permettre de trier les données de façon rigoureuse et répétable ?

Du reste, la vivacité est-elle une notion véritablement linguistique, ou bien doit-elle être remplacée sous la responsabilité d'autres disciplines (la psychologie, par exemple) ?

Nous allons voir ainsi que les différentes approches, sous couvert d'une terminologie identique, ne parlent généralement pas de la même chose, et que les notions de

¹¹ Ou encore, métaphore figée, lexicale, lexicalisée ou « congelée », pour reprendre la métaphore de Kleiber (Kleiber 1999c). La rhétorique parle plutôt de catachrèse sans que cette notion puisse être confondue avec la lexicalisation, nous y reviendrons.

¹² Ou encore, métaphore innovante, nouvelle, d'écrivain, créative, *etc.*

¹³ Nous trouvons chez Nyckees, par exemple, cette approche qui consiste à distinguer fonctionnellement la métaphore lexicalisée et la métaphore vive : « Rien d'abord ne permet d'affirmer que les métaphores créatrices (les *métaphores vives*), celles que forgent par exemple poètes et écrivains, seraient susceptibles du même traitement que les métaphores lexicalisées (entrée dans l'usage) que nous tentons de dénouer. Il y a entre les unes et les autres toute la distance qui sépare le singulier du collectif » (Nyckees 1998, p. 143).

conventionnalité et de vivacité, mais aussi de sens propre, de sens figuré, d'extension, de transfert de sens, *etc.* ne renvoient bien souvent qu'à des « points noirs » de la théorie, des sortes « d'angles morts » théoriques. Notre analyse débutera par l'approche rhétorique. C'est elle qui, la première, a tenté de systématiser, de façon maximale, cette distinction entre les emplois littéraux, extensifs, et métaphoriques.

2.2 La rhétorique de Fontanier

2.2.1 Une opposition centrale : figure *versus* catachrèse

Dans *Les Figures du discours*, Fontanier (Fontanier 1977) reprend à Dumarsais (Dumarsais 1988) la notion de *catachrèse* pour la placer au cœur de sa tropologie¹⁴. La catachrèse est un terme générique qui recouvre trois espèces particulières : la catachrèse de métonymie, la catachrèse de synecdoque et la catachrèse de métaphore. Dans tous ces cas, la catachrèse s'oppose à la figure proprement dite, et dans le cas particulier qui nous intéresse ici, la *catachrèse de métaphore* s'oppose à la *métaphore figure*¹⁵, ou encore, comme le précise Fontanier, la métaphore « forcée » s'oppose à la métaphore figure.

Afin de justifier une telle distinction, Fontanier fait appel à deux notions fondamentales : l'*extension* et la *tension* :

« Voilà la *Catachrèse*, dans les divers procédés dont elle est susceptible, et dans les différentes formes sous lesquelles elle s'offre dans le langage ; la voilà avec toutes ses différentes espèces, tantôt *synecdoque*, tantôt *métonymie*, et tantôt *métaphore forcée* ; toujours par conséquent, *Trope* purement *extensif* ; toujours ne présentant, ou du moins n'ayant en vue de présenter qu'une seule idée, et la présentant toute nue, et sans déguisement, tout au contraire des *Tropes-figures*, qui toujours en présentent deux, les présentent à dessein, et l'une sous l'image de l'autre, ou à côté de l'autre. » (Fontanier 1977, p. 219)

L'opposition entre la catachrèse et la figure n'est donc pas seulement le résultat d'une observation, c'est aussi une hypothèse forte postulée sur le fonctionnement interne de ces

¹⁴ « Cependant, comme nos principes sur la catachrèse servent de fondement à tout notre système tropologique, nous ne pouvons qu'avoir à cœur de les mettre encore, s'il est possible, dans un plus grand jour. » (Fontanier 1977, p. 213).

¹⁵ Désormais, lorsque nous parlerons de « catachrèse », nous désignerons en fait la catachrèse de métaphore, à l'exclusion des deux autres cas (métonymie et synecdoque), dont nous ne parlerons pas, bien que les principes restent les mêmes.

deux tropes : la catachrèse est considérée comme le résultat d'une extension de sens, extension qui aboutit à une métaphore forcée dont l'originalité, l'aspect déviant n'apparaît pas ; et ceci contrairement à la figure qui se caractérise par la mise en place d'une tension entre deux idées distinctes, et qui de ce fait, requiert un calcul d'un tout autre genre si le locuteur veut la comprendre.

Les notions d'extension et de tension sont donc fondamentales si l'on veut comprendre les deux mécanismes sous-jacents, et mettre à jour les conséquences que cela implique sur la répartition des emplois d'un mot. C'est la première (l'extension) que nous allons étudier dans ce qui suit.

2.2.2 Les catachrèse “dans la vie quotidienne”

Afin de bien comprendre le problème, prenons quelques exemples du premier type de mécanisme, à savoir la catachrèse.

Le mot *aile*, s'il désigne d'abord cette partie du corps de l'oiseau, peut voir son sens étendu à des objets inanimés et ainsi être utilisé comme catachrèse. Dans ce cas il peut garder l'idée de latéralité (c'est le cas de l'exemple (6), où l'on désigne les parties latérales d'un bâtiment) ou bien l'idée d'envol (les *ails* de l'imagination).

Il en est généralement de même pour tous les noms désignant une partie du corps : *tête* (d'un clou), *bras* (de mer), *etc.* C'est aussi, par exemple, le cas de nombreux verbes comme *prendre* (un marteau, son manteau, le deuil, *etc.*).

En fait, le nombre des catachrèses est incalculable, et comme le souligne Fontanier :

« Il y a même bien peu de mots, dans chaque espèce [syntaxique], qu'elle [la métaphore-catachrèse] n'ait soumis à son empire ; car combien peu de mots ne présentent pas, sous une même forme, plusieurs idées distinctes, et n'équivalent pas, par leurs différentes acceptions, à autant de mots différents qui manquent à la langue ! » (Fontanier 1977, pp. 215-216)

C'est donc un principe d'économie qui est à l'œuvre dans le cas de la catachrèse. Nous trouvons une illustration de ce principe, traditionnellement avancé par la philosophie anglo-saxonne, dans les textes de Locke. Celui-ci donne une définition du *terme général*, concept qui reformule, à son époque, la problématique aristotélicienne de la catégorisation :

« Ce n'est pas assez pour la perfection du Langage que les sons puissent devenir des Idées, à moins qu'on ne puisse se servir de ces signes en sorte qu'ils comprennent plusieurs choses particulières ; car la multiplication des mots en aurait confondu l'usage, s'il eût fallu un nom distinct pour désigner chaque chose particulière. Afin de remédier à cet inconvénient, le Langage a été encore

perfectionné par l'usage des termes généraux, par où un seul mot est devenu le signe d'une multitude d'existences particulières. » (Locke 1972, p. 323)

La catachrèse n'a donc pas d'autre utilité que celle de combler un manque lexical, et pour revenir à l'exemple (6), si le mot *aile*, qui désigne d'abord les deux membres latéraux de l'oiseau qui lui servent à voler, peut voir son sens *étendu* à d'autres objets (naturels ou artificiels), c'est afin d'éviter de créer un nouveau nom.

« La Catachrèse, en général, consiste en ce qu'un signe déjà affecté à une première idée, le soit aussi à une idée nouvelle qui elle-même n'en avait point ou n'en a plus d'autre en propre dans la langue. » (Fontanier 1977, p. 213)

De ce fait, il est certain que la catachrèse est un phénomène extrêmement courant dans la langue. De par sa valeur utilitaire, elle ne peut prétendre, comme le souligne Fontanier, à devenir une figure à part entière, cette dernière étant plutôt perçue comme un luxe, un ornement¹⁶.

2.2.3 Catachrèse et polysémie

L'idée sous-jacente à la catachrèse est donc à la fois ancienne et toujours d'une grande actualité : aucun langage ne saurait couvrir l'infinie prolixité du réel puisqu'il perdrait sa raison d'être et qu'il deviendrait parallèlement inutilisable, en raison d'une explosion du lexique, explosion proportionnelle à la précision que l'on voudrait atteindre dans la dénomination des choses particulières.

Mais les moyens par lesquels un mot peut bien signifier plusieurs choses particulières ne se laissent pas décrire aisément. Et pour cause, puisque la sémantique lexicale se pose exactement la même question, avec une différence de taille, toutefois : contrairement à la rhétorique, cette dernière construit son analyse autour d'un autre concept, que l'on trouve dès l'ouvrage fondateur de Bréal (Bréal 1897), à savoir la *polysémie*.

Il n'est donc pas inutile d'insister sur la proximité qui existe entre catachrèse et polysémie, proximité que Fontanier illustre bien lorsqu'il analyse le verbe *prendre* :

¹⁶ La catachrèse est parfois confondue avec la métaphore lexicalisée, comme en témoigne ce passage tiré d'un manuel de rhétorique : « Il arrive ainsi que des tropes, comme la métaphore, sont utilisés à des fins de dénominations, parce que le lexique ne permet pas de désigner certaines notions. La métaphore peut pallier cette insuffisance et se lexicaliser au point qu'on en oublie le caractère originel de trope. C'est ce qu'on appelle une catachrèse. » (Robrieux 1998, pp. 22-23). Comme nous allons le montrer, la catachrèse ne correspond qu'à un seul principe : combler un manque lexical par une *extension* du sens propre primitif et obtenir de la sorte un sens propre de seconde origine. La lexicalisation ne fait donc pas partie de la définition standard de la catachrèse. Dupriez le confirme lorsqu'il disjoint lexicalisation et catachrèse : « La langue ne paraissant pouvoir offrir de terme propre, on a recours à une dénomination tropologique, qui *parfois se lexicalise* » (Dupriez 1984, p. 104, c'est nous qui soulignons).

« Il est plus que probable que la première signification de *prendre* a été celle de Saisir, mettre en sa main : *Prendre un livre, prendre une pierre, prendre quelqu'un par la main, par le bras*. Mais, comme la main est le premier instrument de toutes nos actions physiques, la *saisie* par la main, la *mise en main*, s'est naturellement entendue de tout acte par lequel nous saisissons une chose pour un usage quelconque : *Prendre son manteau*, pour Mettre son manteau sur soi ; *prendre perruque*, pour Commencer à porter une perruque ; *prendre le deuil*, pour S'habiller d'un habit de deuil, *etc.* On ne s'en est pas tenu là ; mais, à l'idée principale, on a joint diverses idées accessoires de cause, de motif, d'intention, de manière, de circonstance, et l'on a dit *prendre*, dans le sens de dérober, d'emporter en cachette, dans le sens même d'enlever, d'emporter par force, de s'emparer par les armes, par ruses, par embûches. La comparaison n'a pas manqué de faire passer dans l'ordre moral un verbe si utile, et il a été bientôt aussi commun que dans l'ordre physique. Ainsi l'on a dit : *Prendre le sens d'un auteur*, pour Le saisir, l'entendre ; *prendre une chose à la lettre*, pour L'expliquer précisément selon le propre sens des paroles ; *prendre quelque chose en riant*, pour Ne s'en point fâcher, *prendre quelqu'un en guignon, en grippe*, pour Se prévenir de lui contre lui sans pouvoir en donner la raison ; *prendre quelque chose sur soi*, pour En répondre ; *prendre la fuite*, pour S'enfuir ; *prendre intérêt, prendre part à une chose*, pour S'y intéresser, y participer ; *prendre avis, prendre conseil, prendre plaisir, prendre patience, etc., etc.* » (Fontanier 1977, pp. 217 et 218)

Il est manifeste qu'ici, les préoccupations de Fontanier concernant la définition de la catachrèse sont très proches de celles d'une sémantique lexicale. On retrouve à peu près la même liste des sens que *prendre* peut avoir lorsqu'il est mis en contexte.

Cette proximité des données, comme nous l'avons souligné, n'implique toutefois pas une proximité méthodologique et conceptuelle. Les phénomènes analysés semblent être les mêmes, mais il faut garder en mémoire que le terme de catachrèse implique un traitement théorique prédéterminé. Alors que le terme de « polysémie » semble relativement neutre concernant l'explication et les méthodes d'analyse du phénomène qu'il désigne, la catachrèse implique par définition l'existence d'une extension du sens.

2.2.4 Catachrèse et extension

C'est à cet endroit précis que les avis divergent entre une rhétorique et une sémantique lexicale. En effet, si l'on pose l'existence d'une extension du sens, c'est bien parce qu'il existe un sens « premier », une origine sur laquelle se fonde ladite extension. Cette origine, Fontanier l'appelle le *sens propre primitif* (Fontanier 1977, p. 213). Inversement, la plupart des sémantiques lexicales ont toutes en commun la volonté de se défaire de cette notion par trop périlleuse et qui pose des problèmes trop considérables.

Ce sens d'origine à partir duquel l'extension se fait, si l'on suit la définition qu'en donne Fontanier, se caractérise par deux notions distinctes : il est à la fois *propre* et *primitif*. Par *propre*, Fontanier, et d'une manière générale, toute la rhétorique, entend un type de sens opposé à un autre, à savoir le sens figuré :

« ...quand on prend un mot, dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre. » (Dumarsais 1988, p.69)

Sens propre et sens figuré sont toujours présentés en interdéfinition : est propre ce qui n'est pas figuré et inversement.

Par *primitif*, Fontanier ajoute une autre caractéristique, une spécification d'ordre temporelle. Est primitif le sens qui est premier, celui qui se trouve être avant les autres. Ce serait une erreur de considérer cette dernière précision comme une précision accessoire : toutes les analyses de Fontanier portent invariablement la marque de cette antériorité du sens primitif¹⁷. Ceci est d'autant plus important que Fontanier, par la suite, disjoint sens propre et sens primitif. Pour comprendre l'intérêt de cette séparation, il faut toutefois revenir à la question de l'extension.

Si l'on admet l'existence d'un sens propre primitif et si l'on considère que la catachrèse est le résultat d'une extension de ce sens, on peut alors se demander quel est le statut du sens obtenu après extension : s'agit-il encore d'un sens propre primitif ou bien est-ce déjà un sens figuré ?

Dans les deux cas, la réponse est négative. Le sens d'une catachrèse, ou ce que Fontanier appelle encore le « sens tropologique extensif » (Fontanier 1977, p. 58) ne peut pas être primitif, puisque par définition, il vient *après* le sens primitif pour combler un manque lexical. Il ne peut pas non plus être figuré, puisque le sens figuré, comme nous le verrons plus loin, n'est pas lié à une extension mais à un double sens. En fait, le sens tropologique extensif occupe une région intermédiaire entre le sens primitif et le sens figuré :

« Le premier [le sens tropologique extensif], comme on voit, tient le milieu entre le *sens primitif* et le *sens figuré*, et ne peut être guère regardé que comme une nouvelle sorte de *sens propre*. » (Fontanier 1977, p. 58) « Elle [la catachrèse] est,

¹⁷ Ces marques sont absolument permanentes. Nous les soulignons dans ces quelques citations prises parmi d'autres : « Le mot aile ne désignait d'*abord*, sans doute, que cette partie... » « La *première* lumière que nous avons connue, c'est sans doute celle du jour, et c'est pour celle-là que le mot a été créé » « aveuglement n'a dû, dans le *premier moment*, se dire que de la privation du sens de la vue » « Aigre et doux n'ont d'*abord* exprimé, à ce qu'il paraît, que des qualités connues par le goût » (Fontanier 1977, pp. 216-217). Le lecteur notera au passage la présence automatique des modalisations marquant l'incertitude de l'auteur quant à la réalité d'une pareille antériorité. L'utilisation, dans la dernière citation, de l'expression « à ce qu'il paraît » est sans doute la plus parlante et montre à quel point cette notion de sens primitif reste difficilement manipulable, même dans l'esprit de l'auteur.

par conséquent, tout Trope d'un usage forcé et nécessaire, tout Trope d'où résulte un *sens* purement *extensif*, ce sens propre de seconde origine, intermédiaire entre le *sens propre primitif* et le *sens figuré*, mais qui par sa nature se rapproche plus du premier que du second, bien qu'il ait pu être lui-même *figuré* dans le principe. » (Fontanier 1977, p. 213)

L'intérêt de distinguer le sens primitif du sens propre devient alors manifeste, puisqu'il permet justement de donner un statut intermédiaire à la catachrèse : le sens de celle-ci n'est pas un sens primitif mais un sens de seconde origine, c'est-à-dire postérieur au sens de première origine ; mais malgré cette seconde origine il demeure un sens propre à part entière.

En d'autres termes, un sens primitif est toujours propre mais l'inverse n'est pas vrai : un sens propre peut ne pas être primitif. Cet aménagement que réalise Fontanier est fondamental : il permet de donner une pertinence à la catachrèse qui devient pour le coup le véritable centre de son ouvrage (cf. note 14).

Cet aménagement entre propre, primitif et figuré nous amène à constater que Fontanier opère un découpage identique à celui que nous avons proposé dans l'introduction avec le verbe *orchestrer*. Un premier type d'emploi de sens propre primitif, un second emploi catachrétique qui se caractérise par un sens propre de seconde origine, et un troisième emploi, métaphorique et figuré. On peut alors représenter le découpage opéré par Fontanier de la manière suivante :

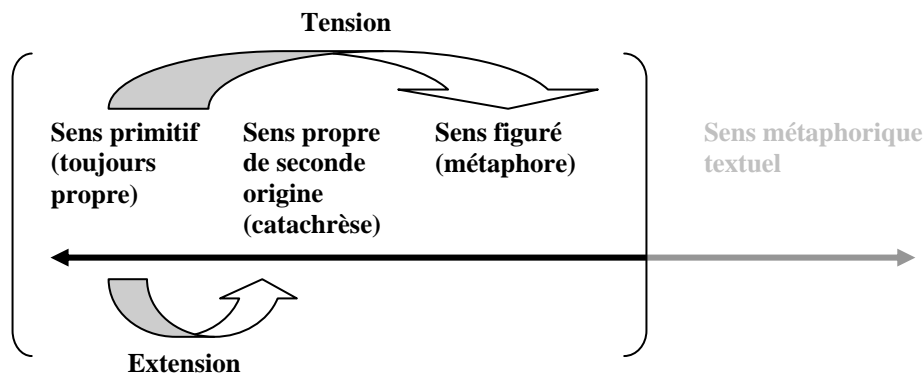


Figure 2-1 : partition des emplois dans la rhétorique de Fontanier¹⁸

La région centrale des emplois, intermédiaire entre un sens propre primitif et le sens figuré, a été, à notre connaissance, assez peu commentée. Ceci est fort dommage puisqu'elle nous

livre la clé du critère classificatoire de l'ensemble de la tropologie de Fontanier. Plus encore, c'est certainement cette partition qui est à l'origine de celle que l'on retrouve plus tard dans les approches lexicographiques.

2.2.5 La métaphore : tension et double sens

Venons-en maintenant à la figure et à ce que Fontanier désigne par « sens tropologique figuré » (Fontanier 1977, p. 58), par opposition au sens tropologique extensif. La métaphore-figure fonctionne, selon l'auteur, à partir d'un principe qui consiste à présenter simultanément deux idées « à dessein, et l'une sous l'image de l'autre, ou à côté de l'autre »¹⁹. Ce n'est donc pas un principe d'extension qui est à l'œuvre ici, mais bien la mise en présence de deux idées distinctes « dont la seconde ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie » (Fontanier 1977, p. 99). La métaphore figure se signale donc, contrairement à la catachrèse, par l'existence d'une tension entre des idées qui ne partagent que peu d'éléments sémantiques communs, si ce n'est cette fameuse conformité ou analogie.

Ceci dit, encore faut-il préciser la nature de ces deux idées, car il s'avère qu'elles n'ont pas un statut identique : l'une des deux est propre tandis que l'autre est figurée. Ainsi, dire de Jean qu'il est un *jeune loup* implique bien l'existence simultanée de deux idées. Mais la première renvoie à l'animal, qui se trouve être son sens propre, tandis que la seconde est liée à une question d'ambition et se trouve être le sens figuré dans ce contexte.

Cette obligation, pour une métaphore, de présenter de la sorte deux idées distinctes nous amène tout naturellement à la théorie du double sens, théorie qui détermine un principe important : pour qu'il y ait métaphore, il doit y avoir substitution d'un mot (qui eut été propre dans ce contexte) par un autre (qui est pris dans un sens figuré).

La métaphore n'a donc pas cet aspect utilitaire et fonctionnel que l'on reconnaît à la catachrèse : elle ne comble aucun manque lexical. Bien au contraire, elle substitue à un mot, qui existe déjà pour désigner la chose visée, un autre mot qui désigne tout autre chose. Une telle conception de la métaphore, si elle en restait là, ne pourrait que nous amener à nous interroger sur l'intérêt d'une pareille substitution. C'est pour cette raison que la rhétorique

¹⁸ Nous plaçons entre crochets la région des emplois que traite Fontanier. Sa tropologie n'intègre pas, en effet, la dimension textuelle : dans sa classification, il est significatif que Fontanier place la métaphore parmi les « tropes en un seul mot ». Nous laissons donc cette région des emplois en gris. Cette figure, comme celles qui suivront, a une valeur didactique. Elle permet de synthétiser les informations prises en compte par notre analyse en un tout cohérent. En aucun cas elle ne doit être prise comme une explication des principes mis en jeu. Elle indique simplement une disposition particulière de ces principes et ceci par rapport à notre problématique, à savoir la partition des emplois.

ajoute une autre caractéristique à la métaphore, et qui consiste à souligner la plus-value sémantique dont elle est porteuse, sa capacité à provoquer ce que Rastier appelle encore une promotion du sens, et dont on trouve l'écho dans ce qui suit :

« Or, quelles sont les conditions nécessaires de la *Métaphore* ? Il faut qu'elle soit *vraie* et *juste*, *lumineuse*, *noble*, *naturelle*, et enfin *cohérente*. Elle sera *vraie* et *juste*, si la ressemblance qui en est le fondement est juste, réelle, et non équivoque ou supposée. Elle sera *lumineuse*, si, tirée d'objets connus, et aisés à saisir, elle frappe à l'instant l'esprit par la justesse et la vérité des rapports. Elle sera *noble*, si elle n'est point tirée d'objets bas, dégoûtants, ou si, en étant tirée dans la vue d'avilir et de dégrader, elle se montre avec dignité et au-dessus de son origine. Elle sera *naturelle*, si elle ne porte point sur une ressemblance trop éloignée, sur une ressemblance au-delà de la portée ordinaire de la pensée [...] Enfin, elle sera *cohérente*, si elle est parfaitement d'accord avec elle-même ; si les termes en sont bien assortis, bien liés entre eux, et ne semblent pas s'exclure mutuellement. »
(Fontanier 1977, pp.103-104)

La métaphore ne peut donc pas être réduite à un simple double sens et à la substitution qu'il implique, elle doit aussi présenter un gain sémantique en l'absence duquel nous tombons dans ce que Fontanier appelle l'abus de tropes²⁰.

2.2.6 Les limites des critères extension / tension

Comme on le constate, Fontanier a pour ambition de réaliser une systématisation de la rhétorique à l'intérieur de laquelle les tropes sont définis à partir de critères relativement précis : la catachrèse est le produit d'une extension, extension dont l'origine tient dans un sens propre primitif, dont l'objectif est de combler un manque lexical, et dont le résultat est un sens propre de seconde origine ; tandis que la métaphore met en rapport de tension deux idées distinctes en substituant la première par la seconde.

Reprenons toutefois l'exemple du verbe *orchestrer* présenté dans l'introduction. Le premier exemple (*orchestrer un concert*) est une bonne illustration d'un sens propre primitif : il désigne d'abord l'acte de répartir les différentes parties d'une composition musicale entre les instruments d'un orchestre.

Le second exemple (*orchestrer une manifestation*) quitte volontairement le sens primitif d'*orchestrer* en l'élargissant, au point de pouvoir s'appliquer désormais à des compléments

¹⁹ Notons au passage cette difficulté à définir le positionnement exact de ces deux idées l'une par rapport à l'autre. Nous retrouvons à nouveau ces marques d'incertitudes déjà repérées pour la notion de sens propre primitif.

²⁰ On peut ainsi se référer à cet intéressant passage : (Fontanier 1977, pp. 189-190), dans lequel nous apprenons pourquoi la métaphore *je baignerai mes mains dans l'onde de tes cheveux*, est une mauvaise métaphore.

qui ne sont pas nécessairement un concert (une *manifestation*) et qui peuvent être plus abstraits (un *complot*).

De son côté, l'exemple (3) (métaphore de Proust) semble bien correspondre à la définition de la métaphore : en passant de l'*orchestration d'un opéra* à l'*orchestration d'un air matinal* au moyen des *cris des marchands*, nous nous détachons véritablement du sens propre d'*orchestrer* (qu'il soit primitif ou de seconde origine). Ce qui est désormais *orchestré* n'est plus une composition musicale mais un air matinal, et les différentes parties de la composition musicale se répartissent non plus entre différents instruments d'un orchestre, mais bien entre différents « crieurs »²¹. Deux idées sont alors mises en tension : le bruit qui parvient de la rue et la musique que produit l'orchestre.

Néanmoins, si nous voulons être absolument rigoureux, nous constatons qu'en réalité, la définition de la figure (deux idées distinctes mises en rapport de tension) peut aussi s'appliquer dans une certaine mesure à l'exemple (2) (*l'orchestration d'une manifestation*) : il est en effet possible de repérer une tension entre un sens propre (*orchestrer*) et un sens figuré qui, dans ce cas, se rapproche d'*organiser* (pour *organiser une manifestation*, ou *organiser un complot*).

Une question se pose donc : les critères avancés par Fontanier sont-ils véritablement opératoires ? En d'autres termes, peut-on savoir en toute certitude si le mot employé compense un manque lexical ou bien s'il se substitue à un autre ?

Les données que traite Fontanier lui-même sont à cet égard révélatrices. Si l'on en reste aux adjectifs, les énoncés suivants sont considérés par l'auteur comme des figures (donc, rappelons-le, la substitution d'une idée par une autre, et en tant que tel, la mise en tension de ces deux idées distinctes) :

(7) *Une vie orageuse, un souci rongeur, un remord dévorant.*

Ceux qui suivent sont en revanche perçus comme des catachrèses (donc le produit d'une extension dont l'objectif est de remplir un vide lexical) :

(8) *Un mérite éclatant, une voix aigre.*

²¹ Dans un autre passage de *La Recherche du temps perdu*, Albertine désigne la nourriture des marchands de rue par l'expression « nourritures criées » : « Ce que j'aime dans les nourritures criées, c'est qu'une chose entendue, comme une rhapsodie, change de nature à table et s'adresse à mon palais » (Proust, *La Prisonnière*). On retrouve à nouveau, sous la forme d'une comparaison, le rapprochement entre la musique et les cris des marchands de rue.

Si nous devons avouer notre incapacité à reproduire, sur la base d'un tel critère, une pareille classification²², il n'en reste pas moins vrai que dans son principe, cela reste une tentative de classification. Les difficultés propres à son application ne doivent pas nous faire perdre de vue l'effort réel et original de Fontanier pour tenter de distinguer entre la catachrèse et la figure. Effort repris plus tard par Dupriez lorsqu'il donne ces autres exemples de catachrèses :

« Le croisement de deux autoroutes sera appelé *plat de macaronis* en attendant le mot *échangeur*. [...] *Faire un créneau* : “se ranger entre deux voitures en stationnement, le long d'un trottoir” (Lexis). Ex. courants : laine de verre, salade de fruit. » (Dupriez 1984, p. 104)

Dans tous ces cas, nous reconnaissons que la catachrèse comble un manque lexical. C'est clairement le cas pour *laine de verre*, où *laine* ne peut être substitué par aucun autre mot qui eut été propre dans ce contexte²³. Mais comme nous l'avons dit, dans d'autres cas (celui du verbe *orchestrer* dans *orchestrer une manifestation* ou *aigre* dans l'exemple (8)) la notion de vide lexical peut parfois s'avérer particulièrement problématique. Fontanier le souligne lui-même :

« Ce qui est bien plus important, et aussi bien plus difficile, c'est de savoir les reconnaître [les Tropes] et les caractériser à mesure qu'ils se présentent dans le discours ; de savoir juger si ce ne sont que des Tropes purement *extensifs*, purement *catachrétiques*, c'est-à-dire, auxquels on n'ait voulu attacher qu'un seul sens ; ou si ce sont des Tropes véritablement *figurés*, et à double sens. » (Fontanier 1977, p. 233)

En ce qui nous concerne, l'efficacité réelle des critères de classifications posés par Fontanier nous intéresse moins que leur structuration : s'il est en pratique difficile de savoir si l'on a affaire à une catachrèse ou bien une métaphore, il n'en reste pas moins vrai que Fontanier tente de définir les moyens de distinguer entre les deux. En cela, la rhétorique de Fontanier est véritablement une approche distinctive.

²² Le lecteur peut s'y essayer. Les catachrèses citées en (8), tout particulièrement, peuvent trouver des substituts relativement clairs (Par exemple : *aigre* ; *désagréable*). Comme nous le verrons, la question des substituts problématiques trouve une réponse extrêmement claire dans le cadre de la sémantique interprétative, lorsqu'elle met en place l'opération de réécriture.

²³ Après réflexion, le mot *fibres* pourrait remplacer relativement bien le mot *laine*, dans l'expression *laine de verre*.

2.2.7 Les conséquences sur le corpus métaphorique

Dès lors, si l'on adopte, à l'image de Fontanier, le critère du double sens plutôt qu'un autre pour définir la métaphore, l'organisation des données connaît un bouleversement considérable, et ce que l'on considère aujourd'hui comme des énoncés métaphoriques devient typiquement catachrétique. C'est donc un processus inverse à ce qui se passe de nos jours, puisque beaucoup d'auteurs, contrairement à Fontanier, qualifient de métaphorique des énoncés qui n'ont pas de substituts évidents. Kleiber illustre bien cette tendance :

« Il est inutile de revenir longuement sur les limites de la première solution [la théorie de la substitution]. Elles sont bien connues. Le principal argument contre la thèse de la substitution est qu'il n'y a pas toujours de "substitut" disponible. Par quoi remplacer lucide de l'expression sommelière *un vin lucide*, ou *bleu des bleus angélus* mallarméens ? On sait qu'une des fonctions de la métaphore est précisément *de combler certaines lacunes de dénomination*. »²⁴ (Kleiber 1999c, p.86)

En d'autres termes, la métaphore, selon Kleiber, est un concept qui peut être amené à couvrir sans distinction les doubles sens mais aussi les extensions catachrétiques, puisque ces dernières se caractérisent justement, sous la plume de Fontanier, par leur propriété de « combler certaines lacunes dénominatives ». Si la définition de Fontanier ne correspond pas à celle de Kleiber, nous en concluons que ce dernier n'utilise pas les mêmes critères que ceux de Fontanier. Kleiber est alors dans l'obligation de trouver un critère définitoire de la métaphore qui sera de fait beaucoup plus puissant que celui de Fontanier²⁵.

Remarquons d'ailleurs dès maintenant que les sémantiques contemporaines se caractérisent justement par un élargissement considérable de la notion de métaphore, et que le critère restrictif du double sens définit par Fontanier est aujourd'hui mis de côté au profit de définitions plus globalisantes. La conséquence d'un tel élargissement se traduit néanmoins par une difficulté croissante dans la circonscription du phénomène proprement dit.

²⁴ C'est nous qui soulignons

²⁵ Le critère utilisé par Kleiber, qui tient aussi lieu de définition, est établi en opposition, non pas à l'extension catachrétique, mais en opposition à la métonymie. La métaphore est « un emploi catégoriel indu » contrairement à la métonymie qui met en jeu deux « occurrences catégorisées et où la catégorie lexicale de l'un sert à nommer l'autre sur la base de la relation entre les deux occurrences » (Kleiber 1999c, pp. 130 et 131). Cette divergence définitoire que l'on constate entre Fontanier et Kleiber est loin d'être unique ; nous remarquons une autre divergence, entre Kleiber et Rastier, cette fois. Si des énoncés comme *un vin lucide* ou *bleus angélus* sont considérés comme métaphoriques par Kleiber, ils sont toutefois perçus comme étant des hypallages par Rastier : « il ne s'agit pas de métaphores mais d'hypallages simples (casuelles : du résultatif pour *lucide*, du locatif pour *bleu* - avec sans doute le lien *ange - bleu*). Ou alors tout trope est une métaphore... » « Vin lucide pourrait être (aussi) une métonymie de l'effet pour la cause mais sûrement pas une métaphore. » (communications personnelles). De telles divergences définitoires sont récurrentes dans le champ théorique de la métaphore.

Un retour sur la tropologie de Fontanier présente donc l'avantage de nous rappeler que la métaphore, avant d'être un concept global aux limites relativement indéterminées, a été auparavant circonscrite à l'intérieur d'une double caractérisation : 1.) la métaphore se définit négativement dans son opposition à la catachrèse ; 2.) la métaphore se définit positivement par le critère de double sens.

Un second avantage que l'on tirera de cette exploration de la rhétorique de Fontanier consiste à nous montrer qu'une approche théorique, finalement, revient à faire un choix dans les données et leurs classifications, choix qui a par la suite des conséquences notables sur l'analyse. Ceci nous permet de noter dès maintenant que la façon de découper l'espace des emplois mis en place dans notre introduction correspond à une interaction constante entre la structuration des données et la théorie qui les structure. C'est en gardant en mémoire cette propriété, bien connue en sciences du langage, que nous allons explorer les solutions apportées par la linguistique proprement dite.

2.3 La grammaire cognitive et la notion de schématicité

2.3.1 Un exemple : le cas des verbes de mouvement

Quittons maintenant le terrain de la rhétorique pour nous engager dans un champ de recherche beaucoup plus récent, la sémantique cognitive. Si une telle transition peut sembler problématique, en raison de la distance qui sépare les deux approches, nous allons prouver qu'en fait, la sémantique cognitive n'est pas sans affinités avec la rhétorique, et plus particulièrement, avec la rhétorique de Fontanier. L'objet de cette section, toutefois, ne consiste pas à reprendre l'ensemble des courants linguistiques que l'on regroupe sous l'appellation de sémantique cognitive. Au contraire, nous allons restreindre ici notre analyse à une approche particulière, dont la caractéristique est de donner une importance cruciale à la notion de schématicité. Les travaux de Langacker en sont une bonne illustration, et nous verrons sur quels points précis sa grammaire cognitive peut être rapprochée de la rhétorique de Fontanier.

Avant cela, toutefois, commençons l'exploration du concept de schématicité. Pour cela, reprenons l'analyse des verbes de mouvement proposée par Langacker (Langacker 1987b).

Selon l'auteur, un mouvement est conceptualisé par une relation entre un élément mobile (noté : m) et une position (notée : p_i) à une époque donnée (notée : t_i , il s'agit du *temps conçu*). Mais la conceptualisation est aussi de nature temporelle et doit être prise en compte à son tour (elle est notée : T_i , il s'agit du *temps de conceptualisation*). Tout mouvement est encore séquentiel : en conceptualisant un mouvement, nous parcourons une séquence d'évènements cognitifs ; la séquentialité est noté par l'opérateur : $>$.

Une fois cette notation précisée, il s'ensuit que la représentation conceptuelle abstraite des verbes de mouvement est la suivante :

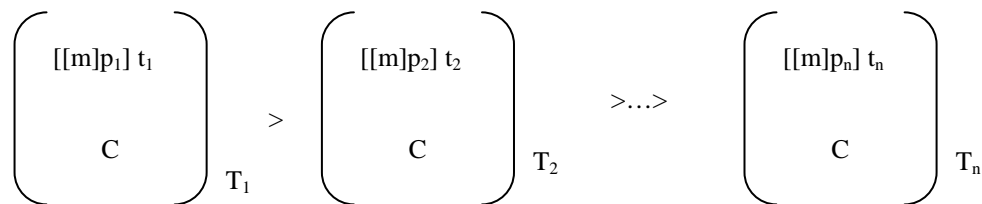


Figure 2-2 : schéma des verbes de mouvement

Chaque parenthèse définit un événement cognitif succédant à un autre (opérateur : $>$). Ces événements se composent de deux types d'information : 1.) une conceptualisation, c'est-à-dire une expérience mentale à un moment donné ; elle est notée en première ligne. 2.) celui qui conceptualise ; il est représenté par C , et occupe la seconde ligne.

Considérons maintenant les trois exemples suivants :

- (9) a) *Roger alla de la lettre a à la lettre z en 7 secondes.*
 b) *Jean va vers la ruine.*
 c) *le concert alla de minuit à quatre heures du matin.*

Il s'agit de trois emplois abstraits du verbe de mouvement *aller*, verbe dont le sens, à l'origine, est d'abord de nature spatiale. En d'autres termes, il s'agit de trois catachrèses²⁶.

Selon Langacker, le schéma de la figure précédente permet de rendre compte de ces trois emplois catachrétiques de façon relativement simple : pour cela, il suffit de *spécifier* la valeur des deux paramètres, m (successivement : *Roger*, *Jean* et *le concert de musique*) et p_i (*l'alphabet*, *l'échelle des richesses*, un *temps conçu*).

²⁶ Pour des exemples analogues de verbes pris comme catachrèses, on peut se référer à l'analyse des verbes *avoir*, *être* et *faire* de Dumarsais à l'article *catachrèses* (Dumarsais 1988). Ou encore celle de Fontanier portant sur les verbes *prendre* (déjà citée) et *comprendre* (Fontanier 1977, pp. 217 et suivantes).

La thèse que nous défendrons dans ce qui suit est la suivante : la spécification des paramètres d'un schéma peut être comprise comme une reformulation de l'extension catachrétique avancée par Fontanier. Nous serons alors amenés à constater que la répartition des emplois proposée par Langacker est non seulement très proche de celle de Fontanier, mais que les critères de classification et de découpage des emplois entretiennent des relations particulièrement éclairantes.

2.3.2 Schématicité et paramétrisation

Dans la Figure 2-2, nous avons donné une représentation conceptuelle censée caractériser tous les verbes de mouvement. Cette représentation est suffisamment générique pour s'appliquer indistinctement aux emplois spatiaux (concret) et temporels (abstrait). Mais quelle est la nature d'un tel schéma et surtout, par quels moyens peut-il rendre compte de ces différents types d'emplois ?

Rappelons d'abord que le schéma est indissociable d'une problématique de la catégorisation. Ainsi, dans l'exemple (9)b, le locuteur catégorise *la ruine* en termes de mouvement, catégorisation qui tient compte des contraintes impliquées dans le schéma exposé dans la Figure 2-2.

En suivant la terminologie de Langacker, nous dirons qu'il y a schématicité lorsqu'un schéma abstrait voit un ou plusieurs de ses paramètres se spécifier et devenir de la sorte une instantiation particulière du schéma d'origine. De fait, une instantiation donnée peut être plus ou moins compatible avec les spécifications du schéma, d'où l'établissement d'une mesure de cette compatibilité sous la forme d'une « approbation » (*sanction*) qui a la possibilité d'être complète (*full sanction*) ou bien partielle (*partial sanction*).

Le processus de catégorisation se distribue donc sur deux représentations, la structure d'approbation (*Sanctioning Structure*), donnée sous la forme d'un schéma abstrait, et la structure cible (*Target Structure*). Les relations entre la structure d'approbation et la structure cible sont alors mesurées à l'aune d'une extrapolation plus ou moins complète, d'une spécification qui provoque plus ou moins de conflits.

Dans le cas du verbe de mouvement *aller*, la structure d'approbation, représentée par la Figure 2-2, voit ses paramètres m et p_i s'instancier sans aucun conflit. En effet, dans les exemples proposés en (9), le rapport de schématicité qui existe entre la structure d'approbation et la structure cible est un rapport non conflictuel : le paramètre m (l'élément mobile) prend successivement la valeur *Roger* (exemple (9)a), la valeur *Jean* (exemple (9)b) et la valeur *concert de musique* (exemple (9)c) ; de la même manière, le paramètre p_i (une

époque donnée) représente chaque lettre de l'alphabet (exemple (9)a), des points sur une échelle des richesses (exemple (9)b) et le temps de déroulement d'un concert (exemple (9)c).

Dans tous ces cas les spécifications ne violent aucun paramètre du schéma. Il n'y a donc aucun conflit entre la structure d'approbation et la structure cible. Par métaphore, nous dirons que le passage de l'une à l'autre est un passage « transparent ».

Pour cette raison, Langacker met en avant le *principe de transparence schématique* (*schematic-transparency principle*): toute catégorisation non problématique, non conflictuelle, c'est-à-dire toute catégorisation respectant le jeu paramétrique impliqué par la structure d'approbation respecte le principe de transparence schématique. Ce principe est donc d'autant plus important qu'il permet de distinguer entre une catégorisation immanente, directement accessible, et la catégorisation explicite, qui demande, pour être interprétée, un autre genre de calcul :

« If *S* [pour Schema] is immanent to *I* [pour ses Instanciations] with respect to every parameter of specification, all the cognitive events contributed by *S* are also inherent in *I*, so their union is identical to *I*. » (Langacker 1987a, p. 438)

Le principe de transparence schématique, lorsqu'il est respecté, détermine alors un certain type de rapport entre la structure d'approbation et la structure cible : tout se passe comme si la structure d'approbation se trouvait « absorbée » par la structure cible.

Cette capacité d'absorption de la structure d'approbation par la structure cible, en tant qu'il existe une consistance complète (*full consistency*) entre leurs spécifications, détermine au final une conceptualisation *unique*.

Nous reconnaissons alors ici cette extension catachrétique étudiée dans les sections précédentes : la sorte de distance qui existe entre un sens propre primitif et un sens propre de seconde origine, est, selon nous, analogue à la distance qui existe entre la structure d'approbation et la structure cible lorsque le principe de transparence est respecté, c'est-à-dire quasiment nulle.

Dès lors, l'approfondissement d'un rapprochement entre Langacker et Fontanier nous permet d'éclairer les concepts en présence de façon intéressante :

a.) La structure d'approbation peut ainsi être rapprochée du sens propre primitif chez Fontanier. La grammaire cognitive comporte alors un avantage clair, puisque la structure

d'approbation ne se fonde sur aucune considération d'ordre temporel, contrairement au sens primitif qui soulève, même chez Fontanier²⁷, un certain nombre de difficultés.

b.) Le principe d'extension avancé par Fontanier, qui permet de passer d'un sens propre primitif à un sens propre de seconde origine se trouve entièrement reformulé dans le cadre de la grammaire cognitive : l'extension du sens se traduit par un rapport de schématicité complet (*full schematicity*) et donc, d'une sanction complète entre une structure d'approbation et une structure cible, complète au point que la seconde absorbe la première à l'intérieur d'une conceptualisation unique.

Pour reprendre l'exemple des verbes de mouvement, l'extension catachrétique permettant de passer d'un sens spatial (sens certainement primitif chez Fontanier, mais simplement prototypique chez Langacker) à un sens temporel (sens propre de seconde origine chez Fontanier) est décrite, dans le cadre de la grammaire cognitive, par une instanciation non conflictuelle des paramètres du schéma général des verbes de mouvement.

c.) Ce phénomène d'absorption noté par Langacker indique que la structure d'approbation et la structure cible sont, en quelque sorte, d'une nature identique. Cette identité peut alors être ramenée à l'idée qu'un sens primitif et un sens catachrétique sont toujours perçus, chez Fontanier, comme étant propres, et non figurés. Dans les deux approches, nous constatons que la coupure véritablement pertinente ne se situe pas entre un sens primitif ou schématique et un sens catachrétique, mais bien entre un sens catachrétique et un sens figuré.

Au-delà des divergences terminologiques et des différences de principe, nous considérerons donc dans le reste de ce travail que ce que Langacker appelle la schématicité complète peut être considéré comme une reformulation de l'extension catachrétique. Reste à savoir maintenant si ce rapprochement est tenable dans le cas de la métaphore proprement dite.

2.3.3 La métaphore : un rapport de schématicité partielle

Venons-en donc au sens figuré, justement, et à ce que Langacker appelle la catégorisation explicite. Une telle catégorisation a lieu lorsque la schématicité, c'est-à-dire le rapport schématique entre la structure d'approbation et la structure cible, est partielle, en d'autres termes, lorsque le passage de la structure d'approbation vers la structure cible n'est pas un

²⁷ Cf. note 17.

passage transparent et qu'il entraîne un certain nombre de conflits au niveau du jeu paramétrique.

Pour illustrer ce phénomène, considérons la métaphore idiomatique suivante, traitée par Langacker (Langacker 1987a, p. 93) :

(10) *The cat out of the bag.*

Elle est employée lorsque quelqu'un, qui dissimulait une information jusqu'à présent, l'exprime de façon non intentionnelle²⁸. Le rapport de schématicité qui existe entre la structure d'approbation [OUT-OF]²⁹ et la structure cible [OUT-OF]' est un rapport transparent, autrement dit, comme nous l'avons montré, le résultat dans la terminologie rhétorique d'une extension catachrétique³⁰.

Il n'en est pas de même, en revanche, pour les unités [CAT] et [BAG]. On constate en effet un rapport peu transparent entre la structure d'approbation [INFORMATION] et la structure cible [CAT] (puisque métaphoriquement, le « chat » correspond à une information que quelqu'un ne voulait pas exprimer), et entre [CONCEALMENT] et [BAG] (puisque'il s'agit de dissimuler ladite information, et que le « sac » correspond à cet aspect dissimulateur). Et pour cause, le concept *information* est un concept abstrait, tandis que *cat* renvoie à un animal concret ; il en est de même pour les concepts *concealment* et *bag*, qui semblent n'entretenir aucun rapport immédiat. Dans ces deux cas, la relation entre la structure d'approbation et la structure cible provoque des conflits dans la spécification des paramètres. La relation de schématicité est alors partielle et ne respecte plus le principe de transparence. On est alors amené à gérer, comme le dit l'auteur, « a certain amount of strain », un certain degré de tension (Langacker 1987a, p. 69).

Cette incompatibilité entre les spécifications requises par la structure d'approbation et celles de la structure cible peut aller jusqu'à l'anomalie : les énoncés *happy molecule* et *happy brick* illustrent ce cas, par une violation manifeste des spécifications attachées aux schémas mis en cause (*happy* demande un sujet humain alors que *molecule* est un objet inanimé).

Pour Langacker, il s'avère donc que tout emploi figuré, et en particulier la métaphore, se définit par une relation de schématicité toujours partielle. Il s'ensuit que nous disposons d'un critère particulièrement clair pour distinguer entre catachrèse et métaphore :

²⁸ L'expression est l'équivalent de l'expression française *faire une gaffe*.

²⁹ Dans la terminologie de Langacker, les unités linguistiques sont mises entre crochets et notées en majuscules.

³⁰ La situation est ici équivalente à ce qui se passait pour verbe *aller* lorsqu'il était appliqué à des situations temporelles : dans les deux cas, l'approbation est complète et le principe de transparence schématique parfaitement respecté (*full sanction*).

« Recall that semantic incompatibility between corresponding entities is precisely what distinguishes an instance of semantic extension or figurative language from normal cases of unproblematic categorization and full sanction. Only by attributing to speakers the ability to form complex conceptualizations incorporating mutually inconsistent scenes can we account for the interplay between literal and figurative semantic values that constitutes the very essence of metaphor and extension. » (Langacker 1987a, p. 143)

La définition de la métaphore en termes de schématicité partielle va toutefois plus loin. Rappelons en effet que dans le cas d'une schématicité complète, la structure cible avait tendance à absorber la structure d'approbation à l'intérieur d'une conceptualisation unique. Or, ce phénomène d'absorption, déterminé par le principe de transparence, ne peut pas avoir lieu dans le cas d'une schématicité partielle. En effet, du fait de leur incompatibilité plus ou moins grande, la structure d'approbation et la structure cible restent séparées, distinctes, et ne peuvent fusionner à l'intérieur d'une conceptualisation unique. Nous avons alors affaire à une conceptualisation bi-partite, dans laquelle nous reconnaissons naturellement l'opposition classique littéral *versus* figuré :

« It might be argued that figurative language, which I treat as extension³¹, involves the interplay between a literal sense and a figurative sense, and is therefore intrinsically more complex than categorization, which appears to involve nothing to the kind. But far from being problematic, this observation is actually supportive of the analysis, for it is precisely what one expects from the characterization of full and partial schematicity. Because partial schematicity involves conflicting specifications, the sanctioning and target structures cannot merge into a single, consistent conceptualization ; in a categorizing judgment of the form $[[SS] \dashrightarrow [TS]]$ ³², the discrepancy between *SS* and *TS* keeps them at least partially distinct. The result is a bipartite conceptualization including what we recognize as a literal sense (*SS*) and a figurative sense (*TS*). » (Langacker 1987a, p.92)

Notre thèse de départ, qui prenait appui sur un rapprochement entre extension catachrétique et schématicité complète, se trouve alors confirmée dans le cas de la métaphore. Fontanier avance, en effet, le critère du double sens pour caractériser la figure, critère que l'on retrouve à l'identique chez Langacker, lorsqu'il définit la métaphore comme la mise en présence de deux structures (approbation et cible), deux structures suffisamment incompatibles pour ne pas fusionner et provoquer de la sorte une « conceptualisation bi-partite » ; et ceci contrairement à la catachrèse, qui implique une structure d'approbation et

³¹ Notons au passage que la définition de l'extension avancée ici par Langacker ne correspond pas à celle de Fontanier. Pour le premier auteur, elle a lieu dans le cas de la métaphore, et non pas dans le cas de la catachrèse. Pour Fontanier, c'est l'inverse qui se passe.

³² *TS* est l'abréviation de Target Structure, *SS* est l'abréviation de Sanctioning Structure. La flèche en pointillé indique une schématicité partielle contrairement à la flèche pleine qui désigne une schématicité complète.

une structure cible suffisamment consistantes (*full consistency*) pour pouvoir fusionner. Il existe donc une isomorphie considérable entre l'approche rhétorique de Fontanier et l'approche cognitive de Langacker, isomorphie dont il faut maintenant tirer les conséquences :

a.) Si l'extension catachrétique correspond à la schématicité complète, l'analogie entre grammaire cognitive et rhétorique ne s'arrête pas là. Il s'avère aussi que le double sens métaphorique correspond à une schématicité partielle. En effet, contrairement au premier cas (extension catachrétique) qui fusionne les deux structures à l'intérieur d'une conceptualisation unique, la seconde conserve nécessairement une distance entre les deux : la schématicité partielle entretient un rapport étroit avec la théorie du double sens.

b.) Si les principes mis en jeu divergent de façon importante (extension *versus* spécification non conflictuelle, double sens *versus* spécification conflictuelle, sens propre primitif *versus* schéma, *etc.*) il n'en reste pas moins vrai que le découpage des emplois (métaphoriques et catachrétiques) demeure identique. C'est pour cette raison que la grammaire cognitive tient sa place dans cette section : de façon analogue à la rhétorique de Fontanier, la grammaire cognitive est une approche dont l'un des objectifs est de distinguer, de séparer, de disjoindre les emplois métaphoriques des autres emplois. Elle fait pleinement partie de ces approches que nous avons appelées *distinctives*.

c.) Nous en déduisons finalement la figure suivante, très proche de celle mise au point pour Fontanier :

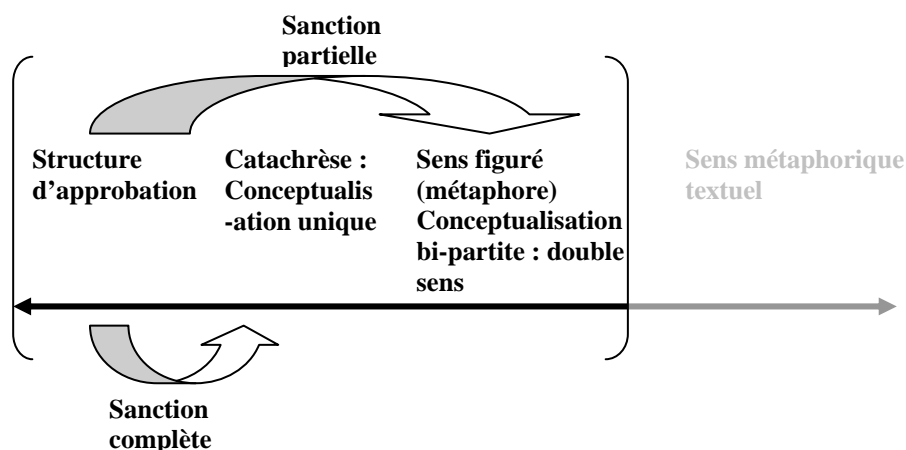


Figure 2-3 : partition des emplois dans la grammaire cognitive

Exactement comme pour la rhétorique de Fontanier, le véritable point de rupture est à situer entre la catachrèse et la métaphore, la catachrèse restant dans la région du sens littéral (pour Fontanier, du sens propre), puisqu'elle fusionne la structure d'approbation et la

structure cible dans une conceptualisation unique, tandis que la métaphore conserve une distance irréductible entre ces deux structures. De même que pour Fontanier, nous laissons la région des métaphores à dimension textuelle hors du champ d'analyse : à notre connaissance Langacker ne se focalise pas de façon systématique sur ce genre de phénomène.

2.3.4 Quelques précisions sur la schématicité en grammaire cognitive

Revenons sur l'opposition entre un sens propre primitif, que l'on trouve chez Fontanier, et l'unité schématique abstraite et générique représentée dans la structure d'approbation. Sur ce point, nous avons déjà eu l'occasion de souligner l'avantage de cette dernière conception, qui élimine toute forme de considération portant sur un sens prétendument premier (premier dans le temps) par rapport à d'autres qui viendraient s'y ajouter.

La notion de schéma est donc une avancée considérable et permet d'évacuer certains des problèmes qui ont longtemps été reprochés à la rhétorique. Plusieurs questions, que nous n'avons pas abordées, restent toutefois en suspens : la première consiste à s'interroger sur la nature exacte du schéma mis en jeu dans la grammaire cognitive, en particulier, sa réalité cognitive mais aussi, sa plus ou moins grande « spatialité ».

Soulignons dès maintenant que la réalité cognitive d'un tel schéma est relativisée par Langacker lui-même, lorsqu'il note, à propos du schéma caractérisant les verbes de mouvement :

« Le caractère discret impliqué par les diagrammes et les formules a été adopté pour faciliter l'exposition et ne se prétend pas une hypothèse sur la nature des représentations cognitives. » (Langacker 1987b, p. 65 note)

La valeur cognitive d'un schéma n'est donc pas évidente, pas plus d'ailleurs que le primat de l'espace que l'on reconnaît pourtant habituellement à la grammaire cognitive³³. Comme le souligne Langacker, en effet, le mouvement physique dans l'espace n'est qu'un cas particulier parmi les emplois possibles, qui ne peut prétendre à surpasser les autres. Il l'explicite en revenant sur la Figure 2-2 :

« Ce que nous avons réalisé, en fait, c'est un développement du concept de mouvement le plus abstrait possible dont le mouvement physique dans l'espace n'est qu'un cas particulier (bien qu'il soit clairement prototypique). » (Langacker 1987b, p. 68)

³³ Après tout, la grammaire cognitive est également appelée grammaire de l'espace (*space grammar*) ce qui donnerait à penser que l'espace est une notion centrale dans cette approche.

Les schémas, du moins ceux employés par Langacker, se veulent donc moins spatiaux qu'abstraites. La question de leur nature exacte n'est donc pas accessoire, d'autant plus que nous serons amenés à explorer, dans la section suivante, un autre type d'approche schématique représenté par les travaux de Victorri et Fuchs.

Cadiot et Visetti, sur lesquels nous reviendrons en détail (Section 4.2), sont à l'origine d'une critique détaillée des approches schématiques en sémantique, critique dans laquelle ils tentent d'analyser de façon très fine la nature des schémas. Les deux auteurs montrent de la sorte que ce qui caractérise l'approche cognitive de Langacker (mais aussi celle de Talmy, et dans un cadre absolument opposé, celle de la linguistique culiolienne), c'est une notion élargie du spatial, en d'autres termes ce qu'ils appellent l'approche *configurationnelle* :

« La description linguistique dégage ainsi, à tous les étages de complexité, des noyaux de sens qui ne se développent plus en propositions logiques, mais en configurations, c'est-à-dire en diagrammes topologico-dynamiques représentant l'armature de ce que plusieurs auteurs appellent des scènes : par quoi il faut entendre (en des sens différents selon les diverses problématiques) un certain type d'unité sémantique globale constituant l'apport premier de l'énoncé, et ce par quoi l'on pourrait définir sa fonction la plus immédiate au sein de l'activité de langage. Ainsi donc le cadre d'installation de toute signification serait "spatiale", en un sens élargi du terme qui va de la simple métaphore perceptive à l'abstraction topologique mathématisable. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 8)

Ceci nous semble d'une importance considérable : si cette approche configurationnelle fonde ses analyses sur l'existence de schémas abstraits, de diagrammes topologico-dynamiques, elle ne doit donc pas être confondue avec une autre approche qui privilégie la notion de projection. Cette dernière, dont les travaux de Lakoff et Johnson sur la métaphore sont une bonne illustration, se distingue donc de façon cruciale de la grammaire cognitive de Langacker. Ceci nous amène tout naturellement à considérer que la sémantique cognitive, loin d'être l'approche homogène que tend à imposer l'expression, se structure autour de deux pôles qui sont suffisamment éloignés pour entrer, comme nous le montrerons dans le second chapitre de cette partie (section 3.2), en forte contradiction, et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de la métaphore.

2.4 La commutation paraphrastique

2.4.1 Polysémie et paraphrase

Quittons la grammaire cognitive pour analyser le découpage proposé par une certaine sémantique lexicale. L'approche proposée par Victorri & Fuchs, en particulier, nous intéresse parce qu'elle tente de définir de façon rigoureuse - plus rigoureuse que celle de Fontanier - une méthode capable de classer les phénomènes. Elle se fonde sur la notion de paraphrase, et plus précisément dans le cas d'un mot polysémique, sur la possibilité de mettre en relief plusieurs ensembles paraphrastiques différents, chacun de ces ensembles gravitant autour d'un sens globalement identique.

« En gros, un mot est polysémique quand il n'admet pas les mêmes paraphrases dans différents énoncés (ce qui serait le cas d'un mot monosémique), sans qu'on puisse pour autant séparer ses emplois en deux ensembles disjoints, caractérisés par un comportement paraphrastique radicalement différent (ce qui voudrait dire que l'on a affaire à de l'homonymie). » (Victorri & Fuchs 1996, p. 16)

Dans l'exemple suivant, c'est le cas du verbe *toucher* :

(11) *Jean a touché Marie.*

On peut en effet distinguer plusieurs ensembles paraphrastiques différents. Un premier se rapproche de verbes comme *émouvoir*, *affecter*, *attendrir*..., puisqu'il est possible de remplacer *touché* par *ému* dans ce contexte sans perdre beaucoup du sens original. Un second ensemble se forme autour de verbes comme *tripoter*, *palper*, *malaxer*. Pour finir, un troisième ensemble, sans doute moins visible, peut être mis à jour si l'on évoque l'énoncé *Si tu touches à Marie, je te tue*. Dans ce dernier cas, le verbe recouvre toute une région de sens qui va du contact physique à l'agression (même si elle n'est éventuellement que verbale) et qui peut se résumer à *faire du mal*³⁴.

La paraphrase est donc à comprendre comme un véritable test de commutation applicable aux lexèmes polysémiques, en tant qu'elle permet de mettre en relief un jeu d'opposition entre plusieurs ensembles paraphrastiques.

³⁴ Pour une analyse détaillée, on peut se reporter à (Picoche 1986, pp. 59-63), repris dans (Victorri & Fuchs 1996, pp. 49-52).

2.4.2 Un critère de classification

Revenons toutefois à la notion de polysémie, dont nous avons déjà vu la proximité avec la catachrèse telle qu'elle est définie par Fontanier. Comme le soulignent Victorri & Fuchs, la méthode de la commutation paraphrastique est un test. En tant que tel, il n'a pas de statut définitoire, et c'est la raison pour laquelle ils définissent la polysémie en prenant soin d'en exclure la notion de paraphrase :

« Une expression polysémique est une expression dont le sens ne se réduit ni à son apport propre, ni à l'apport du reste de l'énoncé dans l'interaction avec les énoncés dans lesquels elle est insérée. » (Victorri & Fuchs 1996, p. 38)

S'ils relativisent ainsi l'importance de la paraphrase en ne lui donnant qu'un statut méthodologique, les auteurs y voient néanmoins le seul critère d'identification possible en cas de litige, et en particulier pour les exemples de métaphores que l'on pourrait confondre avec des cas de polysémie et inversement.

Pour illustrer cela, considérons l'énoncé suivant :

(12) *Les Dupont viennent-ils avec leur ouragan, ce soir ?*

Dans l'exemple (12), que nous reprenons à (Victorri & Fuchs 1996, pp. 20 et 39), le sens d'*ouragan* reste celui habituellement utilisé. C'est le point central de leur argumentation :

« En fait, il est impossible de décider hors conditions d'énonciation à quoi peut faire allusion cet ouragan [...] C'est donc une propriété du sens de cet énoncé(-type) que de déclencher, pour chacune de ses occurrences, un calcul référentiel qui consiste à chercher quel attribut des Dupont peut être comparé à une catastrophe naturelle. Dans l'énoncé(-type), le sens de *ouragan* reste donc son sens habituel : c'est même une condition indispensable pour que le calcul référentiel puisse réussir. Cette analyse est confortée par l'étude du comportement paraphrastique de *ouragan* dans cet énoncé : il est clair que seules ses paraphrases habituelles, peut être un peu élargies (*cyclone, tornade, tempête, perturbation, etc.*) sont acceptables relativement à l'énoncé donné. Il n'y a donc pas polysémie dans ce cas, du moins dans ce cadre théorique. La situation est bien différente pour un terme comme *montagne* dans *J'ai une montagne de choses à faire*. Ici, au contraire, le comportement paraphrastique est nettement différencié. Relativement à cet énoncé, *montagne* admet l'ensemble de paraphrases *monceau, tas, foison, foule, milliard, etc.* qui ne sont pas admissibles dans l'énoncé *Cette année nous allons à la montagne*. » (Victorri & Fuchs 1996, pp. 39-40)

La métaphore serait donc identifiable grâce à deux conditions : 1.) un calcul référentiel de la part du locuteur, 2.) l'absence de commutation paraphrastique, cette dernière étant la condition cruciale.

La commutation paraphrastique est donc à comprendre comme un critère de classement des données, un test qui partitionne l'espace des emplois en deux régions distinctes :

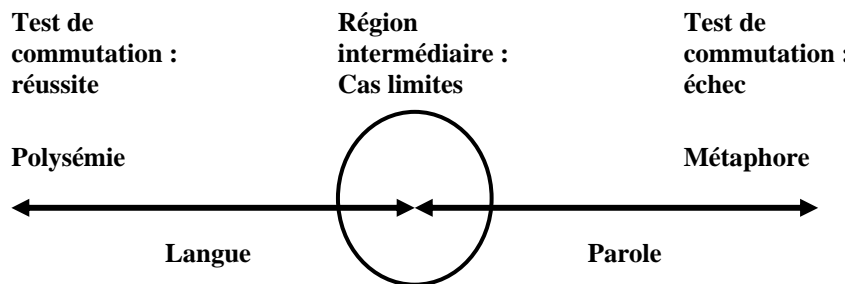


Figure 2-4 : partition des emplois dans Victorri & Fuchs (1997)

Cette figure appelle un certain nombre de remarques.

1.) Le test de commutation paraphrastique permet certes de distinguer entre polysémie et métaphore, mais il coïncide aussi avec la séparation entre langue et parole. Cette coïncidence n'est pas sans effet sur la définition de la métaphore : ce n'est pas un fait de langue, mais un fait de parole.

Cette propriété est la conséquence d'une autre distinction opérée par les deux auteurs entre énoncé-type et énoncé-occurrence. Cette différence est à la fois ancienne, puisqu'elle est une reformulation de la séparation saussurienne entre langue et parole, mais aussi novatrice puisqu'elle porte ici sur l'énoncé, qui peut aller de la phrase jusqu'au texte à part entière³⁵.

L'énoncé-occurrence est un événement singulier indissociable d'un *contexte* extra-linguistique. De ce fait, le sens de l'énoncé-occurrence dépend des conditions d'émissions, des facteurs culturels, de la situation pragmatique, *etc.* L'énoncé-occurrence, en tant qu'il implique ces facteurs, est donc un fait de parole. Or, dans l'énoncé (12), la métaphore portant sur *ouragan* ne s'interprète que par rapport à une situation extra-linguistique connue sans laquelle il serait difficile de déterminer si l'*ouragan* s'applique à la voiture des Duponts, à leur enfant ou leur chien. En d'autres termes, l'interprétation de la susdite métaphore fait typiquement intervenir le sens de l'énoncé-occurrence.

L'énoncé-type, en revanche, désigne le contenu propositionnel de l'énoncé, contenu qui reste rigoureusement identique si l'*ouragan* désigne une voiture, un enfant ou un chien. De ce fait, le sens de l'énoncé-type est un sens qui ne fait intervenir aucun élément du contexte, mais au contraire, qui fait intervenir les éléments du *co-texte* (et inversement : les éléments du co-texte font intervenir le sens d'*ouragan* ; il s'agit d'une interaction). Le sens de l'énoncé-

³⁵ On sait que pour Saussure, la langue ne dépasse pas la frontière de la phrase.

type est donc une abstraction, le résultat d'une hypothèse sur le fonctionnement sémantique des lexèmes, à laquelle on accède, justement, au moyen de la commutation paraphrastique.

Ainsi, si l'on est amené à mettre en relief l'existence de plusieurs ensembles paraphrastiques pour le verbe *toucher* dans l'énoncé (11), c'est parce que ce verbe est porteur d'un sens abstrait qui se spécifie en fonction des éléments du co-texte.

Considérons l'énoncé suivant :

(13) *Il m'a encore touché, ce matin.*

Un tel énoncé voit son sens déterminé sans contexte supplémentaire et le sens du verbe *toucher* penche principalement vers l'ensemble paraphrastique *palper - malaxer*. Il sera difficile d'appliquer ce même énoncé à une situation dans laquelle le pronom sujet fait référence à un récit, par exemple, ayant la propriété de soulever une émotion récurrente chez le locuteur. Cette stabilisation du verbe *toucher* sur un sens particulier est rendue possible grâce à la présence de *encore* et de *ce matin*, autrement dit, grâce aux éléments du co-texte.

Le fonctionnement de *toucher* est donc d'une nature différente de ce que met en jeu l'*ouragan* de l'exemple (12) : il n'implique pas de « calcul référentiel » de la part du locuteur et le sens du verbe, pour être déterminé, se détermine à partir de son interaction avec les autres éléments de l'énoncé ; à l'inverse, *ouragan* présuppose ce calcul référentiel pour être correctement interprété, le faisant passer automatiquement dans le domaine de la parole proprement dite.

2.) Si l'on compare ce découpage à celui de Fontanier, ce qui dans notre façon de présenter les choses, revient à superposer la Figure 1-1 et la Figure 2-4, on constate que l'opposition entre un sens propre premier et un sens propre de seconde origine disparaît au profit d'une notion globale : la polysémie. Par conséquent, l'existence d'un emploi littéral par opposition à un emploi extensif n'est plus pertinent dans le cadre proposé par Victorri & Fuchs.

Néanmoins, la confrontation entre les critères posés par Fontanier, à savoir l'existence d'un manque lexical que la catachrèse compense, et l'existence de deux idées mises en présence pour la métaphore (critère du double sens) d'un côté, et le critère de la commutation paraphrastique défini par Victorri et Fuchs de l'autre, ne manque pas d'intérêt.

a.) On ne peut nier que la commutation paraphrastique devient une méthode relativement inconfortable lorsque l'on a affaire à une pure catachrèse, c'est-à-dire lorsque le mot compense véritablement un manque lexical, puisque par définition, aucune substitution n'est

possible, ayant pour conséquence de rendre difficile l'accès à un ensemble paraphrastique clair.

Considérons les exemples de catachrèses suivants, déjà cités :

(14) a) *Laine de verre* ; b.) *Salade de fruit*.

Si dans l'énoncé (14)b la commutation sur *salade* peut se faire à la rigueur avec *mélange*, elle devient plus difficile dans (14)a avec *laine* (on peut toutefois envisager *fibres* comme nous l'avons précisé à la note 23).

b.) Symétriquement, il est intéressant de noter que le critère du double sens qui caractérise la métaphore chez Fontanier entretient un rapport à peu près inverse avec le critère de la commutation paraphrastique : si la métaphore chez Fontanier implique deux idées distinctes, la commutation paraphrastique, au contraire, se fonde entièrement sur un rapport de synonymie.

3.) Si la procédure de commutation paraphrastique est très utile pour faire la part des choses, nous avons mentionné l'existence dans notre figure d'une région d'indécidabilité (donnée sous la forme d'un cercle). Dans cette région intermédiaire entre la métaphore et la polysémie, le test de commutation voit son efficacité diminuer.

On trouve un exemple de cette indécidabilité dans *Les Chouans* de Balzac :

(15) *Que diable ont donc tous ces muscadins-là ? s'écria-t-il d'une voix sonore. Nos conscrits ferment le compas au lieu de l'ouvrir, je crois !* (p. 74, éd. Folio)
Allez au pas accéléré ! cria Hulot à sa troupe, ouvrez le compas et faites marcher vos chevaux plus vite que ça. (p. 115, éd. Folio)

En argot militaire, *ouvrir* ou *fermer le compas* revient à écarter ou refermer les jambes et comme on l'imagine dans le contexte d'une marche, *accélérer* / *avancer* ou *ralentir* / *stopper*. Il est donc possible d'établir une commutation paraphrastique assez systématique dans le texte de Balzac (l'expression est régulièrement employée par le chef de demi-brigade Hulot), commutation qui nous amènerait à constater ici un cas de polysémie et non une métaphore.

S'agit-il pour autant d'un cas de polysémie ? La réponse est négative³⁶ : cette commutation n'existe qu'à l'intérieur des limites du texte de Balzac ; elle n'est vraiment effective que dans

³⁶ Communication personnelle de Victorri. Du reste, ces lignes sont en partie le fruit de discussions qu'il a bien voulu m'accorder. Nous l'en remercions.

la bouche de Hulot, et pourrait, dans un autre contexte, signifier tout autre chose (*se tourner dans la bonne direction, faire un cercle, etc.*).

La commutation *ouvrir le compas - accélérer* n'a donc pas la systématisme qu'implique une commutation véritablement codée en langue. En quelque sorte, *ouvrir le compas* n'entretient de rapport privilégié avec l'*accélération* que pour une utilisation ponctuelle (certains passages des *Chouans*), et si une commutation paraphrastique reste possible, c'est au grand maximum dans le domaine spécifique de l'argot militaire de l'époque, ou à la rigueur, pour quelques spécialistes de Balzac³⁷.

La définition d'une frontière entre métaphore et polysémie correspond donc à la définition de cette systématisme. En particulier, on doit pouvoir en donner une mesure concrète. Cela nous amène à formuler le problème de la façon suivante : à quel degré de systématisme doit-on parvenir pour considérer avoir affaire à de la polysémie ?

C'est exactement cette question qui se pose à l'heure actuelle pour l'emploi du participe passé en position d'adjectif *blindé* :

(16) *Un bar blindé, un amphithéâtre blindé.*

En effet, il est indéniable que l'usage actuel de *blindé* (en particulier, pour les jeunes générations) commute de plus en plus facilement avec *plein, rempli, bondé*³⁸. Ainsi les jeunes locuteurs du français n'ont aucun mal à employer les énoncés qui précèdent, pour indiquer le fait qu'un endroit donné est *plein* de monde.

Mais si la commutation paraphrastique *blindé - bondé* (en concurrence avec la commutation *blindé - vacciné* que tous les dictionnaires mentionnent, comme dans *ces déceptions l'ont blindé*) est à peu près systématique pour tous les jeunes adultes d'aujourd'hui, elle n'est toutefois pas encore recensée par les dictionnaires, même s'il y a de fortes chances pour cela soit dans les prochaines années. Cet usage de *blindé* est donc un exemple où le principe de commutation paraphrastique voit son efficacité réduite puisqu'elle ne permet plus de trancher entre polysémie et métaphore. Mais il nous montre aussi que la région centrale de la Figure 2-4 est à comprendre comme un continuum. Et selon nous, il y a

³⁷ Breton, qui avait lu Balzac et qui n'avait pas manqué de remarquer cette expression, la reprend dans son (premier) *Manifeste du surréalisme*, à cet endroit décisif de l'ouvrage où il définit la « vertu commune » des images surréalistes : « ...soit que s'annonçant sensationnelle [l'image], elle ait l'air de se dénouer faiblement (qu'elle ferme brusquement l'angle de son compas)... » (Breton 1924, p. 50). Le sens de l'expression est alors identique à celui qu'en donne Balzac : l'image surréaliste « s'arrête » brusquement.

³⁸ Nous aurons l'occasion de revenir très en détail sur cet emploi particulier de *blindé* dans la section 5.2.3.2.

de fortes chances pour que l'emploi de *blindé* pour *bondé* soit actuellement plus proche du pôle polysémique que du pôle métaphorique.

Ce manque d'efficacité ne remet donc pas en cause la pertinence de la commutation, il correspond au contraire à la position spéciale qu'occupe *blindé* entre la langue et la parole : *blindé* se situe dans cette région intermédiaire où son nouvel usage est en cours de stabilisation, il est placé dans cet espace de transition où la parole devient de la langue. Dès lors, on comprend mieux comment une mesure de la systématisme peut être effectuée : c'est la quantité des réalisations qui compte. On dira alors d'une commutation paraphrastique qu'elle est l'indice d'une polysémie lorsqu'elle est largement majoritaire et partagée par tout le groupe des locuteurs francophones. Cela devient le cas pour *blindé*, alors que l'emploi particulier de l'expression *fermer / ouvrir le compas* n'a jamais dépassé le cadre de quelques érudits.

Pour conclure, précisons que le fait que Victorri & Fuchs décident de rejeter la métaphore hors du champ strict de la polysémie est une originalité qui doit être soulignée. Comme nous le verrons pour les autres hypothèses (quelles soient cognitives ou lexicales), cette séparation est particulièrement rare. L'objectif, de nos jours, consiste beaucoup plus à fusionner les différents emplois sémantiques et à les subsumer sous des mécanismes généraux plutôt que s'attacher à les distinguer. C'est cette dernière façon de procéder que nous étudierons dans la partie suivante, et dont les travaux de Lakoff & Johnson comme ceux de Sperber & Wilson (quoique de façon inversée), sont un bon exemple.

2.5 Conclusion

Les trois approches que nous venons d'étudier (rhétorique de Fontanier, grammaire cognitive de Langacker et sémantique lexicale de Victorri & Fuchs) sont des approches distinctives. Elles ont toutes en commun les propriétés et les objectifs suivants :

- 1.) Distinguer l'emploi métaphorique en l'opposant à d'autres emplois.
- 2.) Conférer à ces emplois des mécanismes internes de nature différente.
- 3.) Définir un critère plus ou moins stable qui permette ainsi de trancher dans les cas litigieux.

Ces trois caractéristiques de l'approche distinctive peuvent être récapitulées sous la forme d'un tableau qui synthétise les différentes possibilités explorées dans les chapitres précédents. Toutes présentent un point commun qui consiste à séparer deux groupes d'emplois. Pour Fontanier, nous avons montré que le lieu de la coupure se situait entre catachrèse et métaphore, ou pour le dire autrement entre ce qui est propre (sens primitif et catachrétique) et ce qui est figuré (métaphore). Pour Langacker, la coupure est établie entre le sens littéral et le sens figuré. Pour Victorri & Fuchs, qui héritent de la dichotomie saussurienne entre langue et parole, la coupure distingue polysémie et métaphore. C'est donc toujours une bi-partition qui se trouve être pertinente dans les approches distinctives,

Rhétorique (Fontanier)	Sémantique cognitive (Langacker)	Sémantique lexicale (Victorri & Fuchs)
Sens propre de seconde origine fondé sur une extension catachrétique, afin de combler un vide lexical	Sens littéral impliquant un rapport de schématicité transparent, i.e. une spécification complète	Polysémie impliquant une interaction co-textuelle (langue), repérable par une commutation paraphrastique
Sens figuré fondé sur un double sens mettant en présence deux idées simultanément	Sens figuré fondé sur un rapport de schématicité partiel impliquant une spécification conflictuelle	Métaphore fondée sur un calcul référentiel obligatoire (parole) : commutation paraphrastique impossible

Tableau 2-1 : répartition des critères de séparation des emplois dans les approches distinctives

Nous concluons ce chapitre sur les remarques suivantes :

1.) Notre objectif n'est pas d'amener nos lecteurs à confondre ces approches. Nous avons suffisamment souligné les divergences qui les séparent, qu'elles soient d'ordre terminologique et / ou qu'elles se placent au niveau des principes, des critères et des définitions mis en jeu.

2.) Nous considérons toutefois qu'il existe une isomorphie entre ces trois approches, une analogie de structure qui nous a permis de les classer sous une option théorique générale, et que nous qualifions de *distinctive*. Toutes, en effet, ont en commun le fait de distinguer, sur la base de certains critères, entre les emplois métaphoriques et les autres.

3.) Ce tableau n'est évidemment pas exhaustif. Nous considérerons toutefois que celles que nous avons analysées constituent un échantillon représentatif pour cette option théorique générale.

Ce chapitre nous aura permis de montrer que la notion de métaphore est dépendante d'une approche théorique donnée, et dans le cas des approches distinctives, que sa définition dépend en grande partie de ce à quoi on l'oppose (catachrèse, littéral, polysémie, métonymie, *etc.*). La métaphore est donc loin d'être un concept stable. Or la tendance actuelle se caractérise par une certaine propension à oublier cette instabilité définitoire et phénoménale, occultée en particulier par l'existence de quelques exemples institutionnellement privilégiés (*Paul est un lion*), dont la permanence donne l'illusion d'un phénomène stable et délimitable.

Plus que n'importe quel autre concept linguistique, la métaphore n'est pas une donnée brute. De fait, toute analyse portant sur cette notion ne peut faire l'économie d'une étude comparative et épistémologique des théories en présence si elle veut éviter les malentendus qui sont à l'origine de polémiques inutiles.

Une autre conséquence, cruciale pour notre travail, indique que si l'on ne doit pas partir d'un pré-donné phénoménal, puisqu'un tel donné n'existe pas, nous serons amenés, à un moment de notre travail, à énoncer notre propre définition de la métaphore, c'est-à-dire, à déterminer de la façon la plus précise possible la nature exacte des données auxquelles nous nous intéresserons.

Une telle définition, néanmoins, ne doit pas perdre de vue qu'elle en est une parmi d'autres. En d'autres termes, elle ne peut être prise comme *la* définition de la métaphore, puisque comme nous l'avons montré, une telle ambition n'a aucun sens. Elle ne doit être comprise que comme le moyen de délimiter une région phénoménale qui deviendra de la sorte l'objet de notre analyse, région dont nous mesurerons et justifierons la pertinence par une comparaison raisonnée avec les autres définitions existantes. C'est en cela que nous pouvons dire que cette première partie de notre travail consiste en une entreprise de nature épistémologique, puisqu'elle tente de mettre en œuvre une étude critique des principes, des hypothèses et des résultats des diverses théories sémantiques, étude destinée à déterminer leur portée objective par rapport à cette entité particulière qu'est la métaphore.

C'est dans un tel état d'esprit qu'ayant étudié plusieurs conceptions représentatives d'une approche distinctive, nous passons maintenant à l'analyse de celles dites non distinctives, c'est-à-dire, de celles qui, se préoccupant moins de la question des emplois et de leur distinction, cherchent au contraire à regrouper un maximum de faits sous une étiquette

commune³⁹. Dans un tel cadre, deux options sont possibles : la première consiste à subsumer tous les emplois par la notion de métaphore et de la hisser à un statut cognitif à part entière ; la seconde, comparable mais refusant de donner à la métaphore ce primat cognitif, considère que la métaphore, mais aussi de nombreux autres emplois (polysémiques, catachrétiques ou encore les énoncés approximatifs), sont tous déterminés par des principes identiques.

³⁹ La distinction que nous établissons entre les approches distinctives et les approches non distinctives ne doit pas être confondue avec la distinction entre approches constructivistes et non constructivistes : « Dans la littérature contemporaine sur la métaphore (cf. Ortony 1993), on distingue généralement deux approches, l'approche constructiviste et l'approche non constructiviste. L'approche constructiviste correspond essentiellement à des travaux récents et consiste à minimiser, voire à faire disparaître la distinction entre discours littéral et discours figuré. L'approche non constructiviste correspond à la rhétorique classique et à quelques travaux récents : elle a pour base deux distinctions, l'une entre discours littéral et discours figuré, l'autre entre sens littéral et sens figuré » (Moeschler & Reboul 1994, p. 399). Notre distinction entre approche distinctive et non distinctive ne se fonde pas sur l'opposition littéral *versus* figuré. Les travaux de Victorri & Fuchs, par exemple, sont distinctifs (séparation entre les emplois métaphoriques et les autres) sans pourtant donner de valeur à l'opposition littéral *versus* figuré.

Chapitre 3 : Les approches non distinctives

3.1 La théorie de la métaphore conceptuelle et la notion de projection

3.1.1 Concept métaphorique et projection

Si comme nous l'avons vu, Fontanier, sur la base de plusieurs critères, distingue entre sens propre primitif, sens propre de seconde origine (extension) et sens figuré (double sens), si Langacker, de façon analogue distingue entre un sens littéral (sanction complète) et un sens figuré (sanction partielle), et enfin, si Victorri et Fuchs séparent la polysémie de la métaphore au moyen du critère de commutation paraphrastique, on constate toutefois un mouvement inverse dans l'approche proposée par Lakoff et Johnson.

Pour ces derniers, en effet, il y a une volonté explicite de rassembler tous les emplois (polysémique, catachrétiques, métaphoriques, *etc.*) sous un mécanisme unique, sous un principe identique, le *concept métaphorique*. En cela, nous dirons qu'il s'agit d'une hypothèse du « tout-métaphorique », hypothèse inverse à celles traitées dans le chapitre précédent qui tâchaient au contraire de séparer les emplois, et de leur conférer des mécanismes distincts.

Dans ce nouveau cadre, par exemple, la distinction classique (quoique problématique) entre métaphore conventionnelle et métaphore vive, qui recouvre les différents emplois dont nous venons de parler (sans que la correspondance soit d'ailleurs parfaitement claire) est ainsi gommée au profit d'un principe général :

« Les métaphores dont nous avons discuté jusqu'à présent sont des métaphores conventionnelles : elles structurent le système conceptuel ordinaire de notre culture qui est reflété dans notre langage quotidien. Examinons maintenant les

métaphores qui sont extérieures à notre système conceptuel et sont le produit de l'imagination ou le résultat d'une création. Ces métaphores nous font comprendre notre expérience de façon nouvelle à notre passé, à notre activité quotidienne, à notre savoir et à nos croyances. Pour comprendre comment cela est possible, considérons la métaphore nouvelle L'AMOUR EST UNE ŒUVRE D'ART REALISEE EN COMMUN. C'est une métaphore que personnellement nous trouvons convaincante, éclairante et juste d'après nos expériences en tant que membres de notre génération et de notre culture. Elle donne en effet, une cohérence à nos expériences de l'amour - elle leur donne un sens. Notre conviction est donc que les métaphores nouvelles donnent du sens à nos expériences, de la même manière que les métaphores conventionnelles : elles fournissent une structure cohérente, mettent en valeur certaines choses et en masquent d'autres. » (Lakoff & Johnson 1986 p. 149)

Selon ces deux auteurs, donc, métaphore vive et conventionnelle sont les deux aspects d'un phénomène plus général. Elles constituent les manifestations linguistiques d'un dispositif cognitif unique dont le processus de base consiste à établir une projection qui va d'un domaine conceptuel à un autre :

« The generalization governing poetic metaphorical expressions are not in language, but in thought : they are general mapping across conceptual domains. Moreover, these general principles which take the form of conceptual mappings, apply not just to novel poetic expressions, but to much of ordinary everyday language. In short, the locus of metaphor is not in language at all, but in the way we conceptualize one mental domain in terms of another. The general theory of metaphor is given by characterizing such cross-domain mappings. » (Ortony 1993 p. 203)

Cette puissance et cette généralité, on la doit à un déplacement du problème dans la sphère cognitive : les emplois linguistiques sont désormais fédérés par une disposition cognitive unique, à savoir la projection (en ang. : *mapping*). Etant donné la puissance et la généralité d'un tel principe, on en déduit idéalement une théorie de la métaphore qui couvre toutes les régions d'emplois que nous avons décrites auparavant.

Dans la terminologie employée par ces auteurs, il faut distinguer entre deux types de concepts : le concept simple (comme celui de *hauteur*, par exemple) et le *concept métaphorique* qui opère une projection entre deux domaines. Sa nature a ceci de particulier qu'il permet de comprendre un concept donné sous les aspects (du moins, certains des aspects) d'un autre. L'intérêt de la chose, c'est que le fait de comprendre quelque chose dans les termes d'une autre a un impact important dans la répartition du lexique. On s'en rend compte dans l'exemple suivant, où la discussion est perçue sous la forme d'une guerre et

revient à établir une projection qui va du domaine conceptuel de la *discussion* (domaine cible) vers le domaine conceptuel de la *guerre* (domaine source) :

(17) *LA DISCUSSION C'EST LA GUERRE*⁴⁰

Un tel concept métaphorique permet d'expliquer le réinvestissement massif du champ lexical originellement⁴¹ attaché à la guerre dans celui de la discussion. En d'autres termes, il motive l'existence de ces énoncés lorsqu'ils sont utilisés dans le cadre d'une discussion :

(18) *Une position indéfendable, battre en retraite.*

Si la projection est le mécanisme général qui détermine de telles métaphores, ce principe unique ne doit toutefois pas nous faire perdre de vue que les métaphores conceptuelles s'étagent sur trois niveaux. Ces niveaux s'organisent selon la complexité des domaines que la projection met en jeu. Ce sont ces trois niveaux que nous explorons successivement dans ce qui suit.

3.1.2 La métaphore d'orientation

L'approche proposée par Lakoff et Johnson, connue sous le nom de Théorie de la Métaphore Conceptuelle (en ang. : *Conceptual Metaphor Theory* ; TMC en abrégé), se structure autour de deux représentations mentales spécifiques : le domaine source et le domaine cible. Le mécanisme métaphorique, quant à lui, s'explique par une projection unidirectionnelle cible - vers - source.

Il existe un premier niveau métaphorique où les domaines utilisés sont particulièrement « basiques », font intervenir des concepts émergents, et sont extrêmement proches de notre expérience du monde extérieur. Ces concepts métaphoriques basiques correspondent aux métaphores dites d'orientation. L'exemple suivant qui associe la quantité (cible) avec la verticalité (source) permet de l'illustrer :

⁴⁰ Nous conserverons tout au long de ce travail la notation de Lakoff et Johnson qui consiste à mettre en capitales les concepts métaphoriques.

⁴¹ L'une des limites de cette analyse tient évidemment dans cet adverbe : la prégnance de la guerre par rapport à la discussion pose des problèmes considérables. Comme nous le verrons plus loin, c'est à notre culture que revient la responsabilité d'un tel état de fait. Une autre limite, comme le souligne Legallois, tient dans la réversibilité d'une telle métaphore : il est possible d'investir la guerre d'une partie du champ lexical attaché à la discussion : *l'ennemi a répliqué, laissons parler les canons, etc.* (Legallois 2000, p. 207). Ceci a pour conséquence d'infirmier le principe unidirectionnel de la métaphore conceptuelle. Une troisième critique, toujours du même auteur, se fonde sur le fait qu'on peut attaquer un repas sans devoir présupposer la mise en présence d'adversaires belliqueux (Legallois 2000, p. 208). Nous reviendrons en détail sur ce dernier argument.

(19) *LE PLUS EST HAUT ; LE MOINS EST BAS*⁴²

Cette métaphore d'orientation a l'avantage de motiver un grand nombre d'expressions qui semblent fonctionner sur ce modèle :

(20) *Le nombre de livres imprimés chaque année ne cesse de s'élever. Mes revenus ont grimpé l'année dernière. Le volume des activités artistiques a baissé. Le nombre d'erreurs qu'il fait est incroyablement bas. Ses revenus ont chuté. Il est en dessous de la limite d'âge. Si vous avez trop chaud, baissez le chauffage.*

Si le concept métaphorique (19) motive l'existence des emplois listés en (20), la question n'est plus d'analyser la polysémie du lexique mis en jeu (*s'élever, grimper, baisser etc.*), mais revient désormais à s'interroger sur la pertinence du concept métaphorique proprement dit. Par conséquent, la question de la polysémie est reformulée dans de nouveaux termes : le problème porte désormais sur la motivation et la cohérence du concept métaphorique (19), sachant que c'est cette cohérence qui détermine en amont la polysémie des verbes listés en (20).

Trois interrogations en découlent : pourquoi la verticalité est-elle un domaine source approprié, pourquoi est-elle privilégiée, et enfin, comment PLUS se projette vers HAUT et MOINS vers BAS ? Dans leur ouvrage, Lakoff et Johnson proposent une réponse globale : les concepts métaphoriques, et en particulier, les métaphores d'orientation, sont motivées par la structuration de notre expérience.

Ainsi, la verticalité est directement tirée de notre pratique de la gravitation⁴³, un grand nombre d'expériences nous a permis de corréler quantité et verticalité (on a pu ainsi s'apercevoir qu'augmenter la quantité d'un liquide dans un verre fait aussi augmenter la hauteur du liquide), et ces expériences répétées nous ont habitués aux corrélations PLUS / HAUT et MOINS / BAS.

La structuration de l'expérience humaine quotidienne, qui se fait grâce à la multitude de régularités dont nous vérifions chaque jour l'existence, peut alors être vue comme le générateur d'une véritable logique naturelle et pré-conceptuelle en même temps que le réservoir d'une grande quantité de projections prêtes à l'emploi.

C'est cette logique naturelle, issue de notre expérience régulière du monde, qui fonde l'existence des métaphores d'orientation. C'est en cela qu'elles sont les plus basiques puisqu'elles sont le reflet linguistique de la structuration expérientielle et psycho-motrice de

⁴² En anglais : MORE IS UP ; LESS IS DOWN.

l'homme. Les métaphores d'orientation ont donc une réalité physiologique évidente : elles sont indissociables du système proprioceptif. En tant que telles, elles sont en deçà de la culture et partagées par tous les humains sans exception⁴⁴.

3.1.3 Les métaphores ontologiques

Nous franchissons un seuil et parvenons à un second niveau d'analyse avec les métaphores dites ontologiques. En effet, si les métaphores d'orientation sont un moyen important de comprendre certaines expériences en termes de directionnalité, d'augmentation, *etc.*, en bref, de spatialité, cette spatialité n'est pas suffisante pour nous donner accès à tout type d'expérience. Dans notre vie quotidienne, nous tenons aussi compte des objets et des substances qui nous environnent et qui, s'ils ne sont pas aussi fondamentaux que l'orientation spatiale, n'en restent pas moins basiques. Considérons un premier concept métaphorique :

(21) *L'ESPRIT EST UNE MACHINE*

Il nous permet d'appréhender quelque chose de relativement abstrait (l'esprit) dans les termes d'une entité (une machine). Par la même occasion, le concept métaphorique exprimé en (21) motive les métaphores suivantes :

(22) *Il ne tourne pas rond, il va péter un câble, il a un fusible qui a sauté, il faut qu'il reboote, il a bogué.*

Ces métaphores sont donc le moyen de conceptualiser un domaine sous les aspects d'une entité. Ce principe est extrêmement fréquent et la figure de rhétorique dite de *personnification* en est un exemple classique. C'est le cas lorsqu'on conceptualise l'inflation en termes d'individu :

(23) *L'INFLATION EST UNE PERSONNE*

Cette personnification, qui consiste à voir quelque chose sous les aspects d'une personne a l'avantage d'apporter à un concept qui n'en bénéficie pas à première vue, une motivation, un caractère, une volonté et des envies (Lakoff & Johnson 1986, pp. 42 et 43). Pour cela, il suffit

⁴³ Nous reviendrons plus tard sur cette notion en donnant un exemple de métaphore qui inverse aisément les principes de la gravitation (cf. exemple (134) et son analyse, section 8.1).

⁴⁴ Une exception notable, tout de même, dont le traducteur français des *métaphores dans la vie quotidienne* a prit conscience : le concept métaphorique LES EVENEMENTS FUTURS PREVISIBLES SONT EN HAUT (ET EN AVANT), qui motive en anglais les énoncés *what's coming up this week ? what's up ? etc.* ne semble avoir aucun équivalent en français (Lakoff & Johnson 1986, p. 26).

de spécifier le concept métaphorique exprimé en (23). Dans le cadre de l'inflation, par exemple, ces spécifications s'orientent généralement vers une profonde méchanceté : L'INFLATION EST UN ADVERSAIRE pour *l'inflation a attaqué les fondements de notre économie*⁴⁵.

Ces métaphores ontologiques établissent donc une projection d'un domaine vers une entité (dont la personne est un cas particulier) et permettent de faire bénéficier ce domaine d'une quantité considérable de concepts afin de le spécifier selon des formats très hétérogènes.

Une seconde classe de métaphores ontologiques peut être définie lorsque le domaine source est une substance (et non plus une entité). C'est le cas pour le concept métaphorique suivant :

(24) *L'ESPRIT EST UN OBJET FRAGILE*

Il conceptualise un domaine cible (l'esprit) sous les aspects d'un objet fragile et motive l'existence de métaphores structurées selon ce principe :

(25) *Sa santé mentale a volé en éclat.*

L'exemple (25) projette un domaine cible (l'esprit) vers un domaine caractérisant un objet (fragile). Cette façon de procéder, de la même manière que pour les métaphores projetant un domaine cible vers une entité, peut être régulièrement utilisée pour la compréhension d'un grand nombre d'expériences distinctes.

Ces deux types de métaphores ontologiques (entité et substance) se placent donc à un autre niveau qu'une simple spatialisation. Mais comme pour les métaphores d'orientation, elles ne suffisent pas à rendre compte de l'ensemble des conceptualisations possibles. C'est pour cette raison que Lakoff & Johnson introduisent un troisième et dernier niveau métaphorique : les métaphores structurales.

3.1.4 Les métaphores structurales

Contrairement aux deux types précédents, qui permettaient de spatialiser (métaphores d'orientation) ou de substancialiser / personnifier (métaphores ontologiques) le domaine cible,

⁴⁵ L'INFLATION EST UN CHEVAL pour *une inflation galopante.*

les métaphores structurales permettent d'élaborer un concept selon des principes extrêmement diversifiés (Lakoff & Johnson 1986, pp. 70 et suivantes).

Employant des concepts hautement structurés en guise de domaine source, elles nous amènent à structurer le domaine cible d'une façon beaucoup plus riche. C'est le cas pour l'exemple (17), cité plus haut (LA DISCUSSION C'EST LA GUERRE).

Un tel concept métaphorique permet de rendre le domaine abstrait de la discussion rationnelle beaucoup plus intelligible, puisqu'on le perçoit désormais sous la forme d'un conflit physique, et qu'il est naturel, selon l'auteur, de se taper dessus pour obtenir ce que l'on désire.

Cela ne veut toutefois pas dire que le concept de guerre est plus simple que celui de la discussion, bien au contraire : il se subdivise en plusieurs phases (défi, conquête, défense, attaque, contre-attaque, retraite, reddition, *etc.*) et si certains militaires sont payés pour en découvrir les principes, c'est bien parce qu'ils n'ont pas ce caractère d'évidence que l'on pourrait y percevoir.

Comme pour les métaphores d'orientation, la question de la légitimité du concept métaphorique exprimé en 0 doit être réglée. Lakoff et Johnson apportent une double solution : si la GUERRE se trouve être un domaine source privilégié pour la compréhension du domaine cible DISCUSSION, c'est d'abord parce que cela fait partie de notre culture, et deuxièmement, que les corrélations entre les deux domaines sont nombreuses et immédiates.

A ce niveau de notre analyse, nous devons toutefois faire un constat et par la même occasion, établir le lien avec ce que nous avons mis au point dans les chapitres précédents, lorsque nous étudions le cas de la rhétorique de Fontanier (section 2.2) : il n'existe pas de lexique particulier pour indiquer la *baisse* d'un revenu (exemple (20)), pour décrire le fait qu'un esprit *fonctionne* mal (exemple (22)), ou pour désigner le type de *fragilité* spécifique à un esprit (exemple (25)). En d'autres termes, tous ces lexèmes ont pour objectif de combler un manque lexical. Ceci nous amène naturellement à l'idée qu'ils sont le produit d'une extension catachrétique, dans le sens exact que Fontanier donne à cette expression. Ici encore, donc, un rapprochement plus poussé entre la rhétorique de Fontanier et la TMC (Théorie de la Métaphore Conceptuelle de Lakoff & Johnson) pourrait donc s'avérer d'un grand intérêt.

Dans les termes de Fontanier, les exemples (20), (22) et (25) sont des sens propres de seconde origine (des catachrèses). Ceci n'est pas sans conséquences : chez Fontanier, s'il y a un sens propre de seconde origine, c'est par rapport à un sens propre primitif. Si nous devons opérer un rapprochement entre ce point de vue et celui de la TMC, la question reviendrait à se

demander à quoi correspond, dans le cadre de la TMC, ce sens propre primitif. Nous trouvons une réponse explicite dans les lignes qui suivent :

« En réalité, nous avons le sentiment qu'aucune métaphore ne peut jamais être comprise ou même adéquatement représentée indépendamment de son fondement expérientiel. » (Lakoff & Johnson 1986, p. 30)

C'est ce fondement expérientiel de toutes les métaphores qui reformule en termes cognitifs la notion de sens propre primitif. Comme dans le cas de Langacker, quoique de manière différente, la TMC évite cette primarité temporelle caractéristique de l'approche de Fontanier, en la transformant en une primarité expérientielle.

Ce rapprochement que nous élaborons entre la rhétorique de Fontanier et la TMC peut être exploité de façon plus précise : encore faut-il savoir à quoi correspond, dans le cadre de la TMC, ce que Fontanier appelle l'extension. Pour des raisons de cohérence, nous reviendrons sur cette question dans la section suivante, dans lequel nous traitons de la systématité métaphorique.

Sur la base de ce que nous venons de dire, doit-on considérer que la TMC est une théorie de la catachrèse ? Nous ne pouvons formuler notre réponse avant d'analyser les moyens par lesquels la TMC prend en charge les métaphores-figures proprement dites. Lakoff et Johnson, en effet, insistent beaucoup sur le fait que le principe de projection s'applique aussi à de tels énoncés⁴⁶. Afin de prouver l'applicabilité de la TMC aux métaphores vives, ils analysent l'exemple suivant :

(26) *L'AMOUR EST UNE ŒUVRE D'ART REALISEE EN COMMUN*

Soulignons au passage que cette métaphore n'est pas novatrice et qu'on la retrouve régulièrement à certaines périodes de l'histoire littéraire. Nous ne citerons en guise d'exemple que ce passage de Balzac, qui explore cette façon particulière de considérer l'amour :

(27) *Admirables façons dont le secret appartient aux cœurs aimants, et qui rendent les femmes fidèles à la main artiste sous laquelle les formes renaissent toujours neuves, à la voix qui ne répète jamais une phrase sans la rafraîchir par de nouvelles modulations. L'amour n'est pas seulement un sentiment, il est un art aussi. Quelque mot simple, une précaution, un rien révèlent à la femme le grand*

⁴⁶ Cf. première citation du chapitre 3.1.

*et sublime artiste qui peut toucher son cœur sans le flétrir. Plus allait Emmanuel, plus charmantes étaient les expressions de son amour*⁴⁷.

La plupart des métaphores créatrices sont des métaphores structurales (Lakoff & Johnson 1986, p. 162). Elles peuvent être simples (un seul concept métaphorique est mis en jeu) ou complexes (plusieurs concepts métaphoriques interviennent, c'est le cas de l'exemple qui précède). Comme pour les autres métaphores, plus fondamentales, elles permettent un grand nombre d'implications qui peuvent être métaphoriques (« L'amour est une expérience esthétique ») ou non (« L'amour suppose des responsabilités partagées »). Ce processus d'implications, rendu possible par le concept métaphorique, peut aller extrêmement loin :

« Chacune de ces implications peut avoir elle-même des implications supplémentaires. Le résultat est un réseau vaste et cohérent d'implications, qui peuvent globalement coïncider ou non avec notre expérience de l'amour. Quand le réseau est adapté, les expériences forment un ensemble cohérent structuré par la métaphore. » (Lakoff & Johnson 1986, p. 150)

Cette cohérence a certaines propriétés fondamentales. D'abord, toute métaphore « met en valeur certains traits tout en en supprimant d'autres ». Ainsi le concept métaphorique (26) masque cette passivité qui fait bien souvent des amoureux des « victimes » de l'amour. En revanche, il met au premier plan la notion de travail, d'activité, de talent, puisque l'objectif est de réaliser une œuvre d'art.

De plus, la métaphore privilégie certains aspects du concept source, car s'il s'agit bien d'un travail, ce n'est pas celui que l'on exige dans une chaîne de montage automobile⁴⁸, par exemple. Par ce rapprochement entre amour et activité artistique, la métaphore donne un nouveau sens à la notion d'amour, en justifiant un certain nombre d'implications qui étaient impossibles auparavant, même si les concepts mis en jeu peuvent connaître une grande variation d'une culture à une autre, ou même d'une personne à une autre.

On sait enfin que pour Lakoff, la cohérence métaphorique est si fondamentale qu'elle est à l'origine de la création et de la diffusion de ce qu'on pourrait appeler une idéologie, et selon l'auteur, par exemple, c'est bien l'introduction du concept métaphorique LE TEMPS C'EST

⁴⁷ (Balzac, *La Recherche de l'absolu*). Il convient de remarquer que juste avant ce passage, Balzac élabore en parallèle L'AMOUR EST UNE PIERRE PRÉCIEUSE sous la forme d'une comparaison : « Emmanuel portait dans ses témoignages d'affection cette grâce naturelle qui séduit tant, cet esprit doux et fin qui nuance l'uniformité du sentiment, comme les facettes relèvent la monotonie d'une pierre précieuse, en en faisant jouer tous les feux », et L'AMOUR EST UNE FLEUR : « Elle admirait une à une s'épanouir les fleurs, après en avoir respiré par avance les parfums ».

⁴⁸ Cela pourrait bien sur le devenir dans un contexte qui aura pour tâche de le préciser.

DE L'ARGENT dans toutes les cultures qui est en partie liée à l'occidentalisation du monde⁴⁹.

3.1.5 La systématique métaphorique

Nous sommes maintenant en mesure de poursuivre le rapprochement précédemment entamé entre la rhétorique de Fontanier et la TMC. En particulier, nous avons laissé la question de l'extension en suspend : si l'on rapproche la TMC et la rhétorique de Fontanier, à quoi correspond l'extension (c'est-à-dire le passage d'un sens propre primitif à un sens de seconde origine) dans le cadre théorique de la TMC ?

Nous avons déjà montré que le sens propre primitif correspond à ce que la TMC appelle le fondement expérientiel.

« Comme nous l'avons vu, cette compréhension est partiellement définie en termes de catégories qui émergent de l'expérience directe : les catégories d'orientation, les concepts d'Objets, d'Intention, de Cause, *etc.* » (Lakoff & Johnson 1986, p. 171)

Ces catégories sont le substrat cognitif sur lequel se construisent les métaphores plus élaborées, en particulier, les métaphores structurales. Mais comment passe-t-on de ce substrat aux métaphores structurales ?

Pour répondre à cette question, considérons le concept métaphorique suivant, qui associe les idées à des aliments :

(28) *LES IDEES SONT DES ALIMENTS*

Ce concept métaphorique est fondé sur la composition d'au moins deux autres concepts métaphoriques :

(29) *a) LES IDEES SONT DES OBJETS ; b) L'ESPRIT EST UN CONTENANT*

Les concepts métaphoriques (29)a) et (29)b) sont ontologiques. Ils sont donc plus fondamentaux que (28). C'est justement de cette façon que la TMC définit la systématique de la métaphore. Une métaphore structurale, et en particulier une métaphore-figure⁵⁰, est une métaphore complexe qui fait intervenir plusieurs autres métaphores plus fondamentales.

⁴⁹ Conception, d'ailleurs, qui fait bon prix des réflexions antérieures, et en particulier, de celles de Foucault (Foucault 1969).

⁵⁰ Toute métaphore structurale n'est pas une métaphore vive : c'est le cas de l'exemple 0.

Dès lors, les métaphores traitées par la TMC apparaissent toutes comme fondées sur des extensions catachrétiques⁵¹. Et les auteurs le confirment dans les lignes qui suivent, lorsqu'ils commentent l'exemple (28) :

« Ces concepts liés à la nourriture permettent de comprendre des processus psychologiques que nous n'avons pas des moyens directs ou bien définis de conceptualiser. » (Lakoff & Johnson 1986, p. 158)

Le rapport à la catachrèse est manifeste et la réponse à notre question est directe : pour passer du substrat expérientiel à la métaphore structurale, on doit passer par une composition de plusieurs autres concepts métaphoriques de niveau plus fondamental.

Nous en déduisons la figure suivante :

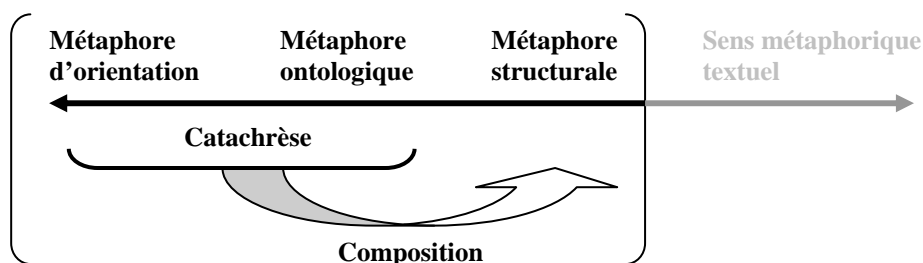


Figure 3-1 : partition des emplois dans la Théorie de la Métaphore Conceptuelle

Cette figure appelle plusieurs commentaires :

1.) Comme pour Fontanier, nous plaçons le niveau discursif de la métaphore hors du champ d'application de la TMC. Cette approche, selon nous, ne déborde pas de la dimension de la phrase et reste principalement dans les limites de l'organisation lexicale. Les phénomènes que nous avons observés dans l'introduction sur le verbe *orchestrer* (exemple (4), dans lequel on observait une élaboration métaphorique déployée au niveau textuel) ne sont pas, à notre connaissance, analysés en eux-mêmes⁵².

2.) Les métaphores d'orientation et ontologiques sont nettement de nature catachrétique. Concernant les métaphores structurales, il apparaît que certaines le sont aussi (exemple 0),

⁵¹ L'idée que les métaphores conceptuelles de Lakoff & Johnson sont en fait des catachrèses n'est pas vraiment nouvelle. Rastier soulève déjà le problème dans l'un de ses articles : « Lakoff et Johnson ont triomphalement découvert voici vingt ans les catachrèses... » (Rastier 2001b, p. 112 note). On retrouve aussi cette idée dans la thèse de Schultz (Schultz 2000, pp. 87 et suivantes). Cette hypothèse se trouve confirmée, si nous consultons la base de donnée « métaphorique » (disponible sur : <http://cogsci.berkeley.edu/>) qui liste en fait les catachrèses de l'anglais.

⁵² Nous étudierons cette question en détail dans la section 5.1.2.

tandis que les plus élaborées, les plus complexes, sont décomposables en métaphores d'ordre plus fondamental et donc de nature catachrétique. Ceci nous amène à considérer la TMC comme une théorie de la catachrèse plutôt qu'une théorie de la métaphore proprement dite.

Ce rapprochement opéré entre la rhétorique de Fontanier et la TMC est donc intéressant pour déterminer la véritable valeur de la TMC. Au-delà des divergences, nous trouvons des principes analogues qui nous permettent d'analyser la TMC sous un angle original. En retour, ce rapprochement a pour conséquence de relativiser l'originalité que beaucoup reconnaissent dans les travaux de Lakoff et Johnson : la rhétorique, en effet, depuis Cicéron, considérait la catachrèse comme un mécanisme extrêmement courant dans la langue.

Ceci ne doit toutefois pas nous faire perdre de vue l'originalité de la TMC, qui tient dans sa critique radicale du point de vue traditionnel, selon lequel la raison est une faculté abstraite et désincarnée s'exprimant sous la forme de propositions dont on peut connaître objectivement la validité. Comme nous l'avons vu, la TMC donne une grande importance à la nature corporelle de la cognition, et de cette façon, retraduit la problématique de la métaphore (ou comme nous venons de le montrer, de la catachrèse) en fondant ses analyses dans un substrat expérientiel.

De ce fait, la TMC reformule d'une façon sans doute plus systématique que la rhétorique les notions relativement instables de sens propre primitif et d'extension, et ceci, dans des termes véritablement cognitifs.

3.2 Les deux pôles de l'analyse cognitive

3.2.1 Approche distinctive et non distinctive

Avant d'entamer l'analyse d'une troisième option théorique (qui porte son attention, ou une partie de son attention sur la métaphore à dimension textuelle), allons un peu plus loin dans notre approche comparatiste, afin de mettre en relief une rupture qui divise la sémantique cognitive en deux pôles et qui, selon nous, n'a pas été assez soulignée.

Nous avons déjà abordé la nature de cette rupture qui sépare la grammaire cognitive de Langacker et la TMC de Lakoff et Johnson, dans le fait que la première a été classée parmi les approches distinctives, tandis que la seconde se trouve être le modèle d'une approche non

distinctive. Autant la grammaire cognitive insiste sur une opposition entre littéral et figuré, opposition déterminée par une mesure d'approbation (complète ou partielle), autant la TMC, au contraire, vise à réduire cette opposition, comme il en est explicitement fait mention ici :

« Ainsi, des expressions littérales (“Il a construit une théorie”) et des expressions imagées (“Sa théorie est pleine de gargouilles”) peuvent être des exemples de la même métaphore générale (LES THEORIES SONT DES BATIMENTS). » (Lakoff & Johnson 1986, p. 62)

Comme nous allons le voir, cette rupture est profonde, irréductible, et a des impacts considérables sur le traitement des phénomènes. Afin d'étayer cette divergence par la description des données, revenons sur les verbes de mouvement et leur emploi abstrait, étudiés plus haut (section 2.3.1). Dans son article, Langacker lui-même soulève la difficulté :

« Bien que la première idée qui vienne à l'esprit soit de traiter ces phrases [les exemples de catachrèses listés sous (9)] comme des métaphores spatiales, il ne me paraît pas évident de décider jusqu'à quel point ou avec quelle cohérence les locuteurs les ressentent comme telles ; de plus, pour décrire une métaphore, nous devons à chaque fois définir son domaine d'origine et son domaine d'arrivée, en même temps que la relation existant entre eux. D'une manière ou d'une autre, nous devons donc attribuer à *aller* une série de valeurs conventionnelles établies qui montrent un changement dans des domaines non spatiaux. » (Langacker 1987b, p. 68)

Ces deux conceptions (grammaire cognitive et TMC) entretiennent donc un rapport qui n'est pas d'une parfaite compatibilité. On le constate à nouveau dans cet autre passage :

« Ce changement sémantique [le fait que le verbe *aller* devienne un marqueur du futur] est généralement attribué à une métaphore spatiale dans laquelle la signification mouvement s'éloignant du locuteur est transférée du domaine spatial au domaine temporel. Tout en acceptant la validité générale de cette analyse, je voudrais néanmoins montrer qu'ainsi formulée, elle manque de précision. En particulier, qui doit être choisi comme élément mobile, le locuteur ou le sujet ? En quel sens peut-on parler de manière appropriée de mouvement dans le temps ? » (Langacker 1987b, p. 59)

On connaît la réponse de Langacker à ces questions : il s'agit de caractériser les verbes de mouvement par une représentation générale, abstraite, schématique dont nous avons donné la forme dans la Figure 2-2. C'est cette conception schématique de la sémantique, par le degré d'abstraction qu'elle implique, qui permet une application aux mouvements concrets comme aux mouvements abstraits listés en (9).

On doit donc chercher la source de la rupture à ce niveau : une première approche (la grammaire cognitive) postule l'existence d'un schéma abstrait, tandis qu'une seconde

approche (la théorie de la métaphore conceptuelle) fonde ses analyses sur une couche, un substrat expérientiel.

3.2.2 Schéma et substrat expérientiel

Précisons la nature de la différence qui sépare ces deux traitements. Nous avons vu que la TMC fonde ses analyses dans un substrat expérientiel, psycho-moteur, spatial. En d'autres termes, le domaine spatial est considéré comme premier par rapport aux autres, et ceci ne doit pas faire exception pour le mouvement. De fait, un verbe de mouvement comme *aller* catégorise d'abord un mouvement de nature spatiale. En fonction de notre analyse, nous pouvons dire que d'une certaine manière, ce mouvement de nature spatiale, c'est son sens propre primitif expérientiel, c'est-à-dire un sens qui se trouve être premier non plus pour des questions d'antériorité temporelle (comme le pensait Fontanier), mais pour des raisons de structuration psycho-motrice. Dans un tel cadre, les emplois abstraits viennent dans un second temps, après une projection du domaine spatial vers le domaine temporel.

On comprend maintenant mieux pourquoi Langacker s'oppose à ce point de vue puisque pour ce dernier, l'emploi spatial peut être un emploi prototypique, il n'en reste pas moins un cas particulier d'une forme générique abstraite⁵³. En d'autres termes, cet emploi concret n'a pour lui aucun statut privilégié par rapport aux autres emplois, alors que c'est justement ce statut privilégié (parce que plus proche de l'expérience) qui justifie une projection métaphorique postérieure dans le cas de la TMC.

D'autres arguments confirment l'existence d'une rupture réelle entre la TMC et la grammaire de l'espace. En posant l'existence d'une forme générique abstraite, on est amené à penser que Langacker se rapproche beaucoup plus des sémantiques lexicales contemporaines, du moins celles qui postulent l'existence d'une forme schématique. On trouve le signe de cette proximité dans une critique généralement faite à la grammaire cognitive comme à certains lexicologues.

Ainsi, lorsque Cadiot propose une forme sémantique pour *boîte* (*X contenir Y pour produire / fournir* (Cadiot 1994)), c'est dans l'espoir d'approcher un motif sémantique suffisamment générique pour être transposable à un nombre potentiellement infini de domaines. En un sens, c'est donc un objectif comparable à celui de Langacker. Or la critique

⁵³ Cf. seconde citation du chapitre 2.3.4.

habituellement formulée contre ce point de vue consiste à souligner la trop grande puissance de cette forme sémantique :

« Par trop puissantes, nous entendons souligner le fait qu'elles peuvent convenir également à des entités qui ne se trouvent pas désignées par l'expression en question : un *cartable* ou une *serviette* répondent à la définition schématique de P. Cadiot, mais ne seront pas appelés pour autant boîte. » (Kleiber 1999b, p. 48)

Langacker la formule lui-même dans les termes suivants :

« Une objection possible, au point où nous en sommes, est que la définition du mouvement abstrait est si générale que n'importe quel changement pourrait être considéré comme un exemple d'un tel mouvement. » (Langacker 1987b, p. 69)

Il va sans dire qu'un tel rapprochement entre la grammaire de l'espace et la sémantique indexicale ne peut se maintenir au-delà de cet aspect. Nous ne devons pas perdre de vue que ce rapprochement n'est rendu possible que par un grossissement volontaire des choses : l'idée semble la même, mais on ne doit pas s'y fier. Une grande partie de la sémantique lexicale de Cadiot s'oriente actuellement vers une critique de la schématicité.

Cette comparaison, qui n'est donc pertinente que par rapport aux critiques formulables contre ces deux approches, nous permet toutefois de confirmer l'existence d'une fracture réelle au sein de l'approche cognitive, fracture que l'appellation générale « sémantique cognitive » à tendance à dissimuler.

Quoi qu'il en soit, si nous insistons sur la distance qui sépare la TMC de la grammaire cognitive, c'est aussi pour montrer, dans un prochain chapitre, qu'une autre approche, à savoir l'intégration conceptuelle, peut être considérée comme une tentative de (ré)conciliation. Nous verrons de la sorte par quels moyens l'intégration conceptuelle réunit une conception schématique et une conception fondée sur la projection à l'intérieur d'un mécanisme unique. Par la même occasion, ceci nous permettra de cerner dans le détail les propriétés formelles d'une telle approche et ses avantages par rapport aux autres.

L'intégration conceptuelle, justement, fait partie de cette troisième et dernière option théorique qu'il nous faut maintenant aborder. C'est l'objet du chapitre suivant, qui regroupe certaines des approches, actuellement disponibles, qui ont ce point commun de donner à la dimension du texte une importance considérable, et dont une partie du travail consiste justement à rendre à la métaphore sa dimension textuelle.

3.3 Métaphore et pragmatique

3.3.1 Introduction

Il n'est pas dans notre objectif de faire ici une description détaillée d'un courant de pensée qui prend de nos jours une importance de plus en plus considérable. Si nous avons décidé d'aborder la pragmatique, c'est uniquement par rapport au traitement spécifique de la métaphore.

Indéniablement, elle a renouvelé les analyses portant sur ce concept. Les mouvements les plus récents, en particulier la théorie de la pertinence (Sperber & Wilson 1989), présentent en effet l'originalité d'ôter à la métaphore toute spécificité sémantique pour la requalifier comme énoncé ordinaire.

« Les métaphores ne présentent pas de particularité linguistique : ce fait, qui interdit de les reconnaître, pose de difficultés à toute théorie qui suppose que l'interprétation d'une métaphore se fait par un processus spécifique, différent de celui qui est à l'œuvre dans l'interprétation des énoncés ordinaires. Ce n'est pas le cas dans la théorie de Sperber et Wilson, selon laquelle un énoncé métaphorique est interprété comme n'importe quel énoncé. » (Moeschler & Reboul 1994, p. 421)

Cette solution, que Kleiber appelle *solution pragmatique intégrée* (Kleiber 1999a, p. 10), est donc une approche non distinctive. Elle considère que l'emploi métaphorique n'entretient aucune différence de nature avec les autres emplois. Elle est donc comparable à la théorie de la métaphore conceptuelle, mais avec une inversion de l'ordre des priorités : si la TMC élève la métaphore au statut de mécanisme global de la cognition humaine, faisant d'elle un principe cognitif subsumant tous les autres emplois (en particulier catachrétiques et polysémiques), la théorie de la pertinence, en revanche, considère que la métaphore n'est « qu'une des manifestations du discours moins que littéral » (Moeschler & Reboul 1994, p. 420), au même titre, par exemple, que les énoncés approximatifs, et qu'elle n'est qu'un produit, parmi d'autres, d'un principe unique consistant à optimiser sa communication.

Ce renversement, s'il est important, n'en demeure pas moins sans effet dans notre analyse : pour ces deux approches, la métaphore ne peut et ne doit pas être distinguée des autres emplois. Ce sont bien deux approches non distinctives.

L'étude détaillée du principe de pertinence se justifie encore par un autre fait : nous serons amenés, dans la seconde partie de ce travail, à adopter, avec la théorie de l'intégration

conceptuelle, un point de vue relativement proche de celui que propose la pragmatique intégrée⁵⁴. Cette proximité, nous la devons au concept d'optimalité, concept qui sera pour nous d'une importance considérable dans la suite de ce travail.

3.3.2 Une graduation des emplois : *littéral* et *moins que littéral*

Dans le cadre théorique de la pertinence, un énoncé peut être amené à représenter deux choses de nature différente. Il peut d'abord représenter un état de choses du monde, de telle sorte que sa forme propositionnelle soit vraie par rapport à cet état de choses ; nous dirons qu'il est descriptif. Dans un second cas, il peut représenter une autre représentation - une pensée ou un autre énoncé, par exemple - c'est-à-dire représenter une autre forme propositionnelle ; nous dirons alors qu'il est interprétatif (Sperber & Wilson 1989, p. 343). Ces deux types de représentations peuvent être déclinés selon l'aspect désirable ou réel de la pensée ou de l'état de choses. Nous obtenons alors la répartition suivante, que nous reprenons à Sperber et Wilson :

⁵⁴ Pragmatique intégrée définie par Kleiber, ou encore ce que Moeschler & Reboul (Moeschler & Reboul 1994, pp. 79 et suivantes) appellent *pragmatique cognitive*, en l'opposant à la *pragmatique intégrée* dans laquelle entrent les travaux de Ducrot et d'Anscombe (Anscombe & Ducrot 1983; Ducrot 1972; Ducrot 1980; Ducrot 1984).

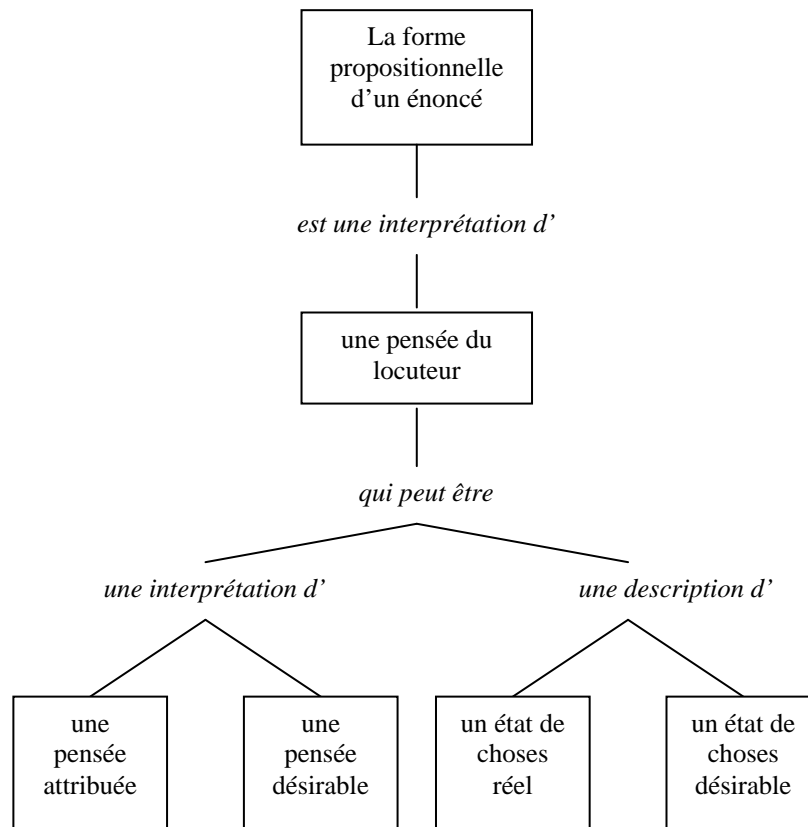


Tableau 3-1 : les différentes représentations possibles et leurs relations (théorie de la pertinence)⁵⁵

En d'autres termes, dans le cas interprétatif, il y a toujours dégroupement entre une forme propositionnelle et une autre, de façon à ce que la seconde soit une interprétation de la première. Ceci a l'avantage d'éviter les nombreux problèmes qui surgissent nécessairement lorsque l'on se contente d'un rapport d'identité pure entre pensée et énoncé. Mais un tel dégroupement entre une représentation et une autre qui en est l'interprétation doit préciser la nature du rapport qui existe entre elles. Ce rapport est un rapport de ressemblance :

« [...] La représentation peut représenter une autre représentation dotée elle aussi d'une forme propositionnelle - une pensée, par exemple - en vertu d'une ressemblance entre les deux formes propositionnelles ; dans ce cas nous dirons que la première représentation est une *interprétation* de la seconde, ou qu'elle est utilisée *interprétativement*. » (Sperber & Wilson 1989, p. 343)

Il ne s'agit pas d'une ressemblance fondée sur une perception (du monde ou d'une situation, *etc.*) mais bien d'une ressemblance logique :

« La notion centrale est ici celle de ressemblance entre formes propositionnelles, et plus précisément celle de *ressemblance interprétative*. On dira que deux formes propositionnelles se ressemblent interprétativement si elles partagent leurs

⁵⁵ D'après (Sperber & Wilson 1989, p. 347). Cité par (Moeschler & Reboul 1994, p. 103).

implications analytiques et contextuelles. La ressemblance interprétative est une notion comparative et susceptible de degré. » (Moeschler & Reboul 1994, p. 102)

Ressemblance logique, donc, qui implique l'existence d'inférences communes entre une forme propositionnelle et son interprétation. Une telle conception de la ressemblance logique nous amène à trois cas distincts qui sont en fait trois cas remarquables d'un degré de ressemblance. Les deux premiers sont des cas extrêmes mais possibles, tandis que le dernier représente le cas le plus courant des langues naturelles :

1.) Nous avons un premier cas lorsqu'il n'existe aucune inférence commune entre une forme propositionnelle et son interprétation. L'ensemble R_1 des inférences permises par une forme propositionnelle et l'ensemble R_2 des inférences permises par son interprétation sont disjoints (ne partagent aucun élément commun). Ce premier cas détermine généralement un échec de la communication.

2.) Un autre cas extrême implique une identité de R_1 et R_2 . Les inférences d'une forme propositionnelle sont identiques à celles de son interprétation. Nous avons alors affaire à un sens littéral. La réalité de ce cas de figure est admise par Sperber & Wilson mais après en avoir précisé l'aspect exceptionnel. Comme le souligne Kleiber, le littéral, en tant qu'il requiert une identité exacte de R_1 et R_2 , devient le cas déviant dans les langues naturelles : « c'est au contraire l'interprétation littérale qui devient le cas marqué, le cas... déviant » (Kleiber 1994, p. 182).

3.) Un dernier cas se fonde sur le partage d'un nombre plus ou moins grand d'inférences communes. En d'autres termes l'ensemble R_1 des inférences permises par une forme propositionnelle et l'ensemble R_2 des inférences permises par son interprétation sont en intersection. L'ensemble I , intersection des deux, peut être plus ou moins grand, d'où la susceptibilité d'un degré de ressemblance fondé sur le nombre d'inférences partagées. Ce cas est de loin le plus courant dans les langues naturelles. Les métaphores faisant typiquement intervenir ce cas de figure, la conséquence est automatique : puisqu'elles ne font intervenir aucune autre spécificité formelle que le partage plus ou moins grand d'inférences communes, elles doivent être conçues comme des énoncés standards.

Ceci étant précisé, nous pouvons schématiser l'approche de Sperber et Wilson par la figure suivante :

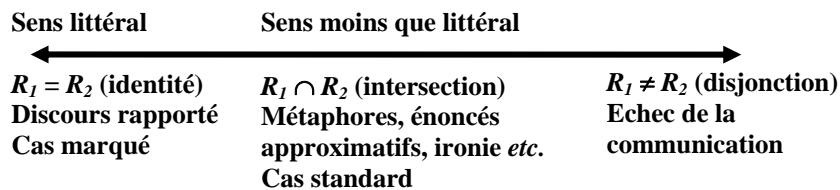


Figure 3-2 : partition des emplois dans la théorie de la pertinence

Cette figure appelle un certain nombre de remarques.

1.) Le pôle littéral se fonde sur un cas extrême de la ressemblance logique, lorsqu'il y a identité entre R_1 et R_2 . Cette possibilité est réalisée dans les cas de citations ou avec le discours rapporté. Considérons en effet le dialogue suivant :

(30) Pierre : *Et qu'à dit l'hôtelier ?* Marie : *Il a cherché ton portefeuille partout*⁵⁶.

Les auteurs de la théorie de la pertinence le traite de la façon suivante :

« Dans l'échange [(30)], la première phrase de l'énoncé de Marie est une représentation de l'énoncé de l'hôtelier, bien qu'il ne s'agisse ni d'une citation directe ni d'une traduction. En quoi l'énoncé de Marie ressemble-t-il à celui de l'hôtelier ? Les deux énoncés ont des structures sémantiques différentes, puisque l'hôtelier avait utilisé un pronom de première personne et non de troisième personne pour parler de lui-même, et un pronom de troisième personne plutôt qu'une description définie pour désigner le portefeuille de Pierre. Ce que les deux énoncés ont en commun, c'est leur forme propositionnelle. » (Sperber & Wilson 1989, p. 342)

Ce pôle de la littéralité est donc très différent de ce que proposent les approches analysées précédemment ou du moins, celles d'entre elles qui définissent effectivement un emploi littéral à part entière (ce n'était pas le cas de Victorri & Fuchs, par exemple).

La définition du littéral avancée par la théorie de la pertinence, pour commencer, se distingue radicalement du sens propre de première origine tel qu'il est présenté par Fontanier (cf. section 2.2.4). Dans l'approche pragmatique, le littéral ne se définit pas en tant qu'antériorité historique, mais comme une identité entre deux formes propositionnelles.

Elle n'est pas non plus comparable à la conception de la grammaire cognitive, dans laquelle le littéral respecte le principe de transparence schématique (cf. section 2.3.2). Deux distinctions sont fondamentales : a.) la théorie de la pertinence définit le littéral de façon beaucoup plus contraignante que la grammaire cognitive. Pour cette dernière, en effet, la bonne paramétrisation d'un schéma, qui permet ainsi de construire la structure cible, suffit à

créer un emploi littéral. Dans le cas de la pertinence, il faut une identité parfaite entre les ensembles R_1 et R_2 . Cette propriété très contraignante explique pour quelles raisons les emplois littéraux sont les « cas marqués » de la langue naturelle. b.) si la grammaire cognitive oriente sa problématique sur les notions de paramétrisation, celle de la pertinence porte son attention sur l'aspect inférentiel du problème. De fait, la pertinence substituée à une problématique de la saturation de variable une problématique de l'inférence déductive fondée sur un contexte (pragmatique ou non). Cette dernière différence représente le point de rupture qui sépare généralement sémantique et pragmatique⁵⁷.

2.) La région « moins que littérale », en d'autres termes lorsque $R_1 \cap R_2$, recouvre un grand nombre d'emplois que d'autres approches ont plutôt tendance à distinguer : nous y retrouvons entre autres les énoncés approximatifs, l'hyperbole, l'ironie, la métonymie, la synecdoque et bien sur, la métaphore. Cette région représente le cas non marqué des langues naturelles.

Comme les autres emplois cités, la métaphore se caractérise uniquement par une chose : l'ensemble R_1 des inférences permises par la forme propositionnelle de la métaphore et l'ensemble R_2 des inférences permises par son interprétation sont en intersection, $R_1 \cap R_2$. La métaphore, mais aussi les autres figures citées, ne sont porteuses d'aucune autre spécificité :

« Selon cette conception, la métaphore et divers tropes apparentés (dont l'hyperbole, la métonymie, la synecdoque) sont simplement des exploitations créatives d'une dimension toujours présentes dans la communication verbale. La recherche d'une pertinence optimale conduit le locuteur à donner, selon les cas, une interprétation plus fidèle ou moins fidèle de sa pensée. Le locuteur aboutit ainsi, parfois à une expression littérale, parfois à une expression métaphorique. La métaphore n'exige donc pas d'aptitudes ou de procédures interprétatives particulières : elle procède naturellement d'aptitudes et de procédures d'un usage tout à fait général dans la communication verbale. » (Sperber & Wilson 1989, pp. 355 - 356)

Ces aptitudes et ces procédures sont d'autant plus générales, du reste, qu'elles s'appliquent aussi aux actes de parole :

« Nous ne partageons pas cette conception des actes de parole et des tropes selon laquelle on aurait affaire à deux domaines homogènes l'un et l'autre et radicalement distincts l'un de l'autre. Nous proposons une approche différente et

⁵⁶ (Sperber & Wilson 1989, p. 342)

⁵⁷ « Une des tâches de la pragmatique est d'expliquer comment un auditeur peut arriver à comprendre une énonciation de manière non littérale et pourquoi le locuteur a choisi un mode d'expression non littérale plutôt qu'un mode d'expression littérale. En d'autres termes, la pragmatique a pour tâche de décrire, à l'aide de principes non linguistiques, les processus d'inférences nécessaires pour accéder au sens communiqué par l'énoncé » (Moeschler & Reboul 1994, p. 22).

plus intégrée, fondée sur une distinction fondamentale entre interprétation et description. » (Sperber & Wilson 1989, p. 339)

Notons que lorsque Sperber & Wilson s'attardent sur la métaphore, c'est en la comparant avec les énoncés approximatifs. L'objectif consiste alors à montrer qu'un même principe fonctionne dans les deux cas, indiquant par là leur aspect ordinaire⁵⁸.

Ici encore, une comparaison avec l'approche rhétorique de Fontanier n'est pas dénuée d'intérêt. Nous pourrions penser, en effet, que le dégroupement entre la forme propositionnelle d'une pensée et la forme propositionnelle d'un énoncé qui en est l'interprétation renvoie de façon immédiate à la théorie du double sens. Deux différences, toutefois, nous empêchent d'assimiler entièrement le double sens et l'opposition R_1 et R_2 :

a.) chez Fontanier, le double sens n'intervient que dans les cas de métaphore - figure (et pas dans le cas des métaphores - catachrèses), tandis que pour la théorie de la pertinence, le dégroupement entre deux formes propositionnelles (l'une liée à une pensée, l'autre liée à l'énoncé qui en est l'interprétation) est d'un usage général dans la communication verbale. S'il y a double sens dans le cas de la pertinence, c'est donc de façon beaucoup plus répandue que dans la rhétorique qui ne la réserve qu'aux cas véritablement figuratifs. De fait, la ressemblance logique couvre indistinctement l'extension repérée dans les catachrèses et le double sens propre aux métaphores. En cela, nous pourrions caractériser la théorie de la pertinence comme une théorie du double sens généralisé.

b.) si Fontanier explique l'existence d'un double sens par l'aspect ornemental dont il est porteur, Sperber & Wilson, au contraire, l'expliquent par l'intermédiaire d'un principe cognitif fondamental, à savoir le principe de pertinence. Si la forme propositionnelle de l'énoncé interprétant n'est pas identique à celle de la pensée interprétée, c'est parce qu'il est plus économique de procéder ainsi plutôt que de passer par une interprétation littérale. En

⁵⁸ Les énoncés approximatifs du genre *je gagne 14000 francs par mois* (alors que le locuteur gagne en réalité 13970,32 francs) sont comparables aux énoncés métaphoriques, en tant qu'ils se fondent dans les deux cas sur une ressemblance logique partielle ($R_1 \cap R_2$). L'emploi figuré est alors considéré comme un emploi flou : « Les exemples évoqués jusqu'ici [i.e. les énoncés approximatifs] seraient normalement considérés comme illustrant un emploi flou des mots, plutôt qu'un emploi figuratif : nul ne serait tenté de les analyser comme mettant en jeu la substitution d'un sens figuré à un sens littéral. Or, soutenons-nous, il n'existe pas de solution de continuité entre ces emplois flous et divers exemples d'emploi "figuratif" parmi lesquels les métaphores poétiques les plus caractéristiques. Dans les cas d'emploi flou comme dans les cas d'emploi figuratif, la forme propositionnelle de l'énoncé est différente de la forme propositionnelle de la pensée exprimée. Dans les deux types de cas, l'auditeur peut partir de l'hypothèse que les deux formes propositionnelles, celle de l'énoncé et celle de la pensée, possèdent en commun des implications logiques et contextuelles identifiables. Dans les deux cas, les mêmes aptitudes et les mêmes procédures d'interprétation sont en jeu » (Sperber & Wilson 1989, pp. 351 - 352). Pour plus de détail, le lecteur peut consulter (Sperber & Wilson 1989, pp. 348 - 356). Pour une critique de ce point de vue qui consiste à rapprocher emploi flou et emploi métaphorique sur la base d'une ressemblance logique de même nature, cf. (Kleiber 1994, pp. 181 - 186).

d'autres termes, la fonction ornementale de la métaphore disparaît totalement au profit d'une loi dont il faut rechercher l'origine dans le domaine de la « psychologie scientifique » (Sperber & Wilson 1989, p. 182), la loi du moindre effort.

3.) Il nous faut insister sur le fait que le découpage établi dans la Figure 3-2 indique l'existence de trois cas typiques. Mais il s'agit bien, pour ces trois régions, de trois sous-espèces d'un principe général unique, à savoir la ressemblance logique entre deux formes propositionnelles. Ainsi, les deux pôles de notre figure sont à comprendre comme des cas extrêmes du principe de ressemblance, et non comme des régions d'emploi faisant intervenir des principes d'une nature différente :

« Quel doit être le degré de ressemblance entre les formes propositionnelles de deux représentations pour que l'une puisse constituer une interprétation de l'autre ? Nous montrerons que la réponse à cette question varie d'un cas à l'autre, mais découle invariablement du principe de pertinence. Ce que nous voulons souligner ici, c'est que, bien qu'il puisse exister un degré de ressemblance minimal en deçà duquel aucune utilisation interprétative n'est possible, il n'existe pas nécessairement un degré de ressemblance maximal au-delà duquel il ne s'agirait plus de ressemblance mais d'identité, non plus d'interprétation mais de reproduction. L'identité est un cas limite de l'interprétation. » (Sperber & Wilson 1989, p. 343)

Comme l'indique ce passage, la ressemblance logique découle toujours d'un autre principe, le principe de pertinence qui implique par extension la notion d'optimalité. L'approche est donc comparable à celle de la TMC : il s'agit bien de fédérer les différents emplois figurés par un processus plus général, plus abstrait, processus qui est d'abord et avant tout cognitif. La seule différence qui sépare la TMC de la théorie de Sperber & Wilson, de ce point de vue, c'est la nature même de ce processus : dans le cadre de la TMC c'est le concept métaphorique qui se trouve élevé au statut de processus cognitif (section 3.1), tandis que dans la théorie de la pertinence c'est une logique du moindre effort qui subsume l'énoncé métaphorique, mais aussi l'énoncé approximatif, l'ironie, la synecdoque, la métonymie, qui sont tous des emplois où $R_1 \cap R_2$.

Si donc le principe de pertinence permet de dire « quel doit être le degré de ressemblance entre les formes propositionnelles de deux représentations pour que l'une puisse constituer une interprétation de l'autre », son étude détaillée est inévitable. C'est elle que nous entreprenons dans la section suivante.

3.3.3 La pertinence

3.3.3.1 L'inférence

Comme pour la plupart des approches pragmatiques, la théorie de la pertinence place la notion d'inférence au centre de ses préoccupations. Terme technique employé en logique formelle, sa transposition dans le domaine de la psychologie cognitive, dont la théorie de la pertinence se reconnaît, peut se payer en retour d'une charge intuitive parfois problématique. Aussi, il n'est pas inutile de revenir sur cette notion de façon à en préciser le sens.

L'inférence est une opération par laquelle on conclut qu'une ou plusieurs propositions logiques (appelées *prémises* ou *hypothèses*) impliquent la vérité, la probabilité ou la fausseté d'une autre proposition (appelée *conclusion*). C'est un terme générique qui recouvre deux types d'opération : la déduction et l'induction. Dans ce qui suit, nous nous occuperons uniquement du premier cas, à savoir la déduction⁵⁹.

La déduction consiste à déterminer si une proposition est la conséquence logique d'un ensemble d'hypothèses. Le *modus ponens* est l'exemple classique employé pour illustrer l'opération de déduction. Il se compose de deux hypothèses (H_1 et H_2) et d'une conclusion (notée C) dont on cherche à savoir si elle est une conséquence logique de ces deux hypothèses :

$$\begin{array}{l} H_1 : p \rightarrow q \text{ [si } p \text{ alors } q] \\ H_2 : p \\ \hline C : q \end{array}$$

Or une proposition est conséquence logique d'une série d'hypothèses si et seulement si toute distribution des valeurs de vérité qui vérifie les hypothèses vérifie aussi la conclusion. Ceci se traduit d'une manière très simple lorsque le problème est posé sous la forme d'une table de vérité, comme l'explique Kleene :

« Considérons deux formules A et B ; soient P_1, \dots, P_n les atomes figurant dans A ou dans B . Nous disons que B est une conséquence valide de A (dans le, ou en vertu du calcul propositionnel), en symboles $A \models B$, si dans les tables de vérité de A et de B portant en entrée les atomes P_1, \dots, P_n , la formule B a la valeur V sur toutes les lignes où A a la valeur V . » (Kleene 1971, p. 34)⁶⁰

⁵⁹ Nous ne parlerons pas de l'induction, qui pose des problèmes beaucoup plus complexes que la déduction.

⁶⁰ Par le mot "atome", Kleene entend désigner les variables de la proposition. La valeur V est la valeur de vérité "vrai".

En d'autres termes, il suffit de vérifier que lorsque les hypothèses sont toutes vraies, la conclusion l'est aussi.

Le tableau suivant permet de traduire le *modus ponens* en termes de distribution de vérité, et du coup de simplifier le problème. Nous constatons en effet que la condition susdite est vérifiée : lorsque les deux hypothèses H_1 et H_2 sont vérifiées, la conclusion l'est aussi⁶¹ :

$H_1 : p \rightarrow q$					
$H_2 : p$					
$C : q$					

Tableau 3-2 : le *modus ponens*

Si le *modus ponens* est relativement simple et correspond à une intuition claire que nous nous faisons de la déduction, les problèmes posés peuvent toutefois devenir plus complexes. Illustrons cela par quelques exemples tirés de la logique propositionnelle.

Soient les hypothèses (notées H) et la conclusion (notée C) :

$$H_1 : \neg p \vee q \text{ [non } p \text{ ou } q]$$

$$H_2 : r \rightarrow \neg p \text{ [si } r \text{ alors non } p]$$

$$C : p \rightarrow \neg r \text{ [conclusion : si } p \text{ alors non } r]$$

Contrairement au *modus ponens*, nous avons affaire à un problème faisant intervenir trois variables (p , q et r) au lieu de deux. La distribution des valeurs de vérité est alors la suivante :

⁶¹ Nous surlignons en gris les lignes de la table de vérité qui vérifient la condition : dans les cas où les deux hypothèses sont vraies (la vérité est notée V), nous vérifions que la conclusion est elle aussi vraie. Pour éviter de surcharger inutilement notre propos, nous n'avons pas mentionné les tables de vérité des connecteurs utilisés ici et dans la suite de ce chapitre (SI ... ALORS : \rightarrow ; ET : \wedge ; OU : \vee ; NON : \neg). Le lecteur peut se référer à (Moeschler & Reboul 1994, pp. 180 - 181). Pour une introduction plus complète, le lecteur peut se reporter à (Salem 1987).

			H_1	H_2	C
p	q	r	$\neg p \vee q$	$r \rightarrow \neg p$	$p \rightarrow \neg r$
V	V	V	V	F	F
V	V	F	V	V	V
V	F	V	F	F	F
V	F	F	F	V	V
F	V	V	V	V	V
F	V	F	V	V	V
F	F	V	V	V	V
F	F	F	V	V	V

Tableau 3-3 : table de vérité et déduction (exemple 1)

Ici encore, lorsque les hypothèses H_1 et H_2 sont vérifiées simultanément, la conclusion l'est aussi. Nous pouvons dire que la proposition logique qui tient lieu de conclusion est donc une conséquence logique de cette série d'hypothèses.

Voici un dernier exemple, plus complexe encore, puisqu'il fait intervenir trois variables et se fonde sur trois hypothèses :

$$H_1 : p \rightarrow q \text{ [si } p \text{ alors } q]$$

$$H_2 : r \vee \neg q \text{ [r ou non } q]$$

$$H_3 : \neg (p \wedge r) \text{ [correspond à } (\neg p \vee \neg r) \text{ par la loi de De Morgan : non } p \text{ ou non } r]$$

$$C : \neg p \text{ [conclusion : non } p]$$

La distribution des valeurs de vérité est alors la suivante :

			H_1	H_2	H_3	C
p	q	r	$p \rightarrow q$	$r \vee \neg q$	$\neg (p \wedge r)$	$\neg p$
V	V	V	V	V	F	F
V	V	F	V	F	V	F
V	F	V	F	V	V	F
V	F	F	F	V	V	F
F	V	V	V	V	V	V
F	V	F	V	F	V	V
F	F	V	V	V	V	V
F	F	F	V	V	V	V

Tableau 3-4 : table de vérité et déduction (exemple 2)

Une fois encore, la condition est vérifiée et nous pouvons sans risque affirmer que la proposition C est une déduction valide de l'ensemble des hypothèses H_1 , H_2 et H_3 .

Quelques remarques formelles s'imposent :

a.) la conséquence logique ne doit pas être confondue avec la relation d'équivalence qui peut être parcourue dans les deux sens ; dans le cas de la déduction, en effet, une conclusion peut être vraie sans que les hypothèses ne soient vérifiées. Dans notre dernier exemple (Tableau 3-4), c'est le cas de l'antépénultième ligne.

b.) nous nous sommes contentés d'illustrer l'opération de déduction par quelques problèmes simples faisant intervenir au maximum trois variables. Mais la méthode que nous avons employée et qui consiste à traduire le problème sous la forme d'une distribution de vérité devient rapidement problématique lorsque le nombre de variable augmente⁶². D'autres méthodes permettent alors de vérifier la légitimité d'une déduction lorsque les variables sont nombreuses (méthode des arbres, par exemple).

Quoi qu'il en soit, les deux exemples précédents et l'exposition du *modus ponens* nous aurons permis de comprendre que la déduction est une relation logique strictement définie et qu'une proposition logique ne devient conséquence logique d'une série d'hypothèses que lorsqu'elle respecte une condition fondamentale : elle doit être vraie lorsque les hypothèses sont vraies. Le cadre théorique de la pertinence, et d'une manière générale, toutes les approches pragmatiques doivent toutefois adapter la déduction aux spécificités de la langue naturelle. Dans l'approche proposée par Sperber & Wilson, il faut souligner deux aménagements importants qui concernent l'opération de déduction.

Premièrement, en tant qu'elle s'inscrit dans un contexte linguistique (dialogue, par exemple), une inférence (celle que l'on trouve dans le langage naturel) peut se fonder sur des prémisses de nature différente. Ces prémisses peuvent certes être contenues dans l'énoncé proprement dit, mais aussi dans une ou plusieurs hypothèses contextuelles (c'est-à-dire contenues dans d'autres énoncés ou dans la situation d'énonciation). Lorsque c'est le cas, nous dirons qu'une telle inférence est une *implication contextuelle*. Une implication contextuelle est alors « une proposition qui n'aurait pu être tirée ni du contexte seul ni de l'énoncé seul » (Moeschler & Reboul 1994, p. 96). La notion d'implication contextuelle est donc à voir comme le résultat formelle de l'hypothèse centrale constitutive du courant pragmatique : la simple information linguistique véhiculée par les énoncés n'étant pas suffisante pour permettre à l'interlocuteur d'accéder au sens communiqué par le locuteur, il faut la compléter par une information non linguistique.

Deuxièmement, la théorie de la pertinence distingue deux types de propositions logiques :

1.) L'*explicitation* qui correspond au développement de la forme logique. Elle s'obtient après l'assignation des déictiques et des anaphoriques, la prise en compte des hypothèses

⁶² Toutes les combinaisons doivent être vérifiées. Or lorsque nous avons affaire à un problème faisant intervenir n variables, la table de vérité contient 2^n lignes. Par exemple, si une série d'hypothèses et sa conclusion

contextuelles et des inférences permises par le discours, *etc.* Pour illustrer ceci, nous reprenons à Moeschler & Reboul l'exemple suivant :

(31) *Peux-tu me passer le sel ?*⁶³

Un tel énoncé a pour forme logique :

(32) *Le locuteur demande à l'interlocuteur s'il a la capacité de lui passer le sel.*

Il a pour explicitation la proposition suivante, qui tient compte du contexte d'énonciation, des hypothèses contextuelles et des processus inférentiels :

(33) *Jacques Moeschler désire qu'Anne Reboul lui passe le sel.*

L'explicitation, comme le soulignent justement Moeschler & Reboul, est donc bien plus qu'un simple processus de décodage de l'information linguistique véhiculée par l'énoncé (31). Il fait intervenir un grand nombre d'informations non linguistiques et permet de la sorte « un processus de développement ou d'enrichissement de la forme logique » (Moeschler & Reboul 1994, p. 99).

2.) L'*implication* d'un énoncé, en revanche, ne correspond pas à un enrichissement de la forme logique mais fait intervenir l'ensemble des propositions non explicitées et pourtant nécessaires à l'obtention d'une interprétation cohérente. En accord avec la structure de la déduction telle que nous l'avons exposée précédemment, ces propositions peuvent être des hypothèses ou des conclusions ; nous parlerons respectivement de *prémises implicites* et de *conclusions implicites*. Moeschler et Reboul proposent le dialogue suivant pour illustrer un tel phénomène :

(34) *Pierre : Est-ce que tu aimerais conduire une Mercedes ? Marie : Je n'aimerais conduire AUCUNE voiture de luxe*⁶⁴.

Pour la bonne compréhension de la réponse de Marie, il est nécessaire de faire appel à des connaissances encyclopédiques. En particulier, il faut avoir en mémoire la prémisse implicite suivante :

(35) *Une Mercedes est une voiture de luxe.*

contiennent 5 variables, la table de vérité aura 32 lignes. La vérification de la validité de la déduction devient alors relativement difficile.

⁶³ (Moeschler & Reboul 1994, p. 99)

⁶⁴ (Moeschler & Reboul 1994, p. 99)

Son explicitation est alors la suivante :

(36) *Marie ne désire pas conduire de voiture de luxe.*

Elle nous permet d'aboutir à une conclusion implicite :

(37) *Marie ne désire pas conduire une Mercedes.*

L'intérêt des propositions implicites, et en particulier des conclusions implicites, c'est qu'elles peuvent être plus ou moins déterminées. En implicite la proposition (37), Marie communique aussi, quoique de manière moins forte, et ce, en raison du contexte, qu'elle ne désire pas non plus conduire de Porsche ou de Ferrari.

La métaphore est une excellente illustration de cette plus ou moins grande détermination des conclusions implicites. Plus encore, la théorie de la pertinence va jusqu'à associer le degré d'indétermination d'une implicite au degré d'innovation que présente une métaphore. Ceci a un avantage théorique considérable : l'aspect innovant d'une métaphore, aspect particulièrement difficile à décrire autrement que par un "sentiment" intuitif de l'innovation (cf. section 2.1), peut désormais être situé sur une échelle de mesure formelle, c'est-à-dire objective et non plus subjective. Considérons en effet l'exemple suivant :

(38) *Cette pièce est une porcherie*⁶⁵.

Il s'agit d'une métaphore conventionnelle. Une prémisses implicite, que l'on tire de connaissances encyclopédiques, nous donne accès à des hypothèses « dominantes et très accessibles » : une porcherie est sale et désordonnée. Par déduction, la métaphore nous amène à impliciter une conclusion dotée d'un haut degré de détermination, à savoir que la pièce en question est sale et en désordre. Mais d'autres implicites restent toutefois accessibles quoique plus faiblement déterminées : l'odeur désagréable de la pièce, par exemple, ou de façon beaucoup plus faible encore, un jugement dévalorisant sur celui qui l'habite.

Considérons en revanche l'exemple suivant :

(39) *Robert est un bulldozer*⁶⁶.

Une métaphore telle que celle-ci, moins conventionnelle, présente la caractéristique de déterminer toutes ses conclusions implicites de façon relativement faible. De fait, aucune

⁶⁵ (Sperber & Wilson 1989, p. 353)

⁶⁶ (Kleiber 1994, p. 183; Sperber & Wilson 1989, p. 354)

conclusion implicite ne semble prendre le pas sur les autres, contrairement à la métaphore précédente :

« La pertinence de [(39)] sera établie en trouvant un ensemble d'effets contextuels qui peuvent être retenus et reconnus comme des implicites, faibles ou fortes. Dans le cas de telle métaphore, il n'y a pas une implicite particulièrement forte qui s'impose la première à l'esprit. Il y a plutôt un ensemble d'implicites un peu plus faibles que dans le cas de la métaphore [(38)], moins précises, implicites qui ont trait à la persévérance, à l'obstination, à l'insensibilité et à l'inflexibilité de Robert. La responsabilité que l'auditeur doit prendre dans l'interprétation de [(39)] est donc un peu plus grande que dans le cas [...] de la métaphore d'usage [(38)]. » (Sperber & Wilson 1989, p. 354)

Nous sommes alors amenés à caractériser la métaphore innovante de façon formelle et ceci en opposition à la métaphore conventionnelle. Plus il y a d'innovation, plus il y a de conclusions implicites potentielles et plus la métaphore est riche et appréciée :

« En général, plus la gamme des implicites potentielles est étendue et plus la responsabilité de l'auditeur dans leur construction est grande, plus l'effet a un caractère poétique et plus la métaphore est créative. Une bonne métaphore créative est précisément une métaphore qui entraîne tout un ensemble d'effets contextuels que l'auditeur est susceptible de reprendre à son compte tout en reconnaissant qu'ils étaient, fût-ce faiblement, implicites par le locuteur. » (Sperber & Wilson 1989, p. 354)

Une telle conception de la métaphore innovante donne alors au locuteur et à l'interlocuteur des rôles différents. Le premier, en formulant une métaphore innovante, se contente de donner une direction interprétative particulière, une sorte de contrainte faible que le second, en revanche, doit véritablement construire par l'exploration plus ou moins exhaustive des conclusions implicites, en particulier les conclusions faibles.

D'une manière générale, dans un tel cadre théorique, la métaphore ne peut s'interpréter qu'après l'intégration de deux éléments : les implications contextuelles et les conclusions implicites, sachant qu'il est possible d'assigner un degré de détermination à ces dernières. Deux éléments, donc, qui ne peuvent être tirés uniquement de l'information sémantique véhiculée par l'énoncé proprement dit, mais qui font aussi intervenir des informations de nature non linguistique.

L'obligation de tenir compte des implications contextuelles et des conclusions implicites n'est pas une caractéristique de la métaphore. La grande majorité des tropes, dont l'hyperbole, la métonymie, la synecdoque ou l'ironie, font aussi intervenir ces éléments de nature inférentielle. Ce sont aussi ces éléments non linguistiques (i.e. implications contextuelles et

conclusions implicites) qui permettent de mesurer la ressemblance logique entre une forme propositionnelle et son interprétation.

Ceci étant dit, encore nous reste-t-il à préciser selon quel principe un énoncé peut être amené à être moins que littéral : que la métaphore se fonde sur une ressemblance logique est une chose, mais il faut aussi nous demander en quoi une simple ressemblance logique est préférable à l'équivalent littéral⁶⁷. La réponse à cette question, nous la trouvons dans le principe de pertinence, principe que nous étudions dans la section suivante.

3.3.3.2 Pertinence et optimalité

La pertinence est un principe qui s'inscrit explicitement dans le cadre d'une « psychologie scientifique ». Il est en quelque sorte l'équivalent pragmatique du concept métaphorique employé dans la TMC, c'est-à-dire un principe général de la cognition humaine qui subsume la construction du sens, et plus particulièrement, les différents emplois figurés.

La pertinence est à comprendre comme une mesure du rendement d'un énoncé. Et comme le suggère la notion de rendement⁶⁸, le problème se résume en fait à intervenir sur deux paramètres de façon à ce que le premier soit minimisé tandis que le second est maximisé. Dans le cas de la pertinence, il s'avère qu'un énoncé pertinent doit déterminer un maximum d'*effets contextuels*⁶⁹ pour un *coût de traitement* minimal.

De fait, l'énoncé pertinent est à comprendre, par définition, comme étant le produit *optimal* de ces deux critères. La pertinence se définit alors de la façon suivante :

« *Pertinence* : a) Toutes choses étant égales par ailleurs, plus un énoncé produit d'effets contextuels, plus cet énoncé est pertinent. b) Toutes choses étant égales par ailleurs, moins un énoncé demande d'efforts de traitement, plus cet énoncé est pertinent. » (Moeschler & Reboul 1994, p. 143)

Il n'est pas dans notre intention d'entrer dans le détail du principe de pertinence⁷⁰. Au contraire, nous n'en aborderons ici que les aspects qui intéressent notre problématique, à savoir la métaphore. En d'autres termes, la question que nous nous posons ici est la suivante : en quoi la métaphore peut-elle se révéler plus pertinente qu'un énoncé littéral, et ce, en accord

⁶⁷ Rappelons que la rhétorique, en particulier, celle de Fontanier, répond à cette question en soulignant l'aspect ornemental du sens figuré (cf. fin de la section 2.2.5).

⁶⁸ Le lecteur peut se reporter à la métaphore de l'entreprise élaborée par Sperber & Wilson, et qui permet de mettre au point la notion de « degré de pertinence » (Sperber & Wilson 1989, p. 189).

⁶⁹ « Les effets contextuels sont ceux que produit le processus d'interprétation à partir des prémisses que sont la forme logique de l'énoncé et les propositions dont est constitué le contexte » (Moeschler & Reboul 1994, p. 144). Les implications contextuelles et les implicatures sont des effets contextuels.

⁷⁰ En d'autres termes, nous n'aborderons pas la question de la communication ostensive-inférentielle, les conséquences cognitives du principe de pertinence, et ses rapports (forts nombreux) avec la modularité de l'esprit (Fodor 1986).

avec la définition susdite, ou pour le dire encore autrement, comment la métaphore peut-elle s'avérer plus rentable en termes d'effets contextuels que son équivalent littéral ?

Au regard de ce qui s'est dit dans les sections précédentes, la réponse à cette question est relativement simple. Les énoncés métaphoriques (38) et (39), en effet, présentent un rendement plus important que leur équivalent littéral (respectivement : *cette pièce est sale et désordonnée* et *Robert est persévérant, obstiné, etc.*) puisqu'ils génèrent un grand nombre d'implications, plus faibles mais qui contribuent toutefois à l'interprétation. En d'autres termes, ces implications sont autant d'effets contextuels supplémentaires pour un coût de traitement particulièrement faible.

Ce rendement atteint des proportions importantes dans le cas des métaphores innovantes puisque ces dernières, comme nous l'avons souligné, ont pour caractéristique de déterminer un très grand nombre d'implications faibles mais toujours potentiellement accessibles à l'interlocuteur. Les effets contextuels suscités par la métaphore innovante peuvent être à leur tour enrichis par l'interlocuteur. D'où une condensation d'implications que le locuteur peut développer à son gré :

« La surprise ou la beauté d'une métaphore vraiment créative réside dans cette condensation, dans le fait qu'une seule expression utilisée dans un sens aux contours indécis anime un vaste ensemble d'implications faibles mais recevables. » (Sperber & Wilson 1989, p. 355)

Mise en rapport avec ce qui précède, cette citation nous donne la clef de la pertinence de la métaphore innovante : cette dernière est capable de déterminer un ensemble d'implications considérable, ensemble que l'interlocuteur peut être encore amené à augmenter par ses propres élaborations. La métaphore innovante est alors un cas exemplaire d'une pertinence maximale.

Chapitre 4 : Les approches textuelles

4.1 La sémantique interprétative

4.1.1 Quelques éléments de théorie componentielle

Si l'on regarde l'ensemble de ce qui précède avec suffisamment de recul, on ne manquera pas de noter l'existence d'un point commun qui tend à rapprocher les conceptions que nous venons d'étudier, qu'elles soient distinctives ou non. Dans toutes les approches traitées, en effet, nous constatons qu'aucune ne remet en question l'existence d'un sens stable porté par les lexèmes. Qu'il prenne la forme d'un sens propre primitif (Fontanier), qu'il soit représenté sous la forme d'une structure d'approbation (Langacker), par une forme schématique (Victorri et Fuchs) ou d'un sens de nature expérientielle (Lakoff et Johnson), il existe toujours un sens délimitable auquel le linguiste peut avoir accès de façon plus ou moins directe.

L'une des profondes originalités de Rastier, c'est de proclamer qu'au contraire le sens premier, principal, naturel d'un mot est le produit d'une véritable illusion, illusion largement déterminée par le fait que les linguistes mettent toujours de côté le texte dans lequel, pourtant, tout lexème doit être plongé s'il veut avoir une signification :

« En dépouillant un énoncé de son contexte et de son entour pour le réduire à une phrase, on le prive pour l'essentiel de sa signification, et à coup sûr de son sens. On a beau jeu encore d'appeler "sens littéral" le résidu, et d'énumérer les "sens dérivés possibles". » (Rastier 1989, p. 37)

« La signification, comme naguère le sens propre, serait un artefact du linguiste qui, sous couleur d'organiser les articles de dictionnaire, lui permet de sauver indirectement l'ontologie, pour autant que la prétendue identité à soi du référent gage l'unité de sens du mot, hypostasiée en signification. » (Rastier 1994, p. 93)

« Le signe isolé hors contexte est en lui-même un artefact, et c'est un caractère notable des langues que leurs signes ne fonctionnent pas isolément. » (Rastier et al. 1994, p. 28)

« Ces artefacts [les énoncés sans entour] n'appartiennent pas à l'objet de la linguistique, mais aux théories qui les produisent. Ils ne sauraient tenir lieu de l'objet réel de la linguistique, fait de textes, c'est-à-dire de séquences pourvues d'un entour. Bien entendu, le linguiste peut expérimentalement oblitérer cet entour, mais les phrases ainsi produites sont le résultat d'une élaboration, et ne peuvent être confondues avec les données empiriques élevées à la dignité de faits. » (Rastier 1996, p. 225 note)

« Les problèmes de la polysémie et de l'ambiguïté qui préoccupent la sémantique sont pour l'essentiel des artefacts de la conception essentialiste de la signification. » (Rastier et al. 1994, p. 51)⁷¹

Selon Rastier, la grande majorité des théories sémantiques participent de cette conception essentialiste de la signification. Nous venons de voir que c'est le cas de l'approche polysémique. C'est aussi le cas de la sémantique prototypique :

« Quand elle traite de la polysémie, la méthode sémasiologique conduit souvent, pour pouvoir structurer l'inventaire des acceptions, à conserver le préjugé métaphysique que chaque mot aurait un sens principal, naturel ou commun, dont dériveraient tous les autres. La notion de sens prototypique est l'aboutissement de cette tradition qui donne le primat à l'ordre référentiel, quand elle suppose un objet prototypique représenté par un concept prototypique. Par ce primat, la méthode sémasiologique définit les mots par les choses, et maintient l'illusion archaïque que la langue est une nomenclature. » (Rastier et al. 1994, p. 45)

Et c'est encore le cas d'une conception schématique du sens, dont nous avons vu un exemple avec Langacker :

« Cependant, les significations associées à un même signifiant n'ont pas nécessairement d'éléments en commun (on parle alors d'homonymie) ; et quant elles en ont (on parle alors de polysémie), elles ne se rencontrent pas dans les mêmes contextes, n'ont pas la même histoire, n'appartiennent généralement pas au même niveau de langue, *etc.* Les interdéfinir conduit alors à des impasses, comme celle où s'engage Langacker (1987) quant il interdéfinit les diverses significations de *ring*, qui vont de l'arène à l'anneau nasal, sous le prétexte qu'elles désignent des objets circulaires (à l'exception notoire tout de même du ring de boxe). » (Rastier et al. 1994, p. 45)

L'exclusion de la signification hors du champ de l'analyse a des implications énormes en ce qui concerne la définition des tropes, et en particulier de la métaphore puisque « Si (donc) la signification est un artefact, les tropes ne peuvent être définis par rapport à elle » (Rastier 1994, p. 93).

La seconde originalité de Rastier, originalité liée à la précédente, et qui consiste à montrer que la polysémie est un effet des manipulations du linguiste plutôt qu'une caractéristique de la

⁷¹ (cité par Victorri 1997)

langue, c'est le primat qu'il donne au texte. En cela il se distingue encore des analyses précédentes, puisque nous avons remarqué que toutes (à l'exception toutefois de l'approche de Victorri et Fuchs, qui laissent cette possibilité ouverte) ne tiennent pas compte de la dimension textuelle et discursive et restent le plus souvent dans les limites de la phrase.

Pour la sémantique interprétative, l'interprétation ne se fait pas à partir du signifié d'un morphème (*sémème*) ou d'une lexie (*sémie*), mais émerge bien au niveau discursif, même si le niveau microsémantique, qui porte essentiellement sur le niveau lexical, est l'un des trois paliers fondamentaux de l'analyse linguistique. C'est d'ailleurs à partir de ce niveau que Rastier met en place sa théorie sémique, théorie dont nous devons dire quelques mots pour la clarté de notre propos.

Les sèmes, unités minimales de sens, sont définis par rapport à quatre statuts opposés de la façon suivante : 1.) sèmes génériques *versus* spécifiques ; 2.) sèmes inhérents *versus* afférents.

1.) La première opposition joue sur la notion de classe : les sèmes génériques appartiennent à une classe sémantique (*taxème*, *classème* ou *domaine*, nous allons y revenir) et indexe le sémème dans cette classe ; les sèmes spécifiques, en revanche, permettent d'opposer les sémèmes appartenant à un même taxème, classe minimale de rang inférieur par rapport aux autres classes. Cette distinction est doublement relative : des sèmes génériques peuvent devenir spécifiques et inversement, et la définition des classes (tout particulièrement celle du taxème) dépend avant tout du corpus étudié.

2.) La seconde opposition joue sur celle, commode à ce niveau d'analyse, de dénotatif *versus* connotatif, bien que ces notions soient totalement inappropriées dans la posture linguistique et philosophique de Rastier : les sèmes inhérents occupent le versant fonctionnel de la langue tandis que les sèmes afférents s'obtiennent soit par l'intermédiaire de normes socialisées, soit par un mécanisme de propagation, où le milieu de propagation se trouve être le contexte (on parle alors de sèmes afférents contextuels).

Ce serait une erreur d'imaginer que les sèmes inhérents sont une réintroduction larvée d'un sens principal du sémème ou de la lexie : les sèmes inhérents, en effet, peuvent être facilement inhibés par une instruction contextuelle, et ne sont donc pas spécialement privilégiés (par rapport aux sèmes afférents, par exemple) dans le calcul de l'interprétation. Et si l'occurrence hérite par défaut de ces traits, c'est bien parce que le contexte n'y contredit pas.

De plus c'est l'opposition spécifique *versus* générique qui prime sur l'opposition inhérent *versus* afférent, puisque le sémème se définit par deux ensembles distincts, le classème

(ensemble des sèmes génériques d'un sémème) et le sémantème (ensemble des sèmes spécifiques d'un sémème).

4.1.2 La définition des classes sémantiques

Se fondant sur les méthodes du paradigme différentiel, dont on doit chercher l'origine chez Saussure lorsqu'il définit la valeur, seule réalité du signe linguistique en tant qu'il s'oppose aux autres à l'intérieur d'un système, Rastier ajoute l'importance du contexte qui surdétermine cette valeur par un jeu d'inhibitions, d'activations et de propagations. Cette approche différentielle, en tant qu'elle recherche des oppositions fonctionnelles, amène à définir des classes lexicales qui seront, pour le coup, très différentes des classes « naturelles » ou conceptuelles de la sémantique cognitive, ces dernières se fondant moins sur des critères d'ordre linguistique que psychologiques.

Les classes sémantiques avancées par Rastier⁷² sont au nombre de trois : 1.) *taxème* ; 2.) *domaine* ; 3.) *dimension* (la notion de *champ* est aussi avancée dans (Rastier et al. 1994, p. 62) ; elle se place, dans l'ordre de grandeur, entre le domaine et la dimension. Elle est équivalente à celle de taxème dans (Rastier 1996, p. 49), si l'on fait abstraction de son origine terminologique et conceptuelle).

1.) La définition et la structuration d'un *taxème* est loin d'être simple : elle varie notablement en fonction du corpus étudié et ces variations ne sont évidemment pas sans conséquences sur les descriptions componentielles. Toutefois, le principe organisateur du taxème consiste à lister l'ensemble des sèmes spécifiques partageant une région commune de signification et qui se trouvent en opposition immédiate ; s'ajoute encore au taxème certains sèmes génériques de faible généralité.

2.) Les *domaines* sont des classes de généralité supérieure, dont on peut se faire une bonne idée en les rapprochant des abréviations habituellement employées dans un dictionnaire : *Agric.* (Agriculture), *Chim.* (Chimie), *Relig.* (Religion), *etc.* sont des marqueurs de domaines sémantiques. Ils peuvent être variables selon les cultures, les pratiques sociales, *etc.* Ces domaines nous intéressent au plus haut point, puisque l'un des tests pour différencier deux domaines se définit de la façon suivante :

« Entre les unités membres d'un même domaine, il ne s'établit pas de connexions métaphoriques ; en revanche, les métaphores s'établissent généralement entre domaines différents, et tirent leurs effets des différences de valorisation entre

⁷² Ces classes sont issues d'une longue tradition sémiologique (Greimas 1966; Greimas & Courtés 1979; Pottier 1974)

domaines. Par exemple, *Chirac transforme un essai* contient une métaphore parce que dans notre culture les domaines //sport// et //politique// sont spécifiés et distincts. » (Rastier et al. 1994, p. 62)

Il existe un second test, tout aussi intéressant puisqu'il fait intervenir la notion de polysémie, notion que Rastier a l'originalité, comme nous l'avons vu, de remettre fortement en question : si le domaine se définit comme un groupe de taxèmes, il s'ensuit qu'il n'y peut exister aucune polysémie. Ainsi la *croûte*, selon qu'elle appartient au domaine //alimentation//⁷³ ou à celui de //géologie// ne manifestera pas les mêmes sémèmes. La polysémie du lexème *croûte*, loin d'être première, est déterminée en amont par l'appartenance de *croûte* à deux domaines distincts. On comprend mieux selon quel principe la polysémie se trouve vidée de son contenu théorique par l'établissement des domaines sémantiques.

En guise d'illustration des rapports qui existent entre un domaine et un taxème, nous reprenons à l'auteur (Rastier 1996, p. 51) les deux exemples suivants, qui montrent par la même occasion la relativité de la structuration d'un taxème :

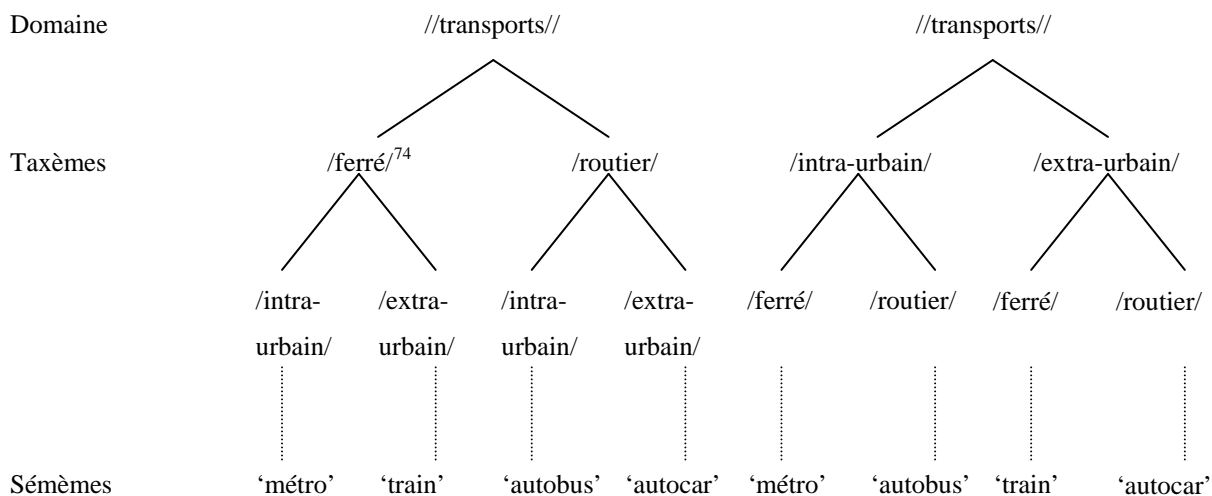


Tableau 4-1 : structuration du domaine des transports dans la sémantique interprétative

Ils représentent deux façons différentes de structurer le domaine des //transports//, soit la mise en place de deux taxèmes distincts : le premier se construit autour de l'opposition /ferré/ *versus* /routier/, et l'autre autour de l'opposition /intra-urbain/ *versus* /extra-urbain/. Rastier indique que les situations pragmatiques les plus courantes tendent à privilégier la structuration de droite : la nature de la destination semble aujourd'hui primer sur le moyen de transport proprement dit.

⁷³ Dans la notation de Rastier, les classes sémantiques sont notées entre deux doubles barres obliques.

3.) Pour finir, les *dimensions*, d'un niveau encore supérieur de généralité, divisent l'univers sémantique en grandes oppositions : animé *versus* inanimé, humain *versus* animal, humain *versus* végétal, *etc.* il s'agit de catégories figées, bien souvent grammaticalisées en langue (ainsi, l'opposition 'on' *versus* 'ça' s'articule sur l'opposition /animé/ *versus* /inanimé/).

4.1.3 Isotopie et thématique

Concept clé de la sémantique interprétative, l'*isotopie* se définit comme une itération de sèmes au niveau syntagmatique, itération qui peut s'établir minimalement entre deux sémèmes (en esp. *Chiquito*, où *chiq-* et *it-* comprennent le sème inhérent /petitesse/, exemple cité par (Rastier 1996, p. 129)) ou bien s'étendre sur toute l'étendue d'un texte. Ses critères d'établissements sont conformes à la typologie précédemment établie : il existe des isotopies spécifiques et génériques (nous avons déjà dit à quel point cette distinction est fondamentale dans l'approche de Rastier), et des isotopies inhérentes par opposition aux isotopies afférentes. Nous laisserons de côté cette dernière opposition, étant donné l'impact relatif qu'elle peut avoir sur l'interprétation proprement dite⁷⁵.

4.1.3.1 L'isotopie générique

Dans le raisonnement de Rastier, l'isotopie (qu'elle soit générique ou spécifique) permet de donner une réalité linguistique à une notion auparavant problématique : le thème, qu'il est désormais possible de décliner sur l'axe fondamental décrit plus haut, à savoir *thème générique* et *thème spécifique*. Considérons dans un premier temps la question de l'isotopie générique et donc, de la constitution d'un thème générique :

« Un thème générique est défini par un sème ou une structure de sèmes génériques récurrents. Cette récurrence définit une isotopie ou un faisceau d'isotopies génériques (c'est-à-dire un groupement de sèmes génériques co-récurrents). Les isotopies génériques, et particulièrement domaniales, déterminent le "sujet" (topic) du texte, ou plus précisément elles induisent les impressions référentielles dominantes. » (Rastier et al. 1994, p. 177)

La notion d'isotopie générique est donc aussi le moyen d'en critiquer une autre, celle de référence. En induisant une « impression » référentielle, l'isotopie générique supprime bel et bien toutes les questions qui portent sur le rapport des mots aux choses.

⁷⁴ Dans la notation de Rastier, un sème est noté entre deux barres obliques

⁷⁵ Une isotopie inhérente détermine un parcours interprétatif plus simple qu'une isotopie afférente. Du reste la question de la hiérarchisation des isotopies fait l'objet d'une recherche élaborée de la part de Rastier, mais dont nous n'aborderons les résultats, pour des raisons de clarté, qu'épisodiquement.

« On peut montrer que les isotopies génériques sont responsables de l'impression référentielle, c'est-à-dire qu'un texte "dénote" la classe de contenus qui induit son isotopie générique principal. » (Rastier 1996, p. 13)

Le fait que ce soit l'isotopie générique qui soit porteuse de l'impression référentielle a un certain nombre de conséquences :

1.) Il n'y a de référence possible (ou du moins d'« impression ») que lorsqu'il y a isotopie, c'est-à-dire la récurrence d'un sème générique sur au moins deux sémèmes. Ceci implique qu'un sémème seul n'a pas de référence.

2.) La référence, dans cette approche, se trouve entièrement déterminée par des caractéristiques linguistiques (l'isotopie : une récurrence de sèmes) et n'entretient plus aucun rapport avec les aspects tangibles, matériels, concret, des objets désignés.

Un texte peut présenter plusieurs cas de figure : dans le cas le plus simple, une isotopie générique peut être unique et appartenir à un seul domaine. L'énoncé fait alors, sous la forme d'une impression, « référence » à ce domaine. En guise d'illustration reprenons à l'auteur l'exemple suivant :

(40) *Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant.*

L'interprétation de cet énoncé est contrainte par l'existence d'une isotopie générique : on y repère l'apparition récurrente du sème générique /amour/ que ce soit de façon inhérente (comme dans /amant/) ou de façon afférente (comme dans le cas de /laide/) (Rastier 1989, p. 254). C'est grâce à cette récurrence qu'une impression référentielle est rendue possible :

« C'est pourquoi nous sommes ici en présence d'une isotopie générique simple, qui crée une impression référentielle univoque. Si l'on pose la question naïve : "De quoi s'agit-il dans cet énoncé ?", on obtient toujours des réponses qui font allusion, directement ou non, à des "histoires d'amour". » (Rastier 1989, p. 254)

Comme on le constate dans cet exemple, la référence n'est plus traitée en termes de conditions d'appartenance rigides, mais se glose par la question de savoir ce dont on parle dans le texte.

La question se complique donc lorsqu'un texte comporte plusieurs isotopies génériques simultanées (dont le positionnement de l'une par rapport aux autres fait l'objet d'une étude détaillée : la *tactique*). Pour illustrer ce cas, considérons cet énoncé tiré du poème liminaire d'*Alcools* d'Apollinaire intitulé *Zone* (Rastier 1989, p. 254; Rastier 1996, p. 181) :

(41) *Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin*

Cet énoncé comporte deux isotopies génériques que Rastier représente comme suit :

Isotopie 1 /campagne/ :	Bergère	troupeau	bêlé
Sémèmes anisotopes ⁷⁶ :	ô	le	des ce
Isotopie 2 /ville/ :	tour Eiffel	ponts	matin

Sur la base de cette répartition, le parcours interprétatif comporte deux types d'opérations : a.) la réécriture d'un sémème d'une isotopie en un sémème non lexicalisé appartenant à l'autre isotopie ; ici, 'bêlé' → '|klaxonne'| et 'ponts' → '|moutons'|⁷⁷ ; b.) la mise en relation de sémèmes lexicalisés chacun sur une isotopie différente, afin d'identifier leurs sèmes communs ; ex. : 'bergère' → 'tour Eiffel' (ayant pour sème commun /verticalité/, inhérent dans 'tour Eiffel', afférent dans 'bergère').

La mise en présence de deux isotopies génériques a bien évidemment un impact sur la constitution de l'impression référentielle. Contrairement au cas précédent (une seule isotopie générique donc un thème unique et par conséquent une impression référentielle univoque) les deux isotopies créent une impression référentielle plurivoque⁷⁸.

La métaphore est donc reformulée, dans une telle approche, en terme de connexion entre deux isotopies, une connexion d'une nature particulière :

« Nous appellerons métaphorique toute connexion entre sémème (ou groupes de sémèmes) lexicalisés telle qu'il y ait une incompatibilité entre au moins un des traits de leur classème, et une identité entre au moins un des traits de leur sémantème. » (Rastier 1996, p. 187)

C'est le cas dans l'exemple d'Apollinaire : pour la bergère et la tour Eiffel, il y a incompatibilité entre les sèmes /campagne / et /ville /, /animé/ et /inanimé/ et identité du sème spécifique /verticalité/. Cette définition, toutefois, doit être précisée, car comme le constate Rastier, on ne peut établir de connexion métaphorique sur des traits appartenant à un taxème :

⁷⁶ Les sémèmes anisotopes sont, relativement à une isotopie, neutres par rapport à elle (ils sont dépourvus du sème isotopant et de tout sème incompatible avec elle).

⁷⁷ La notation de Rastier place entre deux barres verticales les sémèmes non lexicalisés, c'est-à-dire, les sémèmes qui n'apparaissent pas dans le texte.

⁷⁸ Un troisième cas apparaît lorsqu'un énoncé ne fait référence à aucun domaine particulier. Ce sont les énoncés absurdes comme *le silence vertébral indispose le voile licite* (Tesnière) ou *le chlore lui a enlevé les anacoluthes*. Si de tels énoncés n'ont pas de sens, il reste toutefois possible de leur assigner une signification, c'est-à-dire de récupérer, dans une réinterprétation fictive, une isotopie générique afférente. Nous y reviendrons au chapitre 6.2.2.2.

« Nul ne prétendra que ‘fourchette’ peut symboliser ‘couteau’, ou ‘châtaignier’, ‘marronnier’ (sauf convention ésotérique particulière) [...] ‘orme’ ne peut être une métaphore de ‘frêne’, ni ‘chat’ de ‘chien’. » (Rastier 1996, p. 187)

C'est pour cette raison que Rastier précise que les traits du classème concernés sont macrogénériques (c'est-à-dire relatifs à une dimension sémantique, la classe la plus haute dans la hiérarchie) ou mésogénériques (c'est-à-dire relatifs à un domaine sémantique, classe qui se place en dessous des dimensions).

Si la connexion métaphorique permet donc de rapprocher la *bergère* et la *tour Eiffel* par l'existence d'un sème spécifique commun /verticalité/ (mais aussi /unicité/ inféré du morphème zéro du singulier), on n'explique pas, en revanche, l'opération qui permet de passer de 'pont' à 'moutons', et de 'bête' à 'klaxonne'. Comme nous l'avons vu, les sémèmes *klaxonne* et *moutons* n'apparaissent pas dans le texte (ils ne sont pas lexicalisés), mais sont accessibles par une réécriture. Il s'agit donc d'un autre type de connexion, que Rastier distingue de la précédente et qu'il appelle *connexion symbolique* :

« Nous appellerons symbolique toute connexion entre deux sémèmes (ou groupe de sémème) telle qu'à partir d'un sémème lexicalisé, on puisse lexicaliser un autre sémème (ou autre groupe de sémèmes). » (Rastier 1996, p. 186)

Rastier ajoute en note que cette connexion pourrait s'appeler aussi connexion métaphorique *in absentia*. Et pour cause : à la différence de la connexion métaphorique, la connexion symbolique n'implique pas la présence d'un sémème but. Dès lors, dans le cas d'une connexion symbolique, on ne peut accéder au sémème but que par une opération de réécriture⁷⁹.

Une question se pose alors, si l'on entre un peu plus dans le détail, qui va nous permettre d'aborder ce que nous pourrions appeler, sans trop de risque d'ailleurs, l'aspect « déontologique » de la sémantique interprétative⁸⁰ : toute connexion symbolique implique-t-elle la possibilité d'une réécriture ? A cela Rastier répond que cela dépend du genre (littéraire) : « Dans une parabole, on ne sait trop s'il y a une et une seule isotopie cible, ni

⁷⁹ Rastier montre aussi qu'un troisième type de connexion, la connexion analogique se décompose toujours en connexion symbolique et métaphorique, d'où l'exclusion de la notion d'analogie dans le reste de l'analyse.

⁸⁰ Le lecteur peut se référer au début du cinquième chapitre de *sémantique interprétative*. Plus loin, citons cette phrase qui fait suite à l'analyse de Kristeva concernant la pulsion agressive phallique des occlusives labiales : « Proposons donc une bénigne recommandation de déontologie interprétative : une lecture doit actualiser au moins un sème du texte lu [et plus loin :] Voici d'emblée une seconde recommandation déontologique : une lecture doit identifier correctement les morphèmes du texte lu, avant de déterminer leur contenu » (Rastier 1996, p. 223). Dernier exemple dans le même ouvrage, qui montre l'importance de cette déontologie interprétative malgré l'ironie dont ces recommandations s'accompagnent parfois, cf. pp. 230 et 231.

laquelle »⁸¹. De fait, si les deux réécritures précédentes ('bêle' → |'klaxonne'| et 'ponts' → |'moutons'|) n'ont pas un caractère particulièrement hasardeux, le risque de le devenir augmente de façon considérable lorsqu'on a affaire à une parabole, ou d'une manière générale, à tout apologue, où l'isotopie cible est loin d'avoir l'évidence de celle, lexicalisée, qu'on repère dans la connexion métaphorique.

Ceci nous amène à la question des lectures, c'est-à-dire de ces énoncés qui valent comme interprétation d'un texte donné. Nous y reviendrons.

4.1.3.2 L'isotopie spécifique

De manière analogue à l'isotopie générique, il existe une isotopie spécifique, à savoir la récurrence de sèmes spécifiques. Elle peut être simple (une seule isotopie) ou faire intervenir plusieurs sèmes différents, qui forment alors une molécule sémique (Rastier parle d'une isotopie spécifique en *faisceau* ou *faisceau d'isotopies spécifiques*).

On trouve une illustration du premier cas, dans la scène du dîné offert par Gervaise (*L'assommoir* de Zola) : en plus d'une isotopie générique rattachée au domaine de //l'alimentation//, on remarque une première isotopie spécifique rattachée au sème /intensité/ et une seconde rattachée au sème /vulgarité/⁸². Le second cas (faisceau d'isotopies) est plus complexe et se trouve être l'un des apports les plus originaux de la sémantique interprétative. Dans le même texte, en effet, Rastier repère l'existence d'une molécule sémique constituée de quatre sèmes : /chaud/, /jaune/, /visqueux/ et /néfaste/. Un tel groupement sémique n'a pas de nom en langue, mais il n'en reste pas moins susceptible de réinterpréter certains sémèmes indexés sur les autres isotopies. Ce faisceau, toutefois, n'a d'intérêt ici que pour son exemplarité, car il ne participe pas à une connexion métaphorique en tant que telle⁸³.

Revenons donc à l'exemple Apollinien dont nous nous sommes servis pour illustrer la notion d'isotopie générique. De façon analogue à ce qui se passe dans le texte de Zola, Rastier met en évidence deux isotopies spécifiques portées par une molécule sémique comportant cinq sèmes : /circularité/, /rougeur/, /épanchement/, /unicité/ et /masculinité/.

4.1.4 La lecture

Une dernière distinction qu'opère la sémantique interprétative, qui sera d'une grande importance pour la suite de notre travail, est celle qui sépare deux types d'interprétations :

⁸¹ Communication personnelle.

⁸² Pour plus de détail, nous renvoyons le lecteur à l'analyse de Rastier (Rastier 1989, pp. 154 et suivantes).

⁸³ Rastier propose d'ailleurs de mettre cette caractéristique en rapport « avec le réalisme dont on crédite ordinairement Zola » (Rastier 1989, p. 153 note)

l'interprétation intrinsèque et l'interprétation extrinsèque. Mais avant de nous engager dans la description de ces deux modes, revenons à la notion d'interprétation.

Une interprétation est perçue, dans le cadre théorique de Rastier, comme un énoncé, un texte à vocation métalinguistique. Un tel énoncé, que la sémantique interprétative appelle une *lecture*, est le produit d'une transformation d'un texte-source (le texte à interpréter) qu'il est censé décrire.

Dès lors, on peut distinguer deux types de lectures selon leur manière de procéder aux transformations du texte-source : la première transformation se contente de mettre en évidence des sèmes déjà actualisés dans le texte-source (on parle d'une lecture descriptive), la seconde va plus loin en mettant en évidence des sèmes qui ne sont pas présents dans le texte-source (on parle alors d'une lecture productive).

4.1.5 L'impression référentielle

Comme nous l'avons vu, la notion d'impression référentielle est indissociable de celle d'isotopie et reformule la problématique de la référence d'une façon particulièrement originale. En effet, c'est bien la stabilité d'une isotopie générique (la récurrence des domaines //campagne// et //ville// dans l'exemple Apollinien, la récurrence du domaine //alimentation// dans l'exemple de Zola) qui « détermine la cohésion des représentations cognitives et notamment des images mentales qui constituent l'impression référentielle » (Rastier 1989, p. 276). Comme le souligne Rastier, une telle approche annule la question du rapport « énigmatique » entre les mots et les choses. A cela s'ajoute les faisceaux d'isotopies spécifiques induits par la récurrence de molécules sémiques, qui « jouent un rôle primordial dans l'établissement des références internes ».

Il y a donc ici un renversement radical des problématiques propres aux approches cognitives. En effet dans une sémantique interprétative, c'est l'existence des isotopies qui détermine une image mentale (mouvement bottom-up), tandis que dans les approches cognitives, au contraire, on part généralement de domaines mentaux déjà structurés, de concepts émergents, de formes schématiques, à partir desquels on réinvestit le champ linguistique (mouvement top-down).

Rastier peut toutefois aller plus loin encore dans sa critique de la référence et lui nier tout caractère scientifique :

« La référence établit une relation entre deux ordres de réalité, concepts et objets - et c'est pourquoi à nos yeux elle ne peut relever d'une discipline scientifique unique, ni même d'une science. » (Rastier 1991, p. 84)

Mais au-delà des divergences fondamentales qui séparent les notions d'isotopie générique et celle de domaine conceptuel, il n'en reste pas moins vrai qu'elles s'éclairent aussi mutuellement, et mettent à jour de façon claire les hypothèses respectives. Dans l'approche comparatiste à laquelle nous nous tenons pour le moment, les propriétés que nous venons de soulever ici seront d'une grande importance par la suite.

4.2 La sémantique indexicale

4.2.1 Contre la prépondérance d'une logique d'appartenance

Il est possible de distinguer deux périodes dans ce que nous appellerons, par commodité, la *sémantique indexicale*. Une première période regroupe l'ensemble des travaux proposés par Cadiot et Nemo, tandis qu'une seconde, représentée par Cadiot et Visetti, tente une systématisation à la fois théorique et philosophique des résultats obtenus précédemment⁸⁴.

Le meilleur moyen de comprendre la sémantique indexicale, c'est de réaliser d'abord qu'elle s'est constituée autour d'une opposition radicale vis-à-vis d'une certaine conception du langage, opposition qui fait figure d'épine dorsale dans tous les travaux qui se revendiquent de la sémantique indexicale.

Cette conception que la sémantique indexicale critique a comme caractéristique de considérer que la signification d'un mot, et en particulier d'un nom, revient à lister les conditions que doit remplir un objet pour pouvoir prétendre être désigné par ce nom. Plus qu'une simple conception, il s'agit donc d'un véritable paradigme théorique, paradigme le plus souvent qualifié de *référentialiste*.

Plusieurs approches distinctes peuvent être comprises comme appartenant à un tel paradigme ou bien comme présentant une compatibilité forte avec la thèse référentialiste. L'un des symptômes permettant de les regrouper sous cette étiquette, au-delà de la caractéristique susdite, c'est que toutes manifestent une tendance à privilégier les usages dénominatifs d'un mot. En effet, lister les conditions qu'un objet doit remplir pour être

⁸⁴ Un groupe de réflexion s'est constitué, quoique de façon informelle, autour d'une problématique commune. Ce groupe a vu la production de plusieurs thèses qui abordent le problème de la métaphore, et que nous avons déjà mentionnées (Legallois 2000) ou que nous allons aborder ici (Lebas 1999).

désigné par un mot, c'est d'abord et avant tout s'intéresser à la face dénomminative de la signification.

Une telle conception a des conséquences considérables sur les notions croisées dans le premier chapitre : métaphore, polysémie, extension catachrétique mais aussi métonymie et d'une manière générale, tout processus impliquant un changement de sens est traité, dans ce cadre référentialiste, en termes de changement de référent. Ceci détermine le plus souvent des approches théoriques orientées par des notions de *sens premier* et son corrélat, la notion de *dérivation*, notions qui peuvent toutefois connaître des déclinaisons très diversifiées, mais dans lesquelles nous retrouvons invariablement ce privilège donné au versant dénomminatif du mot.

Il en est ainsi du modèle des conditions nécessaires et suffisantes (CNS) dont l'objectif est de répondre à la question de la catégorisation. Comme le souligne Kleiber, cette conception se heurte au problème des sens multiples :

« Le modèle des CNS éprouve des difficultés à rendre compte du sens multiple, c'est-à-dire des mots qui renvoient à plusieurs types de référents possibles et qui posent donc un problème quant à la fixation des CNS. » (Kleiber 1990, p. 26)

Si cette première approche postule une appartenance absolue (un objet doit vérifier toutes les CNS pour être catégorisé), la théorie standard du prototype postule en revanche une appartenance graduée. En substituant aux CNS une structure prototypique elle permet de conférer à un objet donné un *degré* d'appartenance. L'innovation consiste alors dans la notion de *relation de gradience*, relation qui permet d'expliquer le passage entre un centre prototypique et ses périphéries plus ou moins représentatives. Malgré l'innovation, toutefois, la critique de la sémantique indexicale demeure inchangée : la représentation du prototype, malgré le haut degré d'abstraction qu'il peut atteindre, n'en reste pas moins le moyen d'une vérification d'appartenance, même si cette appartenance est désormais échelonnée sur une échelle de mesure.

La version étendue de la théorie du prototype, selon l'analyse de Kleiber, est une reformulation de la version standard qui accorde une place centrale à la théorie de la ressemblance de famille. Elle est alors parfaitement adaptée à la polysémie, puisqu'elle structure une catégorie non plus en termes d'instance centrale, mais en termes de « similarités locales ». C'est l'exemple devenu classique des classificateurs du Dyirbal tels qu'ils sont analysés par Lakoff (Lakoff 1987).

Mais quelles que soient les évolutions des modèles, les traits sémantiques utilisés pour décrire les CNS, les prototypes ou encore les similarités locales de la dernière version, ces modèles entretiennent toujours un rapport privilégié avec la référence⁸⁵.

Plus encore, au-delà de la question de la centralité des instances premières opposées aux instances périphériques, dont la nature et les rapports peuvent toujours être discutés en fonction des cas, la critique de la sémantique indexicale s'avère en fait beaucoup plus fondamentale :

« ...le sens des mots n'est pas un problème de catégorisation. [...] Le problème de la polysémie nominale est sans rapport avec la question de l'appartenance catégorielle. Il ne s'agit pas pour les mots (qua mots) de quelque façon que ce soit de regrouper des objets, mais bien d'indiquer des accès. Loin de procéder par abstraction à partir d'une gestalt commune hypothétique, ou par relâchement à partir d'un prototype, l'emploi d'un mot a pour fonction d'indiquer comment l'objet doit être pris et/ou perçu. L'iconicité des mots est subordonnée à leur fonction indexicale. » (Cadiot & Nemo 1997c, p. 144).

C'est donc l'idée même de la catégorisation en tant que principe explicatif et descriptif de la sémantique qui est ici remis en question, et cela pour lui opposer une toute autre conception, fondée, cette fois-ci, sur la notion d'*accès*, et en termes plus généraux, sur une « anthropologisation de la signification lexicale ». Cela ne veut toutefois pas dire que le premier point de vue disparaît au profit du second. Simplement, nous avons affaire à deux logiques dont l'objet n'est plus le même :

« La LA [Logique d'Appartenance] vise à se situer dans un monde objectivé, détachable de l'expérience humaine. On comprend ainsi qu'au plan linguistique, elle mène à un alignement de la signification sur la désignation, ou à une interprétation de cette différence dans les termes d'une opposition type (catégorie) / token (exemplaire). On sait que les travaux de sémantique d'inspiration psychocognitive accordent une place décisive à la LA. A l'inverse, la LC [Logique de Conformité] introduit, contre la première dimension (objectivisme), l'ancrage anthropologique de la signification lexicale, en soutenant qu'il est présupposé d'une manière ou d'une autre par toute logique dénomminative d'appartenance. » (Cadiot 1999)

Si la catégorisation, et d'une manière générale, la logique d'appartenance n'est donc pas un concept pertinent pour la description sémantique des mots, Cadiot ne nie toutefois pas son existence : il y a bien des usages dénommatifs d'un mot, il y a sans doute une pertinence - mais dans le cadre de la psychologie - à parler de prototype, et surtout, il y a bien une réalité

⁸⁵ « Le caractère linguistique ou pertinent (c'est-à-dire distinctif) des sèmes n'est rien d'autre que la manifestation de leur caractère de critère nécessaire d'applicabilité référentielle. » (Kleiber 1990, p. 25).

référentielle que l'on classera parmi les propriétés intrinsèques. Simplement, il ne s'agit pas de sémantique⁸⁶.

L'exclusion d'une logique d'appartenance hors du champ linguistique a alors pour effet de renverser l'ordre des priorités : la description sémantique ne doit plus fonder son analyse dans et par les usages dénominatifs, mais au contraire, doit rendre aux emplois non dénominatifs leur caractère régulier, non marginal, premier, pour tout dire, leur caractère essentiel. Comme nous le verrons par la suite, ceci ne peut qu'avoir des impacts considérables sur la définition de la métaphore.

4.2.2 Les propriétés extrinsèques

Ce renversement du point de vue prend forme dans une distinction qui a influencé l'ensemble de la première période de la sémantique indexicale, une distinction entre propriétés intrinsèques et propriétés extrinsèques. Les premières correspondent aux caractéristiques descriptives d'un objet, à ses propriétés « nég-anthropiques » (Cadiot & Nemo 1997c, p. 128), et regroupent l'ensemble des conditions qui permettent la désignation.

Pour reprendre un exemple aux auteurs, exemple qu'eux-mêmes reprennent à Fodor, les propriétés d'être vert, d'avoir une représentation de Washington sur une des faces, *etc.* sont des propriétés intrinsèques au *dollar*. Les propriétés intrinsèques, ce sont donc celles qui répondent à la question *qu'est-ce qu'un X ?*, une question qui donne une importance cruciale à la part ontologique du problème et qui devient d'autant moins linguistique⁸⁷.

La question véritablement sémantique, en revanche, attend une réponse d'une toute autre nature et consiste à se demander *ce que veut dire « X » ?*, en d'autres termes, à interroger un mot non plus au niveau de ce qu'il désigne, mais au niveau de son sens proprement dit. La réponse à cette question fait alors intervenir les propriétés extrinsèques, c'est-à-dire un ensemble d'instructions gestaltistes qui définissent un type de rapport particulier, un accès spécifique sur le monde⁸⁸.

Prenons l'exemple de *client* (Cadiot 1999; Cadiot & Nemo 1997b). L'observation des faits nous amène à constater qu'un tel nom peut être appliqué à un nombre considérable et très

⁸⁶ « A l'inverse, toute démarche qui consisterait à poser la question du sens des mots en termes de PI [Propriétés Intrinsèques] ne serait pas de la sémantique. » (Cadiot & Nemo 1997c, p. 129).

⁸⁷ On retrouve une critique analogue chez Rastier, dans ce passage déjà cité : « La signification, comme naguère le sens propre, serait un artefact du linguiste qui, sous couleur d'organiser les articles de dictionnaire, lui permet de sauver indirectement l'ontologie, pour autant que la prétendue identité à soi du référent gage l'unité de sens du mot, hypostasiée en signification » (Rastier 1994, p. 93).

⁸⁸ Les propriétés extrinsèques ne sont donc pas des propriétés au sens propre, et surtout pas des propriétés d'un objet.

hétérogène d'objets, qu'ils soient animés ou non, naturels ou artificiels, *etc.* La liste suivante est loin d'être exhaustive mais donne une idée de cette hétérogénéité :

(42) *Tu te méfieras, c'est un client un peu vicieux parfois* [un cavalier s'adresse à un autre qui s'apprête à monter tel cheval] ; *Qui est mon client cette fois-ci ?* [Un tueur à gage pose cette question à son commanditaire] ; *C'est un client plutôt facile* [un journaliste à propos d'un homme politique] ; *Bon, je file, j'ai un autre client à la maison qui risque de se réveiller* [Une mère qui vient chercher un de ses enfants à l'école] ; *Ton client à toi, ce sera Jupiter* [un astronome lors d'une séquence d'observations] ; *etc.*

Plutôt que de partir d'un sens qui serait premier, plus concret, et dans ce cas, orienté sur la relation marchande qui existe entre un vendeur et un client, la sémantique indexicale considère que la multiplicité des emplois doit s'expliquer par l'existence d'un générateur d'emploi propre à *client*. Un tel générateur se décrit alors en termes d'accès, et non plus à partir des segments d'une réalité marchande, accès qui peut être glosé ici comme « dont il faut s'occuper ».

Cet accès n'entretient en soi aucun rapport privilégié avec aucun domaine particulier. Le fait qu'il en soit venu à désigner le client que l'on connaît, à savoir cette personne spécifique engagée dans une relation marchande avec un vendeur, est le résultat d'une spécification particulière d'un emploi. Ledit emploi devient alors un *usage* :

« Un emploi devient un usage quand il devient dénominatif, quand il désigne une réalité dont il est aussi le nom (le "noun" est aussi un "name"). Le nom cesse d'attribuer des propriétés par le biais de son énonciation pour être exploité (en tant qu'il fait "étiquette") dans le cadre d'une logique de classement. » (Cadiot & Nemo 1997b, p. 28)

La sémantique indexicale, pour expliquer le fait qu'une spécification devienne une norme d'usage, fait appel à la notion de propriétés extrinsèques spécifiées (PES). Ainsi, dans le cadre de *client*, les PES tel que « ...qu'il faut aborder, accueillir écouter, informer, satisfaire ou convaincre, faire acheter, faire payer, *etc.* » satisfont la PE « dont il faut s'occuper » et en même temps spécifient tellement le rapport porté par *client* qu'il perd ainsi la possibilité de s'appliquer à d'autres domaines.

« En se spécifiant contextuellement, la PE/intension perd en extension et est réanalysable comme norme d'usage : dans l'emploi dénominatif (le "ça s'appelle comme ça !"), les PES prennent une consistance sémantique nouvelle, s'imposant comme norme dénominative. » (Cadiot & Nemo 1997b, p. 29)

Mais cette nouvelle consistance sémantique ne doit alors être comprise que comme le résultat d'un principe supérieur qui agit en amont de toute normalisation de l'usage, et si cette dernière masque souvent ledit principe, elle ne peut prétendre, en sémantique, à être le point de départ de la description. Bien au contraire, elle doit être ramenée à son caractère essentiellement secondaire.

4.2.3 Logique de conformité et métaphore

Contre une logique d'appartenance (LA), qui privilégie la face ontologique du rapport entre le mot et la chose, la sémantique indexicale oppose une logique de conformité (LC), et plus encore, elle place cette dernière au cœur de la signification lexicale. Le fonctionnement de la LC est indissociable de la relation entre l'homme et le monde et rend compte non plus des propriétés intrinsèques des objets, de leurs ontologies, mais du regroupement d'expériences distinctes à l'intérieur d'un ou de plusieurs types d'accès.

Dans un tel cadre, la polysémie, la métaphore, la catachrèse, pour reprendre les notions croisées précédemment, mais aussi la métonymie et d'une manière générale, les sens figurés apparaissent désormais comme les sous-espèces d'un principe unique.

Il faut toutefois préciser le positionnement de la LC par rapport à l'ensemble de ces phénomènes de changement de sens, et pour cela, reprendre les résultats obtenus dans le premier chapitre. Dans ce dernier, en effet, nous avons mis en relief plusieurs critères dont le rôle était de permettre de distinguer, de segmenter les différents emplois d'un mot. Il s'agissait alors de comprendre les principes qui sont à l'œuvre dans ce que nous avons appelé les approches distinctives. Au-delà des divergences terminologiques et théoriques, nous avons montré qu'il existait un point commun : l'emploi métaphorique doit être distingué des autres emplois en tant qu'il met en jeu un fonctionnement interne différent. Double sens pour Fontanier (en opposition à l'extension catachrétique), rapport schématique partiel pour Langacker (en opposition au rapport de schématicité complet propre aux emplois littéraux), calcul référentiel pour Victorri et Fuchs (en opposition à la polysémie, qui se manifeste dans une commutation paraphrastique).

L'originalité de la sémantique indexicale est de reformuler ces répartitions par rapport à la LC, et du coup, de relativiser leur importance. Dans un tel cadre, en effet, il s'agit moins d'établir des critères de séparation entre les différents emplois que de montrer qu'ils dépendent tous d'un potentiel sémantique propre au mot, potentiel qui s'exprime sous la forme d'une ou de plusieurs PE.

La radicalisation d'un tel point de vue, en ce qui concerne la métaphore, peut amener à nier la réalité de la métaphore. On trouve l'expression de cette radicalisation dans le travail de Legallois :

« Donc, un traitement sémantique de la métaphore pour montrer qu'elle doit être définie comme un processus "normal", et même, puisque cette terminologie est à la mode, comme un processus prototypique du travail de la signification linguistique. » (Legallois 2000, p. 12)

On retrouve donc la thèse de la banalité de la métaphore, dont nous avons vu une illustration chez Lakoff et Johnson⁸⁹, mais contrairement à la TMC, la thèse va plus loin que la simple catachrèse : les métaphores les plus vives sont elles aussi à voir comme une conséquence naturelle de la LC, en tant qu'elle fait uniquement intervenir le potentiel sémantique des PE.

On trouve un point de vue peut être un peu moins radical dans la définition de la métaphore par Lebas :

« METAPHORE : un mot qui concentre un ensemble de rapports est interprété dans un contexte pour lequel un sous-ensemble de rapports constitue une forme stable cohérente (et cohésive), mais l'application de ces rapports cohérents à un point focal défini (intensionnellement) par ailleurs est incompatible avec certains d'entre eux, ce qui entraîne la rupture de la cohésion, ressentie comme telle. » (Lebas 1999, p. 178)

Dans ce dernier cadre, la notion de déviance est conservée et la définition proposée nous semble assez proche de celle postulée par Rastier, lorsqu'il pose la notion de connexion métaphorique.

Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, la métaphore est à comprendre comme la manifestation naturelle des PE dont le mot est porteur. Et si elle doit être distinguée des autres emplois, ce n'est que de façon artificielle, puisque les autres emplois se définissent eux aussi comme une utilisation, tout aussi naturelle, de ces rapports.

4.2.4 Seconde période : motif, profil, thème

Dans une période plus récente, la sémantique indexicale a entamé une reformulation de ses hypothèses, reformulation qui s'inscrit dans une certaine continuité des principes décrits plus haut mais qui structure les phénomènes d'une façon sensiblement différente. Dans ce qui précède, nous avons montré que tous les emplois avaient tendance à être ramenés à une

logique de conformité, postulant de la sorte une certaine homogénéité des phénomènes. Cadiot et Visetti vont plus loin, et mettent en relief trois strates de la signification, trois régimes distincts quoique fortement entrelacés, dont l'interaction, justement, à pour effet de rendre aux emplois une certaine réalité. Ces trois régimes de la signification, motif, profil et thématization, sont l'objet des chapitres suivants.

4.2.4.1 Les motifs

Comme la notion de PE, dont le motif est une reformulation, le motif s'oppose aux logiques d'appartenances. Mais Cadiot et Visetti vont plus loin encore, en précisant la nature exacte du motif : forme sémantique, certes, mais qui n'est toutefois ni de nature schématique ou configurationnelle, ni une abstraction générique en attente d'une spécification. Au contraire, le motif, en tant qu'il demeure fondamentalement un accès sur le monde, qu'il fait interface entre l'homme et le monde, se définit d'abord par sa nature transactionnelle :

« Ce n'est [le motif] ni un modèle se dégageant par abstraction, ni un modèle s'appliquant par instanciation, ni non plus un schème constituant pour des expériences intérieures. Plutôt qu'un squelette pour la construction de l'expérience individuelle, on y trouve des points de vue, des éclairages, des condensations et des synthèses de caractéristiques affines et s'entre-exprimant les unes les autres, particulièrement peu sensible aux classifications empruntées à une ontologie 'objective' et extérieure au langage. » (Cadiot & Visetti à paraître, pp. 99-100)

Le motif, en tant que mode d'appréhension du monde, peut se décliner sur trois types d'accès selon qu'il fait intervenir la perception, l'interaction ou l'évaluation. Nous trouvons ce classement dans (Cadiot 1999) et (Cadiot & Visetti à paraître), classement que nous reprenons ici afin d'illustrer ce dispositif théorique :

1.) Accès sur le mode d'une perception gestaltiste de formes

On trouve un tel type d'accès dans des mots comme *aiguille, arbre, balise, ballon, bulbe, cartouche, chapeau, couloir, couverture, créneau, dent, filet, flûte, front, galet, gorge, pic, palais, plage, plateau, poire, pomme, saillie, table, tube, volet*, qui ont tous pour signification « une certaine Gestalt 'perceptuelle' ». C'est cette *gestalt* perceptuelle qui *motive* une grande partie des emplois, qu'ils soient polysémiques, catachrétiques ou métaphoriques.

Prenons l'exemple de *créneau* et considérons les emplois suivants, dont la plupart sont de nature catachrétique :

⁸⁹ Mais que l'on retrouve aussi dans la pragmatique de Sperber et Wilson, comme le souligne Kleiber. (Kleiber 1994, pp. 182 et suivantes; Sperber & Wilson 1989).

- (43) *J'ai écrit une autre chanson, un truc encore plus super, 'vec des paroles en béton, avec une musique d'enfer. Mais elle correspondait pas trop à mon image, mon créneau (Renaud) ; J'ai tout de suite vu qu'il y avait un créneau à prendre: les petits boulots nettoyés en cinq sec et payés en liquide (Djian) ; Quant à moi, je trouve toujours le créneau pour balancer une vacherie et j'ai répondu indirectement à la question que ma fidèle alliée brûlait de me poser (Hanska) ; Au créneau de la ringardise, il concurrençait Lourdes ou Lisieux (Embareck) ; Le cinéma est un créneau porteur (Orsenna) ; D'autant plus difficile à expliquer qu'elle se détermine sur des indices aussi dérisoires que capricieux : le titre du livre tout autant que la photographie de l'auteur, le créneau que la critique lui assigne dans la production littéraire, le ton de cette critique, la personnalité de ses thuriféraires et de ses ennemis (Gracq) ; Patrick y gara la voiture, s'y reprenant à deux fois pour le créneau (Carrère).*

Le motif de *créneau* transparaît assez clairement dans tous ces exemples. Pour chaque cas, nous avons affaire à cet intervalle particulier qui se définit par rapport à ce qui n'est pas l'intervalle proprement dit. Cet intervalle peut être temporel (*créneau horaire*) mais il peut être aussi transposé dans un nombre potentiellement illimité de domaines distincts (la chanson dans l'exemple de Renaud, le travail dans l'exemple de Djian, la littérature dans l'exemple de Gracq, *etc.*). Ces exemples nous montrent aussi que la *Gestalt* en question n'est pas fondée sur une perception du sensible et encore moins sur des caractéristiques spatiales. En effet, s'il s'agit d'un intervalle, c'est aussi un intervalle « intégré à un type expérientiel fonctionnel dans le cadre d'une activité spécifique du sujet » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 96) : le *créneau* est un intervalle dans lequel on reconnaît une certaine mise à disposition, en opposition avec ce qui n'est pas l'intervalle proprement dit.

En tant qu'elle se fonde sur la notion de motivation, cette approche rend alors très exactement compte du potentiel de transposabilité du motif. Le mot *créneau* peut être transposé dans toute sorte de domaines, mais sans que cela ne devienne une obligation : le

motif motive les emplois mais ne détermine pas, au sens où une forme schématique ou configurationnelle le ferait, leur apparition⁹⁰.

Par la suite, et c'est l'occasion d'aborder dès maintenant la question du profilage, un tel motif peut être profilé à l'intérieur de syntagmes et être repris à l'intérieur de thématiques : le *créneau* peut devenir de la sorte une opportunité à ne pas manquer (*il ne faut pas rater le créneau*), il peut devenir le signe d'une certaine non conformité, commutant ainsi facilement avec la notion de *gabarit* (*il n'entre pas dans le créneau ; être hors créneau*), ou encore devenir le marqueur d'un conflit (*monter au créneau*). Dans ce dernier cas, nous sommes confrontés à un emploi d'autant plus dénominatif qu'il perd son lien avec le motif initial. Ici, en effet, *créneau* est pris dans son usage et devient l'étiquette de l'objet proprement dit⁹¹.

2.) Accès par le mode d'interaction pratique et social

Nous retrouvons ici le cas déjà traité du mot *client*, mais aussi de *dimanche*, *glaçon*, *pirouette*, *touriste*, etc. A la différence des précédents, ces accès définissent un mode relationnel particulier qui peut être décliné en deux sous-classes :

a.) Les « rapports à » (pred (Suj, y)) : *client*, *courbette*. Dans ce cas, la relation s'établit entre un sujet (Suj) et un individu (y). Comme nous l'avons vu pour *client*, la relation peut se gloser par « dont il faut s'occuper ». C'est au contraire un rapport de soumission que l'on reconnaît dans *courbette*.

b.) Les « rapports de » (pred (x, Loc)) : *touriste*, *pirouette*. Dans ce cas, on signifie un rapport d'un individu (x) à son environnement (Loc)⁹². Un rapport relativement nonchalant ('ne faire q'un tour, que passer') dans *touriste*, 'tournoyer, être insaisissable' dans *pirouette*.

3.) Accès par la qualité de la sensation et / ou évaluation

⁹⁰ Cette conception est donc très différente de ce que l'on trouve dans la sémantique culiolienne. Cette dernière, en fondant ses descriptions à partir de la notion de *forme schématique*, détermine l'existence des emplois de façon beaucoup plus contrainte. L'avantage d'une sémantique indexicale est alors manifeste : par le principe de transposabilité du motif, elle rend compte de l'innovation sémantique, tandis que les sémantiques culioliennes sont dans l'obligation de prédire l'innovation à partir de la forme schématique. L'inconvénient de la sémantique indexicale par rapport aux sémantiques culioliennes, en revanche, porte sur les phénomènes d'asémantisme. Ex. : **il porte une maladie rare versus il est porteur d'une maladie rare*. Les sémantiques culioliennes, en postulant l'existence d'une forme schématique, rendent directement compte des bonnes et des mauvaises formes, et en particulier du type de distribution particulier que l'on reconnaît ici au verbe *porter* (Victorri & Fuchs 1996, p. 42). La sémantique indexicale, en revanche, doit régler ce problème de distribution en aval du motif, au niveau des profilages.

⁹¹ Dans ce cas précis, on comprend comment l'usage dénominatif peut être amené à cacher le motif linguistique. Le motif initial de *créneau* peut être raffiné : intervalle disponible mais aussi transitoire.

⁹² Pour plus de détails nous renvoyons le lecteur à (Cadiot 1999) et (Cadiot & Visetti à paraître, p. 97).

Dans ce dernier cas, les mots évoquent des qualités expérientielles, d'où leur statut sémantique d'adjectif plutôt que de substantif : *ennui, fouillis, patine, plaisir, prison*. Pour prendre le dernier cas, par exemple, considérons les emplois figurés suivants :

(44) *Quel cauchemar, me dit-il, que cette vie d'illusion où votre seule liberté est d'explorer une prison dont les règles vous échappent ! (D'Ormesson) ; La prison du bonheur était celle de la haine (Pennac)*

Les caractéristiques référentielles de la prison (barreaux, murs, surveillance, etc.) ne sont pas en jeu ici, le mot signifiant plutôt un type de rapport (« rapport à ») dévaluatif⁹³. Cadiot souligne qu'on peut accéder au motif en considérant les antonymes habituellement proposés pour *prison* (*liberté*).

4.2.4.2 Sémantique indexicale et sémantique interprétative : la question du motif

Dans leur ouvrage, Cadiot et Visetti indiquent qu'un rapprochement peut être établi entre leur dispositif théorique et celui de la sémantique interprétative. Un tel rapprochement permettrait entre autres de faire correspondre le motif linguistique au sème inhérent.

De notre point de vue, une telle correspondance doit être commentée car elle peut provoquer une confusion et mélanger deux niveaux d'analyses et deux objectifs distincts. Pour Rastier, en effet, la définition des classes, et en particulier, celle de domaine a pour effet de relativiser l'intérêt de la polysémie et de lui ôter sa pertinence en tant que phénomène. Ceci est confirmé dans ce qui suit :

« Il est bien rare que dans une pratique déterminée on ait à distinguer, parmi les acceptions de *plateau*, un plateau géographique d'un plateau de service, de spectacle, de tourne-disque, ou de machine-outil. Peu importe dès lors que ces acceptions aient en commun le sème /horizontalité/, lequel d'ailleurs n'est pas actualisé en toute occurrence. Pire, les traits communs à une classe d'acceptions sont eux-mêmes des artefacts d'une perspective sémasiologique : si l'on compare 'l'assiette' du cavalier et 'l'assiette' de service, on sera tenté d'inclure dans leur définition un sème /stabilité/, ce qui serait en règle générale erroné pour la seconde acception, pour laquelle ce sème n'est pas définitoire, relativement à 'plat' et à 'couvert', par exemple. » (Rastier et al. 1994, p. 51)

C'est exactement la même critique qui s'applique à l'analyse de *ring* par Langacker, dans laquelle ce dernier postule l'existence d'un schéma d'approbation circulaire, critique qui, d'une manière générale, vise toutes les conceptions de nature sémasiologique :

⁹³ Dans l'expression *être aimable comme une porte de prison*.

« La méthode traditionnelle, dite sémasiologique, est employée par la plupart des dictionnaires. Elle code les unités lexicales par leur signifiant graphique. A chaque signifiant, on associe l'ensemble des signifiés que ce signifiant est susceptible de véhiculer, et l'on cherche ensuite à structurer leur inventaire. [...] Cependant, les significations associées à un même signifiant n'ont pas nécessairement d'éléments en communs (on parle alors d'homonymie) ; et quand elles en ont (on parle alors de polysémie), elles ne se rencontrent pas dans les mêmes contextes, n'ont pas la même histoire, n'appartiennent généralement pas au même niveau de langue, etc. Les interdéfinir conduit alors à des impasses, comme celle où s'engagent Langacker (1987) quand il interdéfinit les diverses significations de *ring*, qui vont de l'arène à l'anneau nasal, sous le prétexte qu'elles désignent des objets circulaires. » (Rastier et al. 1994, p. 45)

Or, comme le souligne très justement Cadiot et Visetti :

« Toutefois, notre point de vue diffère à cet endroit : nous ne refuserions pas de reconnaître un motif à 'ring', même si nous ne prenons pas le schéma circulaire de Langacker pour argent comptant, et soutenons par ailleurs le caractère intrinsèquement différentiel des profilages. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 113)

La divergence des points de vue est-elle irréductible ?

La sémantique indexicale postule l'existence de motifs linguistiques dont le rôle est de motiver les emplois (catachrétiques, figurés, polysémiques) d'un mot. Nous pourrions être amenés à penser qu'il y a là les traces d'une approche sémasiologique, puisqu'en un certain sens il s'agit de rendre compte, sur la base d'un seul signifiant, des différents signifiés qu'il est susceptible de véhiculer. Or ce n'est pas tout à fait le cas. Le motif linguistique a ceci de remarquable qu'il peut être amené à disparaître ou à être remanié. En d'autres termes, il n'a pas cette valeur absolue que l'on reconnaît dans les conceptions sémasiologiques :

« Par définition, les motifs sont, non pas exactement sous-déterminés (ce serait prendre le risque de les considérer uniquement comme des abstractions génériques), mais toujours susceptibles d'être remaniés. Ils peuvent disparaître de la conscience des locuteurs, rester dans une mémoire enfouie de la langue, et même ne pas participer à la construction des emplois routiniers de mots qui pourtant continuent de les receler : ces emplois reposeront alors sur d'autres moyens de profilage, par exemple de type métonymique, ou bien sur des thèmes originaux constitués en discours. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 106)

On peut donc en conclure que la sémantique indexicale, en postulant l'existence d'une strate des motifs, traite un niveau de la signification qui n'intéresse pas nécessairement la sémantique interprétative. Mais ce régime de la signification ne crée pas pour autant une contradiction radicale entre ces deux approches.

4.2.4.3 Le profilage

Abordons maintenant la seconde strate de la signification, à savoir le profilage. Cadiot et Visetti, poursuivant la comparaison entre leur approche et celle de la sémantique interprétative, indiquent que le profilage peut être mis en correspondance avec les opérations interprétatives de Rastier :

« Les profils, quand ils engagent des motifs, jouent sur une plasticité de leurs traits : neutralisation complète ou virtualisation ; à l'inverse mise en saillance ; également afférences et requalifications par des dimensions nouvelles : soit socialement normées selon des profils déjà enregistrés en lexique, soit découlant de façon inédite de la mise en syntagme. Tout cela est conforme à ce qu'en dit F. Rastier. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 111)

Le profilage est donc le régime à l'intérieur duquel se détermine une mise en perspective du motif, un éclairage qui peut aller de la mise en saillance de ce motif (c'est le cas des emplois figurés qui mettent généralement en relief le motif initial) jusqu'à sa neutralisation complète (c'est le cas, entre autres, des emplois dénominatifs, dans lesquels le motif initial ne joue pratiquement aucun rôle).

Ces deux pôles du profilage, nous les avons croisés lors de l'étude des différents emplois de *créneau*. Ainsi, les exemples listés sous (43) permettent d'illustrer le premier pôle (mise en saillance du motif). La plupart semblent de nature catachrétique et font tous ressortir un motif initial de nature plutôt perceptuelle, dont nous avons dit qu'il pouvait être glosé comme un 'intervalle propre à offrir une certaine disponibilité'. Nous avons remarqué, toutefois, que ces emplois spécifiaient ce motif initial en l'enrichissant : ainsi l'intervalle en question peut être spatialisé (*faire un créneau*), temporalisé (*créneau horaire*), mais aussi devenir une opportunité (*un bon créneau*) ou le signe d'une non conformité (*hors-créneau*). En d'autres termes, sa transposition dans de nouveaux domaines provoque aussi un profilage particulier, un enrichissement du motif initial et par extension, une certaine spécialisation⁹⁴.

Le second pôle (neutralisation du motif) est très bien illustré par l'énoncé *monter au créneau*, où l'on perd de vue l'idée d'intervalle. L'emploi devient alors purement dénominatif et désigne effectivement cette ouverture pratiquée dans un mur, et qui permet de tirer à couvert sur l'assaillant. Dans ce cas, le profilage neutralise le motif et par la même occasion fraye la voie vers une thématique particulière, à savoir la guerre.

⁹⁴ En cela, le profilage n'est pas sans présenter de fortes similitudes avec les PES de la première période de la sémantique indexicale. Une différence de taille, toutefois : les PES permettaient une spécification de la PE et devaient en cela rester cohérentes avec celle-ci, tandis que le profilage, comme nous le voyons dans ce qui suit, peut aussi amener à une neutralisation plus ou moins complète du motif.

4.2.4.4 La thématique

Si nous avons fait le choix de placer la sémantique indexicale dans ce troisième chapitre, en d'autres termes parmi les approches qui se préoccupent de la métaphore dans sa dimension textuelle, c'est justement à cause de ce troisième régime de la signification qu'est la thématique. Non pas qu'elle corresponde à la dimension du texte proprement dit⁹⁵, mais elle permet d'ouvrir la problématique de la signification sur de grandes unités discursives.

La nature de ces unités discursives, on la conçoit facilement si l'on poursuit la comparaison engagée entre le dispositif théorique présenté par Cadiot et Visetti et celui de la sémantique interprétative. La thématique renvoie alors en partie à l'isotopie générique et / ou spécifique. Contrairement au motif, la thématique n'est donc pas un concept nouveau. Ce qui l'est plus, en revanche, c'est la nature des relations qui s'établissent entre la thématique et le motif, et qui permettent de rendre compte, contrairement à la plupart des approches schématiques, de l'innovation sémantique :

« Plus généralement, il est essentiel pour l'économie des motifs, qu'on puisse les retrouver comme sources et produits de l'activité de langage à tous les niveaux d'intégration : faute de quoi, on ne pourrait comprendre les rétroactions les plus profondes de la thématique sur les valeurs lexicales, que ce soit en diachronie ou dans la parole ; et corrélativement la portée du langage serait bornée en permanence par un répertoire clos (un dictionnaire) de 'formes schématiques', dont les paradigmes de stabilisations / déstabilisations circonscraient d'avance le jeu lexical de l'innovation sémantique. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 96 note)

Dans ce contexte, une telle rétroaction de la thématique sur les motifs ouvre la sémantique indexicale vers une conception véritablement dynamique de la signification, dynamique qui, par la même occasion, tend à réduire l'opposition langue - parole, puisque ladite dynamique n'en reste pas simplement au niveau des formes sémantiques mais s'applique également aux trois strates ainsi définies⁹⁶.

⁹⁵ Une simplification consisterait à placer le motif au niveau du mot, le profilage au niveau du syntagme et la thématique au niveau du texte. Une telle simplification ne peut toutefois être admise : la relation entre les trois régimes de la signification lexicale et les trois dimensions de la langue n'est pas bijective ; elle doit être vue sur le mode d'une interaction complexe : « Comme nous l'avons déjà souligné, des concepts tels que *motifs*, *profils*, *thèmes* ne sont pas à aligner sur une méréologie simple, ou sur une chronologie étagée, du type *mot*, *phrase*, *texte*. Ils ont sans doute des usages évidents si l'on se reporte à ces vénérables découpages, mais en réalité ils ne s'y limitent pas et peuvent faire l'objet d'applications à d'autres paliers d'intégration. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 143).

⁹⁶ Bien souvent, une théorie linguistique, pour se faire plus accessible et dépasser la simple exposition de dispositifs conceptuels, utilise une métaphore de nature pédagogique. Celle qu'emploient Cadiot et Visetti est d'autant plus intéressante qu'elle rend compte assez clairement des enjeux : « *Le lexique est comme un système complexe* » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 146). Pour commenter cette métaphore, il faudrait mener un développement sur la physique dynamique, développement inutile ici puisqu'on le trouve chez des auteurs infiniment plus compétents (Petitot 1985; Victorri & Fuchs 1996, chap. 8; Visetti 1990).

Comme le soulignent très justement Cadiot et Visetti, les titres de roman, par exemple, actualisent simultanément les trois phases de la signification : *l'homme de fer, le lys dans la vallée, les douceurs de la chair, le repos du guerrier, etc.* (Cadiot & Visetti à paraître, pp. 144-145) et l'on ne doit en privilégier aucune par rapport aux autres si l'on veut décrire le sens de tels énoncés.

4.2.5 Les emplois : un continuum déterminé par l'interaction des strates de la signification

La mise en relief de ces trois régimes de la signification provoque un certain nombre de conséquences sur la répartition des emplois. Dans notre premier chapitre, nous avons exploré les approches distinctives et constaté que la répartition des emplois obéissait à des critères précis. Nous pouvions alors délimiter les régions des emplois de façon plus ou moins rigoureuse.

Dans le cadre de la sémantique indexicale, en revanche, cette répartition prend une forme beaucoup moins discontinue. L'interaction des trois strates de la signification détermine en effet l'existence d'un continuum :

« Ainsi pouvons-nous, passant à travers les sens figurés, les répartir selon leur type d'élaboration et d'exploitation des motifs : on ira ainsi de la condensation thématique encore figurative, toujours partiellement ancrée dans des thématiques originales, jusqu'au motif émancipé, en passe de gagner un statut générique, donc se faire oublier dans une polysémie de bon aloi. [...] Si donc l'impression de sens figuré peut recevoir quelque caractérisation dans notre dispositif théorique, on voit qu'elle doit porter en même temps sur ses trois phases. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 187)

La mise en relief d'un continuum des emplois est fondamentale et permet de changer de problématique : plutôt que de mettre au point des critères de répartitions rigides, il s'agit maintenant de comprendre la question des emplois sous la forme d'un espace, voire d'une topologie. Dans un tel cadre, un emploi polysémique ou métaphorique, par exemple, sera désormais perçu comme un état particulier d'une dynamique globale. Plus encore, un tel point de vue permet de dépasser le simple niveau des emplois pour ouvrir la voie à une véritable stylistique des formes sémantiques :

« Nous pourrions également nous enhardir jusqu'à proposer de redistribuer une part des analyses stylistiques selon les différentes 'phases' et 'formation' de sens que nous avons présentées. On pourrait ainsi envisager la possibilité d'une stylistique des motifs, qui viserait à caractériser, selon les genres et les auteurs, diverses façons de jouer de la strate 'motifs' au sein de profil ou de thèmes : style

plat ou imagé ; style bourré de clichés ou au contraire ludique (jeux de mots : calembours, à-peu-près) ; style 'mythique', qui a la limite ne serait plus fait que de motifs valorisés ; style 'à deux temps', caractérisé par des emplois 'sérieux' lors d'une première occurrence lexicale (le motif étant alors assourdi par la thématization en cours), suivi d'un retour 'ironique' au motif par allusion plus loin dans le texte, *etc.* » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 143)

En fait, les possibilités permises par une dynamique complexe jouant sur les trois régimes de la signification sont innombrables, et permettrons sans doute dans un avenir que nous souhaitons proche de rendre compte de la très grande diversité des effets de sens.

La dynamique complexe mise en place par la sémantique indexicale est donc une approche globale sur l'activité de langage, approche globale qui donne une réalité au texte et qui permet un traitement des métaphores à dimension textuelle. La suite de notre travail consistera à explorer certaines des applications permises par la sémantique indexicale, en jonction avec une dernière hypothèse que nous allons aborder dès à présent, à savoir l'intégration conceptuelle.

4.3 L'intégration conceptuelle

4.3.1 Introduction - Quelques exemples

Proposé par Fauconnier et Turner (Fauconnier & Turner 1994), l'intégration conceptuelle (désormais : IC) est une théorie cognitive ; elle est censée décrire certains fonctionnements propres au raisonnement humain, et du fait de sa grande généralité, peut s'appliquer à des phénomènes linguistiques et / ou cognitifs très variés : métaphore, et d'une manière générale un grand nombre de figure rhétorique, mais aussi une partie de la grammaire⁹⁷. Dans cette approche, l'unité fondamentale de l'organisation cognitive est l'espace mental (Fauconnier 1984), une structure de représentation que les locuteurs construisent lorsqu'ils parlent, écrivent, pensent ou imaginent. Sur la base de cette unité, la théorie de l'intégration conceptuelle propose un formalisme regroupant les lois de composition spécifiques à ces espaces mentaux, les principes d'optimisation qui régulent ces lois, et cherche à décrire les moyens par lesquels, à partir de plusieurs espaces mentaux d'entrée, il est possible d'aboutir à

⁹⁷ En ce qui concerne les applications grammaticales : (Fauconnier & Turner 1996). Pour une étude non détaillée des ditransitives et des résultatives en anglais dans cette approche, voir en particulier : (Turner 2000b).

un espace émergent (ou espace mixte⁹⁸, ou encore intégrant). En plus de ces deux types d'espaces (les entrées et l'espace intégrant), l'intégration conceptuelle définit un espace générique dans lequel figure la structure abstraite et dépouillée qui doit être partagée par tous les autres espaces, et dans lesquels elle doit se spécifier. L'architecture du modèle est donc constituée au minimum de quatre espaces dont les relations peuvent être représentées par le schéma suivant :

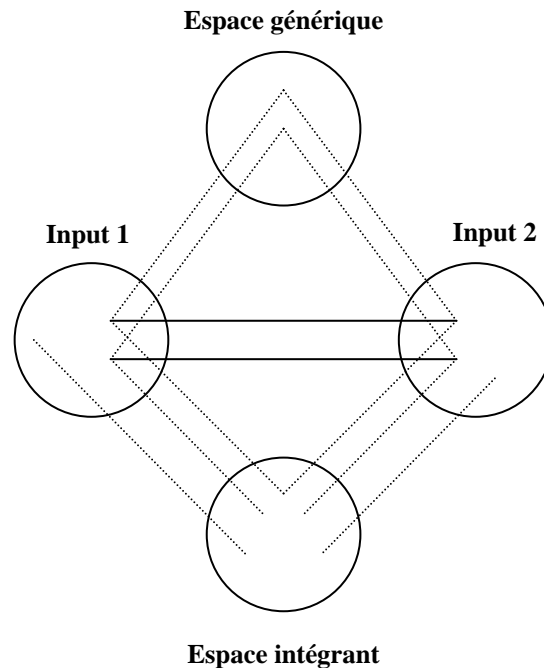


Figure 4-1 : schéma général de l'intégration conceptuelle

Chaque espace d'entrée contient des informations hétérogènes, héritées du domaine conceptuel auquel il se rapporte, d'un fond commun culturel, d'un contexte, de points de vues, *etc.* En cela l'espace mental ne doit pas être confondu avec les domaines conceptuels utilisés par Lakoff et Johnson :

« We use the term “mental space” in contrast to the term “conceptual domain”. A mental space is a (relatively small) conceptual packet built up for purposes of local understanding and action. Mental spaces are constructed whenever we think and talk. They are interconnected, and they can be modified as discourse unfolds. For example, we may built up a mental space to understand the phrase “my hike along the Appalachian trail in Carlisle, Pennsylvania in 1990” This mental space will include the hike, the hiker, the date, the location, and so on. It will recruit partial structure from the conceptual domain of journey, but only a small amount of the knowledge associated with journey will be explicitly recruited in building up the mental space. Additional structures become available through default and

⁹⁸ C'est de cette manière que Récanati traduit *blending space* ou encore *blend*.

pragmatic procedures. *A given mental space often recruits structure from more than one conceptual domain.* » (Turner & Fauconnier 1995)⁹⁹

Du reste, l'IC peut être considérée comme un concurrent plus ou moins affirmé de la TMC. Car si le modèle à « deux espaces » (*two-domain model*) de Lakoff semble d'une grande efficacité, en particulier dans l'élaboration des métaphores conceptuelles les plus conventionnelles et des catachrèses, le modèle à « espaces multiples » (*many-space model*) que proposent Fauconnier et Turner se veut capable d'expliquer un certain nombre de phénomènes que la TMC est incapable de traiter, même au niveau des métaphores conventionnelles. L'IC doit donc être conçue comme un modèle plus général dont la TMC ne devient qu'un sous-aspect et si les métaphores conceptuelles de Lakoff sont assez souvent utilisées dans le calcul d'intégration, elles sont loin d'en former le noyau.

L'espace intégrant est le fruit de la composition complexe qui s'opère entre les éléments des espaces d'entrée : sa structure est le résultat d'une intégration d'éléments qui figurent originellement dans des espaces distincts, intégration qui se calcule en partie sous la contrainte du patron abstrait représenté par l'espace générique, et qui a l'avantage de garantir à lui seul toute la cohérence du calcul analogique, mais aussi par l'intermédiaire d'un certain nombre de règles de composition sur lesquelles nous nous attarderons longuement¹⁰⁰.

Le processus d'intégration n'étant pas complètement formalisé à l'heure actuelle, il laisse la porte ouverte à des approches sensiblement différentes selon les auteurs, et permet une certaine souplesse concernant la nature des éléments qui composent chaque espace. Néanmoins, au-delà des domaines conceptuels, scénarii et cadres conceptuels sont les éléments habituellement convoqués pour rendre compte de la composition.

Pour finir, soulignons dès maintenant que cette composition, justement, doit être vue comme une composition complexe qui n'entretient qu'assez peu de rapport avec la compositionnalité traditionnelle que l'on trouve en logique.

4.3.1.1 Creuser sa propre tombe

La métaphore, en tant qu'elle implique généralement deux domaines et travaille sur les relations particulières qu'ils entretiennent, se trouve être l'un des phénomènes les plus féconds pour la théorie :

« Metaphor is a salient and persuasive cognitive process that link conceptualization and language. It depends crucially on a cross-space mapping between two inputs (the Source and the Target). This makes it a prime candidate

⁹⁹ C'est nous qui soulignons.

¹⁰⁰ Cf. section 4.3.2.2 et suivantes.

for the construction of blends, and indeed we find that blended spaces play key role in metaphorical mappings. That is, in addition to the familiar Source and Target of metaphorical projection, blends are constructed in which important cognitive work gets accomplished. » (Fauconnier 1997b, p. 168)

L'un des exemples le plus cité par les représentants de cette approche est probablement le suivant :

(45) *Creuser sa propre tombe*¹⁰¹.

Expression conventionnelle de l'anglais comme du français, elle indique que la personne à qui elle s'applique fait un certain nombre de choses qui devraient la mener à sa perte sans pour autant qu'elle s'en rende compte.

Deux espaces d'entrée sont impliqués ici : le premier correspond au domaine concret des tombes, des cadavres, des enterrements, des fossoyeurs et de tout ce qui peut s'y rattacher par un lien métonymique ; le second fait intervenir un schéma beaucoup plus abstrait, qui consiste à faire des choses par erreur, de façon non intentionnelle, et qui aboutit finalement à la catastrophe. La mise en présence de ces deux domaines provoque une série de projections qui rapproche certains éléments du premier espace à ceux du second : la mort et l'enterrement seront liés à la catastrophe finale, et les erreurs qui précèdent la catastrophe finale seront mises en rapport avec les actions qui précèdent l'enterrement (creuser une tombe). Il est à noter que ces erreurs peuvent être de nature très hétérogène : investissements immobiliers, engagement affectif, consommation de viande bovine française, *etc.*, ceci permettant à une telle métaphore de s'appliquer à un nombre potentiellement illimité de situations, comme nous le verrons tout à l'heure.

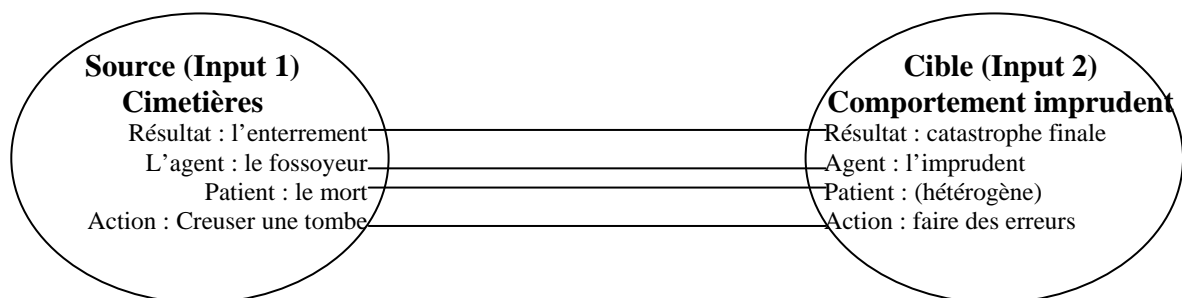


Figure 4-2 : projections trans-spaciales induites par *creuser sa propre tombe*

Ce qu'il faut comprendre, c'est que dans l'espace concret des cimetières, personne ne facilitera son propre enterrement, à moins d'être déprimé ; parallèlement, dans l'espace

¹⁰¹ L'exemple est analysé dans (Fauconnier 1997b) et (Fauconnier & Turner 1998).

abstrait du comportement imprudent, les erreurs ne peuvent se faire que par inconscience, surtout lorsqu'elles mènent à une catastrophe.

Toutefois, lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il *creuse sa propre tombe*, on provoque un certain nombre de bouleversement dans les structures causales propres aux deux espaces. On s'en rend facilement compte lorsqu'on les compare : si des actes inconscients amènent la catastrophe finale, le fait de creuser une tombe n'implique généralement pas la mort du fossoyeur, et dans les cas les plus extrêmes, si l'on prépare une tombe à l'avance, considérant que le client, par une santé ou un mode de vie déplorable, a de fortes chances d'y passer, il n'en reste pas moins vrai que le fait de jeter la dernière pelletée de terre ne provoque pas pour autant sa mort. Au contraire, notre savoir encyclopédique (*background knowledge*) nous enseigne que la structure causale habituellement en vigueur est la suivante : le patient meurt, l'agent creuse une tombe, puis enterre le patient. Or il faut bien admettre que dans son interprétation, l'expression conventionnelle (45) inverse les rôles et l'ordre des faits, et nous amène à penser que c'est le patient qui creuse une tombe, et qu'une fois qu'elle est suffisamment profonde, et seulement à cet instant, le patient meurt puis l'occupe.

C'est donc une situation extraordinaire que l'on ne retrouve nul part ailleurs. Même dans une scène, relativement classique dans le genre *western* ou *policier*, où l'on voit deux malfrats obliger leur victime, en la menaçant de leurs armes, à creuser sa propre tombe, il est évident que le fait de finir de creuser n'entretient pas de lien causal *direct* avec la mort de ladite victime.

La métaphore génère donc un nombre considérable d'impossibilités, et devrait, par la quantité d'incompatibilités qu'elle provoque, rester à l'état d'énigme. Et pourtant, nous savons tous qu'elle est à l'origine d'un sens cohérent partageable par tous. Selon le point de vue de l'IC, ces paradoxes se règlent à l'intérieur d'un nouvel espace, l'espace intégrant qui hérite des structures concrètes du monde des cimetières (tombe, enterrement, creusement, *etc.*), mais qui reprend au cadre conceptuel abstrait « faire des erreurs » sa structure causale et temporelle. L'espace intégrant n'est donc pas une juxtaposition des deux espaces d'entrée (une simple juxtaposition n'aurait pas réglé les paradoxes mentionnés). Bien au contraire, il construit une structure *émergente* que l'on ne retrouve dans aucun des deux espaces d'entrée, ni dans l'espace générique.

C'est à partir de cette structure émergente que l'on peut inférer un certain nombre de choses : plus la tombe est profonde, plus les chances de mourir s'accroissent, et incidemment, plus la chute est dure. De plus, c'est uniquement dans ce nouvel espace, qu'il devient possible et cohérent de creuser une tombe sans s'en rendre compte : ceci vient directement de l'espace

d'entrée cible, dans lequel il est normal d'être inconscient des erreurs que l'on fait. Il n'en reste pas moins vrai que seul un véritable fou peut creuser une tombe de façon inconsciente, et c'est justement ce que vise la métaphore : souligner et illustrer d'une façon frappante la folie inconsciente du personnage visé.

Plus encore, cette structure émergente construit des propriétés qui lui sont propres et qu'ici encore, on ne repère nulle part ailleurs. L'une d'entre elle est d'inverser le lien de cause à effet propre à l'espace source : ce n'est plus la mort qui provoque l'existence de la tombe (comme il est classiquement admis dans le domaine conceptuel des enterrements), mais l'existence de la tombe qui cause la mort. Cette inversion est entièrement déterminée par la nature de la *cible* (où les activités malheureuses auxquelles le personnage se livre le mènent à sa perte) et que l'espace intégrant reprend à son compte. Nous aboutissons ainsi à une scène fantastique mais qui n'en reste pas moins cohérente. On peut d'ailleurs vérifier cette cohérence en faisant varier l'énoncé :

(46) *A chaque investissement que tu fais, tu creuses un peu plus profondément ta tombe.*

Dans ce cas, l'espace intégrant fusionne le financier et le fossoyeur ; les investissements représentent la pelle (le moyen) en même temps que l'action de creuser (l'action) ; la profondeur de la tombe nous renvoie la mesure des pertes financières subies, et la conclusion peut s'orienter vers l'alternative suivante : la mort du financier (un suicide, par exemple) ou sa ruine complète. Le sentiment de cohérence, s'il est immédiat pour un locuteur natif, est donc le résultat d'une intrication complexe de relations dont le locuteur n'a pas conscience, un réseau extrêmement fin dont l'IC donne manifestement la meilleure approximation.

L'intérêt d'une telle approche est de pouvoir rendre compte de façon assez économique d'un certain nombre d'énoncés qui, s'ils sont directement compréhensibles par les locuteurs, n'en restent pas moins délicats à décrire. Il en est ainsi de l'énoncé suivant que nous pourrions entendre s'appliquer à un sportif de haut niveau qui refuse obstinément de s'entraîner, énoncé qui ajoute une contradiction supplémentaire si l'on en reste à une lecture littérale :

(47) *A chaque jour passé ainsi à ne rien faire, tu creuses un peu plus ta propre tombe.*

La métaphore permet alors de conceptualiser l'inactivité dudit sportif dans les termes, justement, d'une activité¹⁰². C'est du reste l'intérêt de l'intégration conceptuelle que de rendre

¹⁰² Nous verrons un autre exemple qui conceptualise l'inactivité en termes d'activité (exemple (134), section 8.1).

possible l'intégration, par des moyens simples et efficaces, d'éléments parfaitement incompatibles à première vue.

La théorie de l'intégration est aussi d'une grande efficacité dans le cas des plaisanteries. Prenons pour exemple cet énoncé appliqué à un fossoyeur cardiaque à qui le médecin déconseille tout effort physique :

(48) *En creusant toutes ces tombes, vous creusez un peu plus la vôtre.*

Si les rôles des deux espaces d'entrée sont remplis par des personnages identiques (pour la cible comme pour la source, l'agent reste le fossoyeur), il n'en reste pas moins vrai que la première occurrence de *creuser* (*En creusant toutes ces tombes*) s'inscrit dans un cadre conceptuel spécifique (comportement imprudent). Par conséquent, il ne peut être confondu avec la seconde occurrence de *creuser* (*vous creusez un peu plus la vôtre*) qui appartient à un autre espace, celui des enterrements, avec le type de causalité qui lui est propre et qui se distingue du précédent. Pour cette raison, l'énoncé (48) n'est pas une tautologie¹⁰³.

4.3.1.2 Ce chirurgien est un boucher

Un autre exemple nous semble être d'un grand intérêt car il illustre un cas d'intégration à peu près parfait jouant sur des structures hautement analogiques :

(49) *Ce chirurgien est un boucher.*

Analysée dans (Grady et al. 1999), cette métaphore met en présence deux domaines, la chirurgie et la boucherie, et provoque une série de projections qui vont de la source (boucherie) vers la cible (chirurgie), projections essentiellement guidées par de fortes homologues : le boucher se projette dans le chirurgien, l'animal dans la personne opérée, la marchandise dans le patient, le couteau dans le scalpel, l'abattoir dans la salle d'opération. L'analyse de ces projections qui, pour le coup, ne sont plus partielles mais s'appliquent à chaque élément des deux espaces, n'est pourtant pas suffisante pour expliquer un phénomène crucial : la métaphore vise surtout à dire l'incompétence du chirurgien. Et justement, cette incompétence ne fait pas partie de l'espace source :

¹⁰³ Du point de vue logique, l'énoncé n'est pas exactement une tautologie. Pour qu'il le devienne, il faudrait dire : *en creusant toutes les tombes, vous creusez un peu plus la vôtre.*

« A butcher, though less prestigious than a surgeon, is competent at what he does and may be highly respected. Clearly, the notion of incompetence is not being mapped from source to target. » (Grady et al. 1999)¹⁰⁴

L'incompétence est donc inférée, non pas de la mise en présence des deux espaces, mais à partir d'un troisième (l'espace intégrant) qui hérite de certaines structures propres aux deux espaces d'entrée : de la cible, structuré autour du domaine de la chirurgie, il hérite de l'identité d'une personne se faisant opérer (ici, le locuteur), de l'identité d'un autre individu qui fait l'opération, et peut être de certains détails propres à la salle d'opération ; de l'espace source, il reprend le rôle de boucher et les activités qui lui sont associées. Ces projections sont donc des projections partielles, sélectives, comme dans le cas de l'énoncé (45) où l'on laissait de côté les liens causaux propre à l'espace des enterrements.

Enfin, l'espace générique représente une structure commune, partagée par les deux espaces sources, dans laquelle « a person uses a sharp instrument to perform a procedure on some other being » (Grady et al. 1999), et qui, par son existence, contraint une grande partie des projections entre les deux espaces en liant les rôles des cadres conceptuels qui ne sont spécifiés que dans les entrées.

Nous reproduisons ici (Figure 4-3) le réseau d'intégration conceptuelle tel que les auteurs l'envisagent dans leur article : les lignes solides constituent les projections entre les espaces d'entrée (cross-space mapping), les lignes en pointillés correspondent aux projections sur les autres espaces.

¹⁰⁴ La première remarque que nous nous permettons à ce niveau de notre exposé, c'est que les auteurs ne semblent pas tenir compte du fait que *boucher* est un terme lexicalement marqué : qualifier quelqu'un de boucher (un soldat, mais aussi, un professeur, par exemple, dont l'activité semble à première vue n'entretenir qu'assez peu de rapports avec le fait de découper quoique ce soit) n'est de toute façon pas un acte neutre. Néanmoins, nous admettons pour le moment que l'*incompétence* ne fait effectivement pas partie des propriétés lexicales de *boucher*.

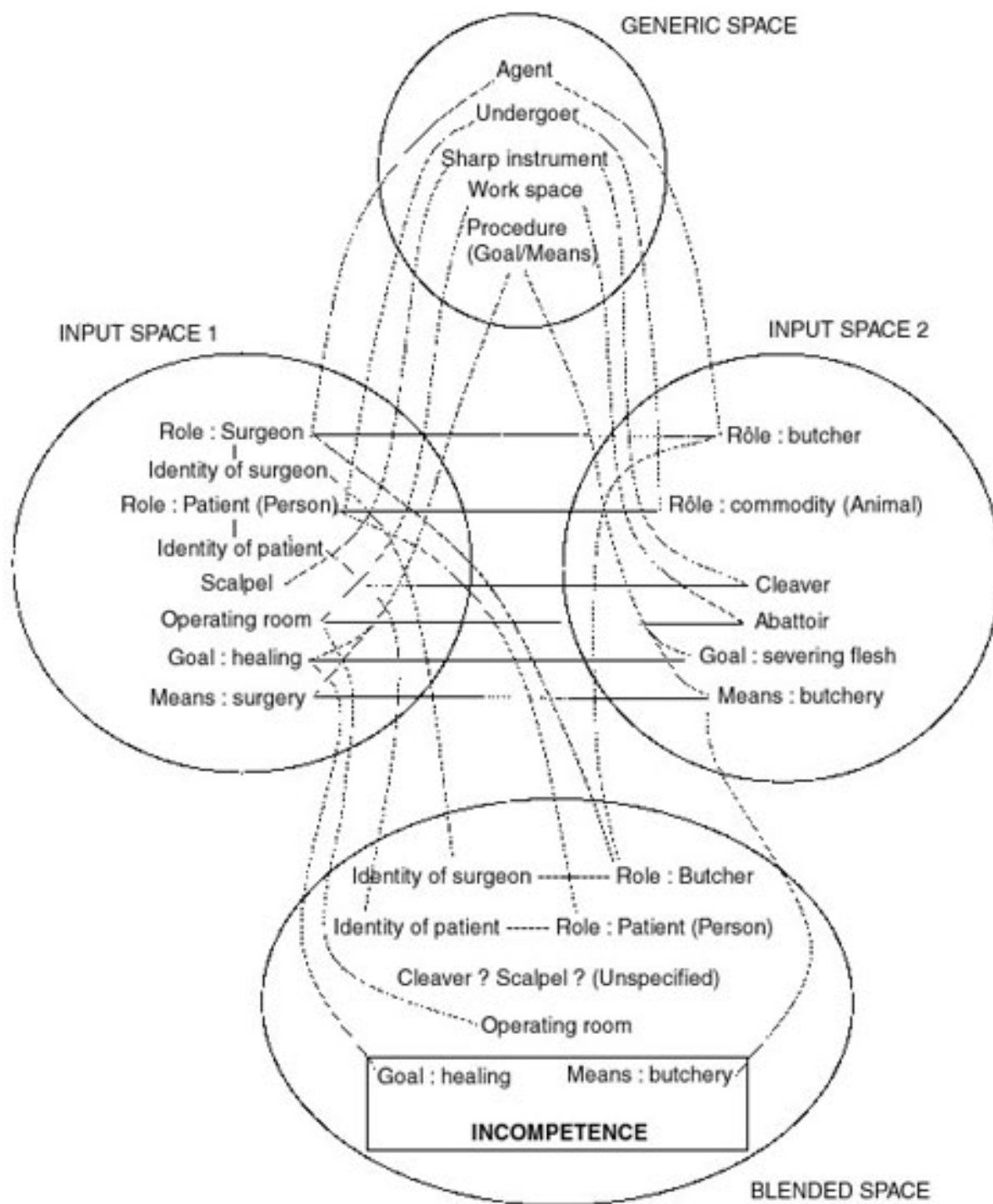


Figure 4-3 : réseau d'intégration conceptuelle induit par *surgeon as a butcher*¹⁰⁵

L'espace intégrant, résultat de l'intégration des deux espaces d'entrée, développe de lui-même un contenu émergent : si l'objectif, dans le blend, reste la guérison, les moyens mis en œuvre, en revanche, sont tous hérités du domaine de la boucherie. Cette incongruité entre

¹⁰⁵ D'après (Grady et al. 1999).

l'objectif du chirurgien et les moyens du boucher est à l'origine de cette inférence qui aboutit finalement à l'incompétence du chirurgien.

Les auteurs n'en restent pas à l'analyse de cette métaphore, mais s'intéressent aussi à sa réversibilité¹⁰⁶. Imaginons en effet une situation dans laquelle un jeune apprenti fait ses débuts. Tandis qu'il s'essaye à découper un morceau de viande, un témoin plus expérimenté pourrait avoir le commentaire suivant :

(50) *Ce n'est pas un boucher, c'est un chirurgien.*

Dans ce contexte, la métaphore sera comprise comme une évaluation négative du travail de l'apprenti, exactement pour les mêmes raisons que l'exemple précédent : une incongruité entre les objectifs du boucher et les moyens mis en œuvre, ceux du chirurgien¹⁰⁷.

4.3.2 Les principes de l'intégration

4.3.2.1 Espaces et projections

L'intégration conceptuelle est une opération relativement simple, à première vue, mais qui peut donner lieu à une myriade de possibilités combinatoires. Comme nous l'avons vu, elle opère sur deux espaces d'entrée (ou plus) afin de construire un troisième espace, l'espace intégrant. Ce dernier hérite de structures partielles venant des espaces d'entrée et, du coup, met en forme une structure qui lui est propre et qu'on appelle, pour cela, émergente, structure sur la base de laquelle un certain nombre d'inférences auparavant impossibles deviennent évidentes. Le processus de composition qui doit aboutir à la construction de l'espace intégrant passe par plusieurs projections entre des espaces de nature différente. Ce sont celles-ci que nous étudions maintenant.

1. Il existe des projections partielles qui s'établissent entre les deux espaces d'entrée : les projections trans-spatiales (*cross-space mapping*).

¹⁰⁶ Mais sans en tirer toutes les conséquences que cela peut avoir sur la théorie (cf. seconde partie, section 5.2).

¹⁰⁷ Une seconde remarque porterait sur le fait que l'énoncé 128 admet surtout une lecture méliorative. Cette approche, toutefois, n'est pas retenue par les auteurs, et cela pour une raison très simple : ce serait admettre que le terme de *chirurgien* est lui aussi lexicalement marqué (précision, rigueur, etc.) et communique ces propriétés au jeune apprenti. Or l'IC ne peut envisager, ou très difficilement, de postuler un lexique complexe, puisque les phénomènes qu'elle décrit seraient alors entièrement replacés dans la polysémie, rendant ainsi inutile et superfétatoire toute la théorie de l'IC. Bien au contraire, les représentants de l'IC feront tout pour définir ces propriétés (précision, rigueur, etc.) comme des propriétés émergentes construites dans et par un espace intégrant. Nous reviendrons sur ces problèmes en détail en début de seconde partie (section 5.2)

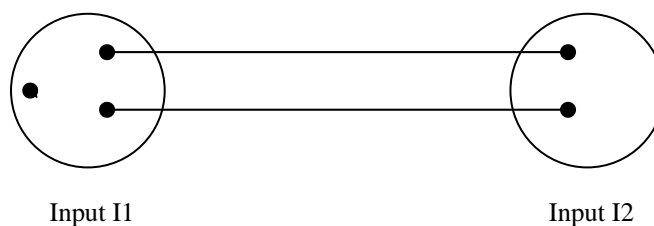


Figure 4-4 : projections trans-spatiales

Ces projections peuvent être déterminées par différents moyens : le plus évident est la connexion entre les rôles homologues de cadres conceptuels identiques. Pour le reste, nous préférons citer les auteurs eux-mêmes :

« Such counterpart connections are of many kinds : connections between frames and roles in frames ; connections of identity or transformation or representation ; metaphoric connections, *etc.* » (Fauconnier & Turner 1998) « The mappings between the spaces can be analogical, categorial or metaphoric, or connect generic roles or values through identity connectors. » (Turner & Fauconnier 1998) « First, these spaces can be built up from different conceptual domain or the same domain. Second, the mappings between the spaces can be analogical, categorial, or metaphoric, or connect generic roles or values through identity connectors. » (Turner & Fauconnier 1995)

Les connexions par identité reviennent à connecter entre eux des éléments identiques que l'on retrouve dans les deux espaces d'entrée (une personne, un objet, *etc.*). Les connexions fondées sur la représentation reviennent à connecter un objet à sa représentation (un personnage et sa photo, par exemple). Le rapprochement analogique dont parle la seconde citation est illustrée par l'exemple du chirurgien et du boucher : les deux personnages partagent une structure « framique » fortement analogique¹⁰⁸.

Si la plupart du temps les projections trans-spatiales se font entre deux espaces d'entrée, l'intégration conceptuelle ne doit pas être comprise comme une simple opération binaire : dans certains cas, plus de deux espaces d'entrée peuvent être requis, comme c'est le cas dans la métaphore conventionnelle :

¹⁰⁸ Le relatif sentiment d'imprécision que l'on peut éprouver sur la question des *cross-space mappings* est justement lié au fait que c'est cette projection, avec l'intégration, qui pose les plus grosses difficultés, bien qu'elle soit, selon nous, contrainte en partie par l'espace générique. Dans une conférence donnée au Collège de France, Turner précisait l'état actuel de la théorie sur ce point et nous avons pu constater que les projections trans-spatiales évoluaient plutôt vers une multiplication des possibilités : le changement, l'identité, le temps, l'espace, la cause et l'effet, la partie et le tout, la représentation, le rôle, l'analogie, la propriété, la similarité, la catégorie, l'intentionnalité, le contrefactuel, la contradiction, la singularité, l'expérience primaire, sont des relations intervenant dans les projections trans-spatiales, et selon Turner, cette liste n'est pas exhaustive (Turner 2000b; Turner 2000c). Quoi qu'il en soit, et c'est cela qu'il faut retenir, ces relations trans-spatiales sont toujours condensées dans l'espace intégrant sous forme de relations intra-spatiales.

(51) *Il a explosé.*

Ou alors dans une métaphore plus élaborée :

(52) *Il était si furieux que je pouvais voir de la fumée sortir de ses oreilles.*

Analysées dans (Lakoff 1987) puis reprises par la théorie de l'intégration (Turner & Fauconnier 1998), ces métaphores mettent en jeu trois espaces d'entrée distincts, un espace source et deux espaces cibles :

Source	Cible	
Input 1 « Faits physiques »	Input 2 « Emotions »	Input 3 « Physiologie »
Récipient Orifice Chaleur Vapeur Faire explosion	Personne Colère Signe de colère Montrer une colère extrême Haut degré d'émotion	Personne Oreilles Chaleur corporelle Transpiration, rougeur Agitation intense, perte de contrôle

Si dans la réalité la colère peut difficilement provoquer une explosion ou de la fumée, l'espace intégrant permet de l'inférer en se fondant sur les correspondances décrites ci-dessus.

2. Il existe un espace dit générique qui se projette dans tous les espaces d'entrée. Il contient les structures abstraites partagées par tous les autres espaces et dans lesquels elles se spécifient. Ainsi, la structure abstraite dans laquelle « une personne utilise un instrument tranchant pour faire quelque chose à quelqu'un » se spécifie dans l'espace des bouchers (« un boucher utilise un couperet, un couteau, un hachoir pour couper des morceaux de viande dans une pièce de bœuf ») et dans l'espace des chirurgiens (« un chirurgien utilise un scalpel pour couper la chair d'un patient »). Son importance est vitale pour le calcul : c'est lui qui détermine en partie le *cross-space mapping* et qui permet de relier entre eux les contenus de rôles homologues.

Si nous reprenons le cas du chirurgien qualifié de boucher (exemple (49)), l'espace générique se définit sous la forme d'une proposition logique en attente d'assignation (« a person uses a sharp instrument to perform a procedure on some other being »). Elle permet aussi de rapprocher le boucher et le chirurgien, le couteau et le scalpel, *etc.* Mais bien souvent, l'une des difficultés de l'IC revient à définir le contenu exact de cet espace, et si l'on reprend le cas de l'expression *creuser sa propre tombe* (l'exemple (45)), on doit admettre que la structure générique commune entre le fait de creuser une tombe et agir inconsciemment ne

peut être qu'extrêmement abstraite. Fauconnier nous a lui-même précisé la nature de cette généralité :

« Dans le cas de "creuser sa propre tombe," par exemple, le générique se réduit à l'idée d'un agent qui accomplit un processus graduel (creuser dans I1, faire des bêtises dans I2), avec une fin (la tombe /// l'échec, la banqueroute). Le fait que le générique soit schématique ne diminue pas son importance. D'ailleurs dans cet exemple, il y a probablement un troisième espace initial qui satisfait le générique : celui de s'acheminer vers la mort (mourir lentement). L'astuce du blend, c'est de fusionner des agents normalement distincts, celui qui creuse, et celui qui meurt, et de fusionner les trois processus, creuser, mourir, échouer. » (Fauconnier, communication personnelle).

En d'autres termes, tous les comportements imprudents ne peuvent entrer dans le format générique imposé par le fait de *creuser sa propre tombe*. Et s'ils restent très hétérogènes, les procès qualifiés d'imprudents n'en doivent pas moins respecter l'aspect graduel imposé par l'espace générique. Cette précision est d'une grande importance. En effet, le fait que le générique n'admette qu'un processus de nature graduelle permet d'expliquer la nature énigmatique d'un énoncé comme :

(53) (?) *En plaçant vos doigts dans cette prise électrique, vous creusez votre propre tombe.*

Certes, le fait de placer un doigt dans une prise électrique est imprudent, mais le processus qu'il décrit est trop ponctuel pour s'insérer harmonieusement dans le cadre conceptuel générique porté par l'espace du même nom. C'est cette incompatibilité entre un processus ponctuel et un cadre conceptuel en attente d'un processus graduel qui détermine alors chez le locuteur le sentiment d'une incohérence.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la nature d'une telle incohérence (section 6.2.2). Quoi qu'il en soit, la spécification de l'espace générique dans les espaces d'entrée peut se schématiser de la façon suivante :

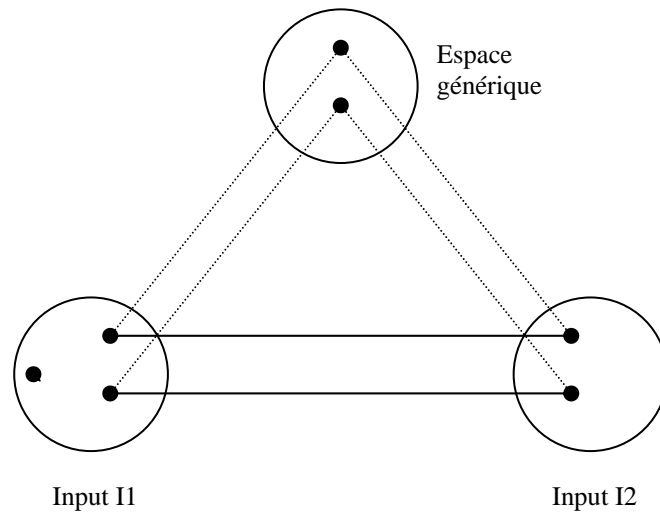


Figure 4-5 : espace générique et spécification dans les espaces d'entrée

3. Les inputs sont partiellement projetés sur un quatrième espace, l'espace intégrant. C'est cette dernière projection, dite sélective, qui détermine la structuration de l'espace intégrant.

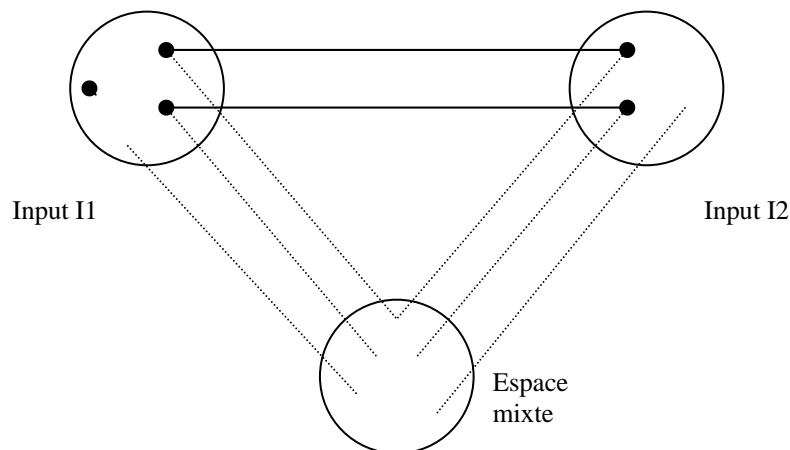


Figure 4-6 : projection partielle des espaces d'entrée dans l'espace intégrant

Contrairement aux projections employées dans le *cross-space mapping*, qui restent relativement variées et finalement assez peu contraignantes, les projections sélectives qui s'opèrent vers l'espace intégrant, en tant qu'elles déterminent le calcul d'intégration proprement dit, est définie d'une façon plus rigoureuse et conserve une certaine effectivité. Cela est rendu possible par la formulation de trois grands principes que toute intégration se doit de respecter. Ce sont ces trois principes que nous étudions successivement, en les illustrant par des exemples qui ne seront pas nécessairement métaphoriques.

4.3.2.2 La composition

Une fois les projections trans-spatiales établies, toute la question revient à savoir ce qu'il advient des éléments ainsi rapprochés : par exemple, doivent-ils être fusionnés en un seul élément ou bien doivent-ils au contraire conserver leur identité ? L'exemple que nous proposons pour illustrer cette question est certainement l'un des plus utilisés par les représentants de l'IC¹⁰⁹. Il consiste en une petite énigme orientale qui pose le problème de la résolution d'inférence :

(54) *Un jour, à l'aube, un moine bouddhiste commence l'ascension d'une montagne. Il atteint le sommet au coucher du soleil. Il y médite plusieurs jours puis, un matin, redescend. Il parvient au pied de la montagne le soir, au coucher du soleil. Sans faire d'hypothèse sur les arrêts qu'il a pu faire, ou sur la vitesse à laquelle il a pu marcher, montrez qu'il y a un endroit du chemin où le moine s'est retrouvé à la même heure le jour où il monte et le jour où il descend¹¹⁰.*

Selon les auteurs, le moyen cognitivement le plus économique pour résoudre ce problème consiste à imaginer le moine grimper et descendre la montagne le même jour, jusqu'à ce qu'il se rencontre lui-même, cette rencontre improbable marquant par la même occasion l'emplacement qu'il occupait à la même heure des deux journées. Si la solution semble relativement évidente pour tout le monde, les auteurs remarquent que la situation que l'on vient d'imaginer, si elle a l'avantage de rendre la réponse automatique, n'en reste pas moins fantastique : le moine ne peut simultanément grimper et descendre la montagne, et *a fortiori*, se rencontrer lui-même. Après intégration conceptuelle, en revanche, il le peut. Penchons nous maintenant sur le détail du calcul.

Les deux espaces d'entrée correspondent aux deux journées distinctes¹¹¹ :



Figure 4-7 : structure du contenu des espaces initiaux (exemple (54))

¹⁰⁹ L'énoncé en question n'est pas métaphorique.

¹¹⁰ (Fauconnier & Turner 1998)

¹¹¹ Rappelons que les espaces mentaux sont construits lorsque nous parlons et nous pensons, et peuvent contenir des éléments de nature différente structurés par des frames, des modèles cognitifs et des domaines différents.

L'espace générique contient les informations non spécifiées que partagent les deux espaces d'entrée, à savoir un individu qui marche, le domaine conceptuel *journée*, un chemin qui rejoint le sommet aux pieds d'une montagne, etc. La projection de l'espace générique dans les espaces d'entrée se fait comme suit, et détermine en partie les projections trans-spatiales :

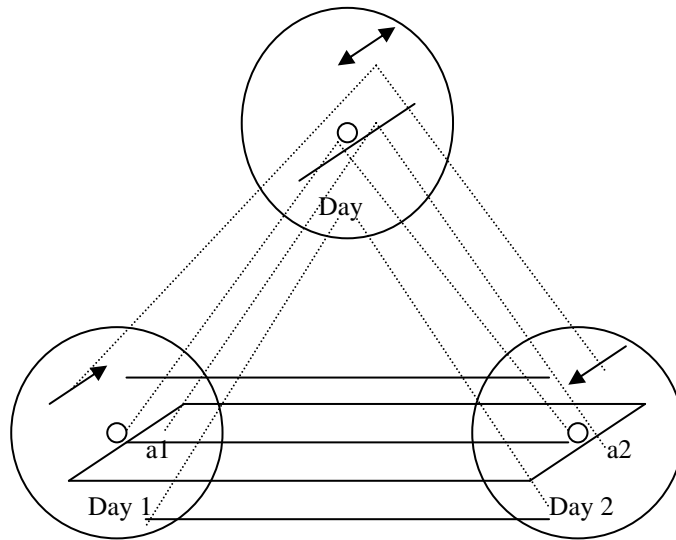


Figure 4-8 : spécification de l'espace générique dans les espaces initiaux (exemple (54))

La composition, en revanche, se fera de la façon suivante :

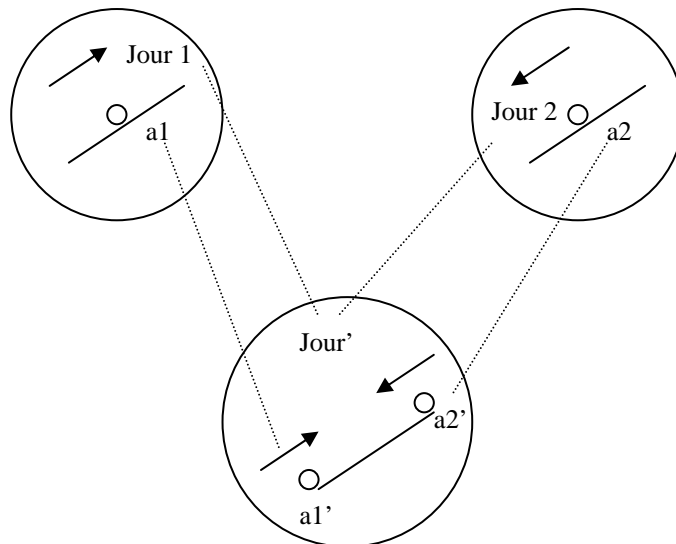


Figure 4-9 : projections sélectives (exemple (54))

C'est donc une composition complexe qui a lieu : les deux pentes de la montagne fusionnent en une seule, les deux jours (celui de la montée et celui de la descente) sont eux aussi projetés dans un jour unique ; en revanche, les deux moines ne sont pas fusionnés et conservent non seulement leur identité, mais aussi leur mouvement propre, la direction de ce

mouvement et la temporalité du voyage. Cette composition se fonde essentiellement sur des projections sélectives : elles sélectionnent l'information pertinente pour le propos. Ainsi, la date du voyage, par exemple, n'est plus précisée dans l'espace intégrant, contrairement au déroulement de la journée qui lui est préservé (matin, midi et soir). La composition aboutit à l'élaboration d'un nouvel espace (intégrant) ayant comme contenu une structure qui n'apparaît ni dans les entrées, ni dans l'espace générique, et qui met en place un nouveau jeu de relation entre les éléments : au lieu d'un moine, il y a en a deux, marchant dans des directions opposées, avec des positions qui peuvent être comparées à chaque instant du voyage puisque cela se passe au cours de la même journée.

La composition est donc l'opération centrale de l'intégration conceptuelle puisque c'est elle qui détermine l'avenir des éléments appartenant originellement aux inputs, et qui permet, par l'intermédiaire d'une nouvelle structure qu'elle construit dans l'espace intégrant, d'établir de nouveaux liens entre eux, et nous le verrons plus tard, de produire de nouvelles inférences, et comme dit le Turner, d'inventer du sens (Turner 2000d).

Pour bien comprendre l'intérêt de ce mode de composition, prenons un autre exemple non métaphorique, dans lequel un professeur de philosophie affirme, dans le cadre d'un séminaire :

(55) *Je soutiens que la raison est une faculté évolutive. Kant est en désaccord avec moi sur ce point. Il prétend que la raison est innée, à quoi je répons que cette affirmation a priori est dénuée de sens. Et je pose la question suivante : d'où viennent ces mystérieuses idées innées ? Kant rétorque, dans la Critique de la raison pure, que seules les idées innées sont puissantes. Mais alors, quel est le rôle de la sélection opérée par les groupes neuronaux ? Et là, Kant n'a pas de réponse¹¹².*

La singularité d'un tel discours est d'être structuré comme un dialogue entre un philosophe contemporain et Kant, bien que ce dernier n'appartienne pas à la même époque que le premier, et qu'il soit décédé depuis plusieurs siècles. C'est donc une scène relativement étrange à laquelle on assiste, tout en gardant en mémoire qu'elle n'est construite qu'au bénéfice d'une argumentation donnée.

Dans cet exemple, les deux philosophes sont imaginaires mis en relation pour s'entretenir d'une discussion sur la raison et l'innéisme. Les deux espaces d'entrée (dans le premier nous avons Kant philosophe de son époque, et dans le second, le philosophe

¹¹² (Fauconnier 1997a; Fauconnier & Turner 1998; Grady et al. 1999; Turner 2000d)

contemporain) partagent une structure commune (précisée dans l'espace générique : un philosophe, ses thèmes, ses expressions, sa langue, *etc.*) permettant d'établir clairement les correspondances trans-spatiales. La composition projette les deux philosophes dans l'espace intégrant (sans les fusionner), mais ne sélectionne pas le fait que Kant est mort, que sa langue est l'allemand, qu'il n'a jamais eut connaissance d'une quelconque « sélection opérée par les groupes neuronaux » ni de l'existence du professeur contemporain, que les dates sont différentes, *etc.*

La composition est donc différente de ce qui se passe pour le moine bouddhiste : les deux philosophes sont intégrés séparément tandis que les deux moines bouddhistes (qui correspondent pourtant à deux périodes différentes) sont fusionnés.

4.3.2.3 L'achèvement

L'achèvement, ou encore la complémentation (de l'ang. *completion*), a pour objectif d'apporter une structure supplémentaire à l'espace intégrant. Dans l'exemple du moine, en particulier, on sait que l'espace intégrant construit une scène où deux moines sont présents simultanément, marchant sur un même chemin dans une certaine direction. Cet espace, toutefois, ne nous permet pas, à lui seul, d'inférer la rencontre, et incidemment, la solution de l'énigme : il faut faire appel à un cadre conceptuel familier, dans lequel deux personnes se rapprochent l'une de l'autre en parcourant un sentier identique, cadre conceptuel inapplicable aux deux espaces d'entrée comme à l'espace générique mais qui prend tout son sens dans l'espace mixte.

L'idée de la complémentation, c'est donc de ramener ce qui n'est d'abord qu'une scène condensée à des schémas bien connus, maîtrisés et pour tout dire, familiers, sur la base desquels une grande partie du jeu inférentiel caractéristique de l'espace intégrant se fonde : ce n'est en effet qu'après avoir trouvé ces cadres conceptuels que les inférences deviennent possibles.

De la même manière, pour l'exemple (55), si l'on en reste à la structure émergente, l'interprétation ne peut aboutir : la seule chose que l'on sait, somme toute, c'est que deux philosophes sont mis en présence, avec une suspension de leurs langues, de leurs époques respectives, du fait qu'ils sont vivants ou décédés, *etc.* Seule l'addition d'un autre cadre conceptuel (ici, le cadre conceptuel du débat) nous permet de boucler le calcul, de le finaliser et de le ramener, selon les propos de Turner, à « une échelle humaine » (Turner 2000b).

4.3.2.4 L'élaboration

L'élaboration est la propriété de l'IC qui nous intéresse le plus par rapport à notre travail. C'est aussi celle que nous considérons comme la plus convaincante. Elle permet de développer *ad infinitum* l'espace intégrant selon ses propres règles, selon sa propre logique interne. C'est elle aussi qui laisse des traces dans le discours et nous permet de penser que l'IC peut avoir un intérêt proprement linguistique.

Dans les exemples (51) (*il a explosé*) et (52) (*Il était si furieux que je pouvais voir de la fumée sortir de ses oreilles*) un cas d'élaboration proposé par (Turner & Fauconnier 1998) consiste à poursuivre la métaphore en respectant la structure émergente de l'espace intégrant : « God, was he ever mad. I could see the smoke coming out of his ears - I thought his hat would catch fire ! ». Dans l'exemple (54), on peut aisément imaginer que les deux moines, lorsqu'ils se rencontrent, entament une discussion philosophique sur le concept d'identité (Fauconnier & Turner 1998).

Nous verrons dans la seconde partie de ce travail que lorsque l'espace intégrant est issu d'une métaphore (conventionnelle ou non), son élaboration correspond toujours à ce qu'on désigne ailleurs par la notion de métaphore filée. Pour cette raison, nous ne nous étendrons pas plus longtemps sur la notion d'élaboration, dont nous étudierons les propriétés en détails dans les prochaines parties.

4.3.2.5 Les spécificités formelles de la métaphore

Comme nous l'avons vu, l'intégration conceptuelle est un modèle de la cognition humaine. De fait, elle est apte à rendre compte d'un grand nombre de phénomènes qui ne sont pas nécessairement de nature métaphorique (exemple (54) et (55)) ainsi que de divers phénomènes syntaxiques (Fauconnier & Turner 1996).

Au-delà de cette généralité du modèle, Grady et al. (1999) ont toutefois montré que l'intégration conceptuelle impliquée par une métaphore présente deux spécificités formelles : fusion avec accommodation (*Fusion with accommodation*) et topicalité asymétrique (*Asymmetric topicality*). Soulignons dès maintenant qu'une approche cognitive telle que l'intégration conceptuelle est amenée, du fait de son origine cognitive, à formuler des spécificités métaphoriques très différentes de celles que l'on trouve dans les approches non cognitives. Nous aurons l'occasion d'étudier précisément ces divergences dans la partie suivante.

La première spécificité, dite *fusion avec accommodation*, indique que les éléments importants des deux espaces d'entrée, lorsqu'ils sont reliés par une projection trans-spatiale, sont projetés dans un élément unique de l'espace intégrant. En d'autres termes, un élément de l'espace intégrant correspond à un élément dans chaque espace d'entrée. Dans l'exemple (45), cette propriété s'illustre par le schéma suivant :

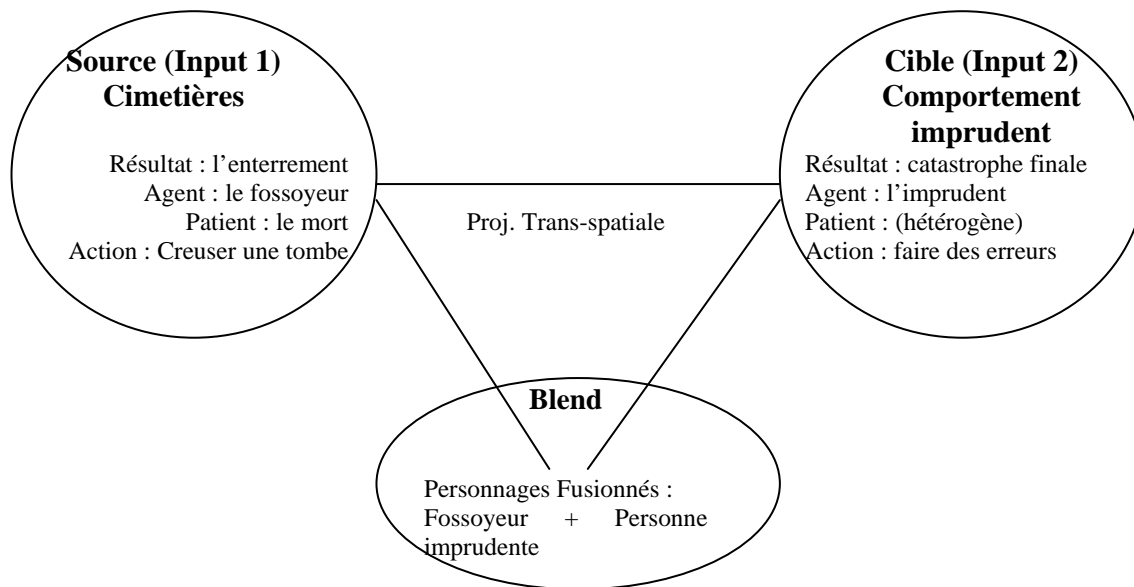


Figure 4-10 : fusion avec accommodation (exemple (45))

Les agents des deux espaces d'entrée sont fusionnés dans l'espace intégrant et ne forment plus qu'une seule personne.

Il n'en est pas de même pour les exemples (54) et (55), qui justement, ne sont pas métaphoriques : les deux moines bouddhistes sont intégrés de façon séparée dans l'espace intégrant, ce qui permet justement de résoudre l'énigme posée par le récit ; de même pour les deux philosophes (Kant et le philosophe contemporain), où leur non fusion dans l'espace intégrant permet de finaliser l'espace intégrant par achèvement, en recourant au cadre conceptuel du débat, cadre qu'il eut été impossible de récupérer s'ils eussent été fusionnés dans un élément unique, puisqu'un tel cadre exige la présence d'au moins deux personnes.

Si toute métaphore implique une fusion des éléments saillants des espaces d'entrée, la simple existence d'une fusion n'est toutefois pas suffisante pour identifier une métaphore. On constate en effet que dans les deux exemples précédents, certains éléments, même s'ils ne sont pas centraux, sont fusionnés : dans l'énigme orientale de l'exemple (54), les jours correspondant aux deux espaces d'entrée sont fusionnés (ce qui permet la rencontre des deux moines au milieu du parcours) ; de même, dans l'exemple (55), les langues respectives (l'allemand pour Kant, l'anglais pour le philosophe contemporain) sont fusionnées dans un

langage commun qui permet justement la discussion. Il est donc nécessaire de préciser la nature de la fusion opérée par un énoncé métaphorique.

Selon Grady et al., la fusion métaphorique se fait de façon asymétrique, de sorte que l'information contenue dans l'espace cible est neutralisée aux dépens de celle contenue dans l'espace source. Cette asymétrie, les auteurs la désignent par le terme d'accommodation :

« Metaphorical blends, [...] involve a different kind of fusion, in which certain very salient aspects of inputs domain structure are prohibited from entering the blend, and in which some salient structure in the blended space is prevented from floating back to the inputs. That is, there is information from one of the inputs (the target) that must be ignored in the blend [...]. An important feature of metaphorical fusion of counterparts, then, is that it involves overriding, and therefore not projecting, salient aspects of our knowledge of the target. [...] We refer to this particular phenomenon, in which structure from one fused element is blocked, as 'accommodation' : the target material yields to the source material, which is explicitly represented in the blend. » (Grady et al. 1999)

En fait, cette propriété de la métaphore avancée par Grady et al. est déjà plus ou moins contenue dans une analyse détaillée de l'intégration conceptuelle menée par Fauconnier & Turner (Fauconnier & Turner 1998). Ces derniers, en effet, entreprennent d'étudier toutes les possibilités formelles rendues possibles par l'intégration, mais sans limiter leur analyse à la simple métaphore. Ils aboutissent de la sorte à l'établissement d'une taxonomie des configurations rendues possibles par l'intégration.

Avant d'en livrer le contenu, il faut toutefois préciser un certain nombre de détails terminologiques, en particulier sur la notion de cadre conceptuel (*frame*). Ils sont au nombre de trois, décrits en termes de topologie, sans qu'il s'agisse néanmoins d'une véritable abstraction mathématisable :

- 1.) Le cadre d'organisation (*organizing frame*, et par abrég. *TF topology*) fournit une structure capable d'organiser les relations entre les éléments d'un espace mental.
- 2.) Le cadre spécifique (*specific frame*, et par abrég. *TS topology*), comme son nom l'indique, est une spécification d'un cadre organisant.
- 3.) Le cadre incident (*incident frame*, et par abrég. *TI topology*) est un cadre qui entretient certaines relations de proximité avec le cadre organisant.

Sur la base de ces trois structures, Fauconnier & Turner avancent plusieurs configurations possibles. Nous présentons dans ce qui suit certaines d'entre elles qui présentent des affinités étroites avec la métaphore.

1.) Les réseaux à « une face » (*one-sided networks*) : les espaces d'entrée contiennent deux cadres différents d'organisation, et l'un d'entre eux est utilisé pour organiser l'espace intégrant au détriment de l'autre. De façon exactement identique aux analyses de Grady et al., Fauconnier et Turner considèrent que la topologie TF qui structure l'espace intégrant vient alors de l'espace source et non de l'espace cible. A titre d'exemple, Fauconnier & Turner prennent le cas d'une métaphore courante, dans laquelle deux financiers en rapport de compétition engagent un combat de boxe. L'espace générique contient une relation de compétition abstraite entre deux personnes, un espace source structuré par le cadre conceptuel de la boxe. L'intégration sera alors asymétrique, en projetant le cadre conceptuel de l'espace source au détriment de celui de l'espace cible.

Cette configuration entretient des rapports très étroits avec les métaphores basiques, en particulier celles décrites par Lakoff et Johnson. Simplement, l'intégration conceptuelle, comme nous l'avons souligné dans la section 5.1.2, ajoute les projections et les spécifications nécessaires à la construction du sens de la métaphore telle qu'elle est produite :

« Any particular simple metaphoric one-sided network may have inhering within it a higher-order conventional metaphoric mapping, called by Lakoff and Johnson (1980) a basic metaphor. Such a basic metaphor is highly productive and inheres in indefinitely many particular constructions of meaning but itself abstract. For example, the blend structure for the boxing business competitors is an active, on-line, specific conceptual structure that has inhering within it the abstract, basic metaphor of competition as physical combat. A basic metaphor itself never constitutes an active, complete, on-line construction of meaning. It always requires additional conceptual specification and projection to supply a particular construction of meaning. » (Fauconnier & Turner 1998)

2.) Les réseaux à « deux faces » (*two-sided networks*) : les espaces d'entrée contiennent deux cadres d'organisation différents, et les deux topologies sont employées pour structurer l'espace intégrant. L'exemple (45), dans lequel une personne imprudente creuse sa propre tombe en se livrant à des activités risquées, illustre ce cas de figure. La mort et la tombe viennent de l'espace des enterrements, tandis que les rapports de causalité sont hérités de l'espace des comportements imprudents.

3.) Les réseaux à « deux faces » asymétriques (*asymetric two-sided networks*) : comme pour la configuration précédente, l'espace intégrant est organisé par les cadres conceptuels des deux espaces d'entrée. Néanmoins, la version asymétrique du réseau « deux faces » implique que le cadre d'organisation de l'espace intégrant est une extension de l'une des entrées. Pour illustrer ce cas de figure, Fauconnier & Turner proposent l'exemple suivant,

dans lequel une personne constate la rigueur du Vatican dans le match de boxe métaphorique qui l'oppose à l'avortement :

(56) *I suppose it's hard to bob and weave when you have a mitre on your head*¹¹³.

Dans un tel énoncé, l'espace intégrant est structuré par le cadre d'organisation de l'espace de la boxe et par celui de l'église catholique. Nous sommes donc dans un cas analogue au précédent (exemple (45), d'où un réseau à « deux faces »). Le Pape, qui hérite des symboles rituels de l'église catholique dont il a la charge, se retrouve avec sa mitre. Un tel couvre-chef symbolise sa dignité. Mais ce rapport entre la mitre et la dignité du Pape, rapport propre à l'espace de l'église catholique, n'a aucune contrepartie dans l'espace de la boxe, puisque les adversaires sont généralement peu vêtus afin de faciliter leurs déplacements. Dans l'espace intégrant, justement, la présence d'une mitre sur la tête de l'un des combattants va donner lieu à une finalisation par achèvement (*completion*) : le Pape connaît des difficultés pour se battre. Or cet achèvement est rendu possible par l'extension d'un cadre d'organisation au détriment de l'autre, celui de la boxe, dans lequel un chapeau diminue nécessairement les performances. Cette extension du cadre conceptuel de la boxe (la gêne occasionnée par la mitre dans le cadre d'un combat de boxe) au détriment de la signification symbolique de la mitre et de la nécessaire dignité du chef de l'église est alors à l'origine de l'asymétrie.

Comme nous l'avons mentionné, il ne s'agit là que de quelques exemples des configurations permises par l'intégration¹¹⁴. Mais les trois cas que nous venons d'exposer suffisent pour comprendre que selon Fauconnier & Turner, la métaphore peut se répartir sur plusieurs configurations différentes (au moins les trois que nous venons de voir). Cette hétérogénéité des configurations métaphoriques serait donc le signe d'une certaine divergence entre les conceptions de Fauconnier & Turner et celles de Grady et al., puisque ces derniers replacent la métaphore uniquement dans la configuration *one-sided*.

La seconde caractéristique formelle avancée par Grady et al. indique que pour une métaphore, les espaces d'entrée n'ont pas le même statut :

¹¹³ « Je suppose qu'il est difficile de bien se déplacer quand on a une mitre sur la tête »

« Metaphors, by contrast, are distinguished by asymmetric topicality. One of the inputs is topical and the others provides a means of re-framing the first for some conceptual or communicative purpose ; these are, respectively, the target and the source inputs of the metaphor. [...] “My surgeon is a butcher”¹¹⁵ is a (damning) statement about surgeon, not a butcher. » (Grady et al. 1999)

Le principe d'une topicalité asymétrique n'est donc rien d'autre qu'une reformulation moderne de ceux qui déterminent la théorie du double sens, et que l'on trouve particulièrement bien exposés dans Rastier (Rastier 1996, pp. 167 et suivantes). La théorie du double sens, en effet, postule entre autres la thèse d'une séparation entre un sens littéral et un sens figuré où ce dernier est généralement valorisé au détriment du premier. Cette distinction nous en trouvons l'écho moderne, dans une version directionnelle, avec la terminologie *source* et *cible*. Et si, bien souvent, le sens figuré « possède une supériorité d'ordre aléthique » à l'égard du sens littéral (Rastier 1996, p. 170), il nous semble que c'est bien cette supériorité qui se traduit ici dans la topicalité asymétrique.

De fait, les registres de valorisation que l'on trouvait dans l'exégèse, qui permettaient de corréler les oppositions littéral - spirituel (autre nom du figuré), visible - invisible, corps - âme, nous les retrouvons aujourd'hui sous une forme vidée de sa métaphysique, mais qui n'en manifeste pas moins une asymétrie des statuts : c'est l'opposition entre concret - abstrait.

« Furthermore, there is a long tradition of describing the greater concreteness of metaphoric sources as opposed to targets. Topicality probably correlates with these factors in that certain kind of topics are more likely to evoke metaphoric counterparts, which in turn are likely to be relatively rich in sensory content. » (Grady et al. 1999)

4.3.3 Les principes d'optimalité : l'intégration conceptuelle comme mécanisme régulateur

A ce niveau de notre analyse, il est temps de souligner que l'intégration conceptuelle ne doit pas être considérée comme une opération algorithmique :

¹¹⁴ D'une manière générale, l'intégration conceptuelle implique un réseau à topologie partagée (*shared topology networks*) : tous les espaces partagent une structure commune et les différentes configurations jouent sur la nature de ce qui est projeté et sur les types de spécifications. Par exemple, nous pouvons encore citer le cas des réseaux à topologie partagée non remplie (*unfilled shared topology networks*) : le cas de l'énigme orientale illustre ce cas de figure (exemple (54)). Il existe une topologie partagée par tous les espaces, topologie non spécifiée dans l'espace générique, et spécifiée de façon contradictoire dans les espaces d'entrée. Dans l'espace générique, en effet, la direction du mouvement et le jour ne sont pas spécifiés. D'où le qualificatif, pour un tel réseau, de « non rempli ». Pour plus de détail, nous renvoyons le lecteur au texte (Fauconnier & Turner 1998).

« La projection de contenu à partir des espaces d'entrée sur l'espace intégrant, ainsi que la complémentation du blend, ne sont pas algorithmiques. Les espaces d'entrée étant donnés, nous ne savons pas exactement la manière dont se fait leur intégration. » (Turner 2000a)

Cet état de fait a déjà été approché par Lakoff, lorsque celui-ci décrit le mécanisme de sa fameuse métaphore chimique (Lakoff & Johnson 1986, pp. 153 et suivantes, p. 162). Soit l'expression suivante :

(57) *La solution de mes problèmes.*

Elle évoque, pour l'un de ses étudiants étrangers, un « large volume de liquide bouillonnant et fumant, contenant tous les problèmes sous forme, soit de solution, soit de précipité, avec des catalyseurs qui dissout constamment certains problèmes (pour un temps) et en précipitaient d'autres. » L'aspect non algorithmique de l'intégration conceptuelle pointe une caractéristique analogue : personne ne peut vraiment prévoir dans quelle direction va s'orienter la construction de l'espace intégrant, même si l'on possède une bonne description des espaces d'entrée et de l'espace générique.

Cela ne veut pas dire que l'intégration conceptuelle est un principe non contraint : si l'IC n'a pas l'ambition d'offrir un modèle *calculable*, elle réintroduit toutefois une certaine régulation par l'intermédiaire de nombreux principes d'optimalité. Il est donc crucial de ne pas perdre de vue le fait suivant : l'intégration conceptuelle ne doit pas être considérée comme une opération formelle qui détermine un résultat unique de façon algébrique ; au contraire, elle a pour vocation de mettre au point un mécanisme régulateur, fondé sur l'optimisation de certains principes que nous allons décrire dans ce qui suit.

1.) L'intégration (*integration principle*) est le premier principe d'optimalité proposé par (Fauconnier & Turner 1998). Il indique que l'espace intégrant doit être perçu comme une unité conceptuelle dont la nature, le statut cognitif n'est pas différent de celui des espaces d'entrée.

« The blend must constitute a tightly integrated scene that can be manipulated as a unit. More generally, every space in the blend structure should have integration. » (Fauconnier & Turner 1998)

L'espace intégrant possède donc un statut cognitif identique à celui des espaces d'entrée : il doit être perçu comme une unité conceptuelle dont la nature n'est pas différente des autres

¹¹⁵ Exemple (49).

espaces. Ceci tendrait à montrer que l'opération d'intégration n'est pas une opération qui se déploie sur plusieurs niveaux d'analyse : l'espace mental est la structure unique de l'IC et en combinant deux (ou plusieurs) espaces c'est en vue d'en obtenir un autre. Dans les termes de la logique, l'IC est donc une composition interne.

2.) Le principe de topologie (*topology principle*) est un principe relativement fort qui indique que les relations inter-spatiales doivent avoir un effet dans l'espace intégrant :

« For any input space and any element in that space projected into the blend, it is optimal for the relations of the element in the blend to match the relation of its counterpart. » (Fauconnier & Turner 1998)

Ainsi, un espace intégrant sera plus optimal si les projections établies entre deux espaces d'entrée s'harmonisent dans cet espace intégrant, autrement dit, si la topologie inter-spatiale est reflétée dans celle de l'espace intégrant. Nous trouvons une bonne illustration de ce principe dans l'exemple du chirurgien - boucher où chaque élément d'un espace d'entrée correspond à son homologue « framique », et où ces correspondances sont toutes rendues effectives dans l'espace intégrant.

3.) Le principe de réseau (*web principle*) est un principe d'économie :

« Manipulating the blend as a unit must maintain the web of appropriate connections to the input spaces easily and without additional surveillance or computation. » (Fauconnier & Turner 1998)

Il porte sur les deux principes précédents : si l'espace intégrant doit être une unité conceptuelle à part entière et s'il doit refléter les projections inter-spatiales établies entre les espaces d'entrée, cela donne une cohérence suffisante à la topologie du réseau ainsi construite pour qu'elle se maintienne sans calcul supplémentaire. Ceci permet d'éviter de mettre en place des règles additionnelles.

4.) Le principe de décompactage (*unpacking principle*) nous semble être plus qu'un simple principe d'optimalité :

« The blend alone must enable the understander to unpack the blend to reconstruct the inputs, the cross-space mapping, the generic space, and the network of connections between all these spaces. » (Fauconnier & Turner 1998)

Il postule une hypothèse forte sur les propriétés des projections intervenant dans l'intégration conceptuelle : si l'espace intégrant permet à lui seul de retrouver l'ensemble des projections et de reconstruire tous les autres espaces, cela veut dire que l'intégration conceptuelle est une opération réversible. Ce principe nous semble être trop contraignant et entre en contradiction avec ce qui précède : si plusieurs espaces intégrants sont possibles à partir d'espaces d'entrée identiques, pourquoi, dans l'autre sens (c'est-à-dire de l'espace intégrant vers les espaces d'entrée) nous devrions avoir une relation unique avec un calcul visiblement déterministe. De plus, à un autre niveau, cela indique aussi que l'espace intégrant ne se sépare jamais de ses espaces d'entrée, ce qui peut poser un problème lorsqu'on garde en mémoire que le phénomène de lexicalisation, vue sous cette approche, pose justement un rapport problématique entre l'espace intégrant et les espaces d'entrée (ainsi, classiquement et dans les termes de l'IC, le *manche* et le *balai* ne semblent plus être dans un rapport de projection sélective directe avec l'espace intégrant *manche à balai*, syntagme qui semble vivre sa vie sans relations évidentes avec les entrées).

5.) Le principe de pertinence (*good reason principle*) est à mettre en relation avec autre principe assez bien connu : un locuteur cherche toujours à donner du sens à un énoncé. Dans les termes de l'intégration conceptuelle, cela donne :

« All things being equal, if an element appears in the blend, there will be pressure to find significance for this element. Significance will include relevant links to other spaces and relevant functions in running the blend. » (Fauconnier & Turner 1998)

Ce principe est en grande partie à l'origine des projections sélectives qui s'établissent entre les entrées et l'espace intégrant, et agit comme un filtre qui élimine les éléments non pertinents : c'est le cas pour les dates et la langue qui ne sont pas injectées dans l'espace intégrant dans l'exemple (55) (le débat avec Kant)¹¹⁶.

Il existe un dernier principe d'optimalité qui attire notre attention puisqu'il est cité très souvent par Turner, auquel ce dernier accorde une importance cruciale : la mise à l'échelle humaine, ou dans une formulation qui tient compte de son aspect régulateur, la *tentative* de

¹¹⁶ A l'heure actuelle, les principes d'optimalité connaissent un sort exactement identique à celui des projections trans-spatiales (cf. note 108) : leur nombre et leur définition évoluent rapidement, et dans sa conférence, Turner indiquait l'addition d'une dizaine d'autres principes dont nous n'avons malheureusement pas pu connaître l'explication détaillée. Nous les citons donc pour curiosité (Turner 2000b) : *Borrowing for compression* ; *Scaling compression* ; *Syncopating compression* ; *Same-type compression* ; *Différent-type compression* ; *Creation* ; *Highlights compression* ; *Maximization of Vital Relation Principle* ; *Intensification of Vital Relation Principle*. Les « relations vitales » correspondent aux projections trans-spatiales.

mise à l'échelle humaine. Ce principe reformule à sa manière un autre vieux principe qui consiste à postuler pour toute métaphore un espace source plus concret que l'espace cible. On le voit à l'œuvre dans l'exemple (45) (*creuser sa propre tombe*), où l'espace source (celui des enterrements) est un espace dont le cadre conceptuel organisateur est très structuré, où les rôles sont bien déterminés et n'admettent que peu de flottement, où les rapports de causalité sont parfaitement clairs (le décès de quelqu'un provoque le creusement d'une tombe). Autrement dit, c'est un espace qui bénéficie d'un ancrage culturel fort, dont le cadre conceptuel est homogène, stable et ne risque pas d'évoluer facilement. En revanche, l'autre espace (celui des comportements imprudents) est hétérogène, peut se manifester dans des formes très différentes, où l'acte d'imprudence peut correspondre à des activités aussi éloignées qu'être postier au sénat américain ou entamer une thèse sur la métaphore. En d'autres termes, c'est un cadre conceptuel flottant qui peut être amené à structurer des activités que rien, *a priori*, ne peut rapprocher.

Dans l'espace intégrant, ce cadre conceptuel flottant hérite d'une structuration beaucoup plus ferme, beaucoup plus rigide, et cela, grâce à celle des enterrements : cette réduction d'un cadre conceptuel générique à un autre beaucoup plus spécifié, c'est ce que Turner appelle la mise à l'échelle humaine. Ce principe de mise à l'échelle, nous le retrouvons aussi dans ces métaphores qui prennent comme espace source des personnages mythologiques, en particulier ceux qui donnent accès à un récit bien structuré :

(58) *Marie est mon Eurydice ; Jean est le Prométhée de la linguistique.*

De tels exemples n'ont pas d'autres objectifs que de formater un espace cible selon une structure bien connue et culturellement partagée, une structure déjà mise à l'échelle.

Ce principe a donc l'avantage de transformer l'opposition traditionnelle concret *versus* abstrait en une opposition beaucoup plus pertinente, entre des espaces de nature hétérogène et faiblement structurés d'un côté et des espaces homogènes et très structurés. Il nous semble qu'il y a là une avancée considérable et nous tâcherons, au cours de notre travail, d'évaluer l'apport d'un tel principe dans le cadre spécifique de la métaphore filée.

Pour conclure, soulignons que les principes d'optimalité laissent une grande part du calcul à la charge de l'intuition de l'analyste et ne peuvent être pris comme des principes effectifs aptes à être formalisés. Ils n'ont pas cette opérativité que l'on retrouve par exemple dans la théorie de l'optimalité. Ceci n'est pas, selon nous, un problème insurmontable. L'intégration conceptuelle est encore trop récente pour pouvoir se stabiliser dans un formalisme particulier,

et nous devons garder en mémoire que nous en sommes encore au moment exploratoire de la théorie.

4.3.4 Positionnement théorique de l'intégration conceptuelle

4.3.4.1 Intégration conceptuelle et sémantique cognitive

Dans notre première partie, nous avons montré comment la sémantique cognitive se structure autour de deux pôles dont les principes internes entrent en contradiction. Le premier favorise la notion de projection d'un domaine A vers un domaine B et trouve une bonne illustration dans la TMC, tandis que le second, principalement représenté par la grammaire cognitive, construit ses analyses sur la notion de schématicité.

Cette distinction que nous avons mise en place (section 3.2) devient particulièrement intéressante lorsqu'on veut situer l'IC dans la sémantique cognitive. Comme nous l'avons constaté, l'intégration conceptuelle prend en charge trois types d'espaces : espace générique, espace d'entrée et espace intégrant. L'espace générique, en tant qu'il contient la structure abstraite et dépouillée partagée par tous les autres espaces, est probablement à comprendre comme un héritage de l'option schématique représentée par la grammaire cognitive. Les exemples précis que nous avons étudiés reprennent d'ailleurs le principe d'une paramétrisation. Ainsi dans le cas du chirurgien - boucher, les auteurs présentent l'espace générique de la façon suivante : « a person uses a sharp instrument to perform a procedure on some other being » ; formule qui peut être interprétée dans les termes d'un jeu paramétrique qui consiste à trouver la valeur pour le paramètre « person » (chirurgien ou boucher), pour « sharp instrument » (scalpel ou hachoir) et pour « other being » (bœuf ou patient).

Si l'espace générique peut être amené à connaître certains raffinements¹¹⁷, il n'en reste pas moins vrai que leur fonctionnement interne peut donc être rapproché du principe de paramétrisation du schéma langackerien.

Parallèlement, la notion de projection, comme nous l'avons vu, est aussi fondamentale dans le calcul de l'intégration. Certes, il ne s'agit plus d'une projection entre deux domaines conceptuels, mais d'une déclinaison entre projection trans-spatiale et projection sélective. Si le modèle à espaces multiples de Fauconnier & Turner se distingue donc du modèle bi-domanial de Lakoff & Johnson, la proximité conceptuelle reste extrêmement forte.

¹¹⁷ Ainsi certaines intégrations multiples déterminent l'apparition d'espaces génériques intermédiaires (Fauconnier, communication personnelle).

L'intégration conceptuelle apparaît alors très clairement comme une tentative d'unifier ces deux points de vue à l'intérieur d'un seul modèle : de la TMC, l'IC reprend le concept de projection pour le décliner sur plusieurs espaces (*multi-space theory*), et de la grammaire cognitive, l'IC reprend la notion de structure d'approbation pour la traduire dans les termes d'un espace générique en attente de spécifications, spécifications qui ne se font plus dans une structure cible, mais dans plusieurs espaces d'entrée. C'est un tour de force considérable lorsqu'on sait la contradiction qui existe entre ces deux points de vue et ceci explique sans doute pourquoi l'IC est en passe, aujourd'hui, de devenir une théorie phare de la sémantique cognitive.

4.3.4.2 Intégration conceptuelle et pragmatique

De manière analogue à la pragmatique, l'intégration conceptuelle donne une place centrale à l'inférence (cf. section 3.3.3.1). C'est en particulier dans l'espace intégrant que les processus inférentiels jouent un rôle considérable :

« L'espace intégrant se développe avec une structure émergente propre qui peut donner lieu par rétroprojection à des inférences nouvelles, voire à des reconceptualisations plus radicale. » (Fauconnier 1997a, p. 182)

L'intégration conceptuelle doit donc être comprise comme une conception pragmatique : comme pour toutes les approches pragmatiques, l'intégration conceptuelle considère que l'information linguistique véhiculée par les énoncés mis en jeu ne suffit pas à mener l'interprétation à son terme ; il faut faire appel à des informations non linguistiques qui sont de nature inférentielle. Ainsi, l'incompétence du chirurgien qualifié de boucher (exemple (49)) est le produit d'une inférence déductive dont les prémisses sont à rechercher dans l'espace intégrant. Il existe toutefois deux raisons qui nous obligent à discuter l'aspect pragmatique de l'intégration conceptuelle, ou tout du moins, qui mettent en avant l'aspect non standard et novateur de cette approche.

1.) Une première raison fait intervenir l'espace générique dont nous parlions plus haut, lorsque nous comparions l'intégration à la grammaire cognitive et à la théorie de la métaphore conceptuelle. L'espace générique, en effet, ne trouve aucun équivalent dans la plupart des approches pragmatiques actuelles, et cela pour une bonne raison, puisqu'il manifeste une conception plutôt sémantique de la construction du sens.

2.) Une seconde raison, très remarquable, semble n'avoir pas été assez soulignée. Pour la comprendre, il faut toutefois nous remémorer la nature des processus inférentiels postulés par les approches pragmatiques, et en particulier, par la théorie de la pertinence (cf. section 3.3).

Dans ce cadre, en effet, la déduction s'appuie généralement sur des implications contextuelles et sur la forme propositionnelle de l'énoncé. Les prémisses sont donc, dans une certaine mesure, directement accessibles et ne demandent aucun traitement particulier, si ce n'est mnésique, encyclopédique ou inférentiel. Dans le cadre de l'intégration conceptuelle, en revanche, les prémisses sont loin d'être aussi accessibles. Dans le cas de la métaphore, en particulier, les prémisses pertinentes ne sont fournies ni par le contexte ni par l'énoncé. Elles doivent être construites dans et par l'espace intégrant, espace intégrant à partir duquel un processus inférentiel devient véritablement possible et permet de la sorte d'aboutir à ce que la théorie de la pertinence appelle des conclusions implicitées.

Dans l'expression conventionnelle *creuser sa propre tombe* (exemple (45)), c'est parce que l'espace intégrant reprend le type de causalité propre aux comportements imprudents (espace cible) pour l'appliquer au fait de creuser une tombe (espace source) que certaines inférences deviennent possibles. L'intégration conceptuelle met donc en place un niveau de traitement supplémentaire, niveau qui n'apparaît à notre connaissance dans aucune autre théorie pragmatique¹¹⁸. L'espace intégrant est donc le moyen de mettre en place les conditions inférentielles d'un calcul des conclusions implicitées ou dans la terminologie de l'intégration, des propriétés émergentes.

L'originalité de l'intégration conceptuelle va toutefois plus loin. A y regarder de près, l'opération d'intégration ne correspond pas à l'inférence classique. Elle se fonde sur les connexions qui existent entre les espaces d'entrée (projections trans-spatiales) et les connexions entre les entrées et l'espace intégrant (projections sélectives ou extra-spatiales). En d'autres termes, sans y renoncer, elle dépasse toutefois le cadre de la conséquence logique (notée : $|\Rightarrow$). Il ne fait aucun doute qu'une description mathématico-logique du processus d'intégration serait particulièrement utile pour déterminer la nature du calcul opéré. Bien qu'une telle description dépasse nos compétences¹¹⁹, une grande partie de notre travail consistera à souligner certaines des spécificités formelles du calcul, mais exclusivement par rapport à la métaphore.

¹¹⁸ Que ce soit dans le cadre de la théorie de la pertinence, analysé en détail dans le chapitre précédent, mais aussi dans la théorie des implicatures avancée par Grice ou la théories des topoï de Ducrot, l'inférence, bien que déclinée selon des aménagements différents, n'opère aucun traitement particulier des prémisses.

¹¹⁹ Du reste, nous trouvons une ébauche de cette description dans (Fauconnier & Turner 1998).

Seconde partie :
Délimitation de l'objet

Chapitre 5 : Vers une autre partition des emplois

5.1 Une logique d'intégration : la thématisation

5.1.1 Introduction

Dans la partie précédente, nous avons délimité le champ théorique de la métaphore en le structurant par rapport à trois hypothèses distinctes : la première, dite distinctive, cherche à dégager la nature des principes qui déterminent l'emploi métaphorique, principes qui ne sont pas identiques à ceux que l'on repère dans les autres emplois ; la seconde, non distinctive, se décline selon deux orientations : la première cherche à élever l'emploi métaphorique à la dignité d'un principe global qui traverse et rend compte d'une grande région de données, conférant de la sorte à la métaphore une dimension cognitive qu'elle n'a pas dans l'hypothèse distinctive ; la seconde orientation, qui est la converse de la précédente, fait de la métaphore un emploi standard, comparable à une multitude d'autres emplois (l'approximation, l'hyperbole, l'ironie, la métonymie, la synecdoque, *etc.*) en tant qu'ils sont tous déterminés par un principe identique de nature pragmatico-cognitive, la pertinence ; une dernière hypothèse se préoccupe d'une façon ou d'une autre de la dimension textuelle de la métaphore. C'est sur celle-ci que nous allons maintenant tourner notre attention, en confrontant l'intégration conceptuelle aux autres approches (sémantique indexicale et sémantique interprétative).

Au-delà de la simple analyse comparatiste et du gain qu'elle doit nous apporter (permettre de juger les avantages et les inconvénients des conceptions mises en présence), une telle confrontation va aussi nous amener à poser notre propre objet d'étude et à proposer un traitement qui lui soit à la fois propre et adapté. Nous tenterons alors de mettre à jour les

prémises d'une intégration conceptuelle orientée vers une problématique de la dynamique et de la stabilisation, en d'autres termes, vers une conception plus dynamique que logique. Si cet aspect dynamique peut se percevoir, de façon explicite, dans les principes d'optimalité tels que nous les avons définis précédemment (section 4.3.3), notre objectif sera de lui donner une double justification : par les données et par le type de calcul qu'elles impliquent. Pour cela, nous délaisserons la métaphore proprement dite pour tourner notre attention vers l'objet central de notre recherche : la métaphore filée.

Pour le moment, notre point de départ consiste à mettre en relief les spécificités de l'intégration conceptuelle, en particulier par rapport à la théorie de la métaphore conceptuelle. Ceci va nous permettre de mettre en relief les avantages de l'intégration, et de préciser la dynamique de construction du sens qu'elle décrit.

5.1.2 Les limites de la théorie de la métaphore conceptuelle

Nous avons déjà eu l'occasion de souligner les divergences et les points de rencontre qui existent entre la théorie de la métaphore conceptuelle et celle de l'intégration conceptuelle. Il faut toutefois préciser que le passage de la première à la seconde ne provoque aucun saut théorique, aucune rupture fondamentale ou pour le dire autrement, ne détermine aucun changement de paradigme : les concepts centraux de la TMC, à savoir les domaines conceptuels et la notion de projection sont conservés dans l'IC, et cela, malgré un changement terminologique (nous passons de la notion de domaine conceptuel à celle d'espace mental) et une complexification de la notion de projection (nous passons d'une projection bi-domaniale à une projection déclinée sur plusieurs niveaux : projections trans-spatiales et sélectives). La différence notoire entre ces deux approches tient en trois points :

a.) L'ajout d'une instance schématique, qui prend la forme d'un espace générique. Ceci permet à l'intégration conceptuelle de se placer sur une position théorique intermédiaire entre la grammaire cognitive de Langacker et la métaphore conceptuelle de Lakoff & Johnson (cf. section 4.3.4.1).

b.) Si les principes fondamentaux de ces deux approches sont identiques, il n'en est pas moins vrai que les représentations sémantiques employées par l'intégration conceptuelle sont plus complexes. Contrairement aux domaines conceptuels habituellement employés dans le cadre de la TMC, les espaces mentaux sont des scénarii particuliers traversés par plusieurs domaines conceptuels. En conséquence de quoi l'intégration conceptuelle focalise son

attention sur des énoncés singuliers, tandis que la TMC vise plutôt des principes globaux qui détermineraient des projections de nature plus générique :

« Difference between conceptual metaphor theory and blending theory, such as the distinct nature of directionality in the two frameworks, have led some researchers to treat them as competing theories (e.g. Coulson, 1996). Alternatively, one might consider the two approaches to be incommensurable. After all, CMT [pour nous, TMC] addresses recurring patterns in figurative language, while BT [Blending Theory] seems to focus on the particulars of individual cases. And the phenomena accounted for by CMT consist of stable knowledge structures represented in long-term memory, while BT seeks to model the dynamic evolution of speakers' on-line representations. » (Grady et al. 1999).

Nous aurons l'occasion de revenir très en détail sur l'opposition *on-line versus entrenched* dans la suite de ce travail (section 6.1.1).

c.) L'effet de sens, et d'une manière plus générale, l'interprétation d'un énoncé est prise en charge dans un espace intégrant, et non plus au niveau des projections cible - vers -source. La construction du sens est alors décrite en termes de propriétés émergentes, obtenues par un processus inférentiel dont les prémisses sont à rechercher à l'intérieur d'un réseau d'intégration conceptuel.

Afin d'illustrer les conséquences qu'impliquent ces différences, considérons l'exemple suivant et comparons les deux analyses proposées :

(59) *Il est bien rare que le vaisseau du mariage quitte le port sans qu'à un moment ou à un autre, on ne voie sur ses gréements le génie naufrageur. [...] Parmi l'équipage de notre bateau on remarquait d'ailleurs dès le début la présence de Mme Schubert [...], qui, pendant que le jeune couple séjournait encore à Rome, était monté à l'abordage sur des escabeaux avec de nouveaux rideaux pour le nouvel appartement. A part ça, s'étaient embarqués sur le "Castiletz"¹²⁰ ceux qui se trouvaient là, des relations pour les heures de loisir ; comme par exemple Peter Duracher avec toute sa clique de « jeunes gens du tennis » dont certains étaient de vraies tombes avec une teinture de bronzage¹²¹ ...*

Du point de vue de la TMC, il est probable qu'un tel passage sera traité à partir d'un concept métaphorique unique :

¹²⁰ Dans le roman, *Castiletz* est, à l'origine, le nom de famille du jeune marié.

¹²¹ (Doderer, *Un Meurtre que tout le monde commet*)

(60) *LE MARIAGE EST UN VOYAGE*¹²²

Ce concept métaphorique est aussi structural : il associe deux domaines conceptuels riches et bien structurés, à l'image de l'énoncé précédemment étudié LA DISCUSSION C'EST LA GUERRE (exemple (17)).

Le domaine cible correspond à un mode de vie spécifique et bien connu (un genre d'existence au sein d'un couple religieusement ou civilement reconnu), tandis que le domaine source correspond au domaine conceptuel du voyage. Le premier domaine est un mode de vie particulier qui s'étend dans le temps (les anniversaires de mariage sont des repères temporels qui jalonnent ce mode de vie), tandis que le second s'étend dans l'espace (un voyage suit et s'étend le long d'un chemin). Le concept métaphorique LE MARIAGE EST UN VOYAGE a donc pour effet de conceptualiser un processus temporel dans les termes d'un processus spatial, comme on le constate dans les exemples suivants :

(61) *Notre mariage s'engage dans une nouvelle voie ; Nos quarante ans de mariage sont une nouvelle étape ; Leur mariage se dirige dans une mauvaise direction ; etc.*

Le concept métaphorique (60) motive les énoncés catachrétiques listés en (61), motivation qui s'explique, dans le cadre de la TMC, par la systématisme qu'implique un tel concept métaphorique. Ainsi, le fait de mettre en présence le domaine du mariage et celui de voyage détermine plusieurs rapprochements : un mariage suppose des participants (généralement, le couple marié) dont le mode d'existence (le mariage) est désormais conceptualisé sous les aspects d'un objet se mouvant le long d'un chemin. De fait, les métaphores listées en (61) sont à comprendre comme les implications naturelles et logiques d'un tel rapprochement : si le mariage est catégorisé comme un objet se mouvant le long d'un chemin, les différentes périodes du mariage peuvent désormais être conceptualisées en termes d'étapes, c'est-à-dire, en termes spatiaux.

Dans le cas de l'exemple tiré du roman de Doderer, ce concept métaphorique est spécifié de façon à préciser la nature du voyage effectué (Lakoff & Johnson 1986, p. 54) :

(62) *LE MARIAGE EST UN VOYAGE EN BATEAU*

La systématisme de ce dernier concept métaphorique nous permet d'inférer de nombreuses propriétés. En particulier, nous sommes naturellement amenés à conceptualiser les difficultés

¹²² (Lakoff & Johnson 1986, p.54)

d'un mariage par les difficultés que rencontre classiquement un bateau au cours de son voyage :

(63) *Notre mariage sombre corps et bien, notre mariage tangue, gête, donne de la bande, coule à pic, prend l'eau, s'ensable, part à la dérive, traverse une zone anti-cyclonique, est en perdition, notre mariage est une merveilleuse croisière, un horrible naufrage, une véritable galère, etc.*

Dans chacun de ces exemples, on repère la présence d'un verbe (*somber, tanguer, etc.*) ou d'un complément (*zone anti-cyclonique, croisière, naufrage etc.*) dont le domaine d'origine est celui de la marine (ou bien des domaines qui entretiennent avec lui des rapports privilégiés, comme celui de la météorologie). Par la systématisme qu'implique le concept métaphorique, ces éléments lexicaux sont alors directement interprétables.

Néanmoins, le type de cohérence que les concepts métaphoriques (60) et (62) mettent en place - et en particulier, le fait qu'un processus temporel est conceptualisé dans des termes spatiaux - reste largement insuffisant pour permettre une bonne compréhension des métaphores repérées dans l'énoncé de Doderer (énoncé (59)). Par exemple, de tels concepts métaphoriques ne peuvent pas rendre compte de la présence des amis du couple et de Mme Schubert parmi l'équipage, de la tentative d'abordage de cette dernière, de la présence du génie naufrageur dans les gréements, et aussi, du fait que le navire est baptisé « Le Castiletz ». Surtout, les concepts métaphoriques (60) et (62) ne peuvent pas décrire les effets de sens que l'énoncé (59) implique au cours de la lecture, et des conséquences importantes que cela peut avoir sur le reste de l'interprétation. En d'autres termes, la TMC n'a pas les moyens théoriques d'accéder à la scène complexe et singulière élaborée dans ce passage, cette dernière se situant à un autre niveau de cohérence que celui que traite la métaphore conceptuelle proprement dite.

5.1.3 L'intégration conceptuelle : un autre type de cohérence

Cette scène complexe¹²³, qui s'élabore dans l'esprit du lecteur au fur et à mesure de la lecture a la caractéristique d'établir un réseau de relations qui va bien au-delà de la simple conceptualisation du mariage en termes spatiaux.

Dès la première phrase, nous savons que deux espaces d'entrée sont requis, dont l'un correspond certes au domaine conceptuel du mariage et l'autre, à celui du voyage par navigation, mais en y ajoutant aussi des scénarii et des sous-domaines spécifiques qui restreignent la généralité des domaines conceptuels. Le concept de mariage désigne ici un mode d'existence à deux (et non la cérémonie proprement dite), mode d'existence qui inclut un certain nombre de caractéristiques : ainsi, dans l'Autriche du début du siècle (et en France, jusqu'à récemment, du moins), le nom du marié devient celui de la mariée et par extension celui de la famille entière ; les mariés se doivent une aide mutuelle, fonder une famille, *etc.* De l'autre côté, nous devons garder en mémoire qu'un navire, c'est aussi un équipage avec une hiérarchie, des passagers, qu'il existe aussi une cérémonie dite « du baptême » au cours de laquelle un nom est donné au navire, et qu'une fois parti en voyage, les relations avec le reste du monde sont rendues plus difficile du fait des grandes étendues d'eau qui vont de tout côté à perte de vue. Ces espaces d'entrée sont donc à comprendre comme de véritables paquets conceptuels où plusieurs domaines conceptuels entrent en relation pour former des scènes et des relations plus complexes.

Ayant en tête ces fragments schématisés de la réalité, qu'elle soit culturelle ou non, nous sommes amenés à considérer l'énoncé (59) d'une façon tout à fait particulière, car en l'analysant nous constatons la présence de nombreuses étrangetés (que seul le sémanticien perçoit, d'ailleurs, puisqu'il y a fort à parier que ce texte ne pose à peu près aucun problème pour le lecteur, qui mène le calcul intégratif de façon inconsciente). Ainsi, dans un mariage, le nom du marié devient par extension celui de la famille, mais il peut difficilement s'étendre au groupe d'amis qui entoure le couple. Habituellement un syntagme comme *les Castiletz* ne peut être compris que comme désignant la famille Castiletz, et non pas le groupe des relations « de plaisir » qui gravitent autour du couple. De plus, si le concept de *mariage* peut désigner l'union ainsi établie, le mode de vie qu'elle implique, le genre de relation spécifique qui existe entre les deux personnes unies, il peut difficilement s'élargir au point de désigner une

¹²³ Cet exemple est loin d'être unique dans le roman de Doderer. Ce dernier semble en effet apprécier ce genre d'effet littéraire dont il use régulièrement. Nous aurons l'occasion de traiter d'autres exemples tirés du même roman. Par la même occasion, nous ouvrons la voie à cette « stylistique du motif » dont parlent Cadiot et Visetti.

communauté de personnes attachées entre elles par des liens d'amitié ou de proximité (« ceux qui se trouvaient là » pour reprendre le texte). Il ne peut pas non plus inclure (du moins, habituellement) la domesticité alors que c'est manifestement le cas de Mme Schubert.

D'un autre côté, si l'on prend l'espace habituel de la navigation, on remarque encore plusieurs originalités troublantes : l'équipage, en particulier, est généralement compris comme une hiérarchie au sommet de laquelle se trouve un capitaine, composée elle-même de lieutenant, de maître, de quartier-maître, et où chaque membre se voit attribué une tâche spécifique (dans le cadre d'un bateau à voile, nous retrouvons indistinctement : le matelot, le gabier, le timonier ou le barreur, *etc.*). Les personnes qui embarquent (les passagers) embarquent pour de bonnes raisons, et non pas parce qu'ils « se trouvent là ». De plus, une fois embarqué, il est difficile de quitter le navire, et l'on voudra bien admettre que sauter du bateau en cours de route est un acte qui n'est pas naturel si l'on en reste au domaine conceptuel classique du voyage en bateau. Pourtant, nous n'avons aucun mal à comprendre que Mme Schubert, par exemple, peut parfaitement quitter ledit navire pour retrouver, dès qu'elle le souhaite, M. de Hohenlocher dont elle est justement la domestique attitrée (dans le roman, M. de Hohenlocher autorise Mme Schubert à arrondir ses fins de mois chez les Castiletz). Le problème est identique pour tous les autres passagers dont on comprend aisément qu'ils vivent une grande partie de leur existence en dehors du mariage des Castiletz.

Comme le lecteur commence à s'en douter, toutes ces difficultés se règlent à l'intérieur d'un espace intégrant où les espaces du mariage et de la navigation sont comprimés, compressés, combinés, selon les trois principes énoncés plus haut et en fonction de plusieurs règles d'optimalité. Dans ce qui suit, nous présentons le réseau d'intégration tel qu'il est construit dans et par le texte de Doderer¹²⁴ :

¹²⁴ Afin de ne pas surcharger notre figure, nous présentons le réseau d'intégration sans l'espace générique. Du reste le contenu de cet espace générique, qui doit regrouper les éléments communs à tous les autres espaces, peut se déduire assez facilement. Nous n'avons pas non plus voulu faire figurer les projections trans-spatiales et les projections sélectives : une première tentative a rendu notre schéma incompréhensible. Pour cette raison, nous commentons notre figure dans le corps du texte de façon très détaillée.

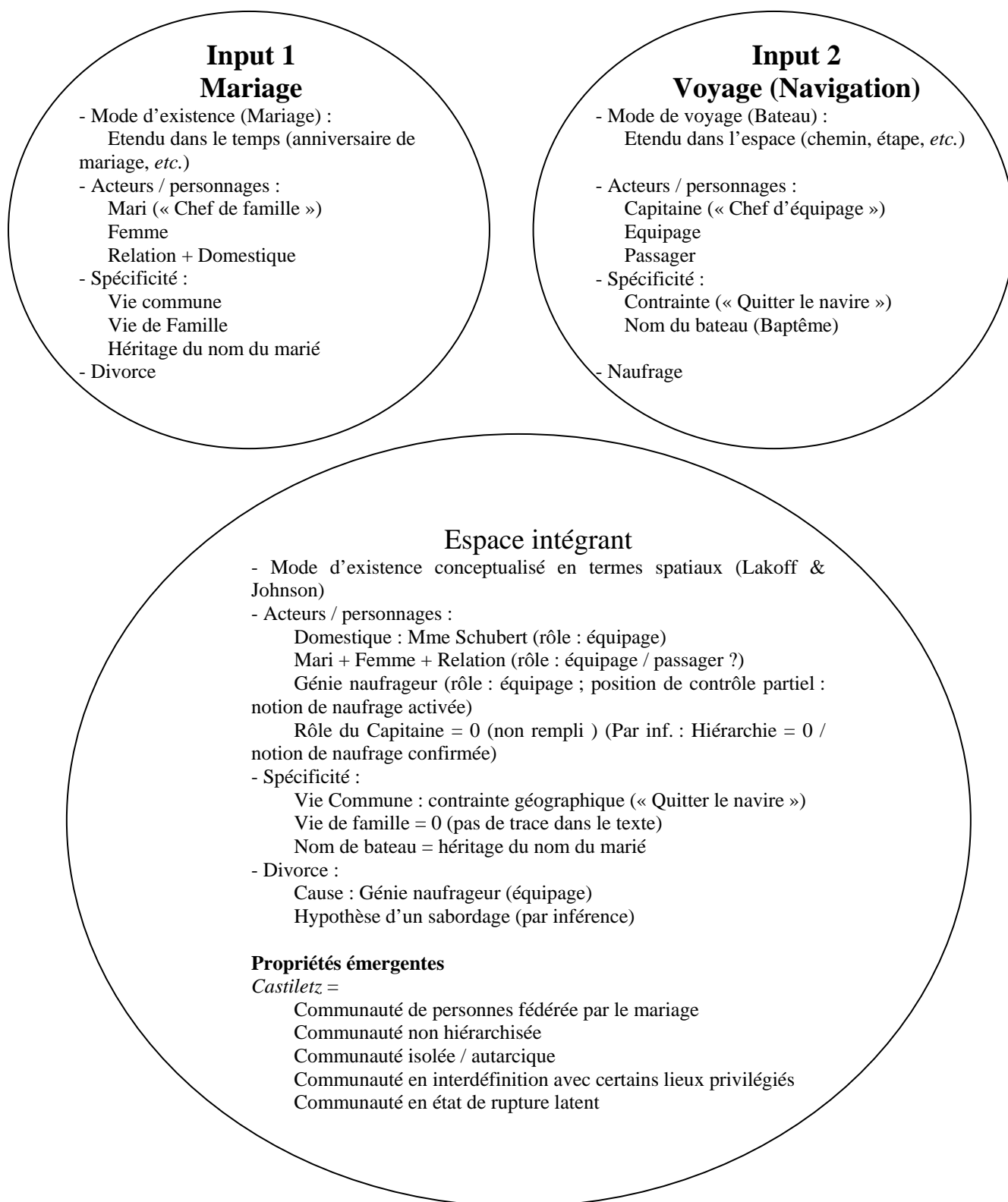


Figure 5-1 : réseau d'intégration conceptuelle induit par la métaphore de Doderer

Une première projection trans-spatiale consiste à rapprocher le mode d'existence du mariage (d'aspect temporel) et le mode de voyage en bateau (d'aspect spatial). Ceci permet, dans l'espace intégrant, de conceptualiser le mariage en termes spatiaux et de motiver les

énoncés listés en (61). Nous retrouvons donc les mêmes résultats que ceux présentés par la TMC. Il est important de remarquer que ce résultat n'est toutefois pas exploité par Doderer : les concepts spatiaux (direction, étapes, chemin, *etc.*) n'apparaissent pas dans le texte de Doderer et l'image d'un mariage suivant tel ou tel chemin n'est pas le propos central de l'auteur.

Une seconde projection trans-spatiale, beaucoup plus pertinente par rapport au texte, permet de rapprocher les personnages du roman (Conrad, Marianne, Mme Schubert, les relations de loisir, Peter Duracher, *etc.*) et les rôles caractéristiques du domaine de la navigation (capitaine, équipage, passager, *etc.*)

Ainsi, Mme Schubert occupe explicitement le rôle de membre de l'équipage (« Parmi l'équipage de notre bateau on remarquait d'ailleurs dès le début la présence de Mme Schubert ») : le rôle de domestique qu'elle remplit dans l'un des espaces d'entrée (le mariage) s'accorde en effet très bien avec celui de membre d'équipage dans le domaine de la navigation (domesticité et équipage partagent une valeur commune fondée sur la notion d'activité utile). Concernant les autres protagonistes du roman, il est intéressant de constater qu'il est impossible de déterminer s'ils font partie de l'équipage ou bien s'ils sont perçus comme de simples passagers. De fait, l'opposition équipage / passager, opposition fonctionnelle dans l'espace de la navigation, semble affaiblie dans l'espace intégrant. Il est alors difficile de déterminer si ces personnages se contentent de vivre le voyage comme des « touristes », ou bien au contraire, s'ils participent activement (comme Mme Schubert) à la maintenance dudit bateau.

Quoi qu'il en soit, une projection trans-spatiale évidente consiste à rapprocher le rôle du capitaine et le personnage du jeune Castiletz, tant il est vrai que dans de telles circonstances, un topoï bien établi impose l'existence d'un « chef de famille ». Il est significatif que Doderer n'en face pas mention, malgré la facilité que cela eut représenté, renforçant ainsi de plusieurs degrés la cohérence métaphorique de l'ensemble. Si les projections trans-spatiales rapprochent nécessairement le personnage de Castiletz et le rôle de Capitaine (au moins parce que tous les deux occupent le sommet d'une hiérarchie, que ce soit dans le cadre d'une famille ou d'un équipage), cette correspondance reste sans effet dans l'espace intégrant.

A cela il y a une excellente raison : le jeune Castiletz est un perdant, un anti-héros qui, dans la suite du roman, est trompé par Marianne sans que cela, d'ailleurs, ne l'affecte. Qu'il soit promu au grade de capitaine eut donc été difficilement concevable. Bien au contraire, le rôle du capitaine, pourtant saillant dans le domaine conceptuel de la navigation, reste non rempli. Tout se passe alors comme si le navire en question partait sans qu'une hiérarchie ne

fut préalablement établie, et où finalement la seule figure saillante, en termes d'autorité, semble plutôt être le « génie naufrageur » (les gréements dont il semble avoir la responsabilité désignent les cordages et les poulies qui permettent la manœuvre des voiles, et donc déterminent en partie le contrôle du bateau).

De fait, l'idée d'un naufrage programmé devient une possibilité non négligeable puisque aucun personnage du roman n'occupe la position de capitaine, et que le génie naufrageur tient, en compagnie de Mme Schubert, le rôle d'homme d'équipage avec un contrôle partiel sur le bateau.

Une troisième projection trans-spatiale permet de préciser la nature du mode d'existence de ces personnages. Si le mariage de Conrad et de Marianne est conceptualisé en termes de navigation, il s'ensuit que la vie collective est elle-même conceptualisé en termes de contrainte géographique, cette contrainte spécifique qui s'exprime relativement bien sous une forme lexicalisée, par la difficulté à *quitter le navire*. Il s'agit donc d'une vie collective, mais d'une vie collective circonscrite par des frontières géographiques saillantes. Nous verrons plus loin les conséquences d'une telle contrainte sur l'espace intégrant.

Une dernière projection permet de rapprocher le divorce et le naufrage (les deux lexèmes marquent la fin du processus auquel ils se rattachent : fin du mariage / fin du voyage). Dans le texte de Doderer, toutefois, ce rapprochement se traduit dans l'espace intégrant sous une forme spécifique : la cause du naufrage doit être recherchée dans la personne du génie naufrageur qui fait justement partie de l'équipage. C'est donc l'hypothèse d'un sabotage qui prime, hypothèse confirmée par le fait que Doderer ne met pas en scène la tempête habituelle (en tant que cause extérieure) qui brise classiquement la plupart des mariages lorsqu'ils sont perçus sous les aspects d'un voyage en bateau.

Un fait capital, que nous n'avons pas abordé jusqu'à présent, consiste en ce que Doderer nomme ce bateau par le nom de famille du jeune Castiletz (*A part ça, s'étaient embarqués sur le "Castiletz" ceux qui se trouvaient là*). Si nous avons déjà montré pourquoi le personnage de Conrad ne peut occuper le rôle de capitaine dans l'espace intégrant, nous devons maintenant expliquer quelles sont les conséquences d'un tel baptême.

Dans le roman de Doderer, rappelons le, *Castiletz* est le nom du jeune marié : Conrad Castiletz. Or nous savons qu'un nom propre, en français, peut être amené à désigner une famille entière s'il est employé au pluriel (Ex : *Les Duponds viennent-ils ce soir ?*). Mais ce n'est pas le cas dans le texte de Doderer. De même, l'emploi singulier de *Castiletz* ne peut pas être ici le résultat d'une ellipse de *couple*, pour *le couple Castiletz* : le Castiletz contient plus

que le simple couple formé par Conrad et Marianne, puisque les relations de loisir sont elles aussi invitées à embarquer sur ledit bateau¹²⁵.

En fait, l'interprétation de l'expression *le Castiletz* n'est rendue possible que dans un espace intégrant où l'héritage traditionnel du nom de famille du jeune marié est détourné au profit du navire lui-même. C'est cet espace intégrant qui rend possible l'existence d'un tel syntagme à l'endroit où l'on se serait plutôt attendu au pluriel *les Castiletz*. C'est aussi dans cet espace intégrant que le navire hérite d'un équipage spécifique, à savoir, l'entourage des mariés, celui qui se compose dans le texte d'une domestique et de relations « pour les heures de loisir ». C'est encore dans l'espace intégrant que Mme Schubert peut monter à l'abordage du navire avec de nouveaux rideaux pour le nouvel appartement, marquant par la même occasion les traces d'une projection trans-spatiale entre l'appartement des mariés et le navire en question.

Dès lors, il est fondamental de comprendre que le *Castiletz* ne désigne ni un couple (ce n'est pas le produit d'une ellipse), ni une famille (il eut fallu un pluriel), ni un bateau à part entière (bien qu'il reprenne au concept de bateau un certain nombre de propriétés). L'expression *Le Castiletz*, en tant que résultat d'une intégration, permet de désigner une scène complexe, dont les propriétés peuvent être inférées à partir de l'espace intégrant. Ce sont ces propriétés émergentes que nous étudions dans ce qui suit.

Premièrement, la projection du nom du marié sur le nom du bateau et la projection de l'entourage des mariés dans des rôles propres au navire de l'équipage indiquent que *le Castiletz* représente une communauté non hiérarchisée, vivant dans une certaine autarcie (comme un groupe d'amis se connaissant bien), et dont le principe fédérateur est le mariage de Conrad Castiletz et de Marianne Veik¹²⁶. Le fait que l'on ne retrouve aucun des deux mariés dans des rôles saillants (capitaine, barreur, *etc.*) confirme l'aspect non hiérarchisé de ce rassemblement.

Deuxièmement, la prise d'assaut du navire par Mme Schubert montre que *le Castiletz* désigne aussi l'appartement des jeunes mariés, et par extension, les lieux de vie dans lesquels se retrouvent le couple et leurs amis (le terrain de tennis mentionné en fin de paragraphe, par exemple). Le traditionnel isolement du navire lorsqu'il est au beau milieu de l'eau peut alors se mettre en rapport avec la spécificité de ces lieux : ils justifient l'existence du *Castiletz*

¹²⁵ Ces remarques sont aussi valables pour la version allemande.

¹²⁶ Comme nous l'a fait remarquer Cadiot, *Castiletz* semble construit sur le *castellum* latin, d'où dérivent *castille* ou *castel*. Le nom du héros lui-même n'est donc pas sans lien avec un motif initial qui combine communauté et autarcie. En revanche, la métaphore filée de Doderer neutralise l'idée de hiérarchie et d'autorité pour s'orienter vers une communauté sans aucune instance dirigeante, et donc, en état de rupture latent.

parce que ce sont ces lieux qui rassemblent la communauté (ce sont des lieux de réunions), tandis qu'ailleurs (chez M. de Hohenlocher, par exemple), la communauté ainsi définie n'a plus de réalité ou en tout cas, perd de sa pertinence. Ainsi, l'acte de sauter du navire en cours de route dans l'espace d'entrée (attaché à la navigation) correspond, dans l'espace intégrant, à l'acte, à sa manière tout aussi dangereux, de sortir de ces lieux de réunions habituels et de fait, de rompre son appartenance au *Castiletz*, c'est-à-dire, à la communauté susdite. Néanmoins, dans l'espace intégrant, cette défection n'a pas l'irréversibilité qu'on lui reconnaît habituellement dans l'espace d'entrée (la noyade), ce qui permet finalement aux amis du couple de vivre une partie de leur existence hors du *Castiletz* sans en subir les conséquences dramatiques que cela implique dans le cas d'un véritable voyage en bateau.

Enfin, nous avons déjà mentionné la position particulière du génie naufrageur dans les gréements, indiquant par là que c'est à lui que revient finalement une partie de la maîtrise du bateau, même s'il n'en est pas le capitaine à part entière. Ce génie naufrageur condense évidemment les causes de l'échec du mariage, échec dont la nature pourrait se ramener classiquement au divorce si l'on s'en tenait, comme la TMC le ferait, à une projection globale et macroscopique. Mais une fois encore, lorsqu'on a compris ce qu'est en réalité le *Castiletz*, les choses prennent un tour nettement plus compliqué. Dans l'espace intégrant, le naufrage est celui du couple comme celui de la communauté, dont la non hiérarchisation favorise l'arrivée. De plus, le positionnement du génie parmi les passagers tend à montrer que les causes du naufrage sont non seulement présentes dès le début du mariage, mais trouvent aussi leur source dans les passagers eux-mêmes : les causes de l'échec ne sont pas des causes extérieures à la communauté. L'origine de l'échec programmé d'une telle communauté doit donc être recherchée parmi ses membres, confirmant l'état de rupture latent sur lequel celle-ci s'est construite. La suite du roman confirme cette hypothèse d'un sabotage : Marianne trompe Conrad avec l'une de ces relations pour « les heures de loisir » et Mme Schubert, à la fin du roman, provoque indirectement la mort de Conrad.

5.1.4 Les principes d'optimalité à l'œuvre

Un autre point qu'il faut souligner tient dans le fait que les projections complexes repérées dans ce passage renvoient de façon intéressante aux principes d'optimalité décrits dans la partie précédente (section 4.3.3). Comme nous l'avons dit, la caractéristique importante de ces principes tient dans le fait qu'ils peuvent entrer en conflit. C'est manifestement le cas lorsque le personnage du jeune *Castiletz* et le rôle de capitaine ne sont pas fusionnés dans l'espace intégrant : la correspondance *Castiletz* - *Capitaine* n'étant pas retenue dans le texte, on en

déduit que le principe consistant à réinjecter la topologie des projections trans-spatiales dans l'espace intégrant n'est pas respecté (*topology principle*).

Ceci illustre l'intérêt d'une conception régulatrice de l'IC plutôt qu'une conception algorithmique : ayant en mémoire les deux espaces d'entrée (mariage et navigation), et en se fondant sur eux seuls, tout auteur peut être amené à construire un espace intégrant différent de celui analysé précédemment. L'un d'entre eux, par exemple, consisterait à fusionner le personnage de Castiletz et le rôle de capitaine, mais les propriétés de l'espace intégrant seraient alors très différentes : le navire (la communauté susdite) serait désormais contrôlé par une autorité légitime, contrairement à celle du génie naufrageur, déterminant ainsi une lutte potentielle entre Castiletz et ce génie, et faisant du jeune marié un personnage actif, « impliqué » dans son mariage, bref, l'antithèse du personnage décrit par Doderer. Dans un autre espace intégrant, on pourrait imaginer que c'est Marianne qui prend les commandes : ici encore, les propriétés de l'espace intégrant changeraient considérablement puisqu'il inverserait les rôles traditionnels du mariage, répercutant ainsi un certain nombre de propriétés nouvelles sur notre compréhension du jeune Castiletz.

Ces différents résultats ne sont que des exemples, et nous ne doutons pas qu'un grand nombre de possibilités restent disponibles à partir des espaces d'entrée, possibilités qui peuvent être aussi cohérentes les unes que les autres. Et si l'espace intégrant construit par Doderer viole un principe d'optimalité (ici, *topology principle* : la projection trans-spatiale entre Conrad et le rôle du capitaine ne laisse aucune trace dans l'espace intégrant), c'est pour en respecter un autre, le principe de bonne raison (*good reason*) selon lequel les éléments de l'espace intégrant doivent avoir une signification pertinente par rapport aux autres espaces, et ici, par rapport au reste du roman. Il ne peut donc pas être jugé plus « mauvais » qu'un autre.

Un autre principe d'optimalité, dont nous avons déjà parlé en détail, correspond à la mise à l'échelle humaine (section 4.3.3) : ce passage tiré du roman de Doderer en est une bonne illustration, puisqu'il permet de structurer une notion particulièrement floue et hétérogène (un groupe d'amis et la nature des relations qu'ils entretiennent, une sorte de « smala Castiletz » déclinée sur un mode problématique) grâce à un cadre conceptuel beaucoup plus rigide, beaucoup plus accessible, à savoir celui de la navigation. Du coup, la métaphore de Doderer nous permet d'accéder très rapidement aux aspects problématiques et destructeurs de ces relations qui, sans cela, resteraient parfaitement insaisissables, ou alors, exigeraient un texte d'une toute autre nature.

Ce passage est enfin une excellente illustration du principe d'intégration (*integration principle*). Rappelons que ce principe d'optimalité tend à faire de l'espace intégrant une unité conceptuelle à part entière, aussi autonome que les espaces d'entrée desquels il dérive. Nous pensons que l'expression *le Castiletz* est une véritable mise en syntagme de ce phénomène d'autonomisation. Le *Castiletz* est la trace linguistique d'un concept unifié, aussi unifié que le syntagme concurrent *les Castiletz*, où une étude sémantique de la catégorie syntaxique du nombre, selon nous, n'aurait rien donné si elle s'était passée d'une intégration préalable. L'expression *Le Castiletz* montre que le principe d'intégration fonctionne à plein régime : elle pointe et donne accès à une scène compacte, autonome, dont les propriétés, si elles sont complexes, n'en demeurent pas moins cohérentes entre elles pour former une unité conceptuelle à part entière. Ce *Castiletz* sur lequel embarquent les protagonistes du roman est alors à voir comme le produit d'une « condensation » sémantique, le lieu d'un véritable compactage. Il n'est donc pas étonnant que Doderer aie placé ce lexème entre guillemet, marquant ainsi la nature singulière de ce qu'il recouvre.

Une fois l'intégration menée à terme, le lecteur garde donc en mémoire un réseau extrêmement fin de relations, un écheveau dont la structure se stabilise en fonction des principes d'optimalité, lui permettant alors d'inférer de nouveaux sens, de nouvelles propriétés, et qui dépasse largement les possibilités de traitement qu'offre la TMC. Si l'on voulait faire le rapprochement avec la théorie de la pertinence, nous pourrions dire que l'expression *Le Castiletz*, en tant qu'elle détermine un nombre considérable d'effets contextuels, est une expression pertinente.

Remarquons toutefois dès maintenant que cette stabilisation n'est rendue possible dans cet exemple que parce que la métaphore est filée. Ce sera d'ailleurs la thèse principale de notre travail et le point sur lequel nous nous distinguerons des approches habituelles de l'IC : la métaphore ne peut donner lieu à un espace intégrant satisfaisant qu'en étant filée¹²⁷.

5.1.5 La thématization : une première ébauche

Ce processus d'intégration, dont la métaphore de Doderer est une bonne illustration, fait intervenir une dynamique de construction du sens bien particulière. Jouant sur le dégroupement initial de deux espaces mentaux, elle consiste à les rapprocher dans un calcul d'intégration, par l'intermédiaire d'un réseau complexe de connexions nouvelles et originales

¹²⁷ Cette hypothèse extrêmement forte sera relativisée par la suite. Mais tout notre travail consistera à montrer qu'elle est toujours vraie.

construites à l'intérieur du texte. Un tel rapprochement a comme résultat un espace intégrant dont les propriétés sémantiques et pragmatiques sont tout à fait singulières et ne sont pas simplement héritées des espaces d'entrée.

Cet espace intégrant, en tant qu'il respecte le principe d'intégration, doit constituer « une scène étroitement intégrée qui peut être manipulée comme une unité à part entière » (section 4.3.3). Dans l'exemple tiré du roman de Doderer, l'expression *le Castiletz* est la trace, au niveau lexical, d'une telle intrication, permettant ainsi de désigner à l'aide d'un seul syntagme un concept très élaboré, concept qui eut demandé un long travail d'explicitation si l'auteur se fut passé de sa métaphore.

Une reprise de la terminologie avancée par la théorie de la pertinence est donc inévitable à ce niveau de notre travail. En effet, au-delà des moyens de traitement, qui divergent considérablement (section 4.3.4.2), les deux approches sont comparables si l'on tient compte de la notion d'optimalité. L'intégration opérée par Doderer s'avère en effet particulièrement rentable, puisqu'elle permet de déterminer plusieurs conclusions implicites (conclusions qui portent sur la nature des relations qu'entretiennent les Castiletz, leurs amis et leur domestique, et où *le Castiletz* devient une métaphore sociale du radeau de la méduse¹²⁸) et ceci, sur la base d'une métaphore filée. Le résultat, c'est un syntagme (*Le Castiletz*) qui peut désormais être exploité sans aucune élaboration supplémentaire mais qui implicitera l'ensemble des conclusions décrites dans les sections précédentes. L'existence d'un tel syntagme confirme bien l'autonomie conceptuelle de l'espace intégrant par rapport à ses espaces d'entrée.

Comme nous l'avons mentionné, l'espace intégrant et par extension, les propriétés émergentes, dépendent fondamentalement des projections trans-spatiales et sélectives. Dans le cas de la métaphore de Doderer, nous avons constaté que la plus petite variation dans l'assignation des rôles attachés à la navigation par les personnages du roman peut changer considérablement la nature des conclusions implicites (nous avons rapidement abordé le cas où le jeune Castiletz occupait le rôle de capitaine et inversement, celui où Marianne occupe ce rôle).

Cette variation dépend essentiellement des projections effectuées et de la manière dont le réseau d'intégration est construit. L'intégration est donc à comprendre comme une négociation *on line* entre deux espaces disjoints et les éléments qu'ils contiennent ; toute la question revient à savoir quels sont les éléments intégrés et comment ils sont intégrés (fusion,

¹²⁸ Dans *Un Meurtre que tout le monde commet*, ce qui est visé par Doderer, c'est la haute bourgeoisie autrichienne, en particulier, le mode de vie des membres des grandes entreprises familiales qu'il oppose à celui des artistes.

neutralisation, addition, *etc.*). Selon la nature de cette négociation, l'interprétation peut varier considérablement.

Il faut toutefois souligner qu'une autre variation existe, qui ne dépend pas du réseau d'intégration proprement dit, mais du contenu et de la structuration des espaces initiaux. Cette seconde variation ne doit pas être confondue avec la première car ses causes précèdent l'intégration proprement dite. Elle est déterminée par la manière spécifique selon laquelle les domaines conceptuels sont profilés et spécifiés dans les espaces d'entrée. Afin d'illustrer ceci, et souligner par la même occasion la différence fondamentale qui existe entre espaces mentaux et domaines conceptuels, considérons l'échange suivant entre un homme et une femme (parents de deux enfants), alors qu'ils sont sur le point de divorcer :

(64) Pierre : *Notre mariage est en train de sombrer.* Marie : *Dans ce cas, les femmes et les enfants d'abord !*

Par cette réplique, Marie entend parler très exactement de sa pension alimentaire. Une comparaison entre cette réplique et la métaphore de Doderer est particulièrement intéressante.

Les domaines conceptuels mis en jeu sont les mêmes que ceux employés par Doderer (mariage et navigation). De plus, dans cet exemple comme dans celui de Doderer, le propos est étroitement lié à la rupture entre les membres du couple. Mais malgré cela, nous percevons entre les deux intégrations une différence structurelle si fondamentale que les deux interprétations finissent par diverger totalement.

L'explication de cette variation est relativement simple : même si elle fait intervenir des domaines conceptuels identiques à ceux de Doderer (navigation et mariage) Marie construit des espaces initiaux totalement différents. La comparaison entre la métaphore de Doderer et la réplique de Marie dans l'énoncé (64) le démontre clairement. Par exemple, il y a une divergence claire sur la question des enfants. Doderer ne fait jamais mention de la progéniture potentielle du couple Castiletz - Veik dans sa métaphore (ni dans le reste du texte, d'ailleurs). Les enfants, bien qu'ils entretiennent un rapport privilégié avec le domaine conceptuel du mariage, sont donc absents du propos et se trouvent absents du calcul intégratif. Nous quittons alors le profil de la famille standard au profit d'une communauté d'amis. La réplique de Marie, en revanche, a pour effet de mettre directement en avant la question de la progéniture. L'espace du mariage tel qu'il est construit par Marie n'est donc pas structuré de la même manière et ne contient pas les mêmes éléments.

De même, nous constatons que l'espace initial de la navigation tel qu'il est construit par Doderer donne une grande importance aux rôles (capitaine, équipage, passager) même s'ils se trouvent reconceptualisés dans l'espace intégrant. Dans la réplique de Marie, en revanche, ces rôles n'ont pas la même pertinence et sont neutralisés au profit d'autres éléments : il n'est plus question de capitaine, d'équipage, de passager ; il n'est plus non plus question de contrôler le navire ; l'important, c'est d'en sortir vivant. L'espace initial de la navigation tel qu'il est construit par Marie est donc lui aussi profilé et orienté selon des objectifs et des points de vue différents.

Les espaces initiaux étant de structure et de contenu distinct, l'intégration aboutit à des résultats divergents. Ainsi, dans le cas de la métaphore opérée par Marie, le naufrage du navire correspond au divorce et les procédures de sauvetage (lexicalisées dans *les femmes et les enfants d'abord*) correspondent aux procédures juridiques qui suivent le divorce (entre autres, la pension alimentaire). Comme pour la métaphore de Doderer, cette mise en correspondance est optimale puisque les contreparties pertinentes partagent des traits communs particulièrement saillants¹²⁹.

Cette activité qui consiste à mettre en avant certains éléments d'un domaine conceptuel, ou au contraire, à en placer d'autres à l'arrière plan et parfois même, à les neutraliser complètement, en bref, ce travail qui cherche à profiler un espace mental selon des objectifs, des croyances, des points de vue, *etc.* nous l'appellerons désormais *thématization*. Ce concept, que nous nous contentons d'aborder rapidement dans cette section sera l'objet d'une analyse beaucoup plus détaillée dans le chapitre 6, et nous amènera à reconsidérer dans son ensemble la théorie de l'intégration conceptuelle.

Avant cela, toutefois, il nous faut entamer un travail critique d'une toute autre nature. Si nous venons de montrer, grâce à Doderer, l'existence manifeste d'une dynamique de construction qui se fonde sur l'intégration d'espaces initialement disjoints, l'objectif de la section suivante consiste néanmoins à souligner l'existence d'une autre dynamique qui, selon nous, ne fonctionne pas selon les mêmes principes. Cette seconde dynamique se fonde sur une logique de conformité, logique que nous reprenons aux travaux de la sémantique indexicale et que nous avons décrit en détail dans la section 4.2.

¹²⁹ La pension alimentaire concerne effectivement la femme et les enfants, au détriment du mari qui doit payer la note. La situation correspondante, dans l'espace de la navigation, s'harmonise parfaitement avec ceci, puisque les hommes sont censés se noyer au profit des femmes et des enfants. Dans les deux espaces initiaux, l'homme (qu'il soit marié ou en situation de naufrage) se retrouve dans une situation peu enviable.

5.2 Une logique de conformité : le motif sémantique

5.2.1 Espace générique et espace d'entrée : premier retour à la boucherie

Nous avons pu remarquer, au cours de la première partie, l'existence d'une tension, si ce n'est une opposition radicale, entre l'approche que propose la sémantique indexicale et la théorie de l'IC¹³⁰. Il serait donc contestable de ne pas analyser en détail l'origine d'une telle divergence, même si nous avons déjà abordé le problème en partie.

A première vue, celle-ci tient d'abord dans le fait que la sémantique cognitive (dont fait partie l'IC) a tendance à privilégier les usages dénominatifs par rapport aux emplois figurés en leur donnant une place centrale dans la description. C'est là l'un des aspects qui soulève chez certains sémanticiens un vif mécontentement. L'exemple du chirurgien et du boucher (exemple (49)) est, de notre point de vue, l'un de ceux qui manifestent cette tension le plus clairement : car de nos jours, il est difficile de nier que le lexème *boucher* est marqué d'une valeur bien particulière, qu'il indexicalise, dans la terminologie de Cadiot & Nemo, un rapport spécifique qui pourrait se gloser par le fait de « travailler de façon peu soignée, sans ménagement ». L'existence de ce rapport trouve une preuve dans l'extrême profusion de ce qui peut être qualifié de *boucher* (tout comme nous constatons dans la partie précédente la quantité importante des domaines dans lesquels *créneau* ou *client* peuvent apparaître) : un soldat, un professeur, peuvent être facilement qualifiés de boucher, mais l'on parle aussi très facilement d'une *nuque de boucher*, d'un *langage de boucher*. Toujours, ce qui est visé, c'est cette sorte d'épaisseur triviale et grossière, et ce n'est pas manquer de respect envers ladite profession puisque comme le dit Cadiot, la question n'est pas de se demander ce qu'est exactement un *boucher* en listant les propriétés intrinsèques qui le caractérisent sur un mode hautement référentiel et figuratif, mais plutôt de savoir ce que veut dire *boucher* (Cadiot 1999). Dès lors, doit-on s'étonner que le chirurgien ainsi qualifié dans l'énoncé (49) prenne à son compte l'ensemble de ces propriétés, dont la moindre revient finalement à donner une idée de sa parfaite incompetence ? Car si l'on considère que *boucher* veut dire entre autres choses « faire un travail peu soigné », la notion d'incompétence vient naturellement à l'esprit lorsqu'il s'applique à un chirurgien, et l'existence d'un calcul intégratif préalable devient d'un intérêt tout relatif.

Turner lui-même, lors d'une conférence donnée au Collège de France, constate ce phénomène, et admet qu'« à ce moment-ci de l'histoire du langage, le mot *boucher* est utilisé conventionnellement pour désigner quelqu'un qui fait un travail peu soigné » (Turner 2000d). Mais, poursuit-il, un autre exemple détermine une intégration qui aboutit finalement à la même invention de sens :

(65) *Ce chirurgien est un bûcheron.*

Cet énoncé permet d'éviter, selon Turner, la difficulté soulevée par le lexème *boucher* puisque le *bûcheron* est dégagé des propriétés indexicales que l'on repère dans *boucher*¹³¹. La construction du sens, en revanche, reste identique et l'on parvient à l'incompétence selon le même modèle. C'est donc, conclut Turner, que le processus d'intégration reste dans son ensemble valide.

Cet argument nous semble discutable dans sa forme et il a l'inconvénient supplémentaire de ne pas régler le problème : si *boucher* indexicalise vraiment cette propriété extrinsèque d'un travail « bâclé, approximatif », alors qu'apporte l'intégration par rapport à la compréhension de l'énoncé ?

En analysant les choses de façon précise, on constate que l'IC est confrontée à l'alternative suivante : une première solution consisterait à inclure directement dans l'espace des bouchers, sous une forme ou une autre, cette propriété d'un « travail bâclé, approximatif » ; la conséquence est alors immédiate : le reste de l'intégration ne sert à rien puisque l'incompétence, que l'on faisait auparavant émerger au niveau de l'espace intégrant, et donc dans un après-coup de nature inférentielle, se trouve déjà contenue dans le potentiel sémantique du *boucher*, incompétence que le chirurgien reprend à son compte par une simple relation de prédication¹³². La seconde solution consiste à éliminer de l'espace des *bouchers* cette propriété qui consiste « à faire un travail peu soigné », pour ne conserver du boucher que ses traits les plus référentiels, les plus figuratifs (les propriétés intrinsèques dans la

¹³⁰ Cette tension, du reste, cristallise celle qui oppose depuis toujours une certaine sémantique « continentale » et la sémantique anglo-saxonne.

¹³¹ Il y a de fortes chances, toutefois, pour qu'une analyse détaillée des emplois figurés de *bûcheron* fasse apparaître l'existence d'un motif sémantique, comme le montrent ces quelques exemples : *Je ne demandais qu'à pencher mes épaules de bûcheron sur des grands dortoirs tièdes et obscurs, qu'à jucher sur elles des petits cavaliers rieurs et tyranniques.* (Tournier) ; *Puis, tout bas : - En amour, tu sais, une sociologue vaut une fille de bûcheron !* (Vincenot). Rappelons aussi que le mot partage une origine commune avec le verbe *bûcher* « travailler avec ardeur » « démolir, tuer », se bûcher « se battre ».

¹³² Il est vrai que la prédication est considérée par les représentants de l'IC comme une intégration à part entière, mais une intégration qui n'est pas à double scope : *Paul est le père de Marie*, nous incite, selon Turner, à intégrer le cadre conceptuel de *père* à la personne Paul (Turner 2000d).

terminologie de Cadiot & Nemo), et de la sorte, appauvrir systématiquement la part sémantique du lexème. C'est cette solution qu'adopte l'intégration conceptuelle¹³³.

Le problème, dans ce cas de figure, c'est que la notion même de conventionnalité et plus encore, celle de polysémie et de sens figuré, en tant qu'elles intègrent dans la langue cette propriété, ne sont plus tenables. Dans le cadre de l'IC, en effet, la propriété en question (« faire un travail peu soigné ») ne peut être autre chose que le résultat d'un calcul intégratif *préalable*, avec une conséquence très problématique : même la polysémie la plus avérée doit dériver (et par la même occasion s'expliquer à partir) d'une intégration.

De ce fait, partant d'un primat de l'objectivité sensible, se fondant sur un isomorphisme entre le monde et le mot et n'intégrant dans ses représentations que des traits figuratifs structurés par des cadres conceptuels, la sémantique cognitive, et l'IC en particulier, ne déterminent les effets de sens qu'après coup, dans un second temps qui a pour caractéristique de ne jamais être linguistique mais plutôt d'ordre pragmatique, encyclopédique, et dans le cas qui nous préoccupe, inférentiel. C'est aussi dans ce cadre que se justifient les concepts métaphoriques de Lakoff, certes intuitivement satisfaisants, mais qui représentent parfois une certaine commodité. L'IC, de ce point de vue, reprend en grande partie ce privilège donné à la désignation, au concret, en bref, à la substance, comme on peut facilement s'en convaincre avec l'exemple suivant, analysé dans (Grady et al. 1999) :

(66) *The committee has kept me in the dark about this matter.*

Si la TMC fait intervenir ici une projection entre le domaine source de la vision et le domaine cible de la communication humaine, l'IC fait plutôt appel, comme nous l'avons vu, à des scénarios structurés par différents domaines plus ou moins spécifiés : une personne A est plongée dans l'obscurité (espace source), un comité refuse de donner des informations à une personne A' (espace cible). L'espace intégrant permet alors en particulier de fusionner A et A'. Mais le principe que nous critiquons ici reste identique : il y a bien dégroupement préalable entre une situation immédiatement concrète et une autre plus abstraite, où *dark* est pris comme indissolublement lié à l'espace de la vision et doit être mis en relation avec le domaine de la communication pour être correctement interprété. Le comportement polysémie de *dark* est alors nié au profit d'un processus inférentiel secondaire, et la notion d'*ignorance* ne fait plus partie du potentiel sémantique de *dark* mais dérive de la composition d'espace.

¹³³ Il suffit de reconsidérer la Figure 4-3 à la lumière de ce que nous venons de dire : ce sont bien les traits les plus référentiels qui sont conservés dans l'espace initial contenant le boucher : hachoir, viande, abattoir, etc. Cette caractéristique est bien évidemment la même pour le chirurgien.

La divergence entre une sémantique indexicale et l'intégration conceptuelle peut donc se formuler de la façon suivante : dans le premier cadre théorique, un énoncé tel que (66) sera considéré comme faisant intervenir le potentiel sémantique de *dark*, potentiel qui peut se décrire sous la forme d'un motif transposable¹³⁴ à un grand nombre de domaines (ici, la communication humaine), tandis que l'intégration conceptuelle interprète ce même énoncé comme la mise en présence de deux espaces (un espace source attaché à la vision humaine et un espace cible attaché à la communication), deux espaces qui doivent être intégrés à l'intérieur d'un troisième afin d'impliciter la notion d'ignorance.

Une telle divergence tient son origine dans la nature des hypothèses mises en jeu. A l'image de la théorie de la métaphore conceptuelle, l'intégration conceptuelle est une conception référentialiste de la langue. Elle suppose l'existence d'espaces à forte teneur ontologique (dans le cas de l'énoncé (66), l'espace de la vision et l'espace de la communication). Ces espaces sont aussi de nature dénominative et l'emploi figuré (en tant qu'emploi non dénommatif) n'est saisissable que dans un second temps, au niveau de l'intégration proprement dite.

La sémantique indexicale, au contraire, inverse l'ordre des priorités. Le pouvoir dénommatif des lexèmes n'est pas central et c'est au contraire un potentiel sémantique attaché au lexème qui motive les emplois figurés. A la problématique d'une projection (entre deux espaces référentiels et figuratifs), la sémantique indexicale substitue la problématique d'une transposition (d'un motif à l'intérieur d'un domaine).

Cette divergence semble toutefois pouvoir être relativisée lorsqu'on reconsidère l'existence de l'espace générique. Ce dernier en effet, bien qu'il puisse être ramené, comme nous l'avons montré, à une conception schématique du sens, n'est pas sans entretenir une certaine compatibilité avec la notion de motif. Une comparaison entre l'intégration conceptuelle et la sémantique indexicale doit donc tenir compte de cette compatibilité. C'est pourquoi nous analyserons, dans un premier temps, la nature de l'espace générique.

5.2.2 La question de l'espace générique

Résumons les points qui précèdent :

a.) L'IC, comme la plupart des sémantiques cognitives, place l'effet de sens dans un second temps qui est toujours d'un autre ordre que sémantique ; dans le cas spécifique de

¹³⁴ Pour une description de la notion de motif sémantique et celle de transposabilité, le lecteur doit se reporter à la section 4.2.4.1.

l'IC, c'est un jeu d'inférence rendu possible une fois la structure de l'espace intégrant finalisé par achèvement.

b.) Se fondant sur une perception objectivante du monde, l'IC postule l'existence d'espaces d'entrée plus concrets, à forte teneur figurative, très bien enracinés culturellement, avec des spécificités qui sont directement accessibles parce que référentielles. Ils se composent donc pour l'essentiel de propriétés intrinsèques qui garantissent un calcul d'intégration à « l'échelle humaine » : ainsi, dans l'exemple (45) où l'on *creuse sa propre tombe*, l'espace des enterrements est beaucoup plus structuré que celui du comportement imprudent qui reste très hétérogène (on peut faire beaucoup de choses par imprudence) ; cet espace est aussi un espace dénomiatif puisqu'il fait intervenir les éléments du monde (fossoyeur, pelle, tombe, *etc.*) en plus des principes de causalité qui structurent cet espace.

L'espace générique, en tant qu'il introduit une conception schématique dans le calcul de l'intégration, pourrait être considéré comme le moyen d'échapper à une approche purement référentielle. Nous constatons que ce n'est pas toujours le cas et que l'espace générique, malgré sa généricité, se laisse lui aussi contaminer par la tendance référentialiste que l'on observe dans l'IC.

Pour le prouver, il suffit de reprendre l'argument proposé par Turner, qui oppose à l'exemple du chirurgien - boucher l'exemple (65) où l'on a affaire à un chirurgien - bûcheron. Il est en effet remarquable que celui-ci choisisse le lexème *bûcheron* plutôt qu'un autre. A cela, il y a une excellente raison, qui est directement liée avec ce que nous venons de dire, et qui va nous permettre de mettre en relief la nature très problématique de l'espace générique. Rappelons d'abord que dans l'exemple (49), l'espace générique se définit ainsi : « Quelqu'un découpant quelque chose avec un objet tranchant ». La coïncidence est heureuse : l'espace du bûcheron apparaît bien comme une spécification de cet espace générique, où un bûcheron découpe les arbres avec une hache.

Il est certain qu'un tel espace générique n'a rien de schématique, malgré les variables en attente d'assignation que l'on y repère (*quelqu'un, quelque chose*). De fait, si l'existence de ces variables font de cet espace un espace plus générique, il n'en est pas pour autant plus schématique. Sa nature dénomiatif est aussi manifeste que celle des espaces d'entrée, en particulier dans la substantialité du processus (*découper*) et des outils impliqués (*objets tranchants*).

Cette conception substantialiste du langage se manifeste donc à deux niveaux : a.) les espaces d'entrée sont de nature dénomiatif et renvoient à des traits figuratifs, même si ces

traits sont intégrés dans des points de vue, de croyances, de relations de causalité, *etc.* b.) l'espace générique peut lui aussi être réduit à une liste d'éléments référentiels, et sa généralité ne permet pas d'atteindre le degré d'abstraction qui caractérise véritablement les formes schématiques employées en sémantique.

L'objectif de ce qui suit est d'analyser les conséquences qu'une telle conception implique et de mettre en relief les limites auxquelles elle se heurte.

Dans le cas du *chirurgien - boucher*, nous savons que l'espace générique se glose de la façon suivante : « Quelqu'un découpant quelque chose avec un objet tranchant ». Imaginons maintenant une situation dans laquelle nous substituons la profession de chirurgien par une autre, celle de professeur d'université.

Dans ce cas, que doit penser un locuteur lorsque c'est ce professeur d'université qui se trouve promu au grade de *boucher* par ses étudiants, en particulier lorsqu'il critique (« désosse », dirions-nous), dans son séminaire, des théories adverses sans prendre toutes les précautions d'usage ? Quels éléments communs vont nous permettre de dégager un cadre suffisamment général pour que les espaces d'entrée n'en soient que les spécifications ?

Si l'on en reste à l'approche référentielle de l'intégration conceptuelle, la seule solution consiste à conserver l'espace générique précédemment défini : « Quelqu'un découpant quelque chose avec un objet tranchant » avec comme spécification « Un professeur d'université découpe une théorie (adverse) à l'aide de son esprit, sa critique, son ironie tranchante ». Si cette solution peut paraître un peu abusive, rappelons toutefois qu'elle reste cohérente avec le reste de l'analyse puisqu'une métaphore structurale, déjà proposée par Lakoff & Johnson, rapproche les deux domaines :

(67) *LES IDEES SONT DES OUTILS COUPANTS*¹³⁵

Cet énoncé justifie l'existence des énoncés conventionnels suivants :

(68) *Ceci tranche dans le vif du problème, c'était une remarque incisive, il est tranchant, il a l'esprit acéré.*

L'espace générique ainsi défini semble donc avoir une certaine pertinence. Pourtant, la situation devient plus malaisée lorsque, employant une métaphore courante, ce sont les militaires qui sont qualifiés de bouchers :

¹³⁵ (Lakoff & Johnson 1986, p. 57)

(69) *Ce soldat est un boucher.*

Dans cet énoncé, doit-on considérer que le soldat ne massacre les populations civiles qu'à l'aide de son couteau ou bien le fusil mitrailleur, la grenade et tout l'attirail mortel qu'il transporte doivent-ils être perçus comme des objets tranchants à part entière ?

Avec cet exemple usuel, nous parvenons aux limites de ce qu'une approche référentielle peut produire en termes d'analyse : dans le cas du professeur d'université, une certaine structuration du lexique fait que la propriété d'être *coupant* peut s'appliquer à l'*esprit*, mais cette même propriété provoque un blocage dans la situation du soldat, blocage difficilement surmontable puisque, premièrement, aucune connexion métaphorique¹³⁶ ne peut joindre un objet tranchant à des objets qui ne sont manifestement pas tranchants (fusil, grenade), et deuxièmement, la notion de tranchant ne peut pas non plus s'appliquer de façon figurée à l'esprit du soldat, dont on sait qu'il a plutôt tendance à obéir et à faire partie d'une collectivité à l'intérieur de laquelle les remarques « incisives » et un esprit « acéré » n'ont pas nécessairement leur place.

A trop vouloir réduire le lexique à ses caractéristiques référentielles, intrinsèques et figuratives, nous arrivons finalement à une impasse qui montre en retour l'insuffisance de l'espace générique et son incapacité à rendre compte de la polysémie. Et s'il doit exister une proximité conceptuelle qui rapproche les bouchers et les soldats, elle n'est de toute façon pas fondée sur l'existence commune de quelque chose de tranchant. Qualifier un soldat de boucher revient à souligner l'idée qu'il fait son travail « d'une façon peu soignée », autrement dit, à lui attribuer une propriété qui est déjà plus ou moins comprise dans le potentiel sémantique de *boucher*, et non pas à l'inférer d'une intégration préalable.

Notre argument peut toutefois être contesté : si l'espace générique est identique pour *ce chirurgien est un boucher* et *ce professeur d'université est un boucher*, rien n'indique que cet espace générique reste le même dans l'énoncé *ce soldat est un boucher*. L'espace générique construit dans ce dernier énoncé pourrait parfaitement éliminer de son contenu l'existence d'un objet tranchant, et notre argument ne tiendrait plus¹³⁷.

¹³⁶ Au sens donné par la sémantique interprétative (chapitre 4.1.3.1).

¹³⁷ Mais alors nous ne nous expliquons pas les conséquences de l'intégration proprement dite : même en ajustant l'espace générique de façon satisfaisante, l'IC parviendra difficilement à inférer que le soldat fait son travail de « façon peu soignée ». En revanche, même avec un espace générique mieux formulé, il y a de fortes chances pour qu'elle aboutisse à un non-sens en inférant l'incompétence du soldat (incompatibilité entre les moyens du boucher et ceux du soldat). Or, lorsqu'un soldat est qualifié de boucher, cela ne veut pas dire qu'il est incompétent. Nous reviendrons sur ce problème dans le prochain chapitre.

En fait, notre argument retrouve toute sa valeur si nous revenons sur l'énoncé (50) (*Ce n'est pas un boucher, c'est un chirurgien*). Cet énoncé, en effet, consiste à inverser la métaphore (49) et à y ajouter une négation. Si nous supprimons cette dernière, nous obtenons la converse de l'exemple (49) :

(70) *Ce boucher est un chirurgien.*

Comparé à ce qui se passe pour (49) (*ce chirurgien est un boucher*), peu de choses varient : les espaces d'entrée sont identiques et la seule différence consiste à inverser la source et la cible. En tant que tel, l'espace générique reste lui aussi inchangé, puisque les espaces d'entrée sont les mêmes et que l'espace générique se définit comme la structure commune à tous les autres espaces¹³⁸.

On en déduit que les projections trans-spatiales sont les mêmes (le chirurgien fusionne avec le boucher, le scalpel avec le hachoir, *etc.*) et rien ne permet de dire que la composition sera différente, à part le principe de topicalité asymétrique. Or celui-ci se contente, comme nous l'avons dit, de donner une certaine priorité à la structure « framique » de la cible au détriment de celle de la source (cf. section 4.3.2.5). Ici, la grande différence tient dans le fait que l'objectif du chirurgien (soigner quelqu'un) sera neutralisé au profit de celui du boucher (couper de la viande). Dans l'espace intégrant, nous nous retrouvons alors dans une configuration identique au cas (49) : une incompatibilité entre l'objectif du boucher et les moyen d'un chirurgien. Selon le même modèle, nous sommes contraints à inférer l'incompétence du boucher, ce que font très honnêtement les auteurs de l'analyse (Grady et al. 1999)¹³⁹. Malheureusement, et on ne pense pas prendre trop de risques en l'affirmant, la lecture méliorative semble largement primer dans (70), et le boucher, manifestement, hérite du caractère précis, soigneux et minutieux du chirurgien.

Admettons toutefois que cette lecture ne soit pas perçue par tout le monde, et que certains locuteurs retrouvent l'incompétence du boucher selon le principe de composition exposé¹⁴⁰. Notre argument devient de toute façon difficilement contestable avec cet autre exemple :

(71) *Ce boucher est un ciseleur*¹⁴¹.

¹³⁸ A notre connaissance, l'intégration conceptuelle ne fait aucune différence de nature entre la source et la cible. Formellement, leur permutation ne peut donc provoquer de changements dans le contenu de l'espace générique.

¹³⁹ En parlant de l'énoncé (50), les auteurs affirment : « In context, this sentence could be intended and understood as a negative evaluation of the butcher's competence. Casting him as a surgeon highlights the incongruity between his methods and those appropriate to a butcher ».

Il est probable que l'espace générique que détermine cet énoncé reste identique à celui qu'implique *ce chirurgien est un boucher* : les deux espaces d'entrée (boucherie et ciselage) partagent en effet une structure commune dans laquelle « quelqu'un découpe quelque chose avec un objet tranchant ». Le jeu des spécifications est lui aussi analogue : « le ciseleur découpe une étoffe, une pierre, un métal, à l'aide d'un ciseau (ou de ciseaux) ».

Nous sommes alors amenés à constater que les projections trans-spatiales restent identiques elles aussi. Et si les projections sont identiques, une intégration de ces deux espaces prédit nécessairement l'incompétence du boucher (par une incompatibilité entre l'objectif du boucher et les moyens du ciseleur). Or nous pensons qu'il est inutile de faire une expérience psycholinguistique pour confirmer que dans ce cas, le boucher se trouve être compétent, et plus encore, qu'il est compétent au point de devenir artiste en la matière. La théorie, si l'on en reste à son mécanisme formel¹⁴², prédit donc un résultat faux.

Comment s'explique un tel résultat ? Tout simplement parce que l'intégration conceptuelle, en donnant une importance trop grande à la référence, en privilégiant les traits figuratifs pour élaborer ses représentations sémantiques, se voit dans l'obligation d'intégrer les espaces d'entrée sur la base d'éléments qui sont moins sémantiques que référentiels. Elle perd donc de vue les propriétés extrinsèques qui ont pourtant une part importante dans la construction du sens. En réduisant ses représentations à des schémas qui ne sont que des décalques de la réalité, l'intégration conceptuelle passe alors à côté des effets de sens les plus courants.

5.2.3 La question des espaces d'entrée

La nature de l'espace générique n'est pas la seule à poser des problèmes. La structure des espaces d'entrée n'est pas non plus sans provoquer plusieurs difficultés. En début de ce chapitre, en particulier, nous avons repris le type de traitement qu'offre l'intégration conceptuelle concernant un emploi figuré de *dark* (exemple (66)). Ceci nous a permis d'aborder une autre divergence entre l'intégration conceptuelle et la sémantique indexicale.

¹⁴⁰ Il faudrait en fait mener une étude psycholinguistique pour démontrer que dans cet exemple, une lecture méliorative prime sur une lecture dévaluative. Une autre solution consisterait à se placer dans le cadre de la sémantique interprétative. La lecture méliorative est alors automatique (cf. chapitre 5.3.1).

¹⁴¹ Nous préférons le lexème *ciseleur* à celui d'*orfèvre* pour des raisons liées à notre argumentation : si l'on se place au niveau référentiel, *ciseleur* correspond mieux à l'objectif fixé puisqu'il désigne quelqu'un qui travaille toute sorte de matière à l'aide de ciseaux (objet tranchant). Au contraire, l'*orfèvre* est un artisan qui fait les gros ouvrages de métaux précieux : le processus de découpage, manifeste dans *ciseleur*, ne fait pas partie des propriétés intrinsèques de l'*orfèvre*.

La première convoque deux espaces distincts et replace l'effet de sens au niveau d'un troisième, à savoir l'espace intégrant. La seconde considère qu'il n'y a là aucun effet de sens et que la forme sémantique de *dark* (explicité en termes de motif ou de propriétés extrinsèques) suffit à motiver l'existence de l'emploi figuré. Ces deux points de vue sont contradictoires et demandent de notre part, comme pour la question de l'espace générique, une réflexion de fond pour déterminer leur pertinence respective. Nous appuierons cette fois notre argumentation sur un exemple précis, le verbe *blinder* et son participe passé employé comme adjectif. Ce sera aussi pour nous l'occasion d'appliquer les méthodes d'analyses issues de la théorie de la sémantique indexicale.

5.2.3.1 Le cas du verbe *blinder* et de son participe passé employé comme adjectif

Au cours de la première partie, nous avons rapidement abordé l'exemple de l'adjectif *blindé*. Notre propos était alors de mettre en relief la région intermédiaire qui existe entre polysémie et métaphore, et ceci, à l'intérieur du cadre théorique présenté par Victorri & Fuchs (section 2.4.2).

Si l'on adopte maintenant le cadre cognitiviste, il y a de grandes chances pour que les différentes acceptions de l'adjectif *blindé* ne soient traitées par l'intermédiaire du concept clé de projection. Ceci a des conséquences importantes : s'il y a projection, c'est bien d'un domaine vers un autre, et lorsque cette projection est de nature directionnelle, elle s'établit généralement entre un domaine source et un domaine cible.

Ce cadre théorique, bien qu'il admette des approches sensiblement différentes selon les auteurs, réduit le champ des possibilités de traitement à quelques caractéristiques dont Cadiot, en particulier, a bien montré les limites. En effet, que la projection se fasse globalement d'un domaine conceptuel cible vers un domaine source, comme il est prescrit dans la théorie de la métaphore conceptuelle ou que cette projection soit déclinée sur plusieurs niveaux et s'établisse entre plusieurs espaces mentaux, comme c'est le cas pour l'intégration conceptuelle, il n'en reste pas moins vrai que les contenus invoqués pour structurer un domaine conceptuel ou un espace mental sont essentiellement des propriétés intrinsèques.

¹⁴² Après tout, il est toujours possible de complexifier le mécanisme des projections et proposer, par exemple, de tenir compte de certaines connotations qui s'attachent à la notion de ciseleur. Notre objectif n'est pas de critiquer l'intégration conceptuelle, mais de critiquer le primat de la référence et de la dénomination, et d'en montrer les conséquences problématiques.

Dans le cas du verbe *blinder*, il s'avère que les problèmes rencontrés sont exactement identiques à ceux étudiés précédemment¹⁴³. L'approche conceptuelle n'admettant, comme base de travail, qu'une réalité objective (même si elle est structurée par des *frames*, des *scénarii*, des diagrammes, prenant de la sorte un tour légèrement plus abstrait) un énoncé comme *Paul est blindé*¹⁴⁴ sera nécessairement traité dans les termes d'une projection entre un domaine rattaché au thème de la guerre et celui, plus abstrait, des sentiments¹⁴⁵. Dans une telle approche, toutefois, plusieurs difficultés apparaissent, dont la théorie de la métaphore conceptuelle, pour commencer, rend difficilement compte.

Considérons pour commencer ce premier exemple :

(72) *Toutes ces déceptions ont blindé Paul.*

Un tel énoncé pose de sérieux problèmes si l'on reste dans les limites d'un cadre conceptuel de nature agonistique même schématisé. En effet, ce sont bien les déceptions qui ont pour effet de blinder Paul, et ceci malgré un domaine conceptuel attaché à la guerre où les obus de l'ennemi n'ont généralement pas pour conséquence de blinder un char. L'emploi « figuré » de *blindé* inverse donc les relations causales habituellement admises dans le domaine de la guerre, relations qui sont pourtant fondamentales dans le schéma guerrier.

Si une théorie de la métaphore conceptuelle semble incapable d'expliquer ce retournement de situation, l'intégration conceptuelle, en revanche, reconnaît ici la même difficulté que nous repérons dans le cas de la métaphore (45) (*creuser sa propre tombe*). Dans ce dernier cas, en effet, nous avons déjà remarqué l'inversion, dans l'espace intégrant, des relations causales habituellement admises dans le domaine des enterrements (un décès cause le creusement de la tombe, contrairement à l'espace intégrant à l'intérieur duquel le décès ne survient qu'après le creusement de la tombe). En d'autres termes, il est probable que si les déceptions ont pour conséquence de blinder Paul, c'est après la neutralisation de la relation causale propre à l'espace de la guerre et de l'armement, en privilégiant un topoï caractéristique du second espace, dans lequel le monde du vivant voit la qualité de son immunisation augmenter de façon proportionnelle à la quantité d'agressions dont il est la victime.

¹⁴³ En particulier, notre exemple du *boucher - ciseleur*. Notre réflexion portait alors sur l'espace générique. Nous allons montrer dans ce qui suit que la nature des espaces d'entrée pose des problèmes identiques.

¹⁴⁴ Dans le contexte où Paul est victime de difficultés qui ont pour effet de l'endurcir. Nous excluons pour le moment l'interprétation en vertu de laquelle Paul est ivre.

¹⁴⁵ Une étude étymologique confirmerait ce rapprochement puisque le nom *blinde* duquel dérive le verbe *blinder* est un terme technique d'art militaire (Dictionnaire historique de la langue française).

Néanmoins, si l'on poursuit l'analyse des emplois figurés de *blinder*, en particulier ses participes passés employés comme adjectifs, nous constatons que cette importance donnée au domaine de la guerre et de l'armement fini par devenir véritablement problématique.

5.2.3.2 Les formes sémantiques du blindage

Une première série d'emplois semble pourtant graviter autour de l'usage dénomiatif du verbe *blinder*. Il s'agit d'une série dans laquelle le domaine conceptuel de la guerre ne semble pas très éloigné, et où les propriétés intrinsèques du blindage, à savoir la nature du métal employé, sa dureté, son épaisseur, *etc.* semblent affleurer et prendre une certaine consistance. Ces emplois mettent alors en saillance des notions spécifiques au domaine de la guerre et de l'armement : protection, défense, impénétrabilité, *etc.*

Analogue à l'énoncé (72), l'exemple suivant illustre cette affinité entre les emplois figurés et le domaine conceptuel de l'armement :

(73) *Quant aux enguelades... Mais vous, sans rire, vous devez être blindé de ce côté là*¹⁴⁶.

Ce premier cas est relativement courant en français. Il détermine l'existence d'une commutation paraphrastique d'une grande systématisme, commutation qui permet de substituer *blindé* et *vacciné / endurci* dans le contexte¹⁴⁷. Une fois la relation causale caractéristique du vivant mise au premier plan (immunité proportionnellement croissante avec la quantité d'agressions), nous constatons que ce genre d'emploi reste très proche du domaine conceptuel de la guerre et qu'il entretient avec ce dernier une cohérence très forte.

D'autres emplois de l'adjectif *blindé* font directement référence à des questions de solidité. On le constate dans ce passage tiré de Céline :

(74) *Sa soutane était toute plaquée blindée de crottes et de bouse*¹⁴⁸...

Nous retrouvons encore cette notion d'impénétrabilité dans le cas du verbe, et non plus de l'adjectif, comme nous le constatons dans l'exemple suivant, qui nous permet par la même occasion de rendre un nouvel hommage à la profession des bouchers :

¹⁴⁶ (Gibeau, *Allons Z'enfants*)

¹⁴⁷ La commutation est suffisamment systématique pour être recensée par les dictionnaires. Ainsi, pour le verbe *blinder*, nous avons : « 1. Protéger par un blindage. *Blinder un navire*. 2. Endurcir, rendre moins vulnérable. *Ces déceptions l'ont blindé.* » (Petit Larousse).

¹⁴⁸ (Céline, *Mort à crédit*)

(75) *Il s'était, en vingt ans d'exercice, suffisamment blindé les narines pour tripatouiller à peu près n'importe quoi*¹⁴⁹.

Mais ce type d'emploi, qui se caractérise par une commutation systématique entre *blindé(er)* et *vacciné(er)* est loin d'être unique. Si l'on revient au participe passé employé comme adjectif, on retrouve cette notion d'impénétrabilité, mais avec un résultat du processus (en tant que participe passé) qui se trouve profilé d'une manière un peu plus singulière. Considérons l'exemple suivant :

(76) *C'était plus la peine d'insister... Parler à des engelures pareilles ?... Ils étaient encore plus blindés que tous les gogs de tout Asnières ! Voilà mon avis*¹⁵⁰.

Ce qu'il faut retenir, pour comprendre un tel exemple, c'est que les parents du narrateur restent imperméables aux justifications de leur fils. Dès lors, ledit blindage ne gravite plus autour de la question d'une protection efficace, comme l'indique pourtant de façon centrale le domaine conceptuel de la guerre et de l'armement, mais bien en rapport avec une certaine stupidité, de celle qui empêche toute discussion, et dont Céline, du reste, explore longuement les aspects et les conséquences dans son roman.

Cette impénétrabilité peut aussi se profiler d'une autre manière et nous amener de la sorte à la notion de dissimulation :

(77) *Ces lunettes opaques blindées, ça me donnait de l'intérêt*¹⁵¹.

Du reste, une rapide étude étymologique tend à montrer que c'est justement la notion de dissimulation qui se trouve être historiquement première, puisque les *blindes* d'où dérive le verbe étaient au 17^{ième} siècle des « pièces de bois, placées horizontalement sur des pieux à l'entrée des tranchées » ; leur rôle était de dissimuler (de l'all. *blenden* « rendre aveugle ») un ouvrage fortifié en le recouvrant¹⁵².

¹⁴⁹ (Vergne, *L'innocence du boucher*)

¹⁵⁰ (Céline, *Mort à crédit*). Le co-texte que nous donnons ne permet pas de juger correctement de l'interprétation. Il pourrait en effet s'agir de la commutation *blindé* - *ivre*. Aussi est-il nécessaire de revenir sur l'histoire : dans ce passage, le narrateur est injustement accusé d'avoir volé un bijou à son patron (ciseleur de son état) ; le narrateur tente de se justifier aux yeux de ses parents puis abandonne la partie, considérant qu'ils sont trop bornés. L'adjectif commute alors avec *borné* et pointe leur incapacité à entendre les arguments de leur fils.

¹⁵¹ (Bayon, *Le lycéen*)

¹⁵² Le rôle de telles blindes n'est donc pas de protéger un ouvrage fortifié d'impacts éventuels. Il s'agit plutôt de cacher à l'ennemi l'état réel des fortifications. L'intérêt stratégique des blindes est alors de préparer les conditions d'une « mauvaise surprise » faite à l'ennemi, dans le cas où celui-ci se déciderait à attaquer, puisqu'il ne peut se faire une idée correcte de ce qui l'attend vraiment derrière lesdites blindes. Les blindes sont alors le moyen de provoquer chez l'assaillant une grande incertitude.

Nous constatons donc que la notion d'impénétrabilité peut se profiler selon plusieurs orientations et celle d'endurcissement et / ou de vaccination n'a pas à être privilégiée, sous prétexte qu'elle entretient des rapports de cohérence plus forts avec le domaine conceptuel de la guerre. Ainsi, au-delà de la notion d'endurcissement (exemples (72), (75) et (73)), nous trouvons parallèlement une certaine idée de la stupidité (exemple (76)) et de dissimulation (exemple (77)).

Mais cela ne s'arrête pas là. Il est encore possible d'utiliser l'adjectif pour approcher la notion de « préparation optimale », comme on le constate dans l'exemple suivant :

(78) *Tu vois ce que je veux dire, hautement préméditée, bien pensée dans les recoins, scrupules soigneusement époussetés, garanties juridiques à tous les étages, l'arnaque blindée, le coup du siècle¹⁵³ ...*

Une intégration conceptuelle serait donc à même de traiter le premier type d'emploi (*blindé - endurci / vacciné*), une fois que le lien causal existant entre l'agression et le blindage, qui caractérise le domaine de la guerre proprement dit se trouve neutralisé au profit d'une autre causalité, propre au vivant cette fois, où le blindage devient la conséquence d'agressions périodiques, et ceci, exactement sur le même modèle que *creuser sa propre tombe*. Mais il s'avère que les trois derniers exemples (stupidité, dissimulation et préparation optimale) n'entrent déjà plus aussi facilement dans cette approche. Dans de tels énoncés, le schéma agonistique repéré dans le premier type d'emploi tend à disparaître ou à perdre de sa pertinence.

Cette manière d'échapper au contrôle d'un cadre conceptuel guerrier se confirme en fait dans une seconde série d'emplois. Ces emplois, nous les avons abordés dans la première partie de ce travail. Ils se caractérisent par une commutation de plus en plus systématique entre *blindé* et *bondé / rempli*. Nous avons alors repéré cette commutation sur les exemples suivants :

(79) *Un bar blindé, un amphithéâtre blindé [→ ex. (16)]*

Loin d'être récent, ce type d'emploi se retrouve déjà dans les textes de Céline (1936) :

¹⁵³ (Pennac, *La petite marchande de prose*)

(80) *Entièrement les joues blindées... et puis encore des bourlaquets tout autour du cou... qui leur remontaient aux esgourdes... ils étaient fadés en substances, ils étaient plutôt pansus¹⁵⁴ !*

Ou encore :

(81) *Par le retour du courrier, j'ai reçu alors moi-même trois lettres bien compactes, que je peux qualifier d'ignobles... blindées, gavées, débordantes de mille menaces¹⁵⁵ ...*

Nous trouvons un emploi identique bien avant Céline, dans un texte de Zola :

(82) *Gavard lui dit encore une fois, en grande confiance, que Mme Quenu était certainement une belle femme, mais qu'il les aimait « moins blindées que cela »¹⁵⁶.*

Le participe passé employé comme adjectif présente ici une valeur bien particulière, non plus orientée sur la notion d'imperméabilité, mais plutôt sur celle de compacité. Certes, la compacité n'est pas sans rapport avec les propriétés intrinsèques du blindage, mais ces relations n'ont plus la pertinence que l'on repérait dans le premier type d'emploi (exemples (72), (75) et (73)). En effet, dans les exemples (79), (80), (81) et (82), c'est moins la question de la solidité ou de la protection (pourtant fondamentale dans le domaine de la guerre) qui compte que celle de la densité. Et nous voyons mal comment une intégration de deux espaces (un espace source axé sur la guerre et l'armement d'un côté, un espace cible hétérogène, qui peut correspondre à différentes choses) peut inférer à partir d'un espace intégrant la notion de compacité. Le problème est alors analogue à ce qui se passe pour le *boucher - ciseleur* (exemple (71)) : si l'intégration conceptuelle, en enracinant son analyse dans une représentation de nature figurative, ne pouvait parvenir à produire la notion de compétence, elle est ici incapable de retrouver celle de compacité.

¹⁵⁴ (Céline, *Mort à crédit*). En parlant de gendarmes.

¹⁵⁵ (Céline, *Mort à crédit*)

¹⁵⁶ (Zola, *Le ventre de Paris*). Dans ce roman, Zola dresse entre autres le portrait d'une bourgeoisie du second empire en l'inscrivant dans la thématique de la digestion, du ventre. Madame Quenu, la « belle Lisa », charcutière, est décrite tout au long du roman comme particulièrement grasse ; citons entre autres : « Ce dos énorme, très gras aux épaules, était blême, d'une colère contenue ; il se renflait, gardait l'immobilité et le poids d'une accusation sans réplique ». Le roman joue sur l'opposition entre les gras et les maigres, comme le montre la même citation élargie : « Pas un frisson ne faisait faire un pli à son corsage tendu. Le contact trop ferme de la belle Lisa inquiétait plus encore ses os de maigre que l'approche tendre de la belle Normande. Gavard [...] ».

On pourrait toutefois nous rétorquer que cet emploi est trop exceptionnel pour constituer un argument décisif. Or, en plus d'être relativement ancien, il s'avère qu'un tel emploi connaît une large diffusion et que la commutation *blindé* - *bondé* devient particulièrement productive aujourd'hui. En effet, on trouve aisément les emplois suivants :

(83) *J'ai une semaine blindée ; Mon agenda est blindé.*

Ces exemples nous montrent que l'emploi du participe dans sa valeur *compacité* peut aujourd'hui s'appliquer à toutes les situations dans lesquelles il y a franchissement d'un certain seuil de densité.

Cet emploi orienté sur la valeur de compacité, que nous trouvons dès Zola, est en fait suffisamment systématique pour donner lieu aux ambiguïtés caractéristiques des phénomènes polysémiques. Le critère de commutation paraphrastique le démontre assez clairement dans l'exemple suivant :

(84) *Je suis blindé.*

Un tel énoncé, de façon parfaitement analogue au verbe *toucher* (exemple (11)), présente deux ensembles paraphrastiques distincts. Le premier s'oriente sur la notion d'impénétrabilité et rejoint les exemples (72), (75), (77) et (73). Dans ce cas, la commutation se fait entre *blindé* et *vacciné* / *endurci*. Le second sera employé au sortir d'un repas particulièrement copieux, par exemple, et commutera avec *rempli*. Il devient alors comparable aux exemples (79), (80), (81) et (82).

Cette notion de compacité est désormais si régulière qu'elle peut se profiler à son tour selon les contextes. Considérons l'emploi suivant, entendu au cours d'un déménagement, tandis que le locuteur porte un carton :

(85) *Hou ! Il est blindé ce carton.*

Il s'agit alors de souligner le poids considérable dudit carton, poids qui se trouve être une conséquence naturelle de sa compacité. On pourrait toutefois nous contredire en affirmant que cet emploi est quasiment idiolectal. Or nous constatons au contraire qu'un tel emploi existe déjà dans le texte de Céline :

(86) *J'ai repiqué dans tous les étages avec mon col, ma cravate, mon « ressort papillon », mon canotier si blindé¹⁵⁷...*

Certes, l'interprétation de l'énoncé peut sembler énigmatique. On pourrait y lire la notion d'impénétrabilité ou bien celle de dissimulation que l'on a repérée dans les lunettes blindées de l'exemple (77). Mais Céline lève lui-même toute ambiguïté dans ce passage du même roman, qui porte sur le canotier en question :

(87) *Je vois encore mon chapeau de paille, le canotier renforci, je l'avais toujours à la main, il pesait bien ses deux livres¹⁵⁸...*

En d'autres termes, l'auteur utilise l'adjectif *blindé* d'une façon identique à celle de notre locuteur contemporain de l'exemple (85)¹⁵⁹. Dire qu'il s'agit d'un emploi idiolectal est donc faux. De même, il ne s'agit pas d'un emploi récent. Nous sommes donc amenés à constater que la commutation *blindé* - *lourd* est dotée d'une grande systématité et que dans tous les cas, elle ne peut être repoussée au marge de la description¹⁶⁰.

Cette systématité prend d'ailleurs une telle ampleur de nos jours, que la valeur de compacité que l'on perçoit dans l'adjectif se retrouve désormais dans le verbe proprement dit. On le constate dans l'exemple suivant, qui se trouve être le slogan d'une campagne de publicité menée récemment¹⁶¹ :

(88) *L'Express blinde l'information.*

En soi, il s'agit d'un exemple ambigu puisque rien dans le co-texte ne nous permet de déterminer si c'est la notion d'impénétrabilité ou celle de compacité qui prime. Néanmoins, il y a des arguments pragmatiques forts pour nous orienter vers la seconde solution. Il eut été étrange, en effet, qu'une campagne de publicité pour l'Express affirme que le journal en question rend l'information impénétrable. Il ne peut donc s'agir que de l'interprétation selon laquelle l'information en question se trouve compactée, et où ce compactage fait de l'Express un journal exhaustif, complet, en bref, un journal particulièrement bien informé.

¹⁵⁷ (Céline, *Mort à crédit*)

¹⁵⁸ (Céline, *Mort à crédit*)

¹⁵⁹ En fait, Céline joue sur deux valeurs : certes le canotier pèse ses deux livres, mais on doit aussi tenir compte du lexème *renforci* qui apparaît au même endroit et qui pointe directement les propriétés intrinsèques du blindage, de façon analogue à l'exemple (74).

¹⁶⁰ L'exemple de Céline, qui permettait de commuter *blindé* - *borné* (exemple (76)), jouait sur une comparaison (« encore plus blindés que tous les gogs de tout Asnières ») qui peut aussi faire entrevoir la notion de compacité. Contrairement au canotier, nous n'avons toutefois pas retrouvé, dans le reste du texte, d'éléments nous permettant d'affirmer que les toilettes d'Asnières sont connues pour être particulièrement « remplies ».

¹⁶¹ L'exemple nous a été rapporté par Victorri.

Si l'adjectif avait donc tendance à orienter le sens de l'énoncé vers le résultat d'un procès de compactage, résultat qui peut dès lors prendre des formes différentes (remplissage maximal, pesanteur) il s'avère donc qu'aujourd'hui, le procès porté par le verbe lui-même peut être amené à s'aligner sur cette valeur.

Pour cette raison, plutôt que de considérer que nous avons affaire à des emplois extrêmes, à la limite de l'idiolectal, nous préférons penser que l'adjectif et le verbe sont en fait porteurs d'une forme sémantique cohérente, d'un archétype sensoriel très générique et très facilement transposable. Cette conception a alors un autre avantage, qui réside dans son pouvoir explicatif.

Pour le démontrer, venons en à ce dernier emploi qui joue sur la commutation *blindé - ivre* et que les exemples suivants illustrent bien :

(89) *Un gars qui rentre chez lui n'a pas besoin d'essayer plusieurs clés à moins qu'il soit blindé à mort (San Antonio, Du mouron à se faire) ; Le Catalan sortit de la cuisine. A moitié blindé, il était. Il avait éclusé de tout (Le Breton, Razzia sur la schnouf)*

Le *dictionnaire de l'argot* (Larousse) explique cet emploi de la façon suivante : « emplois imagés, avec l'idée d'une "charge" ou d'une "carapace protectrice" ». Le *dictionnaire de la langue française* reste plus évasif : « Le pronominal argotique puis familier *se blinder* "s'enivrer" (1888) et le participe passé adjectivé *blindé, ée* "ivre" (1881) sont d'origine obscure ; il faut peut être y voir une altération de *dans les brindes* "ivre", bien attesté dès le XVIIIe s., de *brinde* "toast, verre bu à la santé d'un ami" ».

Notre conception, qui consiste à poser l'existence d'un motif sémantique orienté sur la notion de compacité, a l'avantage, en plus d'expliquer un grand nombre d'autres emplois, de rendre les énoncés (89) parfaitement naturels en leur conférant une motivation de nature sémantique et non plus phonétique.

Dans de telles circonstances, en effet, *être blindé* correspond au dépassement d'un seuil critique dans la quantité d'alcool ingéré, et ceci de façon analogue à l'amphithéâtre *blindé d'étudiants* (exemple (79)). Cette compacité alcoolique, nous la retrouvons dans de nombreux synonymes récurrents dans le champ lexical de la soûlographie. Ainsi, le locuteur, pour indiquer qu'il vient de dépasser les limites de sa tolérance, peut être amené à bredouiller les choses suivantes :

(90) *Je suis bourré ; je suis plein.*

Nous retrouvons en outre cette notion de remplissage maximal dans des expressions comme *sac à vin, outre à vin, etc.*

A ce niveau de notre analyse, il est important de souligner que les notions de protection et de solidité, notions centrales dans le domaine de la guerre, n'apparaissent plus du tout pertinents dans cette seconde série d'emploi¹⁶². Ainsi, si le verbe peut désigner un processus de compactage (exemple (88)), si l'adjectif peut renvoyer à de la compacité (comme résultat du processus de compactage, exemple (79)) ou permettre de souligner le poids conséquent d'un objet (exemple (85)), c'est en dehors de toute considération portant sur les notions plus dénominatrices de protection, de solidité, *etc.* Il faut donc admettre que ce domaine conceptuel n'est en aucune façon déterminant dans le comportement polysémique du verbe et de l'adjectif.

Si l'adjectif et le verbe peuvent donc être transposés dans plusieurs domaines distincts et se profiler selon des orientations différentes, c'est qu'ils sont porteurs d'un motif sémantique particulier qui n'entretient finalement aucun rapport avec le domaine de la guerre et l'usage dénominatif de *blindé*. Il devient de la sorte beaucoup plus économique d'expliquer le comportement polysémique du verbe et de l'adjectif à partir d'un motif transposable, plutôt que de fonder la description dans un domaine initial guerrier, domaine qui n'est à voir, finalement, que comme un effet parmi d'autres, se situant très en aval de la forme sémantique du verbe et de sa forme adjectivée. Au contraire, nous considérons que ce sont les emplois dénominatifs qui sont exceptionnels.

Considérons en effet le cas du substantif *blindé* ou les exemples suivants :

(91) *Une porte blindée ; un train blindé.*

Certains les qualifieront de littéraux. Ils ne sont rien d'autre, en fait, que les spécifications extrêmes de la notion d'imperméabilité. Mais même dans de tels usages, nous reconnaissons la trace du motif initial : une porte blindée est moins une porte solide qu'une porte dont l'objectif est de rendre difficile toute intrusion.

La liste des propriétés intrinsèques au blindage, que l'on pense être premières dans la construction du sens, n'est rien d'autre que la spécification figée d'un principe de transposition beaucoup plus fondamental. Pour cette raison, la dénomination ne peut être

¹⁶² Lorsque Le *dictionnaire de l'argot* explique cet emploi en faisant référence à l'idée d'une « charge » ou d'une « carapace protectrice », il fait exactement comme l'intégration conceptuelle : il tente par, un coup de force critiquable, de récupérer l'espace initial attaché à la guerre et à l'armement.

perçue que comme un effet secondaire et non pas comme se situant à l'origine du comportement polysémique des lexèmes.

Si l'on admet de la sorte que le verbe et l'adjectif sont porteurs d'un motif sémantique composé de deux notions en coalescence, *impénétrabilité* et *compacité*, il s'avère que tous les emplois ne profilent pas nécessairement l'une au détriment de l'autre. Considérons en effet l'exemple suivant :

(92) *Grifouille a pas vu du tout d'un bon œil mes coups de Kanterbräu derrière la cravetouse. Pas moraliste pour deux points, mon pote Orlando, oh non ! Affranchi c'est tout, blindé d'expériences dont quelques-unes malheureuses. Tu bois, tu plonges* (Degaudenzi, *Zone*)

Il est ici difficile de déterminer si nous avons affaire à de l'impénétrabilité (commutation *blindé* - *endurci*) ou bien de la compacité (commutation *blindé* - *rempli*). Nous considérons que les deux notions sont simultanément présentes, puisque les deux commutations fonctionnent correctement sans entrer en contradiction avec le reste de l'énoncé.

5.2.3.3 Le contre argument de Kleiber

L'analyse qui précède nous a permis de mettre en relief le versant véritablement sémantique du lexème *blindé*, et ceci, au détriment d'un domaine conceptuel guerrier dont nous avons montré les limites, limites qui trouvent en particulier leur origine dans la trop grande référentialité des représentations sémantiques employées. La notion de compacité ne pouvant être dérivée d'un espace intégrant qui prendrait comme entrée un tel domaine, nous sommes bien obligés d'admettre qu'elle fait partie du potentiel sémantique de l'adjectif.

On peut toutefois critiquer cette approche en soulignant que la notion de compacité est trop puissante pour expliquer correctement le comportement polysémique de *blindé*. Kleiber est certainement celui qui a formulé le mieux cette critique. Nous l'avons déjà croisée plus haut dans ce travail (section 3.2.2), à cet instant au cours duquel nous précisons la différence fondamentale entre une conception schématique de la sémantique cognitive (représentée par Langacker) et une conception expérialiste (Lakoff & Johnson). Il est donc nécessaire de revenir sur cette critique à ce niveau de notre analyse.

Le contre argument de Kleiber porte en particulier sur l'analyse du lexème *boîte*, analyse menée par Cadiot (Cadiot 1994), au cours de laquelle ce dernier postule que le sens du mot

boîte n'est pas descriptible en termes de propriétés intrinsèques ('récipient de matière rigide' par exemple) mais par l'intermédiaire d'un motif linguistique :

(93) *X contenir Y pour produire / fournir*

Une telle définition permet de rendre compte des emplois dits figurés du mot :

(94) *Boîte (entreprise, école), boîte de vitesse, de nuit, à lettres, etc.*

Dans le cadre théorique de la sémantique indexicale, ces emplois, en tant qu'ils permettent d'accéder facilement à la forme sémantique du lexème, sont mis au premier plan de la description et sont privilégiés par rapport aux emplois dénominatifs et littéraux. En opposition avec cette conception, Kleiber souligne qu'une telle forme sémantique (93), de par son trop haut degré d'abstraction, est trop puissante dans ses applications :

« Par trop puissantes, nous entendons souligner le fait qu'elles peuvent convenir également à des entités qui ne se trouvent pas désignées par l'expression en question : un *cartable* ou une *serviette* répondent à la définition schématique de P. Cadiot, mais ne seront pas appelés pour autant boîte. » (Kleiber 1999b, p. 48)

Cet argument est pertinent par rapport à un présupposé théorique, présupposé qui fonde la majeure partie de l'approche de Kleiber, et qui consiste à penser la catégorisation, ou plus précisément, la « procédure de catégorisation qui fait que telle ou telle entité particulière perçue est reconnue comme appartenant à telle ou telle catégorie » comme étant le lieu de la signification proprement dite. Or si le sens est réduit à un processus de catégorisation, cela implique nécessairement une approche fondée sur une logique d'appartenance, qu'elle soit simple (modèle des CNS) ou plus complexe (théorie du prototype non standard). Au final, il s'agit bien de mesurer le degré d'appartenance d'un objet du monde à une catégorie donnée, que cette appartenance soit absolue (CNS), graduée (prototype standard) ou fondée sur des ressemblances locales (prototype non standard). Ce présupposé nous amène alors à constater, et c'est là l'argument de Kleiber, que le *cartable* ou la *serviette* ne peuvent appartenir à la catégorie des boîtes, même si l'on se dote d'un principe d'appartenance très peu contraignant.

Or Cadiot insiste sur le fait que le sens n'est pas un problème de catégorisation mais plutôt un problème d'accès au monde¹⁶³. Les présupposés théoriques sont alors totalement différents

¹⁶³ Cadiot le dit explicitement dans ce passage déjà cité : « ...le sens des mots n'est pas un problème de catégorisation. [...] Le problème de la polysémie nominale est sans rapport avec la question de l'appartenance catégorielle. Il ne s'agit pas pour les mots (*qua* mots) de quelque façon que ce soit de regrouper des objets, mais bien d'indiquer des accès. Loin de procéder par abstraction à partir d'une gestalt commune hypothétique, ou par relâchement à partir d'un prototype, l'emploi d'un mot a pour fonction d'indiquer comment l'objet doit être pris et/ou perçu. L'iconicité des mots est subordonnée à leur fonction indexicale. » (Cadiot & Nemo 1997c, p. 144).

et la mise en avant de propriétés extrinsèques (ou de motifs) rendent compte non plus d'un processus de catégorisation, mais bien d'un principe de motivation¹⁶⁴.

Dès lors, la définition fonctionnelle proposée par Cadiot n'est pas trop puissante puisqu'elle a pour objectif de définir un potentiel sémantique dont la propriété fondamentale est sa transposabilité à l'intérieur d'une multitude de domaines distincts.

Or, nous considérons que cette transposabilité rend compte d'une réalité linguistique. Nous l'avons montré pour l'adjectif *blindé* et le verbe *blinder*. En ce qui concerne le lexème *boîte*, nous ne pouvons que constater encore la pertinence de ce principe, comme le prouvent de façon éclairante les exemples attestés suivants :

(95) *Boîte à bouffe* [restaurant] ; *boîte à dominos* [cercueil / bouche] ; *boîte à idée* [crâne] ; *boîte à jérémiade* [violon] ; *boîte de lait Mont-Blanc* [sein de femme] ; *boîte à Lollo* [soutien-gorge] ; *boîte à néant* [crâne d'un demeuré] ; *boîte à pitié* [cœur] ; *boîte à ragoût* [estomac]¹⁶⁵

Si l'on connaît la stylistique « extrême » que pratique San Antonio dans ses romans policiers, on constate toutefois que tous les emplois cités entrent exactement dans la définition fonctionnelle proposée par Cadiot¹⁶⁶. Ceci confirme donc sa validité puisque les emplois les plus périlleux obéissent encore à cette définition. Certes, nous ne trouvons pas d'énoncé dans lequel le *cartable* ou la *serviette* deviennent une *boîte* à part entière, mais à la vue des différentes *boîtes* énoncées ci-dessus, cela ne semble pas faire partie du domaine de l'impossible.

Nous sommes donc dans un cas semblable à celui du verbe *blinder* et sa forme adjectivée, mais aussi dans le cas du *créneau* et du *client* analysé plus haut (exemples (43) et (42)). Pour ces trois lexèmes, et d'une manière plus générale pour la grande majorité du lexique, le sens gagne à être décrit dans les termes d'une forme sémantique dont le rôle est de motiver des

¹⁶⁴ Kleiber, du reste, l'a lui-même parfaitement compris : « Ainsi la définition fonctionnelle qui unit les différentes *boîtes* de P. Cadiot est, nous semble-t-il, plus un fait de motivation, qui explique pourquoi un lycée peut être une *boîte*, un dancing une *boîte de nuit*, etc., qu'un critère d'application référentielle. » (Kleiber 1999b, p. 48)

¹⁶⁵ Ces expressions sont tirées du *dictionnaire San Antonio*, pp. 72-73. On peut aussi se rapporter au classique « fermes ta boîte » des cours de récréation, ou à la non moins classique « boîte à camembert » (pour *bouche*).

¹⁶⁶ Rappelons la caractérisation sémantique de *boîte* : *X contenir Y pour produire / fournir*. Les exemples tirés de San Antonio jouent très exactement sur ces deux valeurs. Ainsi, pour la valeur *contenir* nous avons *boîte à dominos* [cercueil / bouche], *boîte à Lollo* [soutien-gorge], *boîte à ragoût* [estomac]. Pour la valeur de *production*, nous avons *boîte à jérémiade* [violon]. Les autres emplois impliquent simultanément les deux valeurs : *boîte à bouffe* [restaurant], *boîte à idée* [crâne], *boîte de lait Mont-Blanc* [sein de femme], *boîte à néant* [crâne d'un demeuré] ; *boîte à pitié* [cœur]. Ces derniers cas sont analogues à l'exemple (92), dans lequel les deux valeurs du motif (impénétrabilité et compacité) sont activées simultanément. En fait, si l'on observe les choses d'un peu plus près, certains de ces cas activent plus ou moins une valeur au détriment de l'autre sans toutefois neutraliser complètement cette dernière. Ceci confirme simplement que nous avons bien affaire à un « modèle mental flexible » (Cadiot 1994).

profilages, ces derniers pouvant être attestés ou non, enregistrés en langue ou non. Les motifs sémantiques expliquent alors aussi bien l'existence des emplois figurés les plus lexicalisés que celle des innovations les plus risquées.

Se détachant des contraintes caractéristiques d'une approche fondée sur la catégorisation, les motifs sémantiques ne s'inscrivent pas dans un processus d'appartenance. Ils sont à comprendre comme des potentiels transposables, capables de motiver un très grand nombre d'emplois, dits figurés, mais qui ne sont en dernière instance que les effets naturels de cette forme sémantique. Dans un tel cadre, la référence n'intervient plus qu'en aval de la transposition. Mais contrairement à ce que l'on reproche à la sémantique indexicale (que l'on qualifie souvent d'aréférentielle), ceci n'a pas pour conséquence de supprimer la question de la référence. Pour reprendre les termes de Cadiot, il s'agit simplement de dire « les mots permettent d'ouvrir des perspectives sur les référents » (Cadiot 1999).

C'est donc l'occasion pour nous de revenir sur l'originalité considérable du motif sémantique, qui n'est ni une forme schématique (qu'elle soit de nature diagrammatique ou de forme topologico-dynamique), ni une liste de conditions à remplir :

« Surtout nous entendons critiquer, c'est-à-dire limiter drastiquement, la portée de ces motifs, en refusant de leur attribuer un pouvoir génératif immanent de se déployer par eux-mêmes en emplois. La relation entre les motifs et d'autres phases plus déterminées de la signification (en lexique, en énoncé, dans la parole) est bien, en un sens nouveau à préciser, une relation de motivation. » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 89)

Le motif tel qu'il est défini par Cadiot & Visetti ne peut être, en particulier, confondu avec les formes schématiques habituellement proposées dans le cadre des linguistiques culioliennes. Nous avons souligné ailleurs la divergence qui existe entre ces deux approches (note 90) : les sémantiques culioliennes, en construisant leurs descriptions sur la notion de bonne forme, entretiennent assez peu de rapport avec une sémantique indexicale pour laquelle le motif, somme toute, voit sa portée aussi réduite que les sèmes inhérents de Rastier¹⁶⁷.

Les présupposés théoriques dont nous parlions vont en fait beaucoup plus loin que le simple niveau de la description du sens. Ils ont des conséquences sur toute une conception de la perception. Au lieu de fonder cette dernière dans un concret structuré par le système psycho-moteur et expérientiel de l'homme ou par des cadres conceptuels, ou alors de la

¹⁶⁷ Comme le remarquent Cadiot et Visetti : « Une option, possible et brutale, serait de considérer qu'il n'y a aucun écart, dans la mesure où nos *motifs linguistiques* correspondraient à ce qu'il [Rastier] appelle des *sèmes inhérents*. » Tout comme le sème inhérent, le motif peut être virtualisé. Il n'a donc pas la suprématie formelle que l'on reconnaît à la forme schématique culiolienne.

rattacher à un principe d'appartenance catégorielle, la sémantique indexicale tente en fait de lui restituer sa nature phénoménologique et ce, afin de la replacer à l'intérieur de la sphère intentionnelle et dynamique caractéristique de toute relation sujet / monde :

« [...] Percevoir signifie bien autre chose qu'être le siège d'une simple structuration sensorielle. Percevoir s'identifie à un sens premier de connaître, à une dimension générale de la cognition, et non aux processus périphériques d'un système ; percevoir est une activité sémiotique, qui repose sur la saisie immédiate de qualités et d'horizons, qu'on ne saurait réduire à l'identité de schèmes sensori-moteurs, ni aux épures d'une diagrammatique ; percevoir est toujours esquisser un sens, qui ne se déploie que dans un parcours, dans une activité de thématization par laquelle se font et se défont les identités. » (Cadiot & Visetti à paraître)

Le reste de notre travail aura tendance à privilégier ce point de vue, qui s'oppose radicalement à celui d'une intégration conceptuelle, et à en tirer les conséquences pour la construction du sens.

5.2.4 Conclusion

En fondant son approche dans une conception référentielle, que l'on voit à l'œuvre dans la structuration des espaces d'entrée comme dans celle des espaces génériques, l'intégration conceptuelle rate en grande partie la description du comportement polysémique des lexèmes. Nous l'avons montré pour *créneau* (exemples (43)), pour *client* (exemple (42)), pour *boucher* (appliqué au *soldat*, exemple (69)) pour le *ciseleur* (appliqué au *boucher*, exemple (71)), pour le verbe *blinder* et sa forme adjectivée (en particulier dans sa valeur de compacité). Dans tous ces cas, notre argument consistait à montrer que l'intégration peut être amenée à prédire une lecture fautive à cause du privilège donné à la référence. Nous l'avons encore montré pour le lexème *boîte*, qui peut renvoyer à des domaines extrêmement variés et dont les emplois figurés n'entretiennent aucun rapport avec les propriétés intrinsèques de la boîte en tant qu'objet du monde (exemples (95)). Il est donc nécessaire pour l'intégration conceptuelle de complexifier ses représentations sémantiques.

Cette argumentation n'a rien d'originale et se retrouve, en particulier sur une grande quantité de noms, dans tous les travaux de la sémantique indexicale. Nous nous sommes contentés de l'adapter à l'intégration conceptuelle et de l'augmenter par des exemples nouveaux.

Il n'en reste pas moins vrai que l'intégration conceptuelle se trouve être un candidat idéal pour décrire un grand nombre de phénomènes d'une autre nature et qui se fondent sur le déploiement de thématiques. Nous l'avons montré dans le cas du *Castiletz* de Doderer

(exemple (59)), exemple qui nous a aussi permis de mettre en relief l'intérêt d'une conception régulatrice de l'intégration ainsi que la valeur du principe d'intégration.

Force est donc de constater que les deux approches sont pertinentes mais qu'elles couvrent deux régions phénoménales distinctes. Au-delà des présupposés théoriques divergents, le problème revient alors à se demander dans quelle mesure ces deux approches peuvent se rejoindre, et à mettre en place les possibilités d'une complémentarité. Ceci sera l'objectif du chapitre suivant (chapitre 6).

Avant cela, toutefois, nous devons compléter notre analyse en jouant sur une nouvelle opposition. Dans les sections précédentes, en effet, nous avons mis en relief deux conceptions dont l'une est référentielle, et dont l'autre est non pas aréférentielle, mais fondée sur la notion de rapport ou de motif. Il faut maintenant préciser les divergences qui existent entre une conception véritablement cognitive telle que l'IC et une conception non cognitive, représentée par la sémantique interprétative. Cette dernière comparaison nous permettra par la suite de définir exactement notre propre objet.

5.3 Sémantique et cognitivisme

5.3.1 Le parcours interprétatif : second retour à la boucherie

Loin de vouloir rapprocher pour le plaisir deux positions à première vue parfaitement contradictoires¹⁶⁸, il s'avère qu'une comparaison entre l'intégration conceptuelle et la sémantique interprétative est parfaitement justifiée et peut nous apporter des éléments de réponse quant à la question de la nature (sémantique ou pragmatique) de ce que nous avons appelé la thématization (dans la section 5.1.5).

De même que la tension entre l'intégration et la sémantique indexicale demande une réflexion approfondie pour être résolue, ne serait-ce que dans la nature des représentations sémantiques mises en cause (référentielles ou non), les divergences entre l'intégration conceptuelle et la sémantique interprétative sont, elles aussi, significatives et pleines d'intérêt.

L'exemple du *chirurgien - boucher* (exemple (49)) ayant été fortement mis à contribution depuis le début de ce travail, nous allons y revenir à nouveau. Afin de parachever notre

¹⁶⁸ On connaît la position extrêmement tranchée de Rastier vis-à-vis des approches cognitives (Rastier 1991).

entreprise comparatiste entre les différentes théories analysées dans ce travail, nous allons étudier cet exemple dans le cadre de la sémantique interprétative et en tirer les conséquences.

Selon Rastier¹⁶⁹, le problème du chirurgien qualifié de boucher est comparable à celui qu'implique la phrase de Woody Allen, citée par Sperber :

(96) *Ma femme, m'invitant à goûter son tout premier soufflé, en a par inadvertance laissé tombé une cuillerée sur mon pied, fracturant ainsi quelques petits os.*
(Rastier 1996; Sperber 1975)

Dans ce qui suit, nous reprenons mot pour mot l'analyse que fait Rastier de ce passage. Ceci nous permettra par la même occasion de revenir sur la distinction entre lecture intrinsèque et lecture extrinsèque (section 4.1.4). Le parcours interprétatif permettant de formuler les sous-entendus contenus par un tel passage se compose de deux étapes :

(i) Première étape :

1 - Inférence n°1 : Si sa chute cause une fracture, alors la cuillerée a une densité très élevée.

2 - Topos n°1 : Or le soufflé est un plat léger (occupant un volume appréciable pour une faible masse).

3 - inférence n°2 : Donc ce soufflé est très dense.

Cette première étape permet de remplacer le sème afférent /légèreté/ par son antonyme /lourdeur/, actualisé en contexte.

(ii) Seconde étape :

4 - Inférence n°3 : si ce soufflé est très lourd, alors il est raté.

5 - Topos n°2 : or une bonne ménagère réussit sa cuisine.

6 - Inférence n°4 : donc ma femme est une mauvaise ménagère.

Cette seconde étape permet d'assigner le sème afférent /péjoratif/ au sémème 'femme'.

Comme le souligne Rastier, un tel parcours fait appel des données « extérieures » au texte, comme les topoi et les détours argumentatifs nécessaires à son élaboration. Malgré cela, il indique que ce parcours est un parcours intrinsèque : les deux étapes permettent d'aboutir à l'actualisation d'un sème afférent. En revanche, Rastier considère que toutes les interprétations qui prennent pour posée l'inférence n°4 seront extrinsèques, soit qu'elle porte sur l'énonciateur (« Woody Allen est sexiste »), sur les destinataires (« une telle plaisanterie

¹⁶⁹ Communication personnelle.

sera amusante pour les mâles sexistes »), soit qu'on la généralise à toutes les jeunes épouses (« Toutes les jeunes épouses ont la catastrophe facile en cuisine »).

L'exemple (49) est moins complexe dans les élaborations argumentatives mises en jeu, mais il doit être traité selon le même principe : il fait intervenir des sèmes afférents dont l'activation dépend de normes sociales. Voici le parcours interprétatif proposé par Rastier :

« Je dirais que nous avons une incompatibilité (dans l'objet implicite) entre le trait /animal/ et /mort/ dans 'boucher' et /humain/ et /vivant/ dans 'chirurgien'. On a une double inférence : le parcours humain > animal et le parcours vivant > mort, qui dans la doxa équivaut à une double péjoration. L'incompétence est une inférence plausible à partir de cela (mais ce pourrait être le sadisme) : impossible d'aller plus loin sans contexte. » (Rastier, communication personnelle)

Ainsi, de façon parfaitement analogue à ce qui se passe pour la jeune épouse de Woody Allen, nous assignons le sème afférent /péjoratif/ à la personne du chirurgien à la suite d'une double inférence en partie socialement normée.

Cette remarque nous permet aussi de comprendre les raisons pour lesquelles la réversion de la métaphore (exemple (70)) entraîne un jugement plutôt mélioratif, puisque la double inférence devient animal > humain et mort > vivant, double inférence qui ne peut être qu'avantageuse pour le boucher qualifié de chirurgien, puisqu'il accorde à la matière première sur laquelle il travaille (la viande) une dignité qu'elle n'a pas nécessairement, et par conséquent, semble accomplir son ouvrage avec un grand respect. Exactement comme pour l'énoncé précédent, dans lequel nous pouvions sans contexte supplémentaire lire le sadisme en lieu et place de l'incompétence, la réversion de la métaphore peut aussi entraîner une lecture d'une autre nature, où le (trop) grand respect du boucher pour sa viande prend un tour légèrement déplacé et devient de la sorte le signe d'une obsession inquiétante par sa bizarrerie.

Nous sommes donc relativement éloignés des méthodes de l'intégration conceptuelle. Plus encore, il s'avère que les résultats obtenus ne se recouvrent que partiellement et peuvent aller jusqu'à entrer en totale contradiction, comme l'indique le tableau suivant :

Lecture Produite	<i>Ce chirurgien est un boucher</i>	<i>Ce boucher est un chirurgien</i>
Intégration Conceptuelle	« Incompétence »	« Incompétence »
Sémantique interprétative	« Incompétence / Sadisme »	« Compétence / Bizarrerie »

Tableau 5-1 : divergence de lecture entre intégration conceptuelle et sémantique interprétative

Les prochaines sections seront l'occasion d'explorer la nature de ces divergences, qu'elles soient théoriques, méthodologiques ou terminologiques.

5.3.2 Espace mental et isotopie sémique

Une première divergence, la plus manifeste sans doute, entre intégration conceptuelle et sémantique interprétative, tient dans la nature des représentations sémantiques mises en jeu : l'intégration conceptuelle avance d'un côté l'existence d'espaces mentaux, tandis que la sémantique interprétative fonde ses analyses sur la notion de sèmes et sur une certaine répartition remarquable de ces sèmes, à savoir l'isotopie.

Il s'agit d'une différence d'autant plus appréciable qu'elle manifeste de façon claire la rupture fondamentale qui sépare de façon générale la sémantique pragmatico-cognitive et la sémantique linguistique. La première approche, comme nous avons eu l'occasion de le constater à différents endroits de notre travail, penche pour une représentation sémantique « naturelle » qui trouve ses racines dans les recherches en psychologie, voire aujourd'hui, dans les neurosciences. Il en est ainsi des notions de concept et de catégorie, dont on doit d'abord rechercher l'origine dans la philosophie. Ces deux notions, en tant qu'elles renvoient à un acte ou à un objet de la pensée, prennent toutefois de nos jours un sens différent de celui que leur prête la tradition philosophique. Repris à l'intérieur de la psychologie ou des sciences cognitives, ils perdent leur substrat métaphysique tout en conservant leur nature abstraite et générale¹⁷⁰. Ils deviennent alors les schèmes naturels de la cognition sur lesquels doivent se fonder les facultés de l'homme, et en particulier, celle du langage. L'utilisation de concepts et de catégories a alors comme conséquence de replacer l'analyse à un niveau autre que celui de la linguistique proprement dite. On sait que nous avons affaire ici au *credo* fondamental du cognitivisme, qu'il soit de nature plutôt sémantique (Langacker), pragmatique (Sperber & Wilson) ou qu'il cumule les deux approches (Fauconnier & Turner).

¹⁷⁰ L'une des critiques de Rastier consiste toutefois à souligner que l'utilisation de concepts réintègre nécessairement, sous une forme « scientifique », toute une métaphysique dont la linguistique doit pourtant apprendre à se détacher.

Cette utilisation de notions telles que concept et catégorie détermine aussi en grande partie la nature des analyses proposées. Poser la notion de catégorie comme étant le lieu de la construction du sens aboutit nécessairement à se poser le problème en termes d'appartenance (section 5.2.3.3). De même, poser la notion de concept¹⁷¹ comme étant l'une des primitives de la pensée nous amène tout aussi nécessairement à penser le problème du sens en termes de hiérarchie taxonomique et de traits, et surtout, à orienter toute la réflexion sur la dialectique du général et du spécifique.

Les espaces mentaux proposés par Fauconnier n'échappent pas à cette orientation théorique générale. S'ils sont à l'origine présentés dans les termes d'une logique ensembliste¹⁷², la nature des éléments qu'ils intègrent, en particulier aujourd'hui, est cognitive¹⁷³. Evidemment, l'espace mental ne désigne ni un concept ni une catégorie. Il se situe à un niveau supérieur d'élaboration puisqu'il a pour objectif d'architecturer des points de vue et des croyances, par l'intermédiaire de cadres conceptuels et de scénarii, en utilisant des rôles et en assignant ces rôles d'une certaine manière.

Mais lorsqu'on observe la nature réelle de la représentation attachée au *boucher* (ou celle du *chirurgien*) de l'exemple (49), on retrouve à peu près toutes les propriétés figuratives du concept de *boucher*.

Ce sont elles, en particulier, que Denis met en relief au cours d'une expérience psycholinguistique qui consiste à établir, pour une liste de professions données, les propriétés caractérisant ces professions :

« Boucher : Viande (5,03) ; Vendre (3,97) ; Tablier (5,16) ; Découper (4,84) ; Couteaux (4,66) ; Blanc (Vêtement) (5,16) ; Boucherie (4,69). » (Denis 1994, p. 153)

¹⁷¹ Dont on sait qu'il peut être décliné selon une grande diversité d'acceptions. Dans les travaux de Lakoff, nous trouvons entre autres les concepts émergents et les concepts métaphoriques. Certains psychologues distinguent entre concepts catégoriels et concepts sensoriels (Hoffmann 1982).

¹⁷² « Dans le modèle, les espaces mentaux seront représentés par des ensembles structurés et modifiables - des ensembles avec des éléments a, b, c, ..., des relations satisfaites par ces éléments (R_{1ab} , R_{2a} , R_{3cbf} , ...), et tels qu'on puisse leur ajouter de nouveaux éléments, ou établir de nouvelles relations entre leurs éléments. (Techniquement, un ensemble modifiable est une suite ordonnée d'ensembles ordinaires - il sera commode de parler d'espace mental construit au fil du discours, plutôt que de mentionner la suite correspondante d'ensembles.) » (Fauconnier 1984, p. 32).

¹⁷³ Du moins, dans le traitement de la métaphore.

Si de tels traits figuratifs¹⁷⁴ ne peuvent constituer à eux seuls la structure d'un espace mental, ils sont fréquemment employés et ce sont bien eux qui s'insèrent dans des cadres conceptuels plus élaborés¹⁷⁵. Or de tels traits entretiennent des rapports étroits avec ce que Cadiot & Nemo appellent des propriétés intrinsèques. Ce sont elles qui déterminent en grande partie l'importance de la référence dans les approches cognitives.

A l'inverse, et de façon analogue à ce qu'avance la sémantique indexicale, Rastier fonde ses analyses sur une notion qui n'est pas de nature cognitive mais bien linguistique. Il ne s'agit pas pour lui de partir de concepts ou de catégories, mais de classes sémantiques¹⁷⁶. Or le principe qui permet de structurer de telles classes est fondamentalement de nature linguistique puisqu'il hérite du paradigme différentiel élaboré par Saussure. Dans ce cadre théorique, on considère ainsi que la valeur¹⁷⁷ est la seule réalité des unités linguistiques, qu'elle est déterminée par la position des unités dans le système, et que ce positionnement n'est lié à aucune idée préétablie. La constitution du taxème, en particulier, dépend fondamentalement de cette conception. Nous en avons vu un exemple pour le cas des transports (Tableau 4-1).

Le principe de constitution des classes sémantiques nous permet ainsi de comprendre ce qui distingue véritablement les sèmes de la sémantique interprétative et les traits figuratifs employés par l'approche cognitiviste. Car si les sèmes sont les composants ultimes du sens, ce n'est pas en vertu d'une hypothèse cognitive ou psychologique, mais bien à cause du principe, beaucoup moins ambitieux, d'opposition fonctionnelle :

« Un admirable désir d'absolu pousse toujours à rechercher des éléments ultimes ou primitifs, et conduit parfois à penser les avoir trouvés ; sa puissance heuristique est incomparable, mais heureusement pour le progrès des sciences, il est toujours déçu. Bien évidemment, des sèmes comme /pour s'asseoir/ ou /extra-urbain/

¹⁷⁴ Cette liste des propriétés est exposée par ordre décroissant d'évocation. Le chiffre attaché aux traits correspondants est un indice de figurativité. Il permet d'apprécier le caractère figuratif des traits retenus. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur au texte. La profession de chirurgien ne fait malheureusement pas partie du corpus analysé. A noter toutefois une distinction entre la structuration conceptuelle proposée par Grady et al. (1999) et celle mise en relief par l'expérience de Denis : si Grady et al. considèrent que l'objectif du boucher consiste à *sectionner* de la viande, Denis montre que celui de la *vendre* prime sur les autres, puisque ce trait apparaît avant la question du découpage. Or il est intéressant de constater que si les auteurs avaient intégré ce trait dans l'espace d'entrée attaché au boucher, l'espace intégrant résultant eut été manifestement différent, pointant de la sorte l'aspect vénal dudit chirurgien. Une question peut alors se poser : selon quel critère les auteurs de l'analyse privilégient le trait 'découper' au détriment du trait 'vendre', qui se trouve pourtant évoqué plus rapidement par les personnes testées ? Notre propre réponse à cette question, comme nous le verrons, fait intervenir la notion de thématization, dont nous avons déjà abordé certaines caractéristiques (sections 4.2.4.4 et 5.1.5).

¹⁷⁵ Par exemple, le cadre conceptuel attaché au fossoyeur de l'exemple (45) ou le cadre conceptuel de la navigation que l'on a utilisé pour traiter la métaphore de Doderer (exemple (59)).

¹⁷⁶ Nous les avons étudiées dans la section 4.1.2 : il s'agit du taxème, du domaine et de la dimension.

¹⁷⁷ Au sens que lui donne Saussure, à savoir une relation d'opposition fonctionnelle entre deux signifiés.

pourraient être décomposés en unités de contenu plus petites. Mais pourquoi le ferait-on, s'ils suffisent à préciser le contenu d'identités ou d'oppositions entre sèmes ? » (Rastier 1996, p. 32)

On ne peut aussi nier qu'une telle conception reste indissociable d'un autre objectif. Rastier reconnaît lui-même sa volonté de rendre autonome la sémantique qui, sans cela, se retrouverait être une sous partie d'une autre discipline :

« En règle générale, il faut systématiquement distinguer entre contenu, concept, et référent. Ces trois types de réalité ont sans doute entre elles des relations, mais disposent d'une autonomie relative, telle qu'elles puissent être étudiées par des disciplines distinctes. Il en va de l'existence même de la sémantique comme discipline linguistique ; sans quoi elle se réduirait inéluctablement à un domaine de la philosophie ou de la logique. » (Rastier 1996, p. 22)

Dès lors, l'exemple du chirurgien qualifié de boucher et la comparaison des traitements qu'offrent l'intégration conceptuelle et la sémantique interprétative manifestent cette divergence de façon très éclairante. Si l'intégration conceptuelle fait appel à des traits figuratifs pour structurer le concept de boucher, la sémantique interprétative se fonde au contraire sur des parcours interprétatifs construits à partir de l'activation (ou de la neutralisation) de sèmes. Ces deux types de représentation ne peuvent être confondus à première vue, puisque les hypothèses qui les fondent réfèrent à des conceptions très éloignées¹⁷⁸.

5.3.3 Dynamique de propagation et projection conceptuelle

Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que les mécanismes de l'interprétation proprement dite divergent eux aussi de façon considérable. La sémantique interprétative, en effet, décrit le parcours interprétatif en termes d'afférence de sème. Pour cela, elle met en place toute une procédure de propagation des traits dont l'objectif est de contrôler la dynamique des actualisations et des neutralisations de sèmes en contexte. Dans notre exemple, si le chirurgien hérite du sème /péjoratif/ (ou dans une lecture extrinsèque, des sèmes

¹⁷⁸ Rastier peut parfois être amené, pour des raisons sans doute stratégiques, à rétablir une relation de quasi identité entre une conception cognitiviste et sémantique. Lorsque Sperber et Wilson, qui se revendiquent cognitivistes, analysent *cette pièce est une porcherie* (exemple(38)), Rastier commente de la façon suivante : « Cette explication [l'explication de Sperber et Wilson (section 3.3.3.1), en particulier sur la question des conclusions implicites] se situe clairement au niveau des représentations conceptuelles (schéma, stéréotype, hypothèses), non au niveau d'unités sémantiques, où le "schéma" serait tout bonnement un sème et les "hypothèses dominantes très accessibles" [i.e. les prémisses implicites] ses composants (sèmes), c'est-à-dire des parties de sa définition » (Rastier 1991, p. 87 note).

/incompétence/ ou /sadisme/) c'est bien en vertu du contexte (contexte faible dans le cas de l'énoncé (49)) et des conditions de propagation qu'il met en place.

L'intégration conceptuelle, au contraire, en posant l'existence d'espaces mentaux constitués en partie de traits figuratifs, part d'un donné qui, s'il se constitue par rapport à une situation ou à des croyances, n'en reste pas moins inscrit dans un certain absolu. Et c'est ce donné qui prend en charge l'ensemble du calcul interprétatif, qui le contraint et le dirige vers une solution. En cela, une transposition dans le cadre de la sémantique interprétative reviendrait à donner aux sèmes inhérents une importance qu'ils n'ont justement pas, puisque ce sont moins eux qui déterminent l'interprétation que les afférences contextuelles ou sociales actualisées par le contexte. L'opposition joue alors sur deux types de calcul : dynamique de propagation d'un côté et projection conceptuelle de l'autre où les éléments projetés sont des éléments de la référence. C'est la divergence entre ces deux modes de calcul que nous allons étudier dans ce qui suit.

Comme nous l'avons vu dans les sections précédentes, l'intégration conceptuelle fonde son calcul sur la mise en présence de deux espaces d'entrée (ou plus), dans lesquels figurent généralement plusieurs domaines conceptuels traversés par des scénarii spécifiques, avec une part importante donnée aux traits figuratifs. Ce rapprochement permet d'établir un jeu de projections trans-spatiales, c'est-à-dire la mise en correspondance d'éléments distincts selon des principes que nous avons eu l'occasion d'étudier. Dans la plupart des cas de figure, cela donne, grossièrement, une liste d'éléments ou chacun d'entre eux peut être amené à avoir une contrepartie dans une autre liste.

Reprenons une partie du réseau d'intégration tel qu'il est déterminé dans notre exemple de référence (exemple (49)) :

Boucher (source)	Chirurgien (cible)
Rôle : boucher	Rôle : chirurgien
Rôle : denrée (animal)	Identité du chirurgien
Hachoir	Rôle : patient (personne)
Abattoir	Identité du patient
But : sectionner la viande	Scalpel
Moyens : boucherie	Salle d'opération
	But : soigner
	Moyens : chirurgie

Tableau 5-2 : projections trans-spatiales dans *ce chirurgien est un boucher*

Comme nous l'avons montré dans la section précédente, la plupart de ces éléments sont les traits plus ou moins figuratifs de domaines conceptuels, des propriétés intrinsèques qui

donnent un certain privilège à l'aspect tangible du problème¹⁷⁹, et ce, en accord avec les principes de constitution de l'imagerie mentale tels qu'ils sont exposés dans la psychologie cognitive.

Dans le cas du chirurgien incompetent, en particulier, nous sommes amenés à déborder la simple mise en relation du boucher et du chirurgien (qui sont pourtant les seuls éléments lexicalisés dans la métaphore). La possibilité d'établir de nombreuses autres projections¹⁸⁰ est rendue possible parce qu'une telle approche postule la réalité à la fois partagée et première de telles images. Ces images qui surviennent avec les lexèmes *boucher* et *chirurgien*, en effet, ont la caractéristique d'être immédiatement présentées à l'esprit avant que celui-ci n'y applique ses procédés d'élaboration. Elles sont à comprendre, dans un tel cadre, comme un donné à part entière, absolu. Ceci permet de justifier l'appellation d'espace d'entrée. De fait, si l'on considère qu'une métaphore met en relation deux images mentales, la suite du calcul jouera nécessairement sur la structure de ces images et intégrera tous les éléments contenus dans ces images (modulo les principes d'optimalité).

Dans le cadre d'une sémantique interprétative, en revanche, il est fondamental de distinguer entre les unités lexicalisées et les unités non lexicalisées, c'est-à-dire les unités présentes dans le texte analysé et celles qui en sont absentes. C'est cette distinction qui est à l'origine d'une autre tout aussi fondamentale, entre lecture intrinsèque et lecture extrinsèque. C'est encore elle qui nécessite la mise en place de l'opération de réécriture dont nous avons parlé dans la section 4.1.3.1, au cours de laquelle nous abordions entre autres l'exemple apollinien de la *bergère* et de la *tour Eiffel* (exemple (41)). Rastier proposait alors les deux réécritures suivantes :

'bête' → | 'klaxonne'|

'ponts' → | 'moutons'|

Loin de faire référence à des images mentales préconstruites, déjà maîtrisées par le locuteur, de telles réécritures se fondent, tout comme les classes sémantiques, sur des questions d'identité et d'opposition sémique. Dans le cas qui nous préoccupe, |'klaxonne'|, par exemple, se trouve être un bon candidat pour la réécriture parce qu'il combine tous les sèmes requis : /ville/, /voiture/, /bruit d'alerte/. Mais dans d'autres circonstances, rien n'empêche d'imaginer qu'il existe plusieurs candidats tout aussi favorables, et comme la désignation de ces candidats se fait uniquement sur leur contenu sémique, et non pas sur

¹⁷⁹ (Tracy 1997, p. 68)

l'existence d'une image mentale préconstruite, ils ne peuvent avoir cette valeur d'absolu et de nécessité que l'on remarque avec les espaces mentaux. Nous retrouvons donc au niveau des mécanismes de l'interprétation les mêmes divergences que l'on repérait au niveau des représentations sémantiques : l'intégration conceptuelle se fonde sur un donné préconstruit de nature psychologique et cognitive tandis que la sémantique interprétative joue sur la répartition des sèmes, répartition qui n'est déterminée qu'en fonction des possibilités ouvertes par un texte.

Dès lors, si la sémantique cognitive a tendance à poser les domaines conceptuels et l'imagerie mentale comme premiers et à en faire dépendre l'ensemble de l'organisation lexicale, il n'est pas étonnant de constater que Rastier postule exactement l'inverse, en donnant un pouvoir de détermination à l'organisation sémique proprement dite. Ce sont alors ces répartitions sémiques, en se déployant sous la forme d'isotopies et par extension, en induisant une impression référentielle, qui sont à l'origine des images et des représentations mentales :

« Nous n'assimilons pas pour autant les significations aux images mentales, ni même aux simulacres multimodaux. Nous proposons simplement l'hypothèse que les structures sémantiques d'un message contraignent l'imagerie mentale (qui reste du domaine psychologique). Elles définissent les conditions socialisées de la production des simulacres. En d'autres termes le contenu différentiel des unités sémantiques relève pleinement de la linguistique, mais leur contenu éidétique de la psychologie. Cette délimitation entre disciplines est certes délicate, mais nécessaire. » (Rastier 1991, p. 211)

Les parcours interprétatifs de la sémantique interprétative participent donc d'un processus totalement différent de celui qui gère les projections trans-spatiales.

Si l'on met toutefois de côté les principes respectifs qui sont à la racine de ces deux conceptions (imagerie mentale et domaines conceptuels pour l'IC, principe d'opposition fonctionnel pour la sémantique interprétative) et que l'on en reste à l'aspect purement formel des mécanismes mis en jeu, il n'est pas inintéressant de remarquer que la constitution des espaces d'entrée correspond, d'une certaine manière, à une *réécriture globale* d'une isotopie sur une autre.

En effet, la mise en correspondance des éléments d'un espace avec les éléments d'un autre espace n'est finalement pas très éloignée de ce que mettent en œuvre les connexions

¹⁸⁰ Au-delà de la projection qui rapproche le boucher et le chirurgien, nous avons les rapprochements entre l'animal et la personne opérée, la marchandise et le patient, le couteau et le scalpel, l'abattoir et la salle d'opération, etc.

métaphoriques et symboliques. Même si l'on ne peut confondre espace mental et isotopie, ne serait-ce qu'en vertu des principes qui déterminent leur constitution, il est indéniable que les projections trans-spatiales et les connexions définies par Rastier partagent une structure commune, qu'elles sont le moyen d'établir une certaine relation entre deux ensembles distincts.

Allons plus loin dans la comparaison. Nous savons que les projections trans-spatiales sont déterminées par des connexions de nature différente mais orientées par des considérations d'ordre conceptuel (cf. section 4.3.2.1 et note 108). Ainsi, le changement, l'identité, le temps, l'espace, la cause et l'effet, la partie et le tout, la représentation, le rôle, l'analogie, la propriété, la similarité, la catégorie, l'intentionnalité, le contrefactuel, la contradiction, la singularité, l'expérience primaire, sont autant de moyens de relier un élément à sa contrepartie. Dans le cas de la sémantique interprétative, en revanche, la connexion métaphorique entre deux sèmes n'est rendue possible que lorsqu'il y a une incompatibilité entre au moins un des traits de leur classème, et une identité entre au moins un des traits de leur sémantème.

Dès lors, n'avons-nous pas, au-delà des hypothèses postulées, deux procédures plus ou moins analogues ? Plus encore, nous pensons qu'il y a de fortes chances pour que la définition de la connexion métaphorique de Rastier soit une formulation plus abstraite de ce qu'avance l'intégration conceptuelle sous une forme plus cognitive. Et nous ne doutons pas qu'une étude détaillée permette de montrer qu'en fait, les considérations de temps, d'espace, de cause, *etc.* qui sont à l'origine des connexions trans-spatiales ne soient aussi reformulables en termes de traits sémantiques¹⁸¹.

5.3.4 Espace intégrant et lecture

Nous avons donc décliné notre comparaison entre l'intégration conceptuelle et la sémantique interprétative sur plusieurs niveaux : a.) nous nous sommes attachés à définir les principes mis en jeu (principes cognitifs *versus* opposition fonctionnelle) ; b.) nous avons abordé les représentations sémantiques employées (imagerie et domaine conceptuel *versus* répartition de sèmes en isotopie) ; c.) nous venons de terminer sur la nature des liages entre deux ensembles distincts (connexion trans-spatiale *versus* connexion métaphorique / symbolique). Il nous reste à dire un mot du résultat de l'interprétation.

¹⁸¹ C'est d'ailleurs ce que nous avons fait en partie lors de l'analyse de la métaphore de Doderer. Par exemple, nous avons rapproché le rôle de chef de famille et celui de capitaine grâce à l'identité du sème /chef/.

Dans le cadre de la sémantique interprétative, le parcours interprétatif se traduit par l'afférence de sèmes par rapport à un contexte. Il en résulte une lecture qui peut être intrinsèque ou extrinsèque. Dans le cadre de l'intégration conceptuelle, en revanche, le calcul aboutit à un espace intégrant qui, dans le cas de la métaphore, conserve la plupart du temps un aspect figuratif important, auquel s'ajoutent des informations hétérogènes (portant sur des relations de causalité, sur des rapports d'assignation entre personnage et rôle, *etc.*). L'intégration conceptuelle va donc plus loin que la sémantique interprétative. Elle ne se contente pas seulement de décrire l'émergence de sens nouveaux, mais bien d'architecturer toute une imagerie mentale, tout un espace mental émergent.

En cela, nous considérons que l'intégration conceptuelle est un modèle qui donne un accès direct à ce que Rastier appelle l'*impression référentielle*. Dès lors, ce qui n'est qu'une « impression » située aux marges de l'analyse dans le cadre de la sémantique interprétative devient une entité contrôlable dans le cas de l'intégration conceptuelle.

Ceci confirme le positionnement théorique de chacune de ces deux approches. Si la sémantique interprétative replace la question de l'interprétation uniquement dans la théorie sémantique de l'afférence, l'intégration conceptuelle, au contraire, va plus loin en poussant son analyse jusqu'au niveau de l'impression référentielle proprement dite.

Pour notre part, nous admettrons sans le discuter plus longtemps le principe suivant : la pertinence de la sémantique interprétative s'arrête là où commence celle de l'intégration conceptuelle. En d'autres termes, l'appareillage formel mis au point par Rastier rend compte de façon très satisfaisante de la thématization des espaces mentaux, c'est-à-dire, de leur construction, de leur contenu et de la structuration de ce contenu. En revanche, c'est l'intégration conceptuelle qui rend compte de façon satisfaisante de l'aspect cognitif du problème, à savoir la constitution d'une impression référentielle. Pour cette raison, nous considérerons à partir de maintenant que l'espace intégrant est le lieu où se constitue l'impression référentielle.

Ces précisions étant faites, nous sommes désormais prêts à définir notre objet d'étude : la métaphore, en tant qu'elle est toujours, nécessairement, filée¹⁸².

¹⁸² Cf. note 127.

Chapitre 6 : Thématisation et métaphore filée

6.1 Deux dynamiques de construction du sens

Rappelons quelques résultats obtenus dans les sections précédentes.

Dans le cadre théorique de l'intégration conceptuelle, si l'espace intégrant génère des scènes peu « réalistes »¹⁸³, le calcul de l'intégration s'élabore toutefois à partir d'espaces d'entrée et d'espaces génériques qui, de par leur nature, contiennent surtout une liste de propriétés intrinsèques, propriétés qui sont structurées par des cadres conceptuels plus ou moins spécifiés. Les sens figurés sont alors à voir comme les produits émergents de cette composition et s'obtiennent dans un second temps, par un processus inférentiel qui prend racine dans la structure logique, conceptuelle et pragmatique de l'espace intégrant.

La sémantique indexicale inverse ce processus et avance l'hypothèse selon laquelle les sens figurés sont les effets naturels d'un motif linguistique initial transposé dans différents domaines. Nous avons étudié plusieurs exemples qui confirment l'existence de ce motif : le lexème *créneau*, la métaphore du *boucher - chirurgien*, et de façon plus détaillée, le cas du verbe *blinder* et sa forme adjectivée. Dans les deux derniers cas, nous avons montré qu'une grande partie des emplois figurés reste difficilement accessible à l'intégration conceptuelle à cause, justement, du privilège donné à la référence et aux traits figuratifs¹⁸⁴.

¹⁸³ Tous les exemples analysés illustrent plus ou moins bien l'aspect « extraordinaire » des scènes émergentes : le fait de creuser sa propre tombe ou l'élaboration singulière du *Castiletz* de Doderer.

¹⁸⁴ Rappelons l'argumentation élaborée dans le chapitre précédent : dans le cas de la métaphore *ce chirurgien est un ciseleur*, nous sommes obligés d'aboutir à l'incompétence du boucher à cause de la présence partagée d'outils tranchants ; de même, la valeur de compacité, que nous avons mise en relief dans de nombreux emplois de *blinder / blindé*, ne peut être inférée d'un espace intégrant qui prendrait comme espace source le domaine conceptuel de la guerre et de l'armement.

Nous avons donc affaire à deux hypothèses, à première vue contradictoires, mais qui rendent compte chacune de façon pertinente de phénomènes réels, des phénomènes que d'autres approches qualifient indistinctement de métaphoriques.

Ainsi, certaines métaphores lexicalisées, conventionnelles, catachrétiques, et la plupart des phénomènes polysémiques ne peuvent s'expliquer correctement sans la prise en compte d'un motif sémantique transposable. Mais d'un autre côté, il est indéniable que d'autres types de données, en particulier les métaphores innovantes, ne peuvent être décrits correctement qu'en utilisant le cadre théorie de l'intégration conceptuel. Nous en avons étudié plusieurs exemples dans ce qui précède (la métaphore de Doderer dans l'exemple (59), la réplique de Marie dans l'échange (63), section 5.1).

Chacune présentant des avantages considérables, la question d'une approche globale se pose. En d'autres termes, par quels moyens peut-on établir les conditions théoriques d'une complémentarité entre ces deux hypothèses ?

Pour répondre à cette question, considérons d'abord ce premier énoncé :

(97) *Le désert de la vie.*

Si l'on reste dans le cadre d'une conception indexicale, un tel énoncé s'interprète directement par la transposition d'un motif sémantique attaché à *désert*. En d'autres termes, un locuteur, en produisant ou en entendant cette expression, n'élabore aucune intégration entre l'espace cible de l'existence humaine et l'espace source des géographies désertiques.

Considérons maintenant l'énoncé suivant, tiré d'un roman de Balzac :

(98) [...] où il dit de Florine qu'elle l'aide à traverser le désert de la vie, ce qui peut faire croire qu'il la prend pour un chameau¹⁸⁵.

Dans ce passage du roman, Lousteau, journaliste sans scrupules, apprend le métier au jeune Lucien. Il s'agit pour Balzac de montrer comment le journalisme de l'époque permet principalement de régler des comptes par articles interposés. L'énoncé (98), en effet, fait partie d'une liste de méchancetés destinées à humilier Matifat, amant de Florine, et dont Lucien désire se venger. Pour cela, Lousteau propose de tourner en ridicule certains des

¹⁸⁵ (Balzac, *Illusions perdues*)

clichés qui abondent dans les lettres que Matifat écrit à Florine¹⁸⁶. Dès lors, sous la plume journalistique de Lousteau, le lieu commun *désert de la vie* prend une tournure particulièrement humiliante pour Matifat et Florine.

Il y a donc une différence manifeste entre le cliché proprement dit (énoncé (97)) et l'exemple métaphorique élaboré par Lousteau. Dans ce dernier cas, en effet, il ne fait plus aucun doute que nous avons affaire à un véritable désert. Il ne s'agit plus de la simple transposition d'un motif sémantique dans le domaine de l'existence humaine. Nous sommes bien confrontés à un parcours d'un autre genre, où indéniablement, nous repérons l'existence d'un réseau de relations qui ne peut se décrire correctement que dans les termes d'une intégration conceptuelle.

Cette reformulation ironique opérée par Lousteau, en effet, accumule les indices d'une telle intégration : a.) Au niveau lexical, une double isotopie confirme l'existence de deux espaces clairement distingués (existence humaine et région désertique). Le personnage de Florine est indexé sur la première isotopie tandis que le chameau est indexé sur la seconde ; b.) Tout l'intérêt de l'énoncé consiste à fusionner ces deux personnages (initialement distingués) dans un espace intégrant. Ceci permet d'aboutir à une inférence dévalorisante pour Florine, et par extension, pour Matifat. c.) L'existence d'une intégration conceptuelle se trouve encore confirmée par le fait que le passage conserve de nombreuses possibilités de variations thématiques. Ainsi, il était tout à fait possible de fusionner Florine et l'oasis (stratégie qui se trouve d'ailleurs dans Gide, cité dans la note 186), au lieu dudit chameau. Une telle variation, analogue aux variations thématiques potentielles observées dans le texte de Doderer (section 5.1.5), change la nature de l'espace intégrant et implique des conclusions tout à fait différentes (ici, une lecture méliorative)¹⁸⁷.

6.1.1 Première option : *on-line versus entrenched*

Si l'on doit admettre que les énoncés (97) et (98) fonctionnent donc de manière différente, encore faut-il savoir s'ils mettent en jeu deux mécanismes sous-jacents véritablement distincts

¹⁸⁶ L'expression *désert de la vie* est en effet un cliché que l'on retrouve dans de nombreux textes, et pas les moindres : *J'ai passé ce désert de la vie* (Lamartine, *Méditations poétiques*), *Je suis un des gueulars au désert de la vie* (Flaubert, *Correspondance*), *Leur amitié semblait à chacun l'arche unique, l'oasis dans l'impitoyable désert de la vie* (Gide, *Les Caves du vatican*), et une nouvelle fois sous la plume de Balzac : *Elle voulut obéir au vœu de sa mère et traverser le désert de la vie pour arriver au ciel, tout en sachant qu'elle ne trouverait point de fleurs dans son pénible voyage* (*Les Marana*). Ces exemples sont tirés de la base Frantext.

¹⁸⁷ Cette dernière fusion est aussi optimale que la fusion de Florine et du chameau : l'oasis et le chameau, chacun à leur manière, facilitent la traversée d'un désert.

ou bien s'ils sont les manifestations particulières d'un processus identique. L'intégration conceptuelle a une réponse à cette question : l'exemple (97) (et d'une manière plus générale tous les énoncés qui mettent en jeu la polysémie de leurs unités) et l'exemple (98) fonctionnent selon le même processus, à savoir l'intégration de deux espaces initiaux dans un espace intégrant.

Nous avons déjà beaucoup insisté sur le fait que la polysémie, dans le cadre de l'intégration conceptuelle, est ramenée, comme pour la métaphore, à un dégroupement d'au moins deux espaces (c'est de cette manière qu'est traitée la polysémie de *dark* dans l'exemple (66)). La question revient donc à se demander de quelle manière l'intégration conceptuelle rend compte de l'énoncé (97), en tant qu'il ne nécessite pas, à première vue, un tel dégroupement entre l'espace des régions désertiques et celui de l'existence humaine.

Il s'avère en fait que certains espaces intégrants, du fait de leur très forte cohérence interne, sont à comprendre comme étant plus « resserrés » que d'autres. De tels espaces ne nécessitent plus de retour aux espaces d'entrée pour être calculés. Ils sont en quelque sorte directement disponibles et ceci, en accord avec le principe d'intégration. C'est le cas de l'exemple (97), où tout se passe comme si l'espace intégrant devenait accessible sans calcul intermédiaire, sans élaboration préalable, sans passage par les espaces initiaux.

Une telle propriété, que l'on trouve déjà dans Langacker, correspond à l'*entrenchement* plus ou moins grand des processus mis en jeu. L'intégration conceptuelle est alors amenée à faire la distinction entre des projections *on-line* et *entrenched*, distinction qui correspond en fait à celle qui sépare les emplois conventionnels (comme (97)) des emplois innovants (comme (98)) :

« Like other forms of thought and action, blends can be either entrenched or novel. "Digging your own grave"[exemple (45)] is a complex blend entrenched conceptually and linguistically. The Buddhist monk blend [exemple (54)] is novel and is used for only one riddle. We often recruit entrenched projections to help us do on-line conceptual projection. On-line projections and entrenched projections are not different in kind ; entrenched projections are on-line projections that have become entrenched. » (Fauconnier & Turner 1998)

Il faut souligner que cette distinction entre l'innovant et le conventionnel est une question de degré. Les processus (dans le cas de l'intégration conceptuelle, les projections) peuvent être plus ou moins *entrenched* sans changer pour autant de nature.

Nous sommes donc aux antipodes des conceptions qui héritent de la dichotomie saussurienne langue - parole et qui distinguent ce qui est codé en langue de ce qui dépend de la singularité d'un locuteur. La conséquence naturelle du point de vue saussurien, en effet, et

que les travaux de Victorri & Fuchs illustrent bien, amène à distinguer entre polysémie (en tant que fait de langue) et métaphore (en tant que fait de parole) et à considérer que les processus mis en jeu sont de nature différente (cf. section 2.4).

L'intégration conceptuelle, au contraire, prend en compte l'opposition *on-line versus entrenched* au détriment de celle qui existe entre langue et parole. De fait, l'intégration conceptuelle est nécessairement amenée à considérer le couple polysémie - métaphore comme la manifestation (lexicalisée ou vive) de principes identiques. Par conséquent, les enjeux et la structuration du champ théorique changent considérablement d'un paradigme à l'autre et la mise en avant de la dichotomie *on-line - entrenched* a d'importantes répercussions sur l'analyse des faits :

1.) Une phrase comme *le désert de la vie* (97) n'entretient aucune différence de principe avec la reformulation ironique de Lousteau (98). Les deux cas se fondent sur des projections conceptuelles et ne varient qu'en fonction de la spécification plus ou moins grande des espaces d'entrée¹⁸⁸.

2.) Le dégroupement de deux espaces d'entrée est la condition initiale du calcul, condition qui se retrouve à l'identique dans les deux cas. Le premier exemple (*le désert de la vie*) est lexicalisé (*entrenched*), le second requiert un calcul *on-line*, mais dans les deux énoncés, nous avons affaire à un double sens fondé sur ce dégroupement préalable, impliquant de la sorte des projections de même nature. L'unique différence réside dans les spécifications que nécessite l'interprétation du second cas.

3.) Que nous nous trouvions dans le cas lexicalisé (97) qui ne demande aucune spécification particulière pour être correctement interprété ou bien que nous soyons dans le cas innovant et singulier de Balzac (98), qui demande au contraire une série de spécifications sur les cadres conceptuels (relation amoureuse, *etc.*), il est toujours possible de remonter de l'espace intégrant vers les espaces d'entrée. Ceci est dû à cette propriété que nous connaissons déjà, à savoir la possibilité de décompacter (*unpacking*) l'espace intégrant :

« The blend alone must enable the understander to unpack the blend to reconstruct the inputs, the cross-space mapping, the generic space, and the network of connections between all these spaces. » (Fauconnier & Turner 1998).

¹⁸⁸ L'énoncé (98) s'interprète par rapport à plusieurs cadres conceptuels spécifiques (TS), voire certains cadres conceptuels incidents (TI). Contrairement à l'énoncé *le désert de la vie*, en effet, nous devons prendre en compte le personnage de Florine et sa contrepartie dans l'autre espace d'entrée, ainsi que la nature de la relation entre Florine et Matifat. En un mot, cet énoncé requiert plusieurs spécifications pour être correctement interprété. C'est justement sur ce point que l'on distingue habituellement la théorie de la métaphore conceptuelle et la théorie de l'intégration conceptuelle (cf. chapitre 5.1.2).

Nous avons, dans ces trois propriétés, la synthèse de ce qu'est en fait une approche non distinctive de la métaphore, en ce que la métaphore et la polysémie (entre autres) ne sont que les manifestations *on line* ou *entrenched* d'un jeu de projections conceptuelles strictement identiques.

Comme nous allons le voir dans la section suivante, notre propre conception de la métaphore est de nature distinctive. Il s'agit d'un choix théorique qui s'appuie sur l'argumentation élaborée au cours des chapitres précédents. Pour nous, les processus qui sont derrière les emplois métaphoriques (exemple (98)) ne peuvent être confondus avec ceux qui déterminent les emplois figurés (exemple (97)). Nous repousserons donc l'opposition avancée par l'intégration conceptuelle entre *on-line* et *entrenched* pour conserver celle qui oppose deux logiques fondamentales : conformité et intégration.

6.1.2 Seconde option : conformité *versus* intégration

Ce passage des *Illusions perdues* (exemple (98)) ne fait donc intervenir aucune transposition ou du moins, pas de la même manière que dans l'énoncé (97). Si l'on se tient aux hypothèses avancées par Cadiot & Visetti, comment pouvons-nous rendre compte de cet emploi ? Pour répondre à cette question il suffit de se rapporter à l'exemple du *créneau* que nous avons abordé précédemment (section 4.2.4.1). Comme pour le lexème *désert*, nous constatons l'existence d'un motif transposable ('intervalle en rapport de disponibilité'), mais qui pouvait être neutralisé dans des thématiques particulières. C'était le cas de l'expression suivante,

(99) *Monter au créneau.*

où la thématique de la guerre (ainsi que les concepts qui lui sont associés, à savoir l'existence effective d'un ennemi, la mise en avant de notions telles que défense, protection, attaque, *etc.*) prend une importance qu'elle ne peut avoir dans les autres emplois figurés (exemples (43) où la notion d'ennemi, en particulier, se trouve neutralisée).

Il en est exactement de même dans l'exemple (98) : dans la reformulation de Lousteau, la thématique des géographies désertiques prend une importance qu'elle ne peut avoir dans l'énoncé (97). Du coup, certains éléments de la thématique sont mis en avant selon un profilage particulier. Dans la bouche de Lousteau, c'est alors le chameau qui se trouve avancé, et ceci, afin de fusionner avec le personnage de Florine. La rentabilité d'une telle fusion apparaît dans la quantité des conclusions implicites rendues possibles par la structure logique et pragmatique de l'espace intégrant : il y a d'abord une inférence dévalorisante fortement

implicite pour Florine, mais aussi un grand nombre d'implications plus faibles quoique pertinentes qui portent sur l'aspect ridicule de la relation amoureuse qui lie Matifat et Florine.

Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que de telles implications ou pour reprendre la terminologie de la théorie de l'intégration conceptuelle, de telles propriétés émergentes sont impossibles dans le cliché (97). Pour quelles le deviennent, il faut nécessairement établir un dégroupement thématique, ici, dégroupement entre l'existence humaine et la géographie désertique. Un tel dégroupement a alors une conséquence importante : les éléments figuratifs, référentiels, en d'autres termes, la substantialité des thèmes ainsi déployés est mise au premier plan. Rien d'étonnant, alors, à ce que l'on soit confronté à la présence d'un chameau dans (98), apparition qui, en revanche, ne peut en aucun cas s'effectuer dans le cliché proprement dit, s'il veut justement conserver son statut de cliché¹⁸⁹.

Un principe général peut alors être dérivé de ces remarques. Tout dégroupement de deux thématiques implique la mise en avant d'éléments référentiels liés aux thématiques déployées, et de fait, implique la possibilité d'une intégration de ces éléments. Nous sommes alors dans une logique d'intégration. Inversement, lorsqu'il n'y a pas dégroupement thématique, mais simplement transposition d'une forme sémantique descriptible en termes de motif, nous sommes dans une logique de conformité. Les effets de sens sont alors d'une nature tout à fait différente.

Il est possible de généraliser ce raisonnement à de nombreux exemples abordés plus haut et d'en confirmer ainsi la valeur théorique. Dans le cas du *créneau*, la présence d'un ennemi, en tant qu'élément saillant d'une thématique guerrière, apparaît clairement dans l'exemple (99). En revanche, les emplois figurés (exemples (43)) qui se fondent uniquement sur la transposition d'un motif sémantique, neutralisent la notion d'ennemi au point de la faire disparaître totalement.

Dans le cas de l'échange (64), la première réplique de Pierre se fonde sur la simple transposition d'un motif (*notre mariage sombre*), tandis que la seconde s'élabore à partir d'un déploiement thématique (*Les femmes et les enfants d'abord !*). En tant que tel, la dernière réplique met en avant des éléments appartenant au thème de la navigation (une procédure de sauvetage et ses participants), thème lui-même distingué d'un second, à savoir celui du mariage (dans lequel nous retrouvons la procédure de divorce). Un tel dégroupement permet

¹⁸⁹ Pour cette raison, les exemples de Gide et de Balzac cités dans la note 186 ne peuvent plus être considérés comme des clichés à part entière. Ils font intervenir, en effet, des éléments indissociables d'une thématique partiellement déployée : l'oasis dans le cas de Gide et l'absence de fleur dans le cas de Balzac. Nous avons affaire à deux reformulations d'une métaphore conventionnelle.

alors à une logique d'intégration de jouer pleinement et d'aboutir à un énoncé optimal et rentable en termes d'implications.

La conséquence de cette analyse est alors la suivante : il existerait deux types d'emploi faisant intervenir respectivement deux logiques de construction du sens. Le premier se fonderait sur la transposition d'un motif sémantique et déterminerait l'existence de la plupart des emplois figurés tandis que le second jouerait sur le dégroupement préalable de deux thématiques distinctes afin de mieux en intégrer les éléments thématiques.

Sur la base de cette dichotomie nous définissons la métaphore de la façon suivante :

Définition 1 *Un énoncé sera qualifié de **métaphorique** s'il déploie au moins deux thématiques distinctes, et ceci afin d'en intégrer les éléments dans un espace intégrant : il met en jeu une logique d'intégration. En conséquence de quoi nous dirons qu'une métaphore implique l'existence d'une double thématique. L'impression référentielle induite par la métaphore se constitue dans et par l'espace intégrant.*

Notre problématique se structure désormais autour de deux pôles de la construction du sens. Le premier se fonde sur la notion de transposition et fait intervenir une logique de conformité. Le second se fonde sur une double thématique et fait intervenir une logique d'intégration.

Ceci nous permet alors de proposer notre propre partition des emplois, en opposition à celles analysées dans la première partie¹⁹⁰.

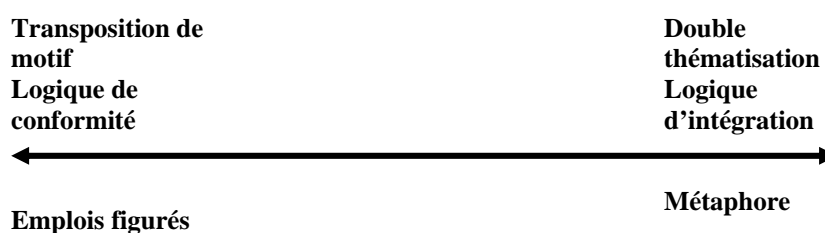


Figure 6-1 : partition des emplois

Cette figure appelle plusieurs remarques :

1.) Notre définition de la métaphore s'inscrit, pour reprendre notre propre terminologie, dans une approche distinctive. Nous nous opposons à une approche globalisante qui ferait de

¹⁹⁰ Nous avons ainsi mis en relief la partition des emplois dans l'ouvrage de Fontanier (Figure 2-1), dans les travaux de Langacker (Figure 2-3), de Victorri & Fuchs (Figure 2-4), de Lakoff & Johnson (Figure 3-1), et pour finir, la partition opérée par la théorie de la pertinence (Figure 3-2).

la métaphore un mécanisme cognitif à part entière et qui, du fait de sa généralité, déterminerait tous les emplois figurés (des catachrèses jusqu'aux métaphores les plus élaborées). Inversement, nous considérons que les emplois figurés (catachrèse et polysémie) qui font intervenir un rapport de motivation, rapport fondé sur l'existence d'un motif sémantique transposable, ne sont pas des métaphores.

Notre approche ne peut donc être confondue avec celle d'une intégration conceptuelle standard. Celle-ci, en effet, ne perçoit aucune différence de nature entre les deux pôles susdits, tout au contraire de nous, qui considérons qu'il y a là deux dynamiques irréductiblement distinctes¹⁹¹. Cette approche n'est pas non plus identique à celle présentée par Cadiot & Visetti, bien qu'elle lui doive l'essentiel, puisque ces derniers qualifient de métaphorique les phénomènes appartenant à la partie gauche de notre figure, phénomènes que nous qualifions pour notre part de polysémiques, de catachrétiques, de figurés... mais en tout cas, pas de métaphoriques. En fait, notre définition de la métaphore, en tant qu'elle implique un dégroupement préalable de thématiques distinctes, se rapproche de celle de Rastier. Dans le cadre de la sémantique interprétative, en effet, il ne peut y avoir de connexion métaphorique que dans le cas où il existe deux isotopies génériques distinctes. Cette condition est nécessaire pour que l'on puisse parler de métaphore, comme l'auteur le souligne :

« Ce n'est pas le filage de la métaphore qui engendre la poly-isotopie, mais la disparité de domaines ou dimensions sémantiques qui rend possible la métaphore, filée ou non. » (Rastier 1996, p. 177).

Comme indiqué dans notre figure, ces deux dynamiques correspondent à deux types de logiques distinctes.

Une logique de conformité, telle qu'elle est décrite par la sémantique indexicale, est à l'origine des emplois polysémiques et catachrétiques et de la plupart des emplois dits figurés. Comme nous l'avons rappelé (cf. section 4.2.1 et suivantes), elle s'oppose à une logique d'appartenance et à une approche référentialiste de la construction du sens. Elle considère que le sens doit s'explicitier en termes de propriétés extrinsèques ou bien de motifs sémantiques transposables.

C'est une logique d'une autre nature, en revanche, qui détermine les emplois métaphoriques proprement dits. Comme le souligne Rastier, elle ne peut être effective que dans les cas où l'on repère une véritable disparité domaniale. Il s'agit moins de l'activation

¹⁹¹ Le fait que les deux mécanismes soient distincts ne veut pas pour autant dire qu'un énoncé ne peut pas faire intervenir les deux. La plupart des énoncés, en fait, jouent sur les deux logiques simultanément (cf. section 7.3.3). Mais il est important, à ce niveau de notre travail, de tout mettre en œuvre pour dissocier deux dynamiques étroitement intriquées dans la réalité.

d'un potentiel sémantique attaché aux lexèmes mis en jeu, que de l'intégration d'espaces initiaux dans un tout cohérent. Dans de telles circonstances, nous sommes appelés à parler d'une logique d'intégration.

Ces deux logiques peuvent être schématisées de la façon suivante :

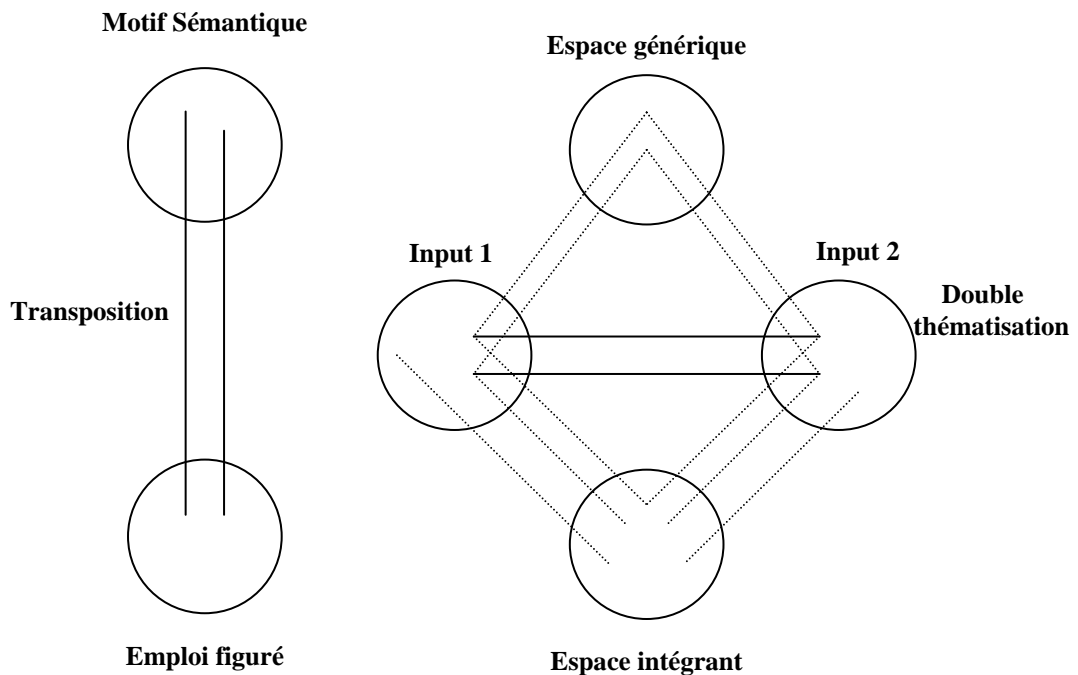


Figure 6-2 : logique de conformité et logique d'intégration

Ces deux schémas sont des illustrations. En aucun cas ils ne doivent être pris à « la lettre ». Ils ont simplement l'avantage pratique de synthétiser les types de parcours qu'impliquent ces deux dynamiques : la première ne fait intervenir aucun dégroupement thématique (c'est ce qui se passe avec l'exemple (97)), tout au contraire de la seconde, dont l'intérêt consiste à disjoindre volontairement deux thématiques pour en (ré)intégrer les éléments selon une disposition et un arrangement tout à fait singulier (c'est ce qui se passe dans l'exemple (98)).

2.) La Figure 6-1 présente simultanément un certain nombre d'originalités et de ressemblances par rapport à la répartition opérée par Fontanier (section 2.2 et Figure 2-1). Le pôle de gauche, en particulier, qui était de nature extensive et catachrétique dans le cas de Fontanier, se trouve désormais reformulé dans les termes d'une transposition d'un motif sémantique. Le changement est donc considérable puisque nous évitons tous les problèmes soulevés par la question d'un sens propre de première origine, notion que Fontanier lui-même

manipule avec une certaine méfiance (cf. note 17). La seconde notion problématique, celle de l'extension sémantique, se trouve elle aussi neutralisée au profit du principe de transposition. De la même façon, la problématique du sens propre de seconde origine (le sens catachrétique) est reformulée dans les termes d'un profilage. Le pôle de la double thématization, en revanche, présente une structure analogue à ce que Fontanier dit de la métaphore : deux idées sont mises en présence, sans lesquelles aucune logique d'intégration n'est possible¹⁹².

Le concept que nous sommes en train d'élaborer, à savoir celui d'une double thématization qui caractériserait la métaphore, entretient des rapports évidents avec la notion de double isotopie avancée par Rastier, et d'une manière générale, celle de pluri-isotopie (section 4.1.3.1).

D'un autre côté, cette notion de double thématization est aussi à mettre en rapport avec la troisième strate de sens définie dans le cadre de la sémantique indexicale (motif, profil et thème, section 4.2.4). Cette dernière strate, comme le soulignent Cadiot & Visetti, peut être décrite dans les termes sémiqes de la sémantique interprétative ou bien dans les termes d'une intégration conceptuelle :

« F. Rastier a de longue date discuté et illustré les possibilités d'une telle théorie étendue des formes sémantiques, tant du point de vue de ses corrélats cognitifs, que de celui des opérations constructives - interprétatives qui leur correspondent en sémantique des textes. Nous renvoyons donc à ses propositions, sans entrer ici dans une discussion véritable (pas plus d'ailleurs qu'avec les thématiques de mappings et de blendings à la Fauconnier-Turner, qui représentent encore une autre option). » (Cadiot & Visetti à paraître, p. 123)

Cette différence de traitement entre la transposition d'un motif sémantique et une double thématization, Cadiot & Visetti la prennent d'ailleurs eux-mêmes en considération lorsqu'ils analysent l'exemple du lexème *champ* en faisant varier son contexte d'une façon identique au *désert* des exemples précédents :

« Bien sûr, dans le cas d'un motif très génératif, tout est censé se résoudre harmonieusement dans la thématique à travers un profilage bien ajusté. Polysémie devenue transparente, mais que l'on peut toujours venir troubler à nouveau par la production de double sens. *Champ*, par exemple, déploie une polysémie procédant d'un motif générique ; on parlera ainsi, sans produire aucun effet de sens figuré, d'un 'champ d'intérêt ou de travail' ; mais si l'on ajoute que 'depuis dix ans, (le linguiste) X... a patiemment labouré son champ', l'effet produit est différent, et renvoie à une certaine duplication des isotopies, l'une plus figurative que l'autre. Encore une fois, cela n'implique pas que le champ des campagnes et des labours

¹⁹² C'est aussi la définition de Breton, comme nous le verrons plus loin.

fonctionne comme une étape première. » (Cadiot & Visetti à paraître, pp. 187-188 note)

Nous voyons de la sorte se préciser notre propre objet d'étude : tout notre travail va en effet porter sur la description du principal moyen qu'un locuteur tient à sa disposition pour « troubler une polysémie devenue transparente », à savoir la double thématization, en tant qu'elle s'inscrit dans une logique d'intégration..

La suite de notre travail consistera à explorer deux points : a.) mettre à jour les spécificités formelles de la métaphore telle que nous la définissons, à savoir, en tant qu'elle se fonde nécessairement sur le dégroupement préalable de deux thématiques distinctes, dégroupement en vertu duquel une logique d'intégration devient véritablement possible ; b.) aborder certaines des interactions qui s'établissent entre la strate de la thématization et la strate des motifs sémantiques.

Nous ne dirons plus rien ou presque, en revanche, de la question des motifs proprement dits. Nous n'aborderons pas non plus la question du profilage. Nous considérons que les travaux de Cadiot & Visetti, qui sont à l'origine de ces notions, explorent ces questions de façon beaucoup plus appropriée que nous.

Mais avant de nous lancer dans une analyse précise de certaines données, il nous faut dès maintenant tirer les conséquences qu'implique notre définition de la métaphore. En particulier, si nous la définissons comme fondée sur un dégroupement préalable de domaines distincts, encore faut-il préciser la nature d'un tel dégroupement, et surtout, les moyens par lesquels il s'opère. En d'autres termes, il nous faut maintenant expliciter ce que nous entendons par *double thématization*. Pour cela, nous allons commencer par l'étude d'un cas qui semble n'entretenir que bien peu de rapports avec la métaphore, mais qui va pourtant nous permettre une délimitation satisfaisante de notre objet : l'énoncé absurde.

6.2 Le problème de l'indétermination

6.2.1 L'expérience de Fraser

Comme nous l'avons vu dans notre première partie et dans la section qui précède, la métaphore innovante est bien souvent perçue par les théories sémantiques comme une extension des principes qui sont en jeu dans la métaphore conventionnelle, et si l'on se décide à franchir le pas, dans la polysémie lexicale. L'approche cognitive de Lakoff & Johnson est exemplaire de cette conception unifiée des emplois sémantiques, puisque le concept métaphorique couvre aussi bien la structuration catachrétique du lexique que les métaphores les plus élaborées (i.e. les métaphores structurales). Pour cette raison, les métaphores vives sont rarement étudiées pour elles-mêmes, et la plupart des auteurs s'attachent plutôt à travailler sur des exemples devenus canoniques, et pour tout dire, institutionnellement figés à force d'être analysés.

Toutefois, d'autres auteurs tentent de bien distinguer les deux processus et portent leur attention vers les phénomènes d'interprétation propre aux métaphores innovantes et soulignent ainsi l'existence d'une différence fonctionnelle. C'est en particulier le cas dans les travaux de Victorri & Fuchs, lorsqu'ils avancent l'épreuve de la commutation paraphrastique pour distinguer les types d'emplois. C'est aussi le cas, pour une approche psycholinguistique, d'un auteur comme Fraser (Fraser 1993), dont le mérite est d'avoir mis en place une expérience psycholinguistique pour appuyer ses arguments.

Cette étude, relativement simple, confirme de façon éclairante qu'une métaphore innovante n'est pas perçue par les locuteurs de la même manière qu'une métaphore lexicalisée. Comme nous allons le voir, ce n'est pas parce que la première fait intervenir des projections *on-line* tandis que la seconde fait met en jeu des projections *entrenched*, mais parce que nous avons affaire à des logiques distinctes.

L'étude menée par Fraser consiste à présenter à des sujets un ensemble de métaphores prédicatives couplé à l'ensemble des comparaisons non saturées qui leurs correspondent. Le corpus se divise en quatre groupes d'énoncés ayant les formes suivantes :

Groupe A : « He's an X »

Groupe B : « She's an X »

Groupe C : « He's like an X »

Groupe D : « She's like an X »

La variation de genre que l'on observe sur le pronom permet de mesurer son impact dans les interprétations. La présentation de la métaphore et de la comparaison correspondante permet de vérifier si l'existence d'un comparateur fait varier l'interprétation. Les valeurs de X sont des noms choisis de la façon la moins systématique possible. Nous sommes donc très proche d'un principe que nous aurons l'occasion d'étudier en détail dans les sections suivantes, à savoir le principe d'arbitraire maximal proposé par Breton dans son *manifeste du surréalisme* (section 9.1) :

« To pursue my response to Paivio's challenge to provide some real data on the interpretation of novel metaphorical expressions, I developed a set of test items which were clearly semantically anomalous, thereby signaling the need for a metaphorical interpretation. » (Fraser 1993, p. 336).

Les résultats obtenus sont pleins d'enseignements. Voici les interprétations récupérées pour X = « termite » :

« He : is a pest, is destructive, eats a lot, eats a little, tears at your sense of self, bores into any conversation, is deceptive, picks things apart, is a parasite, is always worrying about you, is always in the way, is petty, is undermining, is insidious, is devious ;

She : is nosey, is always eating, is tiny, eats you out of everything, is a pain in the ass, spends money quickly, is small, is bothersome, is a leech, is relentless, hides, is unwanted, keeps nagging, digs into others' business, is destructive, has a small brain, is dumb, is afraid of herself. »

Sur la base de ces résultats (nous passons sur les différents cas où X = « compass », « caterpillar », *etc.*), l'auteur considère que pour des énoncés métaphoriques et comparatifs placés en dehors de tout contexte, il n'existe pas d'interprétation qui soit plus probable qu'une autre. Ce résultat est relativement bien connu. Il a été toutefois théorisé de différentes manières. Comme il est l'un des points fondamentaux de notre argumentation, nous allons approfondir dans ce qui suit les moyens d'analyser cette multiplicité des interprétations. Ceci nous permettra de définir l'une des propriétés cruciales de la métaphore, à savoir son degré d'indétermination.

6.2.2 L'indétermination, ou la spécificité formelle des énoncés absurdes

6.2.2.1 Les asémantismes

Il est important qu'une théorie, au-delà de l'exposition de ses postulats, de ses hypothèses, de ses principes, de ses critères et de ses méthodes, se donne aussi les moyens de pousser ses analyses jusqu'à leur limite, et de la sorte, rende compte des données négatives¹⁹³. C'est l'utilisation, en linguistique, de l'astérisque ou du point d'interrogation antéposé. Dans le domaine de la sémantique, ils renvoient à une mesure négative de l'acceptabilité d'un énoncé. On parle alors d'anomalie ou d'asémantisme, que l'on définit traditionnellement de la façon suivante :

« Les anomalies sémantiques regroupent les phrases dites asémantiques, c'est-à-dire celles dont l'interprétation n'est pas accessible autrement que par des processus métaphoriques difficiles à systématiser et normalement induits par des contextes particuliers (exemple : **Le radiateur a avalé trois phonèmes*) et les phrases dont la forme logique entre en conflit avec la structure sémantique du lexique ; il en est ainsi des contradictions : *l'épouse de ce célibataire est heureuse*, et des tautologies : *je connais un célibataire qui n'est pas marié.* » (Arrivé et al. 1986, p. 64)

Cette définition n'est pas suffisante. Elle ne prend pas en compte les cas d'asémantismes obtenus par commutation de synonymes, commutation qui représente pourtant la méthode privilégiée par les sémantiques culioliennes.

Par exemple, si l'on demande à un groupe de locuteurs francophones de juger l'acceptabilité de l'énoncé suivant, il y a de forte chance pour qu'il soit négatif :

(100) (?) *Il porte une maladie rare.*

Si l'on confronte pourtant un tel énoncé à la définition précédente, il ne remplit aucune des conditions : l'énoncé (100) ne pose aucun problème d'interprétation (nous comprenons ce que le locuteur veut dire) et ne crée aucun conflit entre sa forme logique et la structure lexicale mise en jeu (cet énoncé ne présente ni contradiction ni tautologie).

¹⁹³ De ce point de vue, nous sommes parfaitement d'accord avec Rastier : « Une théorie sémantique se doit de s'interroger sur les limites de l'objet à décrire. [...] Existe-t-il, comme on l'admet ordinairement, des énoncés vides de sens ? Peut-on trouver un fondement sémantique à la notion intuitive d'absurdité ? Doit-on en sémantique, comme on le fait en logique dans le calcul classique des propositions, distinguer les énoncés absurdes des énoncés vides de sens ? » (Rastier 1996, p. 141).

Le problème devient plus complexe lorsque nous sommes amenés à constater une bonne acceptabilité pour un autre énoncé pourtant très proche :

(101) *Il est porteur d'une maladie rare*

Le type d'asémantisme repéré dans l'énoncé (100), lorsqu'il est mis en rapport avec l'énoncé (101) qui lui est à la fois très proche mais pourtant beaucoup plus naturel, représente en fait la voie royale qui donne l'accès à la forme schématique du verbe *porter* (et par la même occasion du morphème *-eur*). Les sémantiques culioliennes font un usage permanent de telles commutations. D'un point de vue théorique, elles se fondent sur, et par la même occasion, justifient la notion de *bonne forme*, notion que nous avons déjà eu l'occasion d'aborder (cf. note 90) et que Culioli illustre de la façon suivante :

« Voici un autre exemple : “Il fume mais peu” est parfait, de même que “Il fume mais un peu seulement”, “Il fume mais un tout petit peu”, alors que “Il fume mais un peu” accroche. “Il fume mais pas beaucoup” est excellent, mais “Il fume mais beaucoup” est rejeté, tandis que “Il fume mais alors beaucoup !” est accepté, de même que “Il fume et même beaucoup” ou “Il fume et pas qu'un peu”. Il doit être clair que la stabilité des réactions et la régularité des phénomènes renvoient à des considérations de *bonne forme*, qui, seules, permettront de rendre compte du foisonnement des dérivations, et des impossibilités (dont on peut montrer qu'elles ne sont pas aléatoires). On ne saurait se contenter d'enregistrer les faits, ou de s'en désintéresser sous le prétexte (hélas parfois avancé) qu'ils sont trop fins, ou encore de les inscrire dans une explication d'ordre sémantico-pragmatique qui ne s'intéresserait aux énoncés que comme déclencheurs, sans s'occuper de leurs propriétés formelles (sans propriétés formelles, il ne peut y avoir de famille paraphrastique, il ne peut y avoir non plus de production-reconnaissance). » (Culioli 1990, p. 20)¹⁹⁴

Les commutations de synonymes permettent de préciser les distributions paraphrastiques d'une unité lexicale. De telles distributions ont l'avantage de dessiner, de circonscrire, de mettre en relief la forme sémantique de l'unité (représentée en termes de forme schématique). Cette forme sémantique est généralement représentée sous les aspects d'un ensemble de contraintes et d'instructions que le contexte doit remplir. Dans le cas où le contexte ne remplirait pas ces contraintes, nous obtenons une forme asémantique analogue à l'énoncé (100).

Il est donc intéressant de noter que dans le cadre théorique culiolien, la prise en compte des asémantismes fait partie intégrante du travail d'analyse du linguiste : elles permettent d'accéder indirectement à la nature des contraintes mises en jeu par les unités lexicales. Répondre à la question « Pourquoi est-il difficile de *porter une maladie rare*, alors qu'on peut

facilement en être le *porteur* ? » c'est aussi se demander quelle est la structure des formes schématiques mises en jeu et en quoi les éléments du contexte s'y accordent ou non.

L'analyse du verbe *garder* par Jalenques¹⁹⁵ illustre encore ce principe de commutation et les conséquences que cela implique sur l'analyse : si *garder* semble parfois synonyme de *surveiller* (*le suspect était surveillé / gardé par deux policiers*) le jeu distributionnel montre toutefois que la répartition obéit en fait à des lois plus complexes, puisque qu'on peut facilement *surveiller la cuisson d'un plat*, mais non (?) *garder la cuisson d'un plat* (Jalenques 2000, p. 476).

C'est d'ailleurs là l'une des qualités fondamentales des approches culioliennes : loin de nier la complexité des faits, elles s'attachent au contraire à en manifester chaque aspect, et si la forme schématique dégagée en fin d'analyse peut parfois sembler trop élaborée¹⁹⁶, c'est bien parce que les régularités observées sont suffisamment fines pour n'être saisissables qu'à un niveau terminologique où l'intuition n'a plus sa place.

Si l'objectif du cadre théorique culiolien consiste donc à rendre compte des distributions complexes d'une unité lexicale, et à partir de là, à mettre en relief la forme schématique qui détermine une telle distribution, il est clair que la notion de métaphore, mais aussi celle de métonymie, apparaissent comme suspectes ou en tout cas, non pertinentes par rapport à une telle problématique¹⁹⁷.

6.2.2.2 Les énoncés absurdes

L'asémantisme repéré dans l'énoncé (100), en tant qu'il fait intervenir les conditions d'interaction d'une forme schématique et renvoie à des problèmes de *bonne forme*, ne doit pas être confondu avec ce qui se passe dans le célèbre aphorisme inventé par Chomsky, dans lequel

¹⁹⁴ Cité par (Victorri & Fuchs 1996, p. 42).

¹⁹⁵ Ce passage a été rendu possible par les discussions que nous avons eu. Nous l'en remercions.

¹⁹⁶ La critique de Kleiber concernant la forme schématique de *lit* (Franckel & Lebaud 1992, p. 101) en est une bonne illustration : « *lit* est la détermination qualitative que confère un prédicat P à son repère de construction par le fait qu'il ne construit rien d'autre que P" - il est fort probable que l'on ait du fil à retordre pour coucher un tel sens dans son "lit" ».

¹⁹⁷ La métaphore et la métonymie dépassent nécessairement ce cadre puisque de telles figures font intervenir des questions d'interprétation. Le cadre culiolien en reste quant à lui au niveau du sens proprement dit (il renvoie « à des questions de bonne forme »). De plus, comme nous l'a fait remarquer Jalenques, le concept de métonymie se trouve particulièrement malmené lorsqu'on se décide à observer la langue : on peut certes *boire un verre*, mais on peut difficilement *l'aspirer* (au moyen d'une paille, par exemple). Or le concept de métonymie reste insuffisant pour expliquer l'asémantisme provoqué par la commutation. Il faut donc rechercher sa cause ailleurs, c'est-à-dire dans la forme schématique des unités lexicales mises en jeu et dans la nature des interactions qu'elles entretiennent entre elles.

(102) *D'incolores idées vertes dorment furieusement*¹⁹⁸.

Avec cet exemple, Chomsky établit une distinction cruciale, et de nos jours bien connue, entre l'agrammaticalité syntaxique et l'anomalie sémantique :

« Avec la publication de *Syntactic Structures* [...], le contresens fait son irruption spectaculaire dans le territoire de la linguistique. Dans les toutes premières pages de l'ouvrage, Chomsky introduit une distinction explicite entre bonne formation grammaticale de la phrase et cohérence sémantique de son contenu : en particulier, la qualité sémantique relevant de la sélection n'est pas considérée comme une question de bonne formation. Ainsi, malgré sa mauvaise qualité sémantique, [(102)] est une phrase déclarée aussi bien construite, du point de vue de la distribution des catégories syntaxiques, que *The book seems interesting*. » (Prandi 1987, p. 27)

Ce qui est beaucoup moins connu, en revanche, c'est que les linguistiques culioliennes établissent une distinction équivalente, au niveau sémantique cette fois-ci, entre les asémantismes liés à une question de bonne forme tels que nous venons de les étudier (exemples (100)) et les anomalies proprement dites. Car il est indéniable que les anomalies sémantiques repérées dans l'énoncé chomskyen ne renvoient en aucune façon à des problèmes de bonne forme. Il s'agit au contraire d'un énoncé parfaitement cohérent où les contraintes et les instructions imposées par les unités mises en jeu sont parfaitement respectées¹⁹⁹.

Pour cette raison, et ceci est crucial pour notre argumentation, nous distinguerons les asémantismes tels qu'ils peuvent être produits par une commutation de synonymes et les énoncés *absurdes* analogues à l'énoncé (102) ou encore à l'énoncé proposé par (Arrivé et al. 1986) dans lequel *le radiateur a avalé trois phonèmes*. Asémantismes et absurdités sont deux régimes totalement différents de l'attestabilité sémantique. Les premiers se fondent sur une

¹⁹⁸ (Chomsky 1969, p. 17)

¹⁹⁹ Cette distinction opérée par les culioliens entre les asémantismes, qui dérivent d'une commutation paraphrastique fondée sur une synonymie, et les anomalies sémantiques telles que celles repérées dans l'énoncé (102) est tellement peu connue, en fait, que Victorri & Fuchs considèrent, selon nous de façon non légitime, qu'il s'agit du même problème : « Ces exemples [cités par Culioli dans la dernière citation] montrent bien ce que l'on peut entendre par "bonne" et "mauvaise" forme : dans certains énoncés, les unités linguistiques s'agencent de telle façon que chacune d'elles contribue à préciser la signification des autres de manière harmonieuse, donnant ainsi un sentiment de stabilité et de cohérence du système tout entier, alors que dans d'autres, on a au contraire un effet d'instabilité et de conflit, provenant d'influences contradictoires des différents éléments du système. On conçoit que la notion d'acceptabilité ainsi obtenue soit toute relative. Si l'on prend l'exemple type donné par N. Chomsky (1965, p. 15) d'une phrase qui serait syntaxiquement acceptable mais sémantiquement inacceptable, *Colorless green ideas sleep furiously*, il est clair que l'instabilité créée par les conflits entre les différentes unités de cet énoncé n'empêche pas de concevoir un contexte dans lequel il pourrait être effectivement utilisé (un poème par exemple, dans lequel ces conflits serviraient justement à traduire des perceptions et des états mentaux conflictuels) » (Victorri & Fuchs 1996, pp. 42 - 43). Selon nous, les auteurs qui se réclament du cadre culiolien considéreront plutôt que *Colorless green ideas sleep furiously* n'est pas un énoncé sémantiquement inacceptable.

violation des contraintes imposées par la forme sémantique des unités, tandis que les seconds posent des problèmes au niveau de leur interprétation.

Si le concept d'asémantisme est bien défini par la théorie culiolienne (en particulier, par l'intermédiaire de cet autre concept, à savoir la *bonne forme*), il nous reste toutefois à définir de manière rigoureuse le concept d'absurdité et ses rapports avec l'interprétation.

Rastier est sans doute celui qui en a exposé les caractéristiques de la façon la plus éclairante. En guise d'exemples, il reprend les *idées vertes* de Chomsky et propose encore deux énoncés que nous avons déjà cités (cf. note 78), le premier étant de Tesnière, Martin ayant la paternité du second :

- (103) a) *Le silence vertébral indispose le voile licite*
 b) *Le chlore lui a enlevé les anacoluthes*

Dans le cadre littéraire, ce type d'énoncé procède des manipulations formelles mises au point par l'Oulipo, à savoir la substitution d'un lexème par celui qui vient immédiatement après dans le dictionnaire ou la génération aléatoire d'une phrase syntaxiquement correcte. Selon Rastier, tous ces énoncés ont en commun de ne comporter aucune isotopie générique, et par extension, de n'induire aucune impression référentielle (cf. sections 4.1.3 et 4.1.5) :

« L'absurdité d'un énoncé syntaxiquement bien formé (recevable pour ce qui concerne la forme du contenu) est un effet de l'absence d'isotopie générique : l'énoncé est alors irrecevable en ce qui concerne la substance du contenu. Pour qu'un énoncé ne soit pas absurde et paraisse doué de sens, il faut qu'il comporte au moins une isotopie générique minimale, c'est-à-dire qu'il compte au moins deux sémèmes pourvus d'au moins un sème générique commun. » (Rastier 1996, p. 156)

De façon tout à fait remarquable, il s'avère que tous les énoncés qui composent le corpus de Fraser répondent aussi à cette définition. Aucun d'entre eux ne présente d'isotopie générique convenable et par la même occasion, aucun ne peut induire d'impression référentielle. Prenons le cas de l'exemple cité, à savoir celui du termite et reformulons le de la manière suivante :

- (104) *Paul est un termite.*

Nous considérons qu'un tel exemple présente le même type d'absurdité que les énoncés (102) et (103) : dans tous ces cas, l'absence d'isotopie générique fait d'eux des énoncés qui

n'ont pas d'interprétation privilégiée²⁰⁰. Mais comme le souligne fort justement Rastier, ceci ne veut pas dire qu'ils soient ininterprétables. De tels énoncés, en effet, sont ininterprétables si l'on en reste à leur contenu inhérent. Deux moyens restent toutefois disponibles pour récupérer un contenu afférent cohérent.

1.) Le premier consiste à inventer une situation contrefactuelle qui corresponde à l'énoncé problématique. Nous sommes ainsi amenés à imaginer, pour interpréter l'énoncé (103)b, une situation dans laquelle « le chlore d'un détergent renversé effacerait les anacoluthes d'un manuscrit génial... » (Rastier 1996, p. 156).

2.) Le second moyen consiste à réécrire l'énoncé absurde²⁰¹. En guise d'illustration, Rastier cite l'interprétation de Martin pour l'énoncé (102), interprétation dans laquelle « une idée qui dort furieusement est une idée totalement oubliée ; une idée verte est l'idée de se mettre au vert. Bref, nous avons renoncé à nous mettre au vert » (Rastier 1996, p. 156).

6.2.2.3 L'absurdité : une métaphore avec des espaces initiaux lacunaires

L'énoncé absurde est donc absurde parce qu'il ne construit aucune isotopie générique et par conséquent, aucune impression référentielle. Mais en quoi cela peut-il intéresser notre définition de la métaphore qui, rappelons-le, se fonde sur une double thématization ?

La métaphore est considérée dans le cadre de la sémantique interprétative non pas comme une donnée brute²⁰² mais comme le résultat d'une certaine connexion entre isotopies : une allotopie entre deux isotopies génériques et une identité de sèmes spécifiques, qu'ils soient inhérents ou afférents (cf. section 4.1.3.1).

Dans le cas de l'énoncé (104), qui nous intéresse plus particulièrement, nous repérons bien une allotopie entre /humain/ et /insecte/. Mais il n'existe en revanche aucune identité de sèmes spécifiques. Cette absence d'identité, en tant qu'elle empêche la connexion métaphorique de s'établir, nous oblige à ne pas considérer l'énoncé comme une métaphore à part entière.

Si nous respectons donc les critères de la sémantique interprétative, les métaphores innovantes de Fraser sont donc moins des métaphores que des énoncés absurdes et nous retrouvons à nouveau cette instabilité définitoire dont nous parlions dans notre première partie. En revanche, de tels énoncés deviennent véritablement métaphoriques lorsqu'un

²⁰⁰ Sur ce point, nous avons demandé l'avis de Rastier. Ce dernier nous a confirmé que l'énoncé (104) est un énoncé absurde. Mais un contexte peut toutefois le « désabsurdiser » (Rastier, communication personnelle).

²⁰¹ Sur l'opération de réécriture dans la sémantique interprétative, cf. chapitres 4.1.3.1 et 5.3.3.

²⁰² La première partie de ce travail a consisté à montrer que la métaphore n'est de toute façon pas une donnée brute. Elle varie en fonction des théories et de leurs objectifs.

contexte, par afférence de sèmes spécifiques, rétablit une connexion métaphorique convenable²⁰³.

Dès lors, la multiplicité des interprétations que Fraser met en relief dans son expérience s'explique aisément. Comme on leur demande d'interpréter l'énoncé (104), les locuteurs interrogés par Fraser sont dans la nécessité de trouver au plus vite des sèmes spécifiques et ce, afin d'établir une connexion métaphorique. Or l'énoncé est présenté en dehors de tout contexte et le termite ne partage manifestement aucun sème spécifique avec l'humain. Ils sont donc dans l'obligation de faire leur propre estimation, et de trouver par eux-mêmes des sèmes spécifiques qui pourraient faire l'affaire. Ceux-ci dépendent alors uniquement de la personne interrogée, de leur expérience personnelle des termites, voire de leur état d'esprit au moment du test.

Ceci nous montre que l'interprétation d'une métaphore particulièrement innovante (comme c'est le cas dans *Paul est un termite*), lorsqu'elle est se trouve détachée de son entour contextuel et pragmatique, reste impossible à déterminer. La propriété remarquable de la métaphore, c'est donc cette *indétermination* constitutive, indétermination dont l'expérience de Fraser confirme de façon expérimentale la réalité. Si cette indétermination est décrite de différentes manières par les théories qui s'en préoccupent, elle n'en reste pas moins la propriété remarquable de tout énoncé métaphorique très innovant, propriété que la plupart des auteurs ont tendance à mettre de côté, une fois qu'ils en ont admis le caractère d'évidence.

Pour la sémantique interprétative, l'indétermination est donc liée à l'absence de sème spécifique, absence qui s'explique par un contexte trop limité et donc, ne permettant aucun afférence. La question que l'on doit se poser maintenant, c'est qu'elle est la nature de cette indétermination dans le cadre de la théorie de l'intégration conceptuelle.

Il suffit à nouveau de se tourner vers l'exemple (104) pour comprendre d'où vient l'indétermination d'un tel énoncé, c'est-à-dire, le fait qu'il ne privilégie aucune interprétation. Deux thématiques sont mises en présence, comme l'indique notre définition de la métaphore, sous la forme de deux espaces initiaux, l'un contenant Paul, l'autre contenant le termite.

Mais ces deux espaces initiaux ont un contenu très peu structurés, très peu construits. Il présente un aspect lacunaire particulièrement important et aucune structure véritablement saillante. Dès lors, les projections trans-spatiales et sélectives ne sont contraintes par aucune armature conceptuelle. Le locuteur ne parvient pas à élaborer un réseau d'intégration cohérent, et par conséquent, d'induire une impression référentielle satisfaisante. Et ceci tout

²⁰³ Dans le cas de l'énoncé (104), nous pourrions imaginer un contexte qui donne à Jean un sème spécifique

au contraire des exemples présentés dans la section 4.3, qui ont tous la caractéristique de présenter des espaces initiaux très structurés et où les éléments sont en relation strictement définie avec les autres éléments du même espace. Il suffit de considérer la Figure 4-2, la Figure 4-3 et la Figure 5-1, dans lesquelles le contenu des espaces initiaux est effectivement construit.

Nous sommes alors capables de caractériser l'absurdité de la métaphore innovante de la façon suivante :

Définition 2 *Une métaphore **absurde** est une métaphore (il y a double thématization) qui présente des espaces initiaux dont le contenu est non construit, non structuré, lacunaire. Pour cette raison, ils sous-déterminent les projections conceptuelles et ne permettent pas d'élaborer un réseau d'intégration cohérent, et donc, une impression référentielle. Nous dirons alors que la métaphore présente un grand degré d'indétermination.*

C'est donc tout naturellement que nous sommes amenés, sur la base d'une telle définition, à nous demander comment un locuteur peut construire ses espaces initiaux, quels moyens il tient à sa disposition pour structurer le contenu des espaces initiaux. Il s'avère que les moyens de construire les espaces initiaux sont au nombre de deux : la thématization, qui se traduit par le filement de la métaphore, et la mise à l'échelle, qui se traduit par une métaphore conventionnelle.

6.3 Des différents moyens de construire les espaces initiaux

6.3.1 La métaphore filée

6.3.1.1 Thématization et indétermination

Si nous revenons sur le cas du *termite* (exemple (104)), une rapide analyse de corpus nous montre qu'en français, il s'agit d'un lexème particulièrement productif en termes de métaphore, et qui plus est, de métaphores qui déterminent parfaitement bien leur interprétation. Nous en prenons facilement conscience avec les exemples suivants, qui ne

comme /opiniâtreté/ ou /radinerie/ ou /méticulosité/.

représentent qu'une très faible partie des occurrences métaphoriques repérées sur la base Frantext :

(105) *L'Irréparable ronge avec sa dent maudite / notre âme, piteux monument, / et souvent il attaque, ainsi que le termite, / par la base le bâtiment (Baudelaire) ; Voilà longtemps que je le surveille, que j'observe, sans souffler mot, son petit travail de termite (Courteline) ; Nous sommes conduits, devant une toile de Degas (...) à recommencer, par un étrange et fatal mimétisme, le travail de termite du peintre, obsédé par la succession des détails (Lhote) ; Le travail de termite du mineur ne va pas sans inconvénient pour les immeubles situés à la surface du sol. (Schneider) ; Non, ce qui avait, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, ébranlé l'ordre voulu par Dieu, c'étaient de petits termites, des insectes malsains et nocifs, des rongeurs insidieux : les idées (D'Ormesson) ; Leur amour semblait vaciller par moments sous une poussée de mille bêtises, de mille riens qui, comme des termites, faisaient leurs trous, rongeaient sourdement les derniers liens qui les rattachaient (Huysmans)*

Le *TLF* indique lui-même l'existence de deux emplois figurés, de nature d'ailleurs contradictoire : « 1. Travail de destruction lent et occulte. [exemple déjà cité en (105), de Courteline]. 2. *Rare*. Travail qui demande de la minutie, de la persévérance. Synon. *travail de fourmi* [exemple déjà cité en (105), de Lhote] ». Plus généralement, c'est donc le syntagme *travail de termite* qui se trouve constituer un profilage particulier (section 4.2.4.3), profilage qui met en avant, selon le contexte, l'aspect nuisible ou persévérant de l'insecte.

Si la prédication *être un termite* (exemple (104)) donne lieu à une multitude d'interprétations dont aucune ne peut être privilégiée, en d'autres termes, si une telle métaphore reste indéterminée, il n'en est donc pas de même pour le syntagme *travail de termite*. Dans les exemples (105), tout se passe comme si les thématiques abordées se trouvaient plus spécifiées, et de ce fait, avaient un pouvoir plus contraignant sur les interprétations possibles, interprétations qui se réduisent à deux possibilités contradictoires mais accessibles et partagées par tous les locuteurs.

En fait, si le syntagme *travail de termite* a pour effet de réduire considérablement l'indétermination interprétative de la prédication simple (*Paul est un termite*), c'est à cause de la thématisation de *travail*. Dans tous les cas de métaphore où l'indétermination est réduite, voire neutralisée, on remarque l'existence de plusieurs thématiques déployées, c'est-à-dire des

thématiques dont les éléments sont soit mis en avant, soit replacés à l'arrière plan. Cette thématization est de nature linguistique et non cognitive car elle est déterminée par la lexicalisation de sémèmes particuliers.

Précisons toutefois la nature de cette thématization en revenant à des exemples déjà traités. Dans la section 5.1.5, nous avons comparé deux métaphores fondées sur des domaines conceptuels identiques, à savoir le mariage et la navigation, et qui s'orientent vers un thème commun, à savoir la rupture du mariage. Malgré ces points communs, nous avons montré que Doderer (exemple (59)) et Marie (exemple (64)) structurent respectivement leurs espaces d'entrée de façon différente. Le premier s'intéresse à l'aspect collectif de l'équipage, aux rôles spécifiques des membres de l'équipage, *etc.*, tandis que la seconde s'attache aux procédures de sauvetage en cas de naufrage. Le premier neutralise la question de la progéniture, la seconde la met indéniablement en avant. Dans les deux cas, il s'agit bien d'une thématization de l'espace de la navigation et de l'espace du mariage ou pour le dire autrement, de la construction du contenu des espaces initiaux..

Un autre exemple, sur lequel nous nous sommes longuement attardés, consiste à rapprocher la profession de chirurgien et celle de boucher. Cet exemple éclaire lui aussi de façon intéressante cette notion de thématization. Pour le comprendre, rappelons certains résultats de l'expérience de Denis (section 5.3.2 et surtout, note 174) : la liste des traits figuratifs attachés au boucher présentait la notion de 'vente' comme étant évoquée avant les autres, et en particulier, avant l'activité de découpage de la viande. Si ce résultat devait être confirmé, alors nous ne pourrions pas expliquer pourquoi aucun locuteur ne comprend l'énoncé (49) (*Ce chirurgien est un boucher*) comme pointant d'abord l'aspect vénel du chirurgien, plutôt que son incompétence.

La seule explication satisfaisante consiste à considérer que c'est moins « l'image cognitive » d'un boucher qui est mise en jeu qu'une construction textuelle et contextuelle, en d'autres termes, une thématization de l'espace initial attaché au boucher.

D'une manière générale, nous dirons que la thématization est une activité linguistique qui consiste à construire le contenu des espaces d'entrée, à le structurer selon des objectifs particuliers. Rien d'étonnant à ce que les espaces intégrants présentent alors des caractéristiques incomparables, même lorsque les domaines conceptuels et les objectifs recherchés sont identiques, comme c'est le cas lorsqu'on compare Doderer et la réplique de Marie.

Définition 3 *La thématization est une activité linguistique (et non cognitive) qui consiste à déployer une thématique selon des orientations et des profilages particuliers, par la mise en avant de certains éléments lexicaux et par la neutralisation des autres. Elle permet de la sorte de construire et structurer le contenu des espaces d'entrée, et cela, en vue d'en intégrer les éléments. Par conséquent, elle peut avoir pour effet de diminuer l'indétermination constitutive de la métaphore. Elle est la condition nécessaire pour qu'une intégration puisse avoir lieu. La thématization est aussi un processus temporel : il s'étend sur une chronologie, chronologie qui peut avoir des conséquences considérables sur la constitution de l'impression référentielle.*

Nous sommes ainsi en mesure d'expliquer la source véritable de l'indétermination métaphorique. Un énoncé métaphorique possède un grand degré d'indétermination lorsqu'il ne bénéficie d'aucune activité de thématization. C'est le cas des énoncés absurdes (102), (103)a, (103)b et de tous les énoncés qui constituent le corpus de Fraser (et dont fait partie l'exemple (104)).

Le concept de thématization nous permet alors de préciser un point que l'intégration conceptuelle a tendance à mettre de côté : les espaces initiaux ne sont pas des images mentales préconstruites et directement accessibles ; les espaces initiaux sont construits dans et par une activité de thématization, activité en l'absence de laquelle nous passons nécessairement à un l'énoncé absurde.

6.3.1.2 La thématization : quelle formalisation ?

Les notions corrélées de *thème*, *thématique* et *thématization* recouvrent un grand nombre d'acceptions. La littérature, en particulier, fait un emploi considérable du concept de thème : elle est utilisée en stylistique pour désigner les grandes unités de sens qui structurent un récit (thème de la vie, de la mort, de la guerre, *etc.*), ou en psychocritique pour désigner les gestes, objets ou mots dont la charge connotative est très forte et qui révèle de la sorte la vie inconsciente de l'écrivain (Mauron 1962).

La linguistique, en revanche, en a fait un concept plus précis. Le thème représente ce sur quoi on dit quelque chose, il constitue le point de référence autour duquel se construit l'énoncé. L'intérêt d'un tel concept augmente lorsqu'on le met en rapport avec certains effets syntaxiques. Ceci permet d'opposer de la sorte le thème (ce dont on parle) et le rhème (ce qu'on en dit) et d'établir le parallèle, de façon plus ou moins rigoureuse, avec l'opposition syntaxique sujet *versus* prédicat (Halliday 1970). Considérons par exemple les deux énoncés suivants :

- (106) a.) *J'ai rencontré Pierre hier*
 b.) *Hier, j'ai rencontré Pierre*²⁰⁴.

Dans l'énoncé (106)a. *hier* appartient au propos tandis que dans (106)b. il appartient au thème. Dans une telle approche, la thématisation désigne alors l'ensemble d'opérations syntaxiques permettant d'antéposer les éléments thématisés²⁰⁵.

Du point de vue sémantique, ce phénomène de thématisation perd en précision mais peut être comparé à « un effet de perspective engendré par l'énonciation en contexte » (Cornulier 1979). C'est en fait l'analyse textuelle, ou ce que l'on appelle encore les *grammaires de texte*, qui ont donné à la notion de thématisation sa véritable valeur. Elle présente alors l'avantage de rendre compte de façon satisfaisante de la progression et de la continuité d'un texte²⁰⁶.

Comme le souligne Jeandillou, rares sont les textes qui ne se fondent sur aucune progression thématique. A part ce cas extrême, que l'on trouve par exemple dans le théâtre absurde de Ionesco, le texte s'organise de façon à ce qu'une information donnée (le thème) aboutisse à une information nouvelle (le rhème). Dans une telle approche, la progression thématique présente trois types d'articulation.

1.) La *progression linéaire*, dans laquelle le rhème (ou l'un de ses constituants) sert de point d'appui pour former le thème suivant ». Jeandillou schématise cette première articulation de la façon suivante²⁰⁷ :

Phrase 1 : th 1 → rh 1

Phrase 2 : th 2 (= rh 1) → rh 2

Phrase 3 : th 3 (= rh 2) → rh 3

2.) La *progression à thème constant* reprend un même thème en l'associant à des rhèmes différents²⁰⁸ :

Phrase 1 : th 1 → rh 1

Phrase 2 : th 1 → rh 2

Phrase 3 : th 1 → rh 3

²⁰⁴ (Moeschler & Reboul 1994, p. 458)

²⁰⁵ Il s'agit d'opérations de type extraction avec *gap* ou résomption pronominale de la dépendance syntaxique : respectivement topicalisation et dislocation. Ce peut être aussi des formes clivées tel que *c'est... que...*

²⁰⁶ Pour plus de détail, le lecteur peut se reporter à l'anthologie de van Dijk (Dijk 1985). Il peut aussi consulter les travaux d'Adam et de Jeandillou (Adam 1990; Adam 1992; Adam 2000; Jeandillou 1997).

²⁰⁷ Afin d'illustrer ce type de progression thématique, Jeandillou propose l'exemple suivant, tiré de Flaubert (*Salammbô*) : « Autour de l'appartement [th 1] étaient rangés des escabeaux d'ébène [rh 1]. Derrière chacun d'eux [th 2], un tigre en bronze pesant sur trois griffes supportait un flambeau [rh 2]. Toutes ces lumières [th 3] se reflétaient les losanges de nacres qui pavaient la salle [rh 3]. Elle [th 4] était si haute que... » (Jeandillou 1997, p. 90).

²⁰⁸ C'est le cas dans cet extrait d'une chanson de Bobby Lapointe : « Ton cœur n'a plus la chaleur que j'aimais. Il bat au rythme du fric. Il vit à l'ombre des flics. Il ne dit plus aux copains, ça va ça vient. »

3.) La *progression dérivée* repose sur le développement d'un constituant dont les éléments se trouvent à leur tour thématifiés. Des sous-thèmes successifs peuvent alors être associés, par inclusion, à un hyperthème ou un hyperrhème²⁰⁹.

Jeandillou schématise la première possibilité (hyperthème) de la façon suivante :

Phrase 1 : th 1 → rh 1

Phrase 2 : th 1' → rh 2

Phrase 3 : th 1'' → rh 3

La seconde possibilité (hyperrhème) s'articule de la façon suivante :

Phrase 1 : th 1 → rh 1

Phrase 2 : th 2 (= rh 1') → rh 2

Phrase 3 : th 3 (= rh 1'') → rh 3

Ces trois articulations ne sont toutefois pas caractéristiques d'un genre textuel particulier. Bien au contraire, l'organisation d'un texte peut être amenée à les combiner, permettant de la sorte d'établir une progression thématique hétérogène.

Cette notion de thématification que l'analyse textuelle tente de systématiser, nous la trouvons sous une autre formulation, de nature beaucoup plus cognitive, dans les travaux de Langacker. Au lieu d'utiliser la notion de thématification, Langacker préfère alors parler de *construal relationship* :

« The relationship between a speaker (or hearer) and a situation that he conceptualizes and portrays, involving focal adjustments and imagery. »
(Langacker 1987a, p. 488)

Plutôt que d'entrer dans le détail de l'ajustement de focal et l'imagerie²¹⁰, nous préférons aborder la *construal relationship*²¹¹ par l'intermédiaire d'un exemple traité précédemment (exemple (55)). Il nous permettra de comprendre quels sont les effets de la *construal relationship* dans l'intégration conceptuelle.

²⁰⁹ « La première phrase du passage suivant comporte ainsi un hyperthème (les fées) et un hyperrhème (leurs dons) qui dans la deuxième phrase sont respectivement développés en une série de thèmes et de rhèmes dérivés : Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection » (Jeandillou 1997, p. 91).

²¹⁰ L'ajustement de focal rend compte de la manière dont une situation est conçue. Il met en jeu la sélection de spécifications attachées à un objet, la perspective que l'on se donne sur cet objet (en jouant entre autres sur l'opposition fond - forme et sur le point de vue), et sur sa qualité d'abstraction (Langacker 1987a, pp. 116-146).

²¹¹ Nous sommes incapables de donner une traduction satisfaisante de cette expression.

L'exemple (55) met en scène un philosophe contemporain qui simule une discussion sur le concept d'innéisme avec Kant. Lorsque nous nous sommes penchés sur la description de cet exemple (section 4.3.2.2) nous avons remarqué que plusieurs éléments n'étaient pas pris en compte dans l'espace intégrant : les dates liées aux deux philosophes, le fait que Kant est décédé, et surtout, la question des langues respectives (allemand pour Kant et français pour le philosophe contemporain).

Néanmoins, comme le soulignent (Grady et al. 1999), une autre intégration fondée sur des espaces initiaux profilés de manière différente mais partageant les mêmes domaines conceptuels, peut parfaitement mettre au premier plan du calcul la question de la langue. Pour cela, les auteurs imaginent un essai de philosophie écrit dans un français dense, sinueux, inspiré par exemple du style Heideggerien. Un lecteur, qui n'apprécierait pas la stylistique contournée de la philosophie idéaliste allemande, pourrait avoir la réaction suivante :

(107) *Ce n'est pas du français, c'est de l'allemand²¹² !*

Dans cet énoncé, l'élément *langue* est « construit » (*construe*) et devient un élément fondamental de l'espace initial et donc, du processus d'intégration. Par la même occasion l'exemple précédent, contrairement à l'exemple (55), est bien, selon les auteurs, de nature métaphorique :

« Here [exemple (107)] we have a blend based on the same pairing counterparts, and yet this case is metaphorical where the previous one [exemple (55)] is not. This is because in the Bad Essay case we are interested in the particulars of the "Language", as a means of communication and medium of debate. That is, one construal profiles features of English and German while the other profiles entities at a more schematic level. In the Kant case, the active representation in the input spaces do not include particulars about language, and so there is no conflicting information to resolve or accommodate. The Bad Essay exemple, though, does have fusion with accomodation, because it represents a construal at a different level of schematicity ; consequently, it is felt to be (more) metaphorical. » (Grady et al. 1999)

Le fait que certains éléments se placent au centre d'un ajustement de focal (comme le langage dans (107) ou la progéniture dans (64)), qu'ils deviennent les éléments thématifiés au détriment d'autres éléments, a donc des conséquences fondamentales sur les conclusions implicites, sur les propriétés émergentes et par extension, sur l'impression référentielle.

²¹² D'après (Grady et al. 1999) : *This isn't English, it's German !* Pour rendre la même idée en français, nous aurions plutôt : *Ce n'est pas du français, c'est du chinois !*

Evidemment, une telle mise en avant de certains éléments par rapport à d'autres n'est pas toujours nécessaire. Selon les besoins, certains espaces initiaux sont directement accessibles et ne demandent aucune spécification particulière.

Afin d'illustrer ceci, considérons l'exemple institutionnellement figé :

(108) *Paul est un lion.*

Ruminé depuis plusieurs millénaires, comme si cet énoncé représentait un passeport obligatoire pour bénéficier du droit de s'aventurer dans ce domaine de recherche qu'est la métaphore, cet énoncé est classiquement interprété dans sa version méliorative et donne de Paul l'image d'un homme courageux, d'un brave, d'un héros, *etc.* Le locuteur n'éprouve généralement pas le besoin de construire l'espace attaché au lexème *lion* selon un profil spécifique.

Nous trouvons une troisième formulation de cette notion de thématization dans les travaux de Rastier. Ce concept est d'ailleurs d'une importance considérable pour la sémantique interprétative, comme on le constate dans les développements les plus récents de la théorie, où la question du thème est l'objet d'un chapitre entier (Rastier 2001a, chapitre 7)²¹³. Ce chapitre reprend et précise, pour l'essentiel, les conclusions auxquelles nous sommes parvenus dans la section 4.1.3 :

« Comme la notion de *catégorie sémantique* reste trop vague, on distingue entre sèmes génériques et spécifiques (Pottier 1974) : les uns indexent les sémèmes dans des classes (taxèmes, domaines et dimensions), les autres les opposent aux membres de leur classe de définition. La récurrence d'un sème générique induit une isotopie générique, et parfois, dans son acception générale, le mot *thème* est employé pour désigner le "sujet" d'un texte, c'est-à-dire son isotopie générique dominante, ordinairement un domaine sémantique. [...] En revanche, un thème spécifique peut se définir comme une molécule sémique, c'est-à-dire un groupement structuré de sèmes spécifiques. » (Rastier 2001a, p. 197)

La réduction de la notion de thème à une isotopie générique dominante a des conséquences importantes. Elle nous amène à considérer le thème comme dépendant des répartitions sémiques observées dans le texte. En tant que cette répartition obéit à la théorie de l'afférence, une telle approche rend compte des thématizations singulières élaborées à l'intérieur d'un texte.

²¹³ Cet ouvrage, dont nous n'avons malheureusement pris connaissance qu'aux derniers instants de notre rédaction, donne à la sémantique interprétative une nouvelle direction qui tient compte des supports textuels actuels (de nature électronique). Rastier parle de *philologie numérique*, concept sur lequel nous ne nous étendrons pas, mais qui risque d'avoir un certain retentissement.

Ainsi, si l'exemple (108) met en avant les propriétés léonines de Paul, la plupart des auteurs ont tendance à perdre de vue que ces propriétés peuvent être spécifiées, orientées, reconstruites et pour tout dire, thématiques selon une toute autre direction. Il devient alors possible, sans que cela ne soit ressenti par quiconque comme problématique, d'inverser radicalement l'interprétation méliorative classiquement attribuée à cet emploi figuré.

On trouve une telle inversion dans un texte de Proust :

(109) *Je les ai vus en 70 ; ils n'ont plus peur de la mort, dans ces misérables guerres ; c'est ni plus ni moins des fous ; et puis ils ne valent plus la corde pour les pendre, ce n'est pas des hommes, c'est des lions (Pour Françoise la comparaison d'un homme à un lion, qu'elle prononçait li-on, n'avait rien de flatteur.)*²¹⁴

Rien que de très classique, en fait, puisque l'auteur se contente, si l'on reprend la terminologie de la sémantique interprétative, d'actualiser les traits /fauve/ et /bestialité/ et de virtualiser /courage/ qui est un sème afférent culturel. Proust amène de la sorte le lecteur à faire une interprétation qui n'est pas plus déviante, en fait, que celle habituellement admise.

Dans le cadre de la sémantique interprétative, une thématique est indissociable du parcours interprétatif qui la construit. La thématique n'est pas une unité d'organisation autonome à laquelle les locuteurs font directement référence. Elle est nécessairement construite à l'intérieur d'un parcours, parcours qui met en jeu les afférences contextuelles et sociales sans lesquelles toute tentative de description de l'interprétation mène à une impasse.

Si l'on exclue l'approche purement littéraire, nous avons donc affaire à trois points de vue différents qui portent sur un phénomène identique. Trois déclinaisons d'un même objet, où la première s'inscrit dans un cadre sémiotique (grammaire de texte), où la seconde met en relief l'aspect cognitif du problème (Langacker) et où la dernière insiste sur son substrat proprement sémantique (Rastier). Dans notre propre conception, nous aurons tendance à privilégier l'approche proposée par Rastier. Mais ceci ne nous empêchera pas de faire appel, lorsque c'est nécessaire, aux deux autres options.

Si nous n'avons pas d'avis strict sur la manière de décrire, et dans le meilleur des cas, de formaliser la thématique, nous voulons en revanche insister sur les conséquences considérables que la thématique produit sur le calcul d'intégration.

La plupart des travaux issus de la théorie de l'intégration conceptuelle donnent à penser que les espaces d'entrée sont constitués de schémas conceptuels spécifiés mais qui ne

²¹⁴ (Proust, *Du Côté de chez Swann*)

peuvent être construits. La terminologie employée le confirme : on parle bien d'espace d'*entrée* ou d'espaces *initiaux*, corroborant de la sorte leur qualité d'input par rapport au processus d'intégration. Ce statut d'input nous empêche alors de prendre la mesure des phénomènes liés à la thématization.

Cette dernière présente pourtant des propriétés remarquables, propriétés qu'illustrent de façon éclairante le précédent exemple tiré de Proust (exemple (109)). Un tel énoncé a non seulement pour effet d'inverser l'interprétation habituellement admise, mais en plus, il le fait d'une manière qui contredit le principe de topicalité asymétrique avancé par Grady et al. (section 4.3.2.5). Ce principe, en effet, indique que la fusion métaphorique se fait de façon asymétrique, de sorte que l'information contenue dans l'espace cible est neutralisée aux dépens de celle contenue dans l'espace source. Dans l'énoncé (109), la cible contient les soldats tandis que le lion est contenu dans l'espace source. Or ce sont bien les informations de l'espace cible qui sont prises en compte dans l'espace intégrant (*misérables, fous, ils ne valent plus la corde pour les pendre*) au détriment, justement, des éléments culturellement attachés à l'espace source (*courage, noblesse, etc.*).

Peut-on pour autant renoncer à parler de métaphore dans l'exemple (109), sous prétexte qu'il n'y a pas topicalité asymétrique ? Nous ne le pensons pas. Il s'agit bien d'une métaphore puisqu'en accord avec notre définition de la métaphore (Définition 1) l'exemple (109) déploie effectivement deux thématiques distinctes. Nous considérons au contraire que la topicalité asymétrique, que Grady et al. posent comme une caractéristique formelle de la métaphore, n'est qu'une sous-espèce particulière d'un phénomène beaucoup plus large, la thématization²¹⁵.

Une fois la notion de thématization mise en relief, la problématique de la métaphore évolue alors considérablement. Car la conséquence logique de notre raisonnement est le suivant : *les espaces d'entrée impliqués par la métaphore doivent être nécessairement construits*. La métaphore n'est alors plus qu'une sous-espèce de la métaphore filée. C'est ce que nous allons prouver dans la section suivante.

6.3.1.3 Thématization et métaphore filée

Si la métaphore est l'objet d'un travail considérable et focalise l'attention de nombreux auteurs, la métaphore filée, en revanche, ne bénéficie pas d'un tel enthousiasme. Les rares auteurs qui abordent le problème se contentent bien souvent de justifier ce qualificatif,

d'ailleurs employé dans un sens figuré, de *filé*²¹⁶ en la définissant simplement comme une version étendue (sur une ou plusieurs phrases) de la métaphore.

Dans les sections qui précèdent, nous avons élaboré deux concepts et établi le raisonnement suivant : l'interprétation de la métaphore est indéterminée (indétermination dont l'existence a été expérimentalement démontrée par l'expérience de Fraser) ; en tant que tel, la métaphore est d'abord un énoncé absurde ; mais cette indétermination peut toutefois être levée par une activité qui consiste à construire et structurer le contenu des espaces d'entrée : c'est la double thématization (activité dont nous avons montré l'importance avec les exemples (64) (98) et (109)). Or si la thématization consiste à développer un thème, à le structurer, le profiler par une série de lexicalisation, alors la conclusion est évidente : toute métaphore est nécessairement filée

Les exemples que nous allons aborder dans ce qui suit vont nous permettre d'illustrer ce raisonnement. L'objectif de cette section, en effet, est moins d'entamer une analyse détaillée de la métaphore filée que de confirmer nos conclusions. Nous resterons donc à un certain niveau de généralité, sachant que la troisième partie de ce travail sera l'occasion d'analyser plusieurs exemples en détail, et surtout, de les analyser en fonction des principes que nous tâchons d'explicitier ici.

Contrairement aux métaphores proprement dites qui portent généralement sur un terme, la métaphore filée (ou continuée) est classiquement définie comme une métaphore qui s'étend sur un ensemble plus ou moins grand de mots. Elle a la possibilité de rester dans les limites d'une phrase, comme c'est le cas dans ce passage tiré de Huysmans :

(110) *Lui, qui avait, depuis des années, renoncé à toutes les liaisons charnelles, qui se contentait, alors que les étables de ses sens s'ouvraient, de mener le dégoûtant troupeau de son péché dans des abattoirs où les bouchères d'amour l'assommaient d'un coup*²¹⁷.

Deux espaces initiaux sont construits dans cet énoncé. Le premier est attaché à la sexualité, le second correspond à l'élevage. Mais ce qu'il est important de comprendre, c'est que le contenu des deux espaces d'entrée est construit au fil du texte afin de faire ressortir certains

²¹⁵ Comme nous le montrerons dans la troisième partie de ce travail (section 7.3), la thématization peut se classer en fonction des *stratégies* qu'elle met en place : elle peut certes insister sur les propriétés attachées à la source (qui correspond alors à la topicalité asymétrique), mais elle peut aussi faire l'inverse sans que cela ne remette en question la qualité métaphorique de l'énoncé. D'autres possibilités seront étudiées.

²¹⁶ Qualificatif qui change significativement d'une langue à l'autre : on parle ainsi de métaphore *étendue* en anglais (*extended*), ou de métaphore *dépliée* en russe.

²¹⁷ (Huysmans, *Là-bas*)

éléments. L'espace initial de la sexualité, par exemple, est fortement dévalué (on repère les termes *dégoûtant*, *péché*) et thématise uniquement l'aspect charnel (lexicalisé dans le texte). L'espace de l'élevage bénéficie lui aussi d'une structuration bien précise : nous avons les éléments tels que *étable*, *troupeau*, *abattoirs*, *bouchère*, *assommer*. L'espace est aussi centré sur un moment particulier, à savoir l'abatage.

Le résultat de cette double thématisation, c'est une intégration aisée des éléments thématiques, intégration qui fusionne par exemple le genre de la prostituée (en prenant le morphème du féminin) et l'agent du procès d'abatage (le boucher). Le syntagme *bouchère d'amour* doit alors être considéré comme le pur produit d'une intégration (processus qui, on s'en rend compte ici, peut étendre son pouvoir jusqu'au niveau morphologique).

Le procès dont les *bouchères d'amour* sont les agents se trouve spécifié de façon très précise par la mise en avant du syntagme *assommer d'un coup*. Dans l'espace intégrant, cette spécification indique la rapidité, la précision, et dans une certaine mesure, la violence avec laquelle s'exécute l'acte sexuel.

De même, le fait de mettre en avant, dans l'espace initial de l'élevage, le *troupeau* (plutôt que le bœuf, la vache, *etc.*), n'est pas sans effet sur la nature des envies sexuelles du personnage. Nous sommes confrontés à une multitude d'envies toutes semblables et d'aspect relativement frustré.

Si le réseau d'intégration se stabilise donc sur une certaine structure, c'est bien parce que certains éléments sont lexicalisés, mis en avant dans le texte, pour tout dire, thématiques, et ceci, afin de construire les espaces initiaux et réduire de la sorte une indétermination qui ne manquerait pas d'être importante sans cela²¹⁸.

La métaphore filée peut aussi s'étendre sur plusieurs phrases, comme c'est le cas ici :

(111) *Le piano, c'est les incisives, et les cuivres sont les molaires de l'orchestre – le piano tranchant les sons que les cuivres mastiqueront ensuite. Solo de flûte dans l'orchestre en sourdine : la symphonie mange de ses dents avant*²¹⁹.

Ces phrases peuvent parfois être très éloignées les unes des autres et couvrir ainsi une grande étendue dans le texte. C'est par exemple le cas de métaphores tournant autour du thème de la chaleur aux colonies françaises, dans le roman de Céline, *Voyage au bout de la nuit* :

²¹⁸ Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'énoncé suivant : *l'étable de ses sens*, qui présenterait un degré d'indétermination beaucoup plus important.

²¹⁹ Malcolm de Chazal, cité par (Dubois 1975)

(112) *Pendant ce temps, nous buvions indéfiniment entre hommes sous l'inutile mais abrutissant ventilateur, qui se perdait à moudre depuis les Canaries le coton tiède atmosphérique (p. 122, éd. Folio). Le lendemain vint quand même, cette chaudière (p. 132). Le directeur là-haut sur la falaise rouge, qui s'agitait, diabolique, avec sa négresse, sous le toit de tôle aux dix mille kilos de soleil n'échapperait pas lui non plus à l'échéance (p. 133). Il redoutait toute lumière à cause de ses yeux, que deux ans de cuisson ininterrompue sous les tôles ondulées avaient rendus atrocement secs (p. 135).*

Les métaphores filées, du reste, sont certes moins renommées que la métaphore proprement dite, mais elles bénéficient toutefois en littérature d'un certain prestige et certaines d'entre elles ne manquent pas de devenir la manne des jurys d'agrégation. C'est par exemple le cas de la « célèbre » symphonie des fromages du *Ventre de Paris*, dont nous reproduisons ici les extraits les plus frappants :

(113) *Les neufchâtel, les limbourg, les marolles, les pont-l'évêque, carrés, mettant chacun leur note aiguë et particulière dans cette phrase rude jusqu'à la nausée [...] Cependant, au milieu de cette phrase vigoureuse, le parmesan jetait par moments un filet mince de flûte champêtre ; tandis que les bries y mettaient des douceurs fades de tambourins humides ; Il y eut une reprise suffocante du livarot. Et cette symphonie se tint un moment sur une note aiguë du géromé anisé, prolongée en point d'orgue [...] Elles restaient debout, se saluant, dans le bouquet final des fromages. Tous, à cette heure, donnaient à la fois. C'était une cacophonie de souffles infects, depuis les lourdeurs molles des pâtes cuites, du gruyère et du hollandaise, jusqu'aux pointes alcalines de l'olivet. Il y avait des ronflements sourds du cantal, du chester, des fromages de chèvre, pareils à un chant large de basse, sur lesquels se détachaient, en notes piquées, les petites fumées brusques des neufchâtel, des troyes et des mont-d'or²²⁰.*

Un tel exercice de style pourrait passer pour un abus de tropes s'il n'était pas associé à une troisième thématique, qui conclue la tirade :

(114) *Cependant, il semblait que c'étaient les paroles mauvaises de Mme Lecoeur et de Mlle Saget qui puait si fort.*

²²⁰ (Zola, *Le Ventre de Paris*)

Dans cet exemple de Zola, il y a trois espaces initiaux construits simultanément au fil du texte : les fromages, la musique mais aussi la discussion des trois personnages, discussion qui se trouve modalisée dans l'espace intégrant sous les aspects de la médisance, du dénigrement et du persiflage. Pour qu'une intégration puisse fusionner l'odeur des fromages et la méchanceté des protagonistes et surtout, de leurs paroles, il fallait que les espaces initiaux soient soigneusement structurés en fonction de cet objectif, en d'autres termes, que le texte lui-même mette en avant certains éléments plutôt que d'autres.

Nous restons dans le domaine culinaire avec un autre exemple tout aussi célèbre, tiré d'un texte de Proust, et qui participe d'ailleurs d'une certaine autodérision de la part de l'auteur. Ce passage consiste à gloser longuement, par l'intermédiaire du personnage d'Albertine, sur la « géographie pittoresque des sorbets » :

(115) *Pour les glaces (car j'espère bien que vous ne m'en commanderez que prises dans ces moules démodés qui ont toutes les formes d'architecture possible), toutes les fois que j'en prends, temples, églises, obélisques, rochers, c'est comme une géographie pittoresque que je regarde d'abord et dont je convertis ensuite les monuments de framboise ou de vanille en fraîcheur dans mon gosier [...] Mon Dieu, à l'hôtel Ritz je crains bien que vous ne trouviez des colonnes Vendôme de glace, de glace au chocolat, ou à la framboise, et alors il en faut plusieurs pour que cela ait l'air de colonnes votives ou de pylônes élevés dans une allée à la gloire de la fraîcheur. Ils font aussi des obélisques de framboise qui se dresseront de place en place dans le désert brûlant de ma soif et dont je ferai fondre le granit rose au fond de ma gorge qu'ils désaltéreront mieux que des oasis (et ici le rire profond éclata, soit de satisfaction de si bien parler, soit par moquerie d'elle-même de s'exprimer par images si suivies, soit, hélas ! par volupté physique de sentir en elle quelque chose de si bon, de si frais, qui lui causait l'équivalent d'une jouissance). Ces pics de glace du Ritz ont quelque fois l'air du mont Rose, et même si la glace est au citron je ne déteste pas qu'elle n'ait pas de forme monumentale, qu'elle soit irrégulière, abrupte, comme une montagne d'Elstir. Il ne faut pas quelle soit trop blanche alors, mais un peu jaunâtre, avec cet air de neige sale et blafarde qu'ont les montagnes d'Elstir. La glace a beau ne pas être grande, qu'une demi-glace, si vous voulez, ces glaces au citron-là sont tout de même des montagnes réduites, à une échelle toute petite, mais l'imagination rétablit les proportions comme pour ces petits arbres japonais nains qu'on sent très bien être tout de même des cèdres, des chênes, des mancenilliers, si bien*

qu'en plaçant quelques-uns le long d'une petite rigole, dans ma chambre, j'aurais une immense forêt descendant vers un fleuve et où les petits enfants se perdraient. De même, au pied de ma demi-glace jaunâtre au citron, je vois très bien des postillons, des voyageurs, des chaises de poste sur lesquels ma langue se charge de faire rouler de glaciales avalanches qui les engloutiront (la volupté cruelle avec laquelle elle dit cela excita ma jalousie) ; de même, ajouta-t-elle, que je me charge avec mes lèvres de détruire, pilier par pilier, ces églises vénitiennes d'un porphyre qui est de la fraise et de faire tomber sur les fidèles ce que j'aurai épargné. Oui, tous ces monuments passeront de leur place de pierre dans ma poitrine où leur fraîcheur fondante palpite déjà²²¹.

Nous avons affaire à une image extrêmement bien suivie, assez comparable en cela à la symphonie des fromages mise au point par Zola, bien que ce dernier se complaise, comme cela lui a été reproché à l'époque, à promouvoir des espaces d'entrée de nature plus infâme.

Autre exemple, peut être plus célèbre encore que les précédents, dans lequel Du Bellay rapproche la langue française et le domaine de l'agriculture :

(116) *Mais qui voudrait dire que la langue grecque et romaine eussent toujours été en l'excellence qu'on les a vues du temps d'Homère et de Démosthène, de Virgile et de Cicéron? Et si ces auteurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence et culture qu'on y eût pu faire, elles n'eussent su produire plus grand fruit, se fussent-ils tant efforcé de les mettre au point où nous les voyons maintenant? Ainsi puis-je dire de notre langue qui commence encore à fleurir sans fructifier, ou plutôt comme un plante et vergette, n'a point encore fleuri, tant se faut qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourrait bien produire. Cela certainement non pour le défaut de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eu en garde, et ne l'ont cultivé à suffisance, ains comme une plante sauvage, en celui même désert où elle avait commencé à naître, sans jamais l'arroser, la tailler, ni défendre des ronces et épines qui lui faisaient ombre, l'ont laissé vieillir et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi négligents à la culture de leur langue, quand premièrement elle commença à pulluler, pour certain en si peu de temps, elle ne fût devenue si grande. Mais eux, en guise de bons agriculteurs, l'ont premièrement transmuée d'un lieu sauvage en un domestique : puis afin que plus tôt et mieux elle pût*

²²¹ (Proust, *La Prisonnière*)

fructifier, coupant alentour les inutiles rameaux, l'ont pour échange d'iceux restaurée de rameaux francs et domestiques, magistralement tirés de la langue grecque, lesquels soudainement se sont si bien entés et faits semblables à leur tronc que désormais n'apparaissent plus adoptifs, mais naturels. De là sont nées en la langue latine ces fleurs et ces fruits colorés de cette grande éloquence, avec ces nombres et cette liaison si artificielle, toutes lesquelles choses, non tant de sa propre nature que par artifice, toute langue a coutume de produire [...] Le temps viendra (peut-être), et je l'espère moyennant la bonne destinée française [...] que notre langue (si avec Français n'est du tout ensevelie la langue française) qui commence encore à jeter ses racines, sortira de terre, et s'élèvera en telle hauteur qu'elle se pourra égaler aux mêmes Grecs et Romains²²².

Sans entrer dans une analyse détaillée de ces exemples, soulignons que tous ces cas présentent un point commun. Tous ont pour objectif de construire le contenu des espaces initiaux. Tous présentent cette activité de thématisation définie dans la section précédente (section 6.3.1.1), en vertu de laquelle nous déployons une ou plusieurs thématiques selon des orientations et des profilages particuliers, par la mise en avant de certains éléments lexicaux et par la neutralisation des autres. Une telle activité permet de construire et de structurer les espaces d'entrée, et par conséquent, de diminuer l'indétermination constitutive de la métaphore.

6.3.1.4 Toute métaphore est une métaphore filée

Notre conception de la métaphore filée correspond donc à une intuition généralement partagée par tous les auteurs, selon laquelle la cohérence de la métaphore filée est croissante avec le filament de la métaphore. Mais cette idée, nous la justifions dans notre approche par le fait que nous distinguons les emplois figurés et les emplois métaphoriques. En tant que les emplois figurés font intervenir une dynamique de transposition, leur interprétation ne nécessite pas de thématisation particulière. Les emplois métaphoriques, en revanche, sont construits sur une indétermination initiale dont Fraser démontre la réalité. Dès lors, l'objectif consiste à réduire cette indétermination par une thématisation des espaces initiaux mis en jeu dans le calcul, thématisation qui s'incarne alors dans le filament de la métaphore.

Cette approche n'est pas celle de Dubois, pour qui la métaphore filée présente une cohérence identique quelle que soit la taille du filament :

²²² (Du Bellay, *Défense et Illustration de la langue française*, livre I, chapitre III) cité par (Cadiot 2001). Nous reviendrons sur cet exemple dans la section 7.3.3.

« Une métaphore filée qui ne proposerait qu'une seule métaphore particulière posséderait une cohérence tout aussi forte qu'une métaphore filée qui en présenterait cinq puisque, de toute façon, cette métaphore tend à réaliser, dans l'esprit du lecteur, la totalité de ses relations rhétoriques²²³. Tout au plus, la manifestation textuelle d'un grand nombre de métaphores particulières aide-t-elle l'esprit dans son travail de complétude analogique. » (Dubois 1975, p. 212)

Comme l'intégration conceptuelle, qui considère que les espaces initiaux sont des pré-construits de nature psychologique permettant de la sorte des projections trans-spatiales bien déterminées, Dubois considère qu'il existe une complétude analogique à la source de la métaphore filée, complétude qui détermine par la même occasion un système de prévisibilités :

« Qu'un élément non manifesté d'une métaphore filée puisse être reconstitué à partir des autres, implique l'existence d'un système de prévisibilités. Ce système est construit tout entier sur le principe fort simple de *réitération des relations rhétoriques*. [...] Ce processus d'engendrement d'unités non manifestées par la répétition des relations rhétoriques est fondamental dans le fonctionnement de la métaphore filée : en effet, à partir du moment où ont été perçues les différentes relations à l'œuvre, on peut, par la répétition continue de celles-ci, en épuiser toutes les possibilités. [...] un tel processus d'*autorégénération* donne à la métaphore filée une *richesse analogique potentielle* des plus élevées. » (Dubois 1975, pp. 207-208)

Ce processus d'autorégénération amène alors Dubois à postuler le principe suivant :

« Toute métaphore tend toujours à devenir une métaphore filée, toute figure rhétorique est toujours, en puissance du moins, dissémination de sens. » (Dubois 1975, pp. 207-208)

Nous ne pensons pas qu'un tel système de prévisibilité existe. En tout cas, il n'a pas la systématisme, l'aspect automatique que Dubois lui accorde. Ainsi, dire de Paul qu'il est un termite (exemple (104)) ne permet pas de prédire les relations rhétoriques. Dire de Paul qu'il fait un travail de termite, en revanche, permet d'envisager un degré de prévisibilité un peu plus grand. Pour nous, le problème se formule de la façon suivante : le degré de prévisibilité augmente avec le degré de thématisme. En d'autres termes, plus une métaphore sera filée, plus les éléments non manifestés seront prévisibles. Mais cette prévisibilité reste relative : n'importe qui peut décider d'orienter une métaphore filée dans une nouvelle direction, décision qui elle, reste de toute façon imprévisible.

²²³ Les relations rhétoriques peuvent être rapprochées de la connexion métaphorique telle qu'elle est définie par Rastier (section 4.1.3.1) ou encore des projections trans-spatiales de l'intégration conceptuelle. Les relations rhétoriques sont les relations qui rapprochent deux éléments indexés sur les isotopies mises en place par la métaphore, comme par exemple le scalpel et le hachoir dans l'exemple du chirurgien - boucher (exemple (49)).

Afin de préciser notre critique du système de prévisibilité qu'implique la métaphore filée, reprenons l'exemple de Balzac (exemple (98)), dans lequel Lousteau reformule un lieu commun, le *désert de la vie*. Le fait de comparer la vie à un désert ne peut pas nous permettre de prédire quelles seront les relations rhétoriques effectivement réalisées. Comme nous l'avons vu, en effet, le personnage de Florine pouvait aussi bien être mis en relation avec le chameau qu'avec l'oasis. Le chameau et l'oasis sont alors à comprendre comme le lieu d'une bifurcation, et aucune « complétude analogique » ne peut nous donner les moyens de prévoir laquelle de ces deux possibilités sera explorée par l'auteur. En revanche, la prévisibilité de la métaphore filée connaît une légère amélioration une fois cette bifurcation franchie, puisqu'elle se traduit par le renoncement (définitif ?) à toutes les possibilités thématiques que représentait l'oasis²²⁴.

Si Dubois postule l'existence d'un système de prévisibilité fondé sur une complétude analogique, nous considérons pour notre part que la métaphore se fonde sur une incomplétude analogique première, incomplétude dont nous rendons compte par la notion d'indétermination (section 6.2). De fait, la « manifestation textuelle d'un grand nombre de métaphores particulières » n'est pas une aide dont le locuteur pourrait parfaitement bien se passer, elle est fondamentale, puisque seul le filament de la métaphore peut permettre d'augmenter le degré de prévisibilité, tout en sachant néanmoins qu'une réorientation de ce filament peut intervenir à tout moment. Pour cette raison, nous sommes amenés à inverser aussi la proposition de Dubois, selon laquelle « toute métaphore tend à devenir une métaphore filée » (Dubois 1975, pp. 207-208). Pour nous, toute métaphore est *d'abord* une métaphore filée. D'où la définition suivante :

Définition 4 *La métaphore filée est le produit d'une double thématization. Elle permet de construire et de structurer les espaces initiaux selon des objectifs particuliers et d'orienter de façon déterminante la nature de l'intégration.*

La thématization permet de lever l'indétermination constitutive de la métaphore qui, sans cela, risquerait de donner lieu à une multitude d'interprétations divergentes et donc de s'apparenter à un énoncé absurde.

6.3.2 La mise à l'échelle

Il est possible de synthétiser le raisonnement précédent (qui s'étend de la section 6.2 à 6.3.1.4) de la manière suivante :

²²⁴ La poésie surréaliste représente un autre exemple qui confirme notre point de vue. Nous y reviendrons en détail dans la section 9.2.1.

- 1.) La métaphore implique l'existence d'une double thématization.
- 2.) Les métaphores absurdes impliquent eux aussi une double thématization. Mais les deux espaces initiaux sont lacunaires, non structurés, et ont un contenu trop peu spécifique pour produire un réseau d'intégration cohérent.
- 3.) Pour éviter qu'une métaphore ne soit absurde, il faut donc par tous les moyens construire (en ang., *construe*) les espaces initiaux.
- 4.) Pour cela, il suffit de thématizer les espaces initiaux c'est-à-dire de construire leur contenu. En d'autres termes, il suffit de filer la métaphore.

La conclusion d'un tel raisonnement, comme nous l'avons dit, revient à dire que la métaphore est nécessairement une métaphore filée (sinon, elle est un énoncé absurde). Cette conclusion doit toutefois être relativisée, car un certain nombre d'exemples n'entrent manifestement pas dans ce raisonnement.

Que l'on se souvienne de l'expression *creuser sa propre tombe* (exemple (45)) ou bien de ces énoncés qui prennent comme espace source un personnage mythologique (exemples (58)) : ces exemples ont en commun de ne pas être des métaphores filées, c'est-à-dire de ne mettre en œuvre qu'une activité de thématization minimale, sans pour autant passer dans la classe des énoncés absurdes.

Comment expliquer cela ? Par quel moyen certaines métaphores réussissent à garder un degré d'indétermination faible (c'est-à-dire, à restreindre le nombre des interprétations possibles) sans pour autant bénéficier d'une thématization des espaces d'entrée ?

Nous connaissons déjà la réponse à cette question : si les exemples (45) et (58) contrôlent leur propre interprétation, c'est parce que leurs espaces initiaux sont suffisamment bien construits. Mais alors, comment ces espaces initiaux peuvent-ils être bien construits sans thématization ? Simplement parce que de tels espaces initiaux sont culturellement préconstruits. Ils sont déjà mis à l'échelle, déjà formatés, et en tant que tel, sont des candidats idéaux si l'on veut construire une métaphore sans élaboration thématique préalable.

Ces métaphores qui utilisent des espaces initiaux déjà mis à l'échelle, préstructurés, préformatés, nous les appellerons, comme la tradition l'a fait bien avant nous, des *métaphores conventionnelles*.

L'existence d'espaces initiaux préconstruits est loin d'être une originalité dans le cadre de l'intégration conceptuelle. Bien au contraire, toute l'intégration conceptuelle prend comme avérée l'hypothèse selon laquelle les espaces initiaux sont généralement des préconstruits

cognitifs, et ceci, au point que s'en est devenu un principe d'optimalité à part entière (principe de mise à l'échelle étudié en section 4.3.3). L'originalité de notre travail ne consiste donc pas à poser l'existence d'espaces initiaux préformatés, mais à affirmer que de tels espaces sont un cas particulier, une sous-espèce de ceux qu'utilise habituellement la métaphore. Selon nous, en effet, le nombre des espaces initiaux préformatés est relativement restreint et ils ne peuvent prétendre couvrir à eux ce phénomène que nous appelons métaphore.

Une précision doit être faite à ce niveau de notre travail, qui concerne les rapports entre la thématization et la mise à l'échelle humaine. A première vue, en effet, ces deux concepts semblent se recouper. Le premier permet de construire le contenu des espaces initiaux, et de structurer ce contenu selon une certaine orientation, un certain profil. L'une des conséquences d'une telle structuration des espaces initiaux est de lever l'indétermination constitutive de la métaphore.

La mise à l'échelle humaine, quant à elle, consiste à choisir un espace initial (généralement, l'espace source) dont le *frame* organisateur est très bien structuré et culturellement partagé. Ceci permet d'homogénéiser l'autre espace initial (généralement, la cible) qui présente une très grande hétérogénéité conceptuelle.

Dans les deux cas, il s'agit bien de contraindre les possibilités interprétatives en structurant et en spécifiant au maximum le réseau d'intégration conceptuel. Nous devons toutefois souligner un certain nombre de différences qui nous obligent à ne pas confondre ces deux concepts.

1.) La mise à l'échelle humaine est un principe d'optimalité. De fait, un réseau d'intégration qui le respecte sera considéré comme ayant un degré d'optimalité plus grand qu'un réseau qui fait le contraire. La thématization, en revanche, n'est et ne peut pas être considérée comme un principe d'optimalité. Si elle permet de lever l'indétermination métaphorique en s'incarnant dans un filament de la métaphore, et que par la même occasion, elle peut être amenée à augmenter l'optimalité du réseau conceptuel, elle n'est pas la condition *sine qua non* d'un réseau d'intégration optimal.

2.) La thématization est une activité linguistique et son substrat est sémantique. Elle se formalise dans les termes de la sémantique interprétative et se fonde sur la lexicalisation des sémèmes mis en avant ou alors des sémèmes obtenus par opération de réécriture. La mise à l'échelle, en revanche, est une activité de nature psychologique. Elle se fonde sur l'hypothèse selon laquelle certains domaines conceptuels, certains *frames* sont pré-construits, très

structurés, bien partagés, et surtout, directement accessibles (comme le domaine des enterrements dans (45) ou bien les personnages mythologiques dans les emplois (58)).

La mise à l'échelle humaine est donc à comprendre comme l'équivalent psychologique de la thématization sans toutefois se confondre avec elle. Mais il nous semble que le principe de mise à l'échelle à tendance aujourd'hui à occulter l'activité de thématization. Cette occultation trouve son origine dans une attitude plus générale qui consiste à privilégier l'aspect cognitif du problème par rapport à son aspect linguistique.

Nous ne nions pas l'existence de la mise à l'échelle. Nous en percevons indéniablement les effets dans les énoncés (58) par exemple, où un espace hétérogène (espace cible) bénéficie d'une structure stable, partagée par tous, accessible et parfaitement bien délimitée (espace source). Pour la métaphore filée, l'intérêt d'une telle mise à l'échelle est évident : elle permet d'augmenter considérablement le degré de prévisibilité de la métaphore, puisque la structure d'au moins un des espaces initiaux (généralement la source) est pré-construite. Dans de telles circonstances, la métaphore peut très bien ne pas être filée (c'est-à-dire ne déployer aucune activité de thématization) sans tomber pour autant dans la classe des énoncés absurdes ou énigmatiques.

L'acte de creuser sa propre tombe ou le fait de comparer quelqu'un à un personnage mythologique implique un espace source structuré d'office, qui n'a besoin d'aucune thématization pour être effectif dans le processus d'intégration. Mais rien n'empêche qu'un locuteur re-thématise de tels espaces, les reconstruise de la sorte qu'ils présentent une nouvelle topologie, de nouveaux éléments saillants, de nouvelles relations.

Une telle re-thématization est alors une activité de nature linguistique et non psychologique. Ses manifestations consistent en la lexicalisation d'éléments particuliers qui construisent les espaces initiaux (au sens du *construe* anglais de Langacker). Il en est ainsi dans l'exemple (98) où, au risque de nous répéter, le *chameau* est effectivement construit, contrairement à l'*oasis*, afin de fusionner avec le personnage de Florine dans un espace intégrant.

6.4 Premier classement général des emplois

Il est temps, désormais de synthétiser sous la forme d'un tableau l'ensemble de notre raisonnement. Ce raisonnement trouve son origine dans une hypothèse que nous reprenons à la sémantique indexicale et aux travaux récents de Cadiot & Visetti, hypothèse selon laquelle il existe deux dynamiques de constitution du sens, deux logiques distinctes qui déterminent l'emploi des unités linguistiques et qui, par la même occasion, nous permet de distinguer entre les emplois figurés (polysémiques, catachrétiques, *etc.*) et les emplois métaphoriques²²⁵.

Cette hypothèse figure dans la première ligne du tableau suivant :

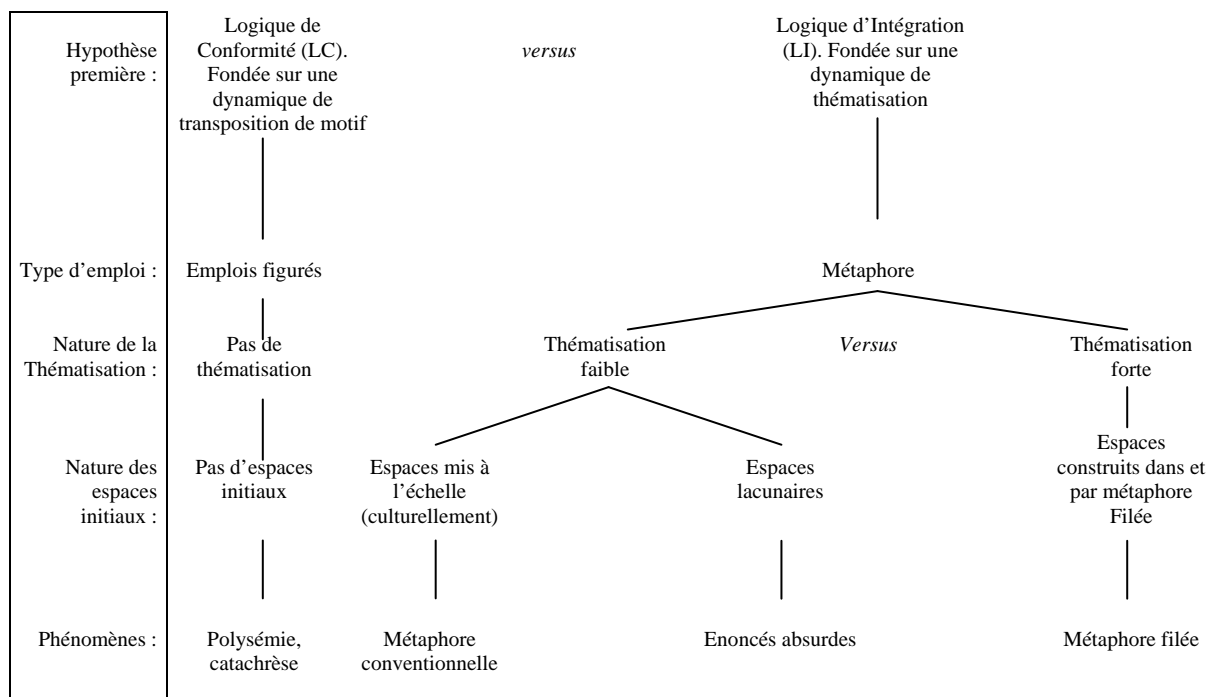


Tableau 6-1 : classement général des emplois (1)

Les emplois qui se fondent sur une LC sont qualifiés par commodité de figurés²²⁶. En tant qu'ils jouent sur la transposition d'un motif sémantique, ils n'impliquent pas de thématisation et ne construisent aucun espace initial. Les exemples caractéristiques étudiés dans ce travail sont les suivants : les emplois figurés de *client* (exemples (42)), *créneau* (exemples (43)), du participe passé *blindé* et du verbe *blinder* (exemples (73) à (89)), de *boîte* (exemples (94) et (95)). Pour comprendre le sens de ces énoncés, le locuteur ne fait appel à aucun espace initial (par exemple, le commerce pour *client*, la guerre pour *créneau* et *blindé*) et se contente de

²²⁵ Notre approche, rappelons le, est une approche distinctive (chapitre 2).

²²⁶ La sémantique indexicale exclut bien évidemment toutes considérations portant sur l'opposition propre - figuré. La transposition d'un motif sémantique élimine une telle dichotomie.

transposer un motif sémantique générique dans des domaines différents. Ces emplois ne sont pas des emplois métaphoriques car ils ne construisent pas deux thématiques distinctes, ils ne structurent aucun espace initial afin d'en intégrer les éléments dans un nouvel espace.

Seuls les emplois qui se fondent sur une LI seront appelés métaphores. Ces emplois, contrairement aux emplois figurés, construisent au moins deux espaces initiaux distincts et ce, afin d'en intégrer les éléments thématiques. C'est cette distinction entre deux espaces initiaux, entre deux thématiques initiales et leur (ré)intégration dans un espace intégrant qui fait tout l'intérêt de la métaphore et qui justifie l'existence de la métaphore. Ce processus de construction et de structuration des espaces initiaux, nous l'appelons thématisation. Dès lors, deux cas sont possibles :

1.) L'activité de thématisation peut être faible, c'est-à-dire mettre en avant très peu d'éléments attachés aux thématiques respectives. Dans ce cas, c'est la nature des espaces initiaux mis en jeu qui détermine le degré d'indétermination de la métaphore :

a.) Soit les espaces initiaux sont préconstruits, cognitivement préformatés, culturellement partagés. Ils ne nécessitent donc pas d'être construits à l'intérieur d'un texte. Ce cas de figure correspond aux espaces initiaux mis à l'échelle (section 4.3.3), comme celui des enterrements dans les exemples (45) à (48) ou encore des personnages mythiques employés dans les exemples (58). Tous présentent une structure « déjà là », qui ne nécessite aucune construction supplémentaire. Ils peuvent être utilisés directement dans une intégration métaphorique sans travail additionnel. Selon nous, les métaphores dites conventionnelles font un usage considérable de tels espaces préformatés, bien structurés dans l'esprit des locuteurs en tant qu'ils appartiennent à une culture donnée²²⁷.

b.) Soit les espaces initiaux ne sont pas préformatés. C'est le cas du terme dans l'exemple (104), qui appartient à un espace trop peu construit, trop lacunaire pour pouvoir être intégré correctement dans un réseau d'intégration. L'espace auquel appartient Paul (dans *Paul est un termite*) est lui aussi non construit : on ne sait rien de Paul, si ce n'est qu'il s'agit d'un homme²²⁸. Nous avons alors affaire à un cas extrême de la métaphore, à savoir un énoncé absurde. Les espaces initiaux étant trop lacunaires, aucune intégration n'est possible ou ce qui revient au même, une multitude d'intégrations est possible, sans qu'aucune ne puisse être privilégiée : c'est ce que nous avons appelé l'indétermination métaphorique. C'est aussi de

²²⁷ Une observation trans-linguistique des métaphores conventionnelles confirme notre hypothèse : un locuteur non natif peut avoir du mal à comprendre une métaphore conventionnelle qui utilise un espace mis à l'échelle. Ce locuteur, en tant qu'il n'appartient pas à la culture susdite ne bénéficie pas d'un espace initial bien structuré : la métaphore conventionnelle devient pour lui un énoncé absurde.

²²⁸ Dans la terminologie de Rastier, le sème Paul contient très peu de sèmes spécifiques (communication personnelle).

cette façon que nous analysons l'expérience de Fraser, dont tous les exemples ont la caractéristique de présenter des espaces initiaux peu ou pas structurés, et donc, de passer dans la classe des énoncés absurdes.

2.) Lorsque l'activité de thématization est forte, nous avons affaire à des métaphores filées. Les espaces initiaux sont alors construits et structurés dans et par le texte. Ils sont formatés à l'intérieur d'une activité de thématization, en d'autres termes, par le filement de la métaphore.

L'exemple de Huysmans (exemple (110)) dans lequel un personnage est amené à porter « le troupeau de ses péchés à des bouchères d'amour » manifeste bien ce phénomène. Deux espaces initiaux sont construits à l'intérieur du texte et s'incarnent dans une double isotopie parfaitement repérable (section 6.3.1.3). Dans cet exemple, en particulier, une thématique source (l'élevage) est volontairement développée au côté d'une thématique cible (la sexualité), de façon à ce qu'un tel dégroupement permette une (ré)intégration des éléments volontairement disjoints dans un nouvel espace (intégrant) et ceci, selon une disposition et un arrangement tout à fait nouveau (par exemple, la fusion morphologique saisissante du genre de la prostituée et du nom du boucher : *bouchère d'amour*). Les effets de sens, les implications et l'interprétation d'un tel énoncé sont rendus possibles par ce dégroupement thématique initial, et inversement, l'existence de ce dégroupement thématique ne s'explique que par les effets de sens qu'il peut induire.

La métaphore filée s'oppose donc à l'énoncé absurde, puisque ce dernier, s'il se fonde sur une double thématization, ne se donne toutefois pas les moyens de construire ses espaces initiaux. La métaphore filée réduit son degré d'indétermination en formatant ses espaces initiaux, tandis que l'énoncé absurde conserve un degré d'indétermination considérable du fait d'espaces initiaux lacunaires. En conséquence de quoi la métaphore filée est capable d'organiser un réseau d'intégration cohérent, optimal, et donc, d'induire, par l'intermédiaire d'un espace intégrant bien structuré, une impression référentielle satisfaisante ; et ceci tout au contraire de l'énoncé absurde, où l'espace intégrant, n'obéissant à aucune contrainte, ne détermine aucune impression référentielle.

La métaphore filée s'oppose aussi à la métaphore conventionnelle par son grand degré de liberté : un locuteur a la possibilité de construire ses espaces initiaux selon des orientations et des objectifs tout à fait divers, tout au contraire de la métaphore conventionnelle qui ne peut s'appuyer, par définition, que sur des espaces initiaux préformatés, et donc difficilement modifiables. Néanmoins, la possibilité de reconstruire un espace déjà mis à l'échelle n'est pas à exclure : nous avons vu comment une rethématisation de l'espace léonin peut

« déconventionnaliser » l'énoncé (108). Nous avons alors les moyens de donner une explication à ce phénomène que la tradition appelle la délexicalisation : la délexicalisation est une rethématisation (à l'intérieur d'une métaphore filée) d'espaces initiaux initialement mis à l'échelle.

Le lecteur ne doit toutefois pas imaginer que le Tableau 6-1 est une classification stricte des emplois. Une grande partie de notre travail nous a aussi permis d'insister sur les exemples transversaux, c'est-à-dire ces exemples qui peuvent varier sur les différents emplois définis dans ce tableau.

Certains emplois de *créneau*, par exemple, peuvent inscrire ce nom dans une dynamique de transposition (exemples (43)). D'autres, en revanche, mettront en jeu une logique d'intégration plus ou moins développée, comme c'est le cas dans l'expression *monter au créneau* (exemple (99)). Une telle expression a alors pour effet de rendre l'existence d'un ennemi pertinente, en tant qu'elle joue effectivement sur la structuration d'une véritable thématique guerrière, thématique elle-même volontairement dégroupée d'une autre (la politique par exemple, lorsqu'un *sénateur monte au créneau*). Cette thématique guerrière, en revanche, est totalement exclue dans les emplois figurés (43), où aucun locuteur ne peut décemment concevoir l'existence du moindre ennemi.

Le même raisonnement s'applique au fonctionnement du lexème *blindé*. Nous avons montré que ces emplois, lorsqu'ils s'appuient sur une transposition, évoquent moins la présence d'un ennemi que l'idée d'une *impénétrabilité / compacité* (section 5.2.3.2). Les valeurs sémantiques de *blindé* se structurent autour de ce motif complexe, où l'*impénétrabilité* et la *compacité* entrent en coalescence pour former un archétype sensoriel d'une grande transposabilité.

Le phénomène était identique pour l'expression *désert de la vie* (exemple (97)), où *désert* détermine la transposition d'un motif sémantique. On ne peut concevoir qu'un locuteur fasse appel à la thématique des régions géographiques désertiques (dégroupée d'une autre, l'existence humaine) pour comprendre le sens de cette expression. En revanche, Balzac est amené, dans l'exemple (98), à déployer effectivement deux thématiques distinctes (la vie amoureuse d'un côté, la géographie désertique de l'autre). Ce déploiement thématique, volontairement provoqué par l'auteur, a alors un avantage considérable : il permet dans un premier temps de distinguer Florine et le chameau, puis de les fusionner dans un espace intégrant et de générer de la sorte un grand nombre de propriétés émergentes tout à fait intéressantes pour notre propre compréhension du couple Matifat - Florine.

Pour finir, insistons sur deux points qui n'ont pas été suffisamment soulignés. Premièrement, si nous nous sommes concentrés sur la distinction entre LC et LI, c'est pour mettre en relief leurs spécificités. Il était nécessaire de dissocier au maximum ces deux dynamiques pour décrire leurs mécanismes propres. Mais une telle distinction n'a de valeur qu'heuristique. Les emplois que nous avons étudiés jusqu'ici ne font jamais intervenir une seule et unique logique de constitution du sens. C'est du reste un point sur lequel reviennent régulièrement Cadiot & Visetti :

« Nous adopterons un ordre de présentation [motif, profil, thème] qui ne doit pas faire croire à un parcours de constitution, ou à une chronologie de processus. Il s'agit de trois modes d'unification et de description du sens, pris dans une boucle herméneutique. Il est d'ailleurs impossible de cerner l'un quelconque sans présupposer une certaine intuition des deux autres. » (Cadiot & Visetti à paraître)

Tous les emplois analysés dans les pages qui précèdent doivent être compris comme le produit d'une interaction entre ces deux logiques. Néanmoins, certains favorisent une LC, tandis que d'autres se fondent plutôt sur une LI, et les effets de sens ainsi que l'interprétation n'est plus la même.

Deuxièmement, si nous avons repris pour hypothèse centrale la distinction entre motif et thématique issue des travaux de Cadiot & Visetti, nous avons en revanche choisi de supprimer de notre argumentation la question de la strate des profils. Non pas que celle-ci s'oppose à notre raisonnement, mais tout simplement, nous ne pouvons l'intégrer sans déborder de notre propre objet. Rappelons en effet que notre travail se focalise sur la métaphore, et donc, sur une logique d'intégration. Bien qu'impossible dans le cadre de ce travail, une analyse complète devrait tenir compte de l'intrication de ces trois niveaux de la construction du sens²²⁹.

Rappelons le titre de cette seconde partie : « délimitation de l'objet », qui exprimait aussi l'objectif poursuivi ici. Le Tableau 6-1 correspond exactement à cet objectif : il nous permet de classer les emplois en fonction de principes contrôlables, réguliers et systématiques. Il nous permet aussi de prendre une décision que nous pouvons désormais justifier et que nous avons les moyens d'assumer pleinement.

²²⁹ Du reste, il nous semble que le profilage n'est pas une dynamique à part entière, comme peuvent l'être la transposition de motif et la thématisation. Nous avons le sentiment que le profilage représente un niveau particulier de stabilisation dans l'interaction qui existe entre LC et LI. Le profilage correspondrait alors à un état stable déterminé par un motif lui-même inscrit dans une ou plusieurs thématiques.

Notre véritable objet d'étude en effet, concerne désormais la métaphore filée, c'est-à-dire la partie droite de notre tableau. Dans la partie suivante (troisième et dernière partie), nous allons pouvoir étudier les propriétés de cette métaphore filée, la décrire dans un formalisme notationnel homogène, et appliquer notre appareillage conceptuel à différents exemples significatifs. Il va de soi que cette étude aurait été impossible sans ce travail de délimitation que nous achevons ici.

Troisième partie :
Propriétés - Formalisation - Application

Chapitre 7 : Quelques propriétés remarquables de la métaphore filée

7.1 Thématization, argumentation et polyphonie

Nous avons abordé la notion de prévisibilité avec Dubois dans la section 6.3.1.4. Notre objectif consistait alors à montrer que la métaphore filée n'installe aucun système de prévisibilité, contrairement à ce qu'affirme Dubois. Si l'on peut parler de prévisibilité, ce n'est que dans la mesure où l'activité de thématization est bien développée. Ayant à cœur de démontrer cela de façon plus convaincante encore, nous allons revenir sur ce point dans les lignes qui suivent.

La nature imprévisible du déroulement de la métaphore filée peut en effet s'observer à nouveau lorsque nous la considérons dans sa valeur argumentative. Une métaphore filée, en effet, peut servir de façon fructueuse une argumentation. Le dialogue suivant, que nous devons à Hugo (tiré du roman intitulé *Quatrevingt-treize*), va nous permettre de le prouver.

Précisons toutefois le contexte dans lequel s'inscrit le passage en question. Ce dialogue oppose deux personnages, Cimourdain et Gauvain, chacun d'eux ayant une conception différente de la guerre et des moyens qu'il faut employer pour la mener à bien. L'action se déroule durant l'année 1793 et prend pour cadre les révoltes vendéennes. Cimourdain, vieux républicain et ancien précepteur de Gauvain, pour qui il ressent un amour paternel, défend une approche dure et implacable de la révolution et reproche à Gauvain sa trop grande clémence envers les paysans royalistes. Selon lui, la pitié, en cette année 93, pourrait bien s'avérer être « une des formes de la trahison ».

Afin de promouvoir ce point de vue, Cimourdain file une métaphore en vertu de laquelle la révolution est comparée au chirurgien qui extirpe la tumeur royaliste. L'espace intégrant qui émerge d'un tel rapprochement permet alors à Cimourdain de justifier la souffrance, puisqu'il

s'agit d'une opération chirurgicale, et de légitimer l'inflexibilité des républicains puisqu'ils doivent, en tant que chirurgiens, achever le travail par tous les moyens.

(117) - *Prends garde, s'écria Cimourdain. Les devoirs terribles existent. N'accuse pas qui n'est point accusable. Depuis quand la maladie est-elle la faute du médecin ? Oui, ce qui caractérise cette année énorme [Il s'agit bien évidemment de l'année 1793], c'est d'être sans pitié. Pourquoi ? parce qu'elle est la grande année révolutionnaire. Cette année où nous sommes incarnés la révolution. La révolution a un ennemi, le vieux monde, et elle est sans pitié pour lui, de même que le chirurgien a un ennemi, la gangrène, et est sans pitié pour elle. La révolution extirpe la royauté dans le roi, l'aristocratie dans le noble, le despotisme dans le soldat, la superstition dans le prêtre, la barbarie dans le juge, en un mot, tout ce qui est la tyrannie dans tout ce qui est le tyran. L'opération est effrayante, la révolution la fait d'une main sûre. Quant à la quantité de chair saine qu'elle sacrifie, demande à Boerhave²³⁰ ce qu'il en pense. Quelle tumeur à couper n'entraîne une perte de sang ? Quel incendie à éteindre n'exige la part du feu ? Ces nécessités redoutables sont la condition même du succès. Un chirurgien ressemble à un boucher²³¹ ; un guérisseur peut faire l'effet d'un bourreau. La révolution se dévoue à son œuvre fatale. Elle mutilé, mais elle sauve. Quoi ! vous qui lui demandez grâce pour le virus ! vous voulez qu'elle soit clémente pour ce qui est vénéneux ! Elle n'écoute pas. Elle tient le passé, elle l'achèvera. Elle fait à la civilisation une incision profonde, d'où sortira la santé du genre humain. Vous souffrez ? sans doute. Combien de temps cela durera-t-il ? le temps de l'opération. Ensuite vous vivrez. La révolution ampute le monde. De là cette hémorragie, 93.*

- *Le chirurgien est calme, dit Gauvain, et les hommes que je vois sont violents.*

La réplique de Gauvain est extrêmement intéressante et met en relief l'importance cruciale de la thématique.

Rappelons tout d'abord que ce passage est un moment important du roman : derrière la polémique qui oppose Gauvain et Cimourdain, Hugo oppose deux conceptions de la révolution. Cimourdain, en élaborant sa métaphore, fait émerger un certain nombre de propriétés nouvelles attachées à la révolution, à la république et aux républicains. En tant que

²³⁰ Hermann Boerhave (1668-1738), médecin à Leyde, fut un des premiers à étudier les cadavres pour tenter de découvrir les causes de la maladie et de la mort.

²³¹ Nous retrouvons ici, sous la forme d'une comparaison, un rapprochement désormais bien connu.

la république fusionne avec le chirurgien, elle doit s'endurcir et n'être sensible à aucune souffrance. Elle doit aussi être intraitable, car elle seule sait ce qui est bon pour le patient (elle a l'autorité que donne la connaissance). Elle doit enfin terminer l'opération pour ne pas échouer. Un tel réseau d'intégration permet donc à Cimourdain de justifier de façon convaincante son point de vue.

On pourrait penser que dans la polémique qui l'oppose à Cimourdain, Gauvain n'a aucun intérêt à accepter ce réseau d'intégration, puisqu'il fait émerger des propriétés qui confirment la position de son contradicteur. Or il s'avère qu'il le reprend entièrement à son compte. Mais plutôt que d'attaquer Cimourdain sur les propriétés émergentes (ce en quoi il aurait beaucoup de mal, étant donnée l'intégration opérée par Cimourdain) il se contente très simplement de thématiser, de faire ressortir, de mettre en avant une nouvelle propriété de l'espace source attaché au chirurgien (et que Cimourdain n'avait évidemment pas thématisée), propriété selon laquelle le chirurgien doit être calme, posé, pondéré, condition nécessaire à la réussite d'une opération délicate.

Une telle rethématisation a alors une conséquence redoutable. En tant qu'elle est thématisée par Gauvain, la pondération devient un élément saillant de l'espace initial attaché à la chirurgie. Mais cet élément entre en contradiction avec un autre élément, tout aussi saillant, appartenant à l'espace initial attaché à la révolution tel qu'il est perçu (donc construit) par Gauvain (« les hommes que je vois... »), à savoir la violence des républicains. Du coup, ces deux éléments, en tant qu'ils sont contradictoires, ne peuvent plus être intégrés correctement, et s'ils l'étaient, ils violeraient la plupart des principes d'optimalité. Par conséquent, c'est l'ensemble du réseau d'intégration élaboré par Cimourdain qui perd en optimalité et donc, en valeur argumentative. La seule solution permettant de préserver le réseau d'intégration élaboré par Cimourdain consiste à admettre que les républicains doivent être pondérés, ce qui de toute façon affaiblit l'argumentation de ce dernier. Qu'une simple thématisation puisse avoir un tel impact confirme donc bien son importance.

Cet exemple nous permet alors de souligner de façon convaincante l'aspect imprévisible de la métaphore filée. Cimourdain, tout comme le lecteur, ne s'attend pas à ce que Gauvain construise l'élément 'pondération' dans l'espace source. Une telle thématisation était d'autant plus imprévisible qu'elle a pour effet de diminuer considérablement l'optimalité du réseau d'intégration élaboré par Cimourdain.

Lorsqu'une métaphore filée s'inscrit à l'intérieur d'une polémique, ce genre de phénomène devient extrêmement courant. Personne ne peut alors prédire l'évolution du réseau

d'intégration, puisque cette évolution dépend d'objectifs contradictoires liés aux contradicteurs. Un tel phénomène se retrouve tout aussi couramment dans les « mots d'esprit » où un locuteur, sur la base d'une métaphore filée (ou d'une métaphore conventionnelle), s'amuse à thématiser un élément de l'espace source auquel personne n'avait pensé mais qui une fois réalisé, prend une pertinence considérable. L'échange (64), dans lequel Marie répond « les femmes et les enfants d'abord » est un exemple de cette rethématisation originale qui se fonde sur une métaphore conventionnelle (« notre mariage sombre »), rethématisation difficilement prévisible mais pourtant très pertinente une fois avancée par l'interlocuteur.

L'intérêt de cet exemple ne s'arrête pas là. L'autre aspect remarquable des énoncés (117) et (64), c'est leur forme polyphonique, indiquant de la sorte qu'un réseau d'intégration peut parfaitement être manipulé par plusieurs locuteurs simultanément. Chacun d'entre eux peut thématiser tel ou tel élément des espaces initiaux et faire évoluer tout le réseau d'intégration dans telle ou telle direction. Cette possibilité polyphonique que présente l'élaboration du réseau conceptuel est fondamentale. Elle tend à montrer que le réseau d'intégration est une structure toujours renégociable, qui ne se stabilise que ponctuellement et qui peut être déstabilisée à tout moment pour répondre à de nouveaux objectifs. Cette intégration à plusieurs voix peut être non-coopérative, comme c'est le cas dans les exemples précédents ((117) et (64) où il s'agit de polémiques), ou bien coopérative (nous avons alors affaire à un jeu élaboré entre plusieurs locuteurs). Une intégration polyphonique de nature coopérative consistera à thématiser les espaces initiaux, à faire émerger des propriétés nouvelles, en bref, à faire évoluer collectivement tout le réseau d'intégration, mais en tâchant de conserver un degré d'optimalité convenable, tout au contraire de l'intégration non coopérative dont l'objectif est de déconsidérer l'intégration élaborée par le contradicteur. Nous verrons très en détail un exemple d'élaboration coopérative dans la section 8.2.

Loin d'être rare et exceptionnel, ce phénomène de négociation polyphonique est manifestement une activité très usuelle dans le cas des polémiques. On en trouve un autre exemple dans le même roman de Hugo, quelques lignes plus loin, dont l'intérêt tient aussi dans le fait qu'il revient sur la fameuse prédication léonine (exemple (108)). Gauvain, à la suite de sa dernière réplique, reprend sa propre argumentation de la façon suivante :

(118) *Louis XVI, c'est un mouton jeté parmi des lions. Il veut fuir, il veut se sauver, il cherche à se défendre ; il mordrait s'il pouvait. Mais n'est pas lion qui veut. Sa*

*velléité passe pour crime. Ce mouton en colère montre les dents. Le traître !
disent les lions. Et ils le mangent. Cela fait, ils se battent entre eux.*

- Le mouton est une bête.

- Et les lions, que sont-ils ?

*Cette réplique fit songer Cimourdain. Il releva la tête et dit : Ces lions-là sont des
consciences. Ces lions-là sont des idées. Ces lions-là sont des principes.*

- Ils font la terreur.

Ce passage ne peut se comprendre que si nous l'envisageons comme un nouveau cas d'intégration polyphonique non coopérative. Chacun des deux protagonistes thématise de façon contradictoire l'espace initial attaché au lion. Cimourdain avance de la sorte les propriétés socialement afférentes du lion (noblesse, grandeur, *etc.*) tout au contraire de Gauvain qui thématise son aspect bestial et violent. Une telle renégociation contradictoire de l'espace source ne peut alors aboutir qu'à une sorte de match nul²³².

Ces exemples nous permettent donc de mettre en relief deux propriétés de la métaphore filée :

1.) Une métaphore filée est indissociable d'une activité de thématisation. Par la même occasion, l'importance d'une telle activité se trouve confirmée puisque la moindre variation dans la thématisation des espaces d'entrée peut avoir des répercussions considérables sur la structure du réseau d'intégration. Le cas de la polémique illustre parfaitement bien ce phénomène.

2.) Le réseau d'intégration induit par une métaphore filée peut être modifié par différentes personnes. Il s'agit donc d'une structure conviviale (en tant qu'elle peut être manipulée par plusieurs personnes), structure dont la stabilité peut sans cesse être remise en cause. C'est le caractère polyphonique de l'intégration conceptuel, aspect qui, à notre connaissance, n'a pas été étudié à l'heure actuelle. Ces modifications peuvent être de nature coopérative (plusieurs personnes cherchent à conserver un degré d'optimalité stable) ou bien de nature non coopérative (un locuteur cherche alors à diminuer le degré d'optimalité du réseau d'intégration élaboré par son contradicteur).

²³² Ce que comprend parfaitement Cimourdain qui est obligé de renoncer à sa métaphore filée, étant donné son peu d'efficacité devant les rethématisations intempestives de Gauvain. Il passe alors à des arguments d'une autre nature, la menace et l'affection : « Prends garde, répéta Cimourdain pour la troisième fois. Gauvain, tu es pour moi plus que mon fils, prends garde ! ». Il est à noter que Gauvain, du reste, adopte une stratégie exactement identique à celle de Françoise dans l'exemple (109). Dans les deux cas, nous observons une structuration spécifique de l'espace léonin qui cherche à mettre en avant ses caractéristiques les plus destructrices.

7.2 Le degré d'optimalité d'une métaphore filée

Nous avons eu l'occasion de souligner dans les sections précédentes la nature régulatrice et non algorithmique du processus d'intégration (sections 4.3.3 et 5.1.4). L'intérêt d'une telle conception, c'est de rendre le processus d'intégration beaucoup plus souple en ouvrant un certain nombre de possibilités optimales quoique distinctes. Ainsi, le choix de Doderer, qui consiste à ne pas donner au personnage du jeune Castiletz (indexé sur l'espace initial du mariage) le rôle de capitaine (indexé sur l'espace initial de la navigation), ne se décrit qu'à l'intérieur d'un cadre régulateur où les principes d'optimalité peuvent ne pas être respectés.

Il arrive toutefois que certains énoncés ne respectent aucun ou très peu de ces principes. Nous sommes alors confrontés à un cas remarquable : un énoncé peu optimal. Pour illustrer ce phénomène, Turner propose deux exemples. Le premier, qui a été traité dans de nombreux travaux, respecte les principes d'optimalité :

(119) *Si Clinton était le Titanic, l'iceberg coulerait*²³³.

On a pu entendre cette expression contrefactuelle et métaphorique en 1998, au moment où le film *Titanic* sortait sur les écrans et où les turpitudes de l'ex-président des Etats-Unis étaient décrites en détail dans tous les médias. Elle exprime de façon frappante l'aisance avec laquelle le président américain réussit à échapper à son principal détracteur, le procureur Kenneth Starr.

Du point de vue des principes d'optimalité mis en jeu, cet énoncé est comparable à ce qui se passe dans l'expression *creuser sa propre tombe* (exemple (45)), en tant qu'ils mettent tous les deux en jeu le principe de mise à l'échelle (principe étudié en détail dans la section 4.3.3). Dans les deux cas, en effet, nous avons un espace initial très bien structuré (respectivement, l'espace contenant le Titanic et l'espace des enterrements) tandis que l'autre est de nature très hétérogène (respectivement, l'espace des scandales politiques et l'espace des comportements imprudents). Dans les deux cas, le principe de mise à l'échelle humaine est mis à contribution afin d'homogénéiser des cadres conceptuels mal délimités²³⁴.

²³³ (Turner 2000b; Turner 2000d; Turner & Fauconnier 1998) Dans notre classement, cet énoncé doit être pris comme une métaphore conventionnelle : le Titanic, en effet, est comparable aux personnages mythologiques des exemples (58) et fait partie d'un espace source culturellement préformaté.

²³⁴ Rappelons que nous avons nous-même mis en relief un cas de mise à l'échelle humaine dans la métaphore de Doderer. Le navire indexé sur l'espace initial de la navigation permettait de mettre à l'échelle humaine la nature complexe et hétérogène des relations qu'entretiennent un couple marié, leurs amis et leur entourage. Dans le roman de Doderer, ces relations étaient déclinées sur un mode problématique du fait de la présence du génie naufrageur et de l'absence de hiérarchie dans l'espace intégrant.

Turner constate que si l'on néglige ces principes d'optimalité, on peut aboutir à des intégrations de très mauvaise qualité. Pour démontrer cela, il propose d'analyser la converse de l'énoncé précédent :

(120) *Si le Titanic avait été Clinton, il aurait été à l'unanimité diffamé par la presse, instantanément mis en accusation par un congrès unanime, brusquement déclaré coupable par le Sénat, et démis sans tarder de ses fonctions.*

Turner commente cet exemple de la façon suivante :

« Sans doute, cela est un blend [i.e. une intégration conceptuelle]. Il se conforme aux principes constitutifs de l'intégration conceptuelle. Mais il viole les principes régulateurs de l'intégration conceptuelle. Et surtout, il viole le principe de l'échelle humaine. Dans ce blend, quelque chose qui était déjà à l'échelle humaine est rendu hétérogène. Je vous assure que ce mauvais blend du "Titanic - Clinton" est tout à fait analogue, quant aux correspondances, au bon blend du "Clinton - Titanic"²³⁵. Le problème de ce mauvais blend n'est pas que ce n'est pas un blend, mais qu'en rendant hétérogène quelque chose qui était déjà à l'échelle humaine il viole un principe régulateur. » (Turner 2000b)

Selon nous, le jugement de qualité qu'émet Turner (un blend peut être « bon » ou « mauvais ») dans ce passage est critiquable. Nous aurons l'occasion de voir dans la troisième partie des intégrations dont la caractéristique, justement, consiste à ne pas respecter les principes d'optimalité définis par l'intégration conceptuelle : les métaphores surréalistes dont on ne peut pas décentement dire qu'elles sont « mauvaises ».

Quoi qu'il en soit, nous considérons que si l'intégration conceptuelle est un principe de nature régulatrice, il faut qu'elle se donne les moyens d'établir un calcul du degré d'optimalité d'un énoncé.

Définition 5 *A tout énoncé métaphorique, nous devrions pouvoir associer un degré d'optimalité. L'optimalité d'un énoncé se détermine par rapport aux principes d'optimalité de l'intégration conceptuelle. Ce degré devrait pouvoir faire l'objet d'un calcul et donner lieu à une mesure numérique.*

Pour calculer ce degré d'optimalité, la solution la plus simple consisterait à compter le nombre de principes respectés par rapport au nombre de principes violés. Mais ce type de

²³⁵ Accessoirement, ceci confirme ce que nous disions dans la note de bas de page 138, section 5.2.2, dans laquelle nous analysions la converse de la métaphore (49). Par extension, ceci tend à donner une valeur supplémentaire à notre critique telle qu'elle est menée au chapitre 5, selon laquelle une logique d'intégration n'est pas suffisante pour expliquer les emplois figurés, ceux-ci exigeant une logique de conformité pour être correctement décrits.

calcul serait en fait trop simple, comme le montre le cas de Doderer²³⁶. Une meilleure solution consisterait à faire appel au formalisme de la théorie de l'optimalité, où les contraintes sont hiérarchisées. Malheureusement, à l'heure actuelle, les principes d'optimalité n'ont pas l'aspect formel requis pour donner lieu à une véritable mesure numérique. La violation des principes exposés dans la section 4.3.3 reste encore difficile à évaluer et fait nécessairement appel à l'intuition. Pourtant, nous pensons que le degré d'optimalité d'un énoncé peut s'avérer être un critère particulièrement utile pour le traitement de la métaphore. Nous le montrerons dans le cas de la métaphore surréaliste, dans la section 9.2.

La métaphore filée entretient un rapport étroit avec la notion de degré d'optimalité. Mais ce rapport doit toutefois être étudié en détail. A première vue, en effet, le fait de filer une métaphore devrait avoir pour effet d'augmenter sa cohérence, ou dans la terminologie de l'intégration conceptuelle, d'augmenter son degré d'optimalité.

Thématiser les espaces initiaux, en effet, revient à enrichir la structure de ces espaces initiaux et par conséquent, à lever l'indétermination que l'on observe dans les énoncés absurdes (dans le cas où nous n'avons pas affaire à une métaphore conventionnelle). Une telle thématization a généralement pour conséquence de respecter les cinq principes d'optimalité définis par (Fauconnier & Turner 1998) :

1.) Le principe d'intégration (*integration principle*²³⁷) est parfaitement respecté puisque comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, filer une métaphore permet de construire un réseau d'intégration suffisamment stable pour induire un espace intégrant très structuré et par conséquent, induire une impression référentielle satisfaisante. Dès lors, l'espace intégrant possède donc un statut cognitif identique à celui des espaces d'entrée : il est perçu comme une unité conceptuelle à part entière.

Tous les exemples de la section 6.3.1.3 (exemples (110) à (116)) respectent cette propriété selon laquelle l'espace intégrant devient une unité autonome, cohérente, capable d'induire une impression référentielle évidente. C'était aussi le cas de la métaphore de Doderer (exemple (59)) où l'intégration induisait une scène complexe (cette sorte de smala Castiletz déclinée sur un mode problématique) mais particulièrement cohérente et produisant par inférence une série de propriétés cruciales pour l'interprétation du texte (cf. section 5.1.4).

²³⁶ Le jeune Castiletz ne remplit pas le rôle de capitaine et viole ainsi le principe de topologie (*topology principle*), mais c'est afin de respecter le principe de pertinence (*good reason principle*). Il semblerait donc qu'on puisse mettre en place une hiérarchie des contraintes.

²³⁷ « The blend must constitute a tightly integrated scene that can be manipulated as a unit. More generally, every space in the blend structure should have integration. »

2.) Le respect du principe de topologie (*topology principle*²³⁸) est directement relié à l'activité de thématization. La plupart du temps, en effet, la construction du contenu des espaces initiaux se fait dans l'unique objectif de faire correspondre ces deux contenus (élément par élément) et d'intégrer de telles correspondances dans l'espace intégrant. En d'autres termes, la thématization a pour objectif de construire des projections trans-spatiales et d'intégrer ces correspondances dans l'espace intégrant.

Ainsi, la projection trans-spatiale qui mettait en relation les bouchers et les prostituées dans l'exemple de Huysmans (exemple (110)) est intégrée sous la forme d'une fusion dans l'espace intégrant où le genre féminin de la prostituée est associé au nom *boucher* (d'où l'expression *bouchère d'amour*).

3.) La métaphore filée a pour objectif principal d'enrichir, et donc de contraindre l'élaboration du réseau d'intégration (tout au contraire de l'énoncé absurde). En tant que telle, elle permet de respecter les deux principes précédents : cohérence de l'espace intégrant qui devient une unité à part entière, reprise des projections trans-spatiales dans l'espace intégrant. Ces deux propriétés ont pour effet de créer un système de contraintes suffisamment fort pour être autosuffisant. Pour cette raison, le principe de réseau (*web principle*²³⁹) est respecté : le système de contraintes qu'installe la métaphore filée est complet et ne nécessite aucun calcul additionnel.

4.) Le principe de décompactage (*unpacking principle*²⁴⁰) est une conséquence directe de notre définition de la métaphore : puisque l'emploi métaphorique se définit comme le regroupement initial de deux thématiques construites l'une à côté de l'autre dans un texte, le réseau d'intégration permet une circulation qui va de l'espace intégrant vers les espaces initiaux. En revanche, un tel décompactage ne peut en aucun cas avoir lieu lorsque l'emploi est un emploi figuré, c'est-à-dire lorsqu'il fait intervenir une transposition de motif. Il ne peut pas non plus avoir lieu dans le cas des métaphores conventionnelles : comme nous l'avons souligné dans la note 227, une analyse trans-linguistique des métaphores conventionnelles démontre que le décompactage est impossible (nous le prouverons également d'une autre manière dans la section 8.1.2). Il suffit de considérer l'exemple suivant, traduit du bulgare :

(121) *Paul est passé comme par des cimetières turcs*²⁴¹.

²³⁸ « For any input space and any element in that space projected into the blend, it is optimal for the relations of the element in the blend to match the relation of its counterpart. »

²³⁹ « Manipulating the blend as a unit must maintain the web of appropriate connections to the input spaces easily and without additional surveillance or computation. »

²⁴⁰ « The blend alone must be able to enable the understander to unpack the blend to reconstruct the inputs, the cross-space mapping, the generic space, and the network of connections between all these spaces. »

²⁴¹ [Paul mina kato prez tourski grobishta]. Nous devons cette information à D. Savova. Nous l'en remercions.

Un locuteur français ne peut comprendre le sens exacte de cette métaphore conventionnelle du bulgare puisqu'il ne maîtrise pas les espaces initiaux, et en particulier, puisqu'il ne connaît pas la structure de l'espace source. Cette structure ne peut s'approcher par aucun moyen. Tout au plus, un locuteur français peut s'essayer à formuler quelques hypothèses (la crainte universellement liée aux cimetières, par exemple).

Une telle expression, en tant qu'elle ne présente aucun espace initial structuré, sera interprétée sur le modèle d'un énoncé absurde par un locuteur français. En d'autres termes, elle permettra une multitude d'interprétations sans en privilégier aucune, puisque les espaces initiaux, trop lacunaires, ne permettent d'établir aucune contrainte sur la constitution du réseau d'intégration²⁴².

5.) Le principe de pertinence (*good reason principle*²⁴³) se trouve parfaitement illustré dans la reformulation ironique de Lousteau (exemple (98)). L'objectif de celui-ci consistant à ridiculiser Florine et Matifat, l'élément mis en relief est bien le chameau (et non l'oasis). Ce choix est pertinent par rapport à l'objectif fixé puisque les propriétés émergentes déterminées par une telle intégration sont essentiellement dévaluatives. Il était de même pour le cas de la métaphore de Doderer : si Castiletz ne prend pas le rôle du capitaine dans l'espace intégrant, c'est parce que Castiletz est d'abord un anti-héros et qu'il ne peut donc pas avoir l'autorité d'un capitaine.

La métaphore filée se caractérise donc par le respect des cinq principes d'optimalité. Néanmoins, nous aurons l'occasion de voir très en détail un cas tout à fait singulier : il s'agit de la métaphore filée surréaliste qui présente la caractéristique remarquable de construire une double thématization, double thématization qui aboutit pourtant à un degré d'optimalité extrêmement faible (section 9.2). La métaphore filée surréaliste sera donc pour nous l'occasion de relativiser ce principe.

²⁴² Donnons la solution : l'expression *passer comme par des cimetières turcs* est une métaphore conventionnelle qui signifie que Paul est passé sans dire un mot, sans regarder personne. La glose d'une telle expression consiste à dire que Paul est grossier, impoli, voir « qu'il fait la tête ». Il faut connaître le contexte historique de la Bulgarie et le rapport conflictuel qu'entretiennent les Bulgares vis-à-vis des Turcs qui ont dominé la Bulgarie durant de nombreux siècles. Ceci prouve aussi que la mise à l'échelle est en grande partie déterminée par des faits de nature culturelle et historique.

²⁴³ « All things being equal, if an element appears in the blend, there will be pressure to find significance for this element. Significance will include relevant links to other spaces and relevant functions in running the blend. »

7.3 Les stratégies d'élaboration thématique

7.3.1 Introduction : les rythmes sémantiques

La plupart des travaux et ouvrages que nous avons abordés précédemment se sont donnés pour tâche de préciser les spécificités formelles de la métaphore. C'est l'objectif de cette troisième partie, qui devra toutefois tenir compte de notre définition, à savoir que la métaphore se fonde sur le dégroupement initial de thématiques distinctes et leur (ré)intégration dans un espace intégrant.

Comme nous l'avons montré, une telle définition ne peut faire l'économie de cette activité que nous avons appelée thématisation : la métaphore est d'abord une métaphore filée (sauf dans le cas des métaphores conventionnelles où les espaces initiaux sont préformatés). Or, si les dernières sections nous ont permis de donner une idée relativement précise de ce qu'est la thématisation, et surtout de ses effets sur l'intégration, nous n'avons rien dit sur ses propriétés.

Précisons l'idée. Si la métaphore se fonde sur le dégroupement préalable d'espaces initiaux distincts, il n'en reste pas moins vrai qu'un locuteur a toute latitude concernant la construction et la structuration de ces espaces, leur disposition les uns par rapport aux autres, et que cette disposition aura très certainement des conséquences sur la constitution de l'image mentale émergente, sur l'induction de l'impression référentielle. En tant que c'est la thématisation qui se charge de telles spécifications, il y a de grandes chances pour qu'elles puissent fonctionner sur un nombre réduit de possibilités, possibilités que nous pourrions appeler des *stratégies d'élaboration thématique*.

Pour approcher de telles stratégies, c'est Rastier, encore une fois, qui va nous donner la direction à suivre. La sémantique interprétative, en effet, postule l'existence de quatre composantes du texte : la thématique, la dialectique, la dialogique et la tactique²⁴⁴. C'est cette dernière qui va nous intéresser ici, car elle concerne la répartition des isotopies dans un texte et se trouve être à l'origine d'un concept original, celui de *rythme sémantique*. Afin de comprendre l'intérêt d'une telle notion, reprenons un exemple de Rastier, dans lequel Gracq s'interroge sur ses qualités d'écrivain :

(122) *Ecrivain ou plumitif, percheron ou pur-sang*²⁴⁵.

Pour un tel énoncé, la répartition sémique est la suivante :

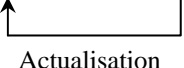
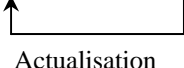
	'écrivain'	'plumitif'	'percheron'	'pur-sang'
Traits macrogénériques	/humain/	/humain/	/animal/	/animal/
Traits génériques évaluatifs	/mélioratif/	/péjoratif/	/péjoratif/	/mélioratif/
				

Tableau 7-1 : une illustration de la notion de rythme sémantique

D'où la superposition, dans l'énoncé (122), de trois formes rythmiques superposées : *aabb* sur les traits macrogénériques²⁴⁶, *abba* sur les traits génériques et si l'on tient compte des traits afférents et inhérents, *abab*. Comme le souligne Rastier, ces trois rythmes sont particulièrement usités et font partie intégrante des tactiques classiques de l'expression.

Il nous semble qu'il serait profitable de mener une étude analogue, non pas sur la disposition des isotopies proprement dite (Rastier s'en charge de façon très satisfaisante), mais sur la manière de construire et de structurer les espaces initiaux pris dans le calcul d'intégration. Pour cette raison, plutôt que de parler de tactique, nous préférons employer le mot de stratégie qui s'accorde mieux à l'aspect psychologique et cognitif du problème.

Nous allons voir que la thématization peut s'incarner dans des formes très diversifiées mais que ces formes peuvent se réduire à un nombre fini de possibilités. Toutes les élaborations métaphoriques privilégient une stratégie d'élaboration thématique particulière ou, fait auquel nous donnons une grande importance, sur la composition de plusieurs d'entre elles. Ces stratégies sont au nombre de quatre, sans que nous considérions ce chiffre comme définitif : la question des stratégies d'élaboration thématique demanderait un travail beaucoup plus conséquent que celui qui va suivre, du fait de sa grande complexité. Nous pensons néanmoins donner dans ce qui suit plus qu'une simple direction de recherche.

²⁴⁴ La thématique concerne la construction des thèmes génériques et spécifiques. Nous nous en sommes largement inspirés pour élaborer la notion de thématization. La dialectique est chargée de rendre compte de la temporalité et de l'aspect, en particulier dans le récit. La dialogique prend en charge les phénomènes de modalisation. Nous ne parlerons pas de ces deux dernières composantes.

²⁴⁵ (Rastier 1989, p. 99).

²⁴⁶ Rappelons que les traits macrogénériques sont ceux qui s'inscrivent dans un domaine sémantique (cf. chapitre 4.1.2).

7.3.2 Stratégie de décompactage

7.3.2.1 Définition

Nous avons eu l'occasion d'aborder la première stratégie, dite de *décompactage*, à cet instant au cours duquel nous délimitons notre propre objet de travail (chapitre 6). Elle joue en effet très précisément sur les deux pôles d'emplois définis précédemment (Figure 6-1). Elle consiste à s'emparer d'un lexème polysémique - ou tout lexème qui, dans notre partition des emplois, fait intervenir un rapport de motivation fondé sur une dynamique de transposition - et à le déployer sur deux domaines distincts. Ce cas s'illustre de façon exemplaire dans l'énoncé de Balzac, quand Lousteau dévalorise Florine (exemple (98)). Si l'expression *le désert de la vie* (exemple (97)) ne provoque aucun effet de sens particulier, la même expression reprise par Lousteau provoque néanmoins un brusque déploiement thématique qui se traduit par une duplication des isotopies (région désertique *versus* existence humaine), duplication qui a pour conséquence un jeu sémantique que l'énoncé (97), en revanche, ne peut en aucun cas engendrer.

Cadiot & Visetti n'ont pas manqué, de leur côté, de remarquer ce phénomène, lorsqu'ils analysent le cas du lexème *champ* en le faisant varier sur le pôle transpositionnel (*un champ de recherche*) et sur le pôle thématique (*le linguiste X cultive son champ depuis des années*). Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, ce genre de jeu sémantique est relativement courant. En voici un autre exemple tiré de Proust :

(123) *Je sais bien que le père Norpois est très boutonné, mais avec moi, il s'ouvre si gentiment*²⁴⁷.

Pour interpréter ce cas, il faut savoir que l'expression *être boutonné* est lexicalisée au 19^{ième} siècle, comme l'indique le Littré²⁴⁸. Il s'agit donc d'un cas analogue au *désert* Balzacien. Une dynamique de transposition (dans l'expression *être boutonné*) donne lieu, dans le texte de Proust, à un déploiement thématique qui s'incarne dans une duplication d'isotopies. Dès lors, le verbe *ouvrir* (dans « il s'ouvre si gentiment ») s'indexe sur deux espaces distincts, l'un plus concret où il s'agit d'ouvrir un vêtement, l'autre plus abstrait, où l'on parle de l'ouverture à autrui. Cette double indexation permet alors l'effet de sens particulier que l'on remarque dans cet énoncé.

²⁴⁷ (Proust, *A l'Ombre des jeunes filles en fleur*).

²⁴⁸ « **boutonné**, ée, pp. de boutonner. Fig. Il est boutonné jusqu'au menton, il ne se laisse pas pénétrer. » (Le petit Littré)

Une différence existe toutefois entre les exemples (98) et (123) : dans le cas de Proust, nous avons un lexème (le verbe *ouvrir*) indexé sur deux espaces distincts, tandis que dans le cas de Balzac, le dégroupement des espaces initiaux donnait lieu à l'apparition de deux éléments mis en rapport par une projection trans-spatiale, à savoir le chameau et Florine. Mais que l'on ait affaire à un seul lexème indexé sur deux espaces, ou deux lexèmes rapprochés par une projection trans-spatiale, le principe n'en reste pas moins identique. D'une dynamique de transposition, on passe sans transition à une dynamique d'intégration.

Voici un autre exemple tiré du même auteur :

(124) *Et aussi par les mouches qui exécutaient devant moi, dans leur petit concert, comme la musique de chambre de l'été*²⁴⁹.

Le décompactage ne se comprend ici que si l'on sait que le narrateur de la *Recherche* décrit justement sa chambre et les impressions qui lui sont associées. Le syntagme lexicalisé *musique de chambre* se trouve alors décompacté puis déployé sur deux thématiques distinctes : les insectes et la musique, où les insectes *exécutent* ce concert qui annonce l'arrivée de l'été.

Selon nous, un décompactage peut être *in praesentia* ou *in absentia*. Dans le premier cas, le motif sémantique est porté par des éléments lexicalisés (ils apparaissent dans l'énoncé). Dans le second cas, ces éléments sont absents. Tous les exemples présentés jusqu'à maintenant sont *in praesentia*. L'expression figurée fondée originellement sur une dynamique de motivation (respectivement, *désert de la vie*, *être boutonné* et *musique de chambre*) apparaît effectivement dans l'énoncé. Mais d'autres exemples peuvent supprimer de telles expressions et s'engager directement dans un déploiement thématique. L'exemple suivant illustre ce cas :

(125) *Chaque information sur Louison était un suc qu'il aspirait goulûment quand l'occasion se présentait mais que le tact et la prévenance l'empêchait généralement de faire couler par des questions*²⁵⁰.

Comment expliquer pareille métaphore si l'on ne tient pas compte d'une autre expression figurée très courante : *boire les paroles de quelqu'un*²⁵¹. Mais cette expression n'étant pas réalisée dans le texte, nous parlerons d'un décompactage *in absentia*.

²⁴⁹ (Proust, *Du Côté de chez Swann*).

²⁵⁰ (Doderer, *Un Meurtre que tout le monde commet*).

Un décompactage peut être aussi plus ou moins développé, plus ou moins poussé. Le cas précédent est un bon exemple d'un décompactage développé au point qu'il en arrive à la limite de ce que Fontanier appelle l'abus de trope. Pour notre part, nous parlerons plutôt d'un phébus²⁵².

Voici un autre exemple de décompactage poussé à ses limites, que nous tirons des commentaires météorologiques qu'on nous inflige parfois :

(126) *Quelques nuages bourgeonnants en fin de matinée, qui devraient éclore en milieu d'après midi avant qu'un vent d'ouest ne les étête définitivement.*

Initialement, nous retrouvons le lexème *bourgeonnant* dans le domaine météorologique (*nuages bourgeonnants*) grâce à une dynamique de transposition, dynamique de transposition déterminée par le motif sémantique porté par *bourgeon* et que l'on retrouve dans de nombreux autres emplois²⁵³. Mais le locuteur de l'énoncé (126), non content des possibilités permises par le pouvoir transpositionnel d'un tel adjectif, élabore alors une double thématization (météorologie et agriculture) qui s'incarne dans une duplication d'isotopies.

Les éléments indexés sur l'espace de la météorologie sont *nuages* et *vent*, tandis que *bourgeonnants*, *éclore*, *étête* sont indexés sur l'espace de l'agriculture. Par une opération de réécriture, /éclore/ peut se réécrire |pleuvoir| sur l'espace de la météorologie (lecture extrinsèque).

De tels exemples sont des métaphores. Ils font tous intervenir deux espaces initiaux et mettent en place un jeu d'intégration entre les éléments indexés sur ces espaces. Mais la rhétorique classique a désigné ce genre d'effet par un nom particulier : la *syllipse* de sens. Et si l'on suit les définitions de Fontanier, les exemples qui précèdent sont plus précisément des *syllapses de métaphore*.

La définition qu'en donne Fontanier nous intéresse pour deux raisons : elle va nous permettre de souligner une nouvelle fois les divergences entre sa conception et la nôtre, et

²⁵¹ Nous en resterons ici à l'effet de sens provoqué par la traduction française, et ne nous prononcerons pas sur l'effet de sens déterminé par la version originale (allemande).

²⁵² Le phébus consiste à présenter de façon peu intelligible, mais brillante, des idées relativement simples. On parle aussi d'amphigouri.

²⁵³ On parle ainsi couramment d'un nez ou d'un visage *bourgeonnant*. D'autres emplois moins lexicalisés se fondent sur la transposition d'un motif identique : *Cette foule d'automobilistes aux profils bourgeonnant de haine* (Rivoyre, *Les Sultans*). Ou encore : *Les ardents révolutionnaires d'hier, aujourd'hui empanachés, bourgeonnant de titres récents et de décorations, paraissent avec les aristocrates d'avant-hier qu'ils avaient voulu guillotiner et les prélats qu'ils avaient voulu étriper* (Grece, *La Nuit du sésail*). Ces exemples sont tirés de Frantext.

deuxièmement, elle va nous remettre en mémoire certaines des remarques que nous avons formulées dans notre première partie (section 2.2).

« Les Tropes mixtes, qu'on appelle Syllepses, consistent à prendre un même mot tout-à-la-fois dans deux sens différens, l'un primitif ou censé tel, mais toujours du moins propre ; et l'autre figuré ou censé tel, s'il ne l'est pas toujours en effet ; ce qui a lieu par métonymie, par synecdoque, ou par métaphore. » (Fontanier 1977, p. 105)

Nous retrouvons donc ici cette distinction entre sens propre et primitif (section 2.2.4 et Figure 2-1). Comme nous l'avons souligné, nous remarquons aussi cette incertitude de la part de Fontanier, ce malaise passager lorsqu'il s'agit d'aborder la notion de sens primitif, comme l'indiquent les deux *censé tel* de la citation (cf. note 17). Néanmoins, si ces notions sont problématiques, elles constituent malgré tout le fondement de la définition de la syllepse.

Prenons par exemple cette syllepse de métonymie bien connue :

(127) *Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.*

Selon Fontanier, un mot (la seconde occurrence de *Rome*) est employé dans un sens propre (la ville, ses édifices, ses citoyens, *etc.*) et dans un sens figuré (la première occurrence de *Rome*, la *Rome* république). La Rome république entretenant une relation de proximité avec la ville proprement dite, il s'agit bien d'une métonymie, d'où la qualification de syllepse de métonymie.

De leur côté, justement, Cadiot & Nemo ont bien étudié ce genre d'énoncé, qu'ils appellent des *doubles caractérisations* (Cadiot & Nemo 1997a). Notre critique de l'approche de Fontanier est identique à celle que formule la sémantique indexicale contre l'opposition entre sens propre et sens figuré. La sémantique indexicale, en effet, plutôt que d'analyser de tels énoncés en termes de sens propre et de sens figuré, avance l'opposition (que nous avons abordée en détail dans la section 4.2) entre une logique de conformité et une logique d'appartenance. Ainsi, dans le cas de la syllepse, et plus généralement, pour toutes les doubles caractérisations, une occurrence d'un mot s'inscrit dans une logique d'appartenance tandis que l'autre participe d'une logique de conformité :

« On peut maintenant associer la différence entre conformité et appartenance à un phénomène de structure. La double interprétation des énoncés à double caractérisation (par exemple, et pour reprendre nos exemples de départ, *une voiture est une voiture, l'étoile du soir est l'étoile du matin, ce chien est un chat, ce vieil homme est un grand enfant, les femmes sont des mantes religieuses*) peut être reformulée syntaxiquement dans les termes d'une opposition de type : (i) [(SN1)(être)(SN2)] correspond à l'appartenance (ou à l'inclusion) ; (ii)

[(SN1)(être SN2)] correspond à la conformité. La position-sujet SN1 se situe bien sûr dans la logique d'appartenance, puisqu'elle correspond à l'opération de construction d'un topique. [...] Ce que nous proposons à l'inverse de nommer logique de conformité correspond à l'analyse (ii), et donc à une restructuration par construction d'un type notionnel-adjectival (être - SN2) auquel est appliqué tel "individu" introduit par le SN1. » (Cadiot & Nemo 1997a, p. 121)

Si l'on suit cette approche, c'est donc une opposition entre deux dynamiques de constitution du sens qu'il faut privilégier, une opposition entre appartenance et conformité. C'est aussi notre point de vue, que nous complexifions toutefois en parlant, non plus de logique d'appartenance, mais de logique d'intégration²⁵⁴.

Si l'on quitte la rhétorique classique et que l'on se tourne maintenant du côté de l'intégration conceptuelle, il s'avère que nos exemples de syllepses de métaphores sont encore traités d'une manière différente. En adoptant ce point de vue, en effet, nous serions obligés de rejeter l'opposition entre un sens propre et un sens figuré au profit d'une autre opposition qui pose à peu près autant de problèmes, à savoir l'opposition *entrenched versus on-line* que nous avons critiquée en détail dans la section 6.1.1.

En effet, il ne fait aucun doute que nos exemples de syllepses de métaphore seraient compris comme le produit d'une délexicalisation, c'est-à-dire d'une spécification *on-line* d'un processus initialement *entrenched*. Ce point de vue a pour conséquence de n'établir aucune différence fonctionnelle entre les énoncés figés et les énoncés délexicalisés. Il est donc nécessaire de revenir sur notre propre cadre théorique afin de le préciser et de mettre encore en relief ce qui nous distingue d'une intégration conceptuelle standard.

Pour nous, les exemples (98), (99), (123), (124), (125) et (126) ainsi que l'analyse de *champ* par Cadiot & Visetti ne sont pas à comprendre comme le produit d'un défigement ou comme la spécification *on-line* d'un jeu de projections conceptuelles déjà là (*entrenched*). En effet, un énoncé comme *les nuages bourgeonnants* n'est pas le résultat d'une intégration peu spécifiée du domaine météorologique et de celui de l'agriculture. Il fait intervenir un motif sémantique et se fonde uniquement sur une dynamique de transposition.

En revanche, l'énoncé (126) implique effectivement une logique d'intégration en tant qu'il y a dégroupement (volontaire de la part du locuteur) de deux thématiques. Ce dégroupement est observable puisqu'il s'incarne dans deux isotopies génériques bien délimitables. Dès lors,

²⁵⁴ Ce que Cadiot & Nemo appellent Logique d'Appartenance (LA) et ce que nous même désignons comme étant une logique d'intégration réfèrent aux mêmes principes (section 4.2.1). Mais le fait de parler d'une logique d'intégration plutôt que d'une logique d'appartenance nous permet de préciser la nature de cette seconde dynamique. Elle intègre bien une problématique de l'appartenance, mais complexifiée par les concepts de la théorie de l'intégration conceptuelle et par la notion de thématisation.

ce sont bien deux espaces initiaux qui se trouvent construits, structurés, spécifiés, orientés dans un tel énoncé et ce, afin de permettre une intégration des éléments thématés.

Dès lors, le décompactage opère un mouvement tout à fait singulier : il fait intervenir simultanément et de façon contradictoire les deux logiques. Afin de donner une représentation graphique de ce que le décompactage peut provoquer au sein du réseau d'intégration, reprenons l'exemple (126) :

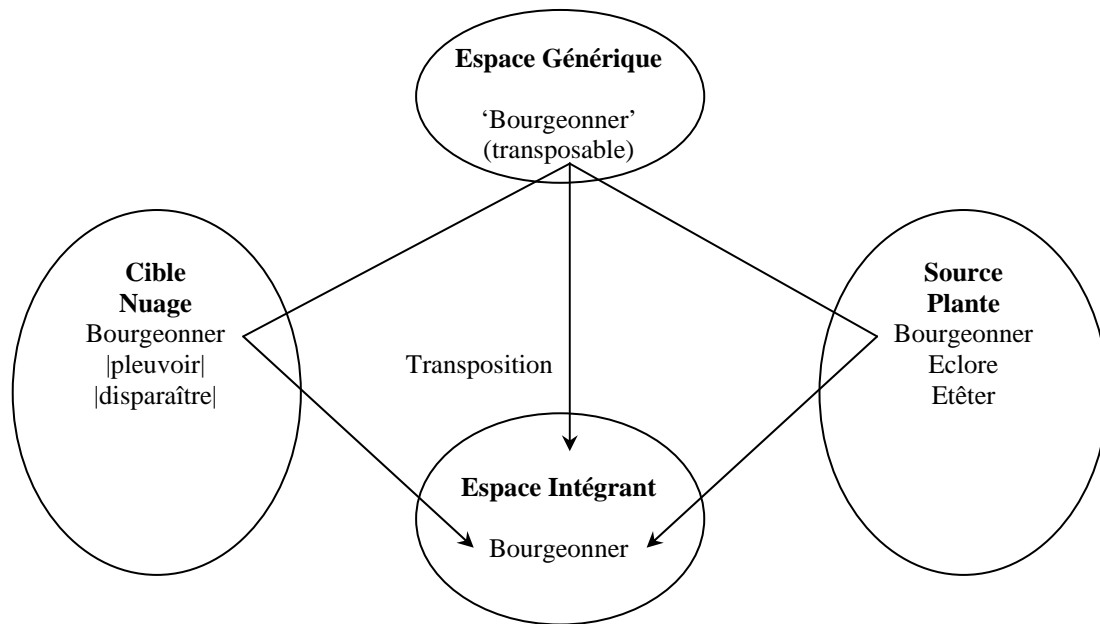


Figure 7-1 : structure de l'intégration dans le cas d'un décompactage

Le verbe *bourgeonner* qui n'appartient à aucun espace initial mais qui porte un motif transposable fait intervenir une dynamique de transposition dans l'expression *nuage bourgeonnant*. Cette dynamique est représentée par la flèche verticale qui va de l'espace générique à l'espace intégrant. Mais l'énoncé (126) va plus loin en déployant simultanément deux thématiques distinctes, à savoir la météorologie et les plantes. Dès lors, il y a conflit entre une transposition simple (qui se passe de double thématisation) et une intégration (qui exige la présence de deux thématiques dégroupées). Ce conflit trouve une résolution dans l'espace intégrant mais cette résolution ne permet pas d'effacer le fait qu'il y a eu deux dynamiques différentes employées, deux parcours distincts qui se terminent par un résultat identique. C'est la trace de ce conflit qui explique sans doute l'effet particulier que produisent les syllepses de métaphore.

Le décompactage, dont la syllepse est une forme particulière, peut donc se définir de la façon suivante : il s'agit d'une stratégie d'élaboration thématique produisant une intégration

qui a pour caractéristique d'entrer explicitement (décompactage *in praesentia*) ou implicitement (décompactage *in absentia*) en conflit avec une dynamique de transposition.

Il nous faut néanmoins donner quelques précisions d'ordre terminologique. Le terme de *décompactage*, en effet, n'est pas gratuit. Il fait directement référence au principe d'optimalité avancé par Fauconnier & Turner (cf. section 4.3.3), selon lequel il est possible de retrouver, à partir d'un espace intégrant, les espaces d'entrée employés, les projections sélectives, les projections trans-spatiales et l'espace générique. Ce choix terminologique a donc certains inconvénients.

L'utilisation d'un tel terme peut en effet donner l'impression que les thématiques déployées par décompactage sont déjà contenues (à l'état latent) dans l'espace intégrant. Pour reprendre l'exemple météorologique (126), on pourrait croire que le lexème *bourgeonnant* contient déjà, mais de façon non spécifiée, les espaces de la météorologie et de l'agriculture. Or il n'en est rien. Comme nous l'avons souligné, le lexème *bourgeonnant* ne privilégie aucune thématique particulière (pas plus celle de l'agriculture que celle de la météorologie) puisqu'il peut être transposé dans une multitude de domaines distincts (cf. note 253 pour des exemples).

7.3.2.2 L'effet zeugmatique

Comme notre distinction entre une logique de conformité et une logique d'intégration sert de fondement à toute notre structuration des emplois sémantiques, puisqu'il s'agit là d'une hypothèse fondamentale en fonction de laquelle l'ensemble de notre raisonnement se construit, nous ne pouvons qu'avoir à cœur de la mettre encore, s'il est possible, dans un plus grand jour. Pour cette raison, nous abandonnons provisoirement le cas de la métaphore pour tourner notre attention vers une figure sans doute moins célèbre mais qui n'en conserve pas moins un grand intérêt, à savoir le *zeugme*. Une telle figure, en effet, présente, comme la syllepse, la possibilité d'être analysée par rapport à notre hypothèse.

Le zeugme est avant tout une figure syntaxique qui consiste à sous-entendre dans un énoncé un élément lexicalisé dans un énoncé voisin :

(128) *L'océan était vide et la plage déserte*²⁵⁵.

Dans cet énoncé, si le verbe *être* est présent dans la première proposition, la seconde en fait l'économie. Mais l'intérêt d'une telle figure n'est pas uniquement de nature syntaxique. Elle peut être aussi à l'origine de phénomènes sémantiques remarquables, en ceci qu'elle permet

²⁵⁵ Musset, d'après (Mounin 1995).

parfois d'associer, selon le processus syntaxique susdit, un terme « abstrait » et un terme « concret ». On parle alors d'*attelage*. Son fonctionnement entretient donc des rapports évidents avec la syllepse.

Considérons l'exemple suivant :

(129) *Vêtu de probité candide et de lin blanc*²⁵⁶.

Dans ce cas, le verbe *vêtir* joue sur deux valeurs, la première abstraite, la seconde concrète. L'*attelage* peut aller jusqu'au jeu de mot. Ce procédé est constant dans les textes de Vian :

(130) *Il pressa le pas et le pouls*²⁵⁷.

Ou encore cet autre exemple :

(131) *J'ai essayé de prendre l'avion pour Chicago, mais il était trop lourd*²⁵⁸.

De même que pour (129), les exemples (130) et (131) jouent sur deux valeurs du verbe (respectivement *presser* et *prendre*).

Ce type d'effet sémantique pose un problème difficilement surmontable pour toute approche qui se fonde sur un lexique structuré. Il met en jeu l'ambiguïté des verbes employés : *vêtir* dans (129), *presser* dans (130) et *prendre* dans (131) et la plupart des analyses considèrent que pour traiter un tel phénomène, il faut créer au moins deux entrées lexicales distinctes (une entrée plus concrète et une entrée plus abstraite).

D'autres auteurs comme (Lascarides et al. 1996), toutefois, tentent d'expliquer ce phénomène en tâchant de ne conserver qu'une seule entrée lexicale, mais en complexifiant sa représentation sémantique²⁵⁹. Pour ces auteurs, l'effet « zeugmatique » s'explique alors non pas par le fait que nous sommes confrontés à deux entrées lexicales distinctes, mais par le fait que nous sommes confrontés à un conflit de nature pragmatique. Les auteurs s'attachent alors à mettre au point une logique pragmatique (faisant intervenir un système d'inférence relativement élaboré, cf. section 3.3.3.1) capable de prévoir les cas dans lesquels un tel conflit a effectivement lieu, et les cas où il n'a pas lieu. En d'autres termes, ils tâchent de mettre au point un formalisme capable de détecter la présence d'un zeugme dans l'énoncé (132)b. mais pas dans (132)a. :

²⁵⁶ Hugo, d'après (Dupriez 1984).

²⁵⁷ D'après (Mounin 1995, p. 45).

²⁵⁸ Groucho Marx (traduction), d'après (Lascarides et al. 1996).

²⁵⁹ Ces auteurs se réclament d'une approche formelle connue sous le nom de DRT (Discourse Representation Theory) et SDRT (Situation Discourse Representation Theory), théories fondées par Kamp.

(132) a.) *Nylon bristles and plastic handles are used to make cheap brush* ; b.)
*Rembrandt and our janitor used a brush*²⁶⁰.

Nous partageons le point de vue de Lascarides et al. selon lequel il n'y a qu'une entrée lexicale. Nous considérons néanmoins que ce qu'ils appellent l'effet « zeugmatique » de l'attelage s'explique de la même façon que pour la syllepse. L'attelage fait intervenir un décompactage, en d'autres termes, il provoque un conflit entre une dynamique de transposition et une dynamique d'intégration.

7.3.3 Stratégie irénique (ou symétrique)

Trop empressé à distinguer deux logiques de constitution du sens, nous avons certainement donné l'impression, dans le chapitre 5 et dans la section 6.1, que ces deux dynamiques n'entretennent aucun rapport, si ce n'est exclusif. La section précédente, dans laquelle nous avons étudié des cas où ces deux dynamiques entraînent en conflit, a sans doute contribué à renforcer cette impression. Or il n'en est rien. La plupart du temps logique de conformité et logique d'intégration s'harmonisent au point qu'il devient difficile de les dissocier l'une de l'autre.

Une grande partie des métaphores filées jouent en fait sur une telle harmonisation. Par la même occasion, elles mettent en place une stratégie d'élaboration thématique particulière, que nous appellerons *irénique* ou *symétrique*, et qui consiste à employer un motif sémantique transposable avec lequel plusieurs thématiques distinctes s'accordent.

Nous trouvons une illustration d'une telle harmonisation dans la métaphore filée de Du Bellay (exemple (116)). Cadiot, qui analyse cet exemple dans un article récent, définit de façon très claire et très convaincante la nature de cette harmonisation entre thématiques et motifs sémantiques :

« Le parallèle métaphorique filé, loin d'être seulement une épiphore ou une comparaison, veut révéler et tenter de promouvoir (au niveau des idéalités) l'interaction fondatrice de deux thématiques. La métaphore tient beaucoup de sa force au fait qu'elle est médiatisée par des mots renvoyant à des caractéristiques partagées par plantes et langues (dans une certaine vision naturaliste bien sûr). C'est l'essentiel du vocabulaire, les mots-clés du texte qui subsument les deux thématiques : *diligence, culture, produire, fruit, fleurir, vieillir, mourir, liens sauvage et domestique... branche, rameaux, racines*. L'auteur défile d'un seul jet ce motif complexe, cohérent et solidaire, trouvant un fondement linguistique à son allégorie. » (Cadiot 2001)

²⁶⁰ D'après (Lascarides et al. 1996). L'effet zeugmatique repéré dans (132)b peut se retrouver en français avec l'énoncé suivant : *Rembrandt et notre coiffeur utilisent une brosse*.

Lorsqu'un locuteur (ou un auteur) utilise la stratégie irénique, il est alors amené à réaliser un maximum de rapprochements entre les éléments des deux espaces initiaux. La métaphore filée ainsi élaborée maximise les connexions métaphoriques (dans la terminologie de Rastier), les projections trans-spatiales (dans la terminologie de Fauconnier & Turner), ou encore les relations rhétoriques (dans la terminologie de Dubois). Ces rapprochements sont principalement déterminés par l'existence d'un motif commun aux deux espaces initiaux mis en jeu.

De fait, un grand nombre de domaines distincts, en tant qu'ils partagent un motif sémantique complexe commun, peuvent entrer en interaction sur le mode d'une logique d'intégration, mais avec le support proprement lexical et sémantique d'une logique de conformité :

« Il existe une infinité d'exemples montrant que les *blendings* ne sont pas essentiellement des mises en parallèle et des croisements "conceptuels", au sens où ils seraient empruntés à des thématiques objectives : proximité lexicale et métaphore fondatrice entre livre et génôme : "texte" appliqué au génôme humain, c'est vrai à la lettre (tissé, ordonné, serré, régulier, lisible, reproductible). Ou encore entre génétique et informatique (Charconnet 1998), entre nature et photographie (développement, révélation, pellicule). Par 'langue', on entend en effet le lieu privilégié de la transaction entre différents domaines thématiques et encyclopédiques. » (Cadiot 2001)

En tant que tel, une métaphore filée qui intègre deux thématiques distinctes avec le soutien lexical d'un motif générique présente plusieurs caractéristiques :

- 1.) La métaphore présente un degré d'indétermination très faible (cf. section 6.3.1.1).
- 2.) Les relations rhétoriques présentent un grand degré de prévisibilité (cf. section 6.3.1.3).
- 3.) L'intégration présente un degré d'optimalité important (cf. section 7.2).

Ces trois propriétés donnent le sentiment que la métaphore filée est « naturelle », qu'elle ne pose aucun problème et qu'elle neutralise complètement le conflit sémantique qui permet classiquement de caractériser la métaphore. C'est pour cette raison que nous appelons *irénique* une telle façon de procéder.

Lorsque la stratégie irénique est employée, l'intégration a une structure particulière que l'on schématisera de la façon suivante :

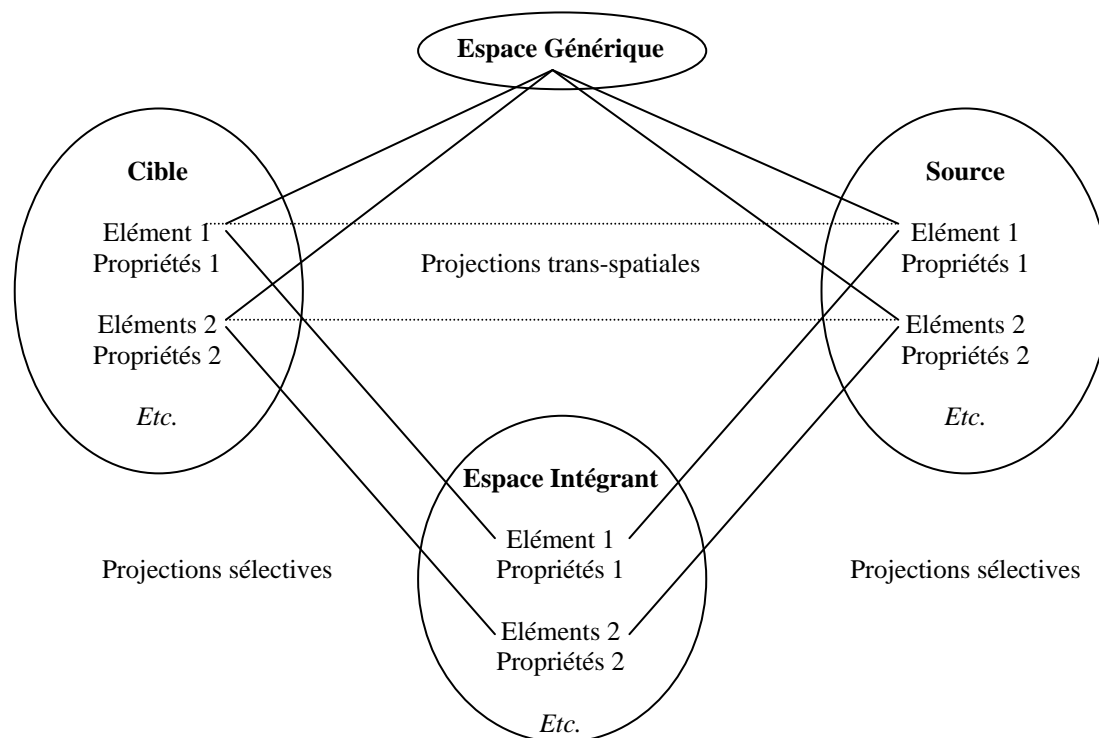


Figure 7-2 : structure de l'intégration dans le cas d'une stratégie irénique (symétrique)

Chaque élément contenu dans un espace initial trouve une contrepartie dans l'autre espace initial par l'intermédiaire des projections trans-spatiales. Ces deux éléments sont fusionnés dans l'espace intégrant, et leurs propriétés sont projetées dans l'espace intégrant sans entrer en conflit puisqu'ils partagent un motif sémantique complexe commun. Ce principe fonctionne pour tous les éléments thématiques dans les espaces initiaux.

La stratégie irénique, en tant qu'elle cherche à maximiser les relations rhétoriques, implique une structure en miroir où chaque élément d'un espace initial correspond à un seul élément de l'autre espace initial (lexicalisé ou par réécriture). Pour cette raison, nous parlons aussi d'une stratégie symétrique.

Pour illustrer ce schéma, reprenons l'exemple (116). Au cours de sa métaphore filée, Du Bellay fait correspondre les langues et les plantes. Il explore de façon symétrique les propriétés respectives à ces deux thématiques et les fusionne dans l'espace intégrant sur la base d'un motif commun. Par exemple, la question de la croissance (motif sémantique commun à la thématique des plantes comme à celle des langues), contenue dans l'espace générique, se traduit par une série de fusions non conflictuelles dans l'espace intégrant : la naissance de la langue est comparable aux racines de la plante, et en toute fin du processus de croissance, la grande éloquence est comparable à un fruit.

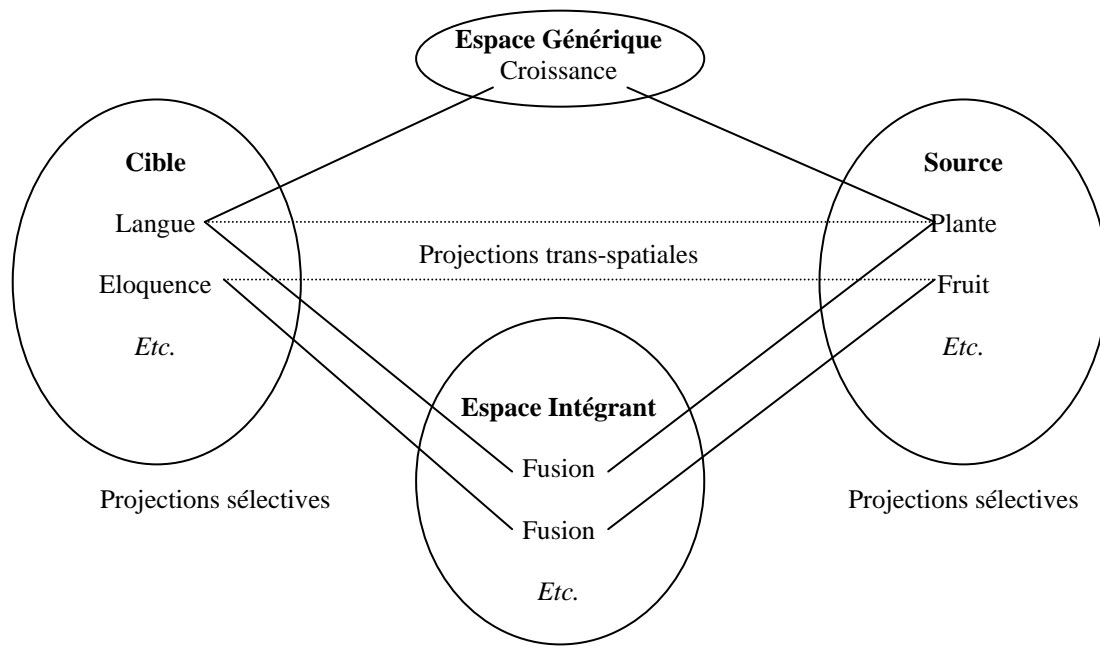


Figure 7-3 : réseau d'intégration partiel induit par l'exemple (116)

Les correspondances Langue - plante, Eloquence - fruit ne sont que quelques rapprochements parmi ceux qui sont opérés par Du Bellay. Mais pour tous les autres éléments, le schéma reste identique : à chaque élément de la source correspond un élément unique dans la cible.

Dans de telles circonstances, l'espace intégrant, en tant qu'il est le lieu où se construit l'impression référentielle (section 5.3.4), nous donne à voir une scène compacte, cohérente, autonome, où chaque élément tient un rôle pertinent par rapport au reste du réseau d'intégration. Le degré d'indétermination qui caractérise toute métaphore est donc ici ramené à son plus bas niveau, soulevant chez les locuteurs le sentiment d'une élaboration où n'existe aucun conflit, pour tout dire, une élaboration irénique. Ce cas est habituellement celui que la plupart des auteurs entendent par « métaphore filée ». Il n'est, pour nous, qu'un cas particulier de la métaphore filée.

7.3.4 Stratégie asymétrique

La stratégie de décompactage et la stratégie irénique n'épuisent pas à elles seules les possibilités de thématization qu'offre la métaphore filée. Deux autres possibilités existent, qui ont en commun de thématizer un espace initial au détriment de l'autre. La première consiste à construire et à structurer la source, la seconde, au contraire, privilégie les éléments appartenant à la cible.

7.3.4.1 Thématisation de la source

Le renforcement des éléments attachés à la source n'est rien d'autre que l'application du principe de topicalité asymétrique, selon lequel les informations contenues dans la source sont privilégiées par rapport à ceux de la cible (section 4.3.2.5).

Considérons l'exemple suivant :

(133) *Les Aztèques éventraient couramment, qu'on raconte, dans leurs temples du soleil, quatre-vingt mille croyants par semaine, les offrant ainsi au Dieu des nuages, afin qu'il leur envoie la pluie. C'est des choses qu'on a du mal à croire avant d'aller en guerre. Mais quand on y est, tout s'explique, et les Aztèques et leur mépris du corps d'autrui, c'est le même que devait avoir pour mes humbles tripes notre général Céladon des Entrayes, plus haut nommé, devenu par l'effet des avancements une sorte de dieu précis, lui aussi, une sorte de petit soleil atrocement exigeant²⁶¹.*

Dans cet exemple, Céline met en relief une thématique construite autour de la religion Aztèque (espace source), thématique qu'il structure de façon détaillée, afin d'en faire bénéficier une autre thématique, à savoir la guerre de 14 (la cible) dont il ne dit pratiquement rien. L'espace intégrant hérite alors du cadre conceptuel de la religion, et le domaine de la guerre est entièrement inséré dans ce cadre. Le général des Entrayes fusionne avec le soleil, en acquiert l'aspect insatiable, mais hérite toutefois du qualificatif de *petit* que détermine l'expression figée *petit chef*, directement issue de l'espace cible.

Dans l'approche de Grady et al., la topicalité asymétrique est une spécificité formelle de la métaphore. C'est ce principe qui permet de distinguer les intégrations métaphoriques de celles qui ne le sont pas (comme les moines bouddhistes de l'exemple (54) ou le débat avec Kant dans l'exemple (55)).

Pour notre part, nous considérons que la topicalité asymétrique est une stratégie particulière, sans doute la plus employée dans la métaphore, mais elle est loin de rendre compte à elle seule de toutes les possibilités. Une intégration qui fait intervenir une thématisation de la source peut se schématiser de la façon suivante :

²⁶¹ (Céline, *Voyage au bout de la nuit*)

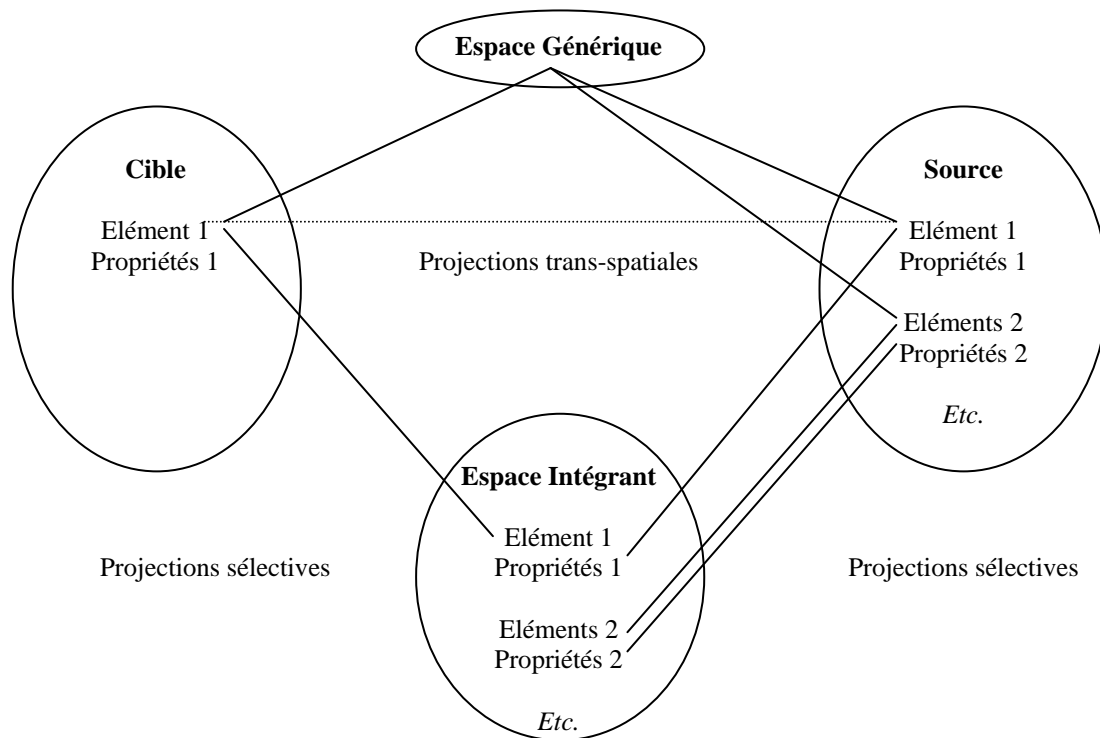


Figure 7-4 : structure de l'intégration dans le cas d'une thématisation de la source (asymétrique)

C'est sur ce modèle que l'exemple (133), tiré de Céline, se décrit : l'espace source contient les éléments attachés à la thématique de la religion. Ces éléments permettent d'exploiter et de structurer cette thématique selon différents aspects : le sacrifice humain pour un Dieu des nuages qui n'est autre que le soleil. Tous ces éléments (qui sont aussi bien constitués de scénarii, que d'éléments lexicaux et de propriétés sémantiques attachées à ces éléments) sont sélectionnés et projetés dans l'espace intégrant. Le seul et unique élément hérité de l'espace cible est la personne du général Céladon des Entrayes.

7.3.4.2 Thématisation de la cible

Nous avons une illustration du renforcement des éléments attachés à la cible dans l'exemple de Proust (exemple (109)). Dans cet énoncé, comme nous l'avons dit dans la section 6.3.1.3, la cible a pour élément la guerre de 1870 et les soldats qui y participent, tandis que le lion et ses propriétés culturelles sont contenus dans l'espace source. Or ce sont bien les informations de l'espace cible qui sont prises en compte dans l'espace intégrant (*misérables, fous, ils ne valent plus la corde pour les pendre*) au détriment, justement, des éléments culturellement attachés à l'espace source (*courage, noblesse, etc.*).

Nous sommes alors dans une configuration inverse à la stratégie précédente, où ce sont les éléments de la cible qui sont construits dans le texte, pour être intégrés dans l'espace intégrant. La thématisation de la cible est sans doute moins utilisée que la thématisation de la source. Néanmoins, elle permet de déterminer des effets de sens d'une étonnante efficacité.

Nous aurons l'occasion de le constater dans la section 8.2.2, lorsque nous parlerons de la métaphore filée dans le parler ordinaire.

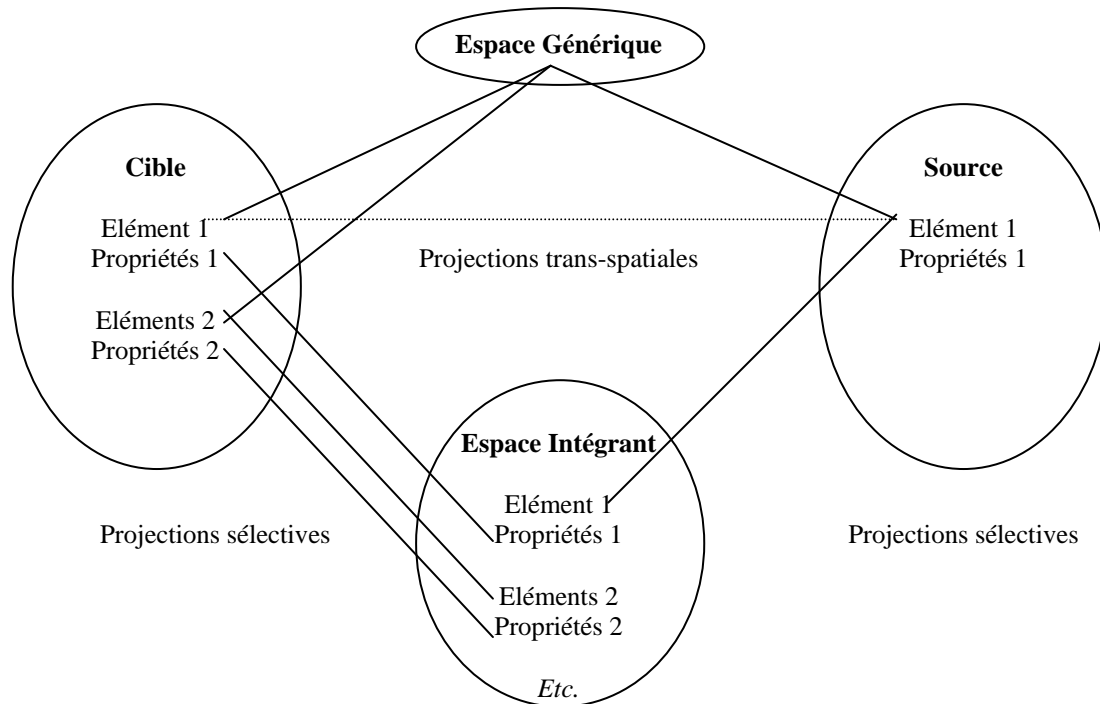


Figure 7-5 : structure de l'intégration dans le cas d'une thématisation de la cible (asymétrique)

7.4 Second classement général des emplois

Nos quatre stratégies, à savoir le décompactage, la stratégie symétrique et les deux stratégies asymétriques (avec un renforcement de la source ou de la cible), entretiennent des rapports évidents avec les topologies avancées par (Fauconnier & Turner 1998) dont nous avons parlé dans la section 4.3.2.5²⁶². La classification opérée par Fauconnier & Turner ne peut toutefois pas être confondue avec la nôtre pour plusieurs raisons :

1.) Les critères employés par Fauconnier & Turner pour définir une articulation particulière (*one-sided*, *two-sided*, *etc.*) font référence à des cadres conceptuels, qu'ils soient organisateurs, spécifiques ou incidents. Pour notre part, nous avons préféré resituer nos critères par rapport au texte proprement dit, et non à des unités d'organisation cognitives (ce que sont effectivement les *frames*). Pour cela, nous nous servons du concept de thématisation, qu'on peut formaliser avec l'appareillage conceptuel de la sémantique interprétative.

²⁶² Nous avons abordé en particulier trois configurations : *one-sided networks*, *two-sided networks*, *asymmetric two-sided networks*.

2.) Notre hypothèse de travail se fondant sur une distinction entre logique de conformité et logique d'intégration, il nous est permis d'innover une stratégie que Fauconnier & Turner ne pouvaient prendre en compte, à savoir le décompactage. Le décompactage, en effet, n'a de sens que si l'on admet l'existence d'un conflit entre deux dynamiques de constitution du sens. C'est par ce moyen que nous rendons compte de la syllepse de métaphore, et par la même occasion, de l'effet zeugmatique.

Une fois admise l'existence de ces quatre stratégies, nous sommes amenés à reconsidérer le Tableau 6-1 et à compléter la partie droite qui pointe aussi notre objet d'étude :

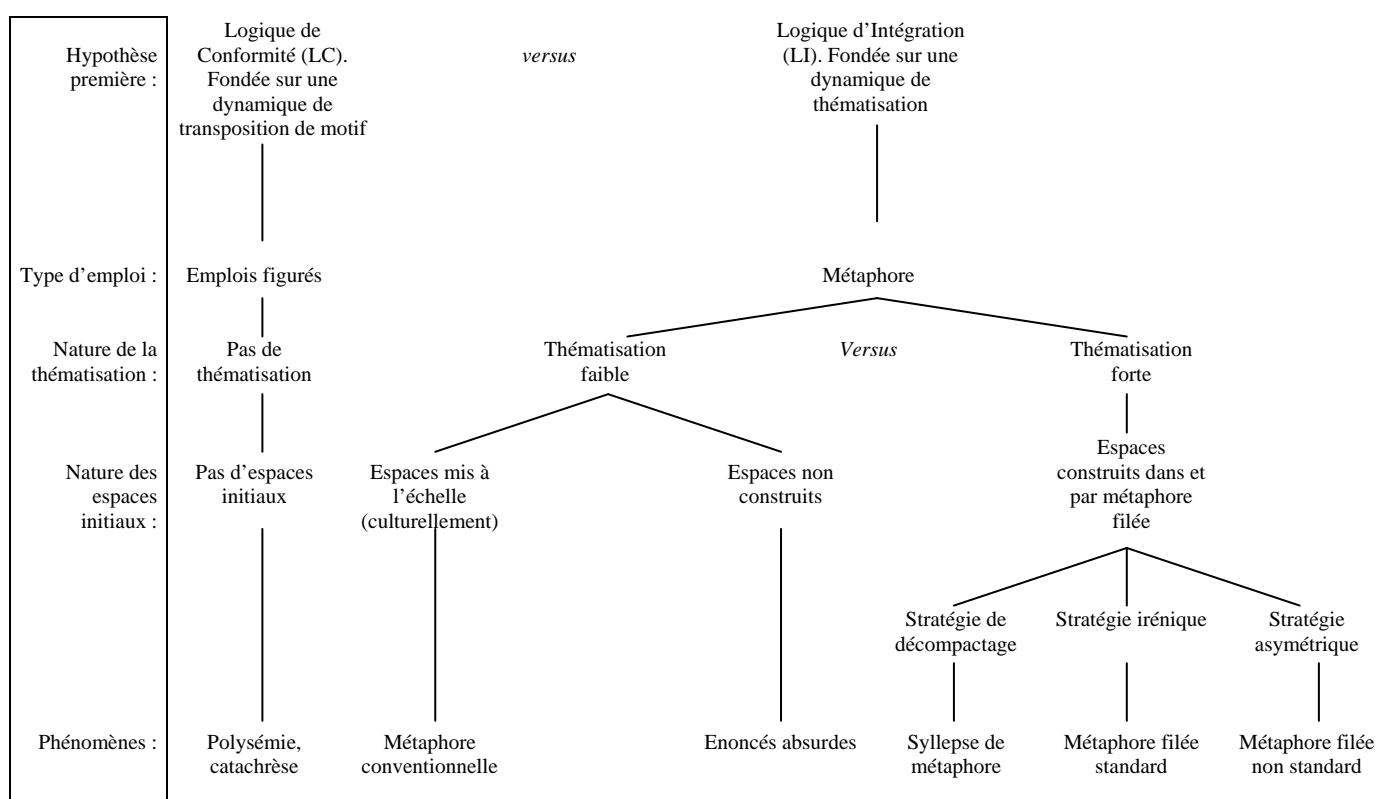


Tableau 7-2 : classement général des emplois (2)

La métaphore filée peut être classée en fonction de trois stratégies distinctes, trois manières de construire, de structurer et d'articuler les espaces initiaux :

1.) Le décompactage donne le sentiment d'un passage d'un sens abstrait à un sens concret. Selon nous, l'explication réelle du phénomène doit toutefois être reprise à un autre niveau : le décompactage installe un conflit entre une LC et une LI. C'est de cette manière que nous rendons compte des syllepses de métaphore et incidemment, de l'effet zeugmatique. Les exemples (123) à (126) mettent tous en jeu ce conflit entre une dynamique de transposition et une dynamique de thématization. Par la même occasion, la mise en relief du décompactage

nous permet en retour de renforcer la valeur de notre hypothèse première qui consiste à distinguer ces deux logiques de constitution du sens.

2.) La stratégie irénique (ou symétrique), au contraire, consiste à harmoniser LC et LI. En ce sens, décompactage et stratégie irénique s'opposent. Les analyses classiques de la métaphore filée se sont surtout penchées sur ce dernier type d'articulation, où les deux espaces initiaux sont structurés en « miroir », c'est-à-dire où chaque élément d'un espace initial trouve une et une seule contrepartie dans l'autre espace initial (d'où le qualificatif de symétrique). Cette articulation étant privilégiée dans la plupart des études, les auteurs en ont conclu que la métaphore filée consistait en une réalisation non conflictuelle d'un maximum de relations rhétoriques. Cette stratégie n'est pourtant qu'un cas particulier de la métaphore filée et ne doit pas nous faire perdre de vue les autres manières d'architecturer les espaces initiaux.

3.) Les stratégies asymétriques consistent à thématiser les éléments d'un espace initial au détriment des éléments de l'autre espace. De fait, deux possibilités existent : a.) la thématisation de la source, qui reprend en fait le principe de topicalité asymétrique avancé par Grady et al. C'est le cas habituellement utilisé dans la métaphore filée (comme dans l'exemple (133)) ; b.) elle ne doit pas être confondue avec une autre possibilité qui consiste à thématiser les éléments de la cible. Ce dernier cas, dont on trouve une illustration dans (109) où Proust thématise l'espace léonin selon une nouvelle orientation, semble plus rare. Cette dernière stratégie présente toutefois des propriétés intéressantes que nous aborderons plus loin (section 8.2.2).

7.5 Un formalisme notationnel

A ce stade de notre travail, une petite précision s'impose. Dans la section 4.3 de ce travail, nous avons présenté le formalisme généralement employé pour décrire le processus d'intégration. Ce formalisme représente les espaces mentaux par des cercles et les projections par des traits. Il s'agit d'un formalisme notationnel, c'est-à-dire un ensemble fini de notations particulières utilisées dans un sens toujours identique. En aucun cas on ne doit penser que ce formalisme correspond à un véritable modèle. La représentation graphique d'un réseau d'intégration (comme par exemple dans la Figure 4-3, Figure 5-1 et la Figure 7-3) n'est pas une modélisation des phénomènes mis en jeu, mais bien une description structurée à l'intérieur d'un formalisme notationnel. La description de nos propres exemples reprend ce

formalisme. De fait, confondre un formalisme notationnel et un modèle à part entière reviendrait à confondre description, explication et prédiction : le formalisme notationnel n'a pas d'autre objectif que de décrire un phénomène, et dans une certaine mesure, de l'expliquer ; un modèle permet de franchir un pas supplémentaire vers l'explication par sa capacité à prédire des résultats. Concernant la logique d'intégration, un tel modèle n'existe pas à l'heure actuelle.

Si la théorie de l'intégration est relativement précise sur la disposition des espaces mentaux et des projections (trans-spatiales et sélectives), elle l'est moins quant à la formalisation du contenu des espaces mentaux : ils peuvent faire intervenir des informations de nature très hétérogène (scénarii, cadre conceptuel, point de vue, *etc.*). Pour notre part, ce contenu est d'abord déterminé par la thématization. Ce contenu consiste alors à lister les sémèmes lexicalisés et leurs traits sémantiques. Mais comme nous l'avons montré dans la section 6.3.1.2, la thématization est aussi un concept hétérogène qui peut se décliner selon diverses orientations, que ce soit dans le cadre de la grammaire de texte, de la grammaire cognitive ou de la sémantique interprétative. Dans la suite de ce travail, nous serons donc amenés à formaliser cette thématization avec tous les concepts qui nous sembleront utiles. Nous pouvons de la sorte faire appel, sans aucune discrimination, à l'opposition thème - rhème, aux concepts d'ajustement de focale et de profilage, à la structuration sémique du lexique mis en jeu, mais aussi à la structure argumentale des énoncés ainsi que les processus inférentiels qu'ils mettent en jeu. L'intégration conceptuelle n'ayant elle-même aucun formalisme homogène pour les contenus des espaces mentaux, et n'ayant pas nous-mêmes l'ambition d'élaborer ce formalisme²⁶³, nous nous servirons indistinctement et de façon *non critique* de tout ce qui nous semble utile.

Notre objectif se place en fait à un autre niveau. La finalité de ce travail est de mettre en relief un certain nombre de propriétés de la métaphore et de la métaphore filée par rapport aux concepts que nous avons définis précédemment. Aussi, le formalisme que nous utilisons dans ce travail, et en particulier, dans les lignes qui suivent, n'a pas d'autre rôle que d'étiqueter nos représentations de façon un peu homogène.

La métaphore filée se déploie dans le temps de l'énonciation. Les cas d'intégration polyphonique observés dans la section 7.1, montrent à quel point la situation chronologique des énoncés est importante. De ce fait, nous considérons qu'il est fondamental de donner une

²⁶³ Nous ne disposons d'ailleurs ni du temps, ni des moyens que demanderait un tel travail.

représentation de l'évolution chronologique du réseau d'intégration en fonction du déroulement de la métaphore filée. Nous présenterons donc certains des exemples qui vont suivre sous la forme d'étapes successives, où chaque étape sera à comprendre comme une « photographie » du réseau d'intégration à un moment donné de l'énonciation.

Une telle présentation nous permettra d'illustrer les moyens par lesquels il est possible de faire évoluer un réseau d'intégration. Nous confirmerons en retour le fait qu'un réseau d'intégration est d'abord à comprendre comme une structure modifiable, temporelle et dont la stabilité est transitoire.

Chapitre 8 : La métaphore filée dans le parler ordinaire

8.1 *Tenir les murs* : une activité problématique

Dans le dialecte algérien, la dérivation morphologique *hitiste*²⁶⁴ est à l'origine d'une métaphore relativement courante dans le milieu des banlieues françaises, et qui consiste à répondre, lorsqu'on demande à quelqu'un ce qu'il fait dans la vie :

(134) *Je tiens les murs*²⁶⁵.

Si l'on considère l'énoncé (134) et que nous le mettons en rapport avec notre répartition des emplois (telle qu'elle est schématisée dans le Tableau 7-2), nous nous apercevons qu'il fait partie des cas de thématization faible. En effet, cet énoncé n'est pas une métaphore filée et ne construit aucun espace initial. Dès lors, si l'on respecte notre répartition, un tel énoncé présente l'alternative suivante : 1.) soit il correspond à une métaphore conventionnelle ; 2.) soit il doit être considéré comme un énoncé absurde ; 3.) soit il correspond à un emploi figuré.

Dans le premier cas, il faudrait prouver que cet énoncé se fonde sur des espaces initiaux préformatés, culturellement partagés, déterminant de la sorte une intégration non problématique, prévisible et présentant un faible degré d'indétermination. Dans le second cas, il faudrait prouver que cet énoncé se fonde sur des espaces initiaux lacunaires, peu ou pas construits, qu'il présente de la sorte un grand degré d'indétermination et par conséquent, qu'il détermine une multitude d'interprétations dont aucune ne peut être privilégiée par rapport aux

²⁶⁴ *Hitiste* est une composition du morphème *hit* [□ E φ τ 1] (« mur ») et du suffixe français « -iste » (sur le modèle de « plagiste ») et pourrait être directement traduit par « muriste », comme le fait d'ailleurs Fellag dans son spectacle (cf. exemple (135)). Cette construction morphologique s'est lexicalisée (aucun sentiment d'innovation n'est aujourd'hui ressenti par le locuteur algérien) pour désigner de façon très précise les jeunes chômeurs algériens.

²⁶⁵ Une autre source de cette métaphore se retrouve aussi dans une habitude propre aux enseignants des lycées et collèges français, qui consistait à reprocher l'attitude désinvolte des élèves qui s'adosent aux murs.

autres. Dans le dernier cas, il faudrait montrer que l'énoncé se contente de jouer sur la transposition d'un ou de plusieurs motifs sémantiques.

Tout l'intérêt de cet exemple, justement, tient dans le fait qu'il peut être classé indistinctement dans ces trois types d'emplois et que cette répartition dépend en fait des locuteurs. Pour certains, l'énoncé *tenir les murs* est une métaphore conventionnelle et se fonde effectivement sur des espaces initiaux parfaitement préstructurés. Pour d'autres, ce même énoncé est un énoncé absurde, énigmatique, dont l'énigmaticité s'explique par le fait qu'il implique des espaces initiaux lacunaires, non construits. Pour une dernière catégorie de personnes, enfin, l'énoncé s'interprète relativement naturellement par la transposition d'un motif sémantique porté par le lexique mis en jeu. Pour chaque solution, toutefois, l'interprétation de l'énoncé change considérablement. Une telle variation, comme nous allons le montrer, confirme en retour de façon éclairante la valeur de la répartition schématisée dans le Tableau 7-2 : notre tableau correspond en effet à une réalité interprétative.

8.1.1 *Tenir les murs* : une métaphore conventionnelle

Analysons la première solution de notre alternative, à savoir lorsque l'énoncé (134) est perçu comme une métaphore conventionnelle : dans les banlieues, en effet, l'expression *tenir les murs* est utilisée conventionnellement pour dire que l'on se trouve au chômage.

Pour un certain nombre de locuteurs habitant les banlieues, une telle métaphore s'explique parfaitement bien puisqu'ils sont eux-mêmes régulièrement amenés à observer, ou à s'intégrer à ces grappes de jeunes gens, soigneusement alignés contre les murs des cités, debout ou bien assis, immobiles durant toute la journée. Ces jeunes gens prennent ainsi l'allure purement fonctionnelle des étais, ces charpentes inclinées qui permettent de soutenir provisoirement un mur ou un plancher lorsqu'ils sont en construction.

La pleine compréhension de cette métaphore requiert donc la connaissance d'un contexte socioculturel partagé par tous les banlieusards, et en particulier, de cette caractéristique, propre à tous les jeunes inactifs, d'être adossé aux murs²⁶⁶. La photo suivante est tirée d'un ouvrage intitulé *Allah O Akbar, voyages dans l'islam militant* (1994, Phaidon Press Limited). Elle illustre bien cette position particulière qu'occupent les jeunes inactifs par rapport au mur :

²⁶⁶ Dans le même ordre d'idée, les *piliers de bars* sont eux aussi d'excellents exemples de cette sorte d'inactivité à la fois architecturale et faussement fonctionnelle (les bars n'ont pas besoin de piliers supplémentaires pour tenir), avec cette spécification introduite par le *pilier* qui reprend à son compte la position toujours verticale, bien qu'avachie, des habitués dans l'espace clôt que représente le bar.



La légende de cette photographie est la suivante : « Jeunes chômeurs dans la Casbah d'Alger. On les appelle les hitistes, "ceux qui tiennent les murs". (p50-51) »²⁶⁷.

Dès lors, plusieurs indices nous signalent que l'énoncé (134) construit un espace intégrant. Il y a d'abord cette difficulté que tout le monde perçoit à peu près unanimement : la plupart des murs tiennent tout seuls, et l'une de leurs caractéristiques, à l'intérieur des cités, est justement de se dresser avec une permanence qui prend généralement dans l'esprit des habitants la dimension d'une fatalité. Il y a aussi ces propriétés émergentes, qui ne sont contenues dans aucun des espaces initiaux même si elles sont liées à la contradiction dont nous venons de parler, et qui peuvent se paraphraser de la manière suivante : l'ennui, la morosité, le désœuvrement, l'absurdité et surtout, comme nous l'avons vu, la personne qui répond ainsi indique par la même occasion qu'elle se trouve au chômage. Pour parvenir à faire émerger ces propriétés, en d'autres termes, pour comprendre l'intérêt de cette métaphore, le locuteur est amené à construire le réseau d'intégration suivant²⁶⁸ :

²⁶⁷ Ce document nous a été communiqué par A. Tifrit. Nous l'en remercions.

²⁶⁸ Afin de ne pas surcharger le schéma, nous ne mentionnerons que les projections sélectives.

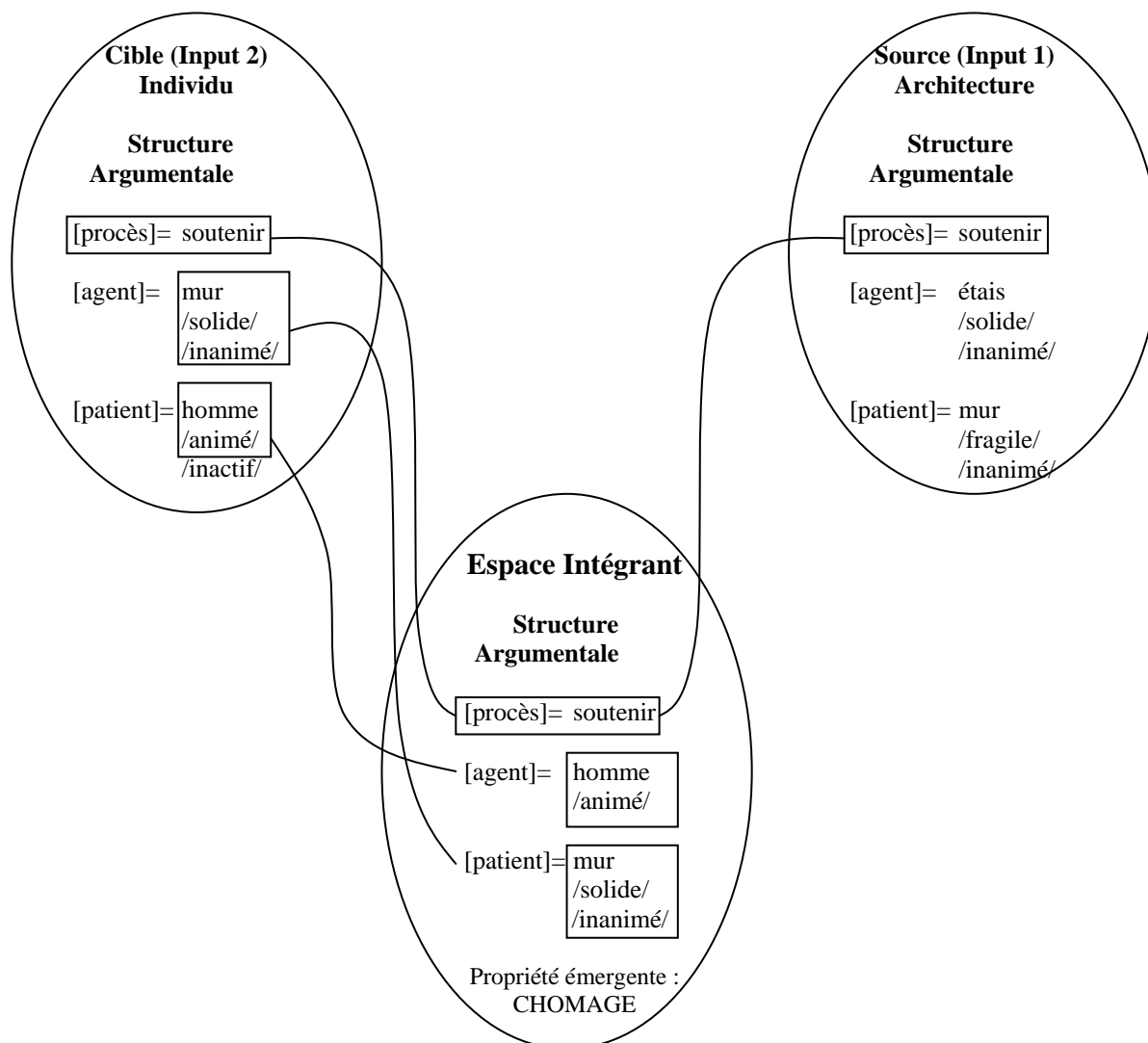


Figure 8-1 : réseau d'intégration induit par tenir les murs

L'espace générique présente l'information partagée par tous les autres espaces, à savoir un rapport de consolidation entre un agent (qui soutient) et un patient (qui bénéficie du soutien). Dans la cible, l'agent est un mur solide dont l'activité consiste à soutenir le dos d'un ou plusieurs individus qui souhaitent s'y adosser, généralement dans l'intention de se reposer. Dans la source, en revanche, ce sont les étais qui sont les agents d'un processus de consolidation, où ils maintiennent des murs fragiles parce qu'en cours de construction.

Dans l'espace intégrant, les rôles vont, pour ainsi dire, s'inverser : les individus de l'espace initial 2 deviennent les agents et prennent le rôle des étais de l'espace 1, pour soutenir les murs hérités de l'espace 2, à savoir ceux qui sont solides. D'où une contradiction, qui n'apparaît qu'à l'intérieur de l'espace intégrant et qui mène, par inférence, à une série de propriétés émergentes originales : dans l'espace intégrant les individus (hérité de la source) sont des agents dont l'activité ne peut être que problématique puisqu'elle consiste à soutenir

des murs qui n'en ont pas besoin (hérité de la cible). En d'autres termes, cette activité, telle qu'elle est structurée dans l'espace intégrant, n'en est pas véritablement une. En raison de cette contradiction, l'espace intégrant met en scène, dans une reprise minimaliste et sans mouvement du mythe de Sisyphe, cette pseudo activité qu'est le chômage. Il réintroduit aussi toutes les propriétés (absurdité, désenchantement, *etc.*) qui sont liées à ces situations où l'activité s'auto-neutralise par sa nature même. *Tenir les murs*, en tant que résultat d'un calcul intégrant où les murs en question n'ont justement pas besoin d'être tenus, est l'équivalent moderne et dépouillé de ces punitions antiques qui consistent à remplir d'eau des tonneaux percés et rouler des cailloux sur une pente abrupte²⁶⁹.

De telles propriétés émergentes, comparables aux implications contextuelles de Sperber et Wilson, ne sont accessibles ni par l'intermédiaire des deux espaces initiaux ni par l'information sémantique contenue dans le lexique mis en jeu : seul l'espace intégrant, par sa structure logique et pragmatique, peut mettre en scène cette contradiction d'où dérive, par inférence, la notion d'un chômage vu sous son aspect le plus absurde.

Si l'énoncé (134) est perçu comme une métaphore conventionnelle, c'est donc bien parce que les espaces initiaux impliqués par l'intégration sont fortement structurés et culturellement partagés par un certain nombre de locuteurs (en l'occurrence, la plupart des jeunes banlieusards). Pour le dire autrement, ces espaces sont mis à l'échelle par la pratique régulière d'un contexte socioculturel (les banlieues françaises).

Comme nous l'avons souligné en mainte occasion, de tels espaces initiaux peuvent toutefois être re-thématisés, volontairement reconstruits par un locuteur particulier pour répondre à de nouveaux objectifs.

Considérons l'exemple suivant, dans lequel un humoriste algérien revient sur les *hitistes* algériens :

(135) *Mohamed, lui, c'était un hitiste. Pour ceux qui ne parlent pas l'arabe, hitiste c'est... euh... « muriste », c'est un « muriste ». Le hitisme c'est la nouvelle philosophie algérienne. Le « hit » en arabe c'est « mur » en français, enfin tous les jeunes qui sont mûrs pour le « hit ». Alors c'est tous les jeunes, les jeunes*

²⁶⁹ A ce titre, un tel énoncé ouvre la voie à une multitude de développements thématiques potentiels : on peut ainsi tenir compte du fait que le chômage est considéré, par ceux qui le subissent, comme la punition d'un Dieu aussi inaccessible et cruel que les dieux antiques : le capitalisme et son avatar, la crise sociale. Pour le dire en d'autres termes, le chômage est une question de destin dont les humains sont les victimes impuissantes. Cette *fatalité*, qui vient charger la notion de *chômage*, a alors l'avantage de présenter le capitalisme et la crise sociale sous la forme de divinités pour qui la justice est avant tout partielle. C'est donc toute une élaboration du sens qui est rendue possible par l'énoncé (134), élaboration qui doit toutefois être thématisée pour être réalisées.

chômeurs, enfin tous les jeunes qui sortent des universités, des écoles et qui ont le diplôme de hitiste quatrième degré, vont rejoindre les chômeurs au mur. Mais Mohamed, lui, c'était un vétéran du hitisme. C'est un des membres fondateurs du hitisme. Mohamed était docteur en « hitologie ». Il était number one au « hit » parade. Mohamed, depuis des années et des années, il est là du matin jusqu'au soir avec ses amis hitistes collés au mur toute la journée, du matin jusqu'au soir ils sont là, et ils regardent passer la vie. Dès fois le soir, le mur il rentre chez lui et eux, ils sont encore là²⁷⁰.

Si l'on met de côté les nombreux jeux de mots qui jalonnent le texte et que l'on se concentre sur la dernière phrase, on observe ici encore les traces d'une intégration conceptuelle. Celle-ci implique toutefois un réseau d'intégration légèrement différent que le précédent.

Ce dernier énoncé, dans lequel *le mur rentre chez lui*, ne semble pas métaphorique : même si la plupart des gens sont pris d'un certain sentiment d'inconfort sémantique à l'idée d'un mur qui rentre chez lui pour y dormir, et que le sens littéral semble suffisamment étrange pour solliciter la recherche d'un sens figuré, il apparaît que le terme de « murs » ne renvoie pas à autre chose que ce qu'il désigne naturellement²⁷¹. L'énoncé serait donc moins métaphorique que participant simplement d'un univers à la Lewis Carroll.

La dernière phrase du passage (135), en donnant un caractère animé aux murs, renverse toutefois une opinion relativement répandue : ces murs des banlieues, qu'on pensait caractéristiques d'une urbanisation monstrueuse, apparaissent finalement comme beaucoup plus « vivants » que les jeunes états au chômage dont nous parlions, puisqu'ils ont la possibilité de rentrer chez eux pour y dormir.

Le texte de Fellag a donc pour conséquence de structurer les espaces initiaux selon une orientation beaucoup plus précise que dans la Figure 8-1. Ce ne sont plus seulement les rôles qui sont inversés. Nous assistons en fait dans l'espace intégrant à une véritable commutation des propriétés attachées aux murs (dans l'espace source) et aux jeunes (dans l'espace cible) : le trait /animé/ passe des individus de l'espace cible aux murs de l'espace source, et inversement, le trait /inanimé/ des états passe aux individus.

Le schéma suivant permet d'illustrer ce phénomène. Nous ne faisons figurer que les projections sélectives, étant donné que toutes les autres restent identiques :

²⁷⁰ (Fellag, « Le hitiste », extrait du spectacle *Djurdjurassique Bled*)

²⁷¹ Contrairement à quelque chose comme « Les rats quittent le navire », où deux lectures sont possibles : une interprétation littérale dans laquelle les rats quittent effectivement le navire, et une interprétation non littérale où les rats renvoient à des individus.

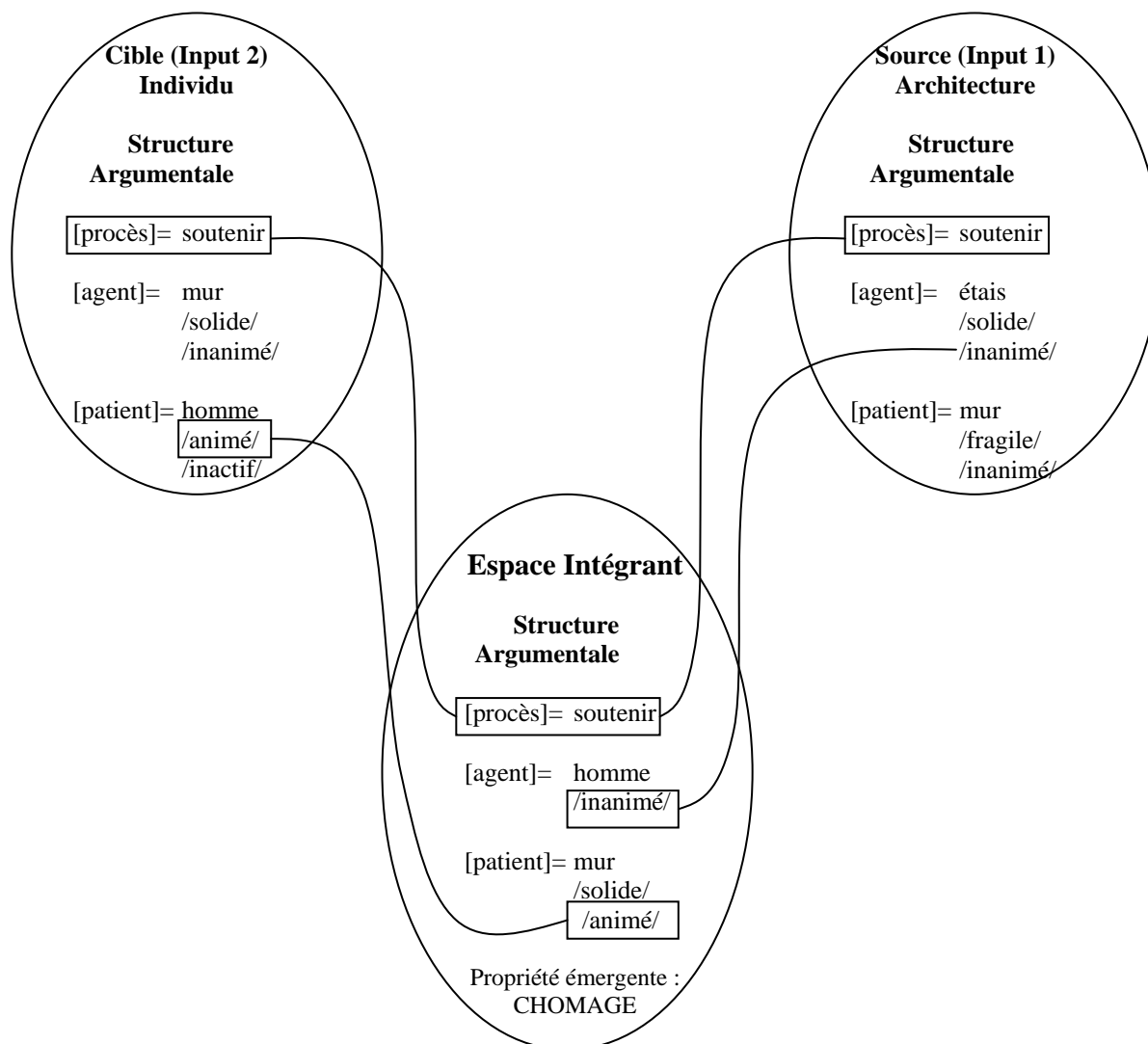


Figure 8-2 : réseau d'intégration induit par l'énoncé (135)

Sur la question des scènes atypiques, et pour renforcer notre point de vue, nous aimerions souligner que l'intérêt de l'intégration telle qu'elle se déroule dans la Figure 8-2 ne s'arrête pas à ce que nous en avons dit. Dans cette capacité à élaborer de nouvelles scènes, la Figure 8-2 détermine une série de conséquences remarquables qui portent sur la classe des jeunes inactifs décrits plus haut, et que la plupart des locuteurs ressentent de manière à peu près identique, modulo leur bonne connaissance du contexte social banlieusard : lorsqu'on ôte brutalement le support contre lequel s'adosse quelqu'un, il tombe par terre et se relève plein d'une colère justifiée. Pourtant, à l'écoute de la dernière phrase de Fellag (exemple (135)), tout le monde sent bien que les jeunes chômeurs en question, une fois les murs rentrés chez eux pour y dormir, vont rester dans leur position initiale, à savoir cette inclinaison du corps d'environ 20 degrés par rapport à la verticale, normalement intenable dans la réalité physique. Cela est justement possible parce qu'on ne parle pas d'individus « normaux », mais de ces

jeunes particuliers construits à partir du réseau d'intégration schématisé dans la Figure 8-2 : il y a de fortes chances pour qu'ayant hérité du sème /inanimé/ inhérent aux états de la source, ils acquièrent aussi leur métallique rigidité.

On observe alors dans la Figure 8-2 une surenchère des propriétés émergentes déjà acquises dans l'énoncé (134) : l'inactivité (le chômage) est effectivement une activité (dont nous avons déjà décrit l'aspect absurde, dans son rapport analogique avec les punitions antiques), mais aussi une activité particulièrement inhumaine qui se traduit par une véritable solidification de soi, en même temps qu'un enracinement dans le sol analogue à celui des arbres les plus résistants, une immobilité si radicale que le jeune chômeur en devient insensible aux contraintes les plus tangibles de la gravitation, le plaçant ainsi en dehors de l'ordre naturel des choses. L'aspect dramatique du jeune inactif n'est donc pas seulement lié à l'absurdité de son « activité », mais aussi aux bouleversements physiologiques dont il est la victime, et qui lui ôtent les derniers vestiges d'une humanité que l'on pouvait encore percevoir dans Sisyphe et les Danaïdes. Plus encore, l'absurdité de cette pseudo-activité qui consiste à tenir les murs prend une dimension plus considérable encore : en même temps que les murs rentrent chez eux, c'est aussi l'ultime justification de cette pseudo-activité qui disparaît.

Dès lors, la scène que l'on peut tirer du réseau d'intégration construit par Fellag (Figure 8-2) est digne de l'enfer de Dante, tout en offrant un cadre qui peut s'enrichir de multiples manières : par exemple, un locuteur pourrait embellir l'espace intégrant avec ses propres conclusions implicites, et être amené de la sorte à construire la vision de centaines de jeunes gens, immobiles et silencieux, plantés dans le sol mais dont le corps est penché dans une inclinaison contre nature, à la façon de mégalithes branlants, recouverts de poussière et d'immondices (puisque exposés à toutes les intempéries), au beau milieu d'une cité fantastique d'où les murs seraient absents (puisque couchés). Cette scène ne peut soulever qu'une grande angoisse ou beaucoup d'amusement, selon les gens, et par la même occasion, donner une représentation saisissante, parce que condensée, de ce qu'est le chômage, et surtout, de la façon dont il est vécu dans les banlieues.

Quoi qu'il en soit, la rethématisation de Fellag respecte et illustre les principes que nous avons exposés dans la partie précédente : il est toujours possible de rethématiser une

métaphore conventionnelle pour la faire évoluer dans de nouvelles directions²⁷² ; une telle évolution reste impossible à prédire²⁷³.

8.1.2 *Tenir les murs* : un énoncé absurde

Dans la section précédente, nous sommes partis d'un contexte socioculturel à peu près bien déterminé, à savoir celui des banlieues (pour la France) et celui du contexte socioéconomique algérien. Ce contexte nous a fourni des espaces initiaux préformatés, culturellement partagés.

Par conséquent, nous avons été capables de construire, grâce au système de contraintes porté par les espaces initiaux, un espace intégrant dont les nombreuses propriétés émergentes n'étaient contenues dans aucun des espaces d'entrée : l'absurdité d'une activité qui n'en est pas vraiment une (et qui n'en est plus du tout une lorsque les murs rentrent se coucher), un immobilisme qui se traduit par des bouleversements physiologiques importants, et une marginalisation telle qu'elle va jusqu'à soustraire ceux qui en sont les victimes des contraintes gravitationnelles les plus courantes. L'espace intégrant construit donc une scène qui, si elle paraît fantastique, n'en est pas moins significative : il permet de structurer et de donner l'accès à une représentation complexe du chômage tel qu'il est vécu dans les banlieues.

De même, nous avons eu l'occasion de vérifier, avec l'élaboration singulière construite par Fellag (exemple (135) et Figure 8-2), qu'une métaphore conventionnelle peut toujours être reprise et filée dans des termes nouveaux par l'enrichissement du contenu des espaces d'entrée (ici, l'ajout des traits /animé/ et /inanimé/ qui commutent dans l'espace intégrant).

Pourtant, l'énoncé (134) a connu une aventure tout à fait particulière : sorti du groupe constitué par les jeunes banlieusards, et cela par l'intermédiaire des médias qui l'ont largement diffusé, cet énoncé est parvenu aux oreilles de personnes pour qui son origine restait relativement mystérieuse. Pour le dire en d'autres termes, les médias, en diffusant cet énoncé, l'ont aussi coupé de son contexte socioculturel, et donc de ses espaces initiaux.

²⁷² Du reste, les jeunes algériens, ceux-là même qui tiennent les murs, ont créé un néologisme pour rendre compte du produit de cette pseudo-activité : le *dégoûtage* (dérivé de *dégoût*). Les jeunes chômeurs insistent alors sur l'idée que le dégoût suinte littéralement de leur corps, tandis qu'ils se livrent à l'acte absurde de *tenir les murs* : ceci est alors d'une très grande cohérence avec le reste de l'intégration, puisque si tenir les murs est conceptualisé comme activité (bien qu'il s'agisse d'une pseudo-activité), le résultat de cette activité (en tant que toute activité produit un résultat) ne pouvait être que marqué à son tour comme un résultat dépréciatif.

²⁷³ Une autre rethématisation pouvait ainsi construire de façon plus précise le caractère animé des murs, contrairement aux précédentes qui spécifiaient le caractère inanimé des jeunes chômeurs : « Le syndicat des murs de banlieue revendique les 35 heures. », « Grève surprise des murs de banlieue : ils réclament plus de jeunes chômeurs pour les tenir ». Il va de soi que ces énoncés resteraient absurdes pour celui qui n'aurait pas suivi l'élaboration construite à partir de l'énoncé (134), qui dirige et contraint le calcul interprétatif vers une solution à peu près unique et partagée par la majorité des interlocuteurs, du moins, ceux pour qui le contexte banlieusard est une réalité vécue.

Pour les locuteurs qui n'ont pas connaissance de ce contexte, et par conséquent, qui ne bénéficient d'aucun espace initial structuré, l'énoncé (134) s'apparente alors à l'énoncé (104) dans lequel Paul est qualifié de termite. Pour ces locuteurs, (134) est un énoncé absurde et présente un degré d'indétermination maximal.

Pour cette raison, nous considérerons que le principe de décompactage ne peut pas s'appliquer dans le cas de la métaphore conventionnelle. Nous l'avons déjà prouvé dans le cadre d'une analyse trans-linguistique (section 7.2). Nous le démontrons à nouveau à l'intérieur d'une langue unique.

8.1.3 *Tenir les murs* : un emploi figuré

Confrontés à l'énoncé (134) sans en connaître l'origine, plusieurs personnes en sont restées à une interprétation relativement économique de *tenir les murs*, en établissant le lien avec une expression idiosyncrasique bien établie :

(136) *Tenir la place.*

Pour ces personnes, *tenir les murs* consiste donc à défendre quelque chose contre un ennemi potentiel. Si c'est la proximité syntagmatique des deux énoncés (134) et (136) qui conduit le locuteur à construire une interprétation spécifique, il n'en reste pas moins vrai qu'un calcul entièrement différent a lieu, puisque dans cet exemple, c'est la *gestalt* fonctionnelle de *mur*, telle que la définit Cadiot, qui est activée : la notion de *mur* dans *tenir les murs* (pour cette interprétation) se ramène effectivement à la notion de *protéger, défendre*. Par la même occasion (et toujours pour cette interprétation) on remarque qu'il est difficile d'appliquer les méthodes de l'IC, puisqu'il est impossible de distinguer deux espaces distincts aptes à être composés dans un espace intégrant : l'information sémantique contenue dans le lexique mis en jeu, contrairement à l'énoncé (134), suffit à retrouver le sens *défendre / protéger*.

« Si le mot [mur] permet de dénommer un type de construction, sa signification de base n'apparaît que dans la diversité de ses emplois. On découvre alors qu'il signifie prioritairement (en fait, selon nous, exclusivement) les fonctions de cette construction : séparer, protéger, défendre. D'où les expressions idiomatiques et/ou figurées : mur de glace, mur de haine, passer le mur du son, se taper la tête contre les murs, aller dans le mur, être au pied du mur, les murs ont des oreilles, faire le mur, coller au mur. [...] Il y a ainsi une notion plus intentionnelle, plus relationnelle, douée d'une dynamique interne dans la signification d'un lexème. Cette notion n'est pas formulable en termes d'appartenance catégorielle. D'où la nécessité de ce que nous avançons sous le terme de "principe de conformité" ... »

Autrement dit, *tenir les murs* (pour « défendre protéger ») est un exemple qui met en jeu les mêmes mécanismes sémantiques que dans les emplois que nous qualifions de figurés, c'est-à-dire, les emplois qui font intervenir la transposition d'un motif sémantique, dont les exemples suivants font partie :

(137) *mur de glace, mur de haine, mur de chaleur, mur du son, etc.*

Pour d'autres personnes, en revanche, *tenir les murs* est devenue une façon élégante, économique, pertinente et cohérente de dire qu'ils tâchent de « limiter les dégâts et évitent que tout s'écroule ». Ici encore, cette glose n'est pas, selon nous, le résultat d'une intégration conceptuelle : il n'y a aucune pertinence à rechercher deux espaces distincts pour parvenir à l'interprétation « limitation des dégâts ». Au contraire, il y a de fortes chances pour que le locuteur se contente de transposer un motif sémantique, non pas lié à *mur*, mais propre cette fois-ci au verbe *tenir*.

Grossièrement, nous considérerons que *Tenir un X*, c'est avant tout empêcher ce X de suivre son mouvement propre (et non pas, comme le propose une approche référentielle, l'acte de refermer la main sur quelque chose)²⁷⁴. Et comme les murs n'ont pas de mouvement propre directement identifiable (contrairement à *tenir la porte*, où l'on sent bien que la porte a tendance à vouloir se refermer), celui qui vient en premier lieu à l'esprit, c'est celui de leur dégradation.

Si les analyses sémantiques que nous proposons restent relativement succinctes, nous garderons néanmoins en mémoire que ces deux interprétations font clairement appel à la LC : dans la première, c'est le motif sémantique de *mur* qui est requis pour l'interprétation « défendre / protéger », tandis que dans la seconde, c'est plutôt celle de *tenir* qui entre en jeu pour aboutir à l'interprétation « limitation des dégâts ». On a donc en tout et pour tout trois interprétations distinctes que nous noterons, par commodité, de la façon suivante :

(138) *Je tiens les murs* (« chômage ») +IC

(139) *Je tiens les murs* (« protéger / défendre ») +LC

²⁷⁴ Cette analyse est créée pour les besoins de la cause : il faudrait la préciser et la confronter à l'ensemble des données. A première vue, toutefois, elle ne nous semble pas totalement fautive : *tenir son chien, tenir à quelqu'un, tenir le cap, etc.* nous semblent tous participer de ce même principe, à savoir empêcher X de suivre un mouvement qui lui est naturel. Cette analyse est adaptée des conclusions avancées par Saunier, qui s'inscrivent dans un cadre théorique culiolien (Saunier 1996).

(140) *Je tiens les murs* (« Limitation des dégâts ») +LC

Pour quelle raison les énoncés (139) et (140), et d'une manière générale tous les emplois figurés dans (137), appartiennent manifestement au domaine de la LC, tandis que (138) entretient un rapport privilégié avec la LI ? Simplement parce que les premiers ne font appel à aucun dégroupement thématique pour être interprétés, tandis que le second ne s'interprète qu'en fonction de l'existence d'espaces initiaux dégroupés, et dont la structuration doit être recherchée dans un contexte socioculturel.

Précisons ce point en portant notre attention sur ces deux exemples :

(141) *Tenir la chandelle.*

(142) *Tenir le cap.*

Il est clair que (141) ne peut s'expliquer par la sémantique de *tenir* et de *chandelle* ; plus précisément, la seule chose qu'apporte la sémantique à la compréhension de cet énoncé, c'est que celui qui tient la chandelle empêche cette dernière de se laisser aller à une tendance qui lui est propre, à savoir celle de tomber. En revanche, les notions d'ennui, de ce *terzo incomodo* que désigne l'expression italienne et dont on sent la présence inopportune dans (141), ne sont accessibles, comme le chômage pour (134), qu'après intégration conceptuelle.

Inversement, il est tout aussi évident que l'énoncé (142) se passe aisément d'une intégration conceptuelle : il serait peu économique de faire appel à un espace de la préhension (attaché au verbe *tenir*) opposé à l'espace de la directionnalité (introduit par le *cap*), puis de les fusionner dans un espace intégrant, où le fait de tenir quelque chose indique par la même occasion que l'on se trouve orienté dans la bonne direction. Selon nous, l'approche que propose la sémantique indexicale suffit largement à rendre compte du fonctionnement de (142), et si l'on veut bien tenir compte de la caractérisation de *tenir* proposée plus haut, l'explication devient relativement simple : dans l'expression *tenir le cap*, le *cap* se charge d'une tendance naturelle à dévier, exactement comme les *murs* se chargent d'une tendance naturelle à se dégrader dans l'expression *tenir les murs*. Il en va exactement de même pour *tenir la jambe*, (empêcher la jambe de se mouvoir), *tenir le bon bout* (où le bon bout a tendance à se défiler), etc.

D'où la conclusion suivante :

(143) *Tenir la chandelle / les murs* (pour « chômage ») +IC

(144) *Tenir le cap / la jambe / le bon bout, etc. +LC*

Entre ces deux logiques de constitution du sens, certains énoncés occupent une position plus complexe. C'est le cas, selon nous, de *tenir le crachoir* (pour « entretenir la conversation ») dont nous ne saurions donner l'explication exacte. Pour ce dernier exemple, toutefois, nous considérerons qu'il est plus avantageux de le traiter en termes de LC : *tenir le crachoir* revient à empêcher la discussion de s'éteindre d'elle-même. Quoiqu'il en soit, il est important de classer les faits par rapport à ces deux dynamiques, puisque les mécanismes mis en jeu ne sont pas les mêmes.

8.1.4 Conclusion

L'expression *tenir les murs* (exemple (134)) peut donc être comprise selon trois processus distincts :

1.) Il peut s'agir d'une métaphore conventionnelle, métaphore dont nous avons mis en relief les espaces initiaux préformatés dans le réseau d'intégration représenté dans la Figure 8-1. Dans ce cas, la métaphore s'interprète comme « être au chômage ». Elle permet de conceptualiser le chômage dans les termes d'une pseudo-activité, dont l'aspect absurde apparaît de façon saisissante dans l'espace intégrant. En tant qu'il s'agit d'une métaphore conventionnelle, elle peut être rethématisée pour répondre à de nouveaux objectifs, par l'intermédiaire d'un enrichissement des espaces initiaux. C'est en particulier le cas du texte de Fellag dont nous avons représenté le réseau d'intégration dans la Figure 8-2, qui provoque une surenchère de l'aspect absurde de cette pseudo-activité, puisque la justification (formelle et dérisoire) qu'apportait la présence des murs disparaît lorsque ceux-ci rentrent chez eux. Pour celui qui maîtrise les espaces initiaux requis, l'impression référentielle constituée dans et par l'espace intégrant est particulièrement satisfaisante.

2.) Cette expression peut aussi être prise comme un énoncé absurde. Pour le locuteur, les espaces initiaux sont lacunaires, trop peu construits pour établir un système de contraintes suffisamment fort. Un grand nombre d'interprétations est alors possible, mais toutes apparaissent comme peu convaincantes et induisent une impression référentielle particulièrement faible. Dans ce cas, l'énoncé (134) s'apparente à la traduction d'une métaphore conventionnelle d'une langue étrangère, comme c'est le cas pour l'exemple (121).

3.) Cette expression peut être interprétée en faisant intervenir une logique de conformité. Il s'agit alors pour le locuteur d'établir dans quelle mesure l'expression *tenir les murs* peut avoir un sens. Deux possibilités sont permises : la première se fonde sur le motif sémantique de *mur*

et l'expression *tenir les murs* se paraphrase par « se défendre, se protéger » ; la seconde fait plutôt intervenir le motif attaché au verbe *tenir* et l'expression se paraphrase par « limiter les dégâts ».

Rappelons que l'expression *tenir les murs* n'est pas une métaphore filée à part entière. Si nous nous sommes attardés sur son fonctionnement, c'est pour mettre en relief la nature des mécanismes qui déterminent les différents emplois schématisés dans le Tableau 7-2. Un tel exemple nous aura permis en particulier de montrer qu'une expression peut être comprise simultanément (par différents locuteurs) comme le produit d'emplois distincts. L'interprétation de l'énoncé subit toutefois des changements considérables qui confirment la spécificité des principes mis en jeu. Nous aurons l'occasion de revenir, dans la suite de ce travail, à de tels exemples transversaux.

La section suivante, en revanche, va nous permettre de nous pencher sur la métaphore filée proprement dite, et de lui appliquer une grande partie des concepts mis en relief dans le chapitre 7.

8.2 Stratégie hétérogène et polyphonie coopérative

8.2.1 Les insultes rituelles

Dans un ouvrage bien connu, Labov se penche sur un acte de parole relativement courant, l'échange d'insultes rituel ou ce que l'on appelle plus communément l'échange de « vanes » (Labov 1993). L'exemple suivant, énoncé sous la forme d'un couplet rimé, permettra au lecteur de se faire une idée de ce dont il s'agit, et par la même occasion, d'observer un nouvel exemple de métaphore filée :

(145) *J'dis pas de mal de ta mère, elle est pas méchante, elle a la chatte comme un camion et le trou du cul, c'est une vraie jante*²⁷⁵.

²⁷⁵ (Labov 1993, p. 403). La connexion métaphorique joue ici sur l'allotopie /humain/ vs. /non humain/ (avec les sèmes 'mère' et 'camion') et sur l'identité du sème spécifique /grande taille/. 'mère' reçoit par afférence le sème /dévaluatif/ par un topos selon lequel la grande taille des organes génitaux et du conduit excréteur est la manifestation d'une conduite morale critiquable.

Dans cet ouvrage, l'auteur, qui s'intéresse au vernaculaire noir-américain, met en place une typologie syntaxique des insultes rituelles²⁷⁶. Il montre aussi que ce type d'échange procède d'une structure articulée très forte et se fonde sur des règles relativement strictes. L'une de ces règles que Labov met en relief est celle qui permet l'interprétation des vanes. Elle est de la forme suivante :

(146) *T(B) est tellement X que P*

T (*Target*) représente la cible de la vane (généralement, la mère ou d'autres parents du locuteur B), X l'attribut de T spécialement visé, et P une proposition accouplée à l'attribut au moyen de la quantification *tellement... que...*, qui exprime le degré auquel T possède X. L'exemple suivant illustre typiquement ce schéma d'interprétation :

(147) *Ta mère, elle est tellement vieille qu'elle pète de la poussière*²⁷⁷.

Plusieurs types de vanes ne correspondent pas exactement à ce schéma. Mais pour Labov, la plus grande partie des insultes sont dérivées de ce schéma modulo certaines règles d'effacement :

« Ainsi, “Ta mère, on dirait Flipper” ne peut se comprendre que comme : “Ta mère est tellement laide qu'on dirait Flipper”, tandis que “Ta mère i' l'appellent Cirage” s'interprète nécessairement comme : “Ta mère elle est tellement noire qu'ils l'appellent Cirage”. » (Labov 1993, p. 437)

Le schéma d'interprétation (146) a l'avantage de la simplicité mais devient bien évidemment problématique lorsque nous avons affaire à des métaphores. La première et la seconde partie de notre travail démontrent de façon suffisamment claire que l'interprétation de la métaphore est un problème qui ne peut pas se réduire à une simple équation quantifiée, pas plus qu'elle ne peut être ramenée, comme le souligne Kleiber, à une comparaison saturée (Kleiber 1999c, p. 86).

Si ce schéma d'interprétation ne peut donc pas nous satisfaire, nous reprendrons à notre compte, en revanche, une grande partie des propriétés énonciatives et sociolinguistiques mises en relief par Labov.

L'une d'entre elles consiste à distinguer l'insulte rituelle de l'insulte personnelle. L'insulte rituelle est une insulte socialisée et devient adéquate à des objectifs ludiques. Du fait de cet

²⁷⁶ Parmi les formes syntaxiques les plus courantes de l'insulte nous avons les prédications équationnelles (*ta mère c'est...*), les comparaisons quantifiées (*ta mère elle est tellement... que...*). D'autres formes, plus complexes, se fondent par exemple sur le cadre conceptuel de la maisonnée et l'état de pauvreté qui y règne (*J'ai été chez toi...*). Les formes les plus inclassables sont les anecdotes qui peuvent devenir de véritables récits.

aspect ludique, la réponse à une vanne consiste généralement à répondre par une autre vanne (Labov 1993, p. 443). Lorsque l'insulte rituelle, au cours d'une discussion, évolue vers l'insulte personnelle, la réponse n'est alors plus du même ordre : le locuteur B se sentant personnellement agressé répond par dénégation et la situation peut dégénérer en un affrontement physique. Pour distinguer l'insulte rituelle de l'insulte personnelle et présenter la structure interactionnelle de l'échange de vannes, Labov avance quatre propriétés fondamentales :

« 1. Une vanne ouvre un *terrain* sur lequel l'échange est censé se tenir. Elle s'accompagne de l'attente d'une autre vanne, éventuellement inspirée d'elle au plan formel. Le joueur qui émet la première vanne offre ainsi aux autres l'occasion de briller à ses dépens. 2. La présence d'une tierce partie est nécessaire à côté des deux joueurs initiaux. 3. Tout membre de la tierce partie peut entrer dans le jeu à tout moment, et en particulier lorsque l'un des deux joueurs engagés se montre déficient. 4. Il se maintient tout au long du jeu une distance symbolique considérable, qui sert à isoler l'événement des autres types d'interaction verbale. » (Labov 1993, p. 445)

Ces principes entretiennent des relations très éclairantes avec nos propres conclusions, en particulier lorsque nous avons abordé le cas de l'intégration polyphonique (section 7.1). Pour le prouver, et par la même occasion, afin de confirmer la valeur de nos propositions, considérons l'exemple suivant dans lequel deux étudiants insultent un troisième. L'engagement débute à la sortie d'un repas pris au restaurant universitaire, lorsque l'un d'entre eux (locuteur T.) fait l'erreur de dire :

(148) T. : *Ca serait bien si on avait des cure-dents, à la fin des repas.*

P. : *Avec les dents que tu as, ça te servirait à rien. C'est pas des dents que tu as, figure-toi, c'est des façades d'immeubles.*

A. (intéressé) : *Hé, hé... des façades d'immeubles...*

P. : *Ouah, et tu as déjà curé une façade d'immeuble ?*

A. : *Ah ah ! Laisse tomber... Lui, pour se curer les dents, c'est pas un cure-dent, qu'il faut, c'est une entreprise de restauration !*

T. : *C'est ça, c'est ça...*

P. : *Même que ça suffirait pas, en fait. C'est toute l'urbanisation de ta tronche qu'il faudrait revoir en profondeur. Et vu les buildings de tartre qui te servent à claper, faudrait te curer les dents à la dynamite.*

A. (joie) : *Ah, ah ! à la dynamite, il est con ce mec ! Avec des explosifs, comme à*

²⁷⁷ (Labov 1993, p. 436)

la guerre.

T. (agacé) : *Ouah, ouaih, c'est ça...*

P. : *Même que tes dents, c'est des bunkers, des blockhaus. Ton dentiste, pour sûr qu'il doit se bagarrer. Rien qu'à voir l'alignement de bunkers qui te sert à bouffer ! Il se retrouve en plein débarquement ! Ta tronche, c'est la Normandie !*

T. (malgré lui) : *Hé hé !*

A. (joie intense) : *Oh, ooh... le débarquement, dis... Et les plombages, il les fait à la mitraillette ! Oooh, ooh !*

P. : *Et les infirmières, ah, ah ! Elles viennent crever sur tes gencives ! Oh, merde !*

T. (rire agacé) : *Pff, jamais vous vous arrêtez ? Hé ?*

P. : *Quoi ? T'as une dent contre nous ? aarh, ah, ah !*

A. : *Aah, ah ! Oh, merde ! Ah, ah !*

Seules les propriétés sémantiques de ce passage nous intéressent, et nous ne nous intéresserons pas au contexte social dans lequel cet énoncé est produit. Notre ambition est moins de rendre compte des propriétés sociolinguistiques de l'insulte rituelle que des spécificités formelles de la métaphore filée. L'énoncé (148) nous semble être un cas intéressant de métaphore filée tirée du langage ordinaire, de la même façon que l'expression *tenir les murs* nous a permis de souligner les spécificités des emplois schématisés dans le Tableau 7-2. Comme pour celle-ci, nous traiterons l'exemple (148) de son point de vue sémantique et pragmatique, à la lumière des principes définis dans la deuxième partie de ce travail.

8.2.2 Hétérogénéité des stratégies

La première propriété remarquable de l'exemple (148) se caractérise par une stratégie d'élaboration thématique hétérogène. Avant de décrire l'articulation des différentes stratégies employées, précisons toutefois la disposition thématique du texte. Un premier groupe d'énoncés (qui va de « Ca serait bien... » à « les dents à la dynamite ») se construit sur le modèle d'une double thématisation où la première thématique correspond au domaine de la stomatologie appliqué aux dents de T., tandis que la seconde renvoie au thème de l'urbanisation. Un second groupe d'énoncés (qui débute à « Avec des explosifs, comme à la guerre ») change radicalement de thématique et prend comme source la guerre tout en conservant comme cible les dents de T.

Le premier groupe d'énoncés fait intervenir une stratégie asymétrique qui consiste à mettre au premier plan les informations héritées de la source (urbanisation). Cette mise au premier plan des éléments attachés à la source se traduit par un nombre important de sémèmes indexés sur le domaine de l'urbanisation : *façade d'immeuble, entreprise de restauration, urbanisation, building, dynamite*. Néanmoins, ce premier groupe d'énoncés donne à voir deux thématisations d'éléments appartenant à la cible : *curer les dents* (comme processus et le moyen du processus, cure-dent), ainsi que *tartre*.

Il est important de comprendre que toute tentative d'analyse globale de ce passage mène nécessairement à une impasse. Une analyse globale de ce passage, en effet, ne donnerait rien puisqu'elle évite l'aspect séquentiel de la construction du réseau d'intégration, son évolution temporelle pourtant fondamentale dans la constitution de l'impression référentielle. Nous ne pouvons rendre compte des effets sémantiques impliqués dans ce groupe d'énoncés qu'en reprenant la chronologie de l'énonciation, et ceci, phrase à phrase.

La première phrase (« C'est pas des dents que tu as, figure-toi, c'est des façades d'immeubles. ») pose de façon explicite une double thématisation. Les trois locuteurs peuvent alors structurer un certain nombre d'informations et commencer l'élaboration d'un réseau d'intégration :

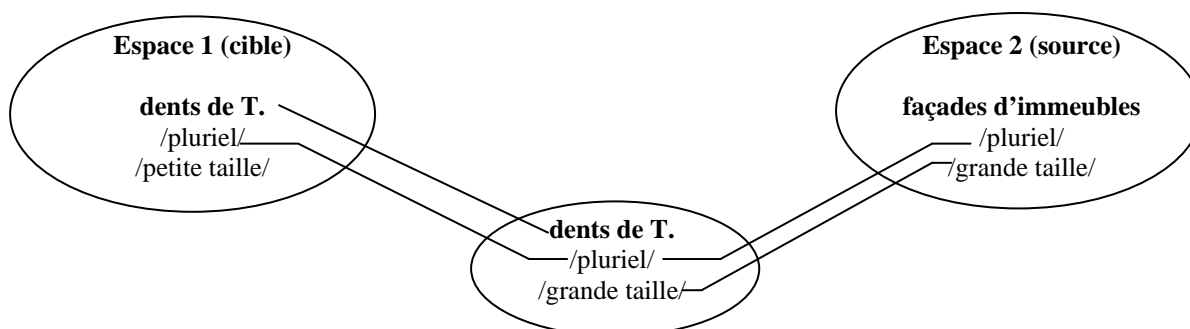


Figure 8-3 : exemple (148), étape 1

Il y a projection sélective des dents de T. dans l'espace intégrant. Mais les propriétés qui sont attachées aux dents de T. dans l'espace cible sont toutes neutralisées au profit de celles de l'espace source : il s'agit d'une thématisation de la source. Il suffit du reste de comparer la figure ci-dessus et la Figure 7-4 pour s'apercevoir qu'il s'agit bien de la même structure. Le sème /pluriel/ est commun aux deux espaces initiaux et ne pose donc aucun problème.

La thématisation de la source se traduit par la projection sélective de /grande taille/ (inhérent aux façades d'immeubles) au détriment de /petite taille/ (inhérent aux dents). Néanmoins, cet énoncé présente un degré d'indétermination relativement important puisque d'autres propriétés attachées aux façades d'immeuble, à ce niveau de l'élaboration, pourraient

être projetées dans l'espace intégrant. C'est la suite de la métaphore filée qui va confirmer que la projection de /grande taille/ est la bonne projection.

A ce stade de l'élaboration, le réseau d'intégration est relativement peu structuré. Sans être un énoncé véritablement absurde, la première phrase présente un degré d'indétermination relativement important. Nous pourrions penser que les énoncés suivants vont mettre en jeu une stratégie identique, à savoir sélectionner d'autres propriétés de la source pour les projeter dans l'espace intégrant (par exemple, projeter le type de pollution qui noircit la plupart des façades d'immeubles et l'appliquer, dans l'espace intégrant, aux dents de T.). Ce serait en effet la stratégie classique pour la métaphore, en tant qu'il s'agirait de la mise en application du principe de topicalité asymétrique.

Il s'avère que la seconde phrase (« tu as déjà curé une façade d'immeuble ? »), au contraire, inverse exactement le processus commencé dans la phrase précédente. Plus qu'inverser le processus, c'est en fait toute l'élaboration présentée dans la Figure 8-3 qui disparaît au profit d'une nouvelle élaboration. Cette inversion remarquable se traduit par une sélection des façades d'immeubles de l'espace source avec toutes ses propriétés. Mais le procès et la structure argumentale sélectionnés, quant à eux, viennent uniquement de l'espace cible : le nettoyage des dents, à savoir le curage, l'outil employé pour cela (le cure-dent), mais aussi un certain nombre de spécificités attachées au procès (la méticulosité, la précision qu'implique ce processus).

Le réseau d'intégration évolue alors de la façon suivante :

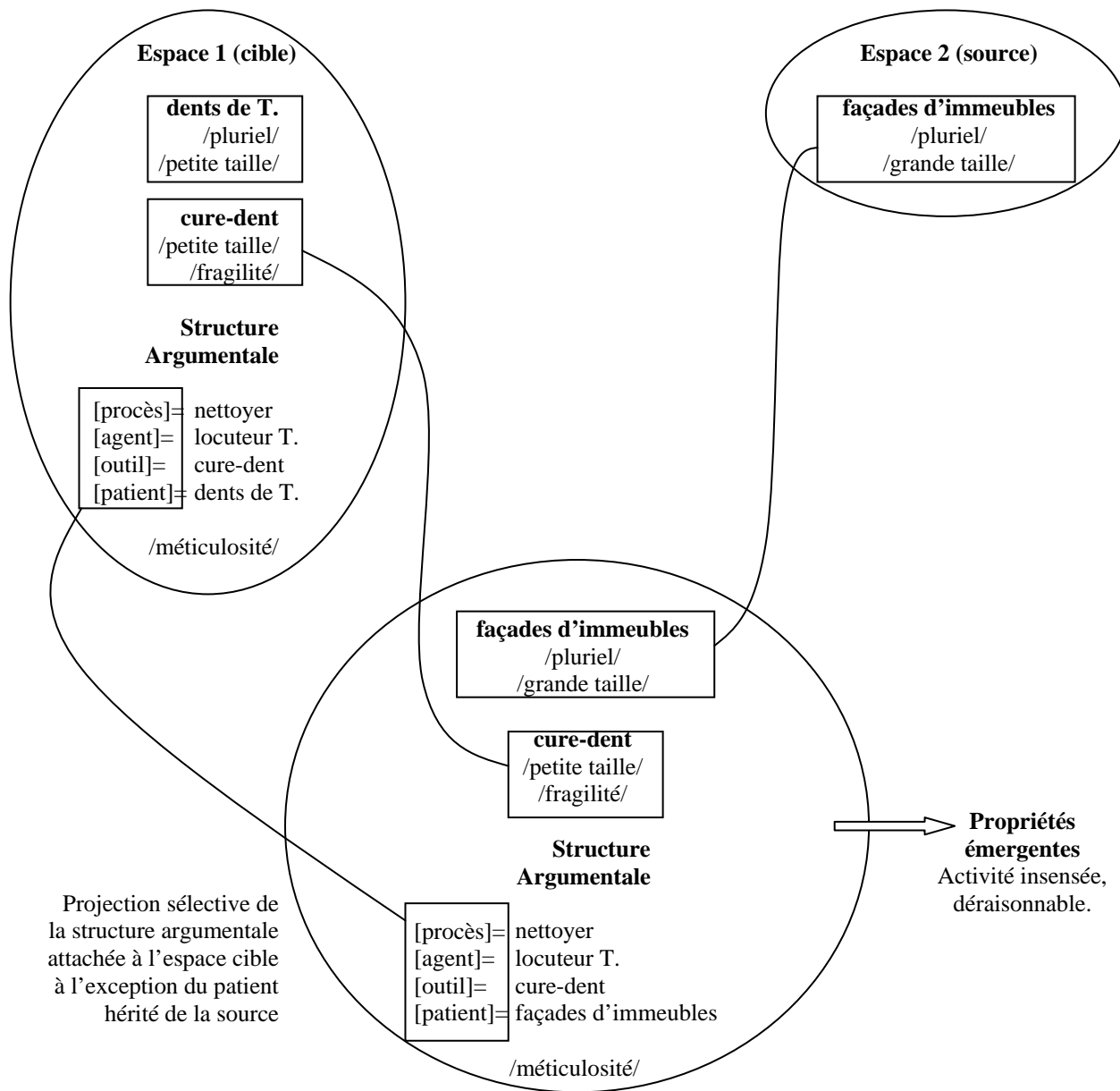


Figure 8-4 : exemple (148), étape 2

Il suffit, ici encore, de comparer la figure ci-dessus et la Figure 7-5 pour s'apercevoir qu'il s'agit d'une nouvelle stratégie : nous avons bien affaire à une thématization de la cible.

L'espace intégrant présente alors une incompatibilité très forte entre la nature des moyens mis en œuvre (cure-dent de petite taille et fragile, pour un procès de nature méticuleuse) et le gigantisme du patient du procès (les façades d'immeubles). L'impression référentielle peut alors s'enrichir de diverses manières par achèvement et recruter des activités de nature analogue (chercher une aiguille dans une botte de foin, *etc.*) afin de souligner l'aspect insensé, déraisonnable d'une telle activité.

Le fait d'être passé à une stratégie asymétrique orientée sur la cible, et de renoncer (provisoirement) à utiliser les éléments de la source provoque donc un retournement considérable de la situation. Nous quittons (toujours provisoirement) le domaine des vanes,

pour nous orienter vers l'élaboration de scènes atypiques, fantastiques, mais chargées d'un grand pouvoir implicationnel (cf. fin de la section 3.3.3.2). Remarquons aussi qu'à cette étape du calcul, le réseau d'intégration est plus riche qu'à l'étape précédente et présente maintenant un degré d'optimalité aussi grand que son indétermination est faible.

Le réseau d'intégration tel qu'il est construit ci-dessus présente toutefois un vide dans l'espace cible : le cure-dent n'a pas de correspondant dans l'espace source. La phrase suivante (« Lui pour se curer les dents, c'est pas un cure-dent, qu'il faut, c'est une entreprise de restauration ! ») s'empresse de combler ce vide en revenant à une thématization de la source. Le locuteur revient donc à la stratégie de départ (topicalité asymétrique) et l'objectif initial (l'échange de vannes). Ceci se traduit par une neutralisation de la projection sélective précédente (qui projetait le cure-dent, le procès de curage et ses propriétés dans l'espace intégrant) et le remplacement de l'information héritée de la cible par une information héritée de la source.

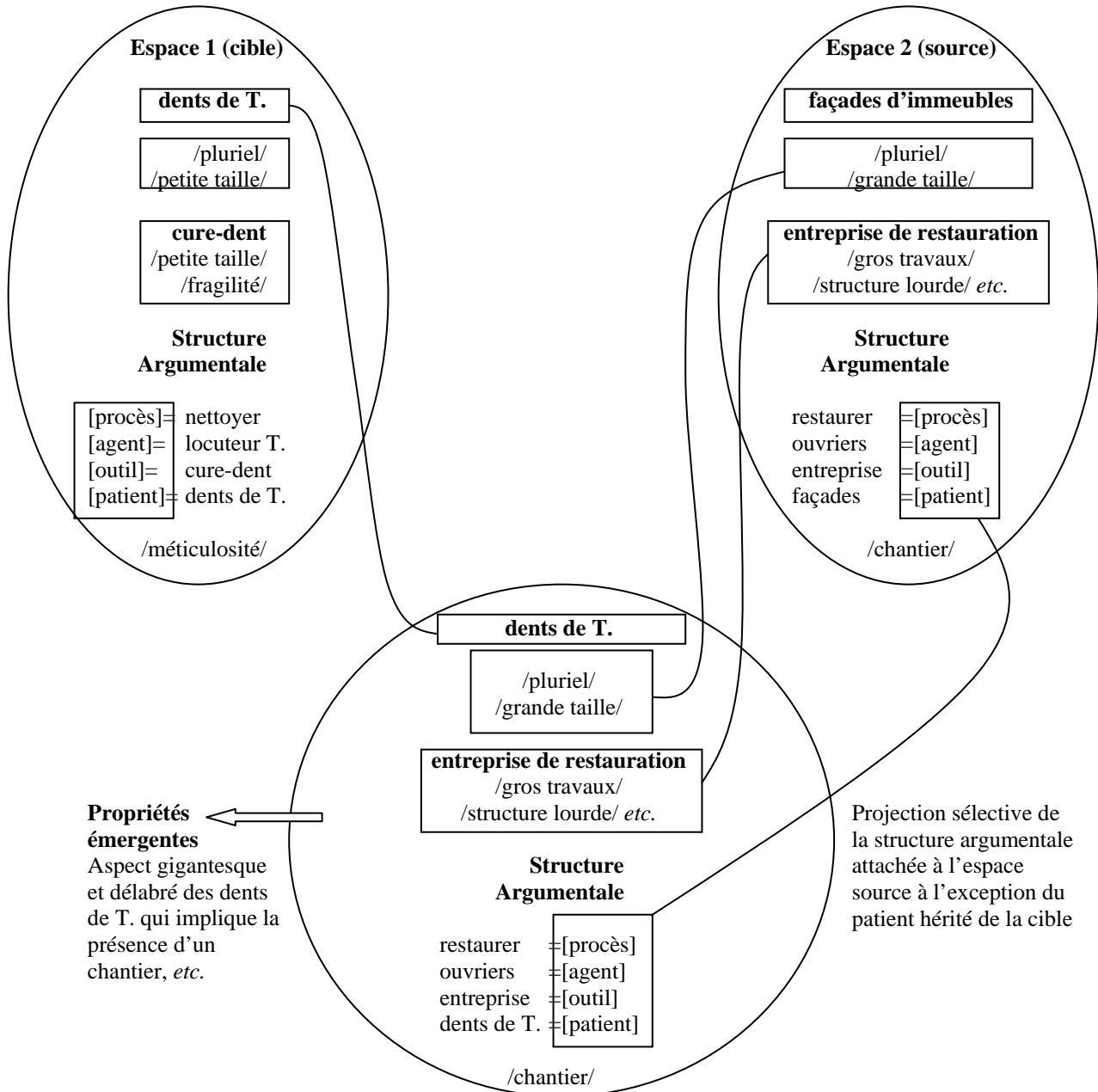


Figure 8-5 : exemple (148), étape 3

Ce dernier schéma est à mettre directement en relation avec la Figure 8-3, et d'une manière générale avec la Figure 7-4 : l'étape 1 et l'étape 3 (respectivement, Figure 8-3 et Figure 8-5) font intervenir une stratégie asymétrique fondée sur une thématisation des éléments contenus dans la source, tout au contraire de la Figure 8-4, qui thématise les éléments de la cible.

Cette troisième étape permet aussi d'enrichir considérablement l'espace intégrant et de structurer un procès selon des spécifications bien précises. De telles spécifications permettent par achèvement d'induire une impression référentielle particulièrement compacte, où la taille des dents de T. se rapproche de la monstruosité par les moyens qu'elles mettent en œuvre pour leur nettoyage : entreprise de restauration, chantier, nombreux ouvriers, etc. Nous remarquons aussi plusieurs autres particularités dans l'espace intégrant : le locuteur T. n'est

plus l'agent du procès de nettoyage ; la taille supposée de ses dents requiert désormais les compétences d'une équipe d'ouvriers qualifiés ; le procès consiste moins à nettoyer qu'à restaurer, ce qui nous amène par inférence à associer le sème /délabrement/ aux dents de T. L'espace intégrant peut ici encore recruter un grand nombre de cadres conceptuels analogues (comme par exemple le personnage de Swift, Gulliver) et s'enrichir de multiples façons.

Cette étape nous permet par la même occasion de souligner un détail important concernant les propriétés combinatoires des stratégies d'élaboration thématique : deux stratégies asymétriques qui se suivent dans le temps (la première thématissant la cible, la seconde thématissant la source) n'équivalent pas, loin s'en faut, à une seule stratégie asymétrique. Les deux stratégies asymétriques induisent deux impressions référentielles distinctes (i.e. deux espaces intégrants dont les structures et les propriétés émergentes ne sont pas comparables) tandis que la stratégie symétrique induit une seule impression référentielle dont la structure ne correspond en aucun cas à l'addition (si jamais une telle opération peut être définie) des deux structures asymétriques.

La dernière étape de ce premier groupe d'énoncés se contente de construire, de structurer, de profiler, de spécifier plusieurs propriétés de la cible (« C'est toute l'urbanisation de ta tronche qui faudrait revoir en profondeur. Et vu les buildings de tartre qui te servent à claper, faudrait te curer les dents à la dynamite »). Du côté de la source, nous repérons un élargissement du thème par synecdoque : nous passons des dents de T. à l'ensemble de sa « tronche », permettant de la sorte de faire une surenchère sur le délabrement général que présente la physionomie du locuteur T. Cette extension de la mâchoire au visage se traduit, dans l'espace source, par une extension métonymique qui part de l'activité de restauration à celle d'urbanisation (activité beaucoup plus considérable, en tant qu'elle gère l'organisation, l'aménagement, et le développement des villes). Ces deux extensions respectives ont lieu dans les espaces initiaux et non dans l'espace intégrant : elles sont la manifestation d'une thématisation parallèle de la cible et de la source, elles permettent de construire (en ang. *construe*) de nouveaux éléments, de spécifier le contenu des espaces initiaux.

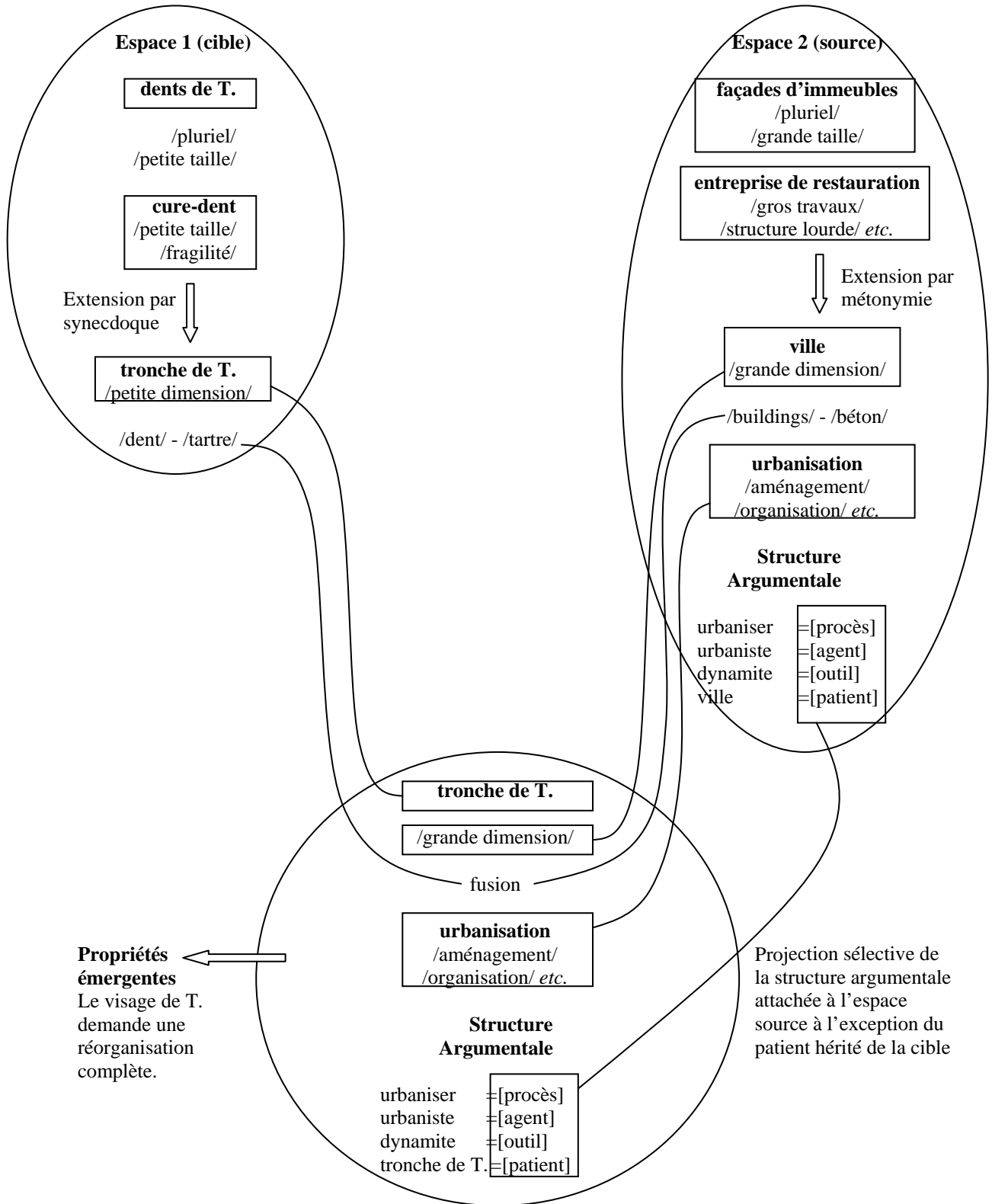


Figure 8-6 : exemple (148), étape 4

Si l'on excepte l'extension des deux thèmes initiaux (dents de T. - façades d'immeubles), cette quatrième étape ne présente pas de différence structurelle avec la troisième étape : il s'agit dans les deux cas d'une thématization de la source. L'impression référentielle acquise

au cours de l'étape précédente (étape 3, Figure 8-5) est enrichie par la thématization d'éléments nouveaux (urbanisation, buildings, dynamite), et correspond à une surenchère des propriétés déjà élaborées avant : gigantisme et délabrement.

Un second groupe d'énoncés intègre un nouveau thème, la guerre, que les locuteurs substituent à celui des façades d'immeubles. Soulignons que l'idée de ce thème est inspirée par un lien métonymique fondé sur la *dynamite*, originellement attachée à l'urbanisation. Ceci participe d'une volonté de surenchérir à nouveau dans la caractérisation des dents de T., et de leur attribuer au final une volonté, un caractère, une individualité, le tout décliné sur un mode particulièrement agressif.

Comme pour le premier groupe d'énoncés, une analyse globale n'aurait pas de sens. En tant que nous avons affaire à une métaphore filée, il faut décrire le réseau d'intégration dans son évolution chronologique, phrase à phrase.

La première phrase de ce second groupe (« tes dents, c'est des bunkers, des blockhaus ») présente une analogie de structure avec la première phrase de l'exemple (148) : il s'agit d'une métaphore prédicative. Comme la première, celle-ci présente un degré d'indétermination initial important. Il est impossible de déterminer quels sont les sèmes pertinents (/solidité/, /grande taille/, /défense/, /armement/, *etc.*) qui doivent être projetés dans l'espace intégrant.

Le réseau d'intégration, à ce stade de l'élaboration, fait donc intervenir un espace source peu structuré, présente un degré d'indétermination important. En bref, il est en attente d'une thématization des espaces initiaux plus poussée.

La phrase suivante répond à cet objectif en thématizing un personnage jusque là inexploité, à savoir le dentiste de T., qui fait partie de l'espace cible. Dès lors, nous assistons à une série de projections symétriques où le chirurgien fusionne avec l'attaquant, les infirmières avec les soldats, le cabinet médical avec la plage de Normandie en 45, le tout étant structuré dans le cadre d'un scénario particulier, à savoir le débarquement. Cette élaboration ne présente pas de particularité et se traite de la même manière que pour le premier groupe d'énoncés (qui faisant intervenir les dents de T. et l'urbanisation).

L'intérêt de ce passage tient en fait dans la présence de deux décompactages successifs. Le premier joue sur le lexème *plombage* (« Et les plombages, il les fait à la mitraille ! ») qui signifie le résultat de l'action de plomber quelque chose²⁷⁸. Ce processus générique qui consiste à plomber quelque chose appartient à l'espace générique. Il fait intervenir un motif

²⁷⁸ On parle de plombage pour désigner le sceau de plomb qui ferme un wagon, une porte, *etc.*

sémantique transposable. Or le texte proprement dit provoque un conflit entre la transposition de ce motif et la double thématisation qu’implique la métaphore filée : plombage passe de l’espace générique à l’espace intégrant par deux parcours contradictoires, une transposition et une double thématisation. Dans le schéma suivant, la transposition est notée sous la forme d’une flèche pleine, la double thématisation est notée en pointillés :

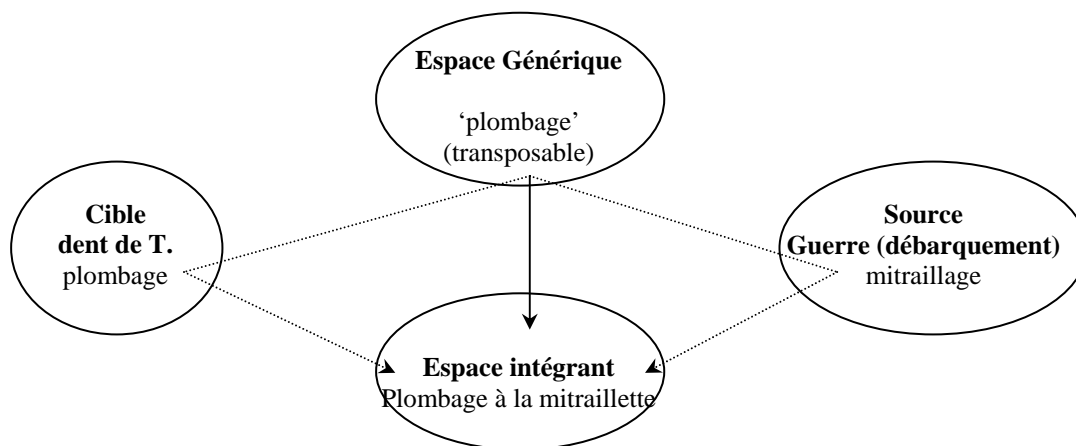


Figure 8-7 : décompactage induit par 'plombage'

Nous retrouvons exactement le même processus dans la dernière phrase de l'exemple (148) : « T'as une dent contre nous ? ». L'expression *avoir une dent* contre quelqu'un est une métaphore figée qui suit dans l'exemple (148) un double parcours contradictoire avant d'arriver dans l'espace intégrant :

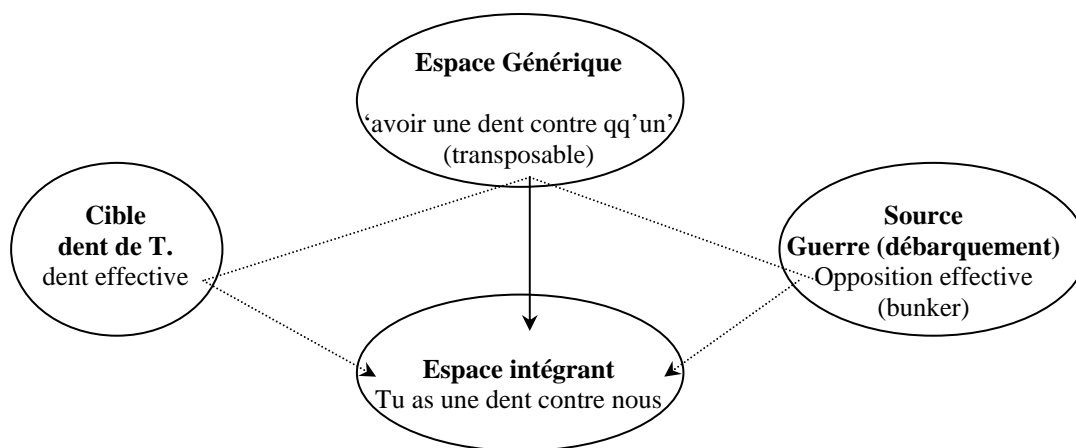


Figure 8-8 : décompactage induit par 'avoir une dent contre...'

Pour ces deux cas, on ne peut expliquer l'effet de sens autrement que par la mise en place d'une stratégie de décompactage, c'est-à-dire un double parcours contradictoire qui ne trouve sa résolution que dans l'espace intégrant.

Ces deux cas présentent une autre spécificité : ils s'harmonisent dans les deux thématiques en cours d'élaboration (la première ayant pour thème principal les dents de T., la seconde ayant pour thème principal le débarquement de Normandie). Le double parcours qu'impliquent ces deux décompactages correspond exactement à la double thématisation déjà élaborée. En d'autres termes, le fait de décompacter *plombage* et *avoir une dent contre quelqu'un* permet par la même occasion de construire un nouveau contenu dans les espaces initiaux, et par l'effet du décompactage de les intégrer directement dans l'espace intégrant. La conséquence d'un tel arrangement consiste alors en une augmentation considérable du degré d'optimalité du réseau d'intégration.

8.2.3 La polyphonie coopérative

La seconde propriété remarquable de ce passage, c'est qu'il se construit avec deux locuteurs différents. En d'autres termes, l'intégration est ici de nature polyphonique et doit être directement mise en relation avec la section 7.1, dans laquelle nous avons abordé deux passages d'un roman de Hugo, où deux personnages (Cimourdain et Gauvain) polémique sur la nature de la guerre (exemples (117) et (118)). La spécificité de ces deux passages consistait en une rethématisation des espaces initiaux de la part des deux protagonistes, rethématisation qui était de nature non coopérative puisque l'objectif consistait à diminuer la valeur du réseau d'intégration élaboré par l'autre protagoniste.

Dans l'exemple (148), au contraire, les deux locuteurs P. et A. élaborent ensemble un réseau d'intégration et ceci, de façon parfaitement coopérative, puisque l'objectif poursuivi est le même : vanner le locuteur T. en prenant ses dents pour thème central. Dès lors, la caractéristique des étapes décrites dans la section précédente tient dans le fait que chacun des deux vanneurs cherche à enrichir les espaces initiaux de façon à ce que le réseau d'intégration soit toujours le plus optimal possible, tout au contraire de Cimourdain et de Gauvain, qui enrichissaient les espaces initiaux de manière à faire évoluer le réseau d'intégration dans leur direction et simultanément, à diminuer le degré d'optimalité du réseau d'intégration élaboré par l'adversaire.

Il va de soi que dans l'exemple (148), le locuteur T. avait la possibilité de ne pas se laisser faire, et de thématiser les espaces initiaux de façon non coopérative. Ceci eut toutefois impliqué de sa part un travail de réflexion aussi considérable que celui de Gauvain lorsqu'il énonce sa dernière réplique de l'exemple (117), effort qu'il n'a visiblement pas envie de fournir, puisqu'il se contente d'écouter les autres sans faire aucun commentaire.

L'étude que nous venons de faire reste malheureusement incomplète. Pour qu'elle le devienne, il faudrait définir les règles qui déterminent en grande partie les interventions des différents locuteurs. Nous sommes en effet persuadés que la prise de parole d'un locuteur ne se fait pas au hasard mais qu'elle est contrainte par la structure du réseau d'intégration au moment de la prise de parole. Par exemple, lorsque le locuteur A. dit, au cours de la troisième étape (Figure 8-5) : « Lui pour se curer les dents, c'est pas un cure-dent, qu'il faut, c'est une entreprise de restauration ! », c'est bien dans l'objectif de combler un vide perceptible dans l'espace source, vide qui trouve son origine dans l'étape précédente (Figure 8-4), du fait qu'elle faisait intervenir une stratégie asymétrique élaborée par le locuteur P. L'intervention de A. s'explique donc par la volonté d'augmenter le degré d'optimalité du réseau d'intégration en donnant une contrepartie au nettoyage de dent (qui fait partie de la cible) dans l'espace source.

Sans entrer dans les détails, nous considérerons donc que la prise de parole des locuteurs s'explique par un principe unique, qui pourrait se formuler sous la forme d'une instruction que chaque locuteur tâche de respecter : tenter de maintenir le degré d'optimalité du réseau d'intégration à son plus haut niveau, et cela, à chaque étape de l'évolution du réseau.

Dans le cas d'une intégration non coopérative, en revanche (comme dans les exemples (117) et (118)), ce principe s'inverse complètement.

Ces exemples d'intégration polyphoniques mettent en relief de façon très claire deux propriétés fondamentales de la thématization et de l'intégration dans la métaphore filée :

1.) Thématization et intégration sont étroitement liées. En aucun cas ces deux aspects de la métaphore ne doivent être compris comme les étapes d'un processus chronologique. Il n'y a pas d'abord thématization puis dans un second temps, intégration. Comme nous l'avons montré dans la section 7.3 et plus précisément dans la description des différentes étapes qu'implique l'exemple (148), toute intégration suppose une thématization et inversement, toute thématization suppose une intégration.

Ce processus de thématization - intégration, en revanche, est un processus temporel. En d'autres termes, l'ensemble du réseau d'intégration doit être compris comme une structure évoluant dans le temps. Nous sommes donc amenés à distinguer un état initial et un état final qui présentent des caractéristiques totalement différentes : l'état initial présente généralement un degré d'indétermination important, un degré d'optimalité faible, et se rapproche le plus souvent des énoncés absurdes (à moins que l'on parte directement sur des espaces initiaux déjà mis à l'échelle, mais dans ce cas, la métaphore n'a pas besoin d'être filée) ; l'état final,

au contraire, se caractérise généralement par un degré d'indétermination faible, et un degré d'optimalité considérable, du fait de l'enrichissement des espaces initiaux et de la structuration du réseau d'intégration.

2.) Le réseau d'intégration est une structure que l'on peut qualifier de conviviale. Il est, à proprement parler, à la disposition de tous. Il est à comprendre comme la somme de toutes les interventions réalisées sur et à partir de lui. Il est le pur produit de l'interaction des protagonistes, protagonistes dont l'intercompréhension s'explique justement par le fait qu'ils manipulent exactement le même réseau d'intégration ou en tout cas, les relations et les éléments principaux de ce réseau.

Dans de telles circonstances, il nous semble que l'acte de parole particulier que représente l'insulte rituelle, en tant qu'il implique plusieurs personnes, entretient des rapports privilégiés avec ce processus de thématization - intégration. Il se pourrait fort bien que la constitution sociologique d'un groupe d'individus soit en partie déterminée par la connaissance partagée de réseaux d'intégration communs, mémorisés par les locuteurs du groupe.

L'un de nos trois locuteurs de l'exemple (148), par exemple, pourrait fort bien, au lendemain de cette conversation, dire à l'un des deux autres :

(149) *T'as oublié de te brosser les bunkers, non ?*

Cet énoncé, nécessairement absurde pour quiconque n'a pas participé à la discussion (148) (les espaces initiaux mis en jeu par un tel énoncé sont lacunaires), sera au contraire d'une clarté limpide pour les deux autres. Ce phénomène est exactement le même que pour l'expression *tenir les murs* (exemple (134) et sections 8.1) : elle pouvait être prise comme une métaphore quasi-conventionnelle par un groupe d'individus qui se caractérisait justement par la connaissance partagée des espaces initiaux et du réseau d'intégration décrit dans la Figure 8-1²⁷⁹ ; elle était au contraire considérée comme un énoncé absurde pour tous ceux qui ne connaissaient pas le contexte d'origine.

Cette compréhension mutuelle qui distingue un groupe d'individu des autres a nécessairement pour effet de les rapprocher et de leur donner le sentiment d'appartenir à un groupe à part entière.

²⁷⁹ La seule différence tient dans le fait que les espaces initiaux sont mis à l'échelle dans l'exemple (134) tandis qu'ils sont thématisés par les locuteurs dans l'exemple (148). Mais dans les deux cas, les espaces initiaux sont construits et partagés, diminuant de la sorte le degré d'indétermination des énoncés.

Chapitre 9 : Un cas extrême, la poésie surréaliste

9.1 Le principe d'arbitraire maximal

La poésie surréaliste fait l'objet d'une recherche approfondie dans le domaine littéraire²⁸⁰. L'un des problèmes qui génère actuellement le plus de travaux reste sans doute la description des principes formels qui sont à l'œuvre dans l'écriture automatique. Il s'agit d'une entreprise particulièrement difficile que beaucoup d'auteurs ont tentée avec plus ou moins de bonheur, et nous n'aurions pas pris le risque de nous y confronter à notre tour si l'écriture automatique, de même que certains jeux surréalistes, ne présentaient des propriétés remarquables par rapport à l'intégration conceptuelle et la thématization.

Notre ambition n'est donc pas de traiter du mouvement surréaliste proprement dit, mais d'analyser certains exemples qui intéressent directement notre définition de la métaphore. Plus précisément, nous souhaitons explorer, dans les pages qui suivent, quelques exemples représentatifs du corpus surréaliste à la lumière de l'intégration conceptuelle afin que, de la sorte, nous puissions mettre en relief plusieurs propriétés formelles de l'intégration et de la thématization. Une première propriété met en avant la notion de degré d'optimalité (étudiée dans les sections 4.3.3 et 7.2), la seconde concerne l'aspect multi-directionnel de l'intégration. Avant d'entrer toutefois dans le détail du sujet, rappelons dès maintenant un certain nombre de points fondamentaux en l'absence desquels notre analyse resterait partielle.

L'écriture automatique est définie dans le *premier manifeste* (Breton 1924) comme un moyen de parvenir à la meilleure approximation du fonctionnement réel de la pensée. Elle est aussi une méthode de production du texte. L'écriture automatique a pour effet de provoquer l'interruption provisoire du raisonnement, de permettre à l'esprit de renoncer momentanément

aux considérations esthétiques et morales qui déterminent habituellement une partie de l'écriture, d'écarter tout calcul intentionnel qui rechercherait tel ou tel effet de sens, en bref, elle est un procédé capable de suspendre la volonté, la préméditation, la raison, et par conséquent, le meilleur moyen de parvenir à l'*image* surréaliste par excellence. L'écriture automatique, ayant pour effet d'empêcher tout contrôle rationnel, esthétique ou moral du texte, rend possible la production d'images dénuées de telles justifications externes. En cela, l'image surréaliste ne peut et ne doit pas être confondue avec la définition qu'en donne un autre poète, Reverdy :

« L'image est une pure création de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l'image sera forte – plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique... »²⁸¹

Si l'éloignement maximal des deux réalités mises en présence garantit la puissance poétique d'une figure, cet éloignement doit rester chez Reverdy dans les limites d'une justesse que Breton ne peut admettre. Une telle justesse implique en effet que le rapprochement se fait volontairement, que « l'esprit a saisi les rapports des deux réalités en présence », et en tant que tel, que l'image est porteuse d'un sens auquel on peut accéder de façon consciente²⁸². Avec l'écriture automatique, Breton va plus loin, en indiquant que ce n'est pas la justesse mais bien l'arbitraire qui devient la véritable mesure de la réalité poétique :

« Pour moi, la plus forte [image surréaliste] est celle qui présente le degré d'arbitraire le plus élevé, je ne le cache pas ; celle qu'on met le plus longtemps à traduire en langage pratique. » (Breton 1924, p. 50)

Afin de faciliter notre exposé, nous nous référerons désormais à ce principe comme étant celui de *l'arbitraire maximal*. Ce principe, et ceci n'a rien d'étonnant, nous l'avons déjà croisé précédemment dans un tout autre contexte, à cet instant au cours duquel Fraser tentait de donner une réalité expérimentale à l'indétermination constitutive de la métaphore (section 6.2.1). Lorsque ce dernier construit son corpus²⁸³, en effet, la valeur de X est choisie de la façon la plus arbitraire possible :

²⁸⁰ Une partie de ce chapitre a fait l'objet d'une conférence (Gréa 2001).

²⁸¹ Cité par (Breton 1924, p. 31).

²⁸² « Il est faux, selon moi, de prétendre que "l'esprit a saisi les rapports" des deux réalités en présence. Il n'a, pour commencer, rien saisi consciemment. C'est du rapprochement en quelque sorte fortuit des deux termes qu'a jailli une lumière particulière, *lumière de l'image*, à laquelle nous nous montrons infiniment sensibles » (Breton 1924, pp. 48-49).

²⁸³ Rappelons que le corpus utilisé par Fraser se compose de quatre groupes d'énoncés : He's an X ; she's an X ; he's like an X ; she's like an X.

« The value of the X in the test were nouns chosen in as completely an unsystematic fashion as possible. » (Fraser 1993, p. 337)

Une grande partie de notre travail a été l'occasion d'analyser en détail les conséquences de ce principe d'arbitraire maximal. Rappelons en les lignes principales : une métaphore, en tant qu'elle respecte le principe d'arbitraire, contient un degré d'indétermination élevé et sous-détermine sa propre interprétation. Il est alors nécessaire de construire les espaces d'entrée mis en jeu afin que l'intégration puisse se faire dans des conditions normales. Cette construction des espaces initiaux ne peut se réaliser que dans le cadre d'une thématization, thématization qui prend la forme d'une métaphore filée et s'articule selon différente stratégie.

L'image surréaliste, en tant qu'elle se fonde sur le principe d'arbitraire, risque donc fort d'entretenir avec la métaphore filée des rapports étroits, rapports qui jettent, comme nous allons le voir, une lumière nouvelle sur l'intégration conceptuelle et l'activité de thématization.

9.2 La métaphore filée surréaliste

9.2.1 Les spécificités formelles de l'écriture automatique

La première période de la production surréaliste²⁸⁴ n'est pas sans rapport avec les préoccupations théoriques de l'IC : dans ce cadre théorique, en effet, les espaces d'entrée sur lesquels se fondent les métaphores peuvent être très éloignés l'un de l'autre et présenter un grand degré d'incompatibilité (on parle alors de *double scope integration*). Nous avons vu, entre autres, le cas de *creuser sa propre tombe*, qui fusionne dans un espace intégrant des espaces où les rôles, les structures, les personnages, les rapports de causalité, *etc.* sont incompatibles. L'arbitraire surréaliste trouve donc un certain écho dans ce que l'intégration décrit, puisqu'il s'agit de mettre en présence deux espaces qui n'entretiennent pas de rapports sémantiques évidents.

Considérons toutefois l'exemple suivant :

²⁸⁴ Cette première période correspond au premier manifeste. Elle place au centre de ses préoccupations le principe d'arbitraire maximal, tout au contraire de la seconde période qui se caractérise par un retour à l'analogie, plus précisément, l'analogie universelle. Nous y reviendrons plus loin (section 9.3).

(150) *Le bariolage de l'averse parle perroquet. Il couve le vent qui éclôt avec des graines dans les yeux. La double paupière du soleil se lève et s'abaisse sur la vie. Les pattes des oiseaux sur le carreau du ciel sont ce que j'appelais naguère les étoiles. La terre elle-même dont on s'explique si mal la démarche tant qu'on demeure sous la voûte, la terre palmée de ses déserts est soumise aux lois de la migration. L'été de plume n'est pas fini. On a ouvert les trappes et l'on y engloutit des moissons de duvet. Le temps mue²⁸⁵.*

Ce passage fait partie d'un texte intitulé *Essai de simulation du délire d'interprétation*, lui-même issu d'un recueil écrit en collaboration par Breton et Eluard, *L'Immaculée conception*. L'ensemble du recueil a été écrit selon les principes exposés dans le premier manifeste bien qu'il soit plutôt contemporain du second²⁸⁶ : ce texte est considéré par les auteurs et par les commentateurs comme un cas d'écriture automatique.

L'une des questions récurrentes, lorsque l'on est amené à étudier le corpus surréaliste, consiste à se demander quelle est la spécificité de l'écriture automatique par rapport aux autres textes, en particulier, littéraires. Riffaterre fait partie de ceux qui, à notre connaissance, ont tenté de systématiser de leur mieux les caractéristiques du texte surréaliste. Comme il le souligne, les caractéristiques de l'écriture automatique ne sont pas de nature syntaxique mais de nature sémantique :

« La différence définitoire, c'est que le texte automatique fait fi de toute logique, bouleverse les séquences temporelles, ignore la référentialité. En somme, il est différent en ceci qu'il viole les règles de la vraisemblance, de la mimésis du réel. » (Riffaterre 1979, p. 235)

Il est vrai que le passage cité en (150) semble correspondre à cette description. Mais elle pose aussi deux problèmes considérables : le premier est la trop grande puissance de cette « différence définitoire », le second concerne le choix épistémologique de Riffaterre.

Par sa trop grande puissance nous entendons souligner le fait qu'elle peut également convenir à des énoncés qui seront difficilement perçus comme des cas d'écriture automatique : l'acte de *creuser sa propre tombe* (exemple (45)), par exemple, n'est pas un acte logique (on ne creuse une tombe qu'à la suite d'un décès), c'est un acte qui ignore la référentialité, qui viole les règles de la vraisemblance et de la mimésis du réel (dans le cas

²⁸⁵ (Breton & Eluard 1930, pp. 43 - 44)

²⁸⁶ Le premier manifeste date de 1924, *L'Immaculée conception* de 1930, le second manifeste étant de la même année.

d'une personne imprudente, personne ne creuse de tombe en réalité). Pourtant les énoncés (45), (46), (47) et (48) ne peuvent être considérés comme les produits d'une écriture automatique. Ils sont au contraire considérés comme relativement courants, en anglais comme en français, et ne présentent de nos jours aucune de ces particularités sémantiques qui les feraient passer dans la classe des énoncés surréalistes, si jamais une telle classe existe.

Quant au choix épistémologique de Riffaterre, nous avons suffisamment discuté, dans ce qui précède, sur la valeur de notions telles que la vraisemblance, la référentialité, la mimésis du réel. Non pas que ces notions soient dénuées d'intérêt, mais elles doivent, pour acquérir une véritable pertinence, être considérablement retravaillées. Nous avons déjà eu l'occasion de parcourir certaines des possibilités offertes par trois cadres théoriques différents : 1.) la notion d'impression référentielle de la sémantique interprétative (cf. section 4.1.5) qui permet d'éviter la question du rapport énigmatique entre les mots et les choses ; 2.) la notion de propriété extrinsèque issue de la sémantique indexicale qui reformule la référence en termes de rapports ; 3.) et l'espace intégrant issu de la théorie de l'intégration conceptuelle, qui donne à voir des scènes « invraisemblables » (cf. note 183) mais qui n'en conserve pas moins une très grande cohérence interne.

9.2.2 L'usage surréaliste du langage

La question reste donc entière : où doit-on rechercher la singularité du texte automatique ? Quelles sont les spécificités sémantiques de l'écriture surréaliste ?

Il se pourrait bien que la réponse à cette question doive tenir compte de la différence entre des énoncés conventionnels comme *creuser sa propre tombe* et les images innovantes de la poésie surréaliste. Cette distinction, justement, tient une place importante dans le premier manifeste, et se structure, sous la plume de Breton, dans une opposition entre l'usage et l'arbitraire. Dans sa définition du principe d'arbitraire maximal, l'écrivain précise en effet que l'image surréaliste est « celle que l'on met le plus longtemps à traduire en langage pratique ». En d'autres termes, l'arbitraire de l'image surréaliste n'est véritablement arbitraire que relativement à l'usage, comme Riffaterre, du reste, le souligne très bien :

« L'arbitraire de ces images n'existe que par rapport à nos habitudes logiques, à notre attitude utilitaire à l'égard de la réalité du langage. » (Riffaterre 1979, p. 217)

Le premier manifeste précise encore cette dichotomie en la ramenant à ce que Breton appelle une utilisation surréaliste du langage, par opposition à une utilisation non surréaliste :

« Le langage a été donné à l'homme pour qu'il en fasse un usage surréaliste. Dans la mesure où il lui est indispensable de se faire comprendre, il arrive tant bien que mal à s'exprimer et à assurer par là l'accomplissement de quelques fonctions prises parmi les plus grossières. » (Breton 1924, p. 44)

En d'autres termes, il y a une différence entre un usage poétique et un usage pratique de la langue, ce dernier mettant essentiellement à contribution « les tics contractés au commerce des autres » (Breton 1924, p. 45).

Nous sommes alors amenés à nous interroger sur la nature d'une telle opposition, sur ce qui distingue le langage pratique et le langage surréaliste, et pour reprendre les termes de Breton, à nous interroger sur ce que peuvent bien être ces « tics » que nous contractons au commerce des autres. Pour le dire autrement, il nous faut trouver, si jamais elle existe, la différence structurelle qui existerait entre le fait de creuser sa propre tombe et celui d'attribuer, par exemple, une double paupière au soleil (exemple (150)).

Focalisons notre attention, justement, sur la troisième phrase du passage cité en (150) : *la double paupière du soleil se lève et s'abaisse sur la vie*. Si l'on applique ici l'appareillage conceptuel de la sémantique interprétative, il ne fait aucun doute que nous avons affaire ici à un énoncé absurde (section 6.2.2.2) qui, en tant que tel, n'induit aucune impression référentielle. Si l'on y regarde de plus près, toutefois, et que nous replaçons cette phrase dans le cadre du passage cité en (150), la répartition sémique déterminée par cet énoncé présente une très grande cohérence.

Premièrement, il se pourrait qu'une connexion métaphorique relie l'œil (qui n'est pas lexicalisé mais fortement présupposé par *double paupière*) et le soleil en tant qu'ils partagent un sème spécifique commun /circularité/ et qu'ils s'opposent au niveau macro-générique (/animé/ pour œil et /inanimé/ pour soleil). Plus encore, l'œil et le soleil partagent un processus commun qui consiste à *se lever* et à *s'abaisser*, processus lexicalisé dans le texte. Le fait de comparer le soleil à un œil s'avère être, du reste, un cliché qui se retrouve dans de nombreux mythes²⁸⁷. Pour finir, on sait à quel point la *vie* se trouve entièrement dépendante de la présence journalière du *soleil*, au point que l'on dit facilement que *le soleil est le père de la vie* ou *la source de la vie*.

Peut être que la difficulté de cet énoncé, finalement, vient principalement de la présence énigmatique de la *double paupière* ? Mais ici encore, on peut réduire la difficulté lorsqu'on considère le passage dans sa totalité : il présente à l'évidence une isotopie générique /oiseau/

²⁸⁷ Dans la tradition Peul, le soleil est l'œil même de Guéno. L'irlandais *súl* (œil) correspond au nom bretonique du soleil. En gallois, le soleil est dit par métaphore *œil du jour*.

extrêmement dense, isotopie qui, du reste, se déploie sur la totalité du texte. Or les ornithologues confirment que l'expression *double paupière* désigne justement cette particularité qu'ont les oiseaux d'avoir deux paupières, dont l'une est constituée d'une membrane translucide. Le syntagme *double paupière* est donc indexé de manière inhérente sur cette isotopie générique /oiseau/.

De plus, la présence du *soleil* n'est pas non plus gratuite. Ce passage, en effet, présente une autre isotopie générique /objet céleste/ sur laquelle est indexé 'soleil', mais aussi 'averse', 'vent', 'ciel', 'étoiles' et 'terre'. Un tel extrait présente donc bien une double isotopie et se trouve être un exemple de métaphore filée.

Cet énoncé qui consiste à attribuer une double paupière au soleil n'est donc pas absurde. Au contraire, il se trouve au carrefour d'une bi-isotopie générique. Mais alors, d'où vient que l'impression référentielle, malgré cette grande cohérence que l'on repère au niveau sémique, reste particulièrement faible et que l'énoncé conserve un caractère énigmatique très fort ? L'énigmaticité de l'énoncé se comprend en fait lorsqu'on remarque que le syntagme *double paupière* est l'élément thématique de la phrase (il est en position sujet, et c'est bien de cette double paupière que l'on parle). Or si l'on admet l'existence d'une connexion métaphorique qui relie entre autres l'*œil* et le *soleil*, rien dans l'énoncé ni dans le contexte ne nous permet d'établir une réécriture du sémème *double paupière* sur l'isotopie /objet céleste/. En d'autres termes, la connexion métaphorique présente un vide d'autant plus grave qu'il porte sur un élément thématique :

Allotopie	/animé/ versus /inanimé/	
Isotopie générique /objet céleste/	?	'soleil'
Isotopie générique /oiseau/	'double paupière'	œil
Isotopies spécifiques	?	/circularité/

Tableau 9-1 : connexion métaphorique induite par « La double paupière... »

Si 'soleil' correspond au sémème |œil| sur l'isotopie /oiseau/ (par réécriture), au moins parce qu'ils partagent le sème spécifique /circularité/ et qu'ils s'opposent au niveau macro-générique (/animé/ versus /inanimé/), aucun élément du contexte ne nous donne d'indices sur la manière dont il faut réécrire 'double paupière' sur l'isotopie /objet céleste/. On ne peut alors déterminer si la double paupière correspond aux nuages, à la lune, à l'horizon (qui, du point de vue astronomique, se lève et s'abaisse effectivement par rapport au soleil qui reste immobile). En un mot, *double paupière* peut renvoyer indistinctement à tout objet céleste capable d'éclipser d'une manière ou d'une autre l'astre solaire.

Cette indétermination est à l'origine d'une explosion considérable du nombre des lectures possibles. Car à y regarder de plus près, ces objets capables d'occulter le soleil peuvent être de nature très hétérogène et ne pas appartenir de façon inhérente à l'isotopie /objet céleste/. La présence du sémème 'carreau' par exemple, que l'on trouve plus bas dans le passage cité, pourrait nous amener à supposer l'existence d'une fenêtre où viennent se percher les oiseaux²⁸⁸. Dès lors, 'double paupière' pourrait se réécrire |double rideau|, avec une identité évidente du sème spécifique lexicalisé /double/. La nature de la connexion métaphorique changerait alors considérablement. Les doubles rideaux seraient indexés par afférence sur l'isotopie /objet céleste/, ce qui provoquerait une sorte d'effet d'optique très intéressant, où la vie correspondrait à la vie domestique qui se déroule à l'intérieur d'un appartement. Si cette lecture (de nature extrinsèque) n'est pas confirmée par d'autres éléments dans le texte (il n'est fait nulle part mention d'un tel appartement), elle n'est pas non plus totalement impossible²⁸⁹.

Pour résumer, la phrase *la double paupière du soleil se lève et s'abaisse sur la vie*, présente les caractéristiques suivantes : 1.) L'énoncé s'inscrit dans un texte où il y a une cohérence sémique suffisamment forte pour justifier la présomption d'une connexion métaphorique (double isotopie, allotopie macro-générique, isotopie spécifique). En cela, cette phrase ressemble à l'exemple apollinien de la bergère et de la tour Eiffel (exemple (41)). 2.) Malgré tout, une telle phrase ne permet pas de réécrire de façon satisfaisante le sémème 'double paupière'. Contrairement à l'exemple apollinien (où nous avons 'bêle' → |'klaxonne'| et 'ponts' → |'moutons'|), nous ne pouvons privilégier aucune réécriture. 3.) Cette indétermination porte pourtant sur un élément thématique et donc d'une grande importance pour la constitution d'une impression référentielle satisfaisante. Du coup, celle-ci reste faible, d'où le sentiment persistant d'une forte énigmaticité.

9.2.3 Degré d'optimalité et impression référentielle

Du point de vue de l'intégration conceptuelle, la difficulté d'un tel énoncé se reformule dans des termes plus cognitifs mais néanmoins comparables. Deux espaces mentaux initiaux sont construits dans le corps du texte, le premier se rapportant au monde des oiseaux et à leurs caractéristiques, le second renvoyant au domaine des objets naturels célestes et les principes

²⁸⁸ Fenêtre par ailleurs lexicalisée dans le dernier paragraphe du texte : « Au commencement était le chant. Tout le monde aux fenêtres ! On ne voit plus, d'un bord à l'autre, que Léda. Mes ailes tourbillonnantes sont les portes par lesquelles elle entre dans le cou du cygne, sur la grande place déserte qui est le cœur de l'oiseau de nuit. »

²⁸⁹ Incidemment, notre analyse confirme que la complétude analogique dont parle Dubois n'existe pas. C'est bien l'incomplétude qui est première, et qui se traduit par ce que nous avons appelé l'indétermination métaphorique.

qui leur sont attachés. Un tel passage élabore alors une intégration de ces deux espaces et des éléments qu'ils contiennent.

Mais cette *double paupière* pose ici encore un problème insurmontable. Il s'agit d'un élément thématique d'une grande importance dans la structure de l'espace initial attaché aux oiseaux. Mais cet élément ne trouve aucune contrepartie satisfaisante dans l'espace des objets naturels et célestes (tout comme, du point de vue sémantique, il ne détermine aucune réécriture privilégiée sur l'isotopie des /objets célestes/). En conséquence de quoi la *double paupière* reste en dehors de l'intégration, ce qui a pour effet de violer plusieurs principes d'optimalité (section 4.3.3), et en particulier le principe de topologie, selon lequel un élément thématique doit nécessairement être intégré.

D'un autre côté, plusieurs phrases tirées du même passage mettent en jeu des connexions métaphoriques beaucoup plus simples à établir, avec une intégration facilement repérable. Que l'on considère l'énoncé suivant : *La terre elle-même dont on s'explique si mal la démarche tant qu'on demeure sous la voûte, la terre palmée de ses déserts est soumise aux lois de la migration*. Indéniablement, le rapprochement entre les deux espaces initiaux (les oiseaux et les objets naturels et célestes) donne lieu ici à une intégration relativement simple, où le mouvement gravitationnel de la terre fusionne avec le mouvement migratoire des oiseaux. Ce passage induit alors une impression référentielle consistante.

La première phrase du passage cité en (150) n'est pas non plus dénuée d'une certaine cohérence sémantique : l'énoncé dans lequel *le bariolage de l'averse parle perroquet* présente un sème spécifique récurrent /coloré/ dans 'bariolage' et 'perroquet'. Lorsque l'on applique cet aspect multicolore à l'averse, l'idée d'un arc-en-ciel prend une certaine pertinence, qui se confirme dans la reprise anaphorique dans la seconde phrase, où le bariolage de l'averse couvre le vent. La position supérieure de l'oiseau par rapport à ce qu'il couvre peut être corrélée à la position qu'occupe l'arc-en-ciel dans le ciel²⁹⁰.

De même, le rapprochement entre les saisons et le monde des oiseaux s'établit de façon cohérente : *l'été de plume, les moissons de duvet et le temps qui mue* sont autant de connexions métaphoriques facilement descriptibles.

Pour finir, si les pattes des oiseaux du ciel sont rapprochées des étoiles, c'est bien sur la base d'une analogie de forme entre les empreintes que laissent les pattes des oiseaux et le dessin stéréotypé d'une étoile.

²⁹⁰ La reprise anaphorique installe toutefois une certaine ambiguïté : il se pourrait aussi que ce soit le perroquet de la première phrase qui couvre le vent. Le bariolage de l'averse est toutefois le thème de la première phrase, ce qui a tendance à privilégier notre interprétation.

Si l'on considère donc le passage (150) dans son ensemble, nous constatons les phénomènes suivants :

1.) Plusieurs des phrases qui le composent fonctionnent sur le modèle d'une métaphore filée. Il déploie de façon explicite deux thématiques distinctes. La première construit un espace initial orienté portant sur les oiseaux, et sur lequel les éléments suivants sont indexés : 'perroquet', 'couve', 'éclôt', 'graines', 'double paupière', 'pattes', 'oiseaux', 'palmée', 'migration', 'plume', 'duvet', 'mue'. La seconde thématique, moins homogène, cumule les objets naturels et célestes, qu'ils soient de nature plus concrète ou plus abstraite. Les éléments indexés sur cet espace sont les suivants : 'averse', 'vent', 'soleil', 'ciel', 'étoiles', 'terre' (deux occurrences), 'voûte' (pour voûte céleste), 'déserts', 'été', 'moissons', 'temps'. Du point de vue de la stratégie thématique mise en jeu, nous sommes dans le cas le moins conflictuel, à savoir la stratégie symétrique : les deux espaces comportent à peu près le même nombre d'éléments lexicalisés et sont construits sur le modèle du miroir.

2.) Plusieurs énoncés permettent de constituer un réseau d'intégration cohérent, où les projections trans-spatiales s'établissent grâce à l'identité de sèmes spécifiques. Le mouvement gravitationnel de la terre est ainsi fusionné avec le mouvement migratoire des oiseaux. Les couleurs de l'arc-en-ciel permettent de rapprocher l'averse et le perroquet. C'est encore le sème spécifique /coloré/ qui permet de rapprocher l'été et les plumes, de même que 'temps' et le verbe 'muer' partagent le sème /évolution/.

3.) Malgré une stratégie symétrique fondée sur une double thématisation facilement observable, et dont l'existence se confirme par les énoncés précédents, d'autres énoncés présentent toutefois une indétermination considérable. C'est le cas de la *double paupière du soleil*, mais aussi des *graines dans les yeux* et de la *terre palmée de ses déserts*. Dans tous ces exemples, les sémèmes, bien qu'indexés sur deux isotopies génériques, ne privilégient aucune réécriture. Du point de vue de l'intégration, ceci se traduit par une diminution considérable du degré d'optimalité du réseau d'intégration.

Nous pouvons dès lors caractériser la métaphore filée dans la poésie surréaliste de la façon suivante : malgré une double thématisation qui fait intervenir une stratégie symétrique, et malgré l'intégration cohérente d'un certain nombre d'éléments, certains passages de la métaphore filée conservent une indétermination telle que c'est le degré d'optimalité de l'ensemble du réseau d'intégration qui se trouve atteint.

Dans la section 6.3.1.1, nous avons montré que la thématization était un moyen de lever l'indétermination de la métaphore. Le cas surréaliste relativise donc la valeur de ce principe : une double thématization peut conserver un degré d'indétermination important. Nous pensons que cette propriété caractérise de façon satisfaisante la métaphore filée surréaliste et répond à la question que nous nous posons dans la section 9.1, à savoir ce qui distingue véritablement une métaphore conventionnelle comme *creuser sa propre tombe* ou encore une métaphore filée irénique comme celle de Du Bellay lorsque ce dernier rapproche les plantes et les langues (exemple (116)) et la métaphore filée surréaliste.

Que nous ayons affaire à une métaphore conventionnelle, à une métaphore filée symétrique ou à une métaphore filée surréaliste, en effet, il s'avère que les espaces initiaux présentent une très forte structuration (la première fait intervenir des espaces initiaux mis à l'échelle, la seconde et la troisième construisent le contenu des espaces à l'intérieur d'une stratégie irénique). Mais les deux premiers cas lèvent l'indétermination métaphorique en établissant des correspondances trans-spatiales d'une grande systématique, tout au contraire de la métaphore filée surréaliste qui, sous couvert d'élaborer une intégration cohérente, laisse subsister des zones d'indétermination qui ont pour effet de diminuer l'optimalité de l'ensemble du réseau d'intégration.

Ceci a des conséquences sur l'impression référentielle proprement dite : les deux premiers cas induisent une impression référentielle consistante, cohérente. Ils respectent tous les principes d'optimalité exposés dans la section 4.3.3 et construisent un espace intégrant parfaitement autonome. La métaphore filée surréaliste, au contraire, en laissant subsister des zones d'indétermination, induit une impression référentielle partielle, fragmentaire, où plusieurs éléments pourtant thématized ne peuvent être intégrés. Du fait de ces éléments non intégrables, l'espace intégrant résultant reste lacunaire, non autonome, et si l'on veut bien se servir d'une métaphore tirée de la physique dynamique, instable. Un tel système de contraintes, qui présente simultanément des zones de cohérence et des zones d'indétermination, devient alors l'équivalent d'un véritable piège pour l'esprit.

9.3 *L'Un dans l'autre* : la multi-directionnalité de l'intégration

9.3.1 Tout est dans tout : l'analogie universelle

S'il existe une forme d'activité qui traverse les deux périodes du surréalisme, c'est bien celle du jeu. L'un d'entre eux, dont Breton décrit le « protocole » dans *Perspective cavalière*, nous intéresse au plus haut point puisqu'il met en jeu la notion de métaphore filée tout en la présentant sous un angle des plus singuliers. Si ce jeu, nommé par Breton *L'Un dans l'autre*²⁹¹, n'a pas la célébrité du « cadavre exquis », il n'en reste pas moins à l'origine d'un développement assez détaillé de la part de l'auteur. Ce jeu part du postulat occultiste classique selon lequel « tout est dans tout »²⁹². Il consiste alors à en explorer les conséquences pour le langage :

« En quête d'un exemple pour faire valoir ce que je défendais, j'en vins à dire que le lion pouvait être aisément décrit à partir de l'allumette que je m'apprêtais à frotter. Il m'apparut en effet, sur-le-champ, que la flamme en puissance dans l'allumette "donnerait" en pareil cas la crinière et qu'il suffirait, à partir de là, de très peu de mots tendant à différencier, à particulariser l'allumette pour mettre le lion sur pieds. Le lion est dans l'allumette, de même que l'allumette est dans le lion. » (Breton 1970, p. 53)

Dans ce passage, Breton illustre ce principe d'analogie universelle avec un exemple que nous avons eu l'occasion de croiser à de nombreuses reprises, le lion. Si « tout est dans tout », alors il n'y a aucune raison pour que le lion ne soit pas dans l'allumette, et inversement. Plus généralement, si un tel principe est vrai, il est donc toujours possible de décrire quelque chose au moyen de quelque chose d'autre, à la condition de trouver les mots capables, comme le dit Breton, de « différencier, particulariser » une chose selon cet objectif, c'est-à-dire dans notre terminologie, à la condition de passer par une activité de thématization.

9.3.2 Règles du jeu

Breton est ainsi amené à définir les règles d'un jeu collectif qui puisse manifester le plus clairement possible ce principe selon lequel tout peut être exprimé par tout selon une série de

²⁹¹ Nous devons la découverte de *L'Un dans l'autre* à E. Rubiot. Nous l'en remercions.

²⁹² On trouve cette formulation du principe d'analogie universelle dans la table d'émeraude d'Hermès Trimégiste.

spécifications, d'orientations et de profilages. En voici la règle : l'un des participants sort de la pièce et décide à part lui de s'identifier à un objet déterminé (par exemple, un *terrier*) ; le reste du groupe convient en son absence de choisir un autre objet (par exemple, un *pot de fleurs*) ; une fois cela fait, le premier participant réintègre la pièce dans laquelle se trouvent les autres, et ces derniers livrent au premier le nom de l'objet choisi (le *pot de fleurs*) ; l'objectif de la personne (celle qui a choisi le *terrier*) consiste alors à faire retrouver aux autres le *terrier* mais en utilisant uniquement les propriétés liées au *pot de fleurs*.

Pour cela, la personne doit démarrer son discours selon une structure toujours identique de la forme : « Je suis un X qui... » ou encore « Moi, X... » (Breton 1970, p. 54). Dans le cas du *pot de fleurs* et du *terrier*, qui fait partie des cas présentés par Breton, Bédouin (qui avait été désigné pour sortir de la pièce) propose le texte suivant :

(151) *Je suis un POT DE FLEURS de diamètre moyen. La plante que j'abrite a rejeté au-dehors toute ma terre pour pouvoir trouver ses aises et activer la circulation de sa sève de l'intérieur à l'extérieur et vice versa*²⁹³.

A cet instant de l'énonciation, les autres membres du groupe, si l'on en croit Breton, ont été capables de retrouver le lexème *terrier* caché derrière celui de *pot de fleurs*.

Perspective cavalière présente une cinquantaine d'exemples différents qui respectent ces règles du jeu, et selon l'auteur, il n'y a eu aucun échec. Par la suite, Breton, afin d'expliquer un tel score, avance l'hypothèse de la télépathie et de l'existence de prédispositions métagnomiques, avant d'entamer une réflexion de fond sur ce qu'il appelle lui-même des « croquis allégoriques » (Breton 1970, p. 55).

Pour notre part, nous considérons que ce jeu, une fois replacé dans le cadre théorique de l'intégration conceptuelle, a des implications considérables. Pour le prouver, analysons l'exemple (151) à la lumière de l'intégration conceptuelle et de nos propres concepts.

Le groupe d'individus, que nous appellerons désormais par commodité *groupe A*, est chargé de découvrir *terrier* à partir de (151). Pour cela il dispose, au tout début du jeu, d'une seule information : un lexème unique (ici, *pot de fleurs*) que le groupe A a lui-même choisi. Comme ce groupe connaît l'objectif du jeu, il sait parfaitement qu'il lui faut trouver un autre objet. Ils ont donc une forte présomption sur l'existence d'un système de connexions métaphoriques, et tout le reste du texte sera pris dans ce sens.

²⁹³ (Breton 1970, p. 58)

La première phrase, qui est de structure toujours identique, prend ici la forme suivante : *Je suis un POT DE FLEURS...* Les propriétés de la thématization, telles qu'elles sont exposées dans la grammaire de texte, sont ici particulièrement adaptées (section 6.3.1.2) puisqu'une telle structure syntaxique correspond à la mise en relief d'un thème (*pot de fleurs*).

Les connaissances partagées par le groupe A, lorsque Bédouin a prononcé la première phrase (« Je suis un pot de fleurs de taille moyenne »), se réduisent à deux espaces initiaux. La source contient le thème principal, une spécification sur sa taille et au moins un sème inhérent au pot de fleurs, à savoir /contenant/. La cible, en revanche, ne contient rien (en d'autres termes, l'espace cible est non construit, non thématized). La seule chose que l'on peut affirmer sur la structure de l'espace cible, et ceci à cause de la présomption dont nous avons parlé et des projections trans-spatiales, tient dans le fait qu'au pot de fleurs doit nécessairement correspondre un objet dont le groupe A ne sait strictement rien.

Les informations que possède le groupe A lorsque Bédouin termine de prononcer la première phrase de l'énoncé (151) se structurent alors de la manière suivante :

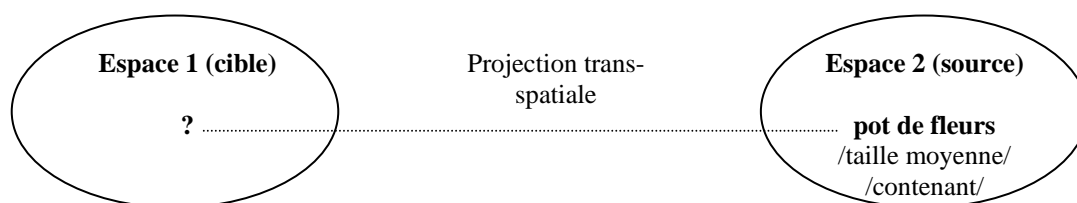


Figure 9-1 : exemple (151), étape 1

C'est l'état initial du réseau d'intégration, dont nous avons déjà dit qu'il présentait généralement un degré d'indétermination relativement grand²⁹⁴. Dans le cas de ce jeu surréaliste, ce degré d'indétermination atteint de véritables sommets, puisque les membres du groupe A ne savent rien de l'espace cible, si ce n'est qu'il existe.

La seconde (et dernière phrase) de Bédouin met d'abord en avant la *plante* (en position de thème). Mais le verbe que Bédouin choisit à cet endroit (*abriter*) pose néanmoins un problème : *abriter* est un synonyme de *protéger* et s'accorde assez mal avec le véritable rôle d'un pot de fleurs. Les membres du groupe A sont alors amenés à faire l'hypothèse suivante : Bédouin aurait pu choisir sur l'axe des sélections le verbe *contenir*, or il ne l'a pas fait. C'est qu'il devait y avoir une bonne raison à cela.

²⁹⁴ cf. section 8.2.2, et en particulier, la Figure 8-3 qui présente un degré d'indétermination un peu moins important puisque les locuteurs connaissent au moins les deux objets mis en présence (dents de T. et façades d'immeubles). La connaissance des deux thèmes des deux espaces initiaux permettait alors un semblant d'impression référentielle.

La raison d'une telle sélection, c'est que le choix du verbe *abriter* plutôt que *contenir* doit être compris comme l'indice d'une intégration. Le verbe *abriter* ne sera donc pas considéré comme appartenant à l'espace cible. De fait, le sème /protection/, obtenu par l'intermédiaire du verbe *abriter*, sera associé au *pot de fleurs* dans l'espace intégrant mais pas dans la source.

Le verbe qui prend la plante pour sujet (*rejeter*) est encore plus évident à traiter : il contient le sème /ergatif/ qui est en allotopie avec le sémème 'plante'. Ce second verbe sera donc lui aussi considéré comme la trace d'une intégration. De fait, le sème /ergatif/ sera associé à 'plante' dans l'espace intégrant, mais pas dans l'espace source.

La suite de la phrase met en avant la *terre*. Cette terre fait naturellement partie de l'espace source et en tant que telle, devient un élément saillant de cet espace. Néanmoins, le fait que la plante trouve ses aises en ayant rejeté toute la terre hors du pot de fleurs provoque ici une difficulté qui ne doit pouvoir se régler qu'à l'intérieur de l'espace intégrant. Nous y inclurons donc l'information selon laquelle la terre est /indésirable/, contrairement à l'espace source, où la terre est /nécessaire/.

La difficulté prend une nouvelle dimension avec une autre caractéristique de la plante, à savoir la *sève*. Celle-ci, en effet, est décrite comme circulant de l'intérieur vers l'extérieur et inversement. Or si la sève est considérée comme mobile (dans des énoncés lexicalisés comme *montée de sève*), son mouvement reste un mouvement intérieur qui ne peut devenir extérieur qu'en cas d'accident. L'extériorité de la sève sera donc incluse dans l'espace intégrant, mais pas dans la source.

A la fin de ce raisonnement, les membres du groupe A disposent alors du réseau d'intégration suivant :

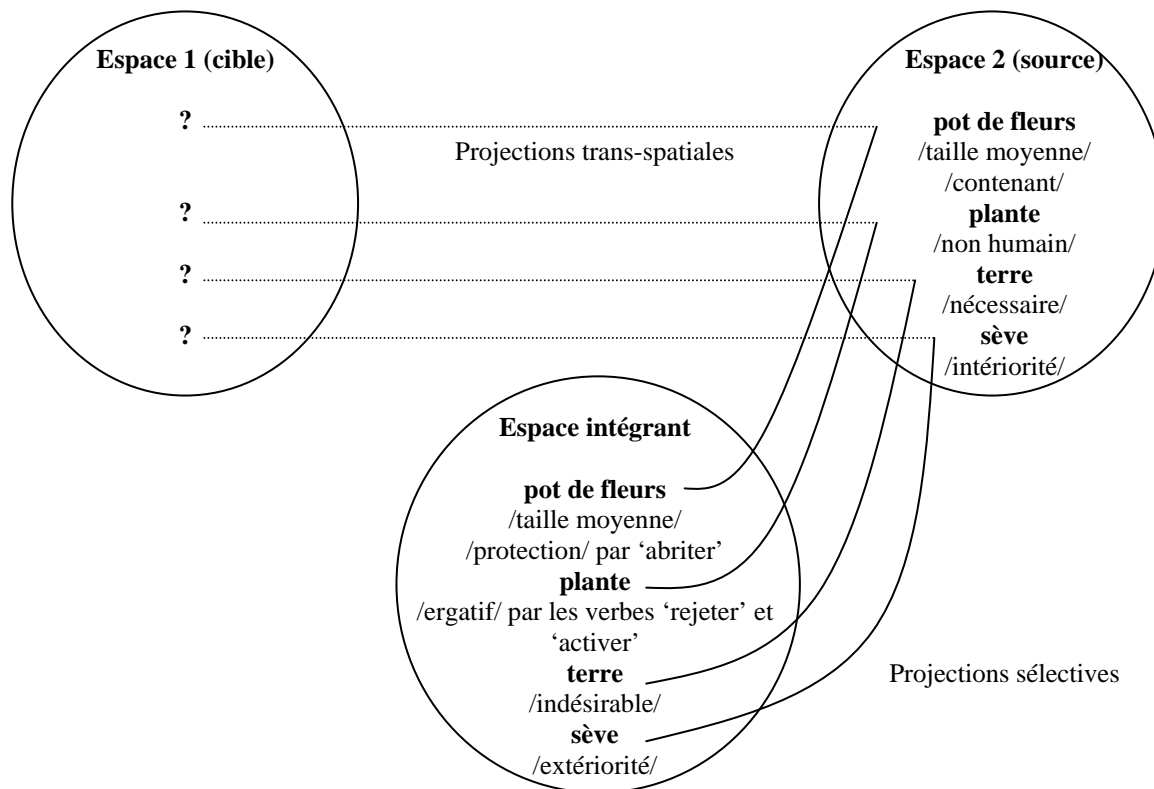


Figure 9-2 : exemple (151), étape 2

Il s'avère qu'à cet instant de l'élaboration de la métaphore filée, l'un des membres du groupe A est capable de donner la bonne réponse : c'est le *terrier* qui se cache sous les aspects du *pot de fleurs*. Le fait qu'il soit possible de retrouver *terrier* sur la base du réseau d'intégration très lacunaire présenté ci-dessus semble pourtant relever du miracle. Doit-on pour autant faire l'hypothèse, comme le suggère Breton, de l'existence de prédispositions métagnomiques et télépathiques ?

Nous allons tenter de nous tenir à une autre hypothèse. Selon nous, le gagnant du jeu a procédé en deux étapes.

La première consiste à projeter tous les sèmes de l'espace intégrant sur l'espace cible. La répartition de ces sèmes doit obéir aux projections trans-spaciales élaborées en cours de route. Ceci donne la structure suivante :

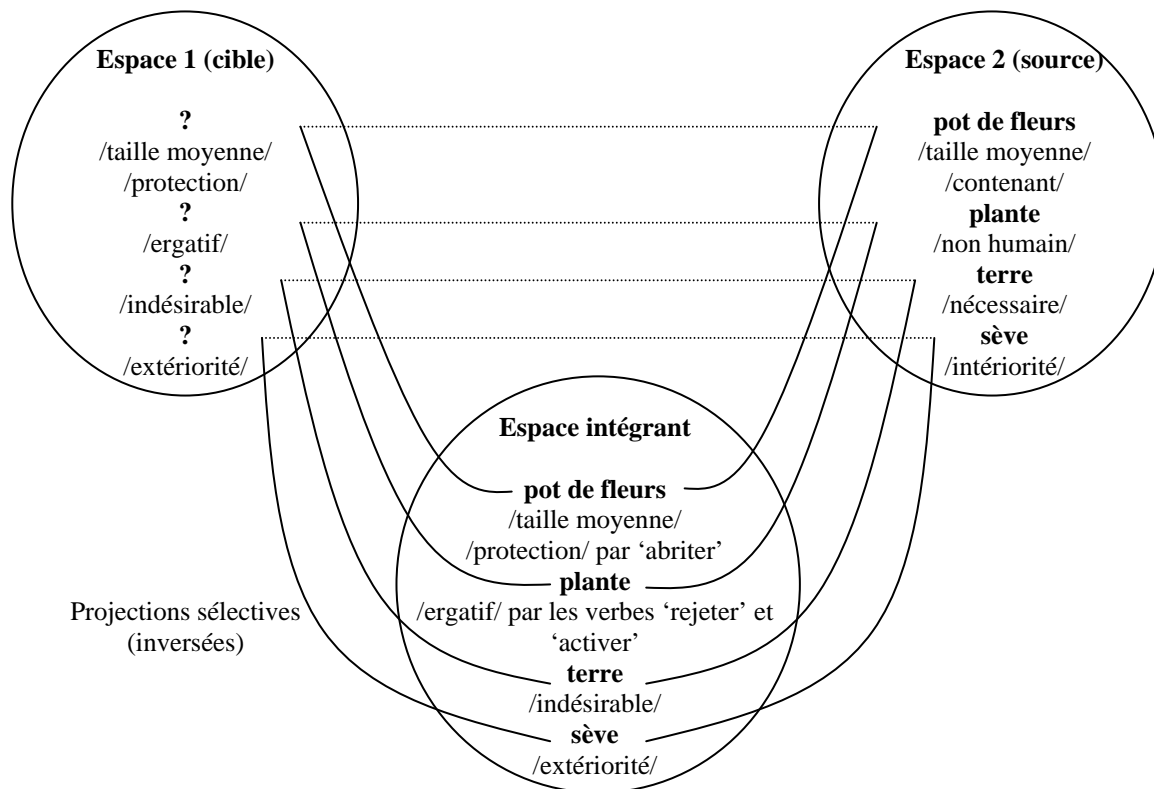


Figure 9-3 : exemple (151), étape 3

La structure de l'espace cible, auparavant inexistante, a désormais un contenu qui, même s'il demeure lacunaire, ne correspond pas moins à un début de thématisation. Cette structure peut en effet se paraphraser grossièrement sous la forme d'une instruction avec plusieurs inconnues : chercher X de taille moyenne dont le rôle consiste à protéger Y, Y qui semble ne pas apprécier la terre et qui peut se promener à l'intérieur comme à l'extérieur de X.

La deuxième étape met en jeu le principe d'achèvement (étudié à la section 4.3.2.3), et par la même occasion, le place sous un éclairage tout à fait particulier. L'idée de l'achèvement, rappelons-le, consiste à ramener ce qui n'est d'abord qu'un ensemble d'éléments dans un certain rapport d'interaction, à des schémas bien connus, maîtrisés par tout le monde et pour tout dire, familiers.

Selon toute vraisemblance l'instruction qui résume la structure (lacunaire) de l'espace cible suffit à retrouver par achèvement le cadre conceptuel du terrier. Dès lors, l'achèvement permet d'assigner une valeur pour chacune des variables mises en cause :

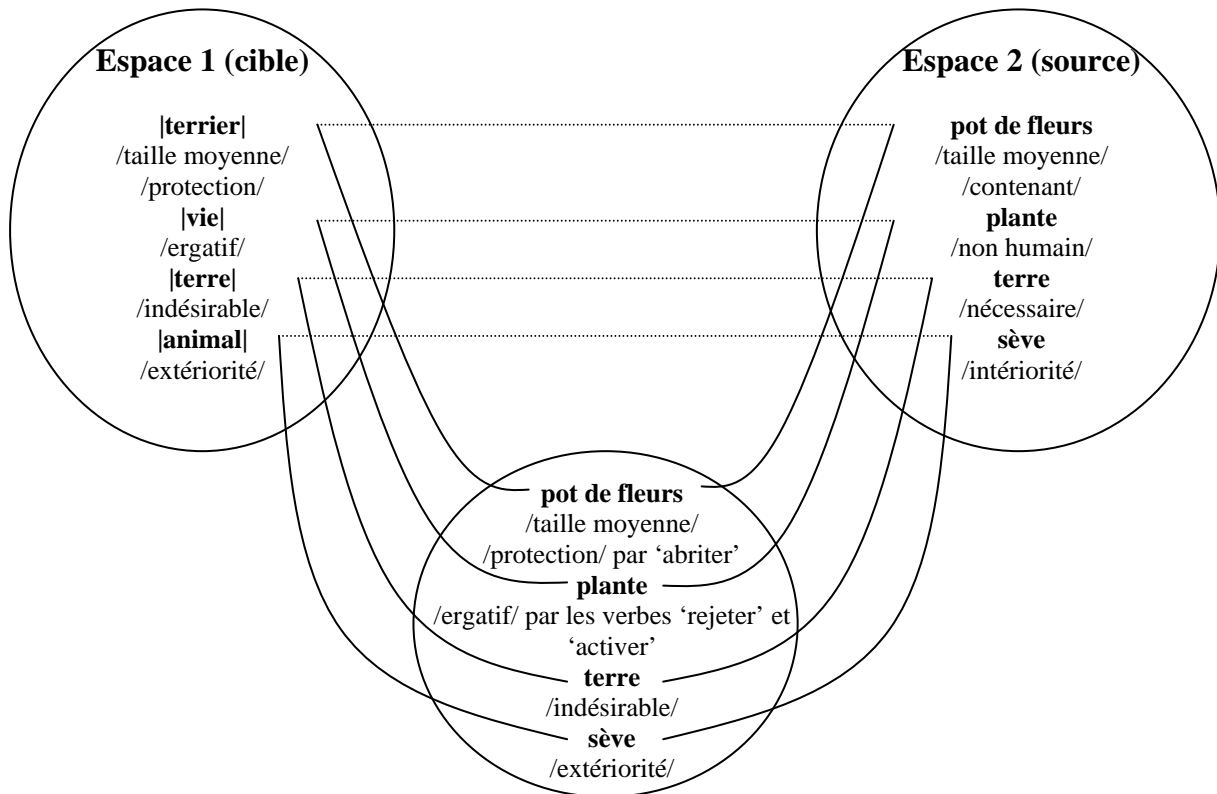


Figure 9-4 : exemple (151), étape 4

Cette dernière étape présente les caractéristiques formelles d'un réseau d'intégration lorsqu'il est à l'état final d'une métaphore filée : degré d'indétermination faible, degré d'optimalité important, impression référentielle consistante. Mais les moyens pour y parvenir ont été particulièrement atypiques : les membres du groupe A ont été dans l'obligation d'innover un type de circulation dans l'espace intégrant qui, à notre connaissance, n'a pas été traité jusqu'à présent.

9.3.3 Un autre type de circulation

Le jeu *L'Un dans l'autre* implique un type de circulation dans le réseau d'intégration tout à fait singulier, et comme le souligne Breton, la cinquantaine d'exemples qu'il présente dans son ouvrage offre « l'attrait de ne prendre place dans aucun "genre", de ne rappeler à peu près rien de connu » (Breton 1970, p. 55). Indéniablement, le parcours que nous avons décrit dans la section précédente inverse radicalement la circulation standard impliquée par la métaphore (conventionnelle ou filée) et tend à remettre en question l'aspect directionnel du processus d'intégration tel qu'il est décrit aujourd'hui.

L'énoncé (151), en effet, se fonde sur une thématisation, et qui plus est, dans notre terminologie, une thématisation de la source (stratégie asymétrique). Cet énoncé accumule aussi les traces d'une intégration : on y retrouve cet aspect fantastique caractéristique des

intégrations métaphoriques (ainsi, on notera l'ergatif associé à la plante qui, comble de l'inadmissible, rejette la terre hors du pot afin d'y trouver ses aises). Nous pouvons représenter cette circulation par le schéma suivant :

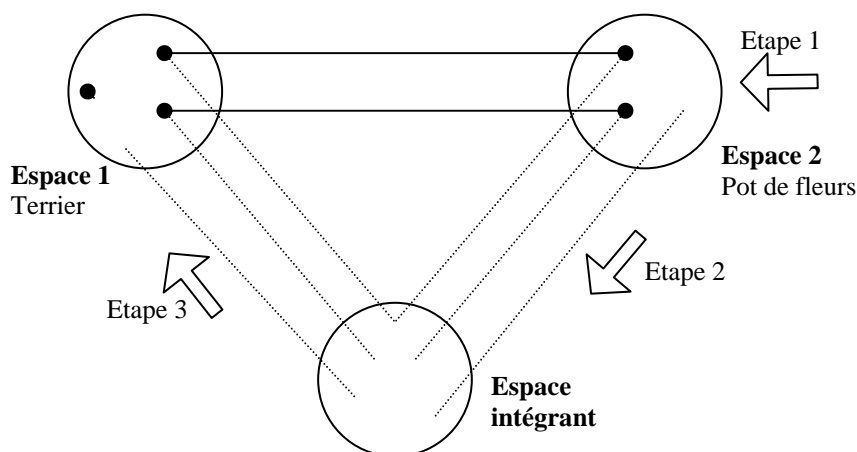


Figure 9-5 : une circulation atypique dans le réseau d'intégration (*L'Un dans l'autre*)

Plutôt que de partir classiquement de deux espaces initiaux, les participants vont de l'espace source vers l'espace intégrant en sélectionnant tout ce qui semble ne pas faire partie de l'espace source, faisant ainsi l'hypothèse qu'il s'agit des traces d'une intégration, ainsi que tous les traits spécifiés dans le texte (comme par exemple la taille du pot de fleurs). Dans une nouvelle étape, les participants projettent vers l'espace cible tous les traits problématiques. Ceci leur permet d'enrichir l'espace cible qui présentait jusque là un squelette particulièrement dépouillé. Une fois cet enrichissement terminé, les participants parviennent à trouver un thème qui correspond aux contraintes envisagées.

La conséquence d'une telle circulation atypique est relativement simple à tirer : l'intégration n'est pas un processus directionnel mais bien un processus multidirectionnel. Cette possibilité, parfaitement illustrée par *L'Un dans l'autre*, de pouvoir circuler de façon multidirectionnelle dans le réseau nous amène à reconsidérer l'architecture de l'intégration conceptuelle et à en préciser certains aspects.

Malgré le principe de décompactage (*unpacking principle*, section 4.3.3), nous sommes bien forcés d'admettre que le cadre théorique de l'intégration ne manifeste à aucun moment les moyens théoriques et conceptuels de prédire une telle circulation. Il s'agit de retrouver un espace d'entrée (la cible) sur la seule information contenue dans l'autre espace d'entrée (la source), et non pas de retrouver les deux espaces d'entrée sur la base de l'espace intégrant.

L'existence d'une telle circulation atypique démontre que le réseau d'intégration doit être compris comme un système de relations contraignantes où chaque élément est relié aux autres, sans que cette relation soit directionnelle. Or les notions de projections sélectives et de projections trans-spatiales, en tant qu'elles impliquent deux niveaux, deux strates différentes du calcul, ne peuvent pas rendre compte de l'aspect justement monostratal de l'intégration. Pour le dire autrement, *L'Un dans l'autre* montre que tous les espaces du réseau d'intégration sont construits *simultanément*, à l'intérieur d'une dynamique complexe unique, et non pas sur deux niveaux chronologiquement distincts. Dans un tel cadre, il est donc difficile de parler d'espace initial, puisque cette antériorité que souligne le qualificatif n'existe pas.

Aucun espace n'existe avant les autres, mais tous s'enrichissent mutuellement par une propagation de l'information, à l'intérieur d'un système de contraintes souples. C'est la nature particulière de ce système de contraintes que l'exemple (151) met puissamment en relief. Pour le comprendre, il suffit de comparer l'état initial de ce système, lorsque Bédouin termine sa première phrase (Figure 9-1), à la troisième étape, lorsque le réseau présente une structure, certes lacunaire, mais utilisable.

Si l'on se penche sur l'état final du réseau (Figure 9-3), nous constatons qu'il ne présente pas un système de contraintes suffisamment fort pour déterminer une seule et unique solution. Il est indéniable qu'un puits, la galerie d'une mine, et d'une manière générale, tout conduit de taille moyenne permettant une circulation alternée (de l'intérieur vers l'extérieur et inversement) eût pu satisfaire au système de contraintes que représente la Figure 9-3. C'est pourquoi nous parlerons d'un système de contraintes souples. L'état final du réseau illustre donc de manière très éclairante l'importance et la nature exacte de l'achèvement qui trouve ici une application très intéressante : le principe d'achèvement permet de finaliser, de compléter, de rendre plus « charnue » une structure initialement « décharnée ». Mais contrairement à ce qu'en dit la théorie de l'intégration conceptuelle, ce principe ne s'applique pas seulement à l'espace intégrant mais bien à tous les espaces du réseau d'intégration. Ceci confirme que formellement, l'espace intégrant doit être placé au même niveau que les autres espaces et que les principes qu'il met en jeu peuvent aussi jouer pour tous les autres espaces.

L'état initial du réseau, quant à lui (représenté dans la Figure 9-1), présente les caractéristiques que nous avons déjà constatées dans l'exemple (148), en particulier dans la Figure 8-3 : il n'est pas suffisamment structuré pour produire une interprétation particulière et

son degré d'indétermination reste considérable²⁹⁵. La métaphore filée de Bédouin a pour effet d'enrichir l'espace source, et par un phénomène de diffusion (contrainte) de l'information, d'enrichir successivement l'espace intégrant puis l'espace cible. Le filament de la métaphore met en forme, déploie le réseau d'intégration. Mais cette mise en forme, contrairement à celle qu'impliquent les métaphores standards, ne se fait qu'à partir d'un seul espace (l'espace source).

Dès lors, malgré une information très lacunaire, un réseau d'intégration peu structuré, et un système de contraintes particulièrement faibles, les membres du groupe A sont capables de retrouver le contenu de l'espace cible, tout simplement parce que le déploiement opéré suffit à réduire l'indétermination constitutive de l'étape initiale. Un tel déploiement doit donc se décrire dans sa globalité, et non pas chronologiquement en franchissant une à une l'étape des projections trans-spatiales, puis celle des projections sélectives.

Précisons notre propos. La notion de système de contraintes souples a des conséquences importantes sur l'architecture de l'intégration conceptuelle. Que les membres du groupe A soient en effet capables de formater l'espace cible sur la base d'un réseau d'intégration peu contraignant illustre de façon éclairante la nature topologico-dynamique du processus. Le réseau d'intégration doit être considéré comme une structure topologique, capable d'évoluer dans le temps et de s'enrichir à l'intérieur d'une thématization. Ce déploiement fait intervenir les principes d'une véritable dynamique.

En cela, le déploiement du réseau d'intégration n'est pas une activité de nature symbolique : il ne se fonde pas sur des symboles obéissant à des règles syntaxiques bien spécifiées. Nous avons au contraire affaire à des représentations distribuées. Nous ne sommes donc pas dans un cadre logique standard ni dans le domaine d'une compositionnalité classique. Si le réseau d'intégration fait intervenir une compositionnalité, elle doit en fait se tenir aux caractéristiques avancées par van Gelder et Port (Gelder & Port 1993) lorsque ces derniers définissent les propriétés de la représentation sub-symbolique²⁹⁶ :

1.) Afin de rendre compte de l'aspect chronologique de la métaphore filée, et des conséquences de cette évolution dans le temps sur l'interprétation, la combinatoire doit être temporelle, non concaténatoire, et présenter une conformité syntaxique faible.

²⁹⁵ Le degré d'indétermination produit par le réseau à l'état initial du jeu arrive en fait à un sommet difficilement dépassable, que même l'énoncé absurde ne peut pas atteindre puisqu'il présente au moins le contenu général des deux espaces initiaux. En fait, l'état initial de ce jeu devrait être comparable à un énoncé absurde *in absentia*. On peut difficilement faire plus indéterminé que cela.

²⁹⁶ Sur la polémique, relativement vive, qui oppose représentation symbolique et sub-symbolique, et dont fait partie l'article de van Gelder et Port, le lecteur peut se reporter aux articles suivants : (Chater & Oaksford 1989; Fodor & McLaughlin 1989; Fodor & Pylyshyn 1988; Smolensky 1987; Smolensky 1988a; Smolensky 1988b).

2.) Les symboles composés doivent être dynamiques (et non renvoyer à des variables instanciées).

Dans une telle conception, le réseau d'intégration correspond à un système de contraintes dont l'objectif consiste à se fixer sur un état d'équilibre. Les notions de projections trans-spatiales et de projections sélectives ne sont alors rien d'autre que l'indice de la réussite de cet objectif. En revanche, le moteur véritable de la dynamique d'intégration est tout entier dans la thématization, c'est-à-dire dans cette activité qui consiste à construire le contenu des espaces initiaux. Soulignons par la même occasion qu'une fois l'état d'équilibre atteint, tout le système peut à nouveau être volontairement déstabilisé par une (re)thématisation : nous avons décrit un tel phénomène dans le cas de l'intégration polyphonique²⁹⁷ et dans celui de la métaphore conventionnelle (qui présente pourtant une grande stabilité, du fait d'espaces initiaux culturellement préformatés et partagés par tous les locuteurs)²⁹⁸.

La métaphore filée surréaliste se traduit alors par une manipulation atypique de cette dynamique, manipulation dont nous avons décrit deux aspects : a.) le premier consiste à empêcher le réseau d'intégration de se stabiliser correctement : c'est le cas de la métaphore filée (150) qui oscille entre l'énoncé absurde et la métaphore filée standard ; b.) le second nous donne à voir un type de déploiement du réseau d'intégration tout à fait original en se donnant pour seul point de départ l'espace source : c'est le cas de la métaphore filée (151). Dans les deux cas, le surréalisme explore les limites formelles du réseau d'intégration, et par la même occasion, met en relief ses propriétés les plus singulières.

²⁹⁷ Section 7.1, exemples (117) et (118) pour une intégration non coopérative ; section 8.2.2, exemple (148) pour une intégration coopérative.

²⁹⁸ Section 6.3.1.2 exemples (108) et (109), section 8.1.1, exemple (135)

Chapitre 10 : Conclusion

10.1 Bilan général

Notre raisonnement s'est articulé sur trois points. Le premier consistait à souligner que la métaphore est un concept construit en fonction d'objectifs théoriques et que sa définition dépend en grande partie d'hypothèses premières faites sur le langage. La première partie nous a ainsi permis d'envisager trois options générales, trois points de vue distincts.

Les approches distinctives présentent la caractéristique de conférer à la métaphore un mécanisme qui lui est propre et ce, en l'opposant à d'autres emplois qui fonctionnent selon d'autres principes : l'opposition catachrèse *versus* métaphore dans le cas de Fontanier, littéral *versus* figuré dans le cas de Langacker, polysémie *versus* métaphore dans le cas de Victorri & Fuchs. Les approches non distinctives, au contraire, neutralisent la métaphore par deux moyens opposés mais comparables : soit la métaphore devient un mécanisme cognitif général et perd de la sorte sa spécificité pour être réduite à une projection conceptuelle entre deux domaines distincts (théorie de la métaphore conceptuelle), soit la métaphore est un emploi qui, à l'image de nombreux autres, obéit à un principe cognitif général (théorie de la pertinence). Une troisième option, en revanche, tente d'approcher la métaphore dans sa dimension textuelle : les concepts sont alors reformulés pour intégrer cette dimension. Ils doivent par la même occasion dépasser l'opposition classique entre langue et parole pour décrire des phénomènes d'une autre nature : propagation de sèmes décrite à l'intérieur d'une théorie de l'afférence (sémantique interprétative), principe de transposition d'un motif sémantique dans des domaines divers (sémantique indexicale), intégration d'espaces distincts dans un nouvel espace dont les propriétés logiques et pragmatiques déterminent un nouveau sens (théorie de l'intégration conceptuelle).

Une fois ce champ théorique circonscrit, la délimitation de notre propre objet nous est apparue comme étant une nécessité. En tant qu'une telle délimitation ne pouvait faire l'économie de l'appareil théorique (une théorie, ses hypothèses, ses méthodes, ses critères, ses objectifs, *etc.*) qui la définit, nous avons été placés dans l'obligation de confronter à nouveau les trois approches textuelles susdites. Le résultat de cette confrontation, menée dans une seconde partie, a consisté à poser une première hypothèse, hypothèse reprise à la sémantique indexicale, selon laquelle il existe deux logiques de constitution du sens.

La première logique fait intervenir la transposition d'un motif sémantique. Il s'agit de la logique de conformité telle qu'elle est décrite dans la sémantique indexicale et en particulier dans les récents travaux de Cadiot & Visetti. Nous avons démontré la réalité de cette logique par plusieurs exemples : l'analyse de *créneau*, de *client*, de *boîte*, que nous reprenions à la sémantique indexicale, et surtout, l'analyse de l'adjectif *blindé* sur lequel a porté une grande partie de notre travail.

La seconde logique fait intervenir deux thématiques distinctes. Il s'agit de la logique d'intégration qui se trouve être une reformulation de la logique d'appartenance telle qu'elle est définie par la sémantique indexicale. La logique d'intégration est une reprise des principes décrits dans la théorie de l'intégration. Nous avons démontré sa réalité avec l'analyse détaillée d'une métaphore filée tirée d'un roman de Doderer. Une grande partie de nos efforts ont alors eu pour objectif de mettre en relief les propriétés particulières de la logique d'intégration, propriétés qui ne peuvent être confondues avec celles de la logique de conformité. La logique d'intégration, en effet, n'a de réalité qu'en tant qu'elle se fonde sur un dégroupement thématique préalable, dégroupement volontairement provoqué par le locuteur (ou l'auteur) et dont l'intérêt consiste à (ré)intégrer le tout selon des arrangements particulièrement fructueux en termes d'implications.

Pour que notre raisonnement garde une certaine cohérence, il nous a toutefois fallu entamer un travail critique sur l'intégration conceptuelle proprement dite. Notre critique s'est articulée autour de deux points : nous avons tout d'abord souligné le fait que l'intégration conceptuelle ne peut pas rendre compte de tous les emplois, et deuxièmement, que l'intégration conceptuelle donne une trop grande importance à la référence. Précisons ces deux points :

1.) La théorie de l'intégration conceptuelle, comme la plupart des théories cognitives, se caractérise par un expansionnisme qui n'est pas toujours parfaitement contrôlé. Dès lors, sa volonté de maîtriser tous les emplois et de les rassembler sous la tutelle d'un processus unique (l'intégration) ne nous permettait plus de maintenir notre hypothèse première, selon laquelle il

existe deux logiques distinctes et non une seule. Notre travail critique a donc consisté à ramener le champ d'application de l'intégration conceptuelle à des dimensions raisonnables, et montrer qu'une région des emplois (en particulier, polysémiques et catachrétiques) ne peut être correctement décrite dans le cadre de l'intégration. Dans le cas de la catachrèse et de la polysémie, nous n'observons aucun déploiement thématique mais bien la transposition d'un motif sémantique. Afin de le démontrer, nous nous sommes appuyés sur l'analyse détaillée de l'adjectif *blindé*, dont le comportement sémantique s'explique moins par l'intégration de deux espaces distincts que par la transposition d'un motif sémantique complexe, un archétype sensoriel qui motive de nombreux emplois figurés.

Dans la suite de notre travail, nous sommes régulièrement revenus sur ce point en donnant une grande importance à ces exemples que nous avons qualifiés de transversaux : ils nous ont permis de renforcer la valeur de notre hypothèse puisque le passage d'une logique à une autre provoquait des changements d'interprétation considérables²⁹⁹.

2.) Nous avons aussi mis en relief l'importance de la référence dans l'intégration conceptuelle qui se traduit par un privilège donné aux traits figuratifs et aux propriétés extrinsèques. Cet avantage donné au tangible, à la substance, à l'ontologie provoque des difficultés insurmontables pour traiter correctement les données : à trop vouloir réduire le contenu des espaces mentaux à de purs fragments de la réalité, l'intégration conceptuelle est amenée à prédire des interprétations contestables. Pour cette raison, nous avons été amenés à reconsidérer le contenu des espaces mentaux et au-delà des cadres conceptuels habituellement utilisés, à prendre en compte l'analyse sémique de la sémantique interprétative. Inversement, nous avons considéré que l'espace intégrant était une représentation convaincante de ce que la sémantique interprétative appelle l'impression référentielle.

C'est sur cette base de travail que nous avons pu développer notre propre argumentation. Elle a notamment consisté à souligner que le contenu des espaces initiaux n'est généralement pas donné mais construit. Pour le prouver, nous avons démontré qu'une métaphore faisant intervenir des espaces initiaux non construits pouvait être apparentée à un énoncé absurde, c'est-à-dire un énoncé qui sous-détermine son interprétation et qui n'induit aucune impression référentielle.

²⁹⁹ Par exemple, l'énoncé *le cinéma est un bon créneau* fait intervenir une transposition. Nous n'y percevons aucune trace du moindre ennemi, par opposition à l'expression *monter au créneau* qui déploie deux thématiques, déploiement qui met en avant la présence d'un ennemi potentiel attaché à la thématique de la guerre. Autre exemple sur lequel nous nous sommes attardés : la variation interprétative de l'expression *tenir les murs* en fonction de la logique qu'elle faisait intervenir.

Dès lors, notre objectif a consisté à définir les moyens par lesquels un locuteur peut construire les espaces initiaux. Nous avons mis en relief deux options :

1.) Un premier cas faisait intervenir des espaces initiaux préformatés, culturellement mis à l'échelle, partagés et accessibles par tous. Il s'agit des métaphores conventionnelles dont la caractéristique est de partir de thématiques toutes faites, déjà là, disponibles. La plupart des analyses réalisées par l'intégration conceptuelle prennent ce cas comme étant le cas prototypique de la métaphore.

2.) Un second cas, selon nous majoritaire, consiste à construire les espaces initiaux à l'intérieur d'une activité de thématisation. Cette activité peut se formaliser de différentes manières mais nous avons privilégié celle de la sémantique interprétative. Thématiser les espaces initiaux correspond alors très exactement à filer la métaphore.

Le résultat d'un tel raisonnement s'est traduit par un classement général des emplois (Tableau 6-1), classement que nous avons précisé dans la partie suivante (Tableau 7-2). Les conséquences sont alors les suivantes :

1.) La métaphore doit construire par tous les moyens ses espaces initiaux, sinon, elle est absurde. Si l'on fait exception de la métaphore conventionnelle qui se fonde sur des espaces initiaux préformatés, la métaphore doit donc être filée. Nous en concluons que toute métaphore est d'abord une métaphore filée.

2.) Notre objet d'étude devient, par conséquent, la métaphore en tant qu'elle est filée. Ce sont ses propriétés formelles que nous explorons dans une troisième et dernière partie.

Les propriétés de la métaphore filée sont les suivantes :

1.) Elle est conviviale et se laisse manipuler par plusieurs personnes simultanément. Ceci a des répercussions considérables sur notre conception du réseau d'intégration. Un tel réseau, en effet, doit être perçu comme une structure modifiable, évoluant dans le temps de l'énonciation en fonction des interventions des différents locuteurs.

Deux cas de figure sont alors envisageables : le premier, que nous qualifions d'intégration polyphonique non coopérative, fait intervenir les protagonistes d'une polémique, l'objectif de chacun consistant alors à déformer le réseau de l'autre, à lui conférer un degré d'optimalité faible, et à le tirer dans une autre direction³⁰⁰ ; le second, que nous qualifions d'intégration polyphonique coopérative, consiste à enrichir le réseau d'intégration de manière à augmenter son degré d'optimalité ou à le maintenir à un niveau satisfaisant³⁰¹.

³⁰⁰ C'était le cas des exemples (117) et (118).

³⁰¹ C'était le cas de l'exemple (148).

2.) La métaphore filée, en tant qu'elle consiste à construire le contenu des espaces initiaux pour l'intégrer directement dans l'espace intégrant, présente généralement un degré d'optimalité considérable. La métaphore filée surréaliste, en revanche, se caractérise par l'inversion de ce principe : le filament de la métaphore est alors élaboré de telle façon qu'il reste des zones d'indétermination qui ont des répercussions importantes sur la cohérence du réseau et par conséquent, sur la qualité de l'impression référentielle.

3.) La métaphore filée bénéficie d'un nombre limité de stratégies pour thématiser les espaces initiaux. La première installe un conflit entre logique de conformité et logique d'intégration (c'est le cas dans la syllepse de métaphore et dans une certaine mesure, du zeugme) : il s'agit de la stratégie de décompactage, qui nous permettait par la même occasion d'appliquer notre hypothèse première à un nouveau domaine. La seconde, au contraire, se fonde sur une harmonisation de ces deux logiques : il s'agit de la stratégie irénique, dans laquelle le dégroupement thématique se fonde sur un support lexical qui s'incarne dans un motif sémantique commun aux deux thématiques. La troisième, dite asymétrique, peut thématiser les éléments de la source (processus habituellement employé dans la métaphore) ou bien les éléments de la cible (processus plus rare mais dont nous avons vu une illustration intéressante dans l'exemple (148), Figure 8-4).

10.2 Ouvertures

10.2.1 Une modélisation possible

Nous ne cacherons pas qu'à l'origine, ce travail s'était donné pour objectif la modélisation de la métaphore en se fondant sur les principes de l'intégration conceptuelle. Les difficultés considérables que nous avons rencontrées nous ont obligés à revoir nos ambitions et à nous orienter vers une autre direction : nous nous sommes ainsi attachés à délimiter exactement l'objet, à décrire ses propriétés et à vérifier leur validité sur des données différentes. En d'autres termes, nous avons mené une pré-analyse nécessaire à toute modélisation. De ce fait, notre travail peut et doit être considéré comme le préliminaire théorique à une modélisation de la métaphore filée. L'appareil conceptuel décrit tout au long de ce travail a l'avantage, en effet, d'aboutir à un codage et à un traitement bien délimités.

Pour commencer, notre répartition générale des emplois (Tableau 7-2) permet de juger les phénomènes en fonction de leur intérêt par rapport à une modélisation. Par exemple, le cas des énoncés absurdes ne présente aucun intérêt pour une modélisation : rendre compte de la multiplication des interprétations, qui trouve son origine dans une structuration trop lacunaire des espaces initiaux, devient trop complexe à cause des faibles contraintes qu'implique l'absurdité. Néanmoins, nous savons maintenant que l'état initial d'une métaphore filée correspond à un énoncé absurde. Ceci peut avoir des conséquences sur une modélisation puisqu'un modèle, en tant qu'il traitera de l'aspect temporel de la métaphore filée, devra nécessairement partir d'un état initial.

De même, les emplois figurés, en tant qu'ils font intervenir une logique de conformité, sortent de notre domaine d'investigation : notre objectif porte essentiellement sur une logique d'intégration. Les métaphores conventionnelles et d'une manière générale, les métaphores qui jouent sur des espaces initiaux préformatés, mis à l'échelle humaine, présentent elles aussi un intérêt relatif : du fait d'une structuration toute faite des espaces initiaux, l'activité de thématization, moteur de la dynamique d'intégration, voit sa marge de manœuvre considérablement réduite.

Le cas de la thématization forte, qui se traduit par des métaphores filées, présente en revanche des caractéristiques intéressantes. Plusieurs possibilités sont envisageables :

1.) Nous pouvons examiner les possibilités d'une modélisation de la thématization. Le modèle serait alors amené à générer les espaces initiaux et leur structure en se fondant sur un texte. Il pourrait aussi préciser le type de stratégie thématique employé (décompactage, irénique ou asymétrique).

2.) Une modélisation de l'intégration proprement dite ferait alors appel à un formalisme particulier, fondé sur le principe d'optimisation. Les réseaux connexionnistes représentent un candidat idéal pour ce genre de traitement. Ils sont en effet les seuls, actuellement, à décrire correctement l'évolution d'un système de contraintes souples.

3.) Dans le meilleur des cas, un tel réseau connexionniste pourrait donner une image du réseau d'intégration impliqué par une métaphore filée, autrement dit, une représentation de l'interprétation.

Les modèles connexionnistes ne manquent pas, et le passage d'un simple formalisme notationnel à un véritable modèle demande un travail particulièrement long et difficile. Nous avons néanmoins les deux éléments principaux de la dynamique mise en jeu dans la métaphore filée : une activité de thématization qui représente le moteur de la dynamique

d'intégration, et une architecture de diffusion de l'information grâce au schéma général de l'intégration conceptuelle (Figure 4-1).

D'une manière plus générale, nos hypothèses ont pour effet de nous situer, dans la polémique qui oppose représentation symbolique et représentation sub-symbolique, du côté sub-symbolique. Les représentations et le calcul sub-symbolique ont des propriétés particulières, comme le souligne Miikkulainen :

« Subsymbolic (i.e. distributed) representations have properties that are very different from the symbolic representations : (1) The representations are continuously valued ; (2) Similar concepts have similar representations ; (3) The representations are holographic, that is, any part of the representation can be used to reconstruct the whole ; and (4) Several different pieces of knowledge are surimposed on the same finite hardware » (Miikkulainen 1997)

Ces propriétés rendent compte de façon satisfaisante des contraintes qui interviennent dans la métaphore filée. L'essentiel du travail consisterait à systématiser de façon très rigoureuse les principes d'optimalité décrits dans la section 4.3.3.

10.2.2 Une étude psycholinguistique

Notre appareil théorique entretient des liens étroits avec la psycholinguistique. En particulier, beaucoup des concepts mis en relief peuvent faire l'objet de tests.

Notre hypothèse, que nous avons reprise à la sémantique indexicale, qui consiste à distinguer entre une logique de conformité et une logique d'intégration pourrait ainsi faire l'objet d'une étude psycholinguistique. Il faudrait alors préciser un protocole satisfaisant, capable de démontrer expérimentalement la réalité de cette distinction.

Il nous semble que notre travail peut permettre de préciser la nature de ce protocole et d'en donner les lignes principales. Selon notre hypothèse, en effet, les emplois figurés font intervenir la transposition d'un motif sémantique tout au contraire de la métaphore qui ne fonctionne véritablement qu'à condition de séparer, dégrouper, disjoindre au moins deux thématiques et ce, afin d'en (ré)intégrer les éléments selon une structure et une disposition originale. Une telle divergence dans les principes mis en jeu doit nécessairement avoir un impact sur l'impression référentielle construite par les sujets et en particulier, sur les temps d'élaboration de cette impression référentielle.

D'autres protocoles pourraient être mis au point, toujours en fonction des principes exposés dans ce travail, mais qui porteraient cette fois sur la logique d'intégration et sur la thématisation proprement dites.

Le jeu surréaliste abordé dans la section 9.3 nous donne des indications précieuses sur les propriétés qui devraient être testées. Bien que l'ouvrage de Breton représente déjà un corpus considérable et que les règles du jeu *L'Un dans l'autre* soient comparables à un véritable protocole, le corpus présenté ne permet pas une véritable analyse psycholinguistique. Dans le cas des surréalistes, en effet, le choix des espaces initiaux reste totalement arbitraire et n'obéit à aucun principe préétabli. Dans le cadre d'une expérience, en revanche, le choix des espaces initiaux devrait au contraire dépendre d'un certain nombre d'objectifs fixés par notre analyse de la métaphore.

Un autre protocole, directement inspiré de *L'Un dans l'autre*, consisterait à faire varier sans transition un espace initial et observer les conséquences sur l'interprétation. Une telle variation s'obtient par la mise en relief d'une phrase clé qui oblige le sujet à faire un nouveau calcul.

Imaginons par exemple l'énoncé absurde suivant :

(152) *La pulpe des poubelles coule le long des parois, rebondit puis s'évapore.*

Une première étape consisterait à vérifier que cet énoncé ne détermine aucune interprétation particulière. En d'autres termes, comme pour l'expérience de Fraser (section 6.2.2), il faut vérifier que l'interprétation varie avec le sujet testé.

Une seconde étape consisterait à ajouter à l'énoncé précédent une phrase clé censée le désabsurdir, c'est-à-dire une phrase capable de thématiser les espaces initiaux, de leur donner un contenu. Par exemple :

(153) *Quelqu'un est en train de pleurer*

Il y a de fortes chances pour que les sujets testés soient obligés de recalculer le réseau d'intégration à la lumière de cette phrase clé : nous pourrions ainsi étudier de quelle façon se font les relations rhétoriques. La pulpe peut ainsi devenir la contrepartie des larmes, les poubelles vont correspondre aux yeux, les parois aux joues, et la dernière phrase (rebondit puis s'évapore) pourrait s'interpréter comme la métaphore d'une tristesse passagère et sans conséquences. L'intérêt d'un tel protocole tient dans le fait qu'il y aura nécessairement des

divergences entre les sujets (par exemple, la paroi peut renvoyer aux joues mais aussi à la mâchoire, et bien d'autres parties du corps)

Une troisième étape consisterait à changer la phrase clé. Par exemple :

(154) *Il pleut sur Paris*

Dès lors, tout le réseau d'intégration est recalculé à la lumière d'un nouvel espace cible où la pulpe peut renvoyer à la pluie, les poubelles au mauvais temps (ou à toute autre chose), les parois aux nuages (ou aux immeubles de la ville), et la dernière phrase pourrait s'interpréter comme « après la pluie, le soleil ».

Une telle expérience nous permettrait d'accéder aux mécanismes profonds qu'implique un système de contraintes souples : la variation entre les différents sujets nous permettrait de juger de façon rigoureuse de la nature exacte de cette « souplesse », et par la même occasion, de donner une mesure rigoureuse du degré d'indétermination que nous nous sommes contentés de traiter intuitivement jusqu'ici.

Table des exemples

(1)	Le compositeur doit orchestrer Pelléas et Mélisande.	9
(2)	Le PC doit orchestrer la manifestation.	9
(3)	Dehors, des thèmes populaires finement écrits pour des instruments variés, depuis la corne du raccommodeur de porcelaine, ou la trompette du rempailleur de chaises, jusqu'à la flûte du chevrier qui paraissait dans un beau jour être un pâtre de Sicile, orchestraient légèrement l'air matinal, en une 'Ouverture pour un jour de fête' .	11
(4)	C'est pourquoi, tenant compte de ce fait historique, de l'échec et de la faillite des blancs dans tout l'Orient, je dois employer une autre technique et un autre engin pour enregistrer cet autre cycle de mes souvenirs, ceux de mes jongleries chinoises, que je voudrais orchestrer non plus à la machine, dont les engrenages qui grasseyent (et la ridicule petite sonnette au bout de la ligne !) rendent si bien la crise de conscience grinçante avant-coureuse de la panne des Occidentaux, mais au piano à écrire...	12
(5)	Les oreilles sont les ailes du plaisir.	27
(6)	Les ailes d'un bâtiment.	27
(7)	Une vie orangeuse, un souci rongeur, un remord dévorant.	37
(8)	Un mérite éclatant, une voix aigre.	37
(9)	a) Roger alla de la lettre a à la lettre z en 7 secondes. b) Jean va vers la ruine. c) le concert alla de minuit à quatre heures du matin.	41
(10)	The cat out of the bag.	45
(11)	Jean a touché Marie.	50
(12)	Les Dupont viennent-ils avec leur ouragan, ce soir ?	51
(13)	Il m'a encore touché, ce matin.	53
(14)	a) Laine de verre ; b.) Salade de fruit.	54
(15)	Que diable ont donc tous ces muscadins-là ? s'écria-t-il d'une voix sonore. Nos conscrits ferment le compas au lieu de l'ouvrir, je crois ! (p. 74, éd. Folio) Allez au pas accéléré ! cria Hulot à sa troupe, ouvrez le compas et faites marcher vos chevaux plus vite que ça. (p. 115, éd. Folio)	54
(16)	Un bar blindé, un amphithéâtre blindé.	55
(17)	LA DISCUSSION C'EST LA GUERRE	63
(18)	Une position indéfendable, battre en retraite.	63
(19)	LE PLUS EST HAUT ; LE MOINS EST BAS	64
(20)	Le nombre de livres imprimés chaque année ne cesse de s'élever. Mes revenus ont grimpé l'année dernière. Le volume des activités artistiques a baissé. Le nombre d'erreurs qu'il fait est incroyablement bas. Ses revenus ont chuté. Il est en dessous de la limite d'âge. Si vous avez trop chaud, baissez le chauffage.	64
(21)	L'ESPRIT EST UNE MACHINE	65
(22)	Il ne tourne pas rond, il va péter un câble, il a un fusible qui a sauté, il faut qu'il reboote, il a bogué.	65
(23)	L'INFLATION EST UNE PERSONNE	65
(24)	L'ESPRIT EST UN OBJET FRAGILE	66
(25)	Sa santé mentale a volé en éclat.	66
(26)	L'AMOUR EST UNE ŒUVRE D'ART REALISEE EN COMMUN	68
(27)	Admirables façons dont le secret appartient aux cœurs aimants, et qui rendent les femmes fidèles à la main artiste sous laquelle les formes renaissent toujours neuves, à la voix qui ne répète jamais une phrase sans la rafraîchir par de nouvelles modulations. L'amour n'est pas seulement un sentiment, il est un art aussi. Quelque mot simple, une précaution, un rien révèlent à la femme le grand et sublime artiste qui peut toucher son cœur sans le flétrir. Plus allait Emmanuel, plus charmantes étaient les expressions de son amour.	68
(28)	LES IDEES SONT DES ALIMENTS	70
(29)	a) LES IDEES SONT DES OBJETS ; b) L'ESPRIT EST UN CONTENANT	70
(30)	Pierre : Et qu'à dit l'hôtelier ? Marie : Il a cherché ton portefeuille partout.	80
(31)	Peux-tu me passer le sel ?	88
(32)	Le locuteur demande à l'interlocuteur s'il a la capacité de lui passer le sel.	88
(33)	Jacques Moeschler désire qu'Anne Reboul lui passe le sel.	88
(34)	Pierre : Est-ce que tu aimerais conduire une Mercedes ? Marie : Je n'aimerais conduire AUCUNE voiture de luxe.	88
(35)	Une Mercedes est une voiture de luxe.	88
(36)	Marie ne désire pas conduire de voiture de luxe.	89
(37)	Marie ne désire pas conduire une Mercedes.	89
(38)	Cette pièce est une porcherie.	89

(39)	Robert est un bulldozer.	89
(40)	Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant.	99
(41)	Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin	100
(42)	Tu te méfieras, c'est un client un peu vicieux parfois [un cavalier s'adresse à un autre qui s'apprête à monter tel cheval] ; Qui est mon client cette fois-ci ? [Un tueur à gage pose cette question à son commanditaire] ; C'est un client plutôt facile [un journaliste à propos d'un homme politique] ; Bon, je file, j'ai un autre client à la maison qui risque de se réveiller [Une mère qui vient chercher un de ses enfants à l'école] ; Ton client à toi, ce sera Jupiter [un astronome lors d'une séquence d'observations] ; etc.	108
(43)	J'ai écrit une autre chanson, un truc encore plus super, 'vec des paroles en béton, avec une musique d'enfer. Mais elle correspondait pas trop à mon image, mon créneau (Renaud) ; J'ai tout de suite vu qu'il y avait un créneau à prendre: les petits boulots nettoyés en cinq sec et payés en liquide (Djian) ; Quant à moi, je trouve toujours le créneau pour balancer une vacherie et j'ai répondu indirectement à la question que ma fidèle alliée brûlait de me poser (Hanska) ; Au créneau de la ringardise, il concurrençait Lourdes ou Lisieux (Embareck) ; Le cinéma est un créneau porteur (Orsenna) ; D'autant plus difficile à expliquer qu'elle se détermine sur des indices aussi dérisoires que capricieux : le titre du livre tout autant que la photographie de l'auteur, le créneau que la critique lui assigne dans la production littéraire, le ton de cette critique, la personnalité de ses thuriféraires et de ses ennemis (Gracq) ; Patrick y gara la voiture, s'y reprenant à deux fois pour le créneau (Carrère).	112
(44)	Quel cauchemar, me dit-il, que cette vie d'illusion où votre seule liberté est d'explorer une prison dont les règles vous échappent ! (D'Ormesson) ; La prison du bonheur était celle de la haine (Pennac)	114
(45)	Creuser sa propre tombe.	122
(46)	A chaque investissement que tu fais, tu creuses un peu plus profondément ta tombe.	124
(47)	A chaque jour passé ainsi à ne rien faire, tu creuses un peu plus ta propre tombe.	124
(48)	En creusant toutes ces tombes, vous creusez un peu plus la vôtre.	125
(49)	Ce chirurgien est un boucher.	125
(50)	Ce n'est pas un boucher, c'est un chirurgien.	128
(51)	Il a explosé.	130
(52)	Il était si furieux que je pouvais voir de la fumée sortir de ses oreilles.	130
(53)	(?) En plaçant vos doigts dans cette prise électrique, vous creusez votre propre tombe.	131
(54)	Un jour, à l'aube, un moine bouddhiste commence l'ascension d'une montagne. Il atteint le sommet au coucher du soleil. Il y médite plusieurs jours puis, un matin, redescend. Il parvient au pied de la montagne le soir, au coucher du soleil. Sans faire d'hypothèse sur les arrêts qu'il a pu faire, ou sur la vitesse à laquelle il a pu marcher, montrez qu'il y a un endroit du chemin où le moine s'est retrouvé à la même heure le jour où il monte et le jour où il descend.	133
(55)	Je soutiens que la raison est une faculté évolutive. Kant est en désaccord avec moi sur ce point. Il prétend que la raison est innée, à quoi je répons que cette affirmation a priori est dénuée de sens. Et je pose la question suivante : d'où viennent ces mystérieuses idées innées ? Kant rétorque, dans la Critique de la raison pure, que seules les idées innées sont puissantes. Mais alors, quel est le rôle de la sélection opérée par les groupes neuronaux ? Et là, Kant n'a pas de réponse.	135
(56)	I suppose it's hard to bob and weave when you have a mitre on your head.	141
(57)	La solution de mes problèmes.	143
(58)	Marie est mon Eurydice ; Jean est le Prométhée de la linguistique.	146
(59)	Il est bien rare que le vaisseau du mariage quitte le port sans qu'à un moment ou à un autre, on ne voie sur ses gréements le génie naufrageur. [...] Parmi l'équipage de notre bateau on remarquait d'ailleurs dès le début la présence de Mme Schubert [...], qui, pendant que le jeune couple séjournait encore à Rome, était monté à l'abordage sur des escabeaux avec de nouveaux rideaux pour le nouvel appartement. A part ça, s'étaient embarqués sur le "Castiletz" ceux qui se trouvaient là, des relations pour les heures de loisir ; comme par exemple Peter Duracher avec toute sa clique de « jeunes gens du tennis » dont certains étaient de vraies tombes avec une teinture de bronzage...	155
(60)	LE MARIAGE EST UN VOYAGE	156
(61)	Notre mariage s'engage dans une nouvelle voie ; Nos quarante ans de mariage sont une nouvelle étape ; Leur mariage se dirige dans une mauvaise direction ; etc.	156
(62)	LE MARIAGE EST UN VOYAGE EN BATEAU	156
(63)	Notre mariage sombre corps et bien, notre mariage tangué, gîte, donne de la bande, coule à pic, prend l'eau, s'ensable, part à la dérive, traverse une zone anti-cyclonique, est en perdition, notre mariage est une merveilleuse croisière, un horrible naufrage, une véritable galère, etc.	157
(64)	Pierre : Notre mariage est en train de sombrer. Marie : Dans ce cas, les femmes et les enfants d'abord !	168
(65)	Ce chirurgien est un bûcheron.	171
(66)	The committee has kept me in the dark about this matter.	172

Table des exemples

(67)	LES IDEES SONT DES OUTILS COUPANTS	175
(68)	Ceci tranche dans le vif du problème, c'était une remarque incisive, il est tranchant, il a l'esprit acéré.	175
(69)	Ce soldat est un boucher.	176
(70)	Ce boucher est un chirurgien.	177
(71)	Ce boucher est un ciseleur.	177
(72)	Toutes ces déceptions ont blindé Paul.	180
(73)	Quant aux engueulades... Mais vous, sans rire, vous devez être blindé de ce côté là.	181
(74)	Sa soutane était toute plaquée blindée de crottes et de bouse...	181
(75)	Il s'était, en vingt ans d'exercice, suffisamment blindé les narines pour tripatouiller à peu près n'importe quoi.	182
(76)	C'était plus la peine d'insister... Parler à des engelures pareilles ?... Ils étaient encore plus blindés que tous les gogs de tout Asnières ! Voilà mon avis.	182
(77)	Ces lunettes opaques blindées, ça me donnait de l'intérêt.	182
(78)	Tu vois ce que je veux dire, hautement préméditée, bien pensée dans les recoins, scrupules soigneusement époussetés, garanties juridiques à tous les étages, l'arnaque blindée, le coup du siècle...	183
(79)	Un bar blindé, un amphithéâtre blindé [→ ex. (16)]	183
(80)	Entièrement les joues blindées... et puis encore des bourlaguets tout autour du cou... qui leur remontaient aux esgourdes... ils étaient fadés en substances, ils étaient plutôt pansus !	184
(81)	Par le retour du courrier, j'ai reçu alors moi-même trois lettres bien compactes, que je peux qualifier d'ignobles... blindées, gavées, débordantes de mille menaces...	184
(82)	Gavard lui dit encore une fois, en grande confiance, que Mme Quenu était certainement une belle femme, mais qu'il les aimait « moins blindées que cela ».	184
(83)	J'ai une semaine blindée ; Mon agenda est blindé.	185
(84)	Je suis blindé.	185
(85)	Hou ! Il est blindé ce carton.	185
(86)	J'ai repiqué dans tous les étages avec mon col, ma cravate, mon « ressort papillon », mon canotier si blindé...	186
(87)	Je vois encore mon chapeau de paille, le canotier renforci, je l'avais toujours à la main, il pesait bien ses deux livres...	186
(88)	L'Express blinde l'information.	186
(89)	Un gars qui rentre chez lui n'a pas besoin d'essayer plusieurs clés à moins qu'il soit blindé à mort (San Antonio, Du mouron à se faire) ; Le Catalan sortit de la	187
(89)	cuisine. A moitié blindé, il était. Il avait éclusé de tout (Le Breton, Razzia sur la schnouf)	187
(90)	Je suis bourré ; je suis plein.	187
(91)	Une porte blindée ; un train blindé.	188
(92)	Grifouille a pas vu du tout d'un bon œil mes coups de Kanterbräu derrière la cravetouse. Pas moraliste pour deux points, mon pote Orlando, oh non ! Affranchi c'est tout, blindé d'expériences dont quelques-unes malheureuses. Tu bois, tu plonges (Degaudenzi, Zone)	189
(93)	X contenir Y pour produire / fournir	190
(94)	Boîte (entreprise, école), boîte de vitesse, de nuit, à lettres, etc.	190
(95)	Boîte à bouffe [restaurant] ; boîte à dominos [cercueil / bouche] ; boîte à idée [crâne] ; boîte à jérémiade [violon] ; boîte de lait Mont-Blanc [sein de femme] ;	191
(95)	boîte à Lollo [soutien-gorge] ; boîte à néant [crâne d'un demeuré] ; boîte à pitié [cœur] ; boîte à ragoût [estomac]	191
(96)	Ma femme, m'invitant à goûter son tout premier soufflé, en a par inadvertance laissé tombé une cuillerée sur mon pied, fracturant ainsi quelques petits os. (Rastier 1996; Sperber 1975)	195
(97)	Le désert de la vie.	208
(98)	[...] où il dit de Florine qu'elle l'aide à traverser le désert de la vie, ce qui peut faire croire qu'il la prend pour un chameau.	208
(99)	Monter au créneau.	212
(100)	(?) Il porte une maladie rare.	221
(101)	Il est porteur d'une maladie rare	222
(102)	D'incolores idées vertes dorment furieusement.	224
(103)	a) Le silence vertébral indispose le voile licite b) Le chlore lui a enlevé les anacoluthes	225
(104)	Paul est un termite.	225
(105)	L'Irréparable ronge avec sa dent maudite / notre âme, piteux monument, / et souvent il attaque, ainsi que le termite, / par la base le bâtiment (Baudelaire) ; Voilà longtemps que je le surveille, que j'observe, sans souffler mot, son petit travail de termite (Courteline) ; Nous sommes conduits, devant une toile de Degas (...) à recommencer, par un étrange et fatal mimétisme, le travail de termite du peintre, obsédé par la succession des détails (Lhote) ; Le travail de termite du mineur ne va pas sans	

- inconvenient pour les immeubles situés à la surface du sol. (Schneider) ; Non, ce qui avait, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, ébranlé l'ordre voulu par Dieu, c'étaient de petits termites, des insectes malsains et nocifs, des rongeurs insidieux : les idées (D'Ormesson) ; Leur amour semblait vaciller par moments sous une poussée de mille bêtises, de mille riens qui, comme des termites, faisaient leurs trous, rongeaient sourdement les derniers liens qui les rattachaient (Huysmans) 229
- (106) a.) J'ai rencontré Pierre hier b.) Hier, j'ai rencontré Pierre. 232
- (107) Ce n'est pas du français, c'est de l'allemand ! 234
- (108) Paul est un lion. 235
- (109) Je les ai vus en 70 ; ils n'ont plus peur de la mort, dans ces misérables guerres ; c'est ni plus ni moins des fous ; et puis ils ne valent plus la corde pour les pendre, ce n'est pas des hommes, c'est des lions (Pour Françoise la comparaison d'un homme à un lion, qu'elle prononçait li-on, n'avait rien de flatteur.) 236
- (110) Lui, qui avait, depuis des années, renoncé à toutes les liaisons charnelles, qui se contentait, alors que les étables de ses sens s'ouvraient, de mener le dégoûtant troupeau de son péché dans des abattoirs où les bouchères d'amour l'assommaient d'un coup. 238
- (111) Le piano, c'est les incisives, et les cuivres sont les molaires de l'orchestre – le piano tranchant les sons que les cuivres mastiqueront ensuite. Solo de flûte dans l'orchestre en sourdine : la symphonie mange de ses dents avant. 239
- (112) Pendant ce temps, nous buvions indéfiniment entre hommes sous l'inutile mais abrutissant ventilateur, qui se perdait à moudre depuis les Canaries le coton tiède atmosphérique (p. 122, éd. Folio). Le lendemain vint quand même, cette chaudière (p. 132). Le directeur là-haut sur la falaise rouge, qui s'agitait, diabolique, avec sa négresse, sous le toit de tôle aux dix mille kilos de soleil n'échapperait pas lui non plus à l'échéance (p. 133). Il redoutait toute lumière à cause de ses yeux, que deux ans de cuisson ininterrompue sous les tôles ondulées avaient rendus atrocement secs (p. 135). 240
- (113) Les neufchâtel, les limbourg, les marolles, les pont-l'évêque, carrés, mettant chacun leur note aiguë et particulière dans cette phrase rude jusqu'à la nausée [...] Cependant, au milieu de cette phrase vigoureuse, le parmesan jetait par moments un filet mince de flûte champêtre ; tandis que les bries y mettaient des douceurs fades de tambourins humides ; Il y eut une reprise suffocante du livarot. 240
- (113) Et cette symphonie se tint un moment sur une note aiguë du géromé anisé, prolongée en point d'orgue [...] Elles restaient debout, se saluant, dans le bouquet final des fromages. Tous, à cette heure, donnaient à la fois. C'était une cacophonie de souffles infects, depuis les lourdeurs molles des pâtes cuites, du gruyère et du hollande, jusqu'aux pointes alcalines de l'olivier. Il y avait des ronflements sourds du cantal, du chester, des fromages de chèvre, pareils à un chant large de basse, sur lesquels se détachaient, en notes piquées, les petites fumées brusques des neufchâtel, des troyes et des mont-d'or. 240
- (114) Cependant, il semblait que c'étaient les paroles mauvaises de Mme Lecoœur et de Mlle Saget qui pouaient si fort. 240
- (115) Pour les glaces (car j'espère bien que vous ne m'en commanderez que prises dans ces moules démodés qui ont toutes les formes d'architecture possible), toutes les fois que j'en prends, temples, églises, obélisques, rochers, c'est comme une géographie pittoresque que je regarde d'abord et dont je convertis ensuite les monuments de framboise ou de vanille en fraîcheur dans mon gosier [...] Mon Dieu, à l'hôtel Ritz je crains bien que vous ne trouviez des colonnes Vendôme de glace, de glace au chocolat, ou à la framboise, et alors il en faut plusieurs pour que cela ait l'air de colonnes votives ou de pylônes élevés dans une allée à la 241
- (115) gloire de la fraîcheur. Ils font aussi des obélisques de framboise qui se dresseront de place en place dans le désert brûlant de ma soif et dont je ferai fondre le granit rose au fond de ma gorge qu'ils désaltéreront mieux que des oasis (et ici le rire profond éclata, soit de satisfaction de si bien parler, soit par moquerie d'elle-même de s'exprimer par images si suivies, soit, hélas ! par volupté physique de sentir en elle quelque chose de si bon, de si frais, qui lui causait l'équivalent d'une jouissance). Ces pics de glace du Ritz ont quelque fois l'air du mont Rose, et même si la glace est au citron je ne déteste pas qu'elle n'ait pas de forme monumentale, qu'elle soit irrégulière, abrupte, comme une montagne d'Elstir. Il ne faut pas quelle soit trop blanche alors, mais un peu jaunâtre, avec cet air de neige sale et blafarde qu'ont les montagnes d'Elstir. La glace a beau ne pas être grande, qu'une demi-glace, si vous voulez, ces glaces au citron-là sont tout de même des montagnes réduites, à une échelle toute petite, mais l'imagination rétablit les proportions comme pour ces petits arbres japonais nains qu'on sent très bien être tout de même des cèdres, des chênes, des mancenilliers, si bien qu'en plaçant quelques-uns le long d'une petite rigole, dans ma chambre, j'aurais une immense forêt descendant vers un fleuve et où les petits enfants se perdraient. De même, au pied de ma demi-glace jaunâtre au citron, je vois très bien des postillons, des voyageurs, des chaises de poste sur lesquels ma langue se charge de faire rouler de glaciales avalanches qui les engloutiront (la volupté cruelle

- avec laquelle elle dit cela excita ma jalousie) ; de même, ajouta-t-elle, que je me charge avec mes lèvres de détruire, pilier par pilier, ces églises vénitiennes d'un porphyre qui est de la fraise et de faire tomber sur les fidèles ce que j'aurai épargné. Oui, tous ces monuments passeront de leur place de pierre dans ma poitrine où leur fraîcheur fondante palpité déjà. 241
- (116) Mais qui voudrait dire que la langue grecque et romaine eussent toujours été en l'excellence qu'on les a vues du temps d'Homère et de Démosthène, de Virgile et 242
- (116) de Cicéron? Et si ces auteurs eussent jugé que jamais, pour quelque diligence et culture qu'on y eût pu faire, elles n'eussent su produire plus grand fruit, se fussent-ils tant efforcé de les mettre au point où nous les voyons maintenant? Ainsi puis-je dire de notre langue qui commence encore à fleurir sans fructifier, ou plutôt comme un plante et vergette, n'a point encore fleuri, tant se faut qu'elle ait apporté tout le fruit qu'elle pourrait bien produire. Cela certainement non pour le défaut de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eu en garde, et ne l'ont cultivé à suffisance, ains comme une plante sauvage, en celui même désert où elle avait commencé à naître, sans jamais l'arroser, la tailler, ni défendre des ronces et épines qui lui faisaient ombre, l'ont laissé vieillir et quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent été aussi négligents à la culture de leur langue, quand premièrement elle commença à pulluler, pour certain en si peu de temps, elle ne fût devenue si grande. Mais eux, en guise de bons agriculteurs, l'ont premièrement transmuée d'un lieu sauvage en un domestique : puis afin que plus tôt et mieux elle pût fructifier, coupant alentour les inutiles rameaux, l'ont pour échange d'iceux restaurée de rameaux francs et domestiques, magistralement tirés de la langue grecque, lesquels soudainement se sont si bien entés et faits semblables à leur tronc que désormais n'apparaissent plus adoptifs, mais naturels. De là sont nés en la langue latine ces fleurs et ces fruits colorés de cette grande éloquence, avec ces nombres et cette liaison si artificielle, toutes lesquelles choses, non tant de sa propre nature que par artifice, toute langue a coutume de produire [...] Le temps viendra (peut-être), et je l'espère moyennant la bonne destinée française [...] que notre langue (si avec Français n'est du tout ensevelie la langue française) qui commence encore à jeter ses racines, sortira de terre, et s'élèvera en telle hauteur qu'elle se pourra égaler aux mêmes Grecs et Romains. 242
- (117) - Prends garde, s'écria Cimourdain. Les devoirs terribles existent. N'accuse pas qui n'est point accusable. Depuis quand la maladie est-elle la faute du médecin ? Oui, ce qui caractérise cette année énorme [Il s'agit bien évidemment de l'année 1793], c'est d'être sans pitié. Pourquoi ? parce qu'elle est la grande année révolutionnaire. Cette année où nous sommes incarné la révolution. La révolution a un ennemi, le vieux monde, et elle est sans pitié pour lui, de même que le chirurgien a un ennemi, la gangrène, et est sans pitié pour elle. La révolution extirpe la royauté dans le roi, l'aristocratie dans le noble, le despotisme dans le soldat, la superstition dans le prêtre, la barbarie dans le juge, en un mot, tout ce qui est la tyrannie dans tout ce qui est le tyran. L'opération est effrayante, la révolution la fait d'une main sûre. Quant à la quantité de chair saine qu'elle sacrifie, demande à Boerhave ce qu'il en pense. Quelle tumeur à couper n'entraîne une perte de sang ? Quel incendie à éteindre n'exige la part du feu ? Ces nécessités redoutables sont la condition même du succès. Un chirurgien ressemble à un boucher ; un guérisseur peut faire l'effet d'un bourreau. La révolution se dévoue à son œuvre fatale. Elle mutile, mais elle sauve. Quoi ! vous qui lui demandez grâce pour le virus ! vous voulez qu'elle soit clémente pour ce qui est vénéneux ! Elle n'écoute pas. Elle tient le passé, elle l'achèvera. Elle fait à la civilisation une incision profonde, d'où sortira la santé du genre humain. Vous souffrez ? sans doute. Combien de temps cela durera-t-il ? le temps de l'opération. Ensuite vous vivrez. La révolution ampute le monde. De là cette hémorragie, 93. - Le chirurgien est calme, dit Gauvain, et les hommes que je vois sont violents. 258
- (118) Louis XVI, c'est un mouton jeté parmi des lions. Il veut fuir, il veut se sauver, il cherche à se défendre ; il mordrait s'il pouvait. Mais n'est pas lion qui veut. Sa 260
- (118) velléité passe pour crime. Ce mouton en colère montre les dents. Le traître ! disent les lions. Et ils le mangent. Cela fait, ils se battent entre eux. - Le mouton est une bête. - Et les lions, que sont-ils ? Cette réplique fit songer Cimourdain. Il releva la tête et dit : Ces lions-là sont des consciences. Ces lions-là sont des idées. Ces lions-là sont des principes. - Ils font la terreur. 261
- (119) Si Clinton était le Titanic, l'iceberg coulerait. 262
- (120) Si le Titanic avait été Clinton, il aurait été à l'unanimité diffamé par la presse, instantanément mis en accusation par un congrès unanime, brusquement déclaré coupable par le Sénat, et démis sans tarder de ses fonctions. 263
- (121) Paul est passé comme par des cimetières turcs. 265
- (122) Ecrivain ou plumitif, percheron ou pur-sang. 268
- (123) Je sais bien que le père Norpois est très boutonné, mais avec moi, il s'ouvre si gentiment. 269
- (124) Et aussi par les mouches qui exécutaient devant moi, dans leur petit concert, comme la musique de chambre de l'été. 270
- (125) Chaque information sur Louison était un suc qu'il aspirait goulûment quand l'occasion se présentait mais que le tact et la prévenance l'empêchait généralement de faire couler par des questions. 270

(126) Quelques nuages bourgeonnants en fin de matinée, qui devraient éclore en milieu d'après midi avant qu'un vent d'ouest ne les étête définitivement.	271
(127) Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.	272
(128) L'océan était vide et la plage déserte.	275
(129) Vêtu de probité candide et de lin blanc.	276
(130) Il pressa le pas et le pouls.	276
(131) J'ai essayé de prendre l'avion pour Chicago, mais il était trop lourd.	276
(132) a.) Nylon bristles and plastic handles are used to make cheap brush ; b.) Rembrandt and our janitor used a brush.	277
(133) Les Aztèques éventraient couramment, qu'on raconte, dans leurs temples du soleil, quatre-vingt mille croyants par semaine, les offrant ainsi au Dieu des nuages, afin qu'il leur envoie la pluie. C'est des choses qu'on a du mal à croire avant d'aller en guerre. Mais quand on y est, tout s'explique, et les Aztèques et leur mépris du corps d'autrui, c'est le même que devait avoir pour mes humbles tripes notre général Céladon des Entrayes, plus haut nommé, devenu par l'effet des avancements une sorte de dieu précis, lui aussi, une sorte de petit soleil atrocement exigeant.	281
(134) Je tiens les murs.	289
(135) Mohamed, lui, c'était un hitiste. Pour ceux qui ne parlent pas l'arabe, hitiste c'est... euh... « muriste », c'est un « muriste ». Le hitisme c'est la nouvelle philosophie algérienne. Le « hit » en arabe c'est « mur » en français, enfin tous les jeunes qui sont mûrs pour le « hit ». Alors c'est tous les jeunes, les jeunes	293
(135) chômeurs, enfin tous les jeunes qui sortent des universités, des écoles et qui ont le diplôme de hitiste quatrième degré, vont rejoindre les chômeurs au mur. Mais Mohamed, lui, c'était un vétéran du hitisme. C'est un des membres fondateurs du hitisme. Mohamed était docteur en « hitologie ». Il était number one au « hit » parade. Mohamed, depuis des années et des années, il est là du matin jusqu'au soir avec ses amis hitistes collés au mur toute la journée, du matin jusqu'au soir ils sont là, et ils regardent passer la vie. Dès fois le soir, le mur il rentre chez lui et eux, ils sont encore là.	294
(136) Tenir la place.	298
(137) mur de glace, mur de haine, mur de chaleur, mur du son, etc.	299
(138) Je tiens les murs (« chômage ») +IC	299
(139) Je tiens les murs (« protéger / défendre ») +LC	299
(140) Je tiens les murs (« Limitation des dégâts ») +LC	300
(141) Tenir la chandelle.	300
(142) Tenir le cap.	300
(143) Tenir la chandelle / les murs (pour « chômage ») +IC	300
(144) Tenir le cap / la jambe / le bon bout, etc. +LC	301
(145) J'dis pas de mal de ta mère, elle est pas méchante, elle a la chatte comme un camion et le trou du cul, c'est une vraie jante.	302
(146) T(B) est tellement X que P	303
(147) Ta mère, elle est tellement vieille qu'elle pète de la poussière.	303
(148) T. : Ca serait bien si on avait des cure-dents, à la fin des repas. P. : Avec les dents que tu as, ça te servirait à rien. C'est pas des dents que tu as, figure-toi, c'est des façades d'immeubles. A. (intéressé) : Hé, hé... des façades d'immeubles... P. : Ouaih, et tu as déjà curé une façade d'immeuble ? A. : Ah ah ! Laisse tomber... Lui, pour se curer les dents, c'est pas un cure-dent, qu'il faut, c'est une entreprise de restauration ! T. : C'est ça, c'est ça... P. : Même que ça suffirait pas, en fait. C'est toute l'urbanisation de ta tronche qu'il faudrait revoir en profondeur. Et vu les buildings de tartre qui te servent à claper, faudrait te curer les dents à la dynamite. A. (joie) : Ah, ah ! à la dynamite, il est con ce mec ! Avec des explosifs, comme à la guerre. T. (agacé) : Ouaih, ouaih, c'est ça... P. : Même que tes dents, c'est des bunkers, des blockhaus. Ton dentiste, pour sûr qu'il doit se bagarrer. Rien qu'à voir l'alignement de bunkers qui te sert à bouffer ! Il se retrouve en plein débarquement ! Ta tronche, c'est la Normandie !	304
(148) T. (malgré lui) : Hé hé ! A. (joie intense) : Oh, ooh... le débarquement, dis... Et les plombages, il les fait à la mitraille ! Oooh, ooh ! P. : Et les infirmières, ah, ah ! Elles viennent crever sur tes gencives ! Oh, merde ! T. (rire agacé) : Pff, jamais vous vous arrêtez ? Hé ? P. : Quoi ? T'as une dent contre nous ? aah, ah, ah ! A. : Aah, ah ! Oh, merde ! Ah, ah !	305
(149) T'as oublié de te brosser les bunkers, non ?	317
(150) Le bariolage de l'averse parle perroquet. Il couve le vent qui éclôt avec des graines dans les yeux. La double paupière du soleil se lève et s'abaisse sur la vie. Les pattes des oiseaux sur le carreau du ciel sont ce que j'appelais naguère les étoiles. La terre elle-même dont on s'explique si mal la démarche tant qu'on demeure sous la voûte, la terre palmée de ses déserts est soumise aux lois de la migration. L'été de plume n'est pas fini. On a ouvert les trappes et l'on y engloutit des moissons de duvet. Le temps mue.	322

Table des exemples

- | | |
|--|-----|
| (151) Je suis un POT DE FLEURS de diamètre moyen. La plante que j'abrite a rejeté au-dehors toute ma terre pour pouvoir trouver ses aises et activer la circulation de sa sève de l'intérieur à l'extérieur et vice versa. | 331 |
| (152) La pulpe des poubelles coule le long des parois, rebondit puis s'évapore. | 348 |
| (153) Quelqu'un est en train de pleurer | 348 |
| (154) Il pleut sur Paris | 349 |

Index des figures et des tableaux

Figure 1-1 : partition des différents emplois d' <i>orchestrer</i>	14
Figure 2-1 : partition des emplois dans la rhétorique de Fontanier	34
Figure 2-2 : schéma des verbes de mouvement	41
Figure 2-3 : partition des emplois dans la grammaire cognitive	47
Figure 2-4 : partition des emplois dans Victorri & Fuchs (1997)	52
Figure 3-1 : partition des emplois dans la Théorie de la Métaphore Conceptuelle	71
Figure 3-2 : partition des emplois dans la théorie de la pertinence	80
Figure 4-1 : schéma général de l'intégration conceptuelle	120
Figure 4-2 : projections trans-spatiales induites par <i>creuser sa propre tombe</i>	122
Figure 4-3 : réseau d'intégration conceptuelle induit par <i>surgeon as a butcher</i>	127
Figure 4-4 : projections trans-spatiales	129
Figure 4-5 : espace générique et spécification dans les espaces d'entrée	132
Figure 4-6 : projection partielle des espaces d'entrée dans l'espace intégrant	132
Figure 4-7 : structure du contenu des espaces initiaux (exemple (54))	133
Figure 4-8 : spécification de l'espace générique dans les espaces initiaux (exemple (54))	134
Figure 4-9 : projections sélectives (exemple (54))	134
Figure 4-10 : fusion avec accommodation (exemple (45))	138
Figure 5-1 : réseau d'intégration conceptuelle induit par la métaphore de Doderer	160
Figure 6-1 : partition des emplois	214
Figure 6-2 : logique de conformité et logique d'intégration	216
Figure 7-1 : structure de l'intégration dans le cas d'un décompactage	274
Figure 7-2 : structure de l'intégration dans le cas d'une stratégie irénique (symétrique)	279
Figure 7-3 : réseau d'intégration partiel induit par l'exemple (116)	280
Figure 7-4 : structure de l'intégration dans le cas d'une thématization de la source (asymétrique)	282
Figure 7-5 : structure de l'intégration dans le cas d'une thématization de la cible (asymétrique)	283
Figure 8-1 : réseau d'intégration induit par <i>tenir les murs</i>	292
Figure 8-2 : réseau d'intégration induit par l'énoncé (135)	295
Figure 8-3 : exemple (148), étape 1	306
Figure 8-4 : exemple (148), étape 2	308
Figure 8-5 : exemple (148), étape 3	310
Figure 8-6 : exemple (148), étape 4	312
Figure 8-7 : décompactage induit par 'plombage'	314
Figure 8-8 : décompactage induit par 'avoir une dent contre...'	314
Figure 9-1 : exemple (151), étape 1	332
Figure 9-2 : exemple (151), étape 2	334
Figure 9-3 : exemple (151), étape 3	335
Figure 9-4 : exemple (151), étape 4	336
Figure 9-5 : une circulation atypique dans le réseau d'intégration (<i>L'Un dans l'autre</i>)	337
Tableau 2-1 : répartition des critères de séparation des emplois dans les approches distinctives	57
Tableau 3-1 : les différentes représentations possibles et leurs relations (théorie de la pertinence)	78
Tableau 3-2 : le <i>modus ponens</i>	85
Tableau 3-3 : table de vérité et déduction (exemple 1)	86
Tableau 3-4 : table de vérité et déduction (exemple 2)	86
Tableau 4-1 : structuration du domaine des transports dans la sémantique interprétative	97
Tableau 5-1 : divergence de lecture entre intégration conceptuelle et sémantique interprétative	197
Tableau 5-2 : projections trans-spatiales dans <i>ce chirurgien est un boucher</i>	201
Tableau 6-1 : classement général des emplois (1)	249
Tableau 7-1 : une illustration de la notion de rythme sémantique	268
Tableau 7-2 : classement général des emplois (2)	284
Tableau 9-1 : connexion métaphorique induite par « La double paupière... »	325

Bibliographie³⁰²

- Adam, J.-M.** (1990) *Eléments de linguistique textuelle*. Mardaga. Bruxelles.
- Adam, J.-M.** (1992) *Les textes : types et prototypes*. Nathan. Paris.
- Adam, J.-M.** (2000) *Textes et genres de discours*. Nathan. Paris.
- Anscombe, J.-C & Ducrot, O.** (1983) *L'argumentation dans la langue*. Mardaga. Bruxelles.
- Arrivé, M., Gadet, F. & Galmiche, M.** (1986) *La grammaire d'aujourd'hui*. Flammarion. Paris.
- Bréal, M.** (1897) *Essais de sémantique*. Hachette. Paris.
- Breton, A.** (1924) *Manifeste du surréalisme*. Folio [1999].
- Breton, A.** (1970) *Perspective cavalière*. NRF Gallimard.
- Breton, A. & Eluard, P.** (1930) *L'immaculée conception*. Seghers [1961].
- Cadiot, P.** (1994) "Représentation d'objets et sémantique lexicale : Qu'est-ce qu'une boîte?". *French Language Studies* 4:1-23.
- Cadiot, P.** (1997) "Aux sources de la polysémie nominale". *Langue française* 113:3-11.
- Cadiot, P.** (1999) "Principe de conformité et génération analogique en sémantique nominale". *Verbum* XXXI:383-407.
- Cadiot, P.** (2001) "Métaphore prédicative et motifs lexicaux". .
- Cadiot, P. & Nemo, F.** (1997a) "Analytique des doubles caractérisations". *Sémiotiques* 13:105-122.
- Cadiot, P. & Nemo, F.** (1997b) "Pour une sémiogénèse du nom". *Langue Française* 113:24-34.
- Cadiot, P. & Nemo, F.** (1997c) "Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale". *French Language Studies* 7:127-146.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M.** (à paraître) *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*.
- Charconnet, J.** (1998) *Rhétorique de la découverte et de la vulgarisation scientifique*. Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- Chater, N. & Oaksford, M.** (1989) "Autonomy, Implementation and cognitive Architecture: A Reply to Fodor and Pylyshyn". *Research Paper*.
- Chomsky, N.** (1969) *Structures syntaxiques*. Edition du Seuil.

³⁰² Cette liste ne mentionne que les ouvrages cités.

- Cornulier, B.** (1979) "Remarques sur la perspective sémantique (thème, propos, etc.)". *Langue française* 42:60-68.
- Culioli, A.** (1990) *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations.* Ophrys.
- Denis, M.** (1994) *Image et cognition.* P.U.F. Paris.
- Dijk, T. Van,** ed. (1985) *Handbook of Discourse Analysis.* Academic Press (4 vol.). London.
- Dubois, P.** (1975) "La métaphore filée et le fonctionnement du texte". *Le français moderne* 43:202-213.
- Ducrot, O.** (1972) *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique.* Hermann. Paris.
- Ducrot, O.** (1980) *Les échelles argumentatives.* Minuit. Paris.
- Ducrot, O.** (1984) *Le dire et le dit.* Minuit. Paris.
- Dumarsais, C.** (1988) *Des tropes ou des différents sens.* Flammarion, [1730]. Paris.
- Dupriez, B.** (1984) *Gradus. Les procédés littéraires (dictionnaire).* 10/18. Paris.
- Fauconnier, G.** (1984) *Espaces mentaux : aspects de la construction du sens dans les langues naturelles.* Minuit. Paris.
- Fauconnier, G.** (1997a) "Manifestations linguistiques de l'intégration conceptuelle", in Fuchs, C. & Robert, S., éd., *Diversité des langues et représentations cognitives.*
- Fauconnier, G.** (1997b) *Mappings in thought and language.* Cambridge University Press.
- Fauconnier, G. & Turner, M.** (1994) "Conceptual Projection and middle spaces". *UCSD Cognitive Science Technical Report.*
- Fauconnier, G. & Turner, M.** (1996) "Blending as a central process of grammar", in Goldgerb, A., éd., *Conceptual structure, Discourse, and Language.*
- Fauconnier, G. & Turner, M.** (1998) "Conceptual Integration Networks". *Cognitive Science* 22:133-187.
- Disp. sur : <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cin.web/cin.html>.
- Fodor, J.-A.** (1986) *La modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés.* Minuit. Paris.
- Fodor, J.-A. & McLaughlin, B.-P.** (1989) "Connectionism and the problem of systematicity: Why Smolensky's solution doesn't work". *Cognition* 35:183-204.
- Fodor, J.-A & Pylyshyn, Z.-W.** (1988) "Connec tionism and Cogntive Archtitecture: A Critical Analysis". *Cognition* 28:3-71.
- Fontanier, P.** (1977) *Les figures du discours.* Champs Flammarion, [1821-1827]. Paris.

- Foucault, M.** (1969) *L'archéologie du savoir*. Gallimard. Paris.
- Franckel, J. J. & Lebaud, D.** (1992) "Lexique et opération. Le lit de l'arbitraire", éd., *La théorie d'Antoine Culioli. Ouvertures et incidences*. Paris, 89-105.
- Fraser, B.** (1993) "Interpretation of novel metaphors", in Ortony, A., éd., *Metaphor and thought*, 329-341.
- Gelder, T. van & Port, R.** (1993) "Beyond Symbolic : Prolegomena to a *kama-Sutra* of Compositionality". .
- Grady, J., Oakley, T. & Coulson, S.** (1999) "Conceptual Blending and Metaphor", in Steen, G. & Gibbs, R., éd., *Metaphor in cognitive linguistics*.
- Gréa, P.** (2001) "The Metaphoric System of Surrealist Poetry : A Conceptual Integration Approach". Conférence lue au RAAM IV, Metaphor, Cognition, and Culture, 5-7 Avril, à l'Université Manouba (Tunis).
- Greimas, A.-J.** (1966) *Sémantique structurale*. Larousse [réédition : Paris, P.U.F., 1986]. Paris.
- Greimas, A.-J & Courtés, J.** (1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Hachette. Paris.
- Halliday, M.A;K.** (1970) "Language structure and language function", in Lyons, J., éd., *New Horizons in Linguistics*. Harmondsworth, 140-165.
- Hoffmann, J.** (1982) "Representation of concepts and the classification of objects", in Klix, F., Hoffmann, J. & Meer, E. v. d., éd., *Cognitive research in psychology*. Amsterdam, 72-89.
- Jalenques, P.** (2000) *Contribution à l'étude du préfixe RE en français contemporain : pour une analyse compositionnelle du verbe regarder*, Paris 7 - Denis Diderot.
- Jeandillou, J.-F.** (1997) *L'analyse textuelle*. Armand Colin. Paris.
- Kleene, S.-C.** (1971) *Logique mathématique*. Armand Colin.
- Kleiber, G.** (1990) *La sémantique du prototype : catégories et sens lexical*. P.U.F. Paris.
- Kleiber, G.** (1994) *Nominales : essais de sémantique référentielle*. A. Colin.
- Kleiber, G.** (1999a) "De la sémantique de la métaphore à la pragmatique de la métaphore", in Charbonnel, N. & Kleiber, G., éd., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris, 3-13.
- Kleiber, G.** (1999b) *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*. Presses Universitaires du Septentrion. Villeneuve d'Ascq (nord).

- Kleiber, G.** (1999c) "Une métaphore qui ronronne n'est pas toujours un chat heureux", in Charbonnel, N. & Kleiber, G., éd., *La métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris, 83-134.
- Labov, W.** (1993) *Le parler ordinaire. La langue dans les guettos noirs des états-unis*. Minuit. Paris.
- Lakoff, G.** (1987) *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. University of Chicago Press. Chicago.
- Lakoff, G. & Johnson, M.** (1986) *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Minuit.
- Langacker, R. W.** (1987a) *Foundations of Cognitive Grammar : Theoretical Prerequisites*. Stanford University Press. Vol. 1.
- Langacker, R. W.** (1987b) "Mouvement abstrait". *Langue Française* 76:59-76.
- Lascarides, A., Copestake, A. & Briscoe, T.** (1996) "Ambiguity and coherence". *Journal of Semantics* 13.1:41-65.
- Lebas, F.** (1999) *L'indexicalité du sens et l'opposition "en intension" / "en extension"*. Thèse de doctorat, Université Paris VIII - Vincennes.
- Legallois, D.** (2000) *Pour une sémantique indexicale de la métaphore. Application à un corpus : internet dans les témoignages des utilisateurs*. Thèse de doctorat, Université de Caen Basse Normandie.
- Locke, M.** (1972) *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Vrin.
- Mauron, C.** (1962) *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*. José Corti. Paris.
- Miikkulainen, R.** (1997) "Natural Language Processing with Subsymbolic Neural Networks", in Browne, A., éd., *Neural Network Perspectives on Cognition and Adaptive Robotics*. Bristol.
- Moeschler, J. & Reboul, A.** (1994) *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Editions du Seuil. Paris.
- Mounin, G.** (1995) *Dictionnaire de la linguistique*. PUF Quadrige. Paris.
- Nyckees, V.** (1998) *La sémantique*. Belin. Paris.
- Ortony, A., ed.** (1993) *Metaphor and Thought*. Cambridge University Press.
- Petitot, J.** (1985) *Morphogenèse du sens*. P.U.F. Paris.
- Picoche, J.** (1986) *Structure sémantique du lexique français*. Nathan. Paris.
- Pottier, B.** (1974) *Linguistique générale. Théorie et description*. Klincksieck. Paris.
- Prandi, M.** (1987) *Sémantique du contresens*. Les Editions de Minuit. Paris.
- Rastier, F.** (1989) *Sens et textualité*. Hachette. Paris.

- Rastier, F.** (1991) *Sémantiques et recherches cognitives*. P.U.F. Paris.
- Rastier, F.** (1994) "Tropes et sémantique linguistique". *Langue Française* 101:81-101.
- Rastier, F.** (1996) *Sémantique interprétative*. P.U.F.
- Rastier, F.** (2001a) *Arts et sciences du texte*. PUF. Paris.
- Rastier, F.** (2001b) "Indécidable hypallage". *Langue Française* 129:111-127.
- Rastier, F., Cavazza, M. & Abeillé, A.** (1994) *Sémantique pour l'analyse : de la linguistique à l'informatique*. Masson. Paris.
- Riffaterre, M.** (1979) *La production du texte*. Seuil. Paris.
- Robrieux, J.-J.** (1998) *Les figures de style et de rhétorique*. Dunod.
- Salem, J.** (1987) *Introduction à la logique formelle et symbolique*. Nathan.
- Saunier, E.** (1996) *Identité lexicale et régulation de la variation sémantique. Contribution à l'étude des emplois de mettre, prendre, passer et tenir*. Thèse de doctorat, Paris X Nanterre.
- Schultz, P.** (2000) *Description critique du concept traditionnel de "métaphore "*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.
- Smolensky, P.** (1987) "The Constituent Structure of Mental States : a Reply to Fodor and Pylyshyn". *Southern Journal of Philosophy* 26:137-160.
- Smolensky, P.** (1988a) "Connectionism, Constituency and the Language of Thought". *Technical Report*.
- Smolensky, P.** (1988b) "On the Proper Treatment of Connectionism". *Behavioral and Brain Sciences* 11:1-23.
- Sperber, D.** (1975) "Rudiments de rhétorique cognitive". *Poétique* 23:389-415.
- Sperber, D. & Wilson, D.** (1989) *La pertinence : Communication et cognition*. Editions de Minuit [trad. fr. de Relevance, Blackwell, Londres, 1986]. Paris.
- Tamba-Mecz, I.** (1981) *Le sens figuré*. P.U.F.
- Tracy, L.** (1997) "La clé du mystère : mettre le référent à sa place". *Langue Française* 113:66-78.
- Turner, M.** (2000a) "La neuroscience Cognitive de la Créativité". Conférence lue au Collège de France, à Paris.
Disp. sur : <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cdf/cdf4.html>.
- Turner, M.** (2000b) "La perspicacité et la mémoire". Conférence lue au Collège de France, à Paris.
Disp. sur : <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cdf/cdf3.html>.

Turner, M. (2000c) "L'imagination et le cerveau". Conférence lue au Collège de France, à Paris.

Disp. sur : <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cdf/cdf1.html>.

Turner, M. (2000d) "L'invention du sens". Conférence lue au Collège de France, à Paris.

Disp. sur : <http://www.inform.umd.edu/EdRes/Colleges/ARHU/Depts/English/englfac/MTurner/cdf/cdf2.html>.

Turner, M. & Fauconnier, G. (1995) "Conceptual Integration and Formal Expression". *Journal of Metaphor and Symbolic Activity* 10:183-203.

Disp. sur : <http://www.wam.umd.edu/~mturn/WWW/metmet.html>.

Turner, M. & Fauconnier, G. (1998) "Metaphor, Metonymy, and Binding", in Barcelona, A., éd., *Metonymy and Metaphor at the Crossroads*. Berlin and New York, 133-145.

Victorri, B. (1997) "La polysémie : un artefact de la linguistique ?". *Revue de sémantique et pragmatique* 2:41-62.

Victorri, B. & Fuchs, C. (1996) *La polysémie : construction dynamique du sens*. Hermès. Paris.

Visetti, Y.-M. (1990) "Modèles connexionnistes et représentations structurées". *Intellectica* 9-10:167-212.

